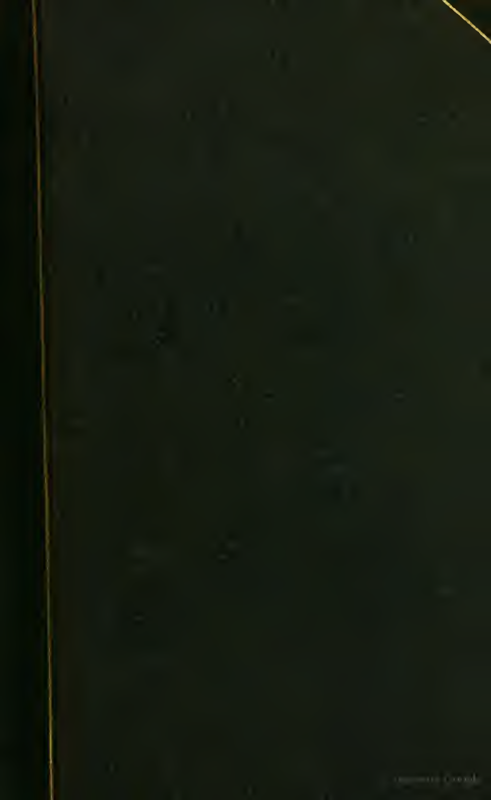



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
II
7
3
2
RACCOLTA NENCINI


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Ioannis Nencini
1870







TOM JONES.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.





TOM JONES

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ,

PAR H. FIELDING.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. DEFAUCONPRET.

TOME I.



PARIS,

FURNE ET Cie LIBRAIRE ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 39.

1836.



TOM JONES

HISTOIRE

D'UN ENFANT TROUVÉ.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR DEFAUCONPRET,

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR FIELDING,

PAR WALTER SCOTT.

TOME I.



PARIS,

FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

MDCCCXXXV.

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

HENRY FIELDING.

De tous les ouvrages d'imagination créés par le génie anglais, il n'en est point, peut-être, qui lui appartiennent d'une manière aussi spéciale et exclusive que les romans de Henry Fielding. Le curé Adams, Towwouse, Partridge, et surtout le squire Werstern, sont des caractères si particuliers à l'Angleterre, qu'ils sont inconnus aux autres pays. Bien plus, les personnages dont le caractère offre des traits plus généraux, tels que M. Allworthy, MM. Miller, Tom Jones lui-même, et tous les acteurs secondaires, ont encore une physionomie toute nationale; ce qui n'ajoute pas peu à la vraisemblance de l'histoire. Tous ceux qui y jouent un rôle vivent en Angleterre, voyagent, se querellent, se battent en Angleterre, et il n'est pas un incident qui ne se présente avec quelque circonstance particulière, grace à laquelle il semble qu'il ne pourrait avoir lieu aussi naturellement en tout autre pays. On peut expliquer cette *nationalité* par les habitudes de Fielding lui-même, qui, dans les vicissitudes de sa vie, se trouva obligé à différentes époques de fréquenter toutes les classes de la société anglaise, où il sut choisir et peindre ses originaux avec un talent inimitable, pour l'amusement de ses lecteurs. Comme tant d'autres hommes de génie, Fielding ne fut pas favorisé de la fortune, et sa vie fut une suite d'imprudences et d'incertitudes. Mais c'est en passant de la plus haute société dans laquelle sa naissance lui donnait le droit d'être admis, à celle des gens du plus bas étage, et même on peut dire du genre le plus équivoque, qu'il put étu-

dier et connaître le caractère anglais dans toutes ses nuances et sous toutes ses formes, et qu'il immortalisa son nom comme peintre des mœurs nationales.

Henry Fielding, né le 22 avril 1707, d'une famille noble, était le troisième fils du général Edmond Fielding, troisième fils lui-même de l'honorable John Fielding, cinquième fils de Guillaume comte de Denhigh, mort en 1655. Notre auteur était allié d'assez près à la famille ducale de Kingston, qui devait alors à la beauté et à l'esprit de la célèbre lady Mary Wortley Montague un éclat plus brillant que celui de son rang et de ses titres. La mère de Henry Fielding était fille du juge Gold. Il fut le seul enfant mâle de ce mariage; mais il eut trois sœurs du côté paternel, l'une desquelles, Sara Fielding, s'est fait connaître comme auteur de l'*Histoire de David simple*, et de quelques autres ouvrages littéraires. Le général Fielding se remaria, et eut de sa seconde femme une famille nombreuse: on se rappelle encore un de ses fils qui, étant juge de police, était distingué par le titre de sir John Fielding.

Il est très-probable que la dépense causée par une aussi nombreuse famille, jointe à l'insouciance naturelle du père d'Henry Fielding, le jetèrent de bonne heure dans cet état précaire et contre lequel il eut à lutter toute sa vie, à l'exception de quelques intervalles très-courts.

Henry Fielding commença son éducatiun chez le révérend M. Oliver, qu'on suppose lui avoir fourni l'esquisse du curé Trulliber. Il fut ensuite placé au collége d'Eton, où il acquit de bonne heure cet amour profond pour la littérature classique de l'antiquité, dont on retrouve à chaque pas les traces dans tous ses ouvrages. Son père le destinant au barreau, l'envoya finir ses cours à Leyde, où l'on assure qu'il s'appliqua avec un véritable zèle à l'étude du droit. S'il eût pu suivre jusqu'à la fin ses cours avec régularité, les tribunaux y auraient probablement gagné un avocat de plus, et le monde eût perdu un homme de génie; mais la position embarrassée du général Fielding fit tourner les talens du jeune homme à l'avantage de la postérité, quoique peut-être à son détriment. Les remises nécessaires n'arrivèrent pas, et notre étudiant fut obligé, à l'âge de vingt ans, de revenir se plonger dans toute la dissipation de la capitale, sans y avoir un mentor pour le diriger, ou

un ami pour le secourir. Le général Fielding avait, il est vrai, promis à son fils une pension annuelle de 200 livres sterling; mais, comme le dit Fielding lui-même, « la payait qui voulait. » Il suffit d'ajouter que Fielding était d'une grande taille, beau, bien fait, et d'une figure très-expressive. Il joignait à une constitution très-robuste une grande avidité pour tous les plaisirs, et savait mieux que personne jouir du moment présent, laissant au hasard le soin de l'avenir. Le lecteur connaît maintenant assez son caractère pour pouvoir juger de l'étendue de son imprévoyance et de ses malheurs. Lady Mary Wortley Montague sa parente, qui le connaissait dès son enfance, a tracé de la manière suivante le tableau de son humeur et de ses résultats; et un biographe qui peut emprunter les paroles de cette femme célèbre ne se hasarderait pas volontiers à lutter avec elle sur le même sujet.

« J'ai bien du chagrin de la mort de Henry Fielding, dit-elle dans une des lettres qu'elle écrivit après cet évènement, non-seulement parce que je ne lirai plus de ses œuvres, mais encore parce que je suis sûre qu'il perd en mourant plus que tout autre, car nul homme n'a mieux su jouir de la vie. Cependant personne n'était moins en position de le faire, puisque le *nec plus ultrà* de sa gloire et de son honheur était de se traîner dans les repaires les plus vils du vice et de la misère. J'aimerais mieux être un de ces officiers de police qui président aux mariages nocturnes, je trouverais cet emploi moins dégoûtant et plus relevé. L'heureux tempérament de Fielding (même après qu'il fut à grand'peine parvenu à le gâter à moitié) lui faisait oublier tous ses maux devant un pâté de venaison ou une bouteille de Champagne; et je suis persuadée qu'il a eu plus de momens de bonheur qu'aucun prince de la terre. Il devait à la nature de trouver des transports dans les bras de sa cuisinière, et de conserver sa gaîté lorsqu'il mourait de faim dans un grenier. Il existe beaucoup de rapports entre lui et sir Richard Steele. Fielding était supérieur à ce dernier en instruction, et, d'après mon opinion, en génie. Tous deux s'arrangèrent toujours pour manquer constamment d'argent, malgré les efforts de leurs amis, et ils n'eussent pas été plus riches quand leur patrimoine se serait trouvé aussi inépuisable que leur imagination. Cependant ils étaient l'un et l'autre si

heureusement organisés pour le bonheur qu'on ne peut s'empêcher de regretter qu'ils n'aient pas été immortels. »

Dans la dissipation où vivait Fielding, il fallait se créer des ressources; sa plume lui en fournit. N'ayant, comme il avait coutume de le dire, d'autre alternative que d'être écrivain à gages ou cocher de fiacre, il travailla d'abord pour la scène, occupation littéraire fort en vogue à cette époque, où le théâtre avait exercé le talent des Wicherley, des Congrève, des Vanburgh et des Farqhuar. Les pièces de Fielding, comédies ou farces, au nombre de dix-huit, furent représentées dans un court intervalle, et vinrent l'une après l'autre faire naufrage sur les écueils de la scène ou s'y maintenir sans succès depuis l'année 1727 jusqu'en 1736. De toutes ces pièces, les seules qui nous soient connues, et qu'on lise encore, sont la tragédie burlesque de *Tom Thumb*, la comédie de *l'Avare*, traduite du français, et les farces du *Médecin supposé* et de la *Femme de chambre intrigante;* cependant elles devaient toutes le jour à un auteur incomparable pour la peinture des mœurs et des caractères, dans un genre de composition qui a beaucoup d'analogie avec les ouvrages dramatiques.

Fielding, le premier romancier de l'Angleterre, car on peut sûrement lui donner ce titre, est encore un exemple à ajouter à celui de Lesage et d'autres auteurs, qui, comme lui, distingués par leurs succès dans le roman, ont échoué dans leurs essais dramatiques, ou du moins n'y ont nullement montré cette supériorité qu'on était fondé à attendre de leur génie. Nous avons trop d'exemples de cette insuffisance pour pouvoir dire qu'elle soit simplement l'effet du hasard, et il est difficile d'en assigner un motif satisfaisant, puisque tous les raisonnemens semblent prouver qu'il faut réunir les mêmes talens pour parcourir avec succès l'une et l'autre carrière. Des caractères bien tracés, un style énergique, des situations heureusement contrastées, une intrigue bien conduite dont le développement soit à la fois naturel et imprévu, où l'intérêt se soutienne uniformément jusqu'au dénouement qui complète l'ouvrage, etc., toutes ces qualités sont aussi essentielles au succès du romancier qu'à celui de l'auteur dramatique, et leur réunion semble devoir également assurer le triomphe de l'un et de l'autre. Les biographes de Fielding ont prétendu expliquer ses échecs dans

la carrière dramatique par la précipitation et l'insouciance avec laquelle il composait ses pièces de théâtre : il lui arrivait quelquefois de finir un acte ou deux dans une matinée, écrivant des scènes entières sur le papier qui avait enveloppé son tabac favori. Une telle négligence devait produire sans doute de grandes inégalités dans les ouvrages d'un auteur si peu soigneux de sa réputation; mais elle ne saurait seule rendre raison de cette insipidité dont les pièces de Fielding ne sont pas exemptes et qu'on trouve rarement dans les ouvrages qu'un homme de génie a créés *d'un seul trait*, pour me servir de l'expression de Dryden, dans l'excessive confiance de son talent. Nous ne pouvons pas non plus nous résoudre à penser qu'un auteur aussi insouciant que Fielding apportât beaucoup plus de soin à travailler ses romans qu'à finir ses comédies, et nous sommes forcés de chercher quelque motif plus général de l'infériorité de ses pièces de théâtre. On le trouverait peut-être dans la nature de ces deux genres de composition qui, étroitement liés, comme ils semblent l'être, ont cependant entre eux des différences assez frappantes pour justifier l'opinion qui veut que l'auteur parvenu à un degré éminent de perfection dans l'une de ces deux branches de la littérature, devienne incapable de briller dans l'autre; de même qu'un artisan qui se fait remarquer par son habileté particulière dans quelque partie d'un art mécanique y perd l'habitude de s'acquitter avec un égal bonheur de quelqu'autre ouvrage analogue; ou comme l'artiste distingué par la beauté de ses aquarelles est ordinairement moins célèbre par ses peintures à l'huile.

Le but que le romancier se propose est de présenter à ses lecteurs le tableau de certains évènemens, aussi complet et aussi naturel qu'il peut le faire à l'aide d'une imagination ardente, et sans le secours d'aucun objet matériel. Il puise toutes ses ressources dans le monde idéal, domaine de l'imagination, et en cela seul consistent sa force et sa faiblesse, ses richesses et sa pauvreté. Il ne peut pas, comme le peintre, nous faire toucher au doigt et à l'œil, pour ainsi dire, ses villes et ses bois, ses palais et ses châteaux; mais il sait, en réveillant l'imagination et l'intérêt du lecteur, présenter à sa vue intellectuelle, des paysages plus beaux que ceux de Claude Lorrain, plus pittoresques que ceux de Salvator Rosa. Il ne peut pas non plus

comme l'auteur dramatique faire revivre à nos yeux étonnés les héros des temps passés; il ne saurait donner un corps aux créations heureuses de son génie, et les personnifier par la majesté des Kemble et les nobles graces de Siddons; mais il peut faire évoquer par le lecteur lui-même des formes encore plus belles et plus majestueuses. Les mêmes différences se retrouvent à chaque pas dans son art, et le suivent partout. Enfin, l'auteur d'un roman n'a point de théâtre ni de décorations, point de compagnie de comédiens ni d'assortiment de costumes. Des mots disposés avec tout ce qu'il peut avoir d'habileté doivent seuls remplacer toutes les ressources que l'auteur dramatique tire de ces accessoires étrangers. Le maintien, le débit, les gestes, le sourire de l'amant, le regard sombre du tyran, les lazzis du bouffon, il faut qu'il dise tout, car il ne peut rien montrer. Ainsi le dialogue lui-même se trouve mêlé avec le récit; il ne s'agit pas seulement de rapporter ce que ses personnages doivent véritablement avoir dit, son travail serait alors le même que celui du poète dramatique; il faut qu'il rende le geste, le regard qui a accompagné leurs discours, écrivant ainsi tout ce qui dans une pièce de théâtre doit être retracé par l'acteur. Il doit par conséquent arriver souvent que l'homme qui réussit le mieux dans une carrière où tout dépend de savoir communiquer au lecteur ses idées et ses sentimens, sans aucun intermédiaire, manque de l'art indispensable d'adapter ses compositions au théâtre, où les qualités les plus désirables dans un romancier se trouvent hors de place, et sont même un obstacle au succès. Les descriptions et les narrations, qui sont l'essence du roman, ne doivent être introduites qu'avec beaucoup de réserve dans les ouvrages dramatiques, et ne font presque jamais un bon effet sur la scène. M. Puff, dans la pièce du *Critique*, a le bon sens de supprimer tout ce qu'il y a sur *le soleil dorant de ses rayons l'hemisphère oriental*, etc., et la première chose que les acteurs retranchent de sa fameuse tragédie est la description de la reine Élisabeth, de son palefroi et de sa selle. Le drame parle aux yeux et aux oreilles; lorsqu'il cesse de s'adresser à ces organes, il manque entièrement son but en exigeant d'un auditoire l'effort d'une imagination nécessaire pour suivre et donner la vie à des objets invisibles, et cette erreur peut être celle d'un homme de génie.

Il résulte de ce que nous avons exposé que, bien que l'on puisse composer une pièce fort agréable à la représentation, en choisissant dans un roman l'intrigue et les caractères, les plus grands efforts de génie suffiront à peine pour faire un roman d'une composition dramatique. Dans le premier cas, un auteur n'a plus qu'à resserrer les évènement dans le cadre convenable pour la représentation, choisir les caractères les plus saillans, écarter toutes les redites comme toutes les longueurs, et donner ainsi à l'ensemble de son ouvrage une contexture dramatique. Mais nous ne saurions concevoir comment on pourrait introduire heureusement dans une bonne pièce ces accessoires de description qui furent nécessaires au romancier pour donner à son récit les dimensions convenables. Ainsi on peut croire aisément que celui dont le plus grand mérite consiste à s'adresser seulement à l'imagination, et dont le style, par ce motif, doit admettre une foule de détails circonstanciés, peut aisément se tromper dans un genre de composition où il faut encore laisser tant à faire à l'acteur, sans compter ses alliés naturels, le machiniste, le peintre et le costumier, et où toute excursion dans le département spécial de ces auxiliaires est une faute fatale. D'ailleurs il faut considérer que dans les récits d'invention l'auteur fait son ouvrage à lui tout seul et pour son propre compte, au lieu qu'en écrivant pour le théâtre il s'associe avec les acteurs; et c'est par les efforts réciproques des uns et des autres qu'une pièce doit réussir. Toute association, disent les légistes, est mère de discorde; et l'on peut se convaincre, en lisant l'admirable dialogue entre le comédien et le poète, dans *Joseph Andrews*, chap. x, liv. III, combien il est difficile à la concorde de s'établir. Dans ce cas-ci, le poète doit s'attendre à voir tomber sa pièce, s'il ne veut pas faire à l'expérience et aux talens particuliers de chaque acteur qui y joue un rôle les concessions les plus larges. Alors celui qui, en écrivant un roman, prêtait un langage et des sentimens à des caractères d'invention, se trouve forcé de prendre le soin bien autrement grave de les adapter à des personnages réels; et ceux-ci, à moins que leurs rôles ne se trouvent exactement en harmonie avec leur goût et leurs talens particuliers, ont individuellement le pouvoir de faire tomber la pièce, et assez souvent c'est leur caprice. Voilà entre autres difficultés de l'art dramatique celles qui

lui appartiennent en propre; ce sont là les obstacles que rencontre le romancier qui aspire à étendre ses triomphes sur le domaine du théâtre.

Nous avons déjà remarqué que jusqu'en 1737 ou environ, Fielding mena à Londres la vie d'un homme d'esprit et de plaisir, cherchant toutes ses jouissances dans une continuité d'amusemens et de dissipations, et trouvant dans les ressources précaires du théâtre l'argent nécessaire pour continuer une pareille conduite. Il devint même, *pendant une saison*, directeur d'une compagnie de comédiens. Ayant rassemblé à cet effet un certain nombre d'acteurs sans emploi, il se proposait de leur faire jouer ses propres pièces sur le petit théâtre d'Haymarket. Ce projet ne réussit point; et la troupe qui était tombée du ciel, comme il le disait, fut obligée de se séparer.

Pendant sa carrière dramatique, Fielding, comme la plupart des auteurs de son temps, reconnut l'impossibilité de capter la faveur du public sans condescendre à flatter ses animosités politiques. Deux de ses comédies, *Pasquin* et le *Registre historique*, contiennent de violentes attaques contre sir Robert Walpole, dont il avait vainement recherché la protection en 1730. La liberté de ces satires contribua beaucoup, dit-on, à l'établissement d'une mesure jugée nécessaire pour réprimer la licence du théâtre, et qui mît fin à ce goût de satire personnelle et politique qui avait été excité et entretenu par le succès de l'opéra du *Gueux*, de Gay. Cette mesure ne fut autre chose que le pouvoir discrétionnaire, confié au lord trésorier, de refuser le droit de représentation à tout écrit dramatique qu'il désapprouverait. Cette ordonnance donna lieu à beaucoup de clameurs dans le temps; mais la satire dans toute sa licence a depuis trouvé, pour se répandre en public, tant de voies plus faciles et plus directes, que son exclusion de la scène n'excite plus ni intérêt ni regret. On ne regarde même plus comme une attaque violente contre la liberté d'empêcher que les partis politiques se trouvent en présence dans les théâtres, destinés aux plaisirs du public, et non aux luttes des factions.

En 1736, Fielding paraît avoir voulu faire un établissement. Il épousa une jeune personne de Salisbury, nommée miss Craddock, belle, aimable, et possédant une fortune de 1500 liv. st. A peu près dans le même temps, il hérita, par la mort de sa



mère, d'une terre de 200 liv. de revenu, située à Stower, dans le comté de Derby : il se trouvait ainsi possesseur d'une fortune qui lui donnait les moyens, à cette époque, de vivre d'une manière honorable. Il quitta Londres pour s'établir dans son nouvel héritage ; mais malheureusement il ne s'était pas corrigé de son penchant à jouir sans prévoyance du présent aux dépens de l'avenir. Il se donna un équipage avec des livrées brillantes ; et ses biographes ne négligent pas de nous faire remarquer que la couleur, étant d'un jaune vif, nécessitait de fréquens renouvellemens. A l'exemple de nos prédécesseurs, que nous copions ici humblement, nous aurions cru impardonnable de supprimer une circonstance aussi importante. Les chevaux, les meutes, et une hospitalité sans bornes, aidèrent puissamment les gens de la livrée jaune à dévorer la fortune d'un maître aussi prodigue ; et au bout de trois ans, Fielding se trouva sans terre, sans rentes et sans demeure. Redevenu étudiant en droit au Temple, il s'appliqua à la jurisprudence ; et après le terme d'épreuves ordinaires, il fut admis au barreau. Il est probable qu'il ne rapporta rien de son séjour dans le comté de Derby, si ce n'est l'expérience d'une vie campagnarde et de ses plaisirs, qui lui a permis dans la suite de tracer le portrait de l'inimitable squire Western.

Fielding eut donc alors une profession, et comme il avait employé à l'étude toutes les facultés de son esprit supérieur, on pourrait s'attendre à lui voir obtenir dans cette nouvelle carrière des succès dignes de ses talens ; mais les personnes qui par leur état peuvent avancer ou retarder la fortune d'un jeune avocat ne purent pas croire qu'un homme d'esprit et de plaisir comme Fielding voulût donner l'application convenable aux affaires qu'elles lui auraient confiées sans cette appréhension. Des maladies, résultat d'une conduite irrégulière, vinrent excuser cette négligence. De violentes attaques de goutte forcèrent Fielding à interrompre l'exercice de sa profession, et minèrent graduellement sa santé. Il fut donc obligé d'avoir de nouveau recours au théâtre. Nous voyons, en effet, qu'il essaya de faire représenter la suite de sa comédie intitulée *la Vierge démasquée;* mais un des rôles paraissant avoir été écrit dans l'intention de ridiculiser un homme de qualité, le lord trésorier refusa son autorisation. Il chercha alors des

moyens d'existence dans des écrits d'un autre genre, tels que des pamphlets politiques, des traités éphémères, des essais, etc. Sa plume, toujours prête, les lui fournissait à chaque nouveau besoin, et il parvint ainsi à soutenir sa famille, à laquelle il était tendrement attaché.

Au milieu de cette vie précaire, de ces expédiens et de ce travail continuel, Fielding eut le malheur de perdre sa femme. Le chagrin que lui causa cette perte domestique fut poussé si loin que ses amis craignirent pour sa raison. La violence de son chagrin se calma cependant, quoique ses regrets aient été durables; et la nécessité de lutter contre le besoin le força à reprendre le cours de ses travaux littéraires. Enfin, en 1741 ou 1742, des circonstances particulières l'engagèrent à se livrer à un genre de composition tombé alors dans le mépris, et qui est devenu, grâce à lui, une des richesses classiques de la littérature anglaise.

Le roman de *Paméla*, publié en 1740, avait porté la réputation de Richardson au plus haut degré; Fielding, soit qu'il fût fatigué de l'entendre louer sans mesure (car cet ouvrage, dans lequel on trouve des passages, qui de nos jours seraient jugés très-inconvenans, était alors prôné même dans la chaire sacrée), soit que, écrivant pour ses besoins quotidiens, il recherchât ce qui intéressait momentanément le public, soit enfin qu'il fût entraîné par ce penchant naturel de malice qui nous porte à rire aux dépens de l'idole du jour, Fielding résolut de parodier le style, les principes et les personnages de cet ouvrage si heureux. De même que Gay, pour se moquer de Philips, fit paraître *la Semaine du Berger*, de même chez Fielding le désir de tourner *Paméla* en ridicule donna naissance à *Joseph Andrews;* dans l'un et l'autre cas, mais surtout dans le dernier, l'ouvrage fut infiniment meilleur qu'on ne pouvait l'attendre d'après le motif qui avait présidé à son exécution; et le lecteur y trouva un intérêt et un plaisir bien supérieurs à celui que l'auteur avait eu dessein de lui procurer. Il y a en effet une ironie extrêmement fine et piquante dans le roman de Fielding, et l'on peut s'en convaincre en le comparant avec *Paméla;* mais l'ouvrage contre lequel est dirigée toute cette plaisanterie est pour ainsi dire oublié, tandis que *Joseph Andrews* est toujours lu avec le même plaisir à cause des excellentes peintures

de mœurs qu'il renferme; l'inimitable caractère de M. Abraham Adams suffirait seul pour établir la supériorité de Fielding sur tous ses rivaux; son savoir, sa simplicité, sa pureté évangélique, sa bonté constantes ont si heureusement alliés à son pédantisme, à sa distraction habituelle et à cette science gymnastique et athlétique que les étudians de toutes les classes de la société rapportaient des universités, qu'on peut le nommer sans crainte une des meilleures productions de la muse du roman. Comme don Quixote, le curé Adams est battu un peu trop et trop souvent; mais le bâton descend sur ses épaules comme sur celles de l'honorable chevalier de la Manche, sans que sa réputation en souffre le moins du monde, et il est bâtonné sans être avili. Le style de cet ouvrage, est-il dit dans la préface, est une imitation de celui de Cervantes; mais dans *Joseph Andrews* et dans *Tom Jones*, l'auteur paraît avoir aussi étudié le *Roman comique* de Scarron, jadis si fameux. C'est à cette production originale qu'il a emprunté le style tragi-comique qui décrit des évènemens risibles dans le langage de l'épopée classique. Ce genre de plaisanterie est bientôt épuisé, et Fielding l'a employé assez souvent pour s'exposer à être taxé de pédantisme.

Joseph Andrews réussit complètement, et Richardson, qui aimait la louange jusqu'à l'adulation, fut extrêmement offensé d'un succès aussi brillant; le cortége de ses admirateurs des deux sexes eut soin de répéter ses sentimens, et d'accabler Fielding de reproches. Cette animosité continua après la mort de ce dernier, et nous trouvons dans la correspondance de Richardson les réflexions les plus injustes et les moins généreuses sur la mémoire de Fielding. Richardson, qui connaissait beaucoup les sœurs de Fielding, se plaignit à elles, non de la manière dont notre auteur l'avait traité, il était trop glorieux pour en faire mention, mais de sa malheureuse prédilection pour tout ce qui était bas et trivial.

Les expressions suivantes sont remarquables tant à cause de l'extrême modestie de l'écrivain qui se constituait le juge en dernier ressort du mérite de Fielding, que pour la délicatesse de l'homme qui ne craignait pas d'adresser à la sœur de son rival les observations suivantes :

« Pauvre Fielding, je ne pus m'empêcher de dire à sa sœur

» à quel point j'étais étonné et affligé de voir combien il » aimait et recherchait tout ce qui est bas et vil. Si votre » frère, lui dis-je, était né dans une écurie, ou eût été un cou- » reur de mauvais lieux, on l'aurait pris pour un génie, et l'on » eût désiré qu'il eût reçu le bienfait d'une éducation soignée, » et l'entrée de la bonne compagnie. »

Après de telles plaintes, nous ne sommes plus surpris que Richardson avançât que Fielding était dépourvu d'invention et de talens; que le succès de ses meilleurs ouvrages ne durerait pas, et que, comme auteur, il serait bientôt oublié.

Il ne parait pas que Fielding ait cherché à se venger de ces dispositions peu bienveillantes; de sorte que s'il avait commis le premier acte d'hostilité sans provocation, au moins fut-il le premier à abandonner le combat, et à accorder à Richardson les éloges que son génie avait droit d'attendre de la justice de ses contemporains.

Dans le cinquième numéro du *Journal Jacobite*, Fielding fait hautement l'éloge de *Clarisse*, roman qui est sans contredit le meilleur de Richardson, et qui, avec l'histoire de Clémentine dans *Charles Grandison*, renferme ces scènes pathétiques sur lesquelles se fondent les droits d'un auteur à l'immortalité.

On prendrait plutôt parti pour celui qui a offensé par légèreté, que pour le rival dont l'esprit peu généreux conserve un si long ressentiment.

Après la publication de *Joseph Andrews*, Fielding eut de nouveau recours au théâtre, et fit paraître *le Jour de Noces*, qui, malgré son peu de succès, lui donna cependant quelques avantages pécuniaires. Cet ouvrage fut la dernière tentative qu'il fit pour le théâtre. Le manuscrit de sa comédie des *Pères* fut perdu par sir Charles Hanbury Williams, et, quand on le retrouva, ce ne fut qu'après la mort de l'auteur que la pièce fut jouée au bénéfice de sa famille.

Une anecdote qui montre le peu de soin que Fielding avait de sa réputation dramatique est ainsi racontée par ses premiers biographes.

« Un des jours de répétition de son *Jour de Noces*, Garrick, qui remplissait un rôle principal, et qui était en faveur auprès du public, dit à Fielding qu'il craignait que l'auditoire ne

l'accueillît mal dans un certain passage ; il lui fit observer qu'un semblable accident pouvant le troubler pour le reste de la soirée, il convenait de le supprimer. — Non, parbleu, répliqua Fielding; s'il y a une mauvaise scène, laissez-la-leur trouver.

D'après cette réponse, la pièce fut jouée sans aucune correction; et, comme la chose avait été prévue, des marques de désapprobation ne tardèrent pas à se faire entendre; Garrick, effrayé des huées qui l'avaient accueilli, se retira dans *la chambre verte* 1, où l'auteur était occupé à vider une bouteille de Champagne; il était à ses dernières libations, et jetant ses regards sur l'acteur au travers des nuages de fumée de tabac qui sortaient de sa bouche : « Hé bien! Garrick, s'écria-t-il? qu'est-ce qu'il y a? que siffle-t-on dans ce moment ? — Ce que l'on siffle ? répliqua l'acteur, la scène que je vous ai dit de supprimer. Je vous l'avais bien dit que cela n'irait pas ; et ils m'ont tellement bouleversé, que je ne serai pas capable de me remettre de toute la soirée. — Ah diable! répliqua Fielding avec un grand sang-froid, *ils l'ont donc trouvée.*

Outre diverses pièces fugitives, Fielding publia, vers l'année 1743, un volume de *Mélanges*, renfermant *le Voyage de ce monde dans l'autre*, ouvrage où l'on trouve abondamment la gaîté particulière de Fielding, mais dont il est difficile de reconnaître le plan et le but. L'*histoire de Jonathan Wild-le-Grand* vint ensuite. Il n'est pas facile de deviner ce que Fielding se proposait dans une peinture où l'histoire du vice n'est relevée par aucun sentiment qui puisse tourner au profit de la vertu ; d'ailleurs, dans cette suite d'aventures imaginaires attribuées à un caractère réel, il y a quelque chose de grossier et un manque d'art qui fait en même temps soupçonner l'auteur d'avoir employé le titre de *Jonathan Wild* dans l'intention seule de faire participer sonlivre àla renommée populaire qu'avait ce fameux brigand. Toutefois il est peu de passages dans les ouvrages les plus estimés de Fielding qui soient plus marqués de l'empreinte de son génie particulier, que la scène entre son héros et l'aumônier, le révérend docteur de la prison de Newgate 2.

Outre ces preuves de son industrie littéraire, la plume de Fielding était activement employée aux controverses politiques

1. Le foyer.

2. Liv. IV, chap. XIII.

de son temps. Il fut directeur d'un journal intitulé le *Journal Jacobite*, dont le but était d'achever de détruire ces opinions et ces sentimens qui avoient déjà été réfutés d'une manière si efficace aux champs de Culloden [1]. *Le vrai Patriote* et *le Champion* furent des ouvrages du même genre, qu'il composa entièrement, ou auxquels du moins il eut la plus grande part. Dans ces divers écrits il soutint avec chaleur ce qu'on appelait la cause des whigs, étant attaché aux principes de la révolution et à la famille de Brunswick, ou, en d'autres termes, étant un homme *affectionné aux intérêts de l'église et de l'état*. Son zèle resta long-temps ignoré, tandis que des écrivains d'un rang bien inférieur étaient enrichis par les fonds des dépenses secrètes avec une prodigalité sans exemple. A la fin, en 1749, il reçut une petite pension avec la place, peu honorable alors, de juge de paix pour Westminster et Middlesex, et la liberté d'en tirer le plus de profit possible par les moyens les plus odieux. Il dut cette place *telle quelle* aux bons offices de M. Lyttleton.

A cette époque, les juges de paix de Westminster, nommés juges commerçans, ne recevaient d'autre salaire des services qu'ils rendaient au public que leurs épices : système vil et misérable qui, portant ces fonctionnaires publics à envenimer toutes les petites disputes qu'on venait leur soumettre, les obligeait à trafiquer avec le crime et le malheur, et à tirer des voleurs et des filous leur subsistance précaire. Les mœurs de Fielding, qui ne fut jamais difficile dans le choix de sa société, ne durent point s'améliorer par celle à laquelle sa place le condamnait. Horace Walpole, avec son insensibilité et sa bonne humeur, nous a laissé la description qu'on va lire d'une visite rendue à Fielding en sa qualité de juge de paix, et dans laquelle on voit qu'il avait complètement abaissé son esprit au niveau de sa place.

« Rigby m'a fait un tableau frappant de naturel. Fielding, à toutes ses autres occupations a joint, grâce à M. Lyttleton, celle de juge de paix de Middlesex ; Peter Bathurst et Rigby conduisirent l'autre soir chez lui un domestique qui avait voulu tuer ce dernier. Fielding leur fit dire qu'il était à souper, et qu'il fallait revenir le lendemain matin. Ils ne se rendirent pas à cette

1. Culloden fut le tombeau des opinions jacobites.

excuse assez libre, et montèrent chez lui. Ils ſe trouvèrent à table avec un aveugle, une fille publique et trois Irlandais. Devant eux étaient un morceau de mouton froid et un os de jambon dans le même plat et sur une nappe des moins propres. Il ne se dérangea en rien, et ne les invita même pas à s'asseoir. Rigby, qui l'avait vu venir si souvent chez sir C. Williams emprunter une guinée, et Bathurst, chez le père duquel il avait été trop heureux d'avoir son couvert, ne respectèrent pas davantage cette fière indifférence, et prirent eux-mêmes des sièges. Alors il s'occupa des fonctions de sa charge [1]. »

Il y a quelque chose d'humiliant dans cette anecdote, même en faisant la part de l'exagération aristocratique d'Horace Walpole, qui, tout en rendant justice ailleurs aux talens de Fielding, n'a pas manqué de blâmer sévèrement ses mœurs, et la mauvaise société qu'il hantait. Il est cependant consolant d'avoir à remarquer que les principes de Fielding restèrent inébranlables, quoique les occasions que lui offrait sa charge ne pussent qu'augmenter la négligence peu honorable de sa conduite privée. Le compte qu'il rendait lui-même de sa manière d'agir relativement aux honoraires de sa magistrature, dont dépendait son existence, n'a jamais été contredit ni même soupçonné de fausseté.

« Je dois avouer, dit-il, que mes affaires privées au commencement de l'hiver ne m'offraient pas une perspective bien gaie. Je n'avais pas arraché du public ni des pauvres les sommes que des gens toujours prêts à piller les uns et les autres ont eu la bonté de me soupçonner d'avoir exigées. Au contraire, en tâchant d'apaiser au lieu d'exciter les querelles des commissionnaires et des mendians (ce qui, je rougis en le disant, n'a pas été fait par tout le monde), et en refusant de recevoir un shelling de l'homme qui à coup sûr n'en avait pas un second dans l'univers, j'ai réduit un revenu d'environ cinq cents livres sterling de l'argent le plus sale de la terre à un peu moins de trois cents livres; encore le plus clair de cette somme reste à mon clerc (greffier-secrétaire). »

Outre le désintéressement, si rare alors, dont Fielding donna l'exemple, il chercha, par diverses voies, à arrêter les progrès

1. *Lettres d'Horace Walpole à Georges Montague*, Londres, 1818, page 58.

de la dépravation, et à réduire le nombre des crimes que sa charge lui mettait sans cesse sous les yeux. Ses recherches sur l'accroissement des filous et des voleurs renferment plusieurs idées qui ont été depuis adoptées par des hommes d'état, et des instructions dignes de plus d'attention qu'elles n'en ont encore reçu. Comme magistrat, il désirait remettre sa charge en honneur en lui rendant son indépendance; et le zèle qui l'enflammait à cet égard l'entraîna plus loin que ne voudront le suivre les amis d'une liberté réfléchie. Mais nous ne pouvons pas passer sous silence qu'il fut le premier à faire remarquer que la multiplication des condamnations capitales nécessitait un nombre proportionné de *graces*. — Fielding mit le doigt sur cette plaie publique chaque jour plus affligeante, la *taxe des pauvres*, qui a déjà causé tant de maux, et qui en prépare vraisemblablement de plus grands encore. Il publia aussi une recommandation au grand jury de Middlesex, quelques essais importans sur les procès criminels, et il laissa après sa mort un manuscrit sur les lois de la couronne. Dans un ouvrage relatif à la *taxe des pauvres*, Fielding expose le projet de retenir les indigens dans leurs paroisses respectives, et de les secourir à domicile. Ce plan, comme une infinité d'autres qui ont depuis été publiés, nous apprend seulement que Fielding sentait toute la gravité du mal sans pouvoir indiquer un remède efficace ou susceptible d'application. Sir Frédéric Morton Eden, qui a écrit après lui sur ce sujet épineux, observe que le traité de Fielding montre à la fois la science du magistrat et l'énergie du romancier. Cependant, avant de mettre au jour son plan sur les secours des pauvres, il avait déjà acquis ses droits à l'immortalité en composant *Tom Jones*. *Tom Jones*, ou l'*Histoire d'un enfant trouvé*, fut écrit avec tout le désavantage inséparable de la position embarrassée de son auteur. Pressé continuellement par les devoirs désagréables de sa charge, il fallait en outre produire sur-le-champ des essais éphémères, des pamphlets politiques, pour subvenir aux besoins de chaque jour. L'ouvrage est dédié à l'honorable M. Lyttleton, depuis lord Lyttleton. La dédicace donne à entendre que, sans son assistance et celle du duc de Bedford, l'ouvrage n'eût point été terminé, puisque l'auteur, pendant qu'il était occupé à ce travail, leur avait dû ses moyens d'existence. Ralph Allen, l'ami de Pope, fut aussi un de ses

bienfaiteurs ; mais il désira n'être pas nommé, confirmant ainsi ces beaux vers du poète :

« Que l'humble Allen avec une modestie timide, fasse le bien à la dérobée et rougisse de se voir découvert. »

On dit que ce protecteur généreux et modeste envoya à Fielding deux cents livres sterling en un seul don ; et cela avant de le connaître personnellement.

Ce fut dans des circonstances aussi fâcheuses que le premier roman de l'Angleterre fut livré au public, qui n'avait point encore vu d'ouvrage d'imagination fondé sur l'imitation fidèle de la nature. Les fictions de Richardson lui-même tiennent encore à l'ancienne école du roman. Elles se rapprochent davantage, il est vrai, du cours ordinaire de la vie, mais elles offrent cependant une foule d'incidens invraisemblables, et des caractères dont l'exagération passe les bornes ordinaires de l'humanité. *Tom Jones* est la vérité même, et la nature prise sur le fait ; c'est en cela que consiste la supériorité immense qui le distingue de tous les ouvrages de ce genre qui l'ont précédé. Ce roman fut accueilli par les suffrages unanimes du public, et procura à Millard, l'éditeur, des bénéfices si grands, qu'il ajouta généreusement cent livres sterling aux six cents qu'il avait payés à l'auteur pour l'acquisition de son ouvrage. Le mérite général de cette composition délicieuse et populaire a été si souvent célébré, ses imperfections ont été relevées si souvent, qu'il ne nous reste plus qu'à effleurer un sujet si rebattu. L'ingénieuse idée du plan, l'heureux développement de l'intrigue, à laquelle chaque incident se lie jusqu'à la catastrophe, en même temps qu'il jette un nouveau jour sur le caractère de tous les personnages intéressés, voilà ce qui ne pourra jamais être assez souvent et assez dignement loué. L'attention du lecteur n'est jamais détournée ni fatiguée par des digressions inutiles ou des transitions forcées. Il avance dans sa lecture, comme un voyageur voguant sur la surface d'une rivière large et profonde, qui ne se détourne dans son cours qu'autant qu'il le faut pour lui montrer les beautés variées de ses rivages. L'histoire du vieillard de la colline fait cependant exception à cet éloge si bien mérité d'ailleurs. Fielding, pour se conformer à un usage introduit par Cervantes et imité par Lesage, a jeté cet épisode au milieu de son récit, comme il

avait déjà intercalé celui de Leonora dans *Joseph Andrews*, avec aussi peu d'art que d'utilité. On s'est étonné aussi que Fielding ait laissé peser sur son héros la tache d'une naissance illégitime, et l'on a présumé qu'il l'avait fait à dessein, en mémoire de sa première femme, qui était un enfant naturel. Le roman lui-même nous en fournit un motif beaucoup meilleur ; car, si miss Bridget eût été secrètement mariée au père de Tom, il n'y aurait plus eu de raison suffisante pour cacher sa naissance à un homme aussi raisonnable et aussi tendre que M. Allworthy.

Mais, quelque grand que soit le tribut d'éloges dû au plan et aux détails de l'ouvrage, il faut louer plus encore la vérité, la force et l'originalité des caractères, depuis Tom Jones lui-même jusqu'au garde-chasse Black George et sa famille. Au milieu d'eux se présente le squire Western, original sans modèle avant lui ; caractère inimitable avec ses préjugés, sa susceptibilité, son ignorance et sa rusticité, qui s'allient si bien à sa finesse naturelle, à sa bonne humeur campagnarde et à son amour d'instinct pour sa fille. Toutes ces qualités, bonnes et mauvaises, sont fondées sur cet égoïsme absolu, naturel à celui qui, dès son enfance, n'a jamais trouvé un homme qui osât contredire ses sentimens ou censurer sa conduite. Il n'y a qu'un seul incident où Fielding nous paraisse s'être écarté de cette admirable peinture. En sa qualité d'Anglais, Western ne devrait point se laisser battre si patiemment par l'ami de lord Fellamar. Nous soupçonnerions presque ce passage d'être une interpolation étrangère. Il ne s'accorde nullement avec la disposition naturelle de Western à prendre part à toutes les querelles rustiques. Nous accorderons que l'épée ou le pistolet eussent pu l'effrayer, mais le squire Western n'aurait dû céder à personne au monde dans le maniement de la cravache anglaise, et comme, malgré toutes ces brutalités, nous ne pouvons nous défendre d'un certain intérêt pour le joyeux gentilhomme campagnard, nous aimons à nous flatter qu'il y a quelque méprise là-dessous.

Le caractère de Tom Jones, qui, dans tout le reste de l'ouvrage, offre un mélange de générosité, de franchise et de courage joint à une imprévoyante étourderie, est de même inutilement dégradé par la nature de ses liaisons avec lady Bellaston,

1. Liv. VIII, chap. II.

et c'est une des circonstances qui nous porte à croire que les idées de Fielding, sur ce qui convient à un homme bien né et honorable, avaient reçu quelque atteinte des circonstances malheureuses où il s'était trouvé, et de la société à laquelle elles le condamnaient.

Les admirateurs de Richardson élevèrent contre l'*Histoire d'un enfant trouvé* une objection de critique plus générale et plus juste, qu'on a souvent répétée depuis. Ils alléguèrent que le but moral de *Tom Jones*, qui est de conduire au bonheur et d'entourer de notre estime et de notre sympathie un jeune homme qui se livre à des habitudes licencieuses, est pernicieux pour la société. Un tel ouvrage tend à encourager les jeunes gens à céder à ces faiblesses, que leurs propres passions et le cours ordinaire de la vie leur donnent déjà trop de penchant à satisfaire. La délicatesse française, qui dans ce genre a si *souvent rejeté un moucheron et avalé un chameau*, vit aussi dans l'ouvrage cette tendance funeste; un arrêt défendit la circulation d'un abrégé ridicule de *Tom Jones*, par de la Place, et qui n'avait d'une traduction que le titre. Fielding aurait probablement répondu à cette accusation que les vices et les faiblesses auxquels Tom Jones s'abandonne deviennent les causes directes de la malheureuse situation où il se trouve à Londres; et que sa générosité, sa bonté et ses autres qualités estimables sont ce qui le sauvent des résultats fâcheux de son inconduite; mais nous croyons, avec le docteur Johnson, qu'il y a de l'affectation et dans le reproche et dans la justification.

« Personne, dit ce moraliste, ne se fera voleur de grand chemin, parce que sur le théâtre il aura vu Macheath [1] acquitté; » et nous ajoutons que nul ne deviendra escroc ou chevalier d'industrie, pour avoir pris intérêt aux aventures d'un fripon spirituel comme Gil Blas, ou libertin pour avoir lu *Tom Jones*. La morale obligée d'un roman est d'ordinaire ce qui intéresse le moins un lecteur : elle est semblable au mendiant qui se traîne à quelque procession ou à quelque fête, et qui sollicite en vain l'attention des spectateurs. En écartant ces ouvrages infâmes, qui s'adressent directement aux sens pour éveiller en nous les sentimens les plus grossiers de notre nature, nous pen-

1. Héros de l'opéra du *Gueux*.

chons à croire que la seule chose véritablement à craindre de la lecture des romans, est qu'elle n'amène le dégoût pour les autres genres plus sévères comme l'histoire et les branches les plus utiles de la littérature; de même que tout l'avantage qu'on en peut tirer consiste à instruire quelquefois la jeunesse par les tableaux de la vie réelle, et quelquefois à faire naître en elle l'amour du bien et une douce sympathie, par de nobles sentimens et l'histoire d'une infortune imaginaire. Le roman n'est plus après cela qu'une élégante inutilité, un luxe inventé pour l'amusement d'une société polie, et pour satisfaire ce demi-amour de littérature, qui devient général à une époque avancée de la civilisation. On le lit alors beaucoup plus pour y chercher un agréable passe-temps, que dans l'espoir d'en tirer la moindre instruction.

Les vices et les faiblesses de Tom Jones sont de ces vices et de ces faiblesses que le monde apprend bien vite à tous ceux qui commencent leur carrière dans la vie, et pour lesquels la société est malheureusement trop indulgente. Nous ne croyons pas que la lecture du roman de Fielding ait pu jeter dans le libertinage et la dissipation un seul individu qui ne s'y fût pas livré si cet ouvrage n'eût jamais été connu; et c'est avec regret que nous ajouterons qu'il nous a semblé toujours que le touchant exemple de franchise et de générosité que nous offre ce caractère d'invention a formé aussi peu de prosélytes que l'exemple de ses fautes a trouvé d'imitateurs. Qu'on ne nous suppose point indifférens pour la morale, parce que nous traitons avec mépris l'affectation outrée de ces gens qui, dans la vie réelle, favorisant le libertinage à découvert, prétendent avoir eu horreur la mémoire d'un auteur, qui peignant le monde tel qu'il est, en trace le tableau avec toutes ses ombres, en y mêlant plus de traits de lumière qu'on n'en rencontre ordinairement pour les faire ressortir. Il y a dans *Tom Jones* certains passages dont nous ne pouvons justifier l'auteur que par les mœurs de l'époque, qui lui permettaient sûrement un langage beaucoup plus franc que le nôtre. Il a dit lui-même que rien dans la lecture de ses œuvres ne saurait offenser l'œil le plus chaste; et il parlait probablement ainsi d'après les idées de son temps. Mais, selon les mœurs actuelles, on trouve plusieurs passages capables d'effaroucher justement la délicatesse mo-

derne. Nous dirons seulement que les pages de ce genre sont d'une gaieté leste, plutôt grossière qu'attrayante, et qu'elles sont bien expiées par l'admirable mélange de raillerie et de raisonnement à l'aide desquels Fielding soutient et fait triompher les droits de la vertu et la cause de la vraie religion.

Fielding considérait ses ouvrages comme un essai nouveau dans la littérature nationale. C'est pourquoi il plaça en tête de chaque livre un chapitre préliminaire contenant une explication de son but et des règles établies pour ce genre de composition. Ces introductions critiques paraissent au premier coup d'œil interrompre le fil de l'histoire et l'intérêt qu'on y prend, mais à une seconde ou troisième lecture on s'aperçoit que ce sont les chapitres les plus intéressans de l'ouvrage.

La publication de *Tom Jones* porta la réputation de Fielding à son apogée; mais il ne paraît pas qu'elle ait eu pour sa fortune d'autre résultat que le soulagement passager que lui procura la vente de son manuscrit. C'est après cette époque qu'il publia le projet dont nous avons parlé de pourvoir d'une manière efficace aux besoins des pauvres. Il écrivit aussi un pamphlet dans la mystérieuse affaire de la célèbre Elisabeth Canning. Il y défendait la cause du bon sens contre les préjugés populaires, et par conséquent il manqua le but qu'il se proposait.

Amelia fut le dernier ouvrage important de Fielding. On peut l'appeler la suite de *Tom Jones*; mais nous n'avons pas pour la conduite dissolue et l'ingratitude de Booth l'indulgence que nous accordons volontiers à la jeunesse orageuse de Tom Jones. Le caractère d'Amelia est tracé, dit-on, d'après celui de la seconde femme de Fielding. S'il avait, comme on le rapporte, mis sa patience à des épreuves du genre de celles qu'il décrit, il l'en a en quelque sorte dédommagée par la peinture qu'il fait de sa douceur angélique et de sa tendresse si pure. Les romans de Fielding offrent peu de scènes pathétiques, et la sensibilité qui les dicte ne pouvait peut-être guère s'allier avec le genre de vie qu'il menait; car ceux qui ont toujours devant les yeux les misères de l'humanité finissent par s'endurcir jusqu'à un certain point contre les émotions qu'elles produisent. Cependant nous connaissons peu de scènes plus touchantes que celle où

il nous représente Amélie ayant fait ses petits préparatifs pour la soirée, et attendant seule avec ses inquiétudes le retour de son indigne époux, dont la faiblesse lui prépare, dans le même moment où elle veille pour lui, de nouvelles angoisses et de nouveaux malheurs. Mais notre sympathie pour Amélie est distraite par la répugnance que nous inspire son époux ingrat; et le récit fatigue, malgré les portraits du redoutable colonel Bath et du savant docteur Harrisson, peints avec cette vigueur et cette précision qui n'appartiennent qu'à Fielding.

Millar publia *Amelia* en 1751; il paya le manuscrit mille guinées; mais croyant qu'on trouvèrait ce roman inférieur à celui qui l'avait précédé, il employa le stratagème suivant pour en accélérer le débit. Dans une vente de livres qui eut lieu avant l'apparition de l'ouvrage, Millar offrit à ses confrères ses autres entreprises de librairie aux termes d'escompte ordinaires; mais, quand on parla d'*Amelia*, il mit l'ouvrage à part, comme étant si avidement recherché, qu'il ne pouvait pas le vendre dans le commerce aux conditions d'usage; la ruse réussit, la nouvelle publication fut achetée avec empressement, et le libraire délivré de toute crainte sur le sort de son livre. Malgré le peu de succès de ses premières entreprises, Fielding fit de nouveau l'essai en 1752 d'un journal critique et littéraire; il fut intitulé: *Journal de Covent-Garden*, qui devait paraître deux fois par semaine sous la direction de sir Alexandre Drawcansir, nom supposé qu'avait pris Fielding en cette circonstance. Un des défauts de Fielding était de ne pouvoir poursuivre aucune entreprise de cette nature (à laquelle sa facilité, la vivacité de son esprit et ses connaissances classiques le rendaient d'ailleurs si propre), sans se compromettre dans les disputes de parti ou les querelles littéraires. A l'époque dont nous parlons, il ne resta pas long-temps sans se trouver en guerre avec le docteur Hill, et d'autres auteurs d'écrits périodiques, au nombre desquels nous regrettons de compter Smollet, quoique jusqu'à présent de tous les auteurs anglais aucun n'ait eu autant de rapports et de conformité que lui avec le génie de Fielding. La guerre ne fut pas de longue durée, et aucun des deux partis ne gagnerait à une investigation exacte de la cause des hostilités, et de la manière dont elles furent conduites.

Pendant ce temps, la santé de Fielding s'affaiblissait chaque

jour; une complication de maladies lui causa une bydropisie habituelle qui eut bientôt ruiné sa robuste constitution. Le duc de New-Castle, alors premier ministre, désirait avoir ses conseils et son assistance pour l'exécution d'un projet qui remédiât ou mît fin aux vols secrets, et qui donnât à la police de Londres une action plus puissante. Pour la faible somme de 600 livres que lui paya le gouvernement, Fielding s'engagea à détruire plusieurs bandes de fripons audacieux qui infestaient alors Londres et ses environs; et, quoique sa santé fût dans le dernier délabrement, il continua à surveiller lui-même la conduite de ses agens, à recevoir les dépositions et à signer les mandats d'arrêts jusqu'à l'entier accomplissement de ce grand projet.

Ces derniers efforts furent funestes à son corps épuisé qui souffrait alors de l'hydropisie, de la jaunisse et d'un asthme; il essaya en vain les eaux de Bath, et on eut recours à différens moyens pour le soulager et non pour le guérir; mais les ventouses seules réussirent jusqu'à un certain point; ses médecins lui donnèrent le dernier et triste conseil de chercher un climat plus doux. En se conformant à leur avis, il a laissé, sur son départ pour Lisbonne, les pénibles détails qu'on va lire, et qui peignent l'homme et sa situation mille fois mieux qu'une autre plume ne pourrait le faire:

« Aujourd'hui, mercredi 24 juin 1754, dit-il, le soleil le plus triste que j'aie jamais vu s'est levé et m'a trouvé éveillé dans ma maison à Fordbook; à la clarté de ce soleil j'allais, pensais-je, voir pour la dernière fois, en leur disant un dernier adieu, ces objets chéris pour lesquels je me sentais la tendresse d'une mère; je n'étais nullement endurci par la doctrine de l'école philosophique, qui m'avait appris à supporter la douleur et à mépriser la mort; dans cette situation, ne pouvant vaincre la nature, je m'abandonnai entièrement à elle, et elle me rendit aussi complétement sa dupe, qu'a jamais pu l'être la femme la plus faible; sous le prétexte de me permettre de jouir encore une fois, elle m'amena à chercher pendant huit heures la société de mes petits-enfans; et sans aucun doute j'ai plus souffert dans ce court intervalle que dans toute ma maladie. A midi précis je fus averti que la voiture m'attendait; aussitôt j'embrassai mes enfans l'un après l'autre et je

montai dans le carrosse avec un peu de résolution ; ma femme, qui se conduisit véritablement comme une héroïne et comme un philosophe, quoiqu'elle soit en même temps la mère la plus tendre, me suivit ainsi que sa fille aînée ; quelques amis m'accompagnèrent, d'autres prirent congé de moi, et j'entendis faire sur ma fermeté un concert d'éloges auxquels je savais bien n'avoir aucun droit. »

Ce morceau touchant fait partie de son voyage à Lisbonne, ouvrage qu'il commença avec une main tremblante, pour ainsi dire, du froid de la mort, et exemple singulier de la vigueur naturelle de l'esprit de Fielding. Aux prises avec le triste regret de quitter tout ce qu'il aimait, luttant contre les tourmens d'un mal sans remède, il lui échappait encore de temps à autre des éclairs du brillant génie qui avait jadis charmé le monde. Son habileté à saisir les caractères et à les retracer ne l'avait pas abandonné dans ces tristes momens ; le capitaine du navire où il était passager, l'hôtesse toujours grondeuse de l'île de Wight, l'officier petit-maître qui visite leur navire, sont des portraits tracés de cette main de maître qui a peint le curé Adams, et le squire Western.

Le ciel abrégea le *Voyage à Lisbonne*. Fielding arriva dans cette ville, et y resta trois mois ; mais il ne put, comme il se le proposait, y continuer ses travaux littéraires. La faux de la mort planait sur lui, et frappa sa victime au commencement d'octobre 1754. Il expira dans sa quarante-huitième année, laissant une veuve et quatre enfans, dont l'un mourut peu de temps après. Avec l'assistance de M. Allen, sir John Fielding, son frère, bien connu comme magistrat, pourvut d'une manière convenable au bien-être de sa famille ; mais nous ne savons rien de certain sur son sort ultérieur.

Ainsi vécut, ainsi fut enlevé à un âge où le monde aurait pu attendre de la maturité de ses talens une succession d'agréables chefs-d'œuvre le célèbre Henry Fielding, créateur du *roman anglais*.

FIN DE LA NOTICE.

A L'HONORABLE

GEORGE LYTTLETON,

L'UN DES COMMISSAIRES DE LA TRÉSORERIE.

MONSIEUR,

Malgré votre refus constant d'accepter la dédicace de cet ouvrage, je crois devoir insister encore, et user de mon droit en réclamant pour lui votre protection.

C'est vous, Monsieur, qui êtes cause que cette histoire a été composée; c'est d'après votre désir que j'en conçus la première idée. Tant d'années se sont écoulées depuis, que vous avez peut-être oublié cette circonstance; mais vos désirs sont pour moi des ordres, et l'impression qu'ils laissent ne saurait s'effacer de mon souvenir.

Et puis, Monsieur, sans votre assistance, cette histoire n'aurait jamais été achevée. Mais ne vous effrayez pas. Je ne prétends pas vous exposer au soupçon d'être un auteur de roman. Je veux seulement dire que je vous ai dû mon

existence pendant la plus grande partie du temps que j'ai mis à la composer; autre souvenir qu'il faut bien encore vous rappeler, puisqu'il y a certaines actions que vous oubliez si facilement; mais j'espère que, sur ce point-là, ma mémoire sera toujours meilleure que la vôtre.

Enfin, c'est grace à vous que cet ouvrage est tel que vous le voyez; s'il s'y trouve, comme on a bien voulu le dire, une peinture de la bienfaisance plus frappante que dans aucun autre, ceux qui sont admis dans votre intimité pourront-ils méconnaître le modèle qui m'a servi? Le monde ne me fera pas, je pense, l'honneur de croire que c'est moi. Je ne le crains pas; ce qu'il sera forcé de reconnaître, c'est que les deux personnes qui ont posé à leur insu pour ce portrait, c'est-à-dire deux des hommes les meilleurs et les plus honorables qui existent, sont les plus ardens et les plus zélés de mes amis. C'est un lot dont je pourrais me contenter, et pourtant ma vanité ne peut s'empêcher d'en nommer un troisième aussi grand, aussi distingué par son rang que par la réunion de toutes les vertus publiques et privées. Mais si ma reconnaissance pour les nobles bienfaits du duc de Bedford s'échappe malgré moi de mon cœur, pardonnez-moi de vous rappeler que c'est vous qui le premier avez attiré sur moi l'attention de mon bienfaiteur.

Mais voyons quelles sont vos objections pour ne pas m'accorder l'honneur que je sollicite. Vous avez, dites-vous, recommandé si chaudement l'ouvrage, que vous rougiriez de lire votre nom en tête de la dédicace. En vérité, Monsieur, si l'ouvrage même ne vous rend pas honteux des éloges que vous lui avez donnés, je ne vois pas comment vous le seriez de ce que j'écrirais ici. Je ne saurais renoncer au droit que je puis avoir à votre patronage, parce

que vous avez recommandé mon livre ; car ce n'est pas à mes yeux une nouvelle obligation ajoutée à toutes celles que je vous ai déjà, convaincu, comme je le suis, que l'amitié n'y est presque pour rien. Ce n'est pas vous dont ce sentiment pourrait égarer le jugement ou pervertir le goût. Pour obtenir votre protection, un ennemi n'a qu'à la mériter ; et la plus grande grace que les fautes de vos amis puissent espérer de vous, c'est ou le silence, ou peut-être, s'ils étaient attaqués trop sévèrement, quelques douces paroles pour leur défense.

Bref, Monsieur, je soupçonne que le vrai motif de votre refus, est votre répugnance pour tout éloge public. J'ai remarqué, et vous avez cela de commun avec mes deux autres amis, que vous ne pouvez souffrir qu'on fasse la moindre attention à vos vertus ; et que, comme un grand poète l'a dit de l'un de vous, et aurait pu le dire avec raison de tous les trois, « vous faites le bien à la dérobée, et vous rougissez de le voir découvrir. »

Si les personnes de ce caractère sont aussi empressées d'échapper aux applaudissemens, que d'autres à la censure, certes vous avez bien raison de craindre de tomber entre mes mains ! En effet, que ne devrait-on pas redouter au moment de se voir attaqué par un auteur envers lequel on aurait eu des torts égaux aux bontés que vous avez eues pour moi !

Et cette crainte de la censure, n'augmentera-t-elle pas en raison des motifs qu'un homme a de croire qu'il y a donné lieu ? Si toute sa vie, par exemple, n'offre qu'un sujet de satire, ne doit-il pas trembler quand un auteur satirique s'attaque à lui ! Maintenant, Monsieur, appliquons cette règle à votre aversion modeste pour la louange ; com-

bien les craintes que je vous inspire ne paraîtront-elles pas fondées!

Cependant vous auriez pu satisfaire mon ambition, puisque vous savez parfaitement que je suivrai toujours vos désirs plutôt que les miens; et je vous en donnerai une preuve frappante dans cette dédicace où, suivant l'usage de tous mes confrères, je considérerai non pas les éloges que mon protecteur mérite réellement, mais ce qu'il aura le plus de plaisir à lire.

Ainsi donc, sans plus de préambule, je vous présente ici le travail de plusieurs années de ma vie. Vous savez déjà ce qu'il peut avoir de mérite. Si, par suite de votre jugement favorable, j'y attache quelque prix, on ne saurait l'attribuer à la vanité; car j'adopterais aussi aveuglément le jugement que vous auriez porté de la production de tout autre auteur. On me permettra du moins de dire que si j'avais eu conscience de quelque défaut capital dans l'ouvrage, vous êtes la dernière personne à qui je me serais hasardé de le recommander.

En voyant le nom de mon protecteur, le lecteur sera convaincu, je l'espère, qu'il ne trouvera rien dans ce livre qui blesse la religion ou la morale, rien qui s'écarte des règles les plus strictes des convenances, rien qui puisse offenser l'oreille même la plus chaste. Au contraire, je déclare que je me suis efforcé constamment dans cette histoire de célébrer la bonté et l'innocence. Ce but honorable, vous avez bien voulu croire que je l'avais rempli, et, à dire vrai, c'est dans les ouvrages de ce genre qu'il est le plus aisé de l'atteindre; ce sont des espèces de tableaux où la vertu personnifiée est revêtue de ce prestige dont brille toujours, comme dit Platon, la beauté sans ornement.

Tout en montrant ces attraits de la vertu qui suffisent pour exciter l'admiration des hommes, j'ai cherché à leur signaler un plus puissant motif de lui rester fidèles, en leur persuadant que c'est dans leur véritable intérêt qu'ils doivent la rechercher. J'ai donc fait voir que le crime ne saurait procurer aucun bien qui puisse compenser la perte de cette paix inaltérable de l'ame, compagne inséparable de l'innocence et de la vertu; ni balancer en aucune manière cette horreur et cette anxiété que le crime introduit, à leur place, dans nos cœurs. J'ai montré que, si ces biens sont généralement méprisables en eux-mêmes, les moyens de les obtenir sont le plus souvent infâmes, incertains et toujours dangereux. Enfin, je me suis efforcé d'inculquer fortement cette vérité, que les gens de bien ne peuvent presque jamais succomber que par imprudence; et que c'est presque toujours ainsi qu'ils tombent dans les pièges que leur tendent la fourberie et la scélératesse : morale que j'ai exposée de mon mieux, parce que son enseignement offre le plus de chances de succès. En effet, selon moi, il est plus aisé de donner la sagesse aux bons, que la bonté aux méchans.

Voilà pourquoi j'ai employé tout mon esprit et toute la gaîté que je puis avoir à écrire cette histoire : c'est en les faisant rire que j'ai voulu guérir les hommes de leurs vices et de leurs travers favoris. Jusqu'à quel point ai-je réussi dans cette honorable tentative? c'est ce que décidera le lecteur impartial. Je lui ferai seulement deux prières : la première, de ne pas s'attendre à trouver la perfection dans cet ouvrage; la seconde, d'avoir de l'indulgence pour quelques parties, s'il les juge dépourvues de ce peu de mérite qu'il trouvera, j'espère, dans quelques autres.

Je ne vous retiendrai pas plus long-temps, Monsieur. Je vois que je me suis laissé aller à écrire une préface, tout en n'annonçant qu'une épître dédicatoire. Mais comment pourrait-il en être autrement! Je n'ose faire votre éloge; et le seul moyen que je sache de l'éviter, c'est ou de garder le silence, ou de tourner mes pensées sur quelque autre sujet.

Pardonnez donc ce que j'ai pu dire dans cette épître, non-seulement sans votre aveu, mais même tout-à-fait contre votre gré; et permettez-moi de me déclarer ici publiquement, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-obligé, très-obéissant et très-humble serviteur,

HENRY FIELDING.

HISTOIRE

DE

TOM JONES,

ENFANT TROUVÉ.

LIVRE PREMIER.

Contenant tout ce qu'il est nécessaire ou convenable que le lecteur sache sur l'*enfant trouvé*, au commencement de cette histoire.

CHAPITRE I.

Introduction, ou menu du festin.

Un auteur doit se considérer, non comme un homme qui donne un repas à ses amis ou à des indigens, mais comme un restaurateur qui tient une table d'hôte où tout le monde est bien reçu pour son argent. Dans le premier cas, on sait fort bien que le maître de la maison peut faire faire à ses convives telle chère qu'il lui plaît, et que, fût-elle médiocre et nullement de leur goût, ils ne peuvent y trouver à redire et sont forcés par politesse de faire l'éloge de tout ce qui leur

est servi. Tel n'est point le cas du maître d'une table d'hôte. Celui qui paie son dîner veut que son goût soit satisfait, quelque délicat, quelque bizarre qu'il puisse être, et si un seul plat vient à ne pas flatter également son palais, il prétend avoir le droit de critiquer amèrement le repas et de le donner au diable.

Pour ne pas causer à leurs pratiques un tel désappointement, les hôtes honnêtes et prudens ont donc pris l'habitude de préparer un menu que chacun peut consulter en entrant chez eux; afin qu'une fois au courant de la chère qu'on doit attendre, on puisse demeurer si le repas convient, ou bien aller chercher quelque autre table d'hôte qui soit servie d'une manière plus conforme à son goût.

Comme nous ne dédaignons pas d'emprunter de l'esprit ou de la sagesse à quiconque est en état de nous en prêter, nous avons bien voulu prendre une leçon de ces honnêtes aubergistes; et non-seulement nous offrirons d'avance le menu général de tout notre festin, mais nous donnerons même au lecteur la carte particulière de chacun des services qui se succéderont dans ce volume et le suivant.

Nous n'avons d'autre provision jusqu'ici que la NATURE HUMAINE; et nous ne craignons pas qu'aucun lecteur sensé, quelque difficile à satisfaire qu'il puisse être, se plaigne, et nous cherche querelle, parce que nous n'avons nommé qu'un seul article. La tortue, comme l'alderman de Bristol, docteur en bonne chère, le sait par expérience, peut fournir encore à elle seule une foule de mets délicieux, et le lecteur instruit ne peut ignorer que, dans la nature humaine, quoique désignée ici par un nom générique, il existe une si prodigieuse variété, qu'un cuisinier emploiera plutôt tout ce qui, dans les règnes animal et végétal, peut servir à la nourriture de l'homme, qu'un auteur n'épuisera un sujet si étendu.

Je dois m'attendre à une objection de la part de certaines gens. Ce mets, diront-ils, est trop commun et trop vulgaire; car n'est-ce pas le sujet des romans, des nouvelles, des pièces

de théâtre et des poèmes, dont regorgent toutes les boutiques de libraires? d'accord! Mais l'épicurien devrait rejeter bien des mets exquis, s'il suffisait, pour les traiter de communs et de vulgaires, de dire qu'on trouve quelque chose du même nom dans les plus misérables gargotes. A dire vrai, il est aussi difficile de trouver la vraie nature dans les livres, que le véritable jambon de Bayonne ou le saucisson de Bologne chez les traiteurs.

Mais pour continuer la même métaphore, le tout dépend de l'assaisonnement que l'auteur sait y mettre; car, comme dit M. Pope :

> Le véritable esprit n'est rien que la nature
> Qu'on présente à nos yeux dans toute sa parure,
> Ce que l'on peut avoir pensé bien fréquemment
> Sans l'exprimer jamais si convenablement.

Le même animal qui a l'honneur d'avoir une partie de sa chair servie sur la table d'un duc, peut se voir dégradé dans une autre partie, et avoir un de ses membres pendu dans la plus ignoble *gargote* de la ville. En quoi diffère donc la nourriture du lord de celle du porte-faix, l'un et l'autre faisant leur dîner du même bœuf ou du même veau, si ce n'est dans l'assaisonnement, l'apprêt, la garniture et la manière de servir? C'est par là que l'une provoque et excite l'appétit le plus languissant, tandis que l'autre émousse et rebute souvent la faim la plus dévorante.

De même ce qui constitue l'excellence de la nourriture de l'esprit, c'est moins le sujet que l'habileté de l'auteur à le présenter sous un aspect favorable. Combien le lecteur sera-t-il donc charmé de voir que dans cet ouvrage nous avons fidèlement suivi un des plus grands principes du meilleur cuisinier que ce siècle, ou peut-être même que le siècle de l'empereur Héliogabale ait produit! Ce grand homme, comme le savent tous les amateurs de la bonne chère, commence d'abord par placer les mets les plus simples devant ses convives affa-

més, et s'élève ensuite par degrés, à mesure qu'il suppose que leur appétit diminue, jusqu'à la quintessence même des sauces et des épices. Nous suivrons la même méthode ; nous présenterons d'abord à l'appétit encore bien ouvert de nos lecteurs la nature humaine, avec la simplicité qu'on lui trouve à la campagne ; nous la relèverons ensuite avec tous les assaisonnemens d'affectation et de vices que présentent les cours et les villes de France et d'Italie. Nous ne doutons pas que nous n'excitions par ce moyen la curiosité du lecteur, de même que le grand personnage dont nous venons de parler avait, dit-on, le secret de perpétuer l'appétit de ses convives.

Ceci posé, nous ne tiendrons pas plus long-temps à la diète ceux de nos lecteurs à qui notre menu peut plaire, et nous allons sur-le-champ placer sur la table le premier service de notre histoire.

CHAPITRE II.

Esquisse du caractère de l'écuyer Allworthy, et portrait plus détaillé de miss Bridget Allworthy, sa sœur.

Dans cette partie occidentale de l'Angleterre qu'on appelle le comté de Somerset, vivait naguères, et peut-être vit encore, un gentilhomme nommé Allworthy, qu'on pouvait appeler le favori de la nature et de la fortune, car toutes deux semblaient lui avoir, à l'envi, prodigué tous leurs dons. La nature paraîtra aux uns être sortie victorieuse de la lutte, car elle se plut à le combler de ses faveurs, au lieu que la fortune ne pouvant lui en accorder qu'une seule, le fit cependant avec une telle libéralité que d'autres penseront peut-être que seule elle compensait toutes celles de sa rivale. Il avait reçu de la nature un extérieur agréable, une excel-

lente santé, un esprit droit et un cœur bienfaisant : la fortune l'avait rendu propriétaire d'un des plus riches domaines du comté.

Il avait épousé, dans sa jeunesse, une femme aussi vertueuse que belle, qu'il aimait éperdument et dont il avait eu trois enfans, qui moururent tous en bas âge. Cinq ans avant l'époque où commence cette histoire, il perdit cette épouse chérie. Il supporta cette perte cruelle en homme plein de résignation et de courage, quoiqu'à vrai dire il parlât souvent de son malheur d'une manière un peu bizarre; car, disait-il quelquefois, il se regardait toujours comme marié, sa femme n'ayant fait que le précéder dans un voyage qu'il ferait certainement tôt ou tard après elle, et il ne doutait pas qu'il ne la retrouvât dans un lieu où il lui serait à jamais réuni : discours qui faisaient que parmi ses voisins les uns doutaient de son bon sens, quelques-uns de sa religion, et d'autres enfin de sa sincérité.

Presque toujours il vivait retiré à la campagne, avec une sœur pour qui il avait la plus tendre affection. Cette dame approchait de quarante ans, âge auquel, suivant les esprits malins, le titre de vieille fille doit être accepté. La sœur de M. Allworthy était une de ces femmes qu'on loue plutôt de leurs bonnes qualités que de leurs charmes, et que leur propre sexe appelle généralement une femme excellente, une bonne personne, comme vous aimez, Mesdames, à en rencontrer dans la société. Loin de regretter le manque de beauté, elle ne parlait jamais qu'avec mépris de cet avantage (si c'en est un); et elle remerciait souvent Dieu de ne pas être aussi belle que miss une telle, que ses attraits peut-être avaient entraînée dans des égaremens qu'elle eût évités sans cela. Miss Bridget Allworthy (car c'était son nom) pensait avec raison que les charmes extérieurs d'une femme étaient pour elle autant de pièges, aussi bien que pour les autres; et cependant elle mettait dans sa conduite autant de prudence et de réserve que si elle eût eu à redouter tous les pièges tendus à son sexe. En effet, nous avons souvent remarqué,

quoique cela puisse paraître assez étrange au lecteur, que la prudence, cette sentinelle avancée de l'honneur féminin, semblable à la milice bourgeoise, est généralement plus disposée à faire son devoir, là où il y a moins de danger. Souvent elle abandonne ces merveilles de leur sexe pour qui les hommes soupirent, languissent, meurent et réservent tous leurs pièges; tandis qu'elle ne quitte jamais ces personnes respectables dont on n'approche qu'avec discrétion, et qu'en désespoir de succès, on ne se hasarde jamais à attaquer.

Avant d'aller plus loin, cher lecteur, nous croyons devoir te prévenir que, dans le cours de cette histoire, nous ferons autant de digressions qu'il nous en prendra fantaisie, ce dont nous nous croyons meilleur juge que tant de misérables critiques. Nous profiterons de cette occasion pour prier ces messieurs de s'occuper de leurs affaires, et de ne pas se mêler d'ouvrages qui ne les concernent nullement; car nous ne cesserons de décliner leur juridiction, tant qu'ils ne nous auront pas montré en vertu de quel titre ils prétendent nous citer à leur tribunal.

CHAPITRE III.

Singulière aventure qui arrive à M. Allworthy en rentrant chez lui. — Conduite décente de mistress Débora Wilkins. — Réflexions sur les bâtards.

Le lecteur sait déjà par le chapitre précédent que M. Allworthy avait une fortune considérable, un bon cœur, et qu'il était sans enfans. On en conclura aisément qu'il vivait en honnête homme, n'ayant pas la moindre dette, n'exigeant jamais au-delà de ce qui lui était dû; qu'il tenait bonne maison, recevant cordialement ses amis et ses voisins à sa table, qu'il était charitable envers les pauvres, c'est-à-dire envers

ceux qui préfèrent la mendicité au travail ; qu'il fonda un hôpital et mourut puissamment riche.

Il est très-vrai qu'il fit tout cela, mais s'il n'eût fait rien de plus, nous lui aurions laissé le soin de perpétuer le souvenir de son propre mérite sur quelque table de marbre placée au-dessus de la porte d'un hôpital. Des événemens beaucoup plus extraordinaires doivent être le sujet de cette histoire, autrement nous emploierions bien mal notre temps à écrire un ouvrage si volumineux ; et vous, mon judicieux lecteur, vous pourriez avec autant de profit et de plaisir feuilleter certains livres que d'impertinens auteurs ont eu l'idée facétieuse d'appeler *l'Histoire d'Angleterre*.

M. Allworthy avait passé trois mois à Londres, pour une affaire très-grave dont nous ignorons le sujet, mais dont l'importance se révèle par le fait même d'un si long séjour hors de sa maison, d'où il ne s'était pas absenté un mois de suite, pendant l'espace de plusieurs années. Il arriva chez lui fort tard dans la soirée, et après un léger souper fait avec sa sœur, il se retira dans sa chambre, très-fatigué. Là, ayant passé quelques minutes en prières, ainsi qu'il en avait conservé l'habitude, il se disposait à se mettre au lit, lorsqu'en soulevant la couverture, il vit à sa grande surprise un enfant enveloppé de langes grossiers, et qui dormait d'un doux et profond sommeil. A cette vue, il resta quelque temps immobile d'étonnement ; mais comme la bonté était chez lui le sentiment dominant, il fut bientôt ému de compassion pour le pauvre petit qui était devant lui. Il sonna vivement, et fit dire à une ancienne gouvernante de la maison de se lever sur-le-champ et de venir le trouver. Occupé à contempler la beauté de l'innocence, parée de ces vives couleurs dont l'enfance et le sommeil la revêtent toujours, il était trop absorbé dans ses pensées pour songer qu'il était en chemise, quand la gouvernante arriva. Elle avait eu la précaution de laisser à son maître le temps de s'habiller ; car, autant par respect pour lui, que par égard pour la décence, elle avait passé plusieurs minutes à arranger

cheveux devant un miroir, malgré la précipitation avec laquelle on l'avait appelée, et quoiqu'elle ignorât si M. Allworthy était frappé d'apoplexie, ou de toute autre attaque soudaine.

On ne sera pas étonné qu'une femme qui observait si strictement la décence, en ce qui la concernait elle-même, fût choquée qu'un autre s'en écartât le moins du monde. A peine eut-elle ouvert la porte et aperçu son maître debout près du lit, en chemise, un flambeau à la main, qu'elle recula saisie d'effroi et se serait sans doute évanouie, si M. Allworthy, se rappelant alors qu'il était déshabillé, n'eût mis fin à sa frayeur en lui disant de rester derrière la porte jusqu'à ce qu'il eût passé quelques vêtemens, et qu'il fût dans un état à ne plus choquer les chastes regards de mistress Débora Wilkins [1], qui alors dans sa cinquante-deuxième année jurait qu'elle n'avait jamais vu d'homme autrement qu'habillé. Des esprits profanes et moqueurs riront peut-être de son premier effroi; mais les lecteurs plus graves, quand ils considèreront l'heure avancée de la nuit, l'ordre qui l'avait tirée de son lit, et l'état où elle trouva son maître, applaudiront sans doute à sa conduite; à moins que la prudence qu'on suppose aux filles de l'âge de mistress Débora ne restreigne un peu leur admiration.

Quand mistress Débora rentra dans la chambre, et que son maître lui eut montré de quoi il s'agissait, son étonnement fut encore plus grand que celui de M. Allworthy; que faut-il faire, mon cher maître? s'écria-t-elle d'un ton où se peignait l'effroi. M. Allworthy lui répondit qu'il fallait qu'elle prît soin de l'enfant pendant la nuit, et que le lendemain au matin il s'occuperait de lui trouver une nourrice.

— Fort bien, Monsieur, répondit-elle, et j'espère que Votre Seigneurie lancera un mandat d'amener contre sa coquine de mère, car elle doit être du voisinage, et je serais bien

1. On donne souvent le titre de *mistress* aux femmes non mariées parvenues à un certain âge. (*Note du trad.*)

aise de la voir enfermée à Bridwell [1], et après avoir été fouettée, attachée à la queue d'un tombereau. En vérité, de pareilles misérables ne peuvent être trop sévèrement punies. Je réponds que ce n'est pas son coup d'esais, d'après l'effronterie qu'elle a de vous l'attribuer.

— A moi l'attribuer, Débora! dit Allworthy, je ne puis croire qu'elle ait un tel dessein; je suppose qu'elle a eu recours à ce moyen pour assurer un sort à son enfant, et véritablement je suis charmé qu'elle n'ait pas fait pis.

— Et que voulez-vous de plus, s'écria Débora, quand on voit de semblables coquines déposer le fruit de leur déréglement à la porte des honnêtes gens; et quoique Votre Seigneurie n'ait rien à se reprocher, le monde est si méchant, qu'il est arrivé à plus d'un honnête homme de passer pour père d'enfans auxquels il était étranger; si Votre Seigneurie prend soin de cet enfant, on ne sera que plus disposé à vous l'attribuer. D'ailleurs pourquoi Votre Honneur ferait-il ce que la paroisse est obligée de faire? Encore si c'était l'enfant d'un honnête homme; quant à moi, il me répugne de toucher ces misérables créatures nées au mépris des lois et des bonnes mœurs, et que je ne puis regarder comme mes semblables. Fi! comme il sent mauvais! ce n'est pas là l'odeur d'un chrétien. Si j'osais donner mon avis, je le ferais déposer à la porte du marguillier; la nuit est belle, il ne fait qu'un peu de pluie et de vent, et s'il était bien enveloppé et placé chaudement dans un panier, il y a deux à parier contre un qu'il vivrait jusqu'au matin; dans le cas contraire, nous aurons fait notre devoir en prenant de lui le soin convenable, et il vaut peut-être mieux pour de telles créatures mourir dans un état d'innocence, que de grandir pour imiter leur mère, car on ne peut en attendre rien de mieux.

Quelques traits de ce discours auraient pu blesser M. Allworthy, s'il y eût donné toute son attention; mais il

1. La maison de correction. (*Note du trad.*)

avait en ce moment un doigt dans la main de l'enfant, qui, en le serrant doucement, semblait implorer son secours, ce qui avait certainement sur lui plus d'empire que toute l'éloquence de mistress Débora, eût-elle été dix fois plus grande. M. Allworthy lui donna l'ordre positif de prendre l'enfant dans son propre lit, d'appeler une servante pour lui faire préparer de la bouillie, et tout ce dont il pourrait avoir besoin en s'éveillant. Il ordonna aussi qu'on lui procurât le lendemain matin des langes convenables, et qu'on le lui apportât dès qu'il serait éveillé.

Mistress Wilkins avait du discernement, et beaucoup de respect pour le maître chez qui elle occupait une excellente place; ses scrupules s'évanouirent devant des ordres si positifs. Elle prit donc l'enfant dans ses bras sans paraître songer à l'illégitimité de sa naissance, et, déclarant que c'était un charmant petit enfant, elle l'emporta dans sa chambre.

M. Allworthy se livra alors à ce sommeil si facile et si doux à un cœur bienfaisant, quand il est pleinement satisfait; sommeil plus agréable qu'aucun autre, et que nous recommanderions encore davantage à nos lecteurs, si nous savions comment leur prescrire l'air qui le procure.

CHAPITRE IV.

Description qui fait courir grand risque au lecteur de se casser le cou. — Grande condescendance de miss Bridget Allworthy.

L'architecture gothique ne pouvait produire rien de plus noble que le château de M. Allworthy, dont l'air de grandeur inspirait un sentiment de respect et rivalisait avec les beautés de l'architecture grecque.

Ce château, aussi commode au dedans que majestueux à l'extérieur, était situé au sud et sur le penchant d'une colline, mais plus près de la base que du sommet, de sorte qu'il

était abrité des vents du nord-est par un bois de vieux chênes qui s'élevait au-dessus par une montée graduelle de près d'un demi-mille; d'où l'on pouvait encore jouir d'une vue charmante de la vallée.

Au milieu de ce bois était une jolie pelouse qui descendait en pente jusqu'au château; d'un rocher couronné de sapins, jaillissait une source abondante formant une cascade de trente pieds, dont l'eau, au lieu d'arriver jusqu'en bas par une suite de marches régulièrement placées, tombait naturellement sur des débris de grosses pierres couvertes de mousse, et arrivait ainsi au pied du rocher. Courant alors sur un lit de cailloux après de nombreux détours, elle se jetait enfin dans un lac au bas de la montagne, à environ un quart de mille au-dessous du château du côté du sud, et qu'on apercevait de toutes les fenêtres de sa façade. De ce lac qui formait le centre d'une belle plaine, embellie par des groupes d'ormes et de hêtres, et peuplée de troupeaux, sortait une rivière qui serpentait pendant plusieurs milles, à travers une variété étonnante de prairies et de bois, jusqu'à la mer, dont un large bras et une île qui était au-delà terminaient la perspective.

A la droite de cette vallée, s'en ouvrait une autre de moindre étendue semée de villages, terminée par une partie de la façade, encore intacte, d'une vieille abbaye en ruines, et d'une de ses tours couverte de lierre. A gauche, on voyait un très-beau parc, dont le terrain inégal offrait toute la variété que présentent les bois, les collines, l'eau et la verdure, disposés avec un goût admirable, mais devant moins à l'art qu'à la nature. Plus loin, le pays, s'élevant graduellement, formait une chaîne de montagnes agrestes dont le sommet s'élançait au-dessus des nuages.

On était alors à la moitié du mois de mai, et le temps était extrêmement pur et serein, quand M. Allworthy sortit sur la terrasse de son château, d'où l'aurore découvrait successivement à ses yeux le paysage ravissant que nous venons de décrire. Bientôt après avoir lancé au-dessus de

l'horizon mille jets de lumière, comme des avant-coureurs de sa brillante venue, le soleil se leva dans tout l'éclat de sa majesté. Un seul objet sur la terre pouvait effacer sa gloire, c'était M. Allworthy dont la bienfaisance cherchait de quelle manière il pourrait se rendre le plus agréable à son créateur, en faisant le plus de bien possible à ses semblables.

Un moment, cher lecteur. Nous t'avons conduit imprudemment sur le sommet d'une montagne aussi élevée que celle de M. Allworthy, et je ne sais trop comment t'en faire descendre sans t'exposer à te rompre le cou. Quoi qu'il en soit, hasardons-nous à nous laisser glisser ensemble jusqu'en bas; car j'entends la sonnette de miss Bridget, on appelle M. Allworthy pour le déjeûner; il faut que j'y assiste, et je serai charmé que tu m'accompagnes, si cela peut te faire plaisir.

Après les complimens d'usage entre le frère et la sœur, et quand le thé fut versé, M. Allworthy envoya chercher mistress Wilkins, et dit à sa sœur qu'il avait un présent à lui faire. Elle l'en remercia, s'imaginant sans doute que c'était une robe ou quelque bijou; car il lui faisait souvent des cadeaux de cette nature; aussi pour lui plaire, elle passait beaucoup de temps à sa toilette. Je dis, pour lui plaire; car elle affectait toujours un grand mépris de la parure, et des femmes qui en faisaient une étude.

Mais, si telle était son attente, combien elle fut désappointée quand mistress Wilkins, suivant l'ordre qu'elle avait reçu de son maître, apporta le petit enfant! Les grandes surprises, comme on l'a remarqué, sont muettes; et ce fut ce qui arriva à miss Bridget, tandis que son frère lui racontait toute l'histoire, que nous ne répéterons pas, attendu que le lecteur la sait déjà.

Miss Bridget avait toujours manifesté tant de respect pour ce qu'il plaît aux femmes d'appeler vertu, elle affichait une telle sévérité de principes, qu'on s'attendait à cette occasion, et surtout mistress Wilkins, à la voir manifester une vive indignation, et à demander que l'enfant fût sur-le-champ

expulsé du château, comme une sorte d'animal nuisible; loin de là, elle prit assez bien la chose, témoigna quelque compassion pour cette petite créature abandonnée, et fit l'éloge de la charité que son frère avait montrée dans cette circonstance.

Peut-être le lecteur pourra-t-il trouver l'explication de la conduite de miss Bridget dans son affection pour M. Allworthy, quand il saura que cet excellent homme avait terminé son récit en annonçant formellement sa résolution de prendre soin de l'enfant, et de le faire élever comme le sien propre; car, il faut en convenir, elle était toujours prête à lui complaire; et il était rare, presque inoui, qu'elle ne fût pas de son avis. Elle se permettait bien parfois quelques observations; par exemple, que les hommes étaient obstinés, et voulaient que rien ne leur résistât, et qu'elle serait bien heureuse d'avoir une fortune indépendante; mais ces observations étaient faites si bas qu'à peine on pouvait les entendre. Toutefois ce qu'elle épargnait à l'enfant, elle le rendit avec profusion à la mère inconnue, qu'elle traita d'impudente, de coquine, d'infâme; employant en un mot toutes les qualifications que la vertu ne manque jamais de prodiguer aux femmes qui déshonorent leur sexe.

On délibéra ensuite sur les moyens de découvrir la mère. On passa en revue toutes les servantes du château; mais mistress Wilkins les acquitta toutes, et avec raison, car elle les avait choisies elle-même, et peut-être eût-il été difficile de rencontrer ailleurs une semblable collection d'épouvantails.

La seconde mesure fut de faire une enquête parmi les habitans de la paroisse. Mistress Wilkins en fut chargée. Elle devait s'en occuper avec toute la diligence imaginable, et faire son rapport dans le cours de l'après-dînée.

Tout étant ainsi convenu, M. Allworthy, suivant son usage, se retira dans son cabinet, et laissa l'enfant à sa sœur, qui, sur sa demande, avait consenti à en prendre soin.

CHAPITRE V.

Contenant des choses assez ordinaires, et une observation qui ne l'est nullement.

Quand M. Allworthy se fut retiré, mistress Débora garda le silence, attendant que miss Bridget lui indiquât le parti qu'elle devait prendre; car, relativement à ce qui venait de se passer devant son maître, la prudente femme de charge n'en tenait aucun compte, ayant souvent observé que les opinions de la sœur, en l'absence du frère, différaient beaucoup de celles qu'elle manifestait en sa présence Miss Bridget ne la laissa pas long-temps dans cette incertitude; ayant regardé quelque temps avec le plus vif intérêt l'enfant endormi sur les genoux de mistress Wilkins, elle ne put s'empêcher de lui donner un baiser bien tendre, déclarant qu'elle était touchée de son innocence et de sa beauté. Tout aussitôt mistress Débora se mit à l'embrasser avec des transports aussi vifs que ceux qu'éprouve quelquefois pour un jeune mari une épouse de quarante-cinq ans : — Oh, la chère petite créature ! s'écria-t-elle d'une voix aigre : la douce, la charmante créature ! En vérité, c'est le plus joli enfant que j'aie jamais vu !

Ces exclamations furent interrompues par miss Bridget, qui, s'occupant sans délai de ce que lui avait prescrit son frère, donna ordre de préparer à l'enfant tout ce qui lui était nécessaire, et désigna pour lui une des meilleures chambres du château. Elle eût été sa mère, que ses soins n'auraient pu aller plus loin. De peur que le lecteur ne la blâme d'avoir pris trop d'intérêt à un enfant illégitime, pour lequel toute espèce de commisération est condamnée par la loi et la religion, nous ferons remarquer qu'elle termina en disant que puisque le caprice de son frère était d'adopter ce marmot, on devait le traiter avec les égards dus au futur

héritier de la maison ; elle ne manqua pas d'ajouter que c'était encourager le libertinage, mais qu'elle connaissait trop bien l'entêtement des hommes pour s'opposer à leurs ridicules caprices.

Chaque preuve de complaisance pour les intentions de son frère était toujours accompagnée de réflexions semblables : et, il faut en convenir, rien n'était plus propre à en rehausser le mérite que de l'entendre déclarer, en même temps, qu'elle n'ignorait pas l'extravagance des désirs auxquels elle se soumettait. L'obéissance tacite ne suppose aucun sacrifice de sa volonté, et peut en conséquence sembler facile; mais quand une femme, un enfant, un parent ou un ami ne cèdent à nos désirs qu'en murmurant et à contre-cœur, ou avec des expressions de déplaisir et de mécontentement, l'obstacle qu'ils ont à surmonter augmente encore le sacrifice qu'ils nous font.

Ceci est une de ces observations profondes que peu de lecteurs sont en état de faire eux-mêmes; aussi avons-nous jugé convenable de les y aider. Mais qu'ils ne comptent pas toujours sur notre bonne volonté, à moins d'une circonstance pareille à celle-ci, où il se présente des difficultés que nous seuls, écrivains supérieurs, sommes appelés à résoudre.

CHAPITRE VI.

Mistress Débora est introduite dans la paroisse par une comparaison. — Quelques mots sur Jenny Jones. — Tableau des obstacles et du découragement que peuvent éprouver les jeunes femmes en cherchant à s'instruire.

Dès que mistress Débora eut exécuté les volontés de son maître à l'égard de l'enfant, elle se prépara à visiter les maisons qui pouvaient receler la mère.

Quand le redoutable ennemi de la gent emplumée, le milan, est aperçu planant dans les airs, l'amoureuse colombe



et le peuple ailé des faibles oiseaux, répandent au loin l'alarme et fuient tremblant dans leurs plus secrets asiles. Fier de la terreur qu'il inspire, le tyran bat l'air de ses ailes et médite des projets funestes. De même, à l'approche de mistress Débora, tous les habitans rentrent effrayés dans leurs demeures; chaque maison craint que cette visite ne lui soit destinée. Mistress Wilkins s'avance d'un pas majestueux, la tête haute, pleine du sentiment de sa dignité et songeant aux moyens d'assurer le succès de ses recherches.

Que le lecteur n'aille pas inférer de là que ces bonnes gens se doutaient du dessein qui amenait vers eux mistress Wilkins; mais comme la grande beauté de cette comparaison pourrait rester cachée très-longtemps avant que quelque commentateur lui donnât le jour, je crois à propos de prêter au lecteur un peu d'aide en cet endroit.

Mon intention a donc été de faire sentir que de même qu'il est dans la nature du milan de dévorer les petits oiseaux, de même il est dans la nature des personnes de l'espèce de mistress Wilkins de dédaigner et de tyranniser les petites gens; c'est par de tels moyens qu'elles se dédommagent de cette soumission servile envers leurs supérieurs. Quoi de plus raisonnable, en effet, que les flatteurs et les esclaves exigent de tout ce qui est au-dessous d'eux le tribut qu'ils paient à tout ce qui se trouve placé au-dessus?

Toutes les fois que mistress Débora avait été contrainte de montrer une condescendance extraordinaire envers miss Bridget, et avait aigri par là son caractère naturellement irascible, elle avait l'habitude d'aller dans le village exhaler sa mauvaise humeur : aussi n'était-ce point avec plaisir qu'on accueillait sa visite; et, pour dire la vérité, elle était l'objet de la crainte et de la haine de tous les villageois.

Elle se rendit d'abord à la maison d'une vieille femme à qui elle avait toujours montré des dispositions assez favorables, attendu que celle-ci avait l'avantage de lui ressembler tant sous le rapport de l'âge que pour les agrémens exté-

rieurs. Elle lui raconta tout ce qui était arrivé, et lui fit part du motif qui l'amenait. Elles se mirent sur-le-champ à scruter la conduite de toutes les jeunes filles du village; enfin leurs soupçons s'arrêtèrent sur une certaine Jenny Jones, et elles tombèreut d'accord qu'il y avait tout lieu de la croire coupable.

Cette Jenny Jones n'avait rien de bien remarquable ni dans ses traits, ni dans toute sa personne; mais la nature l'avait dédommagée du manque de beauté, en lui accordant ce qui est en général plus estimé par les femmes dont le jugement est parvenu à l'âge de la maturité, une dose très-peu commune d'intelligence. Jenny avait perfectionné par l'étude ce don de la nature. Elle avait été plusieurs années au service d'un maître d'école: cet homme, étonné de ses heureuses dispositions et du désir extraordinaire qu'elle avait de s'instruire (car à toutes ses heures de loisir elle se mettait à lire les livres des écoliers), avait eu la bonté ou la folie, comme le lecteur voudra l'appeler, de lui donner de si bonnes leçons, qu'elle entendait passablement le latin, et qu'elle était peut-être aussi savante que la plupart des jeunes gens de qualité de ce siècle. Cependant cet avantage, comme presque tous ceux qui sortent de ligne, fut suivi de quelques inconvéniens; car s'il n'est pas surprenant qu'une jeune femme si accomplie eût peu de goût pour la société de ceux que le sort avait rendus ses égaux, mais que l'éducation avait placés au-dessous d'elle, il ne l'est pas davantage que cette supériorité et la conduite qui en est la conséquence infaillible, eussent fait naître l'envie et même la malveillance; ces sentimens existaient peut-être secrètement dans le cœur de ses voisins depuis qu'elle avait quitté le service. Néanmoins leur jalousie ne se manifesta ouvertement que lorsque la pauvre Jenny, à la surprise générale, et au grand dépit de toutes les jeunes femmes du canton, se fut montrée publiquement le dimanche en robe de soie neuve, en bonnet orné de dentelles, en un mot, dans un costume tout-à-fait élégant.

On vit alors éclater le feu qui jusqu'alors avait couvé sous la cendre. Le savoir de Jenny avait augmenté son orgueil, et aucune de ses voisines n'était disposée à nourrir sa vanité des honneurs qu'elle semblait exiger; au lieu de respect et d'hommages, sa mise recherchée ne lui valut que de la haine et des injures; toute la paroisse déclara qu'elle n'avait pu se procurer une telle parure par des voies honnêtes, et les parens, bien loin de désirer de semblables atours pour leurs filles, se félicitaient au contraire de les en voir privées.

Ce fut peut-être pour cette raison que notre commère désigna de prime-abord cette pauvre fille à mistress Wilkins; mais une autre circonstance confirma celle-ci dans ses soupçons. Depuis quelque temps, Jenny s'était rendue au château de M. Allworthy; servant de garde à miss Bridget dans une maladie assez sérieuse, elle avait passé plusieurs nuits près de son lit. En outre mistress Wilkins elle-même l'avait vue dans la maison la veille du retour de M. Allworthy; cependant ce fait n'avait éveillé aucun soupçon dans son esprit, tout pénétrant qu'il était; elle avait toujours, disait-elle, regardé Jenny comme une fille très-sage, quoique à la la vérité elle la connût fort peu; et elle aurait plutôt soupçonné quelqu'une de ces drôlesses effrontées qui se donnent des airs, parce qu'elles se croient jolies.

Sommée de comparaître devant mistress Débora, Jenny ne se fit pas attendre. Aussitôt qu'elle parut, la vieille gouvernante, avec ce ton d'un juge austère et qui semble moins accuser que condamner un coupable, l'apostropha de créature effrontée; la suite répondit au début.

Quoique les raisons que nous venons de rapporter eussent pleinement convaincu mistress Débora du crime de Jenny, il est possible que M. Allworthy en eût exigé des preuves plus positives; mais Jenny épargna cette peine à ses accusateurs, en avouant sans détour le fait dont elle était accusée. Cet aveu, quoique accompagné de marques de repentir, ne désarma pas mistress Débora; elle prononça contre elle un

nouvel anathème en termes encore moins ménagés qu'auparavant. Les spectateurs, accourus en grand nombre, parurent également peu touchés de la franchise de Jenny : — Nous avions bien prévu, s'écrièrent quelques-uns d'entre eux comment finirait la belle robe de soie, de madame. D'autres parlèrent de son savoir avec ironie. Il n'y eut pas une seule femme qui ne trouvât quelque moyen ingénieux pour exprimer l'horreur que lui inspirait sa conduite. La pauvre Jenny souffrit fort patiemment toutes ces insultes : ce qui la fit cependant sortir de son caractère, ce fut la malice d'une femme qui, la prenant sous le menton, s'écria en secouant la tête : — Il faut qu'un homme soit peu difficile, pour donner des robes de soie à des créatures de cette espèce! Jenny lui répliqua avec un emportement bien fait pour surprendre quiconque aurait vu l'air calme avec lequel elle avait supporté toutes les allusions injurieuses dirigées contre son honneur; mais sa patience était peut être épuisée, car c'est une vertu que fatigue un trop long exercice.

Mistress Débora ayant réussi dans son enquête au-delà de ses espérances, s'en retourna triomphante, et à l'heure indiquée, elle rendit compte à son maître de sa mission. Grand fut l'étonnement de M. Allworthy, car il avait entendu parler des dispositions et des progrès remarquables de cette jeune fille, et il avait eu dessein de lui faire épouser un desservant [1] des environs, qu'il aurait gratifié d'un petit bénéfice. Il éprouva dans cette occasion un chagrin au moins égal à la satisfaction de mistress Débora, ce que bien des lecteurs pourront trouver plus raisonnable.

A cette nouvelle, miss Bridget soupira, et dit qu'à l'avenir elle n'aurait plus foi dans la vertu d'aucune femme; car, avant l'évènement, Jenny avait eu le bonheur d'être dans ses bonnes graces.

1. Le mot *curate* ne signifie ni curé, ni vicaire. C'est un prêtre payé par ce que nous appellerions en France le curé pour en remplir les fonctions. (*Note du trad.*)



La prudente femme de charge fut de nouveau dépêchée au village, pour amener la coupable devant M. Allworthy : son intention n'était pas, comme quelques-uns l'espéraient, et comme tous s'y attendaient, de l'envoyer à la maison de correction, mais de lui adresser des reproches et des conseils salutaires que pourront lire dans le chapitre suivant les amateurs de ce genre d'instruction.

CHAPITRE VII.

Contenant des matières tellement sérieuses que le lecteur ne pourra rire une seule fois dans tout le chapitre, si ce n'est aux dépens de l'auteur.

A peine Jenny fut-elle arrivée que M. Allworthy la fit entrer dans son cabinet, et lui parla en ces termes :

—Vous savez, mon enfant, que comme magistrat j'ai le droit de vous infliger une correction sévère. Vous devez peut-être d'autant plus craindre que je n'exerce ce pouvoir que vous m'avez, en quelque sorte, chargé du poids de votre faute; mais peut-être aussi sera-ce à mes yeux un motif d'indulgence. Aucun ressentiment personnel ne doit jamais exercer d'influence sur un magistrat, et même loin de regarder comme une circonstance aggravante le fait d'avoir déposé votre enfant dans ma maison, je supposerai en votre faveur que cette conduite ne vous a été inspirée que par un sentiment de tendresse pour lui : en effet, en agissant de la sorte, vous pouviez concevoir l'espérance qu'il recevrait chez moi plus de soins qu'il n'était en votre pouvoir ou en celui de son misérable père de lui en donner. Vous m'auriez, certes, irrité au dernier point, si vous aviez délaissé ce petit malheureux, comme le font quelques mères barbares qui semblent, en renonçant à leur pudeur, avoir abjuré tout sentiment d'humanité. C'est

donc à cette violation des lois de la chasteté, que s'adresse principalement la sévérité de mes reproches; quelle que soit la légèreté avec laquelle ce crime est traité par les libertins, il est aussi odieux en lui-même, que terrible dans ses conséquences. Ce qu'il y a d'odieux est de la dernière évidence pour un chrétien, puisqu'il est commis au mépris des lois de notre religion et des commandemens exprès de son fondateur; je dis maintenant que les suites en sont terribles, car quoi de plus redoutable que d'encourir la colère de Dieu par la violation de ses commandemens, et surtout par un crime auquel il prépare le châtiment le plus sévère; mais cette vérité dont on fait trop peu de cas, à mon grand regret, est si évidente, que les hommes ne doivent jamais avoir besoin qu'on la leur rappelle, quoique cela puisse leur être utile. Un mot suffira donc, je l'espère, pour vous porter au repentir et non au désespoir. Ce crime a d'autres conséquences qui ne sont pas à la vérité aussi terribles, mais que je crois suffisantes pour détourner tous les hommes, votre sexe du moins, de le commettre; car il vous frappe d'infamie, et comme les lépreux d'autrefois, il vous bannit de la société, du moins de la société de tous ceux qui ne sont pas corrompus. Avez-vous de la fortune, vous vous rendez incapable d'en jouir; si vous n'en avez pas, il vous est impossible d'en acquérir, je dirai même de gagner votre pain; car aucune personne honnête ne vous recevra chez elle; ainsi, vous êtes entraînée par la nécessité dans un abîme de honte et de misère, dont la suite inévitable est la perte du corps et de l'ame. Quel plaisir peut compenser de pareils maux? Par quelle puissance de séduction et de sophismes la tentation vous déterminera-t-elle à un marché aussi désavantageux? L'appât d'un plaisir sensuel peut-il égarer votre raison au point qu'il vous empêche de fuir avec horreur un crime qui porte toujours avec lui un aussi terrible châtiment? Qu'elle doit être vile et méprisable, qu'elle doit être dépourvue de ce sentiment de décence et de fierté sans lequel nous sommes indignes du titre

de créatures humaines, la femme qui peut supporter la honte de se ravaler aux appétits de la brute, et de sacrifier tout ce qui est grand et noble en elle, toute la portion céleste de son être, à un penchant qui lui est commun avec les êtres les plus abjects! Nulle d'elles assurément ne trouvera dans l'amour passionné l'excuse de sa faute; ce serait se reconnaître le vil instrument des plaisirs de l'homme. L'amour, de quelque façon brutale qu'on en pervertisse le sens, est une passion louable, conforme même aux lois de la raison, et qui ne peut être violente que lorsqu'elle est partagée; l'Ecriture, il est vrai, nous ordonne d'aimer nos ennemis, mais elle ne nous oblige pas à avoir pour eux cet amour ardent que nous éprouvons naturellement pour nos amis; elle veut encore moins que nous leur fassions le sacrifice de notre vie et ce qui doit nous être encore plus précieux, de notre innocence. Or, une femme raisonnable ne doit-elle pas considérer comme un ennemi l'homme qui l'entraîne dans tous les maux que je viens de vous décrire, et qui voudrait se donner à ses dépens un plaisir si fugitif, si commun, si méprisable? Car, d'après les usages reçus, c'est entièrement sur elle que retombe la honte avec toutes ses conséquences. L'amour, qui cherche toujours le bonheur de l'objet aimé, peut-il solliciter une femme à un marché aussi désastreux pour elle? Lorsqu'un tel corrupteur a l'impudence de se parer des dehors d'une véritable affection, cette femme ne doit-elle pas le regarder, je ne dirai pas comme un ennemi, mais comme le pire de tous les ennemis, un ami faux et perfide qui veut dégrader à la fois son corps et sa raison?

— Comme Jenny paraissait vivement émue, M. Allworthy s'arrêta un moment, et continua en ces termes :

— En vous parlant ainsi, mon enfant, je voulais, non vous reprocher le passé, qui n'est plus en votre pouvoir, mais vous fortifier pour l'avenir. Je n'aurais pas même pris cette peine si je n'avais une opinion favorable de votre bon sens, malgré la faute énorme que vous avez com-

mise ; mais la franchise de votre aveu m'assure de la sincérité de votre repentir. Si ces indices ne sont pas trompeurs, j'aurai soin de vous éloigner du théâtre de votre honte, et de vous faire conduire dans un lieu où, inconnue, vous échapperez au châtiment prononcé contre votre crime en ce monde ; vos remords, je l'espère, vous feront éviter dans l'autre la sentence bien plus terrible dont vous êtes menacée. Soyez sage le reste de vos jours, et le besoin ne vous entraînera plus hors du droit chemin : croyez-moi, on trouve plus de plaisir, même ici-bas, dans la pratique de la vertu que dans une vie de débauche et de vices. Quant à votre enfant, soyez sans inquiétude, je pourvoirai à son sort mieux que vous ne pouviez jamais l'espérer. Et maintenant il ne me reste plus qu'à vous demander le nom de l'homme pervers qui vous a séduite, car je suis beaucoup plus irrité contre lui que contre vous.

En ce moment, Jenny leva les yeux qu'elle avait tenus baissés vers la terre, et d'un ton aussi modeste que son air était décent, elle répondit en ces termes :

—Vous connaître, Monsieur, et ne pas chérir votre bonté, ce serait prouver qu'on manque entièrement de sentiment et de raison. Je me rendrais coupable de la plus noire ingratitude si je n'étais pas sensible au plus haut degré à toute la bienveillance qu'il vous a plu de me témoigner. Quant au chagrin que j'éprouve de ce qui s'est passé, je sais que vous m'épargnerez la honte de l'exprimer de nouveau. Ma conduite future vous prouvera mieux mes sentimens que toutes les protestations que je pourrais faire. Permettez-moi de vous assurer, Monsieur, que je suis beaucoup plus touchée de vos avis que de l'offre obligeante par laquelle vous les avez terminés; car, comme il vous a plu de le dire, c'est une preuve de la bonne opinion que vous avez de moi. Ici ses larmes coulèrent en abondance; et elle s'arrêta un instant :

— En vérité, Monsieur, reprit-elle, votre bonté m'accable; mais je m'efforcerai de mériter votre estime; car,

si j'ai tout le bon sens que vous avez bien voulu m'accorder, d'aussi sages conseils ne s'effaceront point de ma mémoire. Je vous remercie de tout mon cœur, Monsieur, de vos bienveillantes intentions pour un pauvre enfant sans appui. Il est innocent, et j'espère qu'il vivra pour vous prouver sa gratitude. Mais à présent, Monsieur, je vous en conjure à genoux, n'exigez pas de moi que je vous fasse connaître le nom du père de mon enfant; vous le saurez un jour, je vous le promets, des engagemens solennels et des promesses consacrées par des sermens religieux me forcent à cacher son nom quant à présent; je vous connais trop bien pour croire que vous me demandiez le sacrifice de mes sentimens d'honneur et de religion.

M. Allworthy, sur qui ces mots sacrés étaient tout-puissans, hésita un instant avant de répondre, et finit par lui représenter qu'elle avait eu tort de contracter un pareil engagement avec un homme méprisable; mais que, puisqu'elle l'avait pris, il ne l'engageait pas à le violer. Ce n'est point par un motif de vaine curiosité, ajouta-t-il, que je vous ai fait cette question, c'est afin de punir ce misérable, ou du moins pour ne pas répandre au hasard des bienfaits sur un homme qui les mérite si peu.

Sur tous ces points Jenny l'assura, de la manière la plus solennelle, que cet homme n'était pas soumis à son autorité, et que probablement il ne serait jamais l'objet de ses bontés.

Par sa conduite pleine de franchise, Jenny avait inspiré une telle confiance à ce digne homme, qu'il crut aisément tout ce qu'elle lui dit. Elle n'avait pas cherché à se disculper par un mensonge; elle s'était exposée à sa colère, plutôt que de manquer à l'honneur en trahissant le complice de sa faute; il n'avait donc aucun sujet de craindre qu'elle se fût rendue coupable de fausseté envers lui.

Il la congédia en lui promettant qu'il la mettrait bientôt à l'abri des traits de la médisance qui pouvaient l'atteindre; et, dans de nouveaux conseils qu'il lui donna, il l'exhorta au repentir. — Songez bien, mon enfant, que vous avez

encore à vous réconcilier avec celui dont les bonnes graces sont pour vous bien plus précieuses que les miennes.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre miss Bridget et mistress Débora. — Chapitre plus amusant, mais moins instructif que le précédent.

Aussitôt que M. Allworthy se fut retiré dans son cabinet avec Jenny Jones, comme on vient de le voir, miss Bridget et la femme de charge s'établirent dans une chambre voisine; de là, appliquant l'oreille au trou de la serrure, elles n'avaient perdu aucune des particularités contenues dans le chapitre précédent : les instructions paternelles de M. Allworthy ne leur avaient pas plus échappé que les réponses de Jenny.

Miss Bridget connaissait parfaitement le trou de cette serrure, et en faisait un usage aussi fréquent que Thisbé de la fente d'une certaine muraille; c'était pour elle un moyen excellent de satisfaire sa curiosité. Il lui procurait l'avantage de connaître souvent les désirs de son frère, sans qu'il eût la peine de les lui expliquer. Il est vrai qu'il n'était pas toujours sans inconvéniens; elle avait quelquefois sujet de s'écrier comme Thisbé dans Shakspeare : « O méchant mur! méchant mur! [1] » Car dans les interrogatoires que M. Allworthy faisait subir en sa qualité de juge de paix, sur fait de bâtardise et autres matières semblables, il se trouvait souvent certains détails de nature à blesser grièvement les chastes oreilles des vierges, surtout quand elles approchent de la quarantaine : c'était justement le cas de

1. O wicked wal! wicked wal! (*Le Songe d'une nuit d'été.*)

miss Bridget. Cependant, en pareille occasion, elle avait l'avantage de cacher sa rougeur aux yeux des hommes, et *de non apparentibus, et non existentibus, eadem est ratio* [1]; en bon anglais: Femme qu'on ne voit pas rougir, ne rougit pas du tout.

Toutes deux gardèrent un profond silence, pendant l'entretien de M. Allworthy avec Jenny; mais dès qu'il fut terminée, et que M. Allworthy se fut éloigné, mistress Débora ne put s'empêcher de se récrier contre l'indulgence de son maître; elle lui reprocha surtout d'avoir souffert que Jenny cachât le nom du père de son enfant, et elle jura que le soleil ne se coucherait point sans qu'elle le connût.

A ces mots miss Bridget laissa échapper un sourire, chose assez rare chez elle pour qu'on s'en étonne. Que le lecteur n'aille pas s'imaginer toutefois que c'était ce sourire enchanteur qu'Homère place sur les lèvres de Vénus, toutes les fois qu'il l'appelle la déesse des ris. Ce n'était pas non plus un de ces sourires que lady Séraphina décoche de sa loge au spectacle, et dont Vénus voudrait pouvoir posséder le charme au prix de son immortalité; c'était plutôt un de ces sourires qu'on n'aurait pas été surpris de rencontrer sur les joues creuses de l'auguste Tisiphone, ou d'une de ses sœurs.

Ce fut donc avec un sourire aussi séduisant, et d'une voix douce comme le souffle de Borée dans l'agréable mois de novembre, que miss Bridget blâma la curiosité de mistress Débora, défaut dont la digne gouvernante semblait trop entachée; aussi miss Bridget le lui reprocha-t-elle avec beaucoup d'aigreur, en ajoutant que, malgré tous ses défauts, elle remerciait le ciel de ce que ses ennemis ne pouvaient l'accuser de se mêler des affaires d'autrui.

Elle se mit alors à faire l'éloge de la fermeté honorable

1. Il en est de ce qu'on ne voit pas comme de ce qui n'est pas.

que Jenny avait montrée. Elle dit qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser, comme son frère, qu'il y avait quelque mérite dans la sincérité de son aveu, et dans sa fidélité envers son amant; qu'elle l'avait toujours regardée comme une fille honnête, et ne doutait pas qu'elle n'eût été séduite par quelque vaurien, mille fois plus coupable qu'elle, et qui avait probablement triomphé de sa vertu à l'aide d'une promesse de mariage, ou de quelque autre moyen aussi perfide.

La conduite de miss Bridget surprit grandement mistress Débora; la rusée gouvernante ouvrait rarement la bouche en présence de M. Allworthy ou de sa sœur, sans avoir d'abord sondé leurs dispositions avec lesquelles ses sentimens étaient toujours en accord parfait. En cette circonstance pourtant elle avait cru pouvoir s'écarter de sa réserve ordinaire, et j'espère que le lecteur lui reprochera moins son manque de circonspection, qu'il n'admirera la promptitude merveilleuse avec laquelle elle vira de bord, dès qu'elle s'aperçut qu'elle n'était pas sur la bonne route.

— En vérité, Madame, dit l'adroite mistress, qui n'était pas novice en politique, je dois avouer que je ne puis m'empêcher d'admirer, avec vous, le courage de cette fille; et, comme le dit Madame, si elle a été trompée par quelque homme dépravé, la pauvre malheureuse mérite compassion. A coup sûr, elle a toujours passé pour une fille simple et honnête, qui n'était pas fière de sa figure, comme quelques coquines du voisinage.

—Vous dites vrai, Débora, dit miss Bridget, et si cette fille eût été une de ces impudentes drôlesses, comme il n'y en a que trop dans la paroisse, j'aurais blâmé l'indulgence de mon frère à son égard. Je vis l'autre jour à l'église deux filles de fermiers, la gorge découverte; je proteste que j'en fus indignée. Si ces évaporées se laissent prendre étourdiment aux pièges qu'elles tendent aux hommes, tant pis pour elles. Je déteste de pareilles créatures, et mieux aurait valu pour elles qu'elles eussent été défigurées par la petite

vérole. Mais je dois avouer que je n'ai jamais rien vu, de la part de Jenny, qui approchât de cette conduite scandaleuse. Quelque scélérat artificieux l'aura trompée, j'en suis sûre; peut-être même aura-t-il employé la force, et je plains la pauvre créature de tout mon cœur.

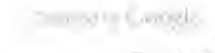
Mistress Débora applaudit à tous ces sentimens; la conversation se termina par d'autres invectives contre la beauté, et par des réflexions empreintes d'une tendre compassion sur le sort de toutes les filles simples et honnêtes qui se laissent séduire par les artifices des hommes.

CHAPITRE IX.

Contenant des choses qui surprendront le lecteur.

Jenny retourna chez elle, enchantée de l'accueil qu'elle avait reçu de M. Allworthy, dont elle eut soin de proclamer l'indulgence. C'était peut-être un sacrifice qu'elle faisait à son orgueil, peut-être aussi était-elle animée du désir plus prudent de se réconcilier avec ses voisins et de faire cesser leurs clameurs. Mais, quoique ce dernier motif, si on le lui suppose, puisse paraître assez raisonnable, l'événement ne répondit pas à son attente. Lorsqu'elle fut conduite devant ce magistrat, et tant qu'on crut généralement qu'elle expierait sa faute dans une maison de correction, il y avait bien encore quelques femmes qui s'écriaient que cette demeure était assez bonne pour elle, et qui se promettaient le plaisir de la voir battre du chanvre en robe de soie; les autres, au contraire, commençaient à prendre en pitié sa situation. Mais quand on sut de quelle manière M. Allworthy s'était conduit à son égard, ce fut un murmure universel :

— Sur ma foi, Madame a eu du bonheur! dit l'un.



— Voyez ce que c'est que d'être une favorite ! s'écria l'autre.

— Le savoir ne va jamais sans profit, ajouta un troisième.

Chacun enfin se permettait quelque malin commentaire sur cette affaire et censurait amèrement la partialité du juge.

Le lecteur qui connaît le pouvoir et l'inépuisable bienfaisance de M. Allworthy, trouvera la conduite de ces gens aussi ingrate qu'impolitique. Rarement il usait contre eux de son autorité; sa générosité, au contraire, était sans bornes, et par cela même il mécontentait presque tous ses voisins; car c'est un secret bien connu des hommes généreux, qu'un bienfait, loin de vous procurer un ami, vous fait souvent plus d'un ennemi.

Cependant, grace aux soins et à la bonté de M. Allworthy, Jenny fut bientôt à l'abri des outrages, et la méchanceté, ne pouvant plus exhaler sa rage contre elle, chercha une autre victime. Elle choisit M. Allworthy lui-même; le bruit se répandit sourdement qu'il était le père de l'enfant trouvé.

Cette supposition expliquait si bien sa conduite qu'elle fut adoptée d'un consentement unanime. Les reproches que lui avait d'abord attirés son indulgence se changèrent bientôt en invectives contre sa cruauté envers cette pauvre fille. Les femmes à principes déclamèrent contre les hommes qui font des enfans et qui les désavouent ensuite. Plusieurs même ne craignirent pas d'insinuer qu'on avait fait disparaître Jenny dans un dessein trop noir pour qu'on pût en parler, et donnèrent à entendre qu'il fallait faire une enquête légale, et forcer à représenter la jeune fille.

Ces calomnies auraient eu probablement de graves conséquences; elles auraient pu du moins attrister un homme d'un caractère moins ferme et plus méfiant que M. Allworthy; mais elles ne produisirent chez lui aucun de ces effets; il les méprisa au fond du cœur, et elles ne servirent qu'à l'amusement des commères du voisinage.

Comme nous ne pouvons deviner le caractère de nos

lecteurs, et qu'il se passera quelque temps avant que Jenny reparaisse sur la scène, nous croyons devoir leur garantir dès à-présent l'innocence de M. Allworthy. Il n'avait commis qu'une erreur en politique, en tempérant la justice par l'indulgence, et en refusant de fournir un aliment à la sensibilité de la populace [1], qui, pour avoir occasion de plaindre la pauvre Jenny, aurait bien voulu qu'on la vouât au malheur et à l'infamie en l'envoyant à Bridewell.

Loin de céder à ce désir, qui aurait détruit pour Jenny tout espoir de retour à la vertu, et lui en aurait même fermé le chemin si par la suite son inclination devait l'y faire rentrer, M. Allworthy préféra la pousser à ce dernier parti par le seul moyen possible; car, cela n'est que trop vrai, bien des femmes sont arrivées au dernier degré du vice, parce qu'on leur avait fermé les voies du repentir. C'est ce qui arrivera toujours, on doit le craindre, tant qu'elles resteront au milieu des témoins de leur faute. M. Allworthy fit donc sagement d'envoyer Jenny dans un lieu où elle pouvait jouir encore des avantages d'une bonne réputation, après avoir éprouvé les funestes conséquences de sa perte.

En quelque endroit qu'elle aille, nous lui souhaitons un bon voyage, et nous prenons congé d'elle, pour le moment, ainsi que du petit enfant trouvé; nous avons des objets de plus haute importance à communiquer au lecteur.

1. Toutes les fois que ce mot se trouve dans nos écrits, il doit s'entendre de personnes n'ayant ni vertu ni bon sens; et nous y comprenons souvent bien des gens du plus haut rang. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE X.

Hospitalité de M. Allworthy. — Légère esquisse du caractère de deux frères, l'un docteur, l'autre capitaine, qu'il avait reçus dans sa maison.

M. Allworthy ne fermait à personne ni sa maison ni son cœur, mais il les ouvrait plus particulièrement aux hommes de mérite. A dire vrai, sa table était la seule du royaume où l'on fût assuré d'être admis pourvu qu'on en fût digne. Les savans et les gens d'esprit étaient surtout distingués par lui, et il les appréciait avec beaucoup de discernement. Il n'avait pas reçu une éducation brillante, mais doué de beaucoup d'esprit naturel; il avait fait, quoiqu'un peu tard, de si grands efforts pour s'instruire, et il avait si bien profité de la conversation habituelle des hommes les plus distingués par leur savoir, qu'il était devenu un très bon juge dans presque tous les genres de littérature.

Il n'est pas étonnant que, dans un siècle où un mérite de cette nature est si peu à la mode et si mal récompensé, ceux qui le possédaient se rendissent avec empressement dans une maison où ils étaient sûrs d'être bien accueillis, et de jouir même des avantages d'une grande fortune comme si elle leur eût été acquise; M. Allworthy n'était pas un de ces hommes généreux toujours prêts à héberger les gens d'esprit et les savans à la charge par ceux-ci de les amuser, de les instruire, de les flatter, de s'enrôler en un mot parmi leurs domestiques, sans porter la livrée ni recevoir de gages. Chacun chez lui, au contraire, était parfaitement maître de son temps, et pouvait à son gré satisfaire tous ses goûts, pourvu qu'il ne s'écartât pas des bornes prescrites par la loi, la vertu et la religion; chacun pouvait aussi, si sa santé l'exigeait, et si par inclination il était porté à la tempérance ou même à l'abstinence, ne point

assister aux repas, ou quitter la table dès qu'il le souhaitait, sans qu'on le pressât d'agir autrement; car des sollicitations de ce genre, faites par des supérieurs, ressemblent toujours beaucoup à des ordres. Mais, dans le château de M. Allworthy, de pareilles importunités étaient aussi peu à craindre pour l'homme opulent qui se voit partout recherché avec empressement, que pour ceux à qui l'indigence rend une telle hospitalité nécessaire, et qui trouvent à la table des grands une réception d'autant moins cordiale qu'elle leur est indispensable.

Au nombre de ces derniers était le docteur Blifil, homme qui avait eu le malheur de perdre tous les avantages d'un grand mérite, par l'obstination d'un père, qui le destinait à une profession qu'il n'aimait pas. Par obéissance, il avait été obligé, dans sa jeunesse, d'étudier la médecine, ou plutôt de dire qu'il l'étudiait; car, dans le fait, les livres qui traitaient de cette science étaient à peu près les seuls qu'il n'eût pas lus; et, malheureusement pour lui, il les possédait presque toutes, à l'exception de celle qui devait le faire subsister. La conséquence fut, qu'à l'âge de quarante ans, le docteur n'avait pas de pain. Un tel homme devait être bien venu à la table de M. Allworthy, près de qui l'infortune était toujours une recommandation, surtout lorsqu'elle provenait d'une cause étrangère à celui qui, comme dans le cas présent, en était la victime. Indépendamment de ce mérite négatif, le docteur avait un titre d'une nature plus positive: c'était une grande apparence de religion; sa piété était-elle feinte ou sincère, je ne saurais l'affirmer, ne possédant aucune pierre de touche qui puisse faire distinguer la fausse de la véritable.

Sous ce rapport il plaisait beaucoup à M. Allworthy, et plus encore à miss Bridget, qui engageait souvent avec lui des discussions théologiques. Elle en sortait toujours enchantée des connaissance du docteur et des complimens qu'il lui faisait sur les siennes. En effet, elle avait lu beaucoup de livres de théologie, et avait souvent embarrassé plus d'un

desservant du voisinage. Du reste, sa conversation était si pure, son air si réservé, tout son maintien si grave et si solennel, qu'elle semblait mériter le nom de sainte aussi bien que sa patrone, ou toute autre sainte du calendrier romain.

Les sympathies de toute espèce sont propres à faire naître l'amour; et l'expérience nous apprend qu'aucune n'y tend plus directement que la sympathie religieuse entre personnes de sexe différent. Le docteur, se voyant ainsi dans les bonnes graces de miss Bridget, ne tarda pas à déplorer le fatal accident qui lui était arrivé une dizaine d'années auparavant. Il était marié; sa femme vivait encore, et, ce qui était plus fâcheux, M. Allworthy le savait. C'était un obstacle insurmontable au bonheur qu'il aurait pu goûter, selon toute apparence, avec miss Bridget; car il n'avait jamais conçu de désirs coupables grace à ses principes religieux, ou, ce qui est plus vraisemblable, à la pureté de sa passion. Ce qu'il rêvait, c'étaient les plaisirs légitimes du mariage et non les joies d'une liaison criminelle.

En maudissant son malheur, il se souvint d'un frère qui n'était pas frappé du même empêchement que lui. Il ne douta pas un instant du succès de ce frère auprès de miss Bridget; car il croyait avoir discerné dans la dame des dispositions pour le mariage; et quand le lecteur connaîtra toutes les qualités de celui dont il s'agit, il ne blâmera peut-être pas la confiance du docteur.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, de taille moyenne et bien prise. Il avait au front une cicatrice qui nuisait moins à sa bonne mine qu'elle n'attestait sa valeur. Il avait de belles dents, et quelque chose d'affable dans le sourire quand il le voulait; et quoique ses traits, son air et sa voix eussent quelque chose de dur, il savait, au besoin, adoucir sa physionomie. Il n'était dépourvu ni de politesse ni d'esprit. Dans sa jeunesse, il avait été d'une vivacité qu'il retrouvait au besoin, quoique depuis quelque temps son caractère fût devenu plus sérieux. Aussi bien que le docteur, il avait fait ses études à l'université; car son père usant de la

même autorité à l'égard de ses enfans, avait décidé qu'il entrerait dans les ordres; mais la mort du vieux gentilhomme étant survenue avant qu'il eût pu les recevoir, il fit choix de l'église militante, et préféra le brevet du roi à l'ordination de l'évêque. Il avait acheté une lieutenance de dragons et parvint ensuite au grade de capitaine; mais une querelle avec son colonel l'obligea à se défaire de sa compagnie. Depuis ce temps, il vivait à la campagne, s'était mis à étudier les Écritures, et on le soupçonnait fortement d'avoir du penchant pour le méthodisme.

Il n'était donc pas invraisemblable qu'un tel personnage réussît auprès d'une dame si pieuse et dont les inclinations n'avaient pour but bien déterminé que le mariage en général. Mais comment le docteur, qui certainement n'avait pas une grande affection pour son frère, put-il songer, pour l'amour de lui, à si mal reconnaître l'hospitalité de M. Allworthy, c'est ce qu'il n'est pas aussi facile d'expliquer. Est-ce que certains caractères se complaisent dans le mal, comme d'autres dans le bien? Y a-t-il quelque plaisir à être complice d'un vol, quand on ne peut le commettre soi-même? Ou enfin, ce que l'on voit tous les jours, aimons-nous instinctivement à travailler à l'élévation de notre famille, quelque indifférente qu'elle nous soit d'ailleurs?

Nous ne déciderons pas si l'un ou l'autre de ces motifs influa sur la conduite du docteur; mais le fait est qu'il fit venir son frère et trouva le moyen de l'introduire chez M. Allworthy comme quelqu'un qui était venu lui rendre une courte visite en passant.

Le capitaine était à peine depuis huit jours l'hôte de M. Allworthy que le docteur avait déjà lieu de se féliciter de son discernement. A la vérité, le premier était un aussi grand maître dans l'art d'aimer, qu'Ovide lui-même; d'ailleurs il avait reçu de son frère des instructions salutaires dont il sut profiter.

CHAPITRE XI.

Contenant quelques exemples et quelques règles à l'usage des amoureux. De la beauté et des autres attraits plus solides qui nous déterminent au mariage.

Des sages, nous avons oublié de quel sexe ils étaient, ont observé que nous sommes tous condamnés à aimer une fois en notre vie. Autant que j'en ai souvenir, ils n'en ont pas fixé l'époque; l'âge auquel miss Bridget était parvenue semble aussi convenable qu'aucun autre. Cela arrive souvent beaucoup plus tôt; mais, dans le cas contraire, nous avons remarqué que rarement on y échappe à cette époque de la vie. L'amour prend alors un caractère plus sérieux que dans la jeunesse. Chez les jeunes filles il est incertain, capricieux, et si frivole, que nous ne pouvons pas toujours découvrir ce qui les occupe; je doute qu'elles le sachent toujours elles-mêmes. Mais il ne nous est pas difficile, au contraire, de le discerner dans les femmes qui touchent à la quarantaine; car, des personnes que l'expérience a rendues graves et sérieuses, savent fort bien ce qu'elles veulent; et l'homme, même le moins pénétrant, le découvre sans peine.

Miss Bridget est un exemple de la justesse de toutes ces observations. Elle ne vit pas long-temps le capitaine sans l'aimer: bien loin de se mettre à soupirer et à gémir comme une petite niaise qui ignore son mal, elle éprouva une sensation agréable, dont elle jouit sans honte et sans frayeur, certaine qu'elle était innocente et même louable; et, à dire vrai, il y a, sous tous les rapports, une grande différence entre la passion raisonnable qu'éprouve une femme de cet âge et l'amour frivole et enfantin d'une jeune fille pour un adolescent; amour fondé la plupart du temps sur des avantages physiques aussi futiles que peu durables, tels que des joues de rose, des



petites mains blanches comme le lys, de grands yeux noirs, des cheveux bouclés et flottans, un menton couvert d'un léger duvet, une taille svelte, et quelquefois même des agrémens moins dignes d'attention, et tout-à-fait étrangers à la personne ; comme les ornemens extérieurs dont les hommes sont redevables au tailleur, au passementier, au perruquier, au chapelier, et non à la nature. Une jeune fille peut bien être honteuse, ainsi que cela lui arrive d'ordinaire, d'avouer à elle-même comme aux autres une telle passion.

L'amour de miss Bridget était d'une autre nature. Le capitaine ne devait rien aux ressources frivoles de la coquetterie, et son physique n'était rien moins que séduisant. Son costume et sa personne, dans une assemblée ou dans un salon, auraient été des objets de mépris ou de dérision pour toutes les jolies femmes. Ses vêtemens étaient propres, mais simples, d'une étoffe grossière, d'une coupe vicieuse, et passés de mode. Quant à sa personne, nous en avons déjà fait la description. Ses joues brillaient si peu de l'éclat des roses qu'on n'aurait pu en distinguer la couleur naturelle, couvertes comme elles étaient d'une barbe noire qui lui montait jusqu'aux yeux ; sa taille et ses membres étaient bien proportionnés, mais si épais, qu'ils semblaient appartenir à un robuste valet de charrue. Il avait des épaules d'une largeur démesurée, des jambes aussi grosses que celles d'un portefaix ; en un mot, il était dépourvu de cette élégance et de cette beauté qui font le mérite de la plupart de nos jeunes gentilshommes, mérite qu'ils doivent au noble sang de leurs ancêtres, c'est-à-dire à un sang formé par des mets délicats et des vins exquis, et au genre d'éducation qu'ils ont reçu de bonne heure au sein de la bonne compagnie.

Quoique miss Bridget fût une femme du goût le plus difficile, cependant tels étaient les charmes de la conversation du capitaine, qu'elle ferma complètement les yeux sur les défauts de sa personne. Elle pensa, et peut-être avec raison, qu'elle passerait avec lui des momens plus agréa-

bles qu'avec un mari beaucoup plus beau, et sacrifia le plaisir des yeux à un bonheur plus solide.

Le capitaine ne s'aperçut pas plus tôt de la passion de miss Bridget, et il eut d'assez bons yeux pour faire promptement cette découverte, qu'il se hâta d'y répondre. La beauté de la dame n'était pas plus remarquable que celle de son amant. J'essaierais de tracer ici son portrait s'il n'eût été déjà fait par un maître plus habile, M. Hogarth [1] lui-même. Il y a quelques années, il l'exposa aux regards du public dans son tableau d'une matinée d'hiver, dont elle était un emblème assez fidèle, et on peut la voir se rendant à pied, car elle marche dans le tableau, à l'église de Covent-Garden, suivie d'un petit laquais n'ayant que la peau sur les os, et portant son livre de prières.

De même que sa maîtresse, le capitaine préférait à des charmes fugitifs les jouissances plus solides qu'il espérait goûter avec elle. C'était un de ces hommes de bon sens qui regardent la beauté d'une femme comme une qualité superficielle et ne méritant aucune attention, ou pour parler plus vrai, qui aiment mieux posséder tous les avantages de la vie avec une femme laide, qu'une belle femme sans ces avantages. Joignant à un grand appétit un goût peu délicat, il pensa qu'il remplirait fort bien son rôle au banquet conjugal sans l'assaisonnement de la beauté.

Pour ne rien dissimuler au lecteur, nous lui dirons que le capitaine, depuis son arrivée, depuis le moment du moins où son frère lui avait parlé de ce mariage, et long-temps avant qu'il eût découvert chez miss Bridget aucun symptôme qui lui fût favorable, était devenu passionnément épris.... de la maison et du jardin, des terres et des domaines de M. Allworthy : ils lui avaient inspiré un amour si prodigieux, qu'il les aurait très-probablement épousés, fût-il obligé de prendre par-dessus le marché la sorcière d'Endor.

1. Peintre célèbre.

M. Allworthy avait déclaré au lecteur qu'il ne se remarierait jamais ; et, comme miss Bridget était sa plus proche parente, ce respectable gentilhomme avait encore confié au docteur, que son intention serait d'instituer pour ses héritiers les enfans de sa sœur, si elle en avait jamais : ce que la loi aurait fort bien fait sans qu'il s'en mêlât. Les deux frères regardèrent donc comme une œuvre méritoire de donner le jour à une créature humaine qui serait si abondamment pourvue de tout ce qui fait le bonheur. Aussi ne songèrent-ils plus qu'aux moyens de se concilier l'affection de cette aimable dame. Mais la fortune, cette tendre mère, qui fait souvent pour ses favoris plus qu'ils ne méritent ou qu'ils ne désirent, avait si bien travaillé en faveur du capitaine, que, pendant qu'il avisait aux moyens d'exécuter son projet, miss Bridget se livrait aux mêmes désirs que lui, et cherchait de son côté une manière décente et convenable de l'encourager ; car elle observait strictement toutes les règles du décorum : elle y réussit aisément; le capitaine étant toujours aux aguets, aucun mot, aucun geste, aucun regard, ne lui échappait.

La satisfaction que fit éprouver au capitaine la conduite bienveillante de miss Bridget ne fut pourtant pas sans mélange, car il redoutait M. Allworthy; il pensait que ce gentilhomme, malgré le désintéressement dont il faisait profession, suivrait l'exemple du vulgaire, quand il s'agirait d'en venir au fait, et refuserait son consentement à un mariage si désavantageux à sa sœur, sous le rapport de l'intérêt. Je laisse au lecteur le soin de décider quel oracle lui avait inspiré cette crainte, mais de quelque part qu'elle lui vînt, elle le mit dans un grand embarras. Il ne savait comment s'y prendre pour faire à la sœur l'aveu de sa passion, tout en la cachant au frère. A la fin il résolut de saisir toutes les occasions de lui faire sa cour en secret, mais de se tenir sur la réserve, autant que possible, en présence de M. Allworthy : ce plan de conduite eut l'approbation du docteur.

Le capitaine trouva bientôt le moyen de déclarer ses sen-

timens à sa maîtresse en termes formels, et miss Bridget lui fit une réponse convenable, c'est-à-dire la même qui fut faite pour la première fois il y a quelques milliers d'années et que depuis la tradition a transmise de mère en fille. Si j'avais à la traduire en latin, je le ferais en deux mots : « *Nolo episcopari* [1] » phrase d'un usage également immémorial dans une autre occasion.

Le capitaine interpréta parfaitement ce refus et il ne tarda pas à renouveler ses attaques avec plus de vivacité qu'auparavant ; elles furent encore repoussées selon l'usage ; mais à mesure que croissait la violence de ses désirs, la dame adoucissait toujours la rigueur de ses refus.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur du récit de toutes ces scènes de galanteries : ce sont, au dire d'un auteur célèbre, les plus agréables de la vie pour l'acteur, mais peut-être aussi les plus ennuyeuses pour les spectateurs. En deux mots nous dirons que le capitaine fit son siège en bonne forme, que la citadelle se défendit pour la forme, et qu'enfin elle se rendit à discrétion avec les formes d'usage.

Pendant tout ce temps, qui dura près d'un mois, le capitaine, en présence du frère, fut toujours très réservé dans sa conduite envers la sœur, et plus il avait de succès auprès d'elle en particulier, plus il montrait de retenue en public. Quant à miss Bridget, dès qu'elle se fut bien assurée de son amant, elle feignit à son égard la plus grande indifférence. Il aurait donc fallu que M. Allworthy eût la pénétration du diable, ou quelqu'une de ses qualités les plus infernales pour concevoir le moindre soupçon de ce qui se passait.

1. « Je ne veux pas devenir évêque. » Allusion à Sixte-Quint. (*Note du trad.*)

CHAPITRE XII.

Le lecteur s'attend peut-être à ce qu'il va trouver.

Dans toutes les circonstances, qu'il s'agisse de se battre, de se marier ou de toute autre affaire semblable, il ne faut que peu de cérémonies préalables pour mener les choses à terme, quand les deux parties le veulent sérieusement. C'était le cas présent, et, en moins d'uu mois, le capitaine et miss Bridget furent mari et femme.

Le grand embarras était d'apprendre cette nouvelle à M. Allworthy. Le docteur se chargea de ce soin.

Un jour donc que M. Allworthy se promenait dans son jardin, le docteur vint à sa rencontre et lui dit d'un air très-grave, et en donnant à ses traits une expression de tristesse et d'abattement :

— Je viens, Monsieur, vous faire part d'une nouvelle de la plus haute importance; mais comment vous dire une chose à laquelle je ne puis penser sans presque perdre la raison ?

— A cet exorde succédèrent les diatribes les plus amères contre les hommes et les femmes, accusant les uns de n'avoir en vue que leur intérêt, et les autres d'être tellement portées au vice, qu'on ne pouvait jamais les laisser en sûreté avec une personne de l'autre sexe.

— Aurais-je pu me douter, Monsieur, continua-t-il, qu'une dame pourvue de tant de prudence, de jugement et d'instruction, pût s'abandonner à une passion aussi indiscrète ? Aurais-je pu m'imaginer que mon propre frère.... Mais pourquoi l'appeler ainsi ? Il n'est plus mon frère.

— Mais il l'est, quoi que vous en disiez, dit M. Allworthy, et il est aussi le mien.

— Juste ciel ! s'ecria le docteur; vous savez donc cette affaire épouvantable ?

— Ecoutez-moi, docteur Blifil, répondit le digne homme. La maxime constante de toute ma vie a toujours été de

prendre les choses du meilleur côté. Quoique ma sœur soit plus jeune que moi de plusieurs années, elle a du moins atteint l'âge de discrétion. Si votre frère eût cherché à séduire un enfant, j'aurais eu plus de peine à lui pardonner; mais on doit supposer qu'une femme qui a passé trente ans sait ce qui peut la rendre heureuse. Elle a épousé un homme bien élevé, quoiqu'il ne soit peut-être pas son égal du côté de la fortune, et s'il possède à ses yeux quelques perfections qui puissent suppléer à ce qui lui manque à cet égard, je ne vois pas pourquoi je trouverais mauvais le choix qu'elle a fait pour assurer son propre bonheur; je ne pense pas plus qu'elle qu'il consiste uniquement dans la richesse. Après lui avoir déclaré bien des fois que je souscrirais à peu près à tous ses désirs, j'aurais pu m'attendre à être consulté en cette circonstance; mais de pareils sujets sont d'une nature fort délicate, et peut-être n'a-t-elle pu vaincre les scrupules de la modestie. Quant à votre frère, il n'a point à craindre mon ressentiment; il ne me devait rien, et je ne crois pas qu'il fût dans la nécessité de me demander mon consentement, puisque, comme je l'ai déjà dit, la femme qu'il a choisie est *sui juris* [1], et d'un âge à ne répondre de sa conduite qu'à elle-même.

Le docteur reprocha à M. Allworthy sa trop grande indulgence, répéta ses déclamations contre son frère, et déclara que rien ne pourrait jamais le décider soit à le revoir, soit à le reconnaître pour son parent. Il entreprit ensuite un long panégyrique de la bonté de M. Allworthy, lui protesta hautement qu'il attachait le plus grand prix à son amitié, et finit par dire qu'il ne pardonnerait jamais à son frère de lui avoir fait courir le risque de la perdre.

— Si la conduite de votre frère m'avait inspiré du ressentiment, répondit Allworthy, je ne le ferais pas retomber sur celui qui n'est pas coupable; mais je vous assure que je ne suis nullement indisposé contre lui. Votre frère me

1. En jouissance de ses droits. (*Note du trad.*)

paraît un homme de bon sens et d'honneur. Je ne blâme pas le goût de ma sœur, et je ne doute pas qu'elle ne soit aussi l'objet de son inclination. J'ai toujours pensé que l'amour était la seule base du bonheur dans le mariage, car seul il peut produire cette vive et tendre amitié qui doit toujours être le ciment d'une telle union. A mon avis, tous les mariages contractés par d'autres motifs sont très criminels. C'est une profanation de l'acte le plus solennel, et la misère et les remords viennent tôt ou tard en expiation de ce sacrilège. Car n'est-ce pas un sacrilège odieux que de faire de cette institution sacrée un sacrifice à la débauche et à la cupidité? Et peut-on caractériser autrement ces mariages auxquels nous détermine l'appât de la fortune ou de la beauté? Contester à la beauté le pouvoir de flatter agréablement la vue, d'inspirer même quelque admiration, ce serait mensonge et folie. Beau est une épithète souvent employée dans les saintes Ecritures, et toujours dans un sens honorable. Moi-même j'eus assez de bonheur pour épouser une femme que le monde trouvait belle, et, je l'avoue sans rougir, je ne l'en aimais que mieux. Mais, ne rechercher que la beauté dans le mariage, en être à ce point aveuglé qu'on n'aperçoive aucunes imperfections morales, ou la convoiter d'une manière assez absolue pour dédaigner la religion, la vertu et le bon sens, qui sont, par leur nature, des qualités plus essentielles que les agrémens de la physionomie, voilà une conduite incompatible avec les devoirs d'un homme sage et d'un chrétien; c'est peut-être se montrer trop charitable que de conclure que de telles personnes n'ont, en se mariant, d'autre but que de se procurer des jouissances physiques, dont l'institution du mariage n'a pas été le but.

— Quant à la fortune, la prudence exige sans doute qu'on la prenne en considération, et je ne condamnerai pas cette précaution d'une manière positive et absolue. Dans l'état actuel de la société, les dépenses occasionées par le mariage, et les soins que nous devons donner à nos en-

fans, nous font une loi de ne pas négliger entièrement la question d'argent. Mais la folie et la vanité portent ces dépenses bien au-delà du nécessaire; elles créent infiniment plus de besoins que la nature. Un équipage pour la femme et une dot considérable pour les enfans sont inscrits par l'usage au nombre des objets de première nécessité, et pour se les procurer, on néglige, on oublie tout ce qui est véritablement bon et solide, la vertu et la religion. Je veux parler ici de ces hommes qui, triomphant même de leur répugnance, épousent des femmes sans esprit et sans moralité, afin d'accroître une fortune déjà plus que suffisante pour payer tous leurs plaisirs. De tels hommes, pour ne pas être accusés de démence, doivent convenir ou qu'ils sont incapables de sentir les douceurs de l'amour, ou qu'ils sacrifient le plus grand bonheur qu'ils puissent jamais goûter aux lois vaines et ridicules d'une absurde opinion qui tire de la folie son origine et sa force.

Allworthy termina ici son sermon. Le docteur l'avait écouté avec la plus profonde attention, quoiqu'il eût eu quelquefois de la peine à déguiser l'altération des traits de son visage. Il fit cependant l'éloge de chaque période qu'il venait d'entendre, avec la chaleur d'un jeune théologien qui a l'honneur de dîner chez un évêque le jour même où Son Eminence est montée en chaire.

CHAPITRE XIII.

Qui termine le premier livre par un trait d'ingratitude qui, nous l'espérons, paraîtra contre nature.

D'après ce que nous avons dit le lecteur doit penser que la réconciliation, si toutefois elle mérite ce nom, ne fut qu'une affaire de forme; nous n'en parlerons donc pas da-

vantage, et nous nous hâterons d'arriver à un sujet plus important.

Le docteur, après avoir instruit son frère de ce qui s'était passé entre M. Allworthy et lui, ajouta en souriant : « Je vous assure que je vous ai joliment traité ; j'ai même supplié le brave homme de ne pas vous pardonner ; car, après ce qu'il m'avait dit en votre faveur, je pouvais sans danger hasarder une telle demande auprès d'un homme de son caractère ; et je voulais, autant pour vous que pour moi, prévenir jusqu'à la possibilité du soupçon. »

Le capitaine Blifil ne parut pas d'abord faire attention à ce que lui disait son frère ; mais par la suite il sut en faire son profit.

Une des maximes que le diable dans sa dernière visite sur la terre laissa à ses disciples, est celle-ci : Une fois parvenu au terme de ton ambition, renverse d'un coup de pied l'échelle qui t'a servi à monter ; c'est-à-dire, quand tu as fait fortune par les bons offices d'un ami, je te conseille de l'écarter le plus tôt possible.

Je ne déciderai pas positivement si le capitaine prit cette maxime pour règle, mais on peut dire avec confiance que ses actions parurent inspirées par ce principe diabolique, et dans le fait, il serait impossible de leur assigner un autre motif. A peine fut-il l'époux de miss Bridget, et réconcilié avec Allworthy, qu'il commença à montrer à son frère une froideur qui s'accrut tous les jours et se changea bientôt en une grossièreté que tout le monde remarqua. Le docteur lui fit en particulier des remontrances sur cette conduite, mais il ne put obtenir d'autre satisfaction que cette réponse fort significative : « Si vous trouvez quelque chose qui vous déplaise dans la maison de mon beau-frère, Monsieur, vous êtes parfaitement libre d'en sortir. » Cette ingratitude étrange, cruelle et presque inexplicable, atterra le pauvre docteur, car l'ingratitude ne fait jamais au cœur humain une blessure aussi cruelle que lorsqu'elle vient de ceux-là mêmes pour qui on s'est rendu coupable. Le souvenir

d'une bonne action, qu'elle soit reconnue ou non par celui pour qui nous l'avons faite, a toujours quelque douceur; mais quelle consolation pouvons-nous recevoir dans un malheur aussi cruel que l'ingratitude d'un ami, quand notre conscience blessée se révolte contre nous, et nous accuse de l'avoir souillée pour servir un homme qui le méritait si peu ?

M. Allworthy parla lui-même au capitaine en faveur de son frère, et s'informa de la nature de l'offense que le docteur pouvait avoir commise; mais cet homme pervers eut la bassesse de lui répondre qu'il ne lui pardonnerait jamais d'avoir voulu le perdre dans son esprit; c'était une infamie, dit-il, dont il lui avait arraché l'aveu et qu'il ne pourrait jamais oublier.

M. Allworthy s'éleva avec chaleur contre de tels sentimens, qui, lui dit-il, étaient indignes d'une créature humaine. Il exprima même tant d'indignation contre ce refus de pardon, que le capitaine feignit enfin d'être convaincu par ses argumens, et parut réconcilié avec son frère. Quant à la nouvelle mariée, elle était encore dans la lune de miel, et si passionnément éprise de son mari, qu'elle ne trouvait jamais qu'il eût tort. Quelqu'un lui déplaisait-il, il n'en fallait pas davantage pour le voir aussi de mauvais œil.

Le capitaine, par suite des instances de M. Allworthy, avait eu l'air de se réconcilier avec son frère; mais il avait toujours la même rancune au fond du cœur, et il trouva tant d'occasions de lui en donner des preuves, que la maison finit par de venir insupportable au pauvre docteur : il aima mieux s'exposer à tous les inconvéniens qui pouvaient l'attendre dans le monde que de souffrir plus long-temps les insultes d'un frère qui reconnaissait ses services par une odieuse ingratitude. Il eut une fois le dessein de révéler à M. Allworthy tout ce qui s'était passé, mais il ne put se résoudre à un aveu qui lui aurait fait partager la honte dont il voulait couvrir le capitaine. D'ailleurs plus il peindrait son frère sous de noires couleurs, plus sa propre of-

fense paraîtrait grande à M. Allworthy, et plus il aurait sujet de craindre son ressentiment. Il prétexta donc quelque affaire pour partir, et promit de revenir bientôt; il prit congé de son frère avec une cordialité si bien simulée, le capitaine s'acquitta du même rôle avec tant d'adresse, qu'Allworthy ne douta nullement que la réconciliation ne fût sincère.

Le docteur se rendit directement à Londres, où bientôt il mourut de douleur; maladie qui emporte plus de monde qu'on ne pense et qui mériterait d'être classée parmi les maladies mortelles, si elle ne différait de toutes les autres sous un point de vue, c'est qu'aucun médecin ne peut la guérir.

Après avoir pris avec le plus grand soin des informations sur la vie antérieure de ces deux frères, je trouve que la conduite du capitaine avait encore une autre cause que l'infernale maxime citée plus haut. C'était un homme gonflé d'orgueil, et il avait toujours pris avec son frère, qui était d'un caractère tout différent, de grands airs de supériorité. Cependant le docteur était plus instruit et bien des gens lui trouvaient plus d'esprit; le capitaine le savait, et c'est ce qu'il ne pouvait souffrir; car, l'envie, passion déjà très-malfaisante, s'accroît encore par le mépris pour l'objet qui l'inspire; et s'il s'y joint en outre un sentiment intime d'obligation, le produit de ces trois sentimens sera, je le crains bien, moins la reconnaissance que la haine.

LIVRE DEUXIÈME.

Scènes de félicité conjugale dans des positions diverses ; plusieurs incidens arrivés pendant les deux premières années qui suivirent le mariage du capitaine Blifil et de miss Bridget Allworthy.

CHAPITRE I.

Ou l'on reconnait le genre de cette histoire : à quoi elle ressemble, et à quoi elle ne ressemble pas.

En donnant à cet ouvrage le titre d'Histoire, et non celui de Vie et encore moins d'Eloge, comme cela est plus à la mode cependant, nous imiterons ces écrivains qui s'attachent à dévoiler les causes des révolutions des empires, plutôt que le lourd et diffus historien qui, pour conserver la régularité de ses dates, donne autant de place aux détails de mois et d'années qui n'offrent rien de remarquable, qu'à la description des époques célèbres où les plus grandes scènes se sont passées sur le théâtre du monde.

Ces sortes d'histoires ressemblent beaucoup à une gazette qui contient exactement le même nombre de mots, soit qu'il s'y trouve des nouvelles ou non. On peut encore les comparer aux voitures publiques, qui, vides ou pleines, font toujours le même voyage. Il semblerait que l'auteur se croit obligé de marcher du même pas que le Temps, dont il devient l'humble sujet, et, de même que son maître, il voyage aussi lentement à travers des siècles de stupidité monacale,

que dans cette époque brillante et agitée si bien décrite par un poète latin :

« Ad confligendum venientibus undique Pœnis,
Omnia cum belli trepido concussa tumultu
Horrida contremuere sub altis ætheris auris ;
In dubioque fuit sub utrorum regna cadendum
Omnibus humanis esset, terrâque marique. »

Nous voudrions pouvoir donner à nos lecteurs une traduction de ces vers plus satisfaisante que celle de M. Creech.

« Quand Rome de Carthage eut à craindre les armes,
Et que le monde entier fut ébranlé d'alarmes ;
Qu'on ignorait sur qui tomberaient les revers ;
Quel serait le vainqueur, maître de l'univers [1].

Notre dessein est d'adopter une méthode toute contraire, quand il se présentera quelque scène extraordinaire, et nous espérons que cela arrivera souvent; nous n'épargnerons ni temps ni peine, pour en mettre tous les détails sous les yeux de nos lecteurs; mais si des années entières se passent sans rien produire qui soit digne de son attention, nous ne craindrons pas de laisser une lacune dans notre histoire, et nous nous hâterons d'arriver à des faits importans, en passant sous silence les époques insignifiantes. Dans le fait, on doit les considérer comme des billets blancs dans la grande loterie du temps. Nous qui tenons les registres de cette loterie, nous imiterons ces hommes prudens qui distribuent les billets de celle qui se tire à Guildhall. Jamais ils ne prennent la peine d'informer le public du nombre de billets blancs qu'ils ont vendus; mais se trouve-t-il un numéro gagnant, les jour-

1. On a cru devoir donner la traduction des vers anglais plutôt que des latins, parce que, sans cela, ce ne serait plus la traduction de M. Creech.
(*Note du trad.*)

naux le proclament sur-le-champ, et l'univers entier sait dans quel bureau il a été vendu. Quelquefois même deux ou trois bureaux différens se disputent cet honneur ou veulent sans doute donner à entendre à ceux qui aventurent ainsi leur argent que certains buralistes connaissent les secrets de la fortune, et font partie de son conseil [1].

Mon lecteur ne sera donc pas surpris si, dans le cours de cet ouvrage, il trouve des chapitres très courts et d'autres très-longs, quelques-uns ne contenant qu'un seul jour et quelques autres des années; en un mot, si mon histoire paraît tantôt sommeiller, tantôt avoir des ailes, ce sont des licences dont je ne me crois pas obligé de rendre compte devant quelque tribunal de critique que ce soit; fondateur d'une nouvelle province dans la république des lettres, j'ai la liberté d'y faire toutes les lois qu'il me plaît, et mes lecteurs, que je considère comme mes sujets, sont tenus de les observer. Mais pour qu'ils le fassent de la meilleure grace possible, je les assure, par ces présentes, que j'aurai principalement en vue, dans toutes mes institutions, leur plaisir et leur avantage; car je n'imagine pas comme un tyran, *jure divino* [2], qu'ils soient mes esclaves ou ma marchandise; je suis placé au-dessus d'eux uniquement pour leur bien; j'ai été créé pour leur usage, et ils ne l'ont pas été pour le mien; et je ne doute pas que tandis que je ferai de leur intérêt la grande règle de mes écrits, ils ne concourent unanimement à maintenir ma dignité, et à me rendre tous les honneurs que je désire et que je pourrai mériter.

1. Tout cela était littéralement vrai il y a quelques années; mais à présent les loteries sont abolies en Angleterre. (*Note du trad.*)

2. « Par la grace de Dieu. » (*Note du trad.*)

CHAPITRE II.

La religion nous fait un devoir de ne pas accorder trop de faveur aux bâtards. — Grande découverte de mistress Débora Wilkins.

Huit mois après la célébration du mariage du capitaine Blifil et de miss Bridget Allworthy, cette riche et belle dame, par suite d'une frayeur, accoucha d'un beau garçon. L'enfant semblait fort bien venu; mais la sage-femme découvrit qu'il était né un mois avant terme.

Quoique la naissance d'un héritier que lui donnait sa sœur causât une grande joie à M. Allworthy, elle ne diminua point cependant son affection pour le petit enfant trouvé. Il avait été son parrain; il lui avait donné son propre nom, celui de Thomas, et régulièrement il allait le voir au moins une fois par jour dans la chambre de la nourrice. Il pria sa sœur de faire élever ensemble, si elle le trouvait bon, son enfant et le petit Tom [1]; celle-ci consentit, quoique avec un peu de répugnance; car elle avait beaucoup de déférence pour son frère, et témoignait toujours à l'enfant trouvé plus de bonté que les dames d'une vertu sévère ne se décident ordinairement à en montrer pour ces créatures qui, tout innocentes qu'elles sont, peuvent être considérées avec raison comme des monumens vivans d'incontinence.

Le capitaine ne put aussi facilement se résoudre à souffrir ce qu'il condamnait comme un tort dans M. Allworthy. Il lui donnait souvent à entendre qu'adopter les fruits du péché, c'était l'encourager; versé dans la connaissance de l'Ecriture sainte, il lui en citait plusieurs textes, comme ceux-ci: « Il punit sur les enfans les péchés des pères, » et « Les

1. Abréviation familière du nom Thomas. (*Note du trad.*)

pères ont mangé des raisins verts, et les enfans ont eu les dents agacées, etc. » Il en concluait qu'il était juste de punir le bâtard du crime de son père, et disait, que quoique la loi ne permît pas positivement de faire périr les enfans illégitimes, cependant elle les considérait comme n'étant les enfans de personne; que l'église les envisageait sous le même point de vue, et que tout ce qu'on pouvait faire pour eux c'était de les élever pour remplir les fonctions les plus basses et les plus viles de la société.

A ces argumens et à beaucoup d'autres que lui faisait le capitaine, M. Allworthy répondait : que quelque coupables que fussent les parens, les enfans étaient certainement innocens ; que, quant aux textes qu'il avait cités, le premier était une menace spéciale contre le péché d'idolâtrie des juifs, en abjurant le culte de leur dieu ; que le second était une parabole, dont le but était plutôt de montrer les suites certaines et nécessaires du péché, que de prononcer contre lui un arrêt formel ; mais représenter Dieu demandant compte à l'innocent des fautes du coupable, c'était un manque de respect, sinon un blasphème ; en effet, c'était le représenter violant lui-même les premiers principes d'équité naturelle, et les notions originelles du juste et de l'injuste, qu'il avait gravées dans nos cœurs, et qui doivent nous servir à juger, non-seulement de tout ce qui ne nous avait pas été révélé, mais de la vérité de la révélation même. Il savait bien, ajouta-t-il, que bien des gens professaient, sur ce sujet, les mêmes principes que le capitaine ; mais qu'il était, lui, fermement convaincu du contraire, et qu'il ferait pour ce pauvre enfant tout ce qu'il aurait fait pour un enfant légitime, si les mêmes circonstances s'étaient présentées.

Tandis que, jaloux de la tendresse que le petit enfant trouvé inspirait à M. Allworthy, le capitaine saisissait toutes les occasions de l'éloigner du château, mistress Débora fit une découverte dont le résultat semblait devoir être plus fatal au pauvre Tom, que tous les raisonnemens de son ennemi.



Je ne saurais dire si l'insatiable curiosité de la gouvernante lui avait servi d'aiguillon dans cette affaire, ou si elle fut poussée par un désir secret de se maintenir dans les bonnes graces de mistress Blifil, qui, malgré sa bienveillance apparente à l'égard de l'enfant trouvé, le traitait durement en particulier, censurait amèrement les bontés de son frère pour lui ; mais le fait est qu'elle croyait alors avoir découvert le père de l'enfant.

Il est peut-être nécessaire de remonter à la source d'une découverte si importante. Nous examinerons donc en détail toutes les circonstances qui l'amenèrent, et nous commencerons par révéler tous les secrets d'une famille que nos lecteurs ne connaissent pas encore, et dont l'intérieur offre un tableau si rare et si étrange que les plus crédules des gens mariés auront beaucoup de peine à y ajouter foi.

CHAPITRE III.

Description d'un gouvernement domestique, fondé sur des règles diamétralement contraires à celles d'Aristote.

Le lecteur voudra bien se rappeler que Jenny Jones avait demeuré quelques années chez un maître d'école, qui, en voyant son ardeur pour l'étude, lui avait appris le latin ; et, pour rendre justice à la facilité de Jenny, nous devons ajouter qu'elle avait fait tant de progrès dans cette langue, qu'elle était devenue plus savante que son maître.

A dire vrai, quoique ce pauvre homme eût embrassé une profession où le savoir est indispensable, c'était le moindre de ses mérites. Il était le meilleur homme du monde, et d'une humeur si joviale et si gaie qu'il passait pour le bel esprit du canton. Tous les gentilshommes du voisinage recherchaient sa compagnie, et comme il n'avait pas le talent



de refuser, il passait chez eux une partie du temps qu'il aurait pu employer plus utilement dans son école.

On peut croire qu'un tel homme n'était pas fait pour porter ombrage aux célèbres colléges d'Eton et de Westminster. Ses écoliers étaient divisés en deux classes. Dans la première, était un jeune homme, fils d'un écuyer du voisinage, qui, à l'âge de dix-sept ans, venait de commencer la syntaxe; dans l'autre, était un second fils du même gentilhomme, qui apprenait à lire et à écrire, avec sept autres enfans de la paroisse. Les bénéfices qu'il retirait de son école auraient eu peine à lui procurer quelques-uns des agrémens de la vie, s'il n'eût ajouté à cette profession celles de clerc de la paroisse et de barbier du village. M. Allworthy lui accordait en outre une pension de dix livres que le pauvre homme touchait tous les ans au jour de Noël, ce qui le mettait en état de se divertir un peu en ce temps de saintes réjouissances.

Parmi ses autres trésors, le pédagogue possédait une femme, jadis cuisinière chez M. Allworthy, qu'il avait épousée pour sa dot, montant à vingt livres sterling, fruit des économies faites sur ses gages.

Son extérieur n'avait rien d'attrayant. Nous ignorons si elle avait servi de modèle à notre ami Hogarth, mais elle ressemblait singulièrement à la jeune femme qui verse du thé à sa maîtresse, dans son troisième tableau des Progrès du libertinage. Elle était d'ailleurs un disciple prononcé de cette fameuse secte fondée par Xantippe, en sorte qu'elle était plus redoutée dans l'école que son mari. A dire vrai, ni là, ni ailleurs, il n'était jamais le maître, en sa présence.

Quoique la physionomie de cette femme n'annonçât pas beaucoup de douceur naturelle, son caractère avait peut-être été aigri par une circonstance qui empoisonne ordinairement le bonheur conjugal. Les enfans sont appelés avec raison les gages de l'amour, et depuis neuf ans de mariage, il ne l'avait pas encore rendue mère : malheur qui ne trouvait

son excuse ni dans son âge, ni dans sa santé, puisqu'il n'avait pas encore trente ans, et qu'il était ce qu'on appelle un gaillard frais et dispos.

Cette circonstance était encore la source d'un autre malheur qui ne tourmentait pas peu le pauvre pédagogue : c'était la jalousie continuelle de sa moitié, qui lui permettait à peine de parler à une seule habitante de la paroisse. La plus simple politesse, la moindre conversation du mari avec l'une d'elles, suffisait pour exposer l'un et l'autre à toute la colère de la femme.

Pour prévenir toute infraction aux devoirs conjugaux, elle avait toujours grand soin de choisir ses servantes parmi ces filles dont la laideur semble garantir la vertu. Le lecteur sait que Jenny Jones était de ce nombre. La figure de cette jeune fille lui inspirait un sentiment profond de sécurité; et comme sa conduite avait toujours été parfaitement modeste, ce qui, dans les femmes, est la conséquence infaillible d'un bon esprit, elle était restée plus de quatre ans chez M. Partridge (c'était le nom du maître d'école), sans donner la moindre inquiétude à sa maîtresse, qui l'avait traitée avec une bonté peu commune, et qui avait même souffert que son mari lui donnât des leçons comme nous l'avons dit plus haut.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte : quand ces maladies sont dans le sang on n'est jamais à l'abri de leurs attaques; elles se déclarent pour la cause la plus légère, et quand on s'y attend le moins.

Ce fut ce qui arriva à mistress Partridge. Pendant plusieurs années, elle avait trouvé bon que son mari instruisît cette jeune fille, et souvent même elle la laissait négliger son ouvrage pour se livrer à l'étude; mais un jour que Jenny lisait avec son mari qui était penché sur elle, mistress Partridge entra par hasard; la jeune fille, je ne sais pourquoi, se leva tout à coup; et le soupçon, pour la première fois, entra dans le cœur de sa maîtresse. Long-temps elle le tint renfermé dans son esprit, comme un ennemi en embuscade,



qui attend du renfort pour paraître et commencer les hostilités. Le renfort arriva bientôt. Peu de temps après, le mari et la femme étant à dîner, le pédagogue dit à sa servante : *Da mihi aliquid potum* [1]. La pauvre fille se mit à sourire, peut-être de ce que le latin était assez mauvais ; et sa maîtresse ayant levé les yeux sur elle, au moment même elle rougit, peut-être parce qu'elle se reprochait d'avoir ri aux dépens de son maître. Mistress Partridge entra aussitôt en fureur, et jeta son assiette à la tête de la pauvre Jenny, en s'écriant :

— Impudente coquine, osez-vous bien, en ma présence, me narguer de concert avec mon mari?

En même temps elle se leva de table, son couteau à la main, et sa vengeance aurait amené probablement une scène tragique, si Jenny, qui avait l'avantage d'être plus près de la porte que sa maîtresse, n'eût évité sa rage en s'enfuyant. Quant au mari, soit que la surprise l'eût rendu immobile, soit que la crainte, ce qui est tout aussi probable, l'eût empêché de s'opposer à cette violence, il resta tremblant sur sa chaise, ouvrant de grands yeux, jusqu'au moment où sa femme, de retour, après avoir poursuivi Jenny, l'obligea de se mettre sur la défensive, puis de battre en retraite, à l'exemple de sa servante.

Cette bonne femme n'était pas plus disposée qu'Othello

« A passer tous les jours de sa vie
Dans de sombres accès de noire jalousie ;
A se charger l'esprit d'un soupçon renaissant
Chaque fois que la lune entrait dans son croissant. »

Chez elle, comme chez lui,

« Douter, pour Othello, C'était prendre un parti. »

Elle ordonna donc à Jenny de faire son paquet sur-le-champ et de déguerpir, bien résolue à ne pas la laisser passer la nuit sous le même toit qu'elle.

1. « Donnez-moi quelque chose à boire. » (*Note du trad.*)

M. Partridge avait acquis trop d'expérience pour intervenir dans une affaire de cette nature. Il eut donc recours à sa recette ordinaire, la patience; car, quoiqu'il ne fût pas grand docteur en latin, il se rappelait, et comprenait fort bien la maxime contenue dans ce vers :

« Leve fit quod bene fertur onus. »

Ce qui veut dire :

« Le poids qu'on porte bien en devient plus léger. »

Axiôme qu'il avait toujours à la bouche, et dont, il faut en convenir, il avait souvent occasion d'éprouver la vérité.

Jenny voulut protester de son innocence; mais la tempête grondait avec trop de violence pour qu'elle pût se faire entendre. Elle se mit donc à faire son paquet, qu'enveloppaient aisément quelques feuilles de papier gris, et ayant reçu le peu de gages qui lui étaient dus, elle retourna chez elle.

Le maître d'école et sa femme passèrent cette soirée d'une manière assez peu agréable; mais, avant le lendemain matin, vint tel incident qui calma un peu la fureur de mistress Partridge, et permit enfin à son mari de se justifier. Elle crut d'autant plus facilement ce qu'il lui dit à ce sujet, qu'au lieu de l'engager à reprendre Jenny à son service, il avait paru content de la voir congédiée. Elle était, disait-il, devenue inutile comme servante; car elle passait tout son temps à lire, et en outre ne montrait pas moins d'insolence que d'entêtement. Le fait est que, depuis quelque temps, elle avait eu avec son maître de fréquentes querelles littéraires, où toujours elle avait eu l'avantage. Mais il ne voulait pas en convenir; et comme elle persistait dans les opinions qu'elle croyait raisonnables, il l'accusait d'obstination, et il commençait à avoir pour elle une antipathie assez prononcée.

CHAPITRE IV.

Dans lequel on verra un des combats ou des duels les plus sanglans, dont les annales domestiques aient jamais gardé le souvenir.

Les raisons données dans le chapitre précédent, quelques autres concessions matrimoniales, bien connues de la plupart des maris, et qui, comme les secrets de la franche-maçonnerie, ne doivent pas être expliquées à ceux qui ne sont pas membres de cette honorable confrérie, rendirent mistress Partridge convaincue qu'elle avait condamné son mari sans motifs, et elle s'efforça par sa douceur et sa bonté de se faire pardonner l'injustice de ses soupçons. Ses passions, quel que fût leur objet, étaient également violentes; autant elle pouvait haïr, autant elle pouvait aimer; mais quoique ces deux passions eussent pris chez elle l'habitude de se succéder, et qu'il n'y eût pas de jour que le pédagogue ne fût l'objet de l'une et de l'autre, cependant dans les grandes occasions, plus l'orage avait été violent, plus le calme était de longue durée. Ce fut ce qui arriva après cet accès de jalousie, elle conserva une humeur affable plus long-temps que son mari ne l'avait jamais éprouvé; et sans quelques petits exercices qui sont des devoirs journaliers pour les disciples de Xantippe, M. Partridge aurait joui d'une parfaite tranquillité pendant plusieurs mois.

Un calme complet en mer est toujours suspect au marin expérimenté, et lui fait pressentir la tempête. Je connais aussi quelques personnes, qui, sans être superstitieuses, sont portées à craindre, quand la paix a duré long-temps, qu'elle ne soit bientôt suivie de la guerre. Aussi les anciens, en pareilles occasions, avaient-ils coutume d'offrir des sacrifices à Némésis, divinité qui, suivant eux, voyait d'un œil d'envie le bonheur des humains et prenait plaisir à le troubler. Comme nous ne croyons plus aux déesses du paganisme, et

que nous ne voulons encourager aucune superstition, nous voudrions que M. John Fr... [1], ou quelque autre philosophe, prît la peine d'expliquer la cause réelle de cette brusque transition si souvent remarquée de la bonne à la mauvaise fortune, et dont nous allons donner un nouvel exemple : nous laisserons à de plus habiles que nous le soin d'en rechercher les causes.

On a toujours trouvé un grand plaisir à connaître et à commenter les actions d'autrui. Aussi, à toutes les époques, chez tous les peuples, y a-t-il eu des lieux de rendez-vous publics où les citoyens se rencontrant trouvaient de quoi satisfaire leur curiosité. Entre autres lieux de réunion, les boutiques de barbier jouirent toujours d'une prééminence méritée. Chez les Grecs, des nouvelles de barbier était une expression proverbiale, et Horace, dans une de ses épîtres, accorde, sous ce rapport, une mention honorable aux barbiers de Rome. On sait que ceux d'Angleterre ne le cèdent en rien à leurs devanciers grecs ou romains. On discute dans leurs boutiques les affaires étrangères presque aussi bien que dans les cafés; et les événemens domestiques s'y traitent beaucoup plus à fond et plus librement; mais ces sortes de boutiques sont exclusivement pour les hommes. Or, comme les femmes de ce pays, particulièrement celles des basses classes, ont des rapports beaucoup plus fréquens entr'elles que celles des autres nations, nos institutions publiques seraient en défaut, si on ne leur avait pas aussi ménagé quelque endroit pour se livrer aux jouissances d'une curiosité qui égale pour le moins celle de l'autre moitié de l'espèce humaine. Grace à cette attention, les belles d'Angleterre doivent se regarder comme les plus heureuses de toutes les femmes, car je ne me souviens pas d'avoir lu dans l'histoire, ou d'avoir vu dans mes voyages, quelque chose de semblable. Ce lieu de rendez-vous n'est autre que la

1. Probablement John Freind, célèbre médecin de ce temps et auteur de plusieurs ouvrages de physiologie. (*Note du trad.*)

boutique de l'épicier [1], entrepôt bien connu de toutes les nouvelles, ou, comme on le dit communément, de tout le commérage de chaque paroisse d'Angleterre.

Un jour que mistress Partridge se trouvait à cette réunion de femmes, une de ses voisines lui demanda si elle avait entendu parler depuis peu de Jenny Jones. La femme du maître d'école lui répondit que non. Sur quoi l'autre lui répliqua en souriant que la paroisse lui avait beaucoup d'obligation d'avoir chassé Jenny.

Mistress Partridge, dont la jalousie, comme le lecteur le sait déjà, était guérie depuis long-temps, et qui n'avait point d'autre grief contre son ancienne servante, répondit qu'elle ne savait pas pourquoi la paroisse pouvait lui en avoir quelque obligation, car elle pensait que Jenny n'avait pas laissé sa pareille. — Vraiment, dit la commère, je l'espère bien, quoique nous ayons chez nous assez de filles dégourdies; vous ne saviez donc pas qu'elle était accouchée de deux bâtards; mais comme ils ne sont pas nés dans la paroisse, mon mari et l'autre administrateur des pauvres disent que nous ne serons pas obligés de les nourrir.

— Deux bâtards! s'écria vivement mistress Partridge; vous me surprenez. Je ne sais si la paroisse sera obligée de les nourrir; mais ce dont je suis sûre, c'est qu'ils y ont été faits, car il n'y a pas neuf mois que la coquine en est partie.

Rien de si prompt, rien de si soudain que les opérations de l'esprit surtout quand il est en proie à la jalousie, avec son cortège ordinaire, l'espérance et la crainte. Mistress Partridge se souvint aussitôt que Jenny ne sortait presque

1. Le mot *épicier* est employé ici parce que la langue française n'en fournit pas qui réponde exactement au mot anglais *chandler*. Il signifie un marchand tenant une petite boutique de détail où l'on trouve ce qui peut être nécessaire à la consommation journalière: pain, viande, beurre, œufs, fromage, savon, chandelles, tabac, merceries et épiceries de tout genre, etc. (*Note du trad.*)

jamais de la maison pendant tout le temps qu'elle avait été à son service. Son mari penché sur sa chaise, Jenny se levant tout émue, les mots latins, le sourire, mille autres circonstances s'offrent en même temps à sa mémoire. La satisfaction que M. Partridge avait montrée du départ de Jenny lui parut à la fois feinte et sincère, alors même elle confirma sa jalousie, car elle l'attribua à la satiété et à toute autre cause non moins condamnable; en un mot, elle fut convaincue du crime de son mari, et elle quitta sur-le-champ l'assemblée, toute confuse. Comme une jeune chatte [1], qui n'a pas dégénéré des branches aînées de sa race, inférieure en force mais égale en cruauté au tigre royal lui-même, quand la souris qu'elle a long-temps tourmentée en jouant, s'est échappée de ses griffes, s'irrite, gronde, frémit et jure; mais si l'on enlève la boîte ou le coffre derrière lequel la souris se cache, elle tombe sur sa proie comme un éclair, mord, égratigne, mutile, déchire le faible animal; telle et non moins furieuse, mistress Partridge se jette sur le pauvre pédagogue : ses injures, ses dents, ses mains, tombent à la fois sur lui; en un instant sa perruque est arrachée, sa chemise déchirée; et cinq ruisseaux de sang qui coulent de son visage attestent le nombre de griffes dont la nature a malheureusement armé son ennemie.

M. Partridge se borna quelque temps à la défensive, ne cherchant qu'à se garantir la figure avec les mains; mais quand il vit que la fureur de son antagoniste ne perdait rien de sa violence, il crut qu'il pouvait du moins chercher à la désarmer, c'est-à-dire à lui tenir les bras. Dans cette lutte, le bonnet de mistress Partridge tomba, ses cheveux, trop courts pour atteindre ses épaules, se dressèrent sur sa tête, le faible ruban qui attachait son corset se rompit, et sa gorge volumineuse prit une direction contraire à celle de ses cheveux : son visage était teint du sang

1. Nom poétique du chat anglais. — On dit dans le même sens Raminagrobis en français.

de son mari, ses dents grinçaient de rage, et le feu lui sortait des yeux comme les étincelles qu'on voit jaillir de la fournaise d'un forgeron; en sorte que cette amazone aurait pu terrifier un homme plus hardi que M. Partridge.

Il eut enfin le bonheur, en s'emparant de ses bras, de rendre inutiles les armes qu'elle portait au bout des doigts. Dès qu'elle s'en aperçut, la douceur de son sexe l'emporta sur la colère, elle fondit en larmes, et finit par s'évanouir.

Le peu de présence d'esprit que M. Partridge avait conservé durant cette scène horrible dont la cause lui était inconnue, l'abandonna alors tout à fait. Il se précipita dans la rue, criant à tue-tête que sa femme était à l'agonie, et conjurant ses voisines de venir à son secours en toute hâte. Quelques bonnes femmes accoururent à ses cris, entrerent dans sa maison, employèrent les remèdes usités en pareil cas, et enfin mistress Partridge, à la grande joie de son mari, revint à elle.

Dès qu'elle eut repris l'usage de ses sens, et qu'elle se fut un peu restaurée avec un cordial, elle raconta à la compagnie combien elle avait sujet de se plaindre de son mari, qui ne s'était pas contenté, dit-elle, de violer la foi conjugale; mais quand elle lui avait adressé de justes reproches, il l'avait traitée avec toute la cruauté possible, lui avait arraché son bonnet, et même ses cheveux, déchiré son corset et donné des coups dont elle porterait les marques jusqu'au tombeau.

Le pauvre homme, qui avait lui-même sur la figure des preuves visibles et multipliées de la colère de sa femme, demeura stupéfait à cette accusation qui, j'en appelle au témoignage du lecteur, n'avait rien de fondé, car il ne l'avait pas frappée une seule fois. Mais ce silence fut interprété par toute la cour comme un aveu du fait, et toutes les commères se mirent, *unâ voce*, à l'accabler de reproches et d'injures, s'écriant qu'il n'y avait qu'un lâche qui pût frapper une femme.

M. Partridge fit preuve d'une patience admirable; mais

quand sa femme montra le sang dont elle avait le visage couvert, comme une preuve de sa barbarie, il ne put s'empêcher de réclamer ce qui lui appartenait, car ce sang était bien le sien, et il trouvait fort extraordinaire qu'il demandât vengeance contre lui, comme le sang de la victime contre le meurtrier; la seule réponse qui lui fut faite par ces commères, c'est qu'il était fâcheux que ce sang ne fût pas sorti de son cœur plutôt que de ses joues, déclarant toutes que si leurs maris osaient lever la main contre, elles leur arracheraient les entrailles.

Après beaucoup de reproches sur ce qui s'était passé, et de conseils donnés à M. Partridge pour sa conduite future, les commères se retirèrent enfin, et laissèrent le mari et la femme en conférence privée, où le pédagogue apprit bientôt la cause de toutes ses souffrances.

CHAPITRE V.

De nature à exercer le jugement du lecteur.

On a dit, et c'est, je crois, une observation fort juste, qu'il y a peu de secrets qui n'aient été confiés qu'à une seule personne; mais certainement ce serait presque un miracle qu'un évènement de cette nature fût connu de toute une paroisse, sans que sa notoriété s'étendît plus loin. En effet, peu de jours après, tout le pays, pour nous servir d'une expression proverbiale, ne parla plus que du maître d'école de Little-Baddington. Ici l'on disait qu'il avait battu sa femme de la manière la plus cruelle; là, qu'il l'avait assassinée; ailleurs, qu'il lui avait cassé les deux bras; plus loin, les deux jambes; en un mot, il n'est sorte de mauvais traitemens auxquels soit exposée une créature humaine que M. Par-

tridge ne fût accusé dans un pays ou dans un autre d'avoir infligés à sa femme. Les versions variaient aussi sur l'origine de la querelle; car, si les uns disaient que mistress Partridge avait surpris son mari couché avec sa servante, d'autres répandaient des bruits tout différens; il s'en trouvait même qui attribuaient la faute à la femme et la jalousie au mari.

Mistress Wilkins était depuis long-temps instruite de cette querelle; mais comme elle en ignorait la véritable cause, elle jugea à propos de garder le silence. Peut-être avait-elle d'autres raisons pour agir de la sorte : selon le dire général, M. Partridge avait tort, et sa femme l'avait offensé, lorsqu'elle était au service de M. Allworthy : or mistress Débora ne pardonnait pas aisément. Mais comme son œil était perçant et savait lire dans l'avenir, elle avait compris qu'un jour, selon toute apparence, le capitaine Blifil deviendrait son maître. Comme le capitaine ne voulait pas beaucoup de bien au petit enfant trouvé, elle s'imagina qu'elle lui rendrait un grand service si elle pouvait faire quelque découverte qui diminuât l'affection que M. Allworthy avait conçue pour cet enfant, ce qui causait des inquiétudes si vives au capitaine qu'il n'était pas toujours maître de les cacher, même en présence de M. Allworthy; quoique sa femme, qui jouait son rôle beaucoup mieux en public, lui recommandât souvent de suivre son exemple et de fermer les yeux sur la folie de son frère, folie, disait-elle, qu'elle voyait aussi bien que lui, et qu'elle désapprouvait autant que personne.

Mistress Wilkins, ayant donc par hasard, quoique long-temps après, appris toute la vérité, ne manqua pas de s'en faire raconter tous les détails; et se hâta de dire au capitaine qu'elle avait enfin découvert le véritable père du petit bâtard; elle était fâchée de voir, ajouta-t-elle, que l'affection de son maître pour cet enfant nuisait à sa réputation dans le pays.

Cette conclusion fut blâmée par le capitaine qui se montra mécontent du jugement indirect qu'elle portait sur la



conduite de son maître. Car si l'honneur ou le bon sens lui eussent permis de faire alliance avec mistress Débora, son orgueil n'y eût jamais consenti. Rien de moins politique, il est vrai, que de se liguer avec les domestiques contre leur maître; car on devient par là leur esclave et l'on doit craindre à chaque instant qu'ils ne vous trahissent. Ce fut peut-être cette considération qui empêcha le capitaine de s'expliquer davantage avec mistress Wilkins, et d'encourager l'indiscrétion de ses discours. Quoiqu'il ne parût montrer aucune satisfaction de cette découverte, il en était ravi dans le fond de l'ame, et bien résolu d'en tirer le meilleur parti possible. Il renferma long-temps ce secret dans son cœur, dans l'espoir que M. Allworthy pourrait l'apprendre de quelque autre personne; mais mistress Wilkins, soit qu'elle fût piquée de la conduite du capitaine, soit que, ne comprenant pas ses motifs, elle craignît que cette découverte ne lui déplût, n'ouvrit plus la bouche sur cette affaire.

En y réfléchissant, il m'a paru assez étrange que la gouvernante n'ait jamais fait part de cette nouvelle à mistress Blifil, car les femmes sont plus portées à faire de pareilles confidences aux personnes de leur sexe qu'à celles du nôtre. Le seul moyen, à ce qu'il me semble, de résoudre cette difficulté, c'est d'attribuer son silence à la mésintelligence survenue entre elle et sa maîtresse. Mistress Blifil était peut-être mécontente des marques d'intérêt que la gouvernante prodiguait à l'enfant trouvé : car, tandis qu'elle s'efforçait de lui nuire pour se concilier les bonnes graces du capitaine, elle avait pour cet enfant, en présence de M. Allworthy, des attentions d'autant plus marquées, qu'elle voyait croître sa tendresse pour lui. Cette conduite, malgré le soin qu'elle prenait, en d'autres momens, de tenir un tout autre langage devant mistress Blifil, blessait peut-être la délicatesse de cette dame, qui finit par détester mistress Wilkins; et quoiqu'elle ne fît rien, ou peut-être qu'elle ne pût rien faire pour la faire congédier, elle trouva du moins le moyen de lui rendre la vie très-dure. Mistress Débora en

conçut tant de dépit, que, par esprit de contradiction, elle témoigna le plus tendre attachement au petit Jones.

Le capitaine, craignant que l'histoire ne vînt à s'oublier, saisit enfin une occasion de la raconter lui-même. Un jour qu'il était engagé avec M. Allworthy dans une discussion sur la charité, il lui démontrait avec beaucoup d'érudition que ce mot, dans les saintes Ecritures, ne signifiait nulle part bienfaisance et générosité.

— La religion chrétienne, disait-il, avait été établie dans un but beaucoup plus noble que celui de fortifier des principes de bienfaisance prêchés depuis long-temps par la plupart des philosophes païens. Quoique cette vertu puisse être mise au rang des vertus morales, elle est bien éloignée de cette sublime disposition chrétienne, de cette vaste élévation de pensée dont la pureté touche presque à la perfection des anges, qu'on ne peut acquérir et exprimer qu'à l'aide de la grace. Ceux qui s'approchent le plus du sens de l'Ecriture, ajouta-t-il, sont ceux qui entendent, par le mot charité, cette candeur qui nous porte à juger favorablement et avec bienveillance des actions de nos semblables; vertu dont la nature a quelque chose de bien plus noble et de bien plus étendu qu'une misérable distribution d'aumônes qui ne peuvent jamais être utiles qu'à un bien petit nombre quand nous irions même jusqu'à ruiner nos familles. Au contraire, la charité, prise dans l'autre sens, dans le sens le plus vrai, peut s'étendre sur tout le genre humain. Si l'on pense à la pauvreté des disciples du Sauveur, il serait absurde de croire que la doctrine de la générosité, ou de l'aumône, leur ait été prêchée; et comme nous ne pouvons supposer qu'il l'ait recommandée à des hommes qui ne pouvaient la pratiquer, encore moins devons-nous penser qu'elle soit ainsi comprise par des gens qui peuvent la mettre en pratique et qui ne le font pas.

— Mais, continua-t-il, quoiqu'il n'y ait que bien peu de mérite, selon moi, à ces actes de générosité, je dois avouer qu'une belle ame y trouverait un grand plaisir, si elle n'était

pas arrêtée par cette considération, que nous sommes exposés à nous laisser tromper, et à répandre souvent nos plus grands bienfaits sur les gens qui le méritent le moins; ce qui nous est arrivé, avouez-le, dans l'affaire de ce misérable Partridge et deux ou trois exemples de ce genre diminuent singulièrement la satisfaction intérieure qu'un homme compatissant trouverait à faire du bien. Bientôt même il n'osera plus donner, par la crainte de soutenir le vice et d'encourager les méchans : faute très-grave dont on prétendrait en vain s'excuser en disant que tel n'a pas été notre dessein, à moins que nous n'ayons eu le soin de bien choisir ceux que nous avons obligés. C'est, je n'en doute pas, cette considération qui a souvent enchaîné la libéralité de plus d'un homme renommé d'ailleurs pour sa piété et ses vertus.

M. Allworthy répondit qu'il ne pouvait discuter avec le capitaine sur la langue grecque, et par conséquent rien dire sur le véritable sens du mot qu'on avait traduit par celui de *charité*; mais qu'il avait toujours pensé que ce mot devait être entendu dans un sens pratique, et que l'aumône faisait au moins partie de cette vertu.

Quant au mérite de cette action, il pensait tout-à-fait comme le capitaine; car, pouvait-il y en avoir à s'acquitter d'un devoir ? Quel que soit le sens du mot *charité*, chaque page du nouveau Testament prouve assez que l'aumône est un des devoirs imposés par Dieu à l'homme. Cette obligation, prescrite par la loi naturelle aussi bien que par la religion nous procure par elle-même une satisfaction si douce que s'il existe un seul devoir qui porte avec lui sa récompense, c'est assurément celui-là.

— Pour dire vrai, continua-t-il, il y a une sorte de générosité, de charité, comme j'aimerais à l'appeler, qui semble avoir quelque apparence de mérite; c'est quand, par un principe de bienveillance et d'affection chrétienne, nous donnons à autrui ce dont nous avons réellement besoin nous-mêmes: quand, pour diminuer la misère des

autres, nous consentons à la partager, en leur donnant ce dont nous pouvons à peine nous passer. Voilà ce que je crois méritoire. Mais ne soulager nos frères qu'à l'aide de notre superflu; être charitable, s'il faut se servir de ce mot, plutôt aux dépens de notre bourse, que de nous-mêmes; sauver de la misère quelques familles plutôt que d'orner notre maison d'un tableau de prix, ou de satisfaire toute autre vanité aussi futile; c'est, ce me semble, n'agir qu'en créature humaine. J'irai même plus loin, c'est être épicurien; car que peut désirer le plus grand épicurien, si ce n'est d'avoir pour manger plusieurs bouches au lieu d'une? or, c'est je crois ce qu'on peut dire de celui qui sait que le pain de plusieurs familles est dû à sa libéralité. Quant à la crainte de faire du bien à ceux qui peuvent par la suite s'en rendre indignes, quoique cela arrive souvent, ce n'est pas une raison suffisante pour détourner de sa bienfaisance l'homme généreux. Je ne crois pas que le plus ou moins d'exemples d'ingratitude qu'on peut citer, nous autorisent à endurcir notre cœur contre la misère de nos semblables; tel ne sera pas du moins l'effet qu'il produira sur un cœur aussi bienfaisant. Il ne faut rien moins que la certitude d'une dépravation universelle pour fermer à la charité le cœur d'un homme vertueux; et cette triste conviction doit conduire, à mon avis, soit à l'athéisme, soit au fanatisme. Mais de ce qu'il existe quelques individus dépravés, il est injuste de conclure qu'ils le soient tous; et c'est, je crois, ce que n'a jamais fait l'homme qui, en sondant son propre cœur, y trouve une exception à cette règle générale. M. Allworthy finit par demander quel était ce Partridge, que le capitaine avait appelé un misérable.

— Je veux parler, répondit le capitaine, de Partridge le barbier, le maître d'école. N'est-ce pas là le nom qu'on lui donne? Partridge, le père de l'enfant que vous avez trouvé dans votre lit.

M. Allworthy parut très-surpris en apprenant cette nouvelle, et le capitaine ne le parut pas moins de ce qu'il l'igno-



rait. Il la savait, dit-il, depuis plus d'un mois; et enfin il se souvint, non sans peine, que c'était mistress Wilkins qui la lui avait apprise.

Débora fut appelée sur-le-champ, et comme elle confirma ce que le capitaine avait dit, M. Allworthy, de l'avis de son beau-frère, l'envoya sur-le-champ à Little-Baddington, pour qu'elle s'assurât de la vérité du fait. Le capitaine avait déclaré qu'il n'aimait pas qu'on jugeât à la hâte en affaires criminelles, et il ne voulait pas, disait-il, qu'on prît une résolution préjudiciable à l'enfant ou au père, avant d'être bien convaincu que ce dernier était véritablement coupable; quoiqu'il se fût assuré lui-même près d'une voisine de Partridge, de la vérité du fait, il était trop généreux pour donner de telles preuves à M. Allworthy.

CHAPITRE VI.

Procès du maître d'école Partridge, pour cause d'incontinence. — Déposition de sa femme. — Courte réflexion sur la sagesse de nos lois, et autres matieres graves qui feront d'autant mieux qu'elles seront mieux comprises.

On peut être surpris qu'une histoire si connue, et qui avait été le sujet de tant de conversations, ne fût jamais parvenue aux oreilles de M. Allworthy, peut-être le seul de tout le canton qui n'en eût pas entendu parler.

Pour expliquer, jusqu'à un certain point, ce fait au lecteur, je crois devoir l'informer qu'il n'existait personne dans tout le royaume qui fût moins intéressé que M. Allworthy à réfuter la doctrine développée dans le chapitre précédent, sur l'interprétation du mot *charité;* car il pratiquait également cette vertu dans l'un et l'autre sens. Comme personne n'était plus sensible aux malheurs des autres, ni

plus disposé à les soulager dans leurs besoins, personne aussi n'avait plus de ménagemens pour la réputation de ses semblables, et n'était plus lent à croire la moindre chose qui fût à leur désavantage. La médisance ne trouva donc jamais accès à sa table; et si, comme le dit un vieux proverbe, on peut connaître un homme par la société qu'il fréquente, nous nous hasarderons à dire que par le ton de la conversation que l'on entend à la table d'un grand, on peut juger de ses opinions religieuses et politiques, de son goût, en un mot de son caractère. Car, bien qu'il y ait toujours certain nombre d'originaux, qui disent partout ce qu'ils pensent, la plupart sont trop bien formés au métier de courtisans pour ne pas accommoder leur conversation aux goûts et à l'inclination de leurs supérieurs.

Mais, pour en revenir à mistress Wilkins, elle exécuta sa mission en grande hâte, quoique la distance fût de quinze milles, et elle rapporta des preuves si complètes du crime du maître d'école, que M. Allworthy crut devoir mander le coupable pour l'interroger *vivâ voce*. M. Partridge fut donc sommé de venir se justifier, s'il le pouvait, de l'accusation portée contre lui.

Le jour fixé, comparurent devant M. Allworthy, à Paradise-Hall, ledit Partridge, sa femme Anne, et mistress Wilkins, son accusatrice.

M. Allworthy ayant pris place sur son siége de justice, Partridge fut amené à la barre. Lorsqu'il eut entendu l'accusation portée contre lui par mistress Wilkins, il déclara qu'il n'était pas coupable, et protesta hautement de son innocence.

Mistress Partridge fut alors interrogée, et après s'être modestement excusée de l'obligation où elle se trouvait de témoigner de la vérité contre son mari, elle raconta toutes les circonstances que le lecteur connaît déjà, et dit en finissant que son mari lui-même avait fait l'aveu de son crime.

Lui avait-elle pardonné ou non? c'est ce que je n'oserai

pas décider; mais il est certain qu'elle paraissait malgré elle dans cette affaire, et il est probable, pour certaines autres raisons, qu'on n'aurait jamais pu la déterminer à faire une déposition semblable, si mistress Wilkins n'avait eu l'adresse de lui faire tout avouer à l'avance dans sa propre maison, et ne lui avait promis, au nom de M. Allworthy, que la punition de son mari ne s'étendrait pas sur elle.

Partridge n'en persista pas moins à protester de son innocence, tout en convenant qu'il avait fait l'aveu qu'on venait de lui opposer. Il assura pour l'expliquer qu'il y avait été forcé par les importunités perpétuelles de sa femme: convaincue de son crime, elle avait juré de le tourmenter sans relâche jusqu'à ce qu'il eût tout avoué, et lui avait promis dans ce cas de n'en parler jamais. C'était, dit-il, ce qui l'avait engagé, quoique innocent, à s'avouer coupable, et il se serait résigné, par ce motif, à s'accuser d'un assassinat.

Mistress Partridge ne put supporter patiemment cette imputation, et n'ayant, dans le lieu où elle se trouvait, d'autre remède que ses larmes, elle en appela des torrens à son secours; puis, s'adressant à M. Allworthy:

— Monsieur, s'écria-t-elle, jamais femme ne fut aussi mal traitée que je l'ai été par ce monstre. Ce n'est pas là le premier, le seul exemple de sa perfidie. Non, Monsieur, mille fois il a déshonoré le lit conjugal par sa débauche. J'aurais pu supporter son ivrognerie et sa paresse, s'il n'avait pas violé un des saints Commandemens de Dieu. Encore si le crime eût été commis hors de chez moi, je me croirais moins outragée; mais avec ma propre servante, dans ma propre maison, sous mon propre toit, souiller la chasteté de mon lit, comme il l'a fait, j'en suis certaine, avec d'infâmes créatures. — Oui, misérable, vous avez souillé mon propre lit, et vous venez ensuite m'accuser de vous avoir contraint à l'aveu de la vérité. Est-il probable que j'aie pu lui faire cette violence? mon pauvre corps ne porte que des marques trop nombreuses de sa cruauté. Si vous

aviez été un homme, malheureux, vous auriez rougi de traiter une femme de cette manière; mais vous n'êtes pas la moitié d'un homme, vous le savez, et vous n'avez jamais été pour moi un mari. Vous osez courir après des coquines, vous l'osez, tandis que je suis sûre que...... Mais puisqu'il me pousse à bout, je suis prête à jurer sur ma tête que je les ai surpris au lit ensemble. Oui! tu l'avais oublié, sans doute, quand tu m'as battue au point de me faire perdre connaissance, et que tu m'as mis le visage tout en sang uniquement parce que je te reprochais avec douceur ton adultère; mais je puis en appeler au témoignage de toutes mes voisines. Tu m'as brisé le cœur; oui, tu l'as brisé!

Ici M. Allworthy, l'interrompant, la pria de se calmer, et l'assura qu'il lui rendrait justice. Se tournant alors vers Partridge que l'étonnement et la peur avaient privé de la raison, il lui dit qu'il était fâché de voir qu'il existât un homme aussi corrompu dans le monde. Il lui déclara que ses impostures et ses démentis aggravaient singulièrement son crime, et qu'il ne pouvait l'expier que par un prompt aveu et un repentir sincère: il l'exhorta donc à ne point persister plus long-temps à nier un fait si clairement prouvé par le témoignage même de sa femme.

Je demande ici au lecteur un moment de patience pour rendre un juste hommage à la profonde sagesse de nos lois, qui refusent d'admettre le témoignage d'une femme pour ou contre son mari. — Car, dit un savant auteur, qui, je crois, n'a jusqu'à ce jour été cité que dans des ouvrages de jurisprudence, ce serait le meilleur moyen de faire naître entre eux des dissensions éternelles. Quelle source féconde de parjures, et de condamnations à l'amende, à l'emprisonnement, au fouet, à l'exil, à la potence!

Partridge continuait à garder le silence; quand il reçut l'ordre de parler, il répondit qu'il avait déjà dit la vérité, et il prit à témoin de son innocence le ciel et Jenny elle-même, pria M. Allworthy de l'envoyer chercher sur-le-



champ; car il ignorait ou feignait d'ignorer qu'elle n'était plus dans le canton.

M. Allworthy, que son amour pour la justice et son sang-froid admirable avaient rendu le magistrat le plus disposé à entendre avec patience tous les témoins qu'un accusé pouvait faire paraître pour sa défense, consentit à surseoir au jugement jusqu'à l'arrivée de Jenny. Il dépêcha de suite un messager pour la faire venir au plus tôt, et après avoir engagé Partridge et sa femme à vivre en paix, il leur ordonna de se représenter devant lui sous trois jours; car Jenny était à une journée de distance.

Le jour fixé, toutes les parties ayant comparu, le messager, de retour, annonça qu'il n'avait pas trouvé Jenny, et qu'elle avait disparu quelques jours auparavant avec un officier recruteur.

M. Allworthy déclara que le témoignage d'une fille de si mauvaises mœurs n'aurait pas mérité une grande confiance; mais il ne pouvait s'empêcher de penser que si elle avait été présente et eût déclaré la vérité, elle aurait confirmé ce que tant de circonstances, l'aveu fait par Partridge à sa femme et la déclaration positive de celle-ci, prouvaient déjà suffisamment. Il exhorta donc encore une fois le maître d'école à faire un aveu sincère, et voyant qu'il persistait dans ses protestations d'innocence, il le déclara coupable et ajouta que sa conduite le rendait indigne de ses bienfaits. En conséquence, il le priva de la pension qu'il lui faisait, et lui recommanda le repentir pour l'autre monde, et le travail dans celui-ci pour se soutenir lui et sa femme.

Le pauvre Partridge se trouva bientôt le plus malheureux des hommes : il avait perdu la meilleure partie de son revenu, par suite de la déposition de sa femme; et pas un jour ne se passait sans qu'elle lui reprochât cette perte. Mais tel était son sort, et force lui fut de s'y soumettre.

Quoique je l'aie appelé le pauvre Partridge, je désire

que le lecteur attribue cette épithète à mon naturel compatissant, et de n'en rien conclure en faveur de son innocence. S'il est innocent ou coupable, c'est ce qu'on saura par la suite, mais si la muse de l'histoire m'a confié quelques-uns de ses secrets, je ne me permettrai certainement pas de les divulguer avant d'en avoir reçu la permission. Ici donc le lecteur doit suspendre sa curiosité; quelle que soit la vérité du fait, il est certain que les preuves de la culpabilité de Partridge ne manquaient pas à M. Allworthy. Il en aurait fallu même beaucoup moins pour décider une haute cour de justice en pareil cas, et cependant, malgré l'assurance positive de mistress Partridge, qui aurait appuyé sa déposition par le serment le plus solennel, il était possible que le maître d'école fût parfaitement innocent. En comparant l'époque du départ de Jenny de Little-Baddington avec celle de son accouchement, il était évident que l'enfant avait été conçu dans ce village, mais il ne s'en suivait pas aussi nécessairement que Partridge en fût le père; car, sans parler d'autres circonstances, il se trouvait dans la même maison un jeune homme de dix-huit ans environ qui avait entretenu avec Jenny des relations suffisantes pour faire naître un soupçon raisonnable, et cependant la jalousie est si aveugle que cette idée ne se présenta jamais à l'esprit de la vindicative mistress.

Partridge fut-il repentant selon le conseil que lui en avait donné M. Allworthy, c'est ce qui est moins certain. Ce qu'on peut assurer, c'est que sa femme se repentit du fond du cœur de la déposition qu'elle avait faite contre lui; surtout quand elle vit que mistress Débora l'avait trompée, et qu'elle refusait d'intercéder en sa faveur auprès de M. Allworthy. Elle eut pourtant un peu plus de succès en s'adressant à mistress Blifil; comme le lecteur doit l'avoir remarqué, c'était une femme d'un meilleur caractère. Elle se chargea de solliciter auprès de son frère le rétablissement de la pension supprimée. C'était son bon cœur qui sans doute la faisait agir ainsi; mais elle était portée à la pitié,

accusé et convaincu d'avoir dérobé des pommes dans un verger, enlevé un canard dans la basse-cour d'un fermier et pris une balle dans la poche de maître [1] Blifil.

Ses vices paraissaient sous un jour d'autant plus désavantageux qu'on les opposait aux vertus de maître Blifil, son jeune compagnon, d'un caractère si différent de celui de Tom que non seulement la famille Allworthy, mais encore tout le voisinage retentissaient de ses louanges : il était, il faut l'avouer, doué des plus heureuses dispositions ; sobre, discret et pieux plus qu'on ne l'est à son âge. Ces qualités lui gagnèrent l'affection de tous ceux qui le connaissaient, tandis que généralement Tom n'était pas aimé. Presque partout on s'étonnait que M. Allworthy consentît à faire élever ce mauvais sujet avec son neveu, sans craindre que celui-ci ne se laissât corrompre par un aussi mauvais exemple.

Un incident qui survint à cette époque jettera plus de jour sur le caractère de ces deux jeunes gens que la plus longue dissertation.

Tom Jones, qui, malgré tous ses vices, est et doit être le héros de cette histoire, n'avait qu'un seul ami parmi tous les domestiques du château; car pour mistress Wilkins, elle l'avait depuis long-temps abandonné et s'était réconciliée avec sa maîtresse. Cet ami était le garde-chasse, assez mauvais garnement de sa nature, et qui ne passait pas pour avoir des idées beaucoup plus justes que Tom lui-même sur la différence du *meum* et du *tuum*. Aussi les domestiques n'épargnèrent-ils pas les sarcasmes à cette amitié toute particulière; tantôt c'était un vieux proverbe, tantôt un mot qui l'est devenu, mais le sens de tous leurs discours pouvait se réduire à ce vieil axiôme latin : *noscitur a socio* ; ce qui peut, je crois, se traduire en français : — Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

A dire vrai, quelques-unes des horribles méchancetés de

1. On appelle *maître, master*, le fils de la maison. (*Note du trad.*)

Jones, dont nous venons de citer trois exemples, provenaient peut-être des encouragemens que lui donnait ce drôle qui, deux ou trois fois, avait été ce que la loi appelle complice du fait [1]. Le canard tout entier et une grande partie des pommes avaient été mangés par le garde-chasse et sa famille, quoique le pauvre Jones, qui seul avait été découvert, eût supporté tout le blâme et tous les coups; ce fut encore son partage dans l'occasion suivante.

Le domaine de M. Allworthy était contigu au manoir d'un de ces gentilshommes qu'on appelle *conservateurs de gibier*. A en juger par l'excessive sévérité avec laquelle ils punissent la mort d'un lièvre ou d'une perdrix, on pourrait croire qu'ils ont adopté la même superstition que les Banians de l'Inde, qui, dit-on, consacrent leur vie à conserver et à protéger certains animaux; mais nos Banians d'Angleterre, qui garantissent bien certains animaux de l'atteinte de tout autre ennemi, en massacrent eux-mêmes sans pitié la charge d'un cheval; en sorte qu'on ne peut vraiment pas les accuser d'aucunes de ces superstitions païennes.

Quant à moi, je n'ai pas si mauvaise opinion de cette classe d'hommes, et je pense qu'ils répondent au vœu de la nature, et qu'ils remplissent les grands desseins auxquels ils sont appelés, beaucoup mieux que leurs semblables. Horace nous dit qu'il existe une espèce d'hommes:

« Fruges consumere nati; »

c'est-à-dire, nés pour manger les fruits de la terre.

Je ne doute pas qu'il n'y en ait d'autres:

« Feras consumere nati, »

nés pour manger les animaux sauvages, ou, comme on les appelle communément, le gibier; et personne ne niera, je

1. An accessary after the fact.

crois, que ces gentilshommes campagnards n'accomplissent le but de leur création.

Le jeune Tom était un jour à chasser avec le garde, lorsqu'il fit lever une compagnie de perdrix sur les lisières de cette terre voisine, dont la fortune, pour remplir les sages intentions de la nature, avait gratifié un des consommateurs de gibier; les perdrix prirent leur vol de ce côté, et les deux chasseurs les virent s'abattre au milieu de quelques touffes de genets, à deux ou trois cents pas au-delà des limites du domaine de M. Allworthy.

Celui-ci avait donné au garde-chasse les ordres les plus sévères, et lui avait défendu, sous peine de perdre sa place, de jamais entrer sur aucune terre voisine, qu'elle appartînt au maître de ce manoir ou à des propriétaires moins rigides. A la vérité, cette défense n'avait pas toujours été très-scrupuleusement observée à l'égard des derniers. Quant au gentilhomme chez qui les perdrix s'étaient réfugiées, le garde-chasse, qui connaissait son caractère, ne s'était jamais hasardé à mettre le pied sur son domaine; il ne l'eût pas même osé en cette occasion, si son jeune compagnon, qui brûlait de poursuivre les perdrix fugitives, ne l'en eût vivement sollicité; les instances de Jones et son amour pour la chasse lui firent oublier cette fois la recommandation de M. Allworthy; il entra sur la terre défendue et tua une perdrix.

Le gentilhomme se promenait alors à cheval à peu de distance; à peine eut-il entendu le coup de fusil, qu'il accourut à la hâte et découvrit le pauvre Tom; car le garde-chasse, heureusement pour lui, s'était glissé dans un buisson épais et s'y tenait caché. Notre conservateur fouilla le jeune homme, et trouvant sur lui la perdrix, le menaça de sa vengeance, et jura qu'il porterait plainte à M. Allworthy. Il tint parole, car il se rendit sur-le-champ au château, se plaignit de la violation de son territoire avec autant d'amertume que si l'on fût entré dans sa maison avec effraction, et qu'on eût emporté ses meubles les plus précieux. Il

ajouta qu'il y avait encore quelqu'un avec Tom, quoiqu'il n'eût pu le découvrir, car deux coups de fusil avaient été tirés presque au même instant.

— Je n'ai trouvé que cette perdrix, continua-t-il; mais Dieu sait tout le mal qu'ils ont pu faire.

A son retour, Tom fut mandé aussitôt devant M. Allworthy. Il avoua le fait, et n'allégua pour excuse que ce qui était de toute vérité, c'est-à-dire qu'il avait fait lever les perdrix sur les terres de M. Allworthy.

M. Allworthy lui demanda ensuite quel était l'individu qui l'accompagnait, et déclara qu'il voulait à tout prix le savoir, en instruisant le coupable de la circonstance des deux coups de fusil que le seigneur et ses domestiques affirmaient avoir entendus. Tom persista fermement à soutenir qu'il était seul; il faut avouer pourtant qu'il montra d'abord un peu d'hésitation, ce qui aurait confirmé l'opinion de M. Allworthy, quand même elle ne l'eût été déjà par des faits antérieurs.

Le garde, qui était en état de suspicion, fut mandé à son tour et subit un semblable interrogatoire. Mais, comptant sur la promesse que Tom lui avait faite de prendre tout sur lui, il nia impudemment qu'il l'eût accompagné à la chasse, et même qu'il l'eût vu depuis midi. M. Allworthy se tourna alors vers Jones, avec plus de colère qu'il n'en avait jamais montré, lui conseilla d'avouer qui était avec lui, et lui répéta qu'il était résolu à le savoir. Même obstination de la part de Jones; M. Allworthy, courroucé, le congédia en lui disant qu'il lui donnait jusqu'au lendemain pour réfléchir, et qu'alors il serait interrogé par une autre personne et dans d'autres formes.

Le pauvre Jones passa une nuit d'autant plus triste qu'il n'avait pas son compagnon ordinaire, maître Blifil, qui avait accompagné sa mère dans une visite. La crainte du châtiment qui lui serait infligé était le moindre de ses malheurs. Sa plus vive inquiétude était que sa fermeté ne l'abandonnât, et qu'il ne fût réduit à trahir le garde-chasse; car



il savait qu'un tel aveu entraînerait infailliblement la ruine de cet homme.

Le garde ne put passer la nuit dans des dispositions plus calmes; il avait les mêmes craintes que le jeune homme, et prenait bien plus d'intérêt à son honneur qu'à sa peau.

Dans la matinée, quand Tom se rendit près du révérend M. Thwackum, à qui M. Allworthy avait confié l'éducation des deux enfans, il subit le même interrogatoire que la veille et fit les mêmes réponses; ce qui lui valut une fustigation tellement barbare qu'elle égalait presque la torture à laquelle on applique les criminels dans certains pays pour leur arracher des aveux. Tom souffrit cette punition avec beaucoup de courage, et quoique son maître, dans l'intervalle d'un coup à l'autre, lui renouvelât l'injonction de nommer son complice, il aima mieux se laisser battre jusqu'au sang que de trahir son ami et de manquer à sa promesse.

Le garde-chasse fut alors tiré d'inquiétude, et M. Allworthy lui-même se reprocha à son tour les souffrances de Jones; car, outre que M. Thwackum, furieux de ne pouvoir faire dire à l'enfant ce qu'il voulait lui arracher, avait porté la sévérité plus loin que ce digne homme ne l'aurait exigé, M. Allworthy commençait à soupçonner que son voisin s'était trompé, ce que sa colère et sa précipitation rendaient assez probable; quant à ce que les domestiques avaient dit pour confirmer les plaintes de leur maître, il n'y attachait pas grande importance. Or, comme il ne pouvait supporter un seul instant l'idée de s'être à la fois montré injuste et cruel, il fit venir Tom devant lui, et, après quelques exhortations douces et affectueuses, il lui dit :

— Je suis convaincu, mon cher enfant, que mes soupçons n'étaient pas fondés, et je suis fâché que vous en ayez été puni sévèrement.

Et, en forme de réparation, il lui fit présent d'un petit cheval, en répétant encore combien il regrettait ce qui s'était passé. Cette extrême bonté envers Tom lui fit sentir plus

vivement sa faute que n'aurait pu faire la plus grande sévérité, et les coups de fouet de Thwackum lui avaient paru plus faciles à supporter que la générosité d'Allworthy; les larmes lui vinrent aux yeux, et il se jeta à ses genoux, en s'écriant :

— Vous avez trop de bonté pour moi, Monsieur; oui, vous en avez trop, et je ne les mérite pas.

Son cœur était si plein qu'il avait peine à garder son secret; mais le bon génie du garde-chasse lui rappela sur-le-champ quelle en serait la triste conséquence, et cette considération lui ferma la bouche.

Thwackum fit tout ce qu'il put pour dissuader M. Allworthy de témoigner à l'enfant aucune compassion; il avait, disait-il, persisté dans un mensonge, et une seconde correction pourrait éclaircir l'affaire; mais M. Allworthy ne voulut point consentir à cette nouvelle épreuve. Il dit que l'enfant, dans la supposition même de sa culpabilité, avait déjà été suffisamment puni. Un point d'honneur malentendu avait pu le pousser au mensonge.

— Point d'honneur, s'écria vivement Thwackum, ce n'est qu'obstination et entêtement. L'honneur peut-il apprendre à mentir? L'honneur peut-il exister sans la religion?

Cette conversation eut lieu à table, à la fin du dîner, en présence d'un convive qui prit alors part à la discussion; mais, avant d'aller plus loin, il faut que nous le fassions en peu de mots connaître à nos lecteurs.

CHAPITRE III.

Caractères de M. Square le philosophe, et de M. Thwackum le théologien. Singulière dispute.

Ce nouveau personnage, qui demeurait depuis quelque temps chez M. Allworthy, se nommait Square. Il avait per-



fectionné par une éducation soignée le peu de talens que lui avait départis la nature. Il connaissait à fond tous les auteurs anciens, et savait par cœur Aristote et Platon. C'était sur ces deux modèles qu'il s'était principalement formé, suivant tantôt les opinions de l'un, tantôt celles de l'autre; en morale, platonicien décidé; en religion, porté à l'aristotélisme.

Quoiqu'il se fût composé, comme nous venons de le dire, une morale d'après les idées de Platon, il était cependant de l'avis d'Aristote, en considérant ce grand homme plutôt comme un philosophe spéculatif, que comme un législateur. Il portait ce sentiment si loin qu'il regardait toute vertu comme une affaire de pure théorie. Jamais, il est vrai, je n'ai entendu dire qu'il l'eût avoué à personne: mais lorsque j'examine sa conduite, je ne puis m'empêcher de penser que telle était son opinion; ce qui, du reste, explique on ne peut mieux quelques contradictions apparentes de son caractère. M. Square et M. Thwackum étaient rarement ensemble sans se quereller, car leurs principes étaient diamétralement opposés. Square soutenait que la nature humaine était un composé parfait de toutes les vertus, et que le vice était, comme la difformité du corps, une déviation de cette nature. Thwackum, au contraire, prétendait que la nature humaine, depuis la chute du premier homme, n'était qu'un cloaque d'iniquités, jusqu'à ce que la grace l'eût purifiée et rachetée. Ils n'étaient d'accord que sur un seul point, c'était, dans tous leurs discours sur la morale, de ne jamais employer le mot bonté. La phrase favorite du premier était: « La beauté naturelle de la vertu; » celle du second: « Le pouvoir divin de la grace. » Le premier mesurait toutes les actions sur la règle immuable de la justice et sur la convenance éternelle des choses; le second décidait tout par l'autorité, citant l'Ecriture sainte et ses commentateurs, comme l'homme de loi cite *Coke sur Littleton*, traité dont le commentaire a la même autorité que le texte.

Après cette courte introduction, nous prierons nos lec-

teurs de se rappeler que le théologien avait terminé son discours par une question triomphante à laquelle il ne croyait pas qu'on pût répondre : l'honneur peut-il exister sans la religion? Square répondit qu'il était impossible de discuter philosophiquement avant que la signification des mots fût bien établie; qu'il n'y en avait pas deux dont le sens fût plus vague et plus incertain que ceux que Thwackum venait de prononcer; car, disait-il, il y avait presque autant d'opinions différentes sur l'honneur que sur la religion. — Mais, ajouta M. Square, si vous entendez par honneur la véritable beauté naturelle de la vertu, je soutiendrai qu'il peut exister indépendamment de toute religion, et vous en conviendrez vous-même, une seule exceptée; il en sera de même du musulman, du juif, et de toutes les sectes qui se partagent le monde.

Thwackum répliqua que c'était argumenter avec la malignité ordinaire aux ennemis de la véritable Eglise; et qu'il ne doutait pas que tous les infidèles et tous les hérétiques du monde ne voulussent, s'ils le pouvaient, resserrer l'honneur dans les bornes de leurs erreurs absurdes et de leurs damnables illusions.— Et parce qu'il y a, ajouta-t-il, tant d'opinions absurdes sur l'honneur, ce n'est pas une raison de penser qu'il y ait plusieurs sortes d'honneur. Il en est de même de la religion, j'entends la religion chrétienne, et non seulement la religion chrétienne, mais la religion protestante, et non seulement la religion protestante, mais la religion de l'Eglise anglicane. Et quand je parle d'honneur, j'entends ce mode de la grace divine qui s'accorde avec cette religion et qui en dépend, et qui ne s'accorde avec aucune autre et qui ne dépend d'aucune autre. Or, dire que l'honneur, tel que je l'entends ici, et tel qu'on a dû supposer que je l'entendais, puisse justifier et surtout inspirer un mensonge, c'est une absurdité trop grande pour être comprise.

-- J'avais à dessein évité, reprit Square, de tirer de mes argumens une conclusion qui me paraissait évidente;



mais si vous l'en avez tirée vous-même, au moins n'avez-vous pas essayé d'y répondre. Cependant, laissant de côté l'article de la religion, il est clair, je pense, d'après ce que vous avez dit, que nous avons des idées différentes sur l'honneur, sans quoi nous emploierions les mêmes termes pour en faire la définition? J'ai dit que le véritable honneur et la véritable vertu sont des mots presque synonymes, ayant tous deux pour base la règle immuable de la justice et la convenance éternelle des choses; or comme le mensonge en est l'opposé, il est certain que le véritable honneur ne peut approuver le mensonge, et en cela je crois que nous sommes d'accord. Mais dire que cet honneur est fondé sur la religion, quand il lui est antérieur, si par religion on entend une loi positive..... — Moi d'accord! s'écria Thwackum, d'accord avec un homme qui prétend que l'honneur est antérieur à la religion! M. Allworthy, ai-je rien dit qui.....

Il allait continuer, quand M. Allworthy interrompit la discussion en leur disant avec beaucoup de sang-froid qu'ils avaient tous deux mal compris ce qu'il voulait dire, car il n'avait point parlé du véritable honneur. Il est pourtant possible qu'il n'eût pas aisément calmé ces deux antagonistes qui commençaient à s'échauffer, si un autre incident n'eût pour le moment mis fin à la dispute.

CHAPITRE IV.

Contenant une apologie de l'auteur, et un incident puéril qui peut-être en aurait aussi besoin.

Avant de continuer, qu'on me permette de prévenir les fausses interprétations auxquelles un trop grand zèle pourrait conduire quelques lecteurs, car je ne voudrais en blesser

aucun, surtout ceux qui défendent avec chaleur la cause sacrée de la vertu et de la religion. J'espère donc que personne, me comprenant mal ou dénaturant à plaisir ma pensée, ne m'accusera d'avoir voulu jeter du ridicule sur les plus grandes perfections de la nature humaine, qui seules peuvent ennoblir et purifier le cœur de l'homme et l'élever au-dessus de la brute. Je me hasarderai donc à dire, lecteur, et plus vous êtes vertueux vous-même, plus vous serez porté à me croire, que j'aurais mieux aimé ensevelir dans un oubli éternel les opinions de ces deux personnages que de nuire à l'une ou à l'autre de ces deux belles causes. C'est, au contraire, pour les servir que j'ai entrepris de retracer la vie et les actions de deux de leurs faux et prétendus champions. Un ami perfide est l'ennemi le plus dangereux, et je dirai hardiment que les hypocrites ont fait un tort plus réel à la religion et à la vertu que toute l'audace des impies et des libertins. Si la religion et la vertu, dans toute leur pureté, sont appelées à juste titre les liens de la société civile, et sont vraiment le plus grand des bienfaits, de même quand elles sont empoisonnées et corrompues par la fraude, l'hypocrisie ou l'affectation, elles en deviennent le plus grand fléau, et ont conseillé les plus grands crimes dont les hommes se soient rendus coupables. Certes, on ne me reprochera point d'avoir livré au ridicule ces deux personnages; mais comme ils disent souvent des choses justes et sensées, je crains qu'on ne les confonde avec d'autres et qu'on ne m'accuse de faire de tous leurs discours un objet de moquerie. Mais le lecteur voudra bien considérer qu'aucun de ces deux hommes n'étant fou, on ne doit pas supposer qu'ils n'aient émis que de faux principes, et qu'ils n'aient débité que des absurdités. Quelle injure n'aurais-je donc pas faite à leur caractère si je n'en avais choisi que le mauvais côté? Combien alors leurs argumens tronqués auraient-ils dû paraître misérables et révoltans!

Après tout, ce n'est ni la religion ni la vertu, c'est le

manque de l'une et de l'autre que j'expose ici au ridicule. Si Thwackum n'avait pas trop négligé la vertu, et Square la religion en composant leurs divers systèmes, et qu'ils n'eussent pas mis entièrement de côté toute bonté naturelle de cœur, ils n'auraient pas été tournés en dérision dans cette histoire, dont nous allons reprendre le fil.

L'incident qui mit fin aux débats rapportés dans le chapitre qui précède, n'était autre chose qu'une querelle entre maître Blifil et Tom Jones; il en résulta que le premier eut le nez tout en sang : car si Blifil, quoique le plus jeune, avait sur Tom l'avantage de la taille, celui-ci lui était de beaucoup supérieur dans le noble art de boxer. Cependant Tom évitait soigneusement toute querelle avec ce jeune homme; car malgré tous ses méchans tours, Tom était un garçon fort inoffensif, il aimait réellement Blifil, et d'ailleurs M. Thwackum, servant toujours de second à celui-ci, aurait suffi pour le retenir; mais, comme le dit avec raison certain auteur, nul homme n'est sage à toute heure; qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'un enfant ne le soit pas davantage? A la suite d'une dispute qui s'était élevée en jouant, entre les deux enfans, maître Blifil appela Tom un mendiant et un bâtard; sur quoi celui-ci, qui ne manquait pas d'emportement dans le caractère, avait accommodé de fort vilaine façon le visage de son adversaire. Le nez en sang, les yeux en pleurs, maître Blifil parut devant son oncle et le redoutable Thwackum, accusant Tom de l'avoir attaqué, battu et blessé. Tom, mandé aussitôt à la barre, s'excusa sur la provocation qu'il avait reçue; c'était la seule chose dont maître Blifil eût oublié de rendre compte. Il est possible toutefois que cette circonstance fût sortie de sa mémoire; car il répliqua qu'il n'avait pas employé un langage semblable. — A Dieu ne plaise, ajouta-t-il, que d'aussi vilains mots sortent de ma bouche!

Tom, contre toutes les formes légales, affirma positivement que telles avaient été les expressions de Blifil. Quoi de moins surprenant! s'écria celui-ci; ceux qui ont fait un

mensonge n'ont guère de scrupule d'en faire un second. Si j'avais menti à mon maître aussi impudemment que vous l'avez fait, je serais honteux de me montrer.

— Quel mensonge, mon enfant? demanda Thwackum avec empressement.

— Quoi! répondit maître Blifil, en versant un torrent de larmes, ne vous a-t-il pas dit qu'il était seul à la chasse quand il a tué la perdrix, et cependant il sait... oui, il le sait, car il me l'a avoué, il sait que George le garde-chasse était avec lui. Il m'a même dit : niez-le si vous le pouvez, oui, vous m'avez dit que, plutôt que d'avouer la vérité, vous vous seriez laissé mettre en pièces.

A ces mots, le feu jaillit des yeux de Thwackum. — Oh! oh! s'écria-t-il, avec un air de triomphe : voilà vos fausses idées d'honneur! voilà l'enfant qu'il ne fallait pas fustiger une seconde fois! Mais M. Allworthy se tourna vers Tom, et lui dit d'un ton plus doux :

— Est-ce vrai, mon enfant? Comment se fait-il que vous ayez persisté si obstinément dans un mensonge?

— Tom répondit qu'il méprisait le mensonge autant que qui que ce fût; mais il croyait que l'honneur l'obligeait d'agir comme il avait fait, car il avait promis au pauvre George de ne pas le découvrir : je le lui devais, ajouta-t-il, car le garde-chasse m'avait prié de ne pas entrer sur les terres du voisin, et ce n'était que par complaisance et en cédant à mes importunités qu'il avait consenti à me suivre. C'est là la vérité tout entière, j'en ferai le serment si on l'exige. Ayez pitié, Monsieur, je vous en supplie, de la famille de ce pauvre homme. C'est moi qui suis le seul coupable; il n'a pu résister à mes instances. En vérité, Monsieur, ce que j'ai dit peut à peine s'appeler un mensonge, car il est, soyez-en sûr, tout-à-fait innocent. J'aurais suivi seul la compagnie de perdrix, c'est même ce que je fis d'abord; il ne m'a accompagné que pour prévenir un plus grand mal. Faites-moi punir, Monsieur, reprenez le petit

cheval que vous m'avez donné : mais, je vous en conjure, pardonnez au pauvre George !

M. Allworthy hésita quelques instans et congédia ensuite les deux enfans en leur recommandant de vivre désormais en meilleure intelligence.

CHAPITRE V.

Opinions du théologien et du philosophe sur les deux enfans ; motifs de leurs opinions, et autres choses.

Il est probable qu'en révélant un secret que n'avait pu lui cacher une amitié trop confiante, le jeune Blifil épargna à son compagnon une bonne correction ; l'histoire du nez tout en sang aurait suffi à Thwackum pour l'infliger aussitôt ; mais le premier méfait fit oublier celui-ci. M. Allworthy déclara en particulier à Thwackum qu'il pensait que l'enfant méritait plutôt une récompense qu'une punition, et le pédagogue eut les mains liées par un pardon général.

Thwackum, qui ne pensait qu'aux verges, se récria contre cette faiblesse, qu'il oserait appeler, dit-il, une indulgence coupable. Pardonner de pareils crimes, c'était les encourager. Il s'étendit sur la nécessité de corriger les enfans, et cita différens passages de Salomon, qui se trouvent dans tant d'autres ouvrages, qu'on ne les trouvera pas ici. Il fit ensuite sur le mensonge une longue dissertation qui témoignait aussi de son savoir.

Square dit qu'il avait cherché à concilier la conduite de Tom avec ses idées de vertu parfaite, mais qu'il n'avait pu y réussir. Il avoua qu'il y avait dans cette action quelque chose qui, à la première vue, ressemblait à du courage ; mais que le courage étant une vertu et la fausseté un vice, il ne pouvait les accorder ensemble. Il ajouta que c'était en quelque sorte confondre la vertu et le vice ; qu'il laissait à

M. Thwackum le soin de décider si une plus forte correction ne devenait pas nécessaire.

Ces doctes personnages, d'accord pour blâmer Tom Jones, ne le furent pas moins pour louer maître Blifil. Le théologien déclara que mettre la vérité au grand jour était le devoir de tout homme religieux ; et le philosophe ajouta que rien n'était plus conforme à la règle de la justice comme à l'éternelle et immuable convenance des choses.

Tous ces raisonnemens ne firent que peu d'impression sur l'esprit de M. Allworthy, et ne purent le décider à consentir à la punition de Tom. Il y avait au fond de son cœur un sentiment auquel l'inviolable fidélité de ce jeune homme répondait beaucoup mieux que la religion de Thwackum ou la vertu de Square. Il défendit donc expressément au premier de punir Jones pour ce qui s'était passé, et le pédagogue obéit à contre-cœur et non sans murmurer que c'était en faire un enfant gâté.

Le digne homme montra plus de sévérité envers le garde-chasse. Il le fit venir en sa présence, et, après verte semonce, lui paya ses gages et lui donna son congé. M. Allworthy observa avec raison qu'il y avait une grande différence entre le mensonge fait pour s'excuser soi-même, ou excuser un autre. Il ajouta qu'il ne s'était montré si rigoureux que parce que le garde avait souffert que Tom Jones subit un châtiment cruel, qu'il aurait dû prévenir en avouant lui-même la vérité.

Quand cette histoire devint publique, bien des gens eurent une opinion différente de celle de Square et de Thwackum, sur la conduite des deux enfans. Maître Blifil fut appelé dans le village un drôle, un misérable, et reçut mainte autre épithète du même genre; tandis que Tom fut partout honoré du nom d'enfant généreux, d'honnête et brave camarade. Sa conduite à l'égard de George lui valut l'affection de tous les domestiques; car, quoique le garde-chasse fût assez généralement haï, il ne fut pas plus tôt renvoyé qu'il devint l'objet de leur compassion. Ils donnèrent

les plus grands éloges à l'amitié et au courage de Tom Jones, et blâmèrent maître Blifil aussi ouvertement qu'ils l'osaient sans courir le danger d'offenser sa mère. Le pauvre Tom paya cher les complimens qu'il reçut. Il avait bien été défendu à Thwackum d'exercer son bras pour ce qui s'était passé ; mais, comme le dit le proverbe, il est aisé de trouver un bâton, etc., et il n'est pas plus difficile de trouver des verges. Or, l'impossibilité de s'en procurer aurait pu seule empêcher Thwackum de châtier le pauvre Jones.

Si le plaisir qu'il prenait à ce jeu eût été le seul motif du pédagogue, il se le serait également procuré aux dépens de maître Blifil; car M. Allworthy lui avait souvent recommandé de ne faire aucune différence entre les deux enfans; mais Thwackum était aussi doux et aussi indulgent pour l'un, qu'il se montrait dur et même barbare pour l'autre. Il est vrai que Blifil avait gagné l'amitié de son maître par le profond respect qu'il lui témoignait en toute occasion, et surtout par la docilité avec laquelle il recevait sa doctrine ; car il avait appris par cœur, et répétait souvent ses phrases ; de plus, il soutenait tous ses principes religieux avec un zèle surprenant dans un si jeune homme, ce qui le rendait cher au digne précepteur.

Tom Jones, au contraire, témoignait peu de respect à son maître ; il oubliait souvent, à l'approche du pédagogue, d'ôter son chapeau et de le saluer. Quant à ses préceptes et à son exemple, il ne songeait nullement à en profiter. Dans le fait, c'était un enfant inconsidéré, étourdi, ayant aussi peu de réserve dans sa conduite que de gravité dans son maintien ; et l'air sérieux de son camarade le faisait rire à gorge déployée.

M. Square avait pour Blifil les mêmes motifs de préférence; car Tom Jones ne faisait pas plus d'attention aux discours savans que le philosophe lui adressait en pure perte, qu'à ceux de Thwackum. Il osa même une fois plaisanter sur la règle de la justice ; et dit un autre jour qu'il croyait qu'il n'y avait pas de règle au monde qui pût pro-

duire un homme tel que son père : M. Allworthy lui permettait de lui donner ce nom.

Maître Blifil, au contraire, avait assez d'adresse à seize ans pour gagner les bonnes graces de nos deux antagonistes. Il était toute religion avec l'un, toute vertu avec l'autre ; et lorsqu'ils étaient réunis, il gardait un profond silence, que chacun d'eux interprétait en sa faveur. Il ne se contentait même pas de flatter en face, il saisissait souvent l'occasion de faire, en leur absence, leur éloge à M. Allworthy. Quand son oncle, seul avec lui, approuvait quelqu'une des maximes de religion ou de morale que constamment il débitait, le jeune homme d'en attribuer aussitôt le mérite aux bonnes leçons de Square ou de Thwackum ; il savait que l'écuyer répétait ces complimens à ceux à qui ils étaient destinés, et l'expérience lui avait appris à connaître la vive impression qu'ils faisaient sur le philosophe comme sur le théologien : car il n'y a point de flatterie plus irrésistible que celle qui nous arrive de seconde main.

Blifil ne tarda pas d'ailleurs à s'apercevoir que le panégyrique de ses instituteurs était agréable à M. Allworthy lui-même ; c'était à ses yeux un éloge indirect du plan singulier d'éducation qu'il avait conçu. Ce digne homme ayant remarqué combien était imparfaite l'organisation de nos écoles publiques, où la jeunesse contracte si aisément toute espèce de vices, avait résolu de faire élever chez lui son neveu et le petit Tom qu'il avait en quelque sorte adopté. Il espérait les préserver ainsi des dangers de la corruption auxquels les aurait inévitablement exposés la fréquentation du collége ou des universités. Tandis qu'il cherchait un précepteur, M. Thwackum lui fut recommandé par un ami dont le jugement ne lui inspirait pas moins de confiance que l'intégrité. Ce Thwackum était agrégé dans un collége où il demeurait presque constamment; sa piété, son savoir et ses bonnes mœurs lui avaient acquis une grande réputation. Ces qualités sans doute avaient engagé l'ami de M. Allworthy à le recommander. Il faut dire aussi qu'il avait

justice; puis ils se récrièrent contre une punition infligée de sang-froid, et firent à l'envi l'éloge de la pitié et de la clémence.

Ces cris devinrent encore plus violens par la mort de mistress Partridge, que l'on n'avait pas honte d'imputer à la sévérité, ou, comme on voulut bien l'appeler, à la cruauté de M. Allworthy, quoique la maladie dont elle était morte fût parfaitement connue, et ne pût être regardée comme le résultat de la misère.

Partridge ayant perdu sa femme, ses écoliers et sa pension, et ne recevant plus aucun secours de son bienfaiteur inconnu, résolut de changer de théâtre, et quitta le village où il courait grand risque de mourir de faim, au milieu de la compassion universelle de tous ses voisins.

CHAPITRE VII.

Légère esquisse de la félicité que peut procurer la haine à un couple prudent. — Courte apologie de ceux qui ferment les yeux sur les défauts de leurs amis.

Quoique le capitaine eût complètement ruiné le pauvre Partridge, il n'en avait pas recueilli le fruit qu'il espérait; car, bien loin de chasser l'enfant trouvé de sa maison, M. Allworthy s'attachait tous les jours davantage au petit Tom, comme s'il eût voulu racheter en quelque sorte sa rigueur envers le père, par un surcroît de tendresse et d'affection pour le fils.

Cette conduite aigrissait singulièrement le capitaine; non moins que les libéralités journalières de M. Allworthy, qu'il regardait comme des vols faits à sa propre fortune. Sur ce point, comme sur tout autre, il n'était guère d'accord avec sa femme; et, bien que l'amour qui a pour fondement les

qualités de l'esprit soit plus durable, au dire des gens sages, que celui qui est fondé sur la beauté, le contraire eut lieu dans cette union. L'esprit même des deux époux devint pour eux l'occasion de querelles toujours renaissantes, qui finirent du côté de la femme par un souverain mépris pour son mari, et du côté du mari, par une aversion profonde pour sa femme.

Comme tous deux s'étaient principalement livrés à l'étude de la théologie, ce fut, dès le premier instant de leur connaissance, leur sujet de conversation le plus ordinaire. Le capitaine, en homme bien élevé, avait toujours, avant son mariage, sacrifié son opinion à celle de sa maîtresse, non pas avec la maladresse d'un sot opiniâtre, qui, même en cédant, n'est pas fâché de laisser apercevoir qu'il croit avoir raison. Au contraire, quoique l'homme du monde le plus vain, M. Blifil abandonnait si complètement la victoire à son antagoniste, que miss Bridget, qui n'avait pas le moindre doute sur sa sincérité, se retirait toujours du combat, pleine d'admiration pour son propre mérite et de tendresse pour son amant.

La condescendance de Blifil pour une femme qu'il méprisait profondément ne lui était pas aussi pénible, sans doute, que si quelque espoir d'avancement l'eût contraint à de pareils actes de déférence envers un Hoadley[1], ou quelque autre savant renommé. Cependant elle lui coûtait encore trop pour qu'il la prolongeât sans motifs. Aussi, le mariage conclu, cette complaisance lui devint insupportable, au point qu'il se mit à régenter sa femme avec une hauteur et une insolence qu'on ne rencontre que chez un homme méprisable, et que savent supporter ceux-là seuls qui ne méritent pas le mépris.

Quand la première tendresse fut passée, et que la rai-

1. Célèbre controversiste anglais qui fut successivement nommé à quatre évêchés. (*Note du trad.*)

son, dans les longs et paisibles intervalles de l'amour, eut ouvert les yeux à la dame, elle remarqua bientôt ce changement de conduite dans un mari qui ne répondait plus à ses argumens qu'avec ironie et dédain. Loin de souffrir cet outrage, avec une lâche résignation, elle en fut au contraire si vivement courroucée qu'il aurait pu en résulter quelque évènement tragique, si sa colère n'eût pris un cours moins fatal en lui inspirant pour l'intelligence de son mari un profond mépris, qui modérait un peu sa haine, quoiqu'elle en eût aussi une assez bonne dose.

Celle que le capitaine portait à sa femme était beaucoup plus franche. Il ne la méprisait pas précisément, parce que sa taille était petite ou que son esprit était médiocre et peu cultivé. Dans l'opinion qu'il avait du sexe féminin, il allait plus loin que le morose Aristote lui-même. Il regardait la femme comme un animal domestique, méritant un peu plus de considération qu'un chat, parce que ses fonctions avaient un peu plus d'importance; mais il y avait entre eux, suivant lui, une différence si légère, qu'en contractant mariage avec les terres et domaines de M. Allworthy, il lui aurait été parfaitement égal de prendre l'un ou l'autre par-dessus le marché. Néanmoins son orgueil s'aperçut bientôt du mépris que sa femme commençait à lui montrer, ce qui, joint au dégoût que lui inspirait le souvenir de son amour, l'anima contre elle d'une sorte de haine invincible.

Il n'est qu'une situation, dans le mariage, qui exclue tout plaisir; c'est l'état d'indifférence. J'espère qu'un grand nombre de mes lecteurs savent par expérience quelle jouissance on trouve à faire le bonheur d'un objet aimé; mais je crains qu'il n'y en ait aussi qui aient goûté la satisfaction de tourmenter celui qu'on hait. C'est, je crois, pour se procurer ce dernier plaisir, qu'on voit souvent les deux époux renoncer au repos dont ils pourraient jouir malgré leurs défauts réciproques. Aussi la femme feint-elle souvent des transports d'amour et de jalousie, et se refuse-t-elle

même tous les plaisirs, pour troubler ceux de son mari; tandis que celui-ci se gêne, se contraint, et reste avec celle qu'il déteste pour la forcer à rester seule avec celui qu'elle ne déteste pas moins. De là encore ces torrens de larmes qu'une veuve répand quelquefois sur le tombeau d'un mari qu'elle ne laissa jamais en repos pendant sa vie et qu'elle n'a plus l'espoir de tourmenter après sa mort.

Mais si jamais époux ont goûté ce plaisir, c'est sans contredit le capitaine Blifil et sa femme; l'un avançait-il une opinion, l'autre aussitôt de soutenir le contraire; si l'un proposait une partie de plaisir, l'autre y trouvait toujours quelque obstacle. Jamais la même personne n'était l'objet de leur affection ou de leur haine, de leurs éloges ou de leur blâme; en conséquence comme le capitaine voyait de mauvais œil le petit enfant trouvé, sa femme se mit à lui prodiguer presque autant de caresses qu'à son propre fils.

Le lecteur comprendra aisément que ces divisions perpétuelles entre le mari et la femme troublaient singulièrement le repos de M. Allworthy, qui avait cru que ce mariage ferait le bonheur de tous les trois; mais, quoique un peu trompé dans ses espérances, il s'en fallait pourtant de beaucoup qu'il connût toute la vérité : car le capitaine étant, pour certaines raisons faciles à comprendre, toujours sur ses gardes en sa présence, sa femme était obligée, de peur de mécontenter son frère, d'avoir la même réserve. Il est possible, en effet, qu'un tiers soit intimement lié avec deux époux doués de quelque discrétion, qu'il demeure dans la même maison, sans qu'il se doute de l'antipathie qu'ils ont l'un pour l'autre. Quoique la journée entière puisse quelquefois être trop courte pour la haine comme pour l'amour, les heures que le mari et la femme passent naturellement ensemble, à l'abri de tout témoin, fournissent à ceux qui savent se modérer assez d'occasions de satisfaire leur passion favorite, de sorte qu'ils peuvent fort bien, s'ils s'aiment, passer quelques heures en compagnie sans se dire des douceurs, et sans se cracher au visage, s'ils se haïssent.

Peut-être M. Allworthy en vit-il assez pour concevoir un secret sentiment de peine, car il ne faut pas toujours conclure qu'un homme sage n'est pas blessé, parce qu'il ne gémit ni ne pleure comme une femme ou un enfant. Il serait encore possible qu'il eût découvert quelques défauts du capitaine, sans en être grandement choqué; les hommes qui savent unir la sagesse à la bonté prenant les choses et les personnes comme elles sont, sans se plaindre de leurs imperfections, ni tenter de les corriger. Ils peuvent remarquer un défaut dans un parent, dans un ami, dans une personne de leur connaissance, et ne jamais en parler ni à lui ni à d'autres, et les aimer tout autant; si la bienveillance ne venait tempérer la pénétration de notre esprit, nous ne pourrions sans folie contracter la moindre amitié; j'espère que mes amis me pardonneront si je leur déclare que je n'en connais point qui soient sans défaut; et je serais bien fâché qu'un seul d'entr'eux ne vît pas les miens. Nous demandons et nous accordons tour à tour pareille indulgence; c'est un exercice de l'amitié, et ce n'est peut-être pas le moins agréable : nous devons même être indulgens sans souhaiter de n'avoir plus besoin de l'être. Chercher à réformer les imperfections naturelles de ceux que nous aimons, est une marque de folie. Il peut se trouver un défaut dans la composition la plus parfaite de la nature humaine, de même qu'une paille dans la plus belle porcelaine; et quoiqu'il n'y ait à cela aucun remède, dans l'un et dans l'autre cas, le modèle ne perd rien de sa valeur.

M. Allworthy voyait certainement quelques imperfections dans le capitaine; mais comme ce dernier était un homme adroit, toujours sur ses gardes devant lui, ce n'était à ses yeux que de légères taches dans un bon caractère; son indulgence les lui faisait oublier, et sa prudence l'empêchait d'en parler au capitaine lui-même. Il aurait sans doute pensé différemment s'il eût connu toute la vérité, ce qui serait peut-être arrivé avec le temps, si le mari et la femme eussent toujours continué à vivre de la sorte; mais



la fortune fut assez bonne pour y mettre obstacle en forçant le capitaine à faire une chose qui lui rendit toute la tendresse et toute l'affection de sa femme.

CHAPITRE VIII.

Recette infaillible, même dans les cas les plus désespérés, pour regagner l'affection d'une femme quand on l'a perdue.

Le capitaine Blifil se dédommageait amplement des momens désagréables qu'il passait avec son épouse, et il en passait le moins possible, par les délicieuses méditations auxquelles il se livrait quand il était seul. C'était sur la fortune de M. Allworthy qu'il méditait exclusivement; il occupait son esprit à calculer quelle était la valeur exacte des biens de son beau-frère et trouvait toujours occasion de refaire cette estimation à son avantage; puis il se plaisait à rêver à des changemens dans la maison, dans les jardins, soit pour améliorer le domaine, soit pour embellir le château. Aussi s'appliqua-t-il à l'étude de l'architecture et du jardinage, et lût-il beaucoup de livres qui traitaient de ces matières; cette lecture occupait tout son temps et formait son seul amusement. Il s'était arrêté enfin à un plan admirable, et nous regrettons beaucoup de ne pouvoir le mettre sous les yeux de nos lecteurs, car tout le luxe du siècle actuel ne pourrait, je crois, l'égaler. Ce plan avait, au suprême degré, les deux principaux mérites des grandes entreprises de cette nature: une dépense énorme pour l'exécuter et un temps infini pour l'amener à perfection. Il se promettait bien que l'immense fortune qu'il supposait à M. Allworthy et dont il se croyait sûr d'hériter, lui servirait à payer les dépenses; quant au temps, la force de sa constitution et son âge peu avancé écartaient de son esprit la crainte de ne pas vivre assez pour accomplir ses desseins.

Rien ne manquait plus à l'exécution de ses desseins que la mort de M. Allworthy; pour en calculer l'époque, il avait employé tout ce qu'il savait d'algèbre, et acheté tous les ouvrages qui traitent des chances et de la durée moyenne de la vie humaine. Il en vint enfin à se convaincre que la chance qu'il avait chaque jour pour que cette mort arrivât le jour même, devait s'accroître en peu d'années dans une forte progression.

Mais tandis que le capitaine était un jour plongé dans une profonde méditation de ce genre, il lui arriva un accident aussi fâcheux qu'imprévu. La fortune, avec toute sa malice, ne pouvait imaginer rien de plus cruel, rien qui vînt plus mal à propos, rien qui ruinât plus complètement tous ses projets; en un mot, pour ne pas tenir le lecteur trop long-temps en suspens, à l'instant même où son cœur s'épanouissait à l'idée de tout le bonheur dont le ferait jouir la mort de M. Allworthy, lui-même mourut d'apoplexie.

Par malheur, cet accident arriva au capitaine comme il se promenait seul, le soir; en sorte qu'on ne put lui donner aucun secours, dans le cas où des secours eussent pu le sauver. Il prit donc la mesure de la portion de terre désormais suffisante pour son ambition et il resta étendu mort; exemple mémorable de la vérité de cette observation d'Horace:

« Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulchri
Immemor struis domos. »

Sentence morale qui peut ainsi se traduire: — Tu te procures les plus riches matériaux pour bâtir, quand il ne te faut qu'une pioche et une bèche; et tu te construis une demeure de cinq cents pieds d'étendue sur cent de hauteur, oubliant celle de six pieds sur deux.

CHAPITRE IX.

Preuve de l'infaillibilité de la recette précédente, tirée des lamentations de la veuve. — Autres accessoires de la mort, comme les médecins, etc. — Épitaphe dans le bon style.

M. Allworthy, sa sœur et une autre dame étaient réunis comme d'habitude dans la salle à manger. Après avoir attendu beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire, M. Allworthy témoigna le premier quelque inquiétude de l'absence du capitaine, qu'il savait très-exact à l'heure des repas, et donna ordre qu'on sonnât la cloche au-dehors de la maison et principalement du côté où M. Blifil faisait ordinairement ses promenades. Mais tout fut inutile : par un fâcheux hasard le capitaine avait été ce soir-là se promener dans une autre direction. Mistress Blifil déclara qu'elle éprouvait la plus vive inquiétude ; sur quoi l'autre dame qui était une de ses intimes amies, et qui avait pu lire au fond de son cœur, fit tout ce qu'elle put pour la tranquilliser, en lui disant : — Que certainement il y avait de quoi s'inquiéter, mais qu'il ne fallait pas désespérer encore ; que peut-être la beauté de la soirée avait engagé son mari à faire une plus longue promenade, ou qu'il avait été retenu chez quelque voisin. — Mistress Blifil s'écria qu'elle était sûre qu'il lui était arrivé quelque accident, car il ne se serait pas absenté sans l'en faire avertir, sachant à quel point elle serait alarmée. La dame n'ayant pas d'autres argumens à faire valoir, s'en tint aux propos d'usage en pareilles occasions, l'invita à ne pas s'effrayer, ce qui pourrait avoir des suites fâcheuses pour sa santé ; puis lui versant un grand verre de vin, elle l'engagea à boire et finit par l'y décider.

M. Allworthy qui avait été lui-même chercher le capitaine, rentra en ce moment, pouvant à peine parler et le visage défait. Mais comme le chagrin agit diversement sur les différens esprits, le même sentiment qui lui avait ôté la voix,



donna l'essor à celle de mistress Blifil. Elle proféra des plaintes amères, et des torrens de larmes accompagnèrent ses lamentations. Son amie lui dit qu'elle ne pouvait blâmer sa douleur, mais lui conseilla en même temps de ne pas trop s'y livrer, et s'efforça de la modérer par des observations philosophiques sur le grand nombre de traverses auxquelles l'humanité est chaque jour exposée; considérations suffisantes, disait-elle, pour nous armer de courage contre tous les accidens. L'exemple de son frère devait lui apprendre ce que c'est que la résignation; quoique son affliction ne pût, selon toute apparence, égaler la sienne, il en éprouvait cependant une très-vive; mais sa soumission à la volonté divine savait la retenir dans de justes bornes.

— Ne parlez pas de mon frère, s'écria mistress Blifil, c'est moi seul qui dois être l'objet de votre pitié. Que sont toutes les craintes de l'amitié auprès de ce qu'une femme éprouve en de telles occasions? — Oh! il est perdu! — Quelqu'un l'a assassiné! Je ne le verrai plus! — Ici, l'abondance des larmes produisit sur elle le même effet que la douleur sur M. Allworthy, et elle fut réduite au silence.

En ce moment, un domestique accourut hors d'haleine, en s'écriant: — Le capitaine est retrouvé! mais avant qu'il eût eu le temps d'en dire davantage, on en vit entrer deux autres qui portaient le corps du défunt.

Ici le lecteur curieux peut observer une autre nuance dans les effets du chagrin. La même cause qui avait rendu M. Allworthy muet, avait provoqué les cris et les lamentations de sa sœur; de même ce spectacle qui fit couler les larmes du digne homme tarit sur le champ celles de la veuve. Elle poussa un grand cri, et tomba évanouie.

La salle était alors pleine de domestiques; les uns, avec la dame dont nous avons parlé, prirent soin de mistress Blifil; les autres, avec M. Allworthy, emportèrent le capitaine dans sa chambre, le mirent dans un lit bien chaud, et employèrent tous les moyens possibles pour le rappeler à la vie.

Nous serions ravis d'apprendre à nos lecteurs que le

même succès couronna les soins qu'on donna aux deux époux. Ceux qui avaient secouru la dame, réussirent si bien, que, lorsque son évanouissement eut duré le temps exigé par les convenances, elle revint à elle, à leur grande satisfaction; quant au capitaine, on eut beau le saigner, le frotter, lui faire avaler des spiritueux, tout fut inutile : la mort, ce juge inexorable, l'avait condamné, et lui refusa un sursis, quoique le corps gisant fût assisté de deux docteurs, qui ne vinrent que pour être payés au même instant.

Ces deux docteurs, que, pour éviter toute application maligne, nous appellerons le docteur Y et le docteur Z, après lui avoir tâté le pouls, c'est-à-dire le docteur Y au bras droit, et le docteur Z au bras gauche, s'accordèrent à déclarer qu'il était bien mort, mais ils différèrent d'avis sur sa maladie ou sur la cause de sa mort. Le docteur Y prétendit qu'il était mort d'apoplexie, le docteur Z d'épilepsie. De là grande discussion entre nos deux savans; chacun fit valoir des argumens en faveur de son opinion. Comme leurs raisons étaient de même force, elles ne servirent qu'à confirmer chaque docteur dans son sentiment, sans faire la moindre impression sur son adversaire.

A vrai dire, il n'y a guère de médecin qui n'ait sa maladie favorite, à laquelle il attribue toutes les victoires de la mort sur la nature humaine; la goutte, le rhumatisme, la pierre, la gravelle, la consomption, trouvent toutes leur patron dans la faculté, et surtout la fièvre nerveuse, ou la fièvre morale. C'est ainsi que peuvent s'expliquer ces différences d'opinion qu'on remarque quelquefois entre les membres les plus savans d'une faculté de médecine sur la cause de la mort d'un malade : différences qui ont grandement surpris tous ceux qui n'avaient pas la connaissance que nous venons de signaler ici. Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il qu'au lieu d'essayer de rendre la vie au capitaine, nos savans docteurs se soient mis sur-le-champ à disputer sur la cause de son trépas. Mais toutes les expériences possibles avaient vraiment été faites avant leur arrivée; on s'était empressé de mettre

le capitaine dans un lit bien chaud, de lui ouvrir les veines, enfin de lui faire avaler et respirer toutes sortes de spiritueux; les médecins ne pouvant donc rien ordonner qui n'eût été fait, ne surent comment passer le temps que l'usage et la décence les obligent de rester auprès de leurs malades pour gagner leurs honoraires, se virent-ils contraints de chercher un sujet de conversation quelconque, et quel autre se présentait plus naturellement que celui dont il vient d'être fait mention?

Nos docteurs allaient se retirer, lorsque M. Allworthy, abandonnant comme eux le capitaine, et se soumettant à la volonté divine, demanda des nouvelles de sa sœur, et les pria de se rendre auprès d'elle avant de partir. Elle était alors revenue de son évanouissement, et se trouvait, pour nous servir d'une phrase d'usage, aussi bien qu'on pouvait l'espérer dans sa situation. Après toutes les cérémonies préalables, car c'était un nouveau malade, les docteurs suivirent M. Allworthy et prirent chacun un des bras de mistress Blifil, comme ils venaient de faire au capitaine. Le cas de la dame était tout l'opposé du mari; l'art de la médecine était impuissant pour l'un et inutile pour l'autre.

Rien de plus injuste que l'opinion vulgaire qui représente les médecins comme des amis de la mort. Au contraire, je crois que si l'on pouvait compter le nombre des personnes qui doivent leur santé à la médecine, et celles qui en sont les martyrs, le premier l'emporterait de beaucoup sur le second. Quelques médecins sont même si prudens que, pour éviter de tuer le malade, ils s'abstiennent de tous moyens de guérison, et n'ordonnent que ce qui ne peut faire ni bien ni mal. J'en ai entendu quelques-uns déclarer gravement — qu'il faut laisser agir la nature et que le médecin n'est là que pour l'applaudir et l'encourager.

Nos docteurs étaient si peu amis de la mort qu'ils ne s'inquiétèrent plus du capitaine, après avoir reçu leurs honoraires; mais il n'en fut pas de même pour la malade qui vivait encore; ils furent aussitôt d'accord sur la cause de sa maladie,

et s'empressèrent de lui prescrire quelques ordonnances. La dame les avait-elle d'abord persuadés qu'elle était malade, ou lui persuadèrent-ils à leur tour qu'elle l'était réellement, c'est ce que je ne saurais décider; tout ce que je sais, c'est que pendant un mois entier elle eut toutes les apparences de la maladie, les médecins lui firent des visites, on la veilla pendant la nuit, toutes ses amies envoyèrent régulièrement demander des nouvelles de sa santé. Enfin quand la décence n'exigea plus d'elle ni maladie ni désespoir, la dame renvoya les docteurs et peu à peu commença à voir du monde. Il n'y eut en elle de changé que la couleur de sa robe qui communiqua un air de tristesse et de deuil à sa physionomie.

Le capitaine fut enterré, et sans doute il aurait été bientôt oublié, si l'amitié de M. Allworthy n'eût pris soin de conserver sa mémoire dans l'épitaphe suivante composée par un homme qui n'avait pas moins d'esprit que d'amour pour la vérité et qui connaissait parfaitement le capitaine.

CI GIT,

Dans l'attente d'une heureuse resurrection,
Le corps du
Capitaine JOHN BLIFIL.
Londres
Eut l'honneur de sa naissance,
Oxford
Celui de son éducation,
Ses talens
Firent honneur à sa profession
Et à son pays;
Sa vie à sa religion
Et à la nature humaine.
Il fut fils obéissant,
Tendre époux,
Père affectionné,
Excellent frère,
Ami sincère,
Chrétien fervent,
Et homme de bien.

Sa veuve inconsolable
A fait ériger cette pierre,
Monument
Des vertus du défunt
Et de son affection pour lui.

LIVRE TROISIÈME.

Récit des événemens les plus mémorables arrivés dans la famille de M. Allworthy depuis que Tom Jones eut atteint sa quatorzième année, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à sa dix-neuvième. Le lecteur peut recueillir dans ce livre quelques idées sur l'éducation des enfans.

CHAPITRE I.

Peu de chose ou rien.

Le lecteur voudra bien se rappeler qu'au commencement du second livre de cette histoire, nous lui avons fait pressentir notre intention de passer sous silence d'assez longs intervalles de temps, quand ils n'auraient rien à nous apprendre qui méritât d'être rapporté.

En procédant de la sorte, nous consultons moins notre dignité, comme historien, que le plaisir et l'avantage du lecteur; car, d'un côté, nous l'empêchons de perdre son temps à une lecture aussi peu agréable qu'instructive; de l'autre, nous lui fournissons l'occasion d'employer la merveilleuse sagacité qu'il possède à remplir ces lacunes par ses propres conjectures; les pages qui précèdent ont dû le disposer à cette opération.

Par exemple, qui ne sait que le trépas d'un ami causa

d'abord à M. Allworthy ces émotions douloureuses qui se font sentir à tous les hommes, à moins d'avoir un cœur de marbre? Et qui ne sait encore que cette douleur tempérée par la philosophie, la religion et le temps finit par disparaître? La philosophie nous en montre bientôt la folie et la vanité, la religion la condamne et l'adoucit à la fois : ses espérances et ses promesses de l'avenir donnent à tout homme pieux et doué de fermeté le courage de dire adieu à un ami sur son lit de mort, presque avec le même calme et le même espoir de le revoir que s'il se préparait à faire un long voyage.

Le lecteur pénétrant ne sera pas non plus inquiet de mistress Bridget Blifil. Pendant tout le temps que le deuil doit se montrer au dehors, elle observa strictement toutes les règles de l'usage et du décorum, ayant grand soin de changer, à chaque robe nouvelle, de maintien et de physionomie. Quand elle quitta la laine pour la soie, le noir pour le gris, le gris pour le blanc, en même temps elle passa du désespoir à la douleur, à la tristesse, à la mélancolie, jusqu'au jour où il lui fut permis de reprendre sa première sérénité.

Nous n'avons rapporté ces deux exemples que pour montrer au commun des lecteurs la tâche qui leur est imposée. Quant à ceux qui ont de plus hauts grades en critique, on peut raisonnablement compter de leur part sur un plus grand effort de pénétration. Ils feront, je n'en doute pas, des découvertes importantes sur ce qui s'est passé dans la famille de notre respectable gentilhomme, tout le temps que nous avons franchi; car, quoique pendant cet intervalle il n'y soit rien arrivé qui mérite de trouver place dans cette histoire, j'aurais pu citer plusieurs faits non moins intéressans que ceux que rapportent les feuilles quotidiennes et hebdomadaires de ce siècle, que bien des gens perdent un temps considérable à lire sans en retirer, je le crains bien, beaucoup de profit. Or, en se livrant à ses pro-

eu quelques obligations à la famille de Thwackum, la plus influente d'un bourg que ce gentilhomme représentait au parlement.

Thwackum, à son arrivée, plut beaucoup à M. Allworthy, qui lui trouva toutes les qualités qu'on lui avait annoncées. Cependant, après une plus longue connaissance et plusieurs entretiens particuliers, il remarqua dans le précepteur quelques imperfections dont il aurait désiré qu'il fût exempt. Mais comme elles lui semblaient suffisamment compensées par ses bonnes qualités, il ne le renvoya point; et, dans le fait, un pareil procédé n'eût pas été sans injustice; car le lecteur se trompe beaucoup s'il s'imagine que Thwackum parut à M. Allworthy sous le même jour qu'il se montre à nous dans cette histoire; il aurait tort aussi de supposer que des relations plus intimes avec ce théologien l'eussent mis en état de reconnaître lui-même tout ce que notre sagacité nous a permis de lui découvrir. Quant aux lecteurs qui accuseraient M. Allworthy d'un défaut de sagesse et de pénétration, je leur reprocherais leur ingratitude et leur dirais sans hésiter qu'ils font un fort mauvais usage des connaissances qu'ils nous doivent.

Les erreurs évidentes de la doctrine de Thwackum servaient beaucoup à neutraliser les erreurs contraires de Square, que notre digne homme voyait et condamnait aussi; mais il pensait que les idées de l'un trouveraient leur correctif dans celles de l'autre, et que les deux jeunes gens, sous sa surveillance, puiseraient dans leurs leçons des principes suffisans de religion et de vertu. Si l'évènement ne répondit pas à son attente, il faut en accuser sans doute quelque défaut inhérent à son plan même d'éducation, et je permets au lecteur de le découvrir s'il le peut, car je ne prétends pas introduire dans cette histoire des êtres infaillibles, et j'espère qu'on n'y trouvera rien qu'on n'ait vu encore dans la nature humaine.

Le lecteur ne sera pas surpris, je crois, que la conduite différente des deux jeunes gens ait produit sur leur précep-

teur les effets différens dont il a déjà vu quelques exemples ; d'ailleurs la conduite du philosophe et du pédagogue avait encore un autre motif. Il nous paraît d'une trop haute importance pour ne pas lui consacrer un chapitre.

CHAPITRE VI.

Contenant une raison encore forte à l'appui des opinions que nous venons de rapporter.

On saura donc que les deux savans personnages qui depuis quelque temps jouent un rôle si considérable dans notre histoire, avaient, dès leur entrée chez M. Allworthy, conçu une si vive affection, l'un pour sa vertu, l'autre pour sa religion, qu'ils avaient formé le plan de s'unir à lui par les liens les plus étroits.

Dans ce dessein, ils avaient jeté les yeux sur une belle veuve que nos lecteurs, nous l'espérons, n'ont pas oubliée, quoique depuis quelque temps il n'en ait point été fait mention. Mistress Blifil était l'objet auquel ils aspiraient tous deux.

On remarquera peut-être avec surprise que, de quatre individus que nous avons introduits dans la maison de M. Allworthy, trois aient jeté leurs vues sur une dame qui n'avait jamais été célèbre par sa beauté, et qui d'ailleurs était déjà un peu sur le retour. Mais il est de fait que les amis de cœur et les connaissances intimes ont une sorte de penchant naturel pour certaines femmes qu'ils trouvent dans la maison d'un ami, telles que sa grand'mère, sa mère, sa tante, sa sœur, sa fille, sa nièce ou sa cousine, si elles sont riches; et sa femme, sa fille, sa sœur, sa nièce,

sa cousine, sa maîtresse ou sa servante, si elles sont jolies. Nous ne voudrions pourtant pas que le lecteur imaginât que des hommes du caractère de Square et de Thwackum eussent formé un projet que réprouvent certains moralistes rigides, avant d'y avoir bien réfléchi, et sans avoir mûrement considéré si cette affaire était, comme le dit Shakspeare « du ressort de la conscience » ou non. Thwackum y était encouragé en songeant que convoiter la sœur de son prochain n'était défendu nulle part, et il savait que pour l'interprétation de toutes les lois : *Expressum facit cessare tacitum*, règle que nous pouvons ainsi traduire en français : « Lorsque le législateur exprime clairement ce qu'il veut dire, nous ne devons pas expliquer sa pensée comme bon nous semble. » Or, comme la loi divine qui nous défend de convoiter les biens de notre prochain, ne fait pas mention des sœurs, il en concluait qu'il n'y avait rien dans son projet qui ne fût légitime. Quant à Square, qui était de sa personne ce qu'on appelle un bel homme, un homme à veuve, il conciliait aisément son choix avec la convenance éternelle des choses.

Ingénieux à saisir toutes les occasions de s'insinuer dans les bonnes graces de la veuve, nos deux précepteurs crurent qu'un moyen certain d'y réussir était de donner à son fils une préférence constante sur le jeune Tom, soupçonnant que l'affection de M. Allworthy pour cet enfant devait être désagréable à sa sœur; ils ne doutèrent pas que tous leurs efforts pour le dégrader et l'avilir ne satisfissent les désirs secrets de la dame; car elle devait aimer ceux qui maltraitaient Jones, en raison de la haine qu'elle lui portait. A cet égard, Thwackum avait l'avantage; Square ne pouvait que flétrir la réputation de Tom; tandis que le pédagogue pouvait lui écorcher la peau. Il regardait chaque coup de verges qu'il lui appliquait comme un compliment adressé à sa maîtresse, en sorte qu'il pouvait répéter fort à propos cette vieille apologie de la fustigation : *castigo te, non quod odio habeam, sed quod amem.* « Je te châtie, non

par haine, mais par amour. » Aussi avait-il souvent cet axiôme à la bouche, ou plutôt au bout des doigts, pour nous servir d'une vieille phrase, qui ne saurait être mieux appliquée. C'était principalement pour cette raison que ces deux savans avaient, comme nous l'avons déjà vu, la même opinion sur les deux enfans. Ils n'étaient d'accord que sur ce point; car outre la différence de leurs principes, ils soupçonnaient depuis long-temps leur rivalité secrète, et avaient conçu l'un pour l'autre une haine invétérée. Le succès qu'ils obtenaient tour à tour augmentait encore leur animosité naturelle. Mistress Blifil avait découvert leurs desseins avant qu'ils s'en aperçussent, et même plus tôt qu'ils ne l'auraient voulu; ils agissaient avec beaucoup de circonspection, de peur qu'elle ne s'offensât et n'instruisît son frère de leurs projets. Leur crainte n'était nullement fondée : elle voyait sans déplaisir une passion dont elle entendait bien recueillir les fruits; c'est-à-dire, des flatteries et des hommages. Dans ce dessein elle semblait les favoriser tour à tour, sans faire pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre. Elle avait quelque inclination pour les principes du théologien; mais l'extérieur de Square lui plaisait davantage, car il était bien fait de sa personne; tandis que le pédagogue ressemblait beaucoup à l'individu qu'on voit, dans les *Progrès du libertinage* [1], corriger les dames de Bridewell.

Soit que mistress Blifil fût rassasiée des douceurs du mariage, soit que les fruits amers qu'il produit l'en eussent dégoûtée, soit enfin par quelque autre raison, elle ne put jamais se déterminer à écouter une seconde proposition d'hymen. Cependant elle finit par avoir avec Square des conversations si intimes, que les mauvaises langues firent courir sur son compte des bruits auxquels nous n'accordons aucune confiance, autant par égard pour cette dame, que

1. Tableaux de Hogarth.



parce qu'ils n'etaient nullement conformes à la règle de la justice et à la convenance des choses ; ainsi de pareils propos ne noirciront pas notre papier. Quant au pédagogue, il est certain qu'il continua de faire jouer les verges, sans se trouver plus avancé.

Thwackum avait commis une erreur grossière dont Square s'aperçut beaucoup plus tôt que lui. Le lecteur n'ignore pas que mistress avait été fort peu satisfaite de la conduite de son mari ; et que, pour trancher le mot, elle le détestait cordialement ; il n'avait fallu rien moins que sa mort pour lui faire retrouver la tendresse de sa femme. On ne sera donc pas surpris qu'elle n'eût pas une affection bien vive pour le fils qu'elle en avait eu ; et, dans le fait, elle l'aimait si peu que, dans son enfance, elle le voyait rarement, et ne s'en occupait en aucune manière ; aussi vit-elle, sans trop de mécontentement, M. Allworthy combler de bienfaits l'enfant trouvé, l'appeler son fils, le traiter en toute occasion comme son neveu. La conduite de mistress Blifil était considérée par les voisins et la famille comme une preuve de condescendance aux désirs de son frère ; mais tous les autres, Thwackum et Square les premiers, n'en pensaient pas moins qu'elle haïssait Tom au fond du cœur ; plus elle lui montrait d'égards, plus ils se persuadaient qu'elle le détestait, et songeait aux moyens de le perdre ; comme, d'après eux, il était de son intérêt de le haïr, il lui était difficile de les convaincre qu'il n'en était rien.

Thwackum était d'autant plus pénétré de cette opinion, que mistress Blifil, plus d'une fois, avait adroitement profité de l'absence de M. Allworthy, ennemi déclaré des verges, pour l'engager à fustiger Tom Jones ; jamais elle n'avait demandé pour son fils une pareille correction. Cette circonstance avait aussi trompé Square ; bien qu'elle eût de la haine pour son propre fils (et je suis malheureusement trop certain qu'elle n'est pas la seule mère qui ait donné un si monstrueux exemple), on avait cru reconnaître à travers sa complaisance extérieure qu'elle était au fond du cœur assez

mécontente de toutes les faveurs que M. Allworthy accordait à l'enfant trouvé; elle s'en plaignait vivement à Thwackum et à Square en l'absence de son frère, et l'en blâmait amèrement. Elle ne craignait pas de lui reprocher à lui-même ces actes de bonté dès qu'il s'élevait entre eux la querelle la plus légère. Cependant à mesure que Tom en grandissant donna des preuves de ce caractère galant et décidé qui est pour les hommes une si puissante recommandation auprès des femmes, l'éloignement qu'elle avait eu pour lui, pendant son enfance, disparut peu à peu; enfin elle se contraignit si peu dans les marques d'affection qu'elle lui prodiguait, et parut à tel point l'aimer plus que son fils, qu'il n'était plus possible de prendre le change sur ses sentimens; elle avait un tel désir de le voir, elle se montrait si joyeuse lorsqu'elle le voyait près d'elle qu'avant d'avoir dix-huit ans Jones était devenu le rival de Square et de Thwackum. Mais le pire de l'affaire, c'est que dans tout le pays on parla de son inclination pour Jones, comme on avait parlé auparavant de celle qu'elle avait montrée à Square : et tel fut le motif de la haine implacable que le philosophe conçut pour notre pauvre héros.

CHAPITRE VII.

L'auteur lui-même parait sur la scene.

M. Allworthy n'était pas porté par son caractère à voir les choses du mauvais côté, et n'avait aucune connaissance des propos qui arrivent rarement aux oreilles d'un frère ou d'un mari, lors même qu'ils étourdissent tout le voisinage. Cependant l'affection de mistress Blifil pour Tom Jones, et

la préférence qu'elle lui donnait trop visiblement sur son propre fils eurent de fâcheux résultats pour Jones.

Telle était la nature de la compassion qui animait le cœur de M. Allworthy, que la force de la justice pouvait seule en triompher. Le malheur, pourvu qu'on ne le méritât point, suffisait pour faire pencher la balance du côté de la pitié, et créait des droits à sa bienveillance. Lorqu'il eut des preuves positives de la haine que mistress Blifil avait conçue pour son fils, il commença, pour cela seul, à le regarder d'un œil de compassion; et je n'ai pas besoin d'expliquer à la plupart de mes lecteurs quels sont les effets de la compassion sur les cœurs vertueux et bienfaisans.

A partir de ce jour, il vit, comme avec un microscope, tout ce qui avait une apparence de vertu dans ce jeune homme, et n'aperçut ses défauts qu'à travers le côté du verre qui les rendait presque imperceptibles. Jusque là sa pitié n'avait rien que de louable, mais la faiblesse de la nature humaine ne peut seule excuser ce qui suivit. Dès qu'il eut remarqué la préférence que mistress Blifil accordait à Tom, ce pauvre jeune homme, tout innocent qu'il était, perdit dans l'affection de son protecteur tout ce qu'il gagnait dans celle de sa sœur. Cela seul, il est vrai, n'avait jamais suffi pour bannir entièrement Jones du cœur de M. Allworthy; mais cette circonstance lui fut très-défavorable, en préparant l'esprit de ce digne homme à recevoir les impressions qui produisirent ensuite les grands évènemens contenus dans la suite de cette histoire; le malheureux jeune homme, il faut l'avouer, ne contribua que trop à ses infortunes par sa légèreté, ses folies et son imprudence.

Les exemples que nous citerons, s'ils sont bien compris, seront une leçon fort utile pour ces jeunes gens nés avec de bonnes dispositions, qui nous liront quelque jour; ils verront que la bonté et la franchise, qui souvent feront leur bonheur personnel et dont ils pourront se glorifier à juste titre, ne sont nullement, hélas! ce qui les fera réussir dans le monde. La prudence et la circonspection sont

nécessaires aux hommes, même les plus honnêtes : elles servent en quelque sorte de garde à la vertu, et la préservent de toute atteinte. Il ne suffit pas que vos intentions et même vos actions soient louables, il faut avoir soin qu'elles le paraissent. Quelque beau que puisse être l'intérieur, il faut que l'extérieur y réponde; si vous n'y prenez garde, la méchanceté et l'envie réussiront à vous noircir de telle sorte que la bienveillante sagacité d'un Allworthy ne pourrait découvrir toutes vos perfections secrètes. Ayez donc pour maxime, jeunes lecteurs, que nul homme ne peut être assez vertueux pour pouvoir négliger les règles de la prudence, et que la vertu même ne paraît belle qu'autant qu'elle est parée des ornemens extérieurs des convenances et du décorum. J'espère, mes dignes disciples, si vous lisez avec attention les pages qui vont suivre, que vous y trouverez le précepte suffisamment démontré par des exemples.

Que le lecteur me pardonne de m'être un instant montré sur la scène pour jouer le rôle du chœur [1], en découvrant les écueils contre lesquels l'innocence et la bonté font souvent naufrage. Il est important pour moi qu'on ne se méprenne point sur le sens de mes paroles au point de croire que je conseille à nos jeunes lecteurs une conduite qui doit les perdre tout-à-fait, comme j'ai l'intention de le prouver; n'ayant pu déterminer aucun de mes personnages à parler sur ce sujet, je me suis vu contraint de prendre moi-même la parole.

1. Allusion au chœur de la tragédie grecque chargé de faire ressortir la morale du drame.

CHAPITRE VIII.

Incident puéril qui sert pourtant à montrer le bon naturel de Tom Jones

Le lecteur se rappellera sans doute que M. Allworthy avait donné à Tom Jones un petit cheval, comme une sorte de dédommagement d'une punition qu'il croyait imméritée. Tom garda le cheval un peu plus de six mois, et puis il le conduisit à une foire où il le vendit. A son retour, Thwackum lui ayant demandé ce qu'il avait fait du prix qu'il en avait reçu, Tom lui répondit qu'il ne le lui dirait pas.

— Oh, oh! s'écria Thwackum, vous ne me le direz pas! En ce cas je le ferai dire à votre derrière; car c'était toujours là qu'il allait aux informations dans tous les cas douteux.

Tom était déjà placé sur le dos d'un valet, et tout était prêt pour l'exécution, quand M. Allworthy entra dans la chambre et accorda un sursis au criminel, et l'emmena avec lui dans un autre appartement. Quand ils furent seuls, il lui fit la même question que Thwackum. Tom lui répondit qu'il était de son devoir de ne lui rien refuser; mais que quant à ce misérable tyran, il ne lui répondrait jamais qu'avec un bâton, et c'est ainsi qu'il espérait, dit-il, être bientôt en état de payer toutes ses barbaries. M. Allworthy le réprimanda sévèrement sur les expressions peu respectueuses qu'il employait en parlant de son maître et sur les projets de vengeance qu'il avait conçus. Il le menaça de lui retirer ses bienfaits s'il l'entendait jamais tenir un pareil langage, car il ne serait jamais l'ami ni l'appui d'un mauvais sujet. Il parvint ainsi à arracher à Jones quelques marques de repentir qui n'étaient pas fort sincères. Tom cherchait dans sa tête un moyen de reconnaître les faveurs cuisantes qu'il avait reçues des mains du pédagogue.

M. Allworthy cependant obtint de lui quelques excuses, et après une remontrance salutaire, il lui permit de s'expliquer, ce qu'il fit en ces termes :

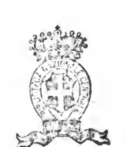
— En vérité, Monsieur, je vous aime et vous respecte plus que personne au monde. Je sais tout ce que je vous dois, et je me détesterais moi-même si je me croyais capable d'ingratitude. Si le petit cheval que vous m'avez donné pouvait parler, je suis sûr qu'il vous dirait combien il m'était cher, le présent que vous m'aviez fait, car j'avais plus de plaisir à lui donner moi-même sa nourriture qu'à le monter. En vérité, Monsieur, en m'en séparant le cœur m'a saigné; et je ne l'aurais vendu pour aucun autre motif que celui qui m'y a déterminé. Vous-même, Monsieur, je suis sûr que vous en auriez fait autant à ma place, car personne ne fut jamais si sensible que vous aux malheurs d'autrui; et quel chagrin serait le vôtre, Monsieur, si vous aviez à vous dire que vous en êtes la cause? En vérité, Monsieur, jamais il n'y eut de misère comme la leur.

— De qui parlez-vous, mon enfant? que voulez-vous dire? demanda Allworthy.

— Oh, Monsieur! répondit Tom, votre pauvre garde-chasse, et sa nombreuse famille, depuis que vous l'avez renvoyé, se meurent de froid et de faim. Je n'ai pu supporter de voir ces pauvres malheureux nus et sans pain, quand je me savais l'auteur de toutes leurs souffrances. Je n'ai pu le supporter, Monsieur! sur mon ame, je n'ai pu le supporter! (Ici les larmes coulèrent le long de ses joues.) C'est, ajouta-t-il, pour les sauver d'une ruine complète que je me suis privé du présent que j'avais reçu de vous et qui m'était si cher. C'est pour eux que j'ai vendu le cheval, et je leur en ai donné jusqu'au dernier farthing [1].

M. Allworthy garda le silence quelques instans et il se mit à pleurer avant de pouvoir parler. Enfin il renvoya Tom

1. Petite monnaie de cuivre, environ deux liards.





TOM JONES.



avec une douce réprimande et lui recommanda de s'adresser à lui à l'avenir dans des circonstances aussi pressantes au lieu d'employer des moyens extraordinaires pour secourir lui-même l'infortune.

Cette affaire fut ensuite le sujet d'une grande discussion entre Thwackum et Square. Le premier prétendit que c'était une insulte à M. Allworthy, qui avait voulu punir ce coquin de George de sa désobéissance; qu'en certaines circonstances, ce que le monde appelait charité, lui paraissait être en opposition avec la volonté du Tout-Puissant, qui avait marqué certaines personnes du sceau de sa réprobation, et qu'il en était de même ici, puisque c'était désobéir formellement à M. Allworthy; il finit selon l'usage par l'éloge des verges.

Square argumenta dans un sens tout opposé, soit pour contrarier Thwackum, soit pour faire sa cour à M. Allworthy, qui semblait approuver tout-à-fait la conduite de Jones. Comme je suis convaincu que la plupart de mes lecteurs plaideront beaucoup mieux la cause du pauvre Tom, ce serait une impertinence à moi de rapporter ce qu'il dit à ce sujet. Au fait, il n'était pas difficile de concilier avec la règle de la justice une action qu'il aurait été impossible de rapporter à la règle de l'injustice.

CHAPITRE IX.

Incident d'un genre plus odieux encore, avec les commentaires de Thwackum et de Square.

Quelque sage plus célèbre que moi a observé qu'un malheur ne vient presque jamais seul. Nous citerons pour exemple les fripons qui se laissent prendre une seule fois en flagrant délit. De découverte en découverte on arrive



bientôt à connaître toutes leurs friponneries ; c'est ce qui arriva à ce pauvre Jones. A peine lui eut-on pardonné la vente de son cheval, qu'on découvrit qu'il avait également vendu quelque temps auparavant une très-belle Bible que M. Allworthy lui avait donnée, et qu'il en avait employé le prix de la même manière. C'était Blifil qui la lui avait achetée, quoiqu'il en eût déjà une semblable, tant par amitié pour Tom, que parce qu'il ne voulait pas que cette Bible sortît de la famille pour la moitié de sa valeur. Il préféra l'acheter lui-même à ce prix, car c'était un jeune homme fort prudent, et si économe qu'il avait accumulé jusqu'au dernier shilling tout l'argent qu'il avait reçu de M. Allworthy.

On a remarqué qu'il y a des gens qui ne peuvent lire que dans leur propre livre ; Blifil avait un usage contraire. Dès qu'il eut acheté la Bible de Jones, ce fut la seule dont il se servit. On le vit même alors lire ce saint ouvrage beaucoup plus souvent qu'il n'avait coutume de le faire auparavant. Or, comme il priait fréquemment Thwackum de lui en expliquer les passages difficiles, le pédagogue aperçut le nom de Tom Jones, qui était écrit sur plusieurs pages : une enquête s'en suivit, et Blifil fut obligé d'avouer toute l'affaire. Thwackum se promit qu'un crime de cette espèce, qu'il appelait un sacrilège, ne resterait pas impuni, et il procéda sur-le-champ à la correction ; non content de cela, la première fois qu'il vit M. Allworthy, il l'informa de ce qui lui paraissait monstrueux, et accablant Tom de reproches et d'imprécations il le compara aux vendeurs et aux acheteurs chassés du temple.

Square considéra le fait sous un autre point de vue. Il dit qu'il ne voyait pas un plus grand crime à vendre un livre qu'à en vendre un autre ; qu'aucune loi divine ni humaine ne défendait la vente des Bibles, et que par conséquent il n'y avait en cela rien de répréhensible. Il dit à Thwackum que son courroux en cette occasion lui rappelait l'histoire d'une dévote qui avait volé à une dame de ses amies les sermons de Tillotson, uniquement par amour de la religion.

Cette anecdote fit monter une forte rougeur au visage du théologien, qui n'était pas déjà des plus pâles, et se disposait à une chaleureuse répartie quand mistress Blifil, présente à cette discussion, interposa son autorité; elle se déclara pour Square, appuyant son opinion d'argumens irrésistibles, et finit par dire que, si Tom avait commis une faute, son fils lui paraissait également coupable, car elle ne pouvait voir aucune différence entre le vendeur et l'acheteur, et que tous deux devaient être également chassés du temple.

L'opinion déclarée de mistress Blifil mit fin au débat. Square était si plein de son triomphe qu'il n'eût pu proférer une seule parole s'il avait eu besoin de parler; et Thwackum qui, pour les raisons que le lecteur connaît, ne voulait pas mécontenter la veuve, étouffait presque de colère. Quant à M. Allworthy, il dit que puisque Tom avait déjà été puni, il n'avait plus rien à dire en cette occasion. Je laisse deviner au lecteur s'il était satisfait ou mécontent de la conduite de son protégé.

Peu de temps après l'écuyer Western [1], c'était le gentilhomme sur les terres duquel la perdrix avait été tuée, porta plainte contre George, l'ancien garde-chasse de M. Allworthy, pour une déprédation du même genre. Ce fut une circonstance très-malheureuse pour ce pauvre homme, car non seulement elle le menaça d'une ruine totale, mais elle empêcha son ancien maître de lui rendre ses bonnes graces. Un soir que M. Allworthy se promenait avec maître Blifil et Tom Jones, ce dernier eut l'adresse de les conduire vers l'habitation de George, où ils trouvèrent la famille de ce malheureux, c'est-à-dire sa femme et ses enfans, en proie à tous les maux dont le froid, la faim et la nudité peu-

1. Ce titre d'écuyer, *esquire*, n'appartenait qu'aux individus ayant un revenu annuel de 500 livres sterling au moins; mais on a fini par l'accorder indistinctement à quiconque est élevé un peu au-dessus des classes inférieures. (*Note du trad.*)

vent accabler la nature humaine ; car tout l'argent qu'ils avaient reçu de Tom avait servi à payer d'anciennes dettes.

Une scène aussi affligeante ne pouvait manquer de toucher le cœur de M. Allworthy ; il donna sur le champ à la mère une couple de guinées pour acheter des habits à ses enfans. La bonne femme fondit en larmes, et tout en le remerciant de ses bienfaits elle ne put s'empêcher d'exprimer sa reconnaissance à Tom Jones, qui les avait depuis long-temps empêchés de mourir de faim.

— Nous n'avons pas eu un morceau de pain à manger, dit-elle, pas un haillon pour couvrir ces enfans, que nous n'en soyons redevables à sa bonté. Indépendamment du cheval et de la Bible, Tom avait encore sacrifié aux besoins de cette famille une robe de chambre et d'autres effets à son usage.

En retournant au château, Tom employa toute son éloquence à peindre l'état déplorable de ces pauvres gens, et le repentir de George. Il y réussit si bien que M. Allworthy déclara qu'il croyait que son ancien garde-chasse avait été suffisamment puni de son inconduite, et qu'il aviserait aux moyens de pourvoir à ses besoins et à ceux de sa famille. Jones, transporté à cette nouvelle, retourna la nuit et malgré une pluie qui tombait à torrens, à un mille de distance porter cette consolation à ces pauvres gens. Mais comme ceux qui mettent trop d'empressement à porter de bonnes nouvelles, il n'y gagna que la peine de les démentir lui-même, car la mauvaise fortune de George profita de l'absence de son jeune ami pour tout changer de nouveau.

CHAPITRE X.

Maître Blifil et Tom Jones paraissent sous un jour différent.

Blifil n'avait point, comme son compagnon, le cœur ouvert à la pitié, mais il possédait à un plus haut degré une qualité bien supérieure, l'amour de la justice. Il suivait à cet égard l'exemple et les préceptes de Thwackum et de Square; car, quoique l'un et l'autre eussent fréquemment le mot de pitié à la bouche, il était évident que Square la regardait comme ne pouvant se concilier avec la règle de la justice, et que Thwackum avait pour principe que c'était aux hommes à exercer la justice, et qu'on devait laisser au ciel la pitié. Ces deux savans différaient quelque peu d'opinion cependant sur la manière d'exercer cette vertu sublime, avec laquelle Thwackum aurait probablement détruit une moitié du genre humain, et Square l'autre moitié. Maître Blifil avait gardé le silence en présence de Jones; il ne put pourtant, après avoir bien réfléchi sur cette affaire, supporter l'idée de laisser son oncle faire du bien à des gens qui ne le méritaient pas, et il l'informa du fait auquel nous avons fait une légère allusion dans le chapitre précédent et que voici.

Le garde-chasse, environ un an après son expulsion du château, et avant que Tom eût vendu son cheval et sa Bible, manquant de pain pour lui-même et pour sa famille, traversait un jour un champ appartenant à M. Western; il y aperçut un lièvre au gîte, qu'il eut la basse cruauté de tuer d'un coup de bâton sur la tête, au mépris des lois du pays et de la chasse.

Le revendeur qui avait acheté ce lièvre fut surpris quel-

ques mois après avec une charge énorme de gibier [1], et se vit obligé pour faire sa paix avec M. Western, de dénoncer quelques braconniers. George, qui était déjà suspect à M. Western et qui n'avait pas une très-bonne réputation dans le pays, fut choisi pour victime; c'était d'ailleurs le meilleur sacrifice qu'il pût faire à ses intérêts, car George depuis ce temps ne lui avait plus vendu de gibier, et par ce moyen il mettait à couvert ses meilleures pratiques. M. Western, charmé de pouvoir punir Black George, qu'un délit de cette espèce pouvait perdre, ne fit aucune autre recherche.

Si ce fait eût été rapporté avec exactitude à M. Allworthy, peut-être n'en serait-il pas résulté un grand malheur pour le garde-chasse; mais il n'y a pas de zèle plus aveugle que celui qu'anime contre les coupables l'amour de la justice. Blifil oublia l'époque, se permit des variantes sur les circonstances du fait, et le dénatura complètement par l'emploi un peu hasardé du pluriel. Il dit en un mot que George avait tué des lièvres. Tous ces mensonges auraient pu se découvrir, si Blifil n'eût fait promettre le secret à son oncle avant de lui conter son histoire. Ainsi le pauvre garde-chasse fut condamné sans pouvoir se défendre. Comme il était avéré qu'il avait tué un lièvre et qu'une plainte était portée contre lui, M. Allworthy n'eut plus aucun doute sur le reste. La joie de ces pauvres gens fut donc de courte durée; car, le lendemain matin, M. Allworthy déclara à Tom Jones, sans s'expliquer, qu'il avait de nouveaux motifs de colère contre George, et lui défendit de plaider désormais sa cause. Il ajouta qu'il ne laisserait pas mourir de faim sa famille; mais qu'il abandonnait à la justice des lois ce drôle qui se faisait un jeu de les violer. Tom ne put deviner ce qui avait irrité M. Allworthy; car il ne soupçonnait nullement M. Blifil. Cependant, comme son amitié ne connais-

1. La vente du gibier était défendue en Angleterre; elle n'y est même permise que depuis 1831. (*Note du trad.*)

sait pas d'obstacle, il résolut de chercher quelque autre moyen pour empêcher la ruine du garde-chasse.

Depuis quelque temps Jones était intimement lié avec M. Western; il avait gagné ses bonnes graces en sautant des barrières à cinq barres [1], et par d'autres prouesses du même genre. L'écuyer disait hautement que Tom deviendrait certainement un grand homme si on savait l'encourager : il désirait souvent avoir un fils qui donnât de si belles espérances; et un jour, à la suite d'une débauche de table, il avait parié mille livres sterling que Tom conduirait une meute aussi bien que le meilleur chasseur du pays.

Ce genre de talent avait si bien recommandé Jones à M. Western, qu'il était devenu le convive le mieux accueilli à sa table et son compagnon favori à la chasse. Tout ce qu'il avait de plus cher, ses fusils, ses chiens et ses chevaux, étaient à la disposition de Tom Jones, comme s'ils lui eussent appartenu. Tom résolut donc de profiter de la faveur dont il jouissait, pour être utile à son ami George, espérant obtenir pour lui, chez M. Western, la même place qu'il avait eue chez M. Allworthy.

Si le lecteur songe aux anciennes préventions de M. Western contre George, et à l'indignation que ce gentilhomme avait manifestée au sujet de son dernier délit, il trouvera peut-être l'entreprise de Tom folle et désespérée. En le condamnant toutefois, il ne pourra qu'applaudir à l'humanité qui lui fit chercher tous les moyens de réussir dans une tentative aussi difficile. Dans ce dessein, il s'adressa d'abord à la fille de M. Western, qui avait alors environ dix-sept ans, et que son père, après ses chiens et ses chevaux, aimait plus que tout au monde. Si la jeune demoiselle avait quelque

1. Les champs étant clos en Angleterre, on y entre par des portes à claires voies formées de plus ou moins de barres transversales réunies par d'autres barres perpendiculaires, et toutes placées à quelque distance les unes des autres. De là vient l'expression : *barrières à trois*, *à quatre*, *à cinq barres*; la hauteur de ces barrières ou portes augmentant en proportion du nombre des barres transversales. (*Note du trad.*)

influence sur son père, Tom Jones en avait un peu sur elle. Mais comme elle doit être l'héroïne de notre histoire, que nous l'aimons beaucoup, et que la plupart de nos lecteurs en seront sans doute également épris, il serait inconvenant de la leur présenter, pour la première fois, à la fin d'un livre.

LIVRE QUATRIÈME.

Une année.

CHAPITRE I.

Quatre pages de papier.

La vérité distinguera, j'espère, nos ouvrages de ces romans remplis d'extravagances, produit de cerveaux dérangés, et qu'un critique habile recommande d'envoyer à l'épicier : nous voulons aussi éviter toute ressemblance avec ces histoires qui, dans l'opinion d'un poète célèbre, ne tournent guère qu'au profit du brasseur; car en les lisant il faut toujours avoir près de soi un pot de bonne ale [1] :

« Dès qu'elle a vu le pot où pétille la bierre,
L'histoire en ses récits se montre moins sévère. »

Or, comme c'est la liqueur des historiens modernes, peut-être même leur muse, s'il faut en croire Butler, qui attribue l'inspiration à l'ale, il faudrait que ce fût également le breuvage de leurs lecteurs, puisque tout livre doit être lu dans le même esprit et de la même manière qu'il a été écrit.

1. Bierre d'une qualité supérieure à celle nommée *porter*. (*Note du trad.*)

Aussi le fameux auteur d'*Hurlothrumba* [1] disait-il à un savant évêque que si Sa Seigneurie n'appréciait pas le mérite de sa pièce, c'était qu'il ne l'avait pas lue un violon à la main, instrument qu'il tenait toujours en composant.

Pour que notre ouvrage ne soit pas comparé aux travaux de ces historiens, nous l'avons autant que possible entremêlé de métaphores, de descriptions et autres ornemens poétiques. Par là notre dessein a été de remplacer le pot d'ale et de rafraîchir l'esprit, quand le sommeil, qui dans un ouvrage de longue haleine s'empare du lecteur aussi bien que de l'auteur, commence à les envahir. Sans quelques repos indispensables, la meilleure relation d'un fait tout simple lasserait l'attention la plus intrépide. Il faudrait avoir ce don de l'insomnie qu'Homère attribue au seul Jupiter pour résister à la lecture d'une gazette en plusieurs volumes.

Le lecteur décidera si nous avons su choisir avec goût les occasions d'introduire ces ornemens dans notre ouvrage. Il conviendra du moins qu'il ne pouvait s'en présenter de plus favorable, puisque nous allons faire paraître sur la scène un personnage important, qui n'est rien moins que l'héroïne de ce poëme héroïque et historique en prose. Nous avons donc cru devoir préparer l'esprit du lecteur à la bien accueillir, en la lui montrant sous les plus séduisantes images que la nature puisse nous offrir. Notre méthode a pour elle l'autorité de plusieurs grands exemples. C'est un art très-connu de nos poètes tragiques de préparer leur auditoire à l'entrée en scène de leurs principaux personnages : ainsi chez eux le héros est toujours annoncé au bruit des fanfares et des tambours, pour animer les spectateurs d'un esprit guerrier, et habituer leurs oreilles à ce

1. Titre d'une pièce burlesque, ou parade du docteur Johnson. Elle eut trente représentations à Hay-Market en 1720; et ce qui est le plus remarquable, c'est que l'auteur, alors âgé de 20 ans, y joua le principal rôle, dans lequel il introduisait chaque fois de nouvelles variations. (*Note du trad.*)

fracas de mots et à cette enflure que l'*aveugle* de M. Locke [1] aurait pu, sans se tromper beaucoup, comparer au son d'une trompette. Puis quand des amans vont paraître, de doux accords les amènent sur le théâtre, soit pour inspirer à l'auditoire la mollesse enivrante de la passion, soit pour le préparer à ce doux sommeil où le plongera probablement la scène suivante. Non-seulement les poètes, mais encore leurs maîtres, les directeurs de spectacles, semblent connaître ce secret : car le héros dont les timbales, etc., annoncent l'approche, est en outre précédé par une demi-douzaine de valets de théâtre, et l'anecdote suivante prouvera combien ces accessoires sont nécessaires.

— Un jour le roi Pyrrhus était à dîner, dans un cabaret voisin du théâtre, quand on vint l'avertir de paraître en scène. Le héros ne voulant ni laisser son épaule de mouton, ni s'attirer les reproches de M. Wilks, son directeur, en faisant attendre les spectateurs, avait obtenu de ses gardes qu'ils se dispersassent quelques instans. Tandis que M. Wilks criait d'une voix de tonnerre : « Où sont les comparses qui doivent marcher devant le roi Pyrrhus ? » le monarque mangeait fort tranquillement sa tranche de mouton, et l'auditoire impatient fut obligé de se contenter de la musique de l'orchestre en attendant qu'il eût fini.

Je demande maintenant aux politiques, qui en général ont l'esprit fin et délié, s'ils ne sentent pas l'utilité de cette pratique. Je suis convaincu que notre grave magistrat, le lord maire de Londres, doit une bonne partie du respect qu'on lui accorde pendant un an, à la pompe qui le précède lors de son entrée en fonctions. Je dois avouer que moi-même qui ne suis pas très-sujet à me laisser séduire par un grand étalage, je n'ai pu souvent me défendre des impressions que produit un cortège magnifique. Quand je vois un homme s'avancer dans une procession, précédé d'un grand nombre

1. Allusion à un passage de l'*Essai sur l'entendement humain*. (*Note du trad.*)

de gens dont la seule affaire est de marcher devant lui, j'avoue que je conçois une plus haute idée de son importance, que si je l'avais vu passer seul. Il y a un exemple qui vient encore plus à l'appui de ce que je veux dire, c'est la coutume de faire précéder la marche pompeuse du couronnement par une bouquetière qui jonche de fleurs le chemin que les grands vont parcourir. Les anciens auraient en pareilles circonstances invoqué la déesse Flore, et il n'aurait pas été difficile à leurs prêtres et à leurs hommes d'état de convaincre le peuple de la présence de cette divinité, quand même une simple mortelle aurait été chargée de son rôle. Mais nous ne voulons pas en imposer ainsi à nos lecteurs, c'est pourquoi ceux qui refuseraient de croire à la mythologie païenne peuvent changer notre déesse en bouquetière. Notre intention, en un mot, est d'introduire sur la scène notre héroïne avec toute la solennité possible, la plus grande élévation de style, et toutes les autres circonstances qui peuvent lui obtenir le respect et l'admiration de nos lecteurs. Nous conseillerons même à ceux qui ont un cœur, de ne pas pousser plus loin cette lecture, si nous n'étions bien certains que, quelque ravissant que puisse paraître le portrait de notre héroïne, comme c'est une copie d'après nature, beaucoup de nos belles compatriotes seront encore trouvées dignes d'inspirer les plus grandes passions, et de répondre à toutes les idées de perfection que notre pinceau pourrait faire naître.

Et maintenant, sans préambule, nous passerons au chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Essai de ce que nous pouvons faire dans le genre sublime. — Portrait de miss Sophie Western.

Silence, souffles impétueux ! Souverain maître des vents, enchaîne le fougueux Borée et le piquant Eurus ! Et toi, doux Zéphire, quitte ta couche embaumée, dirige ton vol vers l'occident et envoie-nous ces brises rafraîchissantes qui font sortir l'aimable Flore de sa retraite parfumée par une abondante rosée de perles, quand le premier jour de juin, jour de sa naissance, la jeune déesse se promène d'un pas léger sur la verdure, quand toutes les fleurs naissent pour lui rendre hommage, que toute la prairie en est émaillée et que les couleurs et les parfums se disputent l'honneur de lui plaire ! Puisse ma Sophie paraître revêtue de tous ces charmes ! Et vous, chantres ailés de la nature, vous dont Handel lui-même ne peut surpasser les doux accens, accordez vos voix harmonieuses pour célébrer son approche : inspirés par l'amour, vos chants font naître l'amour. Eveillez donc cette douce passion dans chaque cœur ; car, bientôt parée de tous les charmes que la nature peut prodiguer, brillante de beauté, de jeunesse, de vivacité, d'innocence, de modestie et de tendresse, exhalant les plus doux parfums de ses lèvres de rose et lançant la lumière de ses yeux étincelans, l'aimable Sophie va paraître.

Lecteur, peut-être as-tu vu la statue de la Vénus de Médicis; peut-être aussi as-tu vu la galerie de portraits d'Hamptoncourt [1]; tu dois te souvenir d'y avoir vu toute

1. Galerie où se trouvent les portraits des beautés les plus célèbres de la cour de Charles II. (*Note du trad.*)

celles de la famille de Churchill, et tous les toasts du club de Kit-Cat [1]; si tu ne vivais pas sous leur règne, tu as du moins vu leurs filles, beautés éblouissantes de notre siècle, dont les noms pourraient remplir tout un volume. Alors ne crains pas la brusque réponse que lord Rochester fit un jour à un homme qui avait vu beaucoup de femmes charmantes : « Si tu les as vues toutes sans savoir ce qu'est la beauté, tu n'as point d'yeux ; et si tu les as vues sans sentir son pouvoir, tu n'as pas de cœur. » Cependant il se peut que tu aies vu toutes ces beautés sans que tu sois capable de te faire une idée parfaite de Sophie, car elle ne ressemblait exactement à aucune d'elles. Elle avait quelque chose de lady Ranelag, et encore plus, m'a-t-on dit, de la fameuse duchesse de Mazarin ; mais elle ressemblait surtout à une femme dont l'image ne sortira jamais de mon cœur, et si tu te la rappelles, ami lecteur, tu peux te former alors une juste idée de Sophie. Comme tu n'as peut-être pas eu le bonheur de la voir, nous allons tâcher de décrire de notre mieux cette séduisante merveille, quoique nous sentions cette tâche au-dessus de nos forces.

Sophie, fille unique de M. Western, était plutôt grande que petite ; sa taille fine et délicate et l'élégante proportion de ses bras promettaient la plus belle harmonie dans tout le reste de sa personne. Ses cheveux noirs étaient si longs qu'ils touchaient à sa ceinture avant qu'elle les eût coupés pour se conformer à la mode ; ils tombaient alors en boucles si gracieuses sur son cou, qu'on avait peine à croire qu'ils fussent vraiment les siens. Si l'envie avait pu trouver quelque partie de son visage qui méritât moins d'éloge que les autres, peut-être eût-elle pensé que son front eût pu

1. Ancien club littéraire, dont Addison, Steele et autres beaux esprits étaient membres. Il prit son nom d'un traiteur nommé Christophe Cat, célèbre par ses pâtés de mouton, et qui était le fournisseur de ce club. Kit est une abréviation de Christophe. On portait dans ce club des santés (*toasts*) aux dames les plus célèbres par leur beauté. (*Note du trad.*)

être un peu plus élevé sans nuire à sa physionomie. Ses sourcils étaient pleins et si bien arqués que l'art n'aurait pu les imiter. Ses yeux noirs brillaient d'un feu dont sa figure pleine de douceur ne pouvait modérer l'éclat. Son nez était parfaitement régulier, et sa bouche ornée de deux rangs de perles répondait exactement à la description de sir John Suckling :

« De ses lèvres vermeilles
L'une était mince, et l'autre, du menton
Un peu plus près, semblait de l'aiguillon
De quelque abeille avoir été piquée. »

Ses joues étaient de forme ovale, elle avait sur la droite une fossette que laissait apercevoir le plus léger sourire. Son menton contribuait encore à la beauté de son visage. Son teint tenait plus du lis que de la rose; mais quand l'exercice ou la pudeur animaient ses couleurs naturelles, nul vermillon n'aurait pu leur être comparé. Alors on pouvait s'écrier avec le célèbre docteur Donne :

« Son sang pur, éloquent,
Parlait sur son visage, et si distinctement
Qu'on eût dit qu'il avait le don de la pensée. »

Son cou était long et délicieusement arrondi; et, si je ne craignais de blesser sa modestie, je pourrais dire ici avec justice que les plus grands charmes de la célèbre Vénus de Médicis étaient surpassés. Le lis, l'ivoire, l'albâtre étaient moins blancs, et l'on aurait pu supposer que la plus fine batiste couvrait par envie un sein dont elle ne pouvait égaler la blancheur :

« Nitor splendens Pario marmore purius; »

« Son éclat surpassait le marbre de Paros le plus pur. »

Tel était l'extérieur de Sophie, et ce beau corps avait

reçu une ame digne de lui. Son esprit était, sous tous les rapports, égal à sa beauté, et lui prêtait même de nouveaux charmes. Quand elle souriait, sa douceur naturelle répandait sur toute sa physionomie un éclat que ne saurait donner la seule régularité des traits. Mais comme il n'existe aucune perfection du cœur qui ne se découvre dans l'intimité à laquelle nous avons dessein d'admettre nos lecteurs auprès de cette charmante personne, il est inutile d'entrer ici dans de plus longs détails; ce serait faire injure à leur intelligence, et les priver du plaisir d'en juger eux-mêmes.

Peut-être devons-nous dire encore que l'on avait perfectionné toutes les heureuses qualités qu'elle avait reçues de la nature. Elle avait été élevée par une tante, femme pleine de discernement, qui connaissait le monde, ayant vécu dans sa jeunesse à la cour, qu'elle avait quittée depuis quelque temps pour vivre à la campagne. Profitant de l'expérience et de la conversation de sa tante, Sophie avait reçu une éducation parfaite : ses manières manquaient pourtant un peu de cette aisance que l'usage seul et la grande habitude du monde peuvent donner. Mais à dire vrai, c'est un bien qu'on achète souvent trop cher; et quoique cette aisance ait des charmes si inexprimables, que les Français croient devoir l'appeler un *je ne sais quoi*, cependant l'innocence y supplée avec bonheur, et le bon sens, joint aux graces naturelles, n'en a jamais besoin.

CHAPITRE III.

Dans lequel l'histoire rétrograde et rappelle un incident arrivé quelques années auparavant, et qui, tout futile qu'il parait, eut pourtant quelques conséquences.

C'est à l'âge de dix-huit ans que je présente Sophie à mes lecteurs. Son père, comme nous l'avons dit, l'aimait par-dessus tout : ce fut donc à elle que Tom Jones s'adressa pour lui demander son crédit en faveur de son ami le garde-chasse. Mais avant de nous occuper de cette affaire, il est nécessaire de rappeler en peu de mots quelques faits antérieurs.

Quoique la différence des caractères de M. Western et de M. Allworthy ne leur permît pas une très grande intimité, ils vivaient pourtant, comme on dit, en bons voisins. Les enfans des deux familles s'étaient connus dès l'enfance, et, à peu près du même âge, avaient souvent pris part aux mêmes jeux. La gaieté naturelle de Tom Jones s'accordait mieux avec le caractère de Sophie que la gravité sérieuse de Blifil; et la préférence qu'elle accordait au premier était si marquée, qu'un jeune homme plus passionné que Blifil aurait pu s'en montrer mécontent; mais comme il n'en était rien, ce serait mal à nous de descendre dans les replis les plus profonds de son cœur, comme ces gens, amis du scandale, qui se mêlent des affaires les plus secrètes de leurs amis, seulement pour dévoiler leurs défauts. Cependant, comme les personnes qui craignent d'avoir donné à d'autres des raisons d'être offensés, sont très-disposées à en conclure qu'elles le sont réellement, Sophie imputa à la colère de Blifil une action que la sagacité supérieure de Thwackum et de Square attribua à un principe beaucoup plus louable.

Tom Jones, encore bien jeune, avait donné à Sophie

un petit oiseau qu'il avait élevé lui-même et auquel il avait appris à chanter : Sophie, alors âgée d'environ treize ans, s'était tellement attachée à cet oiseau, que sa grande affaire était de lui donner à manger et d'en prendre soin, et son grand plaisir était de jouer avec lui. Le petit Tom, car elle avait donné ce nom à l'oiseau, était devenu si familier, qu'il mangeait dans la main de sa maîtresse, se perchait sur son doigt et se couchait dans son sein, où il semblait presque sentir son bonheur. Cependant elle avait toujours soin de le tenir attaché par la patte avec un ruban, et jamais elle ne se hasardait à lui laisser la liberté de s'envoler.

Un jour que M. Allworthy et toute sa famille dînaient chez M. Western, Blifil étant dans le jardin avec la petite Sophie, observa son extrême affection pour l'oiseau, et la pria de le lui confier un instant. Sophie y consentit, et le lui remit entre les mains, après lui avoir recommandé d'en avoir grand soin. Mais dès qu'il en fut maître, Blifil détacha le ruban qui le retenait et le laissa envoler. Dès que l'oiseau sentit sa liberté, il oublia toutes les bontés de sa jeune maîtresse, et prenant son vol, alla se percher sur une branche à quelque distance de là. Sophie, voyant son oiseau parti, poussa un cri si perçant, que Tom Jones, qui n'était pas bien loin, accourut sur-le-champ à son secours. Dès qu'il eut appris ce qui s'était passé, il mit bas son habit, tout en reprochant à Blifil sa méchanceté, et monta à l'arbre sur lequel le petit oiseau était perché. Il allait le reprendre, quand la branche sur laquelle ils étaient tous deux et qui s'étendait au-dessus d'un canal, se rompit. Le pauvre garçon tomba et disparut dans l'eau. L'inquiétude de Sophie changea alors d'objet; craignant que la vie de Tom Jones ne fût en danger, elle cria dix fois plus fort qu'auparavant et Blifil lui-même la seconda de tout son pouvoir.

Toute la compagnie, qui se trouvait dans une salle près du jardin, prit l'alarme et accourut sur-le-champ : mais à peine arrivait-elle au canal, que Tom (car heureusement l'eau n'était pas très-profonde en cet endroit) venait de regagner



le bord sans accident. Thwackum commença à gourmander le pauvre Jones, qui était debout devant lui, mouillé de la tête aux pieds, et grelottant de froid. M. Allworthy pria le pédagogue d'avoir un peu de patience, et se tournant vers Blifil, lui demanda la cause de tout ce bruit.

— En vérité, mon oncle, je suis très-fâché de ce que j'ai fait, car j'ai été malheureusement l'auteur de tout le mal. J'avais dans la main l'oiseau de miss Sophie, et croyant que la pauvre petite créature soupirait après sa liberté, j'avoue que je n'ai pu m'empêcher de lui donner ce qu'il désirait; car j'ai toujours pensé qu'il y avait de la cruauté à priver un être quelconque de sa liberté; il me semble que cela est contraire à la loi naturelle qui donne à toute créature le droit d'être libre; et cela n'est pas plus d'accord avec les principes du christianisme, qui défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Cependant je n'aurais pas agi de la sorte si j'avais pu imaginer que miss Sophie en eût tant de chagrin, et si même j'eusse prévu ce qui est arrivé au pauvre oiseau; car lorsque Tom qui avait grimpé sur l'arbre, est tombé dans l'eau, il s'est envolé une seconde fois et j'ai vu un vilain épervier fondre sur lui et l'emporter.

La pauvre Sophie qui apprenait dans l'instant le malheur de son favori, car ses craintes pour Jones ne lui avaient pas permis de songer à l'oiseau, versa un torrent de larmes. M. Allworthy s'efforça de la consoler en lui en promettant un beaucoup plus beau; mais elle déclara qu'elle n'en aurait jamais d'autre. M. Western la gronda de pleurer pour si peu de chose, mais il ne put s'empêcher de dire au jeune Blifil que, s'il était son père, il le corrigerait d'importance. Sophie s'en retourna dans sa chambre, les deux jeunes gens furent renvoyés à la maison, et le reste de la compagnie rejoignit la table où l'on se remit à boire. La conversation qui eut lieu à propos de l'oiseau est si curieuse, que nous croyons qu'elle mérite un chapitre à part.

CHAPITRE IV.

Matières si graves et si profondes, qu'elles ne plairont peut-être point à tous nos lecteurs.

Square n'eut pas plus tôt allumé sa pipe, que, s'adressant à M. Allworthy, — Monsieur, lui dit-il, je ne puis m'empêcher de vous féliciter d'avoir un tel neveu. A un âge où peu d'enfans ont des idées autres que celles transmises par les sens, il est arrivé à savoir distinguer le juste de l'injuste. Tenir une créature quelconque en captivité me paraît contraire à la loi naturelle qui donne à tous les êtres le droit d'être libres. Ce sont ses propres paroles, et l'impression qu'elles m'ont faite ne s'effacera de long-temps. Peut-on avoir une plus haute idée des règles de la justice et de l'éternelle convenance des choses? Cette brillante aurore me fait espérer que, dans son midi, cet enfant égalera les deux Brutus.

Thwackum l'interrompit ici vivement, et après avoir répandu la moitié de son verre et avalé le reste avec précipitation : — Il s'est servi aussi d'une autre expression qui me fait espérer, moi, qu'il ressemblera à des hommes beaucoup plus estimables que vos Brutus. Votre loi naturelle est un jargon qui ne signifie rien. Je ne connais ni cette loi, ni aucun droit qui puisse en dériver. Faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, voilà un des principes du christianisme, comme l'enfant l'a très-bien dit; et je suis charmé de voir que mes instructions aient produit de si bons fruits.

— Si la vanité n'était pas une chose inconvenante, reprit Square, c'est moi qui devrais en avoir eu cette occasion; car qui peut lui avoir appris à distinguer le juste d'avec l'injuste? Si la loi naturelle n'existe pas, il n'y a ni bien ni mal dans ce monde.

— Comment ! s'écria Thwackum ; n'admettez-vous pas la révélation ? Parlé-je à un déiste ou à un athée ?

— Buvons ! s'écria Western ; et que le diable emporte votre loi naturelle, je ne sais pas ce que vous voulez dire tous les deux avec votre bien et votre mal ; mais prendre à ma fille son oiseau c'est fort mal à mon avis. Mon voisin Allworthy peut faire ce que bon lui semblera, mais encourager des enfans à se conduire ainsi, c'est les élever pour la potence.

Allworthy répondit qu'il était fâché de ce que son neveu avait fait, mais qu'il ne pouvait consentir à l'en punir, car c'était un motif plutôt généreux que vil qui l'avait fait agir de la sorte. Il ajouta que si l'enfant avait volé l'oiseau, personne n'aurait été plus disposé que lui à le punir sévèrement, mais qu'il était évident qu'il n'avait pas eu ce dessein, et sa conduite ne pouvait avoir d'autre motif que celui qu'il avait avoué lui-même. Dans le fait l'intention de méchanceté que Sophie soupçonnait, ne se présenta pas un instant à l'esprit de M. Allworthy. Il finit par blâmer de nouveau la conduite de l'enfant qui était irréfléchie, et que sa jeunesse seule excusait.

Square s'était déclaré si positivement, que se taire, c'eût été reconnaître la faiblesse de ses argumens ; il répliqua donc avec chaleur, que M. Allworthy insistait trop sur de misérables considérations de la propriété ; que pour juger les grandes et belles actions, on devait laisser de côté tout intérêt particulier, car c'était en se conformant à ces règles étroites qu'on avait accusé le premier des Brutus d'ingratitude, et le second de parricide.

— Et si on les avait pendus pour ces crimes, s'écria Thwackum, ils n'auraient eu que ce qu'ils méritaient. Un couple d'infâmes païens ; ma foi, Dieu soit loué de ce que nous n'avons pas de Brutus aujourd'hui ! Je voudrais, M. Square, que vous ne remplissiez pas la tête de mes élèves de ces balivernes anti-chrétiennes ; car il en résulte que tant qu'ils seront confiés à mes soins, il me faudra employer les

verges pour les en débarrasser. Voyez votre disciple Tom ; vous lui avez déjà gâté l'esprit. Je l'ai entendu l'autre jour soutenir à Blifil qu'il n'y avait pas de mérite dans la foi sans les œuvres. Je sais que c'est un de vos dogmes, et je suppose qu'il le tient de vous.

— Ne m'accusez pas de lui gâter l'esprit, s'écria Square. Est-ce moi qui lui ai appris à rire de tout ce qui est juste, décent, vertueux et convenable dans la nature des choses ? Non, non, Tom est votre disciple, et je le désavoue. Mais quant à Blifil, je le réclame ; tout jeune qu'il est, je vous défie de déraciner en lui les idées de rectitude morale.

— Oui, oui, répondit Thwackum, en ricanant avec mépris, je puis le laisser sans crainte avec vous, sa foi est fondée sur une base trop solide pour que toutes vos sornettes philosophiques puissent l'ébranler. J'ai eu soin de l'armer de tels principes que.....

— Des principes ! s'écria Square ; et moi aussi je lui en ai donné. Qui a pu inspirer à l'esprit humain la pensée généreuse de la liberté, si ce n'est l'idée sublime de la vertu ? Je vous le répète, si la vanité était permise, je pourrais réclamer l'honneur d'avoir fait germer cette idée dans son esprit.

— Et s'il n'était pas défendu d'avoir de l'orgueil, répliqua Thwackum, je pourrais me vanter de lui avoir enseigné le principe qu'il a lui-même mis en avant comme le mobile de son action.

— Ainsi donc, dit M. Western, à vous deux vous avez appris à ce jeune homme à voler à ma fille son oiseau ? Je vois qu'il faut que je prenne garde à ma réserve de perdrix. Quelque homme vertueux ou religieux viendra leur donner la liberté. Puis frappant sur l'épaule d'un homme de loi qui était présent : — Qu'en pensez-vous, M. l'avocat ? lui dit-il.

L'homme de loi prit un air de gravité, et répondit : — S'il s'agissait d'une perdrix, nul doute qu'il pourrait y avoir un procès ; car, quoique les perdrix soient *feræ naturæ*, cependant, quand elle est réclamée, la propriété existe,

mais il n'en est pas de même d'un oiseau chantant; comme c'est un objet de peu de valeur, on ne peut le revendiquer, car il est considéré *nullius in bonis*. Dans ce dernier cas, je pense donc que le plaignant devrait être mis hors de cause, et je ne conseillerai pas d'intenter une action.

— Eh bien, s'écria Western, puisque c'est *nullus bonus*, buvons, et parlons un peu politique ou de quelque sujet que nous entendions tous, car je vous assure que je ne comprends pas un mot à tout cela. Vous pouvez être savans et raisonner fort bien, mais vous ne me persuaderez jamais. Corbleu! pas un de vous n'a dit un mot de ce pauvre garçon, qui mérite tant d'éloges. Risquer de se casser le cou pour faire plaisir à ma fille, voilà ce que j'appelle une action brave et courageuse. Il ne faut pas être bien instruit pour voir cela. Goddam! je bois à la santé de Tom, et j'aimerai ce garçon jusqu'au dernier jour de ma vie.

Ainsi fut interrompu le débat des deux savans; mais il aurait probablement bientôt recommencé, si M. Allworthy n'eût demandé sa voiture et emmené les deux adversaires.

Tel fut le dénouement de l'aventure de l'oiseau, et de la discussion à laquelle elle donna lieu. Nous n'avons pu nous empêcher d'en faire part à nos lecteurs, quoiqu'il fallût remonter à une époque antérieure de plusieurs années à celle où notre histoire est parvenue.

CHAPITRE V.

Matières pour tous les goûts.

Parva leves capiunt animos, les cœurs tendres se laissent prendre à peu de chose, dit un grand maître dans l'art d'aimer. Il est certain que depuis ce jour, Sophie commença

à ressentir un peu d'affection pour Jones, et beaucoup d'aversion pour son camarade Blifil.

Bon nombre d'incidens, qui arrivèrent de temps à autre, ajoutèrent à la force de ces deux sentimens. Sans que nous les rapportions au lecteur, il lui est facile de conclure, d'après ce que nous lui avons déjà donné à entendre des caractères différens de ces jeunes deux gens, que l'un s'accordait avec celui de Sophie, mieux que l'autre. A dire vrai, elle s'était aperçue, étant encore toute jeune, que Tom Jones, quoique mauvais sujet, paresseux, étourdi, n'était ennemi de personne que de lui-même; et que Blifil, quoique prudent, discret et rangé, n'aimait qu'une seule personne au monde. Quelle était cette personne; c'est ce que le lecteur doit aisément deviner.

Ces deux caractères ne reçoivent pas toujours dans le monde le genre d'accueil que chacun devrait leur faire, ne fût-ce que par intérêt personnel; il en existe peut-être une raison politique. Quand on rencontre un homme vraiment bon, il est naturel de penser qu'on a trouvé un trésor, et on désire le garder pour soi-même, comme tout autre objet précieux. Emboucher la trompette pour faire sonner bien haut les louanges d'un pareil homme, ce serait, suivant la phrase vulgaire, crier : Viande rôtie [1] ! et appeler les autres à partager ce qu'on veut garder pour soi seul. Si cette raison ne satisfait pas nos lecteurs, nous ne connaissons aucun autre moyen d'expliquer le peu de respect qu'on accorde en général à un caractère qui honore la nature humaine, et qui produit le plus grand bien pour la société. Mais il n'en fut pas ainsi de Sophie : elle estima Tom Jones,

1. Allusion à un ancien usage. Vers l'heure du dîner, les traiteurs de Londres envoyaient dans les rues des hommes portant dans un panier, soit un gigot bouilli, soit une pièce de bœuf rôtie, etc., et qui criaient : « Viande bouillie ! viande rôtie ! » On trouvera de plus grands détails sur cette coutume dans le roman intitulé : *Le Secret du roi*. (*Note du trad.*)

et méprisa Blifil, presque aussitôt qu'elle put comprendre le sens de ces deux mots.

Sophie avait passé un peu plus de trois ans chez sa tante, et, pendant toute cette absence, elle avait vu rarement les deux jeunes gens. Elle dîna cependant une fois avec eux chez M. Allworthy où sa tante l'avait menée. C'était peu de jours après l'aventure de la perdrix. Sophie apprit toute l'histoire à table, et elle garda un profond silence. Sa tante ne put tirer un seul mot de sa bouche à son retour. Mais sa femme de chambre, en la déshabillant, s'étant avisée de lui dire : — Eh bien, miss Sophie, je suppose que vous avez vu le jeune M. Blifil aujourd'hui ?

— Je déteste le nom de Blifil, répondit-elle avec emportement, comme j'ai en horreur tout ce qui est bas et perfide, et je suis surprise que M. Allworthy souffre que ce vieux et barbare pédagogue punisse si cruellement un pauvre enfant pour une action que son bon cœur lui avait conseillée. Alors elle raconta toute l'histoire à sa femme de chambre, et finit par dire : — Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose de noble dans le caractère ?

Sophie, de retour chez son père, prit la direction de la maison, et faisait les honneurs de la table où dînait souvent Tom, que son amour pour la chasse avait rendu le favori de M. Western. Les jeunes gens dont le caractère est franc et généreux, sont d'ordinaire portés à la galanterie ; et, s'ils ont de l'esprit comme en avait Tom Jones, il se révèle par des actes de prévenance pour toutes les femmes en général. Cette conduite de notre héros ne contrastait pas moins avec la grossièreté bruyante des gentilshommes campagnards, qu'avec les manières graves et réservées de M. Blifil ; aussi commença-t-il, à l'âge de vingt ans, à passer pour un jeune homme aimable dans l'esprit de toutes les femmes du voisinage.

Tom ne distinguait pas particulièrement Sophie, si ce n'est en lui montrant peut-être plus de respect qu'à toute autre. Sa beauté, son rang, son esprit, son aimable main-

tien, semblaient exiger cette distinction; mais il n'avait aucune prétention sur sa personne. Nous laisserons pour le moment le lecteur accuser notre héros de stupidité; mais peut-être serons-nous plus tard en etat de le justifier.

Sophie, pleine d'innocence et de modestie, avait dans le caractère une vivacité remarquable, qui augmentait à tel point toutes les fois qu'elle se trouvait avec Tom, que s'il n'eût pas été si jeune et si étourdi, il l'aurait sans doute observé, et que M. Western en aurait peut-être conçu de l'ombrage, s'il eût pensé à autre chose qu'à ses champs, ses chiens ou ses chevaux. Mais le brave homme était si loin de former aucun soupçon de cette nature, qu'il donnait à Tom toutes les occasions qu'un amant aurait pu désirer, en le laissant seul avec sa fille. Tom en tira, sans le savoir, un plus grand avantage, en ne faisant que suivre son désir de plaire et sa bonté naturelle, qu'il ne l'eût peut-être fait s'il avait eu des desseins plus désintéressés sur la jeune miss. Mais on sera peu surpris que cette conduite n'eût été remarquée par personne, puisque la pauvre Sophie ne s'en douta pas elle-même, et que son cœur était perdu sans retour avant qu'elle soupçonnât qu'il était en danger.

Les choses étaient dans cet état, quand Tom, un après-midi, se trouvant seul avec Sophie, commença, après de courtes excuses, à lui dire d'un air fort sérieux, qu'il avait une grace à lui demander et qu'il espérait qu'elle aurait la bonté de la lui accorder.

Ni les manières du jeune homme, ni le ton qu'il prenait en cette circonstance, n'étaient de nature à faire supposer qu'il voulait en venir à une déclaration d'amour: cependant, soit que la nature murmurât quelque chose à l'oreille de Sophie, soit par toute autre cause que j'ignore, le fait est que quelque idée de ce genre dut se présenter à son esprit, car elle pâlit tout à coup, devint tremblante, et n'aurait pu répondre à Jones, s'il eût attendu sa réponse. Mais il la délivra bientôt de cette anxiété en la priant d'employer son crédit auprès de son père en faveur du

garde-chasse, dont la ruine et celle d'une nombreuse famille seraient complètes si M. Western donnait suite à l'action intentée contre lui. Sophie se remit de son trouble : — Est-ce là, lui dit-elle avec un sourire plein de douceur, la grande grace que vous aviez à me demander? Je ferai de tout mon cœur ce que vous désirez. J'ai réellement pitié de ce pauvre homme, et hier j'ai encore envoyé à sa femme une de mes robes, du linge et dix shillings en argent. Tom Jones le savait, et c'était ce qui lui avait inspiré l'idée de faire cette demande.

Enhardi par ce premier succès, notre jeune homme résolut alors de pousser les choses encore plus loin, et il la pria d'engager son père à prendre George à son service, lui protestant qu'il le regardait comme un des hommes les plus honnêtes du canton, et comme très-capable de remplir la place de garde-chasse, qui, par un heureux hasard, était alors vacante chez M. Western.

— Eh bien, répondit Sophie, je consens encore à faire cette démarche; mais je ne puis vous promettre un égal succès. Quant à votre demande, je ne laisserai pas de repos à mon père que je n'aie obtenu ce que vous désirez. Quoi qu'il en soit, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour ce pauvre homme, car on doit vraiment avoir pitié de lui et de sa famille. Et maintenant, M. Jones, moi aussi j'ai un service à vous demander.

— Un service, Madame! s'écria Jones. Je recevrais un ordre de vous! Mais c'est la plus grande grace que vous puissiez me faire! Je le jure par cette main chérie, je donnerais ma vie pour vous obliger.

Il lui prit aussitôt la main et la baisa avec ardeur : c'était la première fois que ses lèvres osaient la toucher. Le sang qui, quelques instans auparavant, avait abandonné les joues de Sophie, y revint avec tant de violence que son visage et son cou devinrent pourpres. Elle éprouva en ce moment une sensation inconnue jusqu'alors, et qui, lorsqu'elle eut le temps de réfléchir, révéla certains secrets que le lecteur

apprendra en temps convenable, s'il ne les a pas devinés d'avance.

Dès qu'elle put parler, ce qui ne fut pas à l'instant même, Sophie dit à Tom que la grace qu'elle avait à lui demander était de ne pas exposer si souvent son père aux dangers trop fréquens à la chasse ; car, d'après tout ce qu'elle avait entendu dire, elle était cruellement alarmée chaque fois qu'ils partaient ensemble, et s'attendait à voir quelque jour rapporter son père au château avec quelque membre cassé. Elle le priait donc, par égard pour elle, d'être plus prudent à l'avenir; et puisqu'elle savait fort bien que M. Western ne voudrait jamais rester en arrière, de ne plus galoper à bride abattue, et surtout de ne jamais se provoquer à des sauts périlleux.

Tom lui promit d'obéir fidèlement à cet ordre, et après l'avoir remerciée de la bonté avec laquelle elle lui avait accordé sa demande, il se retira enchanté du succès qu'il avait obtenu.

La pauvre Sophie était charmée aussi, mais d'une manière différente. Quoi qu'il en soit, le cœur de mes lecteurs et de mes lectrices, s'ils en ont un, leur fera comprendre ce que le sien ressentait, mieux que je ne pourrais le faire quand j'aurais, pour décrire une pareille situation, autant de bouches que jamais poète a désiré en avoir.

Chaque après-midi, quand il avait bien bu, M. Western avait coutume d'écouter sa fille jouer du clavecin; il aimait beaucoup cette musique, et s'il eût vécu à la ville, il aurait peut-être passé pour connaisseur, car il critiquait toujours les plus belles compositions de Handel. Il aimait la musique vive, légère, et ses airs favoris étaient *le vieux sir Simon le Roi*, *Saint-George était pour l'Angleterre, Bobbing Joan*, et quelques autres.

Sa fille, qui était excellente musicienne et qui aurait voulu ne jouer jamais que la musique de Handel, trouvait pourtant un tel plaisir à amuser son père, que pour lui plaire elle avait appris tous ces morceaux. Quelquefois cependant elle



essayait de lui faire partager son goût, et quand il la pressait de lui répéter ses ballades favorites, elle cherchait à éluder, et le priait de permettre qu'elle jouât autre chose.

Ce soir-là pourtant, quand son père eut fini sa bouteille, elle joua trois fois de suite tous ses airs favoris, sans se faire prier. Le brave homme en fut si joyeux, qu'il se leva de son fauteuil, alla embrasser sa fille, et jura que sa main s'était beaucoup formée. Elle saisit cette occasion pour tenir la promesse qu'elle avait faite à Tom Jones, et réussit au point que son père lui dit que si elle voulait le régaler encore une fois du vieux *sir Simon*, George aurait le lendemain matin la place de garde-chasse. *Sir Simon* fut joué et rejoué tant de fois, que les charmes de la musique plongèrent M. Western dans un profond sommeil. Le lendemain matin Sophie ne manqua pas de lui rappeler sa promesse; l'écuyer fit venir aussitôt son homme d'affaires, lui ordonna de se désister de toutes poursuites contre George et de lui expédier une commission de garde-chasse.

Le succès obtenu par Tom dans cette circonstance fit bientôt du bruit dans le pays, et chacun en parlait à sa manière. Les uns applaudissaient hautement à cet acte de bienfaisance; d'autres disaient en ricanant que ce n'était pas merveille qu'un fainéant en aimât un autre. Le jeune Blifil en devint furieux. Depuis long-temps il haïssait George autant que Tom l'aimait; non qu'il eût personnellement à se plaindre du garde, mais par suite de son grand amour pour la religion et la vertu, car George avait la réputation d'un franc mauvais sujet. Blifil représenta la conduite de Tom comme une insulte faite à M. Allworthy, et déclara, non sans feindre beaucoup de douleur, qu'il était impossible d'interpréter autrement sa bienveillance pour un tel misérable.

Thwackum et Square chantèrent aussi sur la même gamme. Ils étaient devenus, et surtout le dernier, tout-à-fait jaloux de notre héros; celui-ci approchait alors de vingt ans, et c'était réellement un beau jeune homme. La veuve,



par les encouragemens qu'elle lui donnait, semblait de jour en jour s'en apercevoir davantage.

Toutefois leur malignité ne fit aucune impression sur M. Allworthy. Il déclara qu'il était très-content de la conduite de Jones, que son amitié persévérante et sincère méritait des éloges, et que ce qu'il désirait, c'était que de pareils exemples fussent plus communs.

Mais la fortune, qui accorde rarement ses faveurs à des étourneaux tels que notre ami Tom, peut-être parce qu'ils négligent de lui faire la cour, donna une tournure bien différente à toutes ses actions, et les fit voir à M. Allworthy sous un jour beaucoup moins favorable que celui sous lequel sa bonté les lui avait fait envisager jusqu'alors.

CHAPITRE VI.

Justification de l'insensibilité de Tom Jones pour l'aimable Sophie; ce qui lui nuira peut-être dans l'opinion de nos beaux esprits admirateurs déclarés des héros de la plupart de nos comédies modernes.

Il y a deux sortes de personnes qui, je crains bien, méprisent déjà mon héros pour sa conduite envers Sophie : les uns le blâmeront d'avoir négligé l'occasion de s'assurer de la fortune de M. Western; les autres lui reprocheront sa froideur pour une fille charmante, qui semblait prête à se jeter dans ses bras, s'il eût voulu seulement les lui ouvrir.

Je ne serai peut-être pas en état de le justifier complètement sous ces deux rapports; le défaut de prudence n'admet pas d'excuse, et ce que je puis pour le défendre de la seconde inculpation paraîtra, je le crains, peu satisfaisant; cependant, comme on peut quelquefois faire valoir des cir-

constances atténuantes, je mettrai tout simplement le fait sous les yeux du lecteur, et je me soumets d'avance à sa décision.

M. Jones avait en lui cette je ne sais quelle faculté qui, sans avoir un nom déterminé, ne s'en trouve pas moins dans le cœur de certaines gens, et leur sert, non pas tant à distinguer le bien du mal, qu'à éviter l'un et à s'attacher à l'autre. Cette faculté peut être comparée au fameux coffretier du théâtre [1]; car toutes les fois que la personne qui la possède fait bien, il n'y a point de spectateur plus disposé à l'applaudir ; de même il n'y a point de censeur plus prompt à la condamner.

Pour en donner une idée plus noble et plus accessible au siècle actuel, je dirai qu'elle siège sur son trône au fond du cœur, comme le lord grand-chancelier du royaume, dans sa cour, préside, gouverne, ordonne, juge, acquitte, condamne, suivant les circonstances, d'après les lois de la justice, avec une intelligence à laquelle rien n'échappe, une pénétration que rien ne peut tromper, une intégrité que rien ne peut corrompre. Peut-être est-ce ce principe actif qui élève la plus forte barrière entre nous et les animaux, nos voisins dans l'échelle des êtres. S'il existe quelque individu à forme humaine qui n'en reconnaisse pas le pouvoir, je le regarde comme un transfuge qui a passé chez les brutes parmi lesquelles il aura le sort de tout déserteur, celui de ne pas être placé au premier rang.

Notre héros était fortement dominé par ce principe, qu'il le dût à Thwackum ou à Square. S'il s'en écartait quelquefois, ce n'était jamais sans s'en apercevoir, et sans en souffrir. Ce principe lui avait appris que reconnaître les civilités, les prévenances et l'amitié de ses hôtes, en pillant leur maison, c'est se montrer le plus bas et le plus vil des

1. Personnage mystérieux du temps d'Addison, qui fréquentait le théâtre et dont les arrêts étaient reçus du public comme des oracles. Il se plaçait habituellement à la partie supérieure de la salle, au milieu du petit peuple.



hommes. Il ne croyait pas que la grandeur de l'offense en diminuât l'infamie; si un vol d'argenterie méritait l'opprobre et la mort, il lui semblait difficile de trouver une punition assez sévère pour le misérable qui ravirait à un homme toute sa fortune, et sa fille par-dessus le marché. Ce principe l'empêcha donc de songer à s'enrichir par de tels moyens; car, comme je l'ai dit, c'est un principe actif, et qu'il ne suffit pas de connaître. S'il eût été fortement épris de Sophie, peut-être eût-il pensé autrement; mais qu'on nous permette de le dire, il y a une grande différence entre s'enfuir avec la fille d'un autre, comme amant ou comme voleur. Quoique Tom ne fût pas insensible aux charmes de Sophie, qu'il rendît toute justice à sa beauté, et qu'il appréciât toutes ses belles qualités, elle n'avait pas fait une profonde impression sur son cœur. Le moment est venu d'expliquer à nos lecteurs une conduite qui pourrait faire soupçonner notre ami de stupidité, ou au moins de manquer de goût. La vérité est qu'une autre femme était maîtresse de son cœur. On s'étonnera sans doute du long silence que nous avons gardé à cet égard, et l'on aura peine à deviner quelle était cette femme; car jusqu'ici nous n'avons pas laissé échapper un seul mot qui pût faire croire que Sophie avait une rivale. Si nous avons été obligés de laisser entrevoir l'affection de mistress Blifil pour Tom Jones, nous n'avons pas donné le moindre sujet de croire qu'il en eût pour elle. Et d'ailleurs, je le dis avec peine, les jeunes gens des deux sexes ne sont que trop disposés à ne pas reconnaître l'affection dont les personnes d'un âge mûr daignent quelquefois les honorer.

Pour ne pas tenir le lecteur plus long-temps en suspens, nous le prierons de se souvenir que nous lui avons souvent parlé de la famille de George Seagrim, le garde-chasse. Elle se composait d'une femme et de cinq enfans. Le second de ces enfans était une fille nommée Molly, qui était regardée comme la plus belle du canton.

Congrève dit très-bien : Il y a dans la véritable beauté

quelque chose que les ames communes ne peuvent admirer; et ce quelque chose, ni la pauvreté, ni les haillons ne sauraient le cacher aux ames qui ne sont pas d'une trempe vulgaire.

La beauté de cette jeune fille ne fit pourtant impression sur le cœur de Tom qu'au moment où elle atteignit l'âge de seize ans. Ce fut alors que Jones, qui avait environ trois ans de plus qu'elle, commença à la regarder avec les yeux de l'amour, et cet amour avait pris racine dans son cœur long-temps avant qu'il cherchât les moyens de la posséder : car, quelque vifs que fussent ses désirs, ses principes n'étaient pas moins forts pour l'en détourner. Séduire une jeune fille, quelque obscure que fût sa condition, lui paraissait un crime odieux; et l'intérêt qu'il prenait au père, la compassion qu'il éprouvait pour toute la famille, donnant une nouvelle force à ses sages réflexions, il résolut fermement de triompher de son inclination, et s'abstint, pendant trois mois entiers, d'aller chez George Seagrim et de voir sa fille. Molly, comme nous l'avons dit, passait généralement pour une fort belle fille : elle l'était véritablement; mais sa beauté n'était pas du genre le plus aimable. Elle n'avait presque rien de féminin, et aurait convenu à un homme tout aussi bien qu'à une femme. Pour tout dire, la fleur de la jeunesse et la force de la santé faisaient en grande partie la beauté de Molly. Son moral tenait aussi peu de son sexe que son physique; car si elle était grande et robuste, ses manières étaient libres et hardies; elle avait si peu de modestie que Tom avait pour sa vertu plus d'égards qu'elle-même. Comme elle aimait probablement notre héros autant qu'elle en était aimée, elle ne craignit pas de faire les avances dès qu'elle s'aperçut de ses scrupules, et voyant qu'il avait entièrement cessé de venir chez son père, elle trouva le moyen de se jeter sur son passage, et se comporta de telle sorte qu'il eût fallu que notre jeune homme fût le plus grand des héros pour que ses manœuvres restassent sans succès. En un mot, elle triompha bientôt de

toutes les résolutions vertueuses de Tom Jones. A la fin, il est vrai, elle opposa toute la résistance convenable; mais je ne lui en attribue pas moins les honneurs du triomphe, puisque ce fut son plan qui réussit.

Au total, Molly joua si bien son rôle dans toute cette affaire, que Jones s'attribua la victoire, et se persuada que la jeune fille avait cédé aux attaques violentes de la passion qu'il avait pour elle, et à la force irrésistible de l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Le lecteur conviendra que cette dernière supposition n'avait rien qui ne fût naturel et probable, s'il n'a point oublié ce que nous lui avons dit de la beauté peu commune de Tom : c'était, dans le fait, un charmant cavalier.

Il existe des hommes, comme maître Blifil, qui n'éprouvant d'affection que pour une seule personne, ne considèrent que son intérêt et ses plaisirs, et ne s'inquiètent du bien et du mal qui arrivent aux autres, qu'autant que cette personne peut en retirer avantage ou satisfaction : il en est d'autres heureusement qui trouvent dans l'intérêt personnel une source de vertu. Ils ne ressentent aucun plaisir sans aimer ceux auxquels ils le doivent, et sans se faire un besoin de leur bonheur.

Notre héros était de ce nombre. Il regardait cette pauvre Molly comme un être dont le bonheur ou le malheur dépendait de lui seul. Sa beauté était encore l'objet de ses désirs; mais une beauté nouvelle et parfaite les eût sans doute excités davantage; si la jouissance avait refroidi son ardeur, ce refroidissement était plus que compensé par l'affection qu'elle paraissait avoir pour lui et la situation où il l'avait mise, ce qui fit naître en son cœur la reconnaissance et la compassion. Ces deux sentimens, joints aux désirs qu'elle lui inspirait, entretenaient chez lui une passion qu'on pouvait nommer amour : je ne sais toutefois si, dans l'origine, ce mot eût pu trouver sa place.

Telle était la véritable raison de l'insensibilité de Jones pour les charmes de Sophie, et pour des prévenances qu'il

aurait pu avec assez de raison interpréter comme un encouragement. S'il ne pouvait abandonner Molly, pauvre et sans ressources, il pouvait encore moins concevoir l'idée de trahir une personne telle que Sophie. En se livrant à la passion que cette jeune personne était faite pour inspirer, il se serait rendu coupable de l'un ou de l'autre de ces deux crimes, et digne, par conséquent, du destin qui lui avait été prédit, comme je l'ai rapporté au commencement de cette histoire.

CHAPITRE VII.

Le plus court de ce livre.

La mère de Molly fut la première à s'apercevoir du changement survenu dans la taille de sa fille. Pour le cacher à ses voisins, elle fut assez folle pour lui faire mettre la robe que Sophie lui avait envoyée, ne se doutant guère que la pauvre femme aurait la faiblesse de souffrir qu'une de ses filles la portât sans en changer la forme.

Molly fut enchantée de trouver pour la première fois l'occasion de montrer sa beauté avec avantage; si, couverte de haillons, elle se contemplait dans un miroir avec complaisance, et avait, sous ce misérable accoutrement, fait la conquête du cœur de Jones et peut-être de plusieurs autres; elle pensait qu'une parure inaccoutumée, en ajoutant à ses charmes, augmenterait le nombre de ses adorateurs.

Revêtue de cette robe, un bonnet neuf à dentelles sur la tête, un éventail à la main, et parée de quelques autres bagatelles dont Tom lui avait fait cadeau, Molly, se rendit à l'église le dimanche suivant. Les grands se trompent, s'ils s'imaginent que l'ambition et la vanité leur appartiennent exclusivement; ces nobles qualités ne brillent pas moins



dans l'église et le cimetière du village, que dans le salon ou le cabinet du prince. On forme dans la sacristie [1] des plans dont le conclave même ne rougirait pas. Ici le ministère, là l'opposition; et des deux côtés des complots et des intrigues, des partis et des factions, comme dans les cours.

Les villageoises ne mettent pas moins habilement en pratique tous les artifices de leur sexe, que les belles dames qui leur sont supérieures en rang et en fortune. Il y a des prudes et des coquettes; on y connaît le pouvoir des atours et des œillades; on y rencontre l'envie, la fausseté, la malice, la médisance, en un mot tout ce que réunissent les assemblées les plus brillantes et les cercles les plus à la mode. Que les gens du grand monde ne méprisent donc plus l'ignorance du peuple, et que le peuple cesse de médire des vices des grands.

Molly resta quelque temps assise avant d'être reconnue par ses voisines. On s'interrogeait à voix basse : — Qui est-ce donc? Mais, quand on l'eut reconnue, il s'éleva parmi les femmes tant de chuchotemens et même d'éclats de rire, que M. Allworthy fut obligé d'user de son autorité pour les rappeler au sentiment de la bienséance.

1. *Vestry*. Lieu où se tiennent les administrateurs de l'église, ou plutôt de la paroisse, dont les fonctions sont beaucoup plus nombreuses et plus importantes en Angleterre qu'en France. (*Note du trad.*)

CHAPITRE VIII.

Bataille en style homérique, et qui ne pourra être goûtée que du lecteur classique.

M. Western avait un domaine dans cette paroisse, et comme sa demeure était plus près de cette église que de la sienne, il allait très-souvent y entendre le service divin. Le hasard voulut qu'il s'y trouvât avec sa charmante fille ce dimanche-là même.

Sophie fut frappée de la beauté de Molly, mais elle eut pitié de la folie qu'elle avait faite de se montrer sous un tel costume, et d'exciter par sa parure la jalousie de ses égales. Dès qu'elle fut de retour au château, elle envoya chercher le garde-chasse, et lui dit de lui amener sa fille, car elle pourrait, ajouta-t-elle, lui donner une place dans la maison, et peut-être même l'attacher à sa personne, quand sa femme de chambre, qui devait la quitter, serait partie.

Cet ordre fut un coup de foudre pour le pauvre Seagrim, qui n'ignorait pas l'accident survenu à la taille de sa fille. Il répondit en bégayant qu'il craignait que Molly, qui n'avait jamais été en service, ne fût pas assez adroite.

— Peu importe, répliqua Sophie, elle se formera : votre fille me plaît, et je veux en essayer.

George alla trouver sa femme; il comptait sur ses sages conseils pour se tirer d'embarras. Mais à son arrivée il y trouva tout en confusion. La robe avait à tel point déchaîné l'envie, qu'aussitôt après le départ de M. Allworthy et des personnes notables, la rage qui s'était contenue jusqu'alors ne connut plus de bornes. Elle se manifesta d'abord par des injures, des huées; puis on en vint aux gestes insultans, qui, bien que de nature à ne pas faire craindre la perte de la vie ou même celle d'un membre, n'en étaient pas moins

redoutables pour une femme élégamment parée. Molly avait trop de cœur pour souffrir avec patience un traitement semblable; ayant donc.... Mais un instant ! comme nous nous méfions de notre génie, invoquons un pouvoir supérieur.

O Muses, qui que vous soyez, qui aimez à chanter les combats, et toi surtout, toi qui célébras jadis le carnage et ensanglantas le champ de bataille où combattirent Hudibras et Trulla, si tu n'es pas morte de faim avec ton ami Butler [1], viens à mon aide en cette grande occasion; tout n'est pas au pouvoir de tous.

Tel, dans la cour d'un riche fermier, beugle et mugit, un nombreux troupeau de vaches, lorsqu'elles entendent, pendant qu'on les trait, leurs veaux se plaindre du vol dont ils sont l'objet; telle la canaille du comté de Somerset faisait un tintamare formé d'autant de cris, de hurlemens et de sons différens, qu'il s'y trouvait d'individus ou plutôt de passions parmi eux. Les uns étaient inspirés par la rage, les autres alarmés par la crainte, la plupart ne songeaient qu'à se divertir; mais ce fut surtout l'envie, cette sœur de Satan et sa compagne fidèle, qui, se précipitant dans la foule, anima la fureur des femmes. Elles coururent sur Molly, et la couvrirent à l'envi de boue et d'ordures.

Après s'être inutilement efforcée de faire retraite en bon ordre, Molly fit volte-face, et attaquant Bess la déguenillée, qui marchait à la tête des assaillans, lui fit mordre la poussière. Toute l'armée ennemie, qui comptait près de cent combattans, battit en retraite en voyant le sort de son général, et se réfugia derrière une fosse nouvellement creusée, car le champ de bataille était le cimetière où il devait y avoir un enterrement dans la soirée. Molly poursuivit sa victoire, ramassa un crâne près de la fosse, et le lança avec une telle force à la tête d'un tailleur, que les deux crânes au moment du contact rendirent un son également creux; le tailleur

1. L'auteur d'*Hudibras*, qui mourut dans la misère. (*Note du trad.*)

prit la mesure de la terre, où les deux crânes tombèrent à côté l'un de l'autre, laissant dans le doute lequel des deux était le meilleur. Molly s'arme ensuite d'un fémur, tombe sur les fuyards, et distribuant ses coups avec libéralité à droite et à gauche, jonche le cimetière de ses vaillans antagonistes.

O Muse, redis-nous les noms de ceux qui succombèrent dans cette journée fatale. Jenmy Tweedle fut le premier qui sentit l'os redoutable sur son occiput. Les bords rians du Stour sinueux l'avaient vu naître : c'est là qu'il avait appris à chanter aux jours de foires et aux veillées; il animait la danse vive et légère des nymphes et des bergers par les sons mélodieux de son instrument. A quoi lui sert son talent, maintenant que son corps palpitant est étendu sur l'herbe d'un cimetière! Après lui, le vieil Echepole, le châtreur de porcs, reçut de notre amazone un coup au front et tomba sur-le-champ; il était si gros que sa chute fit presque autant de bruit que celle d'une maison : sa tabatière sortit de sa poche, et Molly s'en empara comme de dépouilles légitimes. Cate, la meunière, heurta malheureusement une pierre sépulcrale, qui, accrochant son bas sans jarretière, renversa l'ordre de la nature, et donna à ses talons la supériorité sur sa tête. Betty Pippin, et le jeune Roger, son amant, tombèrent ensemble; mais, ô destin pervers! elle regarda la terre, et lui le ciel. Tom Freckle, fils du forgeron, fut une autre victime de la rage de Molly. C'était un habile ouvrier qui faisait d'excellens patins [1]; celui dont un coup le renversa était l'ouvrage de ses propres mains : s'il fût resté dans l'église à chanter des psaumes, il aurait évité ce sort funeste. Miss Crow, fille d'un fermier, John Giddish, fermier lui-même, Nanny Slouch, Esther Codling, Will Spray, Tom Bennet, les trois miss Potter, dont le père te-

1. Espèce de galoches en bois et en fer, que les femmes, en général, portent en Angleterre par-dessus leurs souliers, pour se garantir de la boue, et qu'on nomme *pattens*. (*Note du trad.*)

nait le cabaret du Lion Rouge, Betty la chambrière, Jack le palefrenier, et beaucoup d'autres d'un rang moins élevé, restèrent étendus au milieu des tombeaux; le bras vigoureux de Molly ne les avait pas tous atteints; en fuyant, les uns renversaient les autres.

Mais la fortune, craignant d'avoir, contre son habitude, favorisé long-temps le même côté, surtout celui du bon droit, se retourna tout-à-coup. Goody Brown, qui partageait ses faveurs entre son mari et la moitié de la paroisse, ne put supporter plus long-temps la vue de la déroute de son parti. Goody s'était rendue célèbre sous les bannières de Vénus comme sous celles de Mars, et la tête de son mari était le trophée vivant de sa double prouesse; car si jamais mari porta sur son front les attributs de Vulcain, c'était certainement Zékiel; et son visage, toujours couvert de cicatrices, attestait les talens guerriers de sa moitié, c'est-à-dire l'usage qu'elle faisait de ses ongles [1].

Elle s'arrêta tout-à-coup, et s'adressant aux fuyards : — Hommes ou plutôt femmes du comté de Somerset, s'écria-t-elle, n'avez-vous pas honte de fuir ainsi devant devant une seule fille? Si nul autre n'ose lui résister, moi, et Jeanne Top que voici, nous aurons l'honneur de la victoire.

A ces mots, elle se précipite sur Molly, lui arrache à la fois et le fémur qu'elle tenait et son bonnet, saisit de la main gauche les cheveux de Molly et de la droite lui frappa le visage avec tant de fureur qu'elle lui fit jaillir le sang du nez. Molly cependant ne reste pas oisive, elle enlève le mouchoir qui sert de bonnet à son ennemie, et la prenant également aux cheveux, lui fait à son tour sortir du nez un ruisseau de sang.

Quand les combattantes se furent arraché un assez bon nombre de mèches de cheveux, leur rage se porta sur leurs vêtemens, et elles s'escrimèrent de telle sorte, qu'en très-peu d'instans toutes deux furent presque nues.

1. *Talent* et *talon* : calembourg qu'on ne peut rendre en français.

Il est heureux pour les femmes qu'elles ne visent pas, dans leurs combats à coups de poing, au même but que les hommes. Elles dérogent sans doute aux habitudes de leur sexe en se battant. Mais j'ai remarqué qu'elles ne s'oublient jamais jusqu'à se frapper au sein, où un seul coup pourrait leur être fatal. Cela vient, prétendent certaines gens, de ce que les femmes ont des dispositions plus sanguinaires que les hommes, elles visent au nez parce qu'il est plus facile d'en faire couler du sang; mais cette supposition nous paraît tirée de trop loin, et même un peu méchante.

Goody Brown avait à cet égard un grand avantage sur Molly Seagrim, car elle n'avait pas de gorge. Son sein, si on peut l'appeler ainsi, ressemblait à un vieux morceau de parchemin sur lequel on aurait pu bien long-temps battre le tambour, sans lui causer le moindre dommage. Molly, indépendamment de la malheureuse situation dans laquelle elle se trouvait, était conformée d'une manière toute différente, et l'envie aurait peut-être excité Goody à lui porter un coup fatal, si l'arrivée de Tom Jones en ce moment n'eût mis fin à cette scène sanglante.

Cet heureux hasard fut dû à M. Square. Après l'office il était monté à cheval avec maître Blifil et Tom Jones pour prendre l'air. Ils avaient déjà fait près d'un quart de mille, lorsque le pédagogue, changeant d'avis tout à coup, non par caprice, mais par un motif que nous expliquerons en temps convenable, proposa aux deux jeunes gens de prendre un autre chemin que celui qu'ils avaient suivi d'abord. Ils y consentirent, et se trouvèrent bientôt devant le cimetière.

Maître Blifil, voyant tout le monde attroupé et deux femmes dans la posture où nous avons laissé les combattantes, arrêta son cheval pour s'informer de la cause de ce tumulte.

— Je n'en sais rien, M. Blifil, répondit un paysan en se grattant la tête; je crois seulement, n'en déplaise à Votre Honneur, que Goody Brown se bat avec Molly Seagrim.

— Avec qui? s'écria Tom; avec qui? et sans attendre de

réponse, reconnaissant Molly, quoique son visage fût tout défait, il sauta de cheval, franchit le mur et courut à elle. La jeune fille se mit alors à fondre en larmes, et lui raconta en deux mots avec quelle barbarie elle avait été traitée. Tom, oubliant le sexe de Goody Brown, ou peut-être ne s'en apercevant pas dans sa rage, car elle n'avait de son sexe que le cotillon qu'il avait pu ne pas remarquer, lui appliqua un ou deux coups de sa houssine; puis s'élançant sur la foule que Molly accusait tout entière, il frappa à droite et à gauche avec si peu de ménagement, qu'à moins d'invoquer de nouveau ma muse, ce qui serait la traiter avec trop peu de cérémonie, après la besogne que je lui ai déjà donnée, il me serait impossible de compter tous les coups de houssine qui furent distribués en cette journée. Tom Jones, ayant balayé le champ de bataille avec autant de bravoure qu'aucun des héros d'Homère, ou que Don Quichotte, ou quelque autre chevalier errant, retourna près de Molly, qu'il trouva dans un état dont le récit serait trop pénible à mes lecteurs et à moi-même s'il me fallait l'entreprendre. Il fit mille extravagances, frappa du pied, se battit la poitrine, s'arracha les cheveux, et jura de se venger de tous ceux qui avaient insulté Molly; il ôta son habit, le boutonna autour d'elle, mit son chapeau sur la tête, essuya le mieux qu'il put, avec son mouchoir, le sang qui lui couvrait le visage, et donna ordre au domestique qui les accompagnait d'aller en toute hâte chercher une selle de femme et un coussinet pour la reconduire chez son père. Maître Blifil voulut s'opposer à ce qu'on envoyât le seul domestique qu'ils avaient à leur suite; mais Square confirmant l'ordre de Jones, il fut obligé de céder. Le domestique revint bientôt avec un coussinet, et Molly, ayant ramassé les morceaux de sa robe, fut mise en croupe derrière lui et reconduite chez elle, accompagnée de Square, de Blifil et de Tom Jones.

Lorsqu'elle fut arrivée, Tom reprit son habit, l'embrassa à la dérobée en lui promettant de revenir la voir dans la soirée et rejoignit ses compagnons.

CHAPITRE IX.

Sujet très-peu pacifique.

Molly n'eut pas plus tôt repris ses haillons accoutumés, que ses sœurs l'accablèrent d'invectives, notamment sa sœur aînée qui répétait sans cesse qu'elle méritait son sort. Comment avait-elle eu l'audace de porter une robe que miss Western avait donnée à sa mère ! — Si l'une de nous devait la porter, ajouta-t-elle, c'est moi, je pense, qui en avais le droit; mais vous avez cru sans doute qu'elle appartenait à votre beauté; vous vous imaginez être plus belle qu'aucune de nous.

— Donnez-lui ce morceau de miroir qui est sur la cheminée, dit une autre; avant de lui parler de sa beauté qu'elle lave au moins le sang qui lui couvre la figure.

— Vous auriez mieux fait d'écouter les leçons du ministre, reprit l'aînée, que de courir après les hommes.

— Ce n'est que trop vrai, dit la mère en soupirant, elle nous a déshonorés. C'est la première de la famille qui ait jamais été une coquine.

— Ce n'est pas à vous à me faire ce reproche, ma mère, s'écria Molly; n'êtes-vous pas accouchée de ma sœur que voilà huit jours après votre mariage?

— Oui, drôlesse, répondit la mère en fureur, c'est la vérité, mais qu'importe? votre père en m'épousant a fait de moi une honnête femme, et si on pouvait en faire autant

de vous je ne serais pas si fort en colère. Mais il vous fallait un beau monsieur, misérable! Vous aurez un bâtard, effrontée, oui, vous en aurez un, et c'est ce que je défie qu'on dise de moi.

C'est dans cette situation que George Seagrim trouva sa famille. Sa femme et trois de ses filles criaient ou sanglottaient toutes à la fois, et il se passa quelque temps avant qu'il pût se faire entendre. Enfin, dès qu'il le put, il répéta ce que Sophie lui avait dit.

Sa femme s'emporta de nouveau contre sa fille. —Vous nous avez mis dans de beaux draps, lui dit-elle; que dira miss Western en voyant cette fine taille? Faut-il que j'aie vécu assez pour voir ce jour!

Molly répondit sans se laisser déconcerter: — Et quelle est cette belle place qu'on veut me donner, mon père? — Car il n'avait pas trop compris ce que Sophie avait voulu dire en parlant d'attacher sa fille à sa personne. — Fille de cuisine, je suppose? Mais je ne laverai jamais les assiettes de qui que ce soit. Mon beau monsieur, comme vous dites, me traitera mieux que cela. Voyez ce qu'il m'a donné cette après-midi. Il m'a promis que je ne manquerais jamais d'argent, et vous n'en manquerez jamais non plus, ma mère, si vous voulez retenir votre langue, et bénir votre destinée.

A ces mots, elle tira de sa poche plusieurs guinées, et en donna une à sa mère. La bonne femme ne sentit pas plus tôt l'or dans sa main, que cette panacée opéra, et son humeur s'adoucit.

— Sur ma foi, George, dit-elle, il faut être sot comme vous l'êtes pour accepter une place sans savoir en quoi elle consiste. Peut-être la destine-t-on à la cuisine, comme Molly le disait; et, en vérité, je ne me soucie pas que ma fille devienne une laveuse d'écuelles. Non, non, toute pauvre que je suis, je suis de bonne naissance: mon père était ministre; et si je me suis dégradée au point d'épouser un rustre, parce que mon père ne m'avait pas laissé la valeur

d'un shilling en mourant, sachez que je n'en ai pas moins de cœur pour cela. Tredame ! miss Western ferait mieux de regarder autour d'elle et de songer à ce qu'était son grand-père. Ce que je sais, c'est que des personnes de ma famille se promenaient en carrosse; tandis que les grands-pères de certaines personnes allaient à pied. Ne s'imagine-t-elle pas nous avoir fait un grand cadeau en nous envoyant cette vieille robe? Il y a eu des gens de ma famille qui n'auraient pas ramassé dans la rue de pareilles guenilles. Mais les pauvres sont toujours méprisés. Les gens de la paroisse n'avaient que faire de crier si fort contre Molly; vous pouviez leur dire, enfant, que votre grand'mère portait de plus belles robes et toutes neuves encore, sortant de chez le marchand.

— C'est fort bien, dit George; mais quelle réponse ferai-je à miss Sophie?

— Je n'en sais rien, répondit sa femme : voilà comme vous êtes, vous mettez toujours votre famille dans l'embarras. Avez-vous oublié la perdrix que vous avez tuée, et qui a été la cause de toutes nos infortunes? Ne vous avais-je pas recommandé de ne pas mettre le pied sur les terres de l'écuyer Western? Ne vous avais-je pas prédit il y a bien des années ce qui vous arriverait? Mais vous n'en voulez jamais faire qu'à votre tête; allez, vous n'êtes qu'un imbécile.

George avait un assez bon caractère et n'était au fond ni colère, ni brutal. Cependant il y avait en lui quelque chose de ce que les anciens appelaient *irritable*, et que sa femme, si elle eût été douée de quelque prudence, aurait redouté. George avait souvent fait l'expérience que lorsque la tempête était violente, les argumens n'étaient que du vent qui servait à l'accroître plutôt qu'à l'abattre; aussi avait-il presque toujours sous la main une petite houssine, remède merveilleux dont il avait souvent reconnu l'efficacité, et auquel le mot *imbécile* lui donna l'idée de recourir.

Aussitôt donc qu'il vit la tournure que prenaient les

choses, il fit usage du susdit remède, qui, comme toutes les médecines vraiment efficaces, parut d'abord redoubler le mal, mais produisit bientôt un calme parfait, et rendit à la malade la plus grande tranquillité.

Convenons pourtant que c'est une médecine de cheval; il faut, pour la digérer, une constitution très-robuste; elle ne convient qu'aux gens du peuple, si ce n'est dans une seule circonstance, quand l'orgueil de la naissance se fait trop sentir. Tout mari pourrait alors, selon nous, l'employer sans scrupule, si son application n'avait quelque chose de si dégradant que, semblable à certains remèdes qu'il est inutile de nommer, elle souille la main qui l'emploie, au point qu'un homme bien né ne peut même en supporter l'idée.

La paix fut bientôt rétablie dans toute la famille; car la vertu de ce remède, comme celle de l'électricité, se communique souvent d'une personne à plusieurs autres, qui ne sont point en contact direct avec la machine électrique. A dire vrai, comme l'une et l'autre sont produites par le frottement, on peut soupçonner entre elles quelque analogie, et M. Freke, avant de publier la nouvelle édition de son ouvrage, ferait bien de réfléchir sur ce sujet. On tint ensuite conseil. Après une assez longue discussion, Molly persistant à ne vouloir pas entrer au service, il fut résolu que mistress Seagrim elle-même irait trouver miss Western, et tâcherait d'obtenir la place pour sa fille aînée, qui se montra fort disposée à l'accepter. Mais la fortune, qui semblait être l'ennemie de cette petite famille, vint encore détruire ses espérances.

CHAPITRE X.

Histoire racontée par M. Supple, le desservant. — Pénétration de M. Western. — Son amour pour sa fille, et manière dont elle y répond.

Le lendemain matin, Tom fit une partie de chasse avec M. Western, qui, au retour, l'invita à dîner.

L'aimable Sophie montra ce jour-là plus d'enjouement et de vivacité qu'à l'ordinaire. Elle dirigea toutes ses batteries contre notre héros, quoiqu'elle ne sût pas bien elle-même ce qu'elle voulait; mais si elle eut dessein de le charmer, elle y réussit.

M. Supple, le desservant de la paroisse de M. Allworthy, était de la compagnie. C'était un excellent homme, remarquable par sa taciturnité à table, quoiqu'il n'y restât jamais la bouche fermée; il avait un des meilleurs appétits du monde. Mais à peine la nappe était-elle ôtée, qu'il dédommageait amplement les convives de son silence; il était jovial, et sa conversation, toujours amusante, n'avait jamais rien d'offensant. A son arrivée, qui précéda immédiatement celle du roast-beef [1], il avait donné à entendre qu'il avait appris quelques nouvelles et qu'il sortait du château de M. Allworthy; mais la vue du rôti le rendit muet, et ne lui permit que de dire le *benedicite*, et de présenter ses hommages au baronnet, c'est ainsi qu'il appelait le roast-beef.

Quand le dessert fut sur la table, Sophie lui rappela qu'il avait annoncé des nouvelles; et il commença en ces termes : — Vous avez dû, Madame, remarquer hier à l'office du soir une jeune femme parée d'une de vos robes, je

1. Bœuf rôti, ou *rosbif;* plat qui, en Angleterre, se sert invariablement au premier service. (*Note du trad.*)

crois du moins vous en avoir vu une semblable ; une telle parure à la campagne est

« Rara avis in terris, nigroque simillima cycno. »

Ce qui veut dire, Madame : « Un oiseau rare dans le monde, et très-semblable à un cygne noir. » C'est un vers de Juvénal. Mais, pour en revenir à notre histoire, une telle parure se voit rarement à la campagne, et encore moins à des personnes du rang de celle qui la portait ; car c'est, dit-on, la fille de George, votre garde-chasse, M. Western ; je pensais que le malheur avait donné assez de bon sens à cet homme pour l'empêcher de laisser sa fille s'habiller d'une façon si ridicule. Sa présence causa tant de trouble à l'église, que le service divin eût été interrompu sans l'intervention de M. Allworthy ; car je faillis m'arrêter au premier verset. Les prières terminées, et de retour chez moi, un combat sanglant s'est livré dans le cimetière ; entre autres accidens, un musicien ambulant a eu la tête presque brisée. Ce matin il est allé chez M. Allworthy faire sa plainte, et la jeune fille a été mandée devant lui. M. Allworthy désirait arranger l'affaire, mais quand la donzelle a paru, on a vu, je vous demande pardon, on a vu qu'elle était presque à la veille d'accoucher d'un bâtard. M. Allworthy a voulu en connaître le père ; mais elle a refusé opiniâtrement de le déclarer, et le digne magistrat rédigeait un mandat pour l'envoyer à Bridewell, quand je l'ai quitté.

— Et c'est là toute votre nouvelle, Docteur ? s'écria Western ; je m'imaginais qu'il s'agissait de quelque affaire publique et non d'une fille grosse.

— Je crains, en effet, que ce ne soit une histoire trop commune, dit M. Supple ; mais j'ai cru qu'elle méritait d'être rapportée. Quant aux affaires publiques, Votre Honneur les connaît mieux que moi, et je ne m'inquiète que de ce qui se passe dans ma paroisse.

— Sur ma foi, reprit Western, je crois, comme vous le dites, que je m'y connais un peu. — Eh bien, Jones, buvez donc! la bouteille est à côté de vous.

Tom le pria de l'excuser, dit qu'une affaire importante l'appelait au-dehors, se leva de table, et s'échappant des mains de M. Western, qui cherchait à le retenir, sortit brusquement.

L'écuyer le poursuivit d'un gros jurement et se tournant vers le ministre : — Je vois ce que c'est, s'écria-t-il, je vois ce que c'est! Tom est le père du bâtard! Morbleu! ne vous souvenez-vous pas avec quelle chaleur il me recommandait le père de cette fille? Damnation! c'est une rusée coquine! Oui, oui, aussi sûr qu'un et un font deux, Tom est le père du bâtard.

– J'en serais bien fâché, dit M. Supple.

— Fâché! répéta l'écuyer; et pourquoi? où est le grand mal? Oserais-tu me soutenir, curé, que tu n'as jamais eu de bâtard? En ce cas tu as joué de bonheur, car je réponds que tu as fait plus d'une fois tout ce qu'il faut pour cela.

— Votre Honneur veut s'amuser, dit le desservant; je ne considère pas seulement le péché qu'il a commis et sans doute c'en est un fort grand; je crains que cette faute ne lui nuise dans l'esprit de M. Allworthy; et je puis dire avec vérité que, quoique le jeune Tom passe pour être un peu étourdi, je n'ai jamais rien entendu qui fût à son désavantage, si ce n'est ce que vous venez de rapporter; je voudrais bien qu'il répondît un peu mieux à l'église, mais, au total, il semble

« Ingenui vultus puer, ingenuique pudoris. »

C'est une citation classique, Madame, que l'on peut ainsi traduire : « Un jeune homme d'une physionomie noble et d'une pudeur ingénue. » La pudeur était une vertu très-estimée chez les Latins et chez les Grecs. Le jeune gentilhomme, je crois pouvoir l'appeler ainsi malgré sa naissance, me paraît donc un garçon honnête et bien élevé, et je serais

fâché que cette affaire lui fît tort dans l'esprit de M. Allworthy.

— Tort dans l'esprit d'Allworthy ! s'écria Western ; bah, bah ! Allworthy lui-même ne tourne pas le dos à une jolie fille : tout le pays ne sait-il pas qu'il est le père de Jones ? Adressez à un autre de pareilles sornettes. Je me souviens d'Allworthy quand il était au collége.

— Je croyais, dit Supple, qu'il n'avait jamais été à l'université.

— Il y a été, répliqua Western, et nous avons serré de près plus d'une balle ensemble ; je vous dis qu'il est passé maître en galanterie. Non, non, soyez tranquille, cette bagatelle ne brouillera Tom ni avec Allworthy ni avec aucune autre personne. Demandez à Sophie que voilà. — Dites-moi, ma fille, avez-vous mauvaise idée d'un jeune homme parce qu'il est un bâtard ? Non, non, les femmes ne l'en aimeront que mieux.

C'était faire une question bien cruelle à la pauvre Sophie : elle avait vu Tom Jones changer de couleur en écoutant l'histoire de M. Supple, et cette circonstance, jointe à la brusquerie de son départ, lui faisait craindre que les soupçons de son père ne fussent que trop fondés. Son cœur lui découvrit alors tout-à-coup le grand secret qui depuis quelque temps cherchait à se faire jour. Elle sentit le vif intérêt qu'elle prenait à cette affaire, et dans cette situation la question soudaine et déplacée de son père produisit en elle des symptômes qui n'auraient pas échappé à un esprit pénétrant ; mais pour rendre justice à M. Western, ce n'était pas là son défaut. Sophie se leva de table et dit que le sujet de la conversation l'avertissait de se retirer. Il la laissa partir et observa seulement avec beaucoup de gravité qu'il aimait mieux voir à une fille trop de modestie que pas assez : maxime vivement applaudie par M. Supple.

Il s'établit ensuite entre l'écuyer et M. Supple une discussion politique, comme on en trouve dans les journaux et dans les pamphlets ; en conversant, ils firent une libation de quatre bouteilles de vin à la prospérité de l'Angle-

terre; puis l'écuyer s'endormit, le desservant alluma sa pipe, monta à cheval et retourna chez lui.

Quand il eut achevé sa méridienne, M. Western alla rejoindre sa fille et lui demanda quelques airs de clavecin; mais elle le pria de l'en dispenser, prenant pour excuse un violent mal de tête, ce qui lui fut accordé sur-le-champ, car elle avait rarement besoin de lui faire deux fois la même demande. Il l'aimait si tendrement qu'en satisfaisant ses désirs, il se procurait la plus vive jouissance. Elle était bien l'enfant de son cœur, comme il disait souvent. Sophie méritait d'autant mieux ces marques de tendresse qu'elle les lui rendait avec usure. Elle se soumettait avec d'autant plus d'empressement aux volontés paternelles qu'elle se faisait un plaisir de son obéissance. Une de ses compagnes la plaisantait un jour sur le grand mérite qu'elle semblait trouver à une soumission aussi dévouée. —Vous vous méprenez, répondit Sophie, si vous vous imaginez que je m'en estime davantage; car outre que je ne fais que m'acquitter de mon devoir, j'y trouve encore ma propre satisfaction. J'avoue que je ne connais pas de plaisir égal à celui de contribuer au bonheur de mon père; et si je me félicite de quelque chose, c'est d'en avoir les moyens, mais non d'en faire usage.

Ce fut pourtant une jouissance que la pauvre Sophie n'était pas en état de goûter ce soir-là. Elle pria donc son père de la dispenser non seulement de toucher du clavecin, mais même de descendre au souper. M. Western consentit encore à cette dernière demande, mais non sans regret; il ne pouvait supporter son absence, à moins qu'il ne fût occupé de ses chiens, de ses chevaux ou de sa bouteille. Tout en cédant aux désirs de sa fille, le brave homme, afin d'éviter sa propre compagnie, envoya chercher un fermier du voisinage, pour passer la soirée avec lui.

CHAPITRE XI.

Molly Seagrim l'échappe belle. — Quelques observations fondées sur une connaissance profonde de la nature.

Le matin à la chasse, Tom Jones avait monté un des chevaux de M. Western; n'ayant donc pas de cheval à lui, il fut obligé de s'en aller à pied, il marcha d'un tel pas qu'il fit plus de trois milles en une demi-heure.

Comme il entrait dans l'avenue du château, il rencontra le constable et ses gens qui emmenaient Molly dans cette maison où les pauvres gens reçoivent une salutaire leçon de respect et de déférence envers leurs supérieurs, en y trouvant la preuve de l'énorme différence que la fortune a voulu établir entre ceux qui sont punis de leurs fautes et ceux qui ne le sont pas. S'ils ne profitent pas de cette leçon, je crains bien qu'ils n'en reçoivent aucune autre et ne s'amendent guère dans la maison de correction.

Un légiste pensera peut-être que M. Allworthy, dans cette circonstance, excéda les bornes de son autorité; et s'il faut tout dire, je doute que sa conduite fût strictement régulière puisqu'il ne lui avait pas été fait de dénonciation formelle contre Molly: mais ses intentions étaient trop pures pour qu'on ne l'excuse pas au tribunal de la conscience; il est tant de magistrats qui commettent tous les jours des actes arbitraires sans pouvoir alléguer la même excuse.

Informé par le constable du lieu où il emmenait Molly, et dans le fait il s'en doutait déjà lui-même, Tom la saisit dans ses bras, l'embrassa publiquement, et jura qu'il tuerait le premier qui oserait mettre la main sur elle. Il lui dit d'essuyer ses larmes et de se consoler, l'assurant qu'il l'accompagnerait partout où elle irait. Se tournant ensuite vers le constable qui était tout tremblant, son chapeau à la main, il





TOM JONES.

[illegible]

[illegible] vous [illegible]

[illegible] sor [illegible] réplique [illegible] fille [illegible] de la [illegible]

[illegible] sur [illegible] le vestibule, [illegible] à genoux [illegible] fille, de lui par- [illegible] pas l'exposer [illegible] méritait. — Je puis, [illegible] trop, je [illegible] que je [illegible] malheur, mais je [illegible] de répo[illegible]



le pria avec beaucoup de douceur de retourner un moment avec lui près de son père, c'est ainsi qu'il appelait M. Allworthy, car il avait la certitude, dit-il, que lorsqu'il lui aurait expliqué ce qu'il avait à dire en faveur de cette pauvre fille, elle serait sur-le-champ mise en liberté. Le constable, qui aurait probablement relâché sa prisonnière, si Tom l'eût exigé, ne se fit pas prier; ils retournèrent donc au château. Tom, lui ayant demandé de l'attendre dans le vestibule, se mit lui-même à la recherche de M. Allworthy. Dès qu'il l'eut trouvé, il se jeta à ses pieds, le supplia de l'écouter avec patience, lui avoua qu'il était le père de l'enfant dont Molly était enceinte, le conjurant d'avoir pitié de cette pauvre fille; — si une faute a été commise, ajouta-t-il, c'est moi seul qui en suis coupable.

— Si une faute a été commise! répondit Allworthy avec chaleur, êtes-vous donc un libertin assez pervers pour douter que ce soit un crime de violer les lois divines et humaines, de séduire et de ruiner une pauvre fille! Je conviens que le poids de ce crime tombe principalement sur vous, et il est si énorme qu'il devrait vous accabler.

— Quel que soit mon sort, répliqua Tom, ne rejetez pas mes prières en faveur de cette pauvre fille. Je l'ai séduite, je l'avoue, mais il dépend de vous de la perdre ou de la sauver. Pour l'amour du ciel, Monsieur, révoquez votre ordre, et ne l'envoyez pas dans un endroit où elle trouverait infailliblement sa perte.

M. Allworthy lui ordonna d'appeler un domestique. Tom lui répondit que cela était inutile, qu'il avait rencontré à l'entrée du parc le constable et Molly, et que, comptant sur sa bonté, il les avait ramenés tous deux dans le vestibule, où ils attendaient sa dernière résolution. Il le conjura à genoux d'avoir de l'indulgence pour cette pauvre fille, de lui permettre de retourner chez ses parens, et de ne pas l'exposer à plus de honte et de mépris qu'elle n'en méritait. — Je sais, ajouta-t-il, qu'elle n'en supportera que trop, je sais que je suis la cause de tout son malheur, mais je tâcherai de répa-

rer ma faute, s'il est possible; et si vous daignez me pardonner, j'espère me rendre digne de votre indulgence.

Allworthy hésita quelques instans, et dit enfin : — J'y consens; je révoquerai mon mandat. Faites venir le constable. Le constable fut appelé, congédié, et Molly renvoyée chez elle.

Le lecteur devine que M. Allworthy ne manqua pas d'adresser à Tom Jones, en cette occasion, une sévère mercuriale; mais il est inutile de l'insérer ici, car nous avons déjà fidèlement transcrit le discours qu'il tint à Jenny Jones, dans un cas semblable, et presque tout ce qui s'y trouve peut s'appliquer aux hommes aussi bien qu'aux femmes. Ces reproches firent une telle impression sur le jeune homme, qui n'était pas un pécheur endurci, qu'il se retira dans sa chambre où il passa toute la soirée plongé dans les plus tristes réflexions.

M. Allworthy était fort mécontent de la conduite de Jones; car, malgré les assertions de l'écuyer Western, ce digne homme ne s'était jamais permis de plaisirs coupables, et avait horreur du libertinage. Il y a tout lieu de croire qu'il n'y avait pas l'ombre de vérité dans tout le discours de l'écuyer. M. Allworthy n'avait jamais été à l'université, qu'il désignait comme le théâtre de ses fredaines. Il faut convenir que M. Western était un peu trop enclin à se permettre un genre de plaisanterie qui passe généralement dans le monde pour de l'esprit ou de la gaîté, mais que nous ne qualifions pas ici par égard pour les convenances et la politesse.

Mais l'horreur de M. Allworthy pour ce vice et pour tout autre, ne l'aveuglait pas au point de l'empêcher de distinguer les bonnes qualités qui pouvaient se trouver chez celui qui s'en était rendu coupable; il les voyait aussi distinctement que s'il ne s'y fût mêlé aucun alliage impur. Aussi, quoique irrité de l'inconduite de Tom Jones, n'en était-il pas moins charmé de la franchise et de la noblesse de son aveu. Il commença à prendre de ce jeune homme la même opinion que le lecteur, je l'espère, s'en est déjà formée; et,

pesant ses défauts avec ses bonnes qualités, les dernières lui parurent faire pencher la balance.

Ce fut donc en vain que Thwackum, à qui maître Blifil était allé raconter sur-le-champ toute l'histoire, épancha sa bile contre le pauvre Tom. M. Allworthy écouta patiemment ses invectives, et lui répondit avec sang-froid, que les jeunes gens du caractère de Tom n'étaient que trop généralement portés au libertinage; mais qu'il croyait que ce jeune homme avait été sincèrement touché de ses reproches, et qu'il espérait ne plus le voir retomber dans la même faute. Comme le temps des verges était passé, la colère du pédagogue ne put s'exhaler qu'en paroles: pauvre mais ordinaire ressource d'une vengeance impuissante.

Square, moins violent, mais plus adroit, était animé contre Jones d'une haine encore plus invétérée que celle de Thwackum; il avisa aux moyens de lui nuire plus sûrement dans l'esprit de M. Allworthy.

Le lecteur doit se rappeler les différens petits incidens de la perdrix, du cheval et de la Bible, rapportés dans le second livre de cette histoire; bien loin d'avoir diminué l'affection que M. Allworthy portait à Jones, ils n'avaient fait que l'accroître; et je crois qu'à sa place il en eût été de même de toute autre personne capable d'apprécier l'amitié, la grandeur d'ame, en un mot de tout homme doué de quelques sentimens généreux.

Square lui-même n'ignorait pas l'impression que ces divers traits de bonté avaient faite sur M. Allworthy; sans être fort empressé de pratiquer la vertu, le philosophe savait fort bien en quoi elle consistait. Quant à Thwackum, une telle idée, je ne saurais dire pourquoi, ne lui était jamais venue à l'esprit. Il voyait Jones sous un jour défavorable, s'imaginant qu'Allworthy le voyait de même, mais que l'orgueil et l'obstination l'empêchaient d'abandonner un jeune homme qu'il avait autrefois chéri: c'eût été reconnaître tacitement qu'il s'était trompé d'abord dans l'opinion avantageuse qu'il avait conçue de lui.

Square saisit donc l'occasion de blesser Tom à l'endroit le plus sensible, en donnant une tournure perfide à toutes les circonstances que nous venons de rapporter. — Je suis bien fâché, dit-il à M. Allworthy, d'avoir été trompé aussi bien que vous. Je n'ai pu m'empêcher, je l'avoue, d'être charmé d'une conduite que j'attribuais à un motif d'amitié, portée à l'excès, à la vérité; et tout excès est un vice. Mais je faisais la part de la jeunesse, et je ne me doutais guère que le sacrifice de la vérité, que nous nous imaginions avoir été fait à l'amitié, n'était que la prostitution de ce qu'elle a de plus saint. Vous ne pouvez plus ignorer aujourd'hui le motif de l'apparente générosité de ce jeune homme pour la famille du garde-chasse. Il protégeait le père afin de séduire la fille; il empêchait cette famille de mourir de faim, pour perdre et déshonorer un de ses membres. Et voilà l'amitié ! voilà la générosité ! Comme le dit sir Richard Steele, « les gourmands qui paient très-cher des morceaux délicats méritent bien vraiment d'être appelés généreux ! » En un mot, je suis décidé, d'après cet exemple, à ne plus céder à la faiblesse de la nature humaine, et à ne plus regarder comme vertu ce qui ne sera pas complètement d'accord avec la règle infaillible de la justice.

L'excellent cœur de M. Allworthy l'avait empêché de faire ces réflexions; cependant elles étaient trop plausibles pour qu'il les rejetât entièrement et à la hâte, quand elles lui étaient suggérées par un autre. Les paroles de Square firent une impression profonde sur son esprit, et le philosophe vit très-bien l'effet funeste qu'il avait produit. M. Allworthy ne voulut pourtant pas en convenir; il fit une courte réponse et amena la conversation sur un autre sujet. Il fut heureux peut-être pour le pauvre Tom que toutes ces suggestions précédassent son pardon, car elles gravèrent dans l'esprit de M. Allworthy les premières impressions défavorables qu'il eût encore reçues contre lui.

CHAPITRE XII.

Contenant des faits beaucoup plus clairs, mais dérivant de la même source que ceux qui précèdent.

Le lecteur sera charmé, je pense, de retourner avec moi près de Sophie. La nuit du jour où nous l'avons quittée fut bien triste pour elle. Le sommeil la favorisa peu, et les songes moins encore. Dès le matin, mistress Honorée, sa femme de chambre, en entrant dans son appartement à l'heure ordinaire, la trouva déjà levée et habillée.

Les gens qui demeurent à deux ou trois milles de distance l'un de l'autre à la campagne se regardent comme proches voisins, et tout ce qui se passe chez l'un prend des ailes et arrive chez l'autre avec une célérité incroyable. Mistress Honorée avait appris toute l'histoire de Molly, et comme elle était très-communicative de sa nature, elle ne fut pas plus tôt entrée chez sa maîtresse, qu'elle se mit à la lui raconter. — Mon Dieu ! que va penser madame? Cette jeune fille que madame a vue à l'église dimanche dernier, et qu'elle a trouvée si jolie, elle en eût peut-être jugé différemment si elle l'avait vue de plus près. Eh bien, elle vient d'être conduite devant le juge de paix, parce qu'elle est enceinte. Pour moi, je lui avais trouvé l'air d'une impudente drôlesse; et croiriez-vous bien qu'elle a accusé le jeune M. Jones d'être le père de l'enfant? et toute la paroisse dit que M. Allworthy est si courroucé contre lui qu'il ne veut plus le voir. A coup sûr on ne peut s'empêcher d'avoir pitié de ce pauvre jeune homme, et pourtant il ne le mérite guère pour s'être abaissé jusqu'à une créature de cette espèce. Cependant je serais fâchée qu'un si aimable jeune homme fût mis à la porte. Je ferais serment que la coquine n'a pas demandé mieux, c'est une effrontée qui m'a l'air disposée à faire

les avances; et quand les femmes sont si prévenantes, les jeunes gens ne sont pas tant à blâmer; car assurément ils ne font rien que de très-naturel. Il est bien vrai qu'il est au-dessous d'eux de se compromettre avec de pareilles misérables; ils méritent le mal qui leur en arrive. Cependant ce sont ces coquines-là qui ont toujours le plus grand tort, et je voudrais de tout mon cœur qu'elles fussent attachées derrière un tombereau et bien fustigées. C'est une pitié qu'elles puissent perdre un beau jeune homme, et personne ne peut nier que M. Jones ne soit un des plus beaux jeunes hommes qui....

Elle continuait sur le même ton, quand Sophie, l'interrompant avec plus d'aigreur qu'elle ne lui en avait jamais montré: — Pourquoi, lui dit-elle, m'ennuyer de toutes ces sottises? Et que m'importe à moi ce que peut faire M. Jones? Je crois que vous vous ressemblez toutes; et vous avez l'air d'être fâchée de ne pas avoir été à la place de Molly.

— Moi, Madame! répondit mistress Honorée; je suis fâchée que vous ayez de moi une telle opinion. On ne peut, Dieu merci! me reprocher rien de pareil; et, pour l'intérêt que j'y prends, tous les jeunes gens du monde peuvent aller au diable. J'ai dit que c'était un beau jeune homme! Mais tout le monde le dit comme moi. Je n'ai jamais cru qu'il y eût du mal à dire qu'un jeune homme était beau. Mais à coup sûr je ne le trouverai plus beau désormais. Celui-là seul est beau, qui ne fait rien que de beau. Une misérable mendiante!

— Trêve d'impertinences! s'écria Sophie; et voyez si mon père m'attend pour déjeûner.

Honorée sortit de la chambre de sa maîtresse en murmurant entre ses dents; mais les mots, « sur ma foi! en vérité, » furent tout ce qu'on put entendre.

Mistress Honorée méritait-elle le soupçon que Sophie avait laissé entrevoir, c'est une question sur laquelle nous ne pouvons satisfaire la curiosité du lecteur; nous l'en con-

solerons en lui révélant ce qui se passait dans l'ame de Sophie.

On voudra bien se rappeler qu'une secrète affection pour Tom Jones s'était insensiblement glissée dans le cœur de cette jeune personne. Cette affection y avait jeté déjà de profondes racines qu'elle ne s'en doutait pas encore; lorsqu'elle commença à en reconnaître les symptômes, les sensations qu'elle éprouva avaient quelque chose de si doux et de si agréable, qu'elle n'eut la force ni de les étouffer, ni de les combattre; elle alla même jusqu'à chérir une passion dont elle n'avait jamais envisagé les conséquences.

Le malheur de Molly lui ouvrit les yeux; elle s'aperçut pour la première fois de la faiblesse dont elle avait été coupable. Cette découverte jeta le plus grand trouble dans son cœur; et produisant sur elle l'effet de tout remède violent et amer, la guérit pour le moment. La révolution qui s'opéra fut si rapide que, dans le court intervalle qui s'écoula en l'absence de sa femme de chambre, tous les symptômes avaient disparu; et quand mistress Honorée vint lui dire que son père l'attendait, Sophie était tout-à-fait rétablie de son émotion et n'avait plus pour M. Jones qu'une indifférence parfaite.

Les maladies de l'ame ressemblent presque en tout à celles du corps; aussi, espérons-nous que la docte Faculté, pour laquelle nous avons le plus profond respect, nous pardonnera de nous être approprié différentes expressions et plusieurs phrases qui lui appartiennent de droit, mais sans lesquelles nos descriptions auraient souvent été inintelligibles.

Mais les maladies de l'ame ont surtout une analogie frappante avec celles du corps en ce qu'elles aussi sont sujettes à des rechutes. Je prendrai pour exemples l'ambition et l'avarice. J'ai vu l'ambition, guérie par de nombreux désappointemens à la cour, briguer avec une ardeur incroyable la place de président du grand jury [1] dans une cour d'as-

[1]. Le jury d'accusation, qui décide s'il y a lieu ou non à mettre un accusé en jugement. (*Note du trad.*)

sises; j'ai entendu aussi parler d'un homme qui après avoir triomphé de son avarice au point de donner en pure perte plusieurs pièces de six pence [1], voulut se soulager à son lit de mort de cet excès de générosité : il fit pour son propre enterrement un marché avantageux avec un entrepreneur de pompes funèbres, qui avait épousé sa fille unique.

L'amour, qu'en dépit des maximes des stoïciens nous traiterons ici de maladie, n'a pas une disposition moins remarquable pour les rechutes. Ce fut ce qui arriva à la pauvre Sophie. La première fois qu'elle revit Tom Jones, tous les premiers symptômes reparurent, et depuis ce moment son cœur fut alternativement en proie au froid glacial ou à la chaleur dévorante de la fièvre. Sa situation avait bien changé : cette passion, autrefois si délicieuse, lui faisait souffrir les douleurs les plus cuisantes ; elle y résista de toutes ses forces, elle s'arma, pour la dompter, de tous les argumens que put lui fournir une raison supérieure pour son âge. Elle y réussit si bien qu'elle commença à espérer une guérison parfaite du temps et de l'absence; elle résolut donc, pour éviter Tom Jones autant que possible, d'aller chez sa tante; elle était certaine d'obtenir le consentement de son père. Mais la fortune, qui avait en tête d'autres projets, déconcerta celui de Sophie en faisant naître un incident, qui sera raconté dans le chapitre suivant.

1. Petite monnaie d'argent valant environ deux sous. (*Note du trad.*)

CHAPITRE XIII.

Terrible accident arrivé à Sophie. — Conduite héroïque de Jones, et suites encore plus terribles qu'elle eut pour cette jeune personne. — Courte digression en faveur du beau sexe.

La tendresse de M. Western pour sa fille augmentait de jour en jour, ses chiens mêmes lui cédaient presque leur place dans son cœur; mais il ne pouvait se résoudre à les abandonner; il imagina un moyen adroit de jouir à la fois de leur compagnie et de celle de sa fille, ce fut de l'inviter à monter à cheval et à chasser avec lui.

Sophie, pour qui le moindre mot de son père était une loi, se rendit sur le champ à ses désirs, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour la chasse, exercice trop violent et trop viril pour un tempérament aussi délicat que le sien. Elle avait pourtant un autre motif que l'obéissance pour accompagner le vieux gentilhomme; elle espérait que sa présence pourrait contribuer à modérer l'impétuosité de son père, et l'empêcher de s'exposer si souvent aux plus grands périls.

La principale objection qu'elle se faisait eût été naguère pour elle un attrait de plus, je veux dire la compagnie de Tom Jones, qu'elle avait résolu d'éviter. Mais la saison de la chasse touchant alors à sa fin, elle espérait que la raison et un voyage chez sa tante la guériraient de sa malheureuse passion, et qu'elle serait en état, la saison suivante, de chasser avec lui sans le moindre danger.

Le second jour qu'elle suivit son père à la chasse, elle regagnait le château, lorsque son cheval, dont la fougue aurait exigé une main plus expérimentée, se cabra tout à coup et l'exposa au péril le plus imminent. Tom, qui la suivait à peu de distance, accourut aussitôt

à son secours, se précipita de son cheval et saisit celui de Sophie par la bride. L'animal indomptable se dressa sur ses pieds de derrière et renversa son aimable fardeau que Tom reçut dans ses bras.

Sophie fut si effrayée qu'elle ne se trouva pas en état de répondre sur-le-champ à Jones qui lui demandait avec empressement si elle ne s'était fait aucun mal. Enfin revenant à elle, elle l'assura qu'elle en était quitte pour la peur, et le remercia d'être venu à son secours.

— Si j'ai été assez heureux pour vous rendre un service, Madame, répondit Jones, j'en suis suffisamment récompensé; car je vous assure que j'aurais voulu vous préserver du moindre péril, dussé-je me faire plus de mal encore que je m'en suis fait cette fois.

— Plus de mal! s'écria Sophie en tressaillant; comment! j'espère que vous n'êtes pas blessé?

— N'ayez nulle inquiétude, Madame, répondit Jones, je bénis le ciel que vous ayez échappé au danger que vous avez couru: un bras cassé n'est qu'une bagatelle en comparaison de ce que je craignais pour vous.

— Un bras cassé! s'écria Sophie, Dieu veuille qu'il n'en soit rien!

— Je ne puis guère en douter, Madame, reprit Jones, mais permettez-moi d'abord de songer à vous. Mon bras droit est encore à votre service pour vous aider à traverser le champ voisin, et à retourner de là au château qui en est tout près.

Sophie, voyant le bras gauche de Jones qui pendait à son côté, tandis qu'il se servait de l'autre pour la conduire, ne douta plus de la vérité. Elle devint plus pâle qu'elle ne l'avait été quand elle ne craignait que pour elle-même; tous ses membres furent saisis d'un tel tremblement, que Jones pouvait à peine la soutenir; et comme son ame n'était pas moins agitée, elle ne put s'empêcher de jeter sur son jeune guide un regard si tendre, qu'il annonçait des émotions plus vives que celles que la pitié et la reconnaissance peuvent exciter

dans le cœur d'une femme, s'il ne s'y joint une troisième passion plus puissante encore.

M. Western, qui était à quelque distance quand cet accident arriva, revint sur ses pas avec le reste des chasseurs. Sophie l'instruisit sur-le-champ du malheur survenu à Jones, et le pria de lui donner tous ses soins. Mais Western, qui avait été fort alarmé en voyant le cheval de sa fille courir en liberté, se livra d'abord à la joie qu'il éprouvait de la retrouver saine et sauve : — Je suis charmé, s'écria-t-il, qu'il ne soit rien arrivé de pire; si Tom a le bras cassé, nous ferons venir un chirurgien pour le lui remettre.

Il descendit de cheval, et retourna chez lui à pied avec Jones et sa fille. Un spectateur qui aurait ignoré l'aventure et les aurait rencontrés, aurait conclu, en examinant leurs physionomies, que Sophie seule était digne de pitié; Jones triomphait d'avoir sauvé la vie peut-être de la jeune personne au prix d'un de ses bras, et M. Western, sans être insensible à sa blessure, était bien plus enchanté de voir sa fille échappée à un aussi grand danger.

Le caractère généreux de Sophie attribua la conduite de Jones à un grand fonds de courage qui fit une profonde impression sur son cœur; on sait qu'il n'est point de qualité qui inspire aux femmes plus d'intérêt pour les hommes; cela provient, si nous en croyons l'opinion commune, de la timidité naturelle au beau sexe, « timidité, dit M. Osborne, qui est si grande, que la femme est le plus lâche de tous les êtres que Dieu ait jamais créés. » Réflexion plus sévère que juste et charitable. Aristote, dans sa Politique, leur rend, je crois plus de justice en disant : « La modestie et le courage dans les hommes diffèrent des mêmes qualités dans les femmes; car le courage qui convient à une femme serait lâcheté dans un homme, et la modestie qui sied à un homme serait audace dans une femme. » Il n'y a peut-être pas plus de vérité dans l'opinion de ceux qui attribuent le goût des femmes pour les hommes braves à l'excès de leur crainte. M. Bayle, dans son article

sur Hélène, je crois, explique ce penchant par leur violent amour pour la gloire. Cette opinion s'autorise du nom du philosophe qui a pénétré le plus avant dans la nature humaine, et qui, en nous montrant l'héroïne de son Odyssée comme le grand modèle de l'amour conjugal et de la constance, nous présente la gloire du mari comme la seule source de l'affection de l'épouse. Quoi qu'il en soit, il est certain que cet accident produisit beaucoup d'effet sur Sophie, et après les plus grandes recherches, je suis porté à croire que la charmante Sophie ne fit pas alors moins d'impression sur le cœur de Jones. Disons aussi que depuis quelque temps il avait commencé à sentir le pouvoir irrésistible de ses charmes.

CHAPITRE XIV.

Arrivée d'un chirurgien. — Opération. — Long dialogue entre Sophie et sa femme de chambre.

A son arrivée au château, Sophie, qui avait eu beaucoup de peine à se soutenir jusque-là, se laissa tomber sur une chaise; mais un verre d'eau et de l'essence de corne de cerf l'empêchèrent de s'évanouir. Elle était assez bien remise quand le chirurgien qu'on avait envoyé chercher pour Jones arriva. M. Western, qui attribuait ces symptômes à la chute de sa fille, lui conseilla de se faire saigner par précaution; le chirurgien partagea son opinion, il donna tant de raisons en faveur de la saignée, et cita tant de circonstances où l'on s'était mal trouvé d'avoir négligé cette opération, que l'écuyer redoubla d'importunités. Sophie céda aux ordres de son père, mais ce fut contre son

gré ; elle soupçonnait, je crois, que la frayeur qu'elle avait eue n'était pas aussi dangereuse que son père et le chirurgien se l'imaginaient. Elle tendit son beau bras, et l'opérateur se disposa à commencer.

Tandis que les domestiques faisaient les préparatifs nécessaires, le chirurgien, qui imputait aux craintes de Sophie sa répugnance pour la saignée, essaya de la rassurer en lui disant qu'il n'y avait pas le moindre danger, qu'il n'arrivait jamais d'accident que par l'ignorance monstrueuse de prétendus chirurgiens, lui donnant à entendre en termes assez clairs, qu'elle n'avait à redouter rien de pareil dans la circonstance actuelle. Sophie répondit qu'elle n'avait pas la moindre crainte, et ajouta en souriant : — Si vous m'ouvrez une artère, je vous le pardonnerai.

— Oui dà ! s'écria Western; mais je veux être damné si je lui pardonne, moi ! De par le diable ! s'il te fait le plus léger mal, c'est du cœur que je lui tirerai du sang. Le chirurgien consentit à faire la saignée à cette condition et mit dans son opération autant de dextérité et de promptitude qu'il l'avait promis; il ne tira à Sophie que très-peu de sang, disant qu'il valait mieux recourir à une seconde et à une troisième saignée que d'en faire une trop abondante.

Dès que son bras fut bandé, Sophie se retira : elle ne voulait pas être témoin de l'opération que Jones allait subir, et peut-être la stricte décence ne le lui permettait-elle pas. L'éloignement qu'elle avait montré pour la saignée venait en grande partie, quoiqu'elle se fût gardée de le dire, du retard qu'elle devait occasioner au soulagement de Jones ; car Western, quand il s'agissait de sa fille, n'avait d'égards pour personne ; et quant à Jones, il était comme la Patience sur un monument, souriant à la Douleur. Quand il vit le sang jaillir du beau bras de Sophie, à peine pensait-il à ses propres souffrances.

Le chirurgien fit alors déshabiller son patient, et lui ayant découvert le bras, il commença à l'étendre et à le manier avec une telle force que la douleur fit faire quel-

ques grimaces à Jones. Le chirurgien s'en aperçut, et s'écria d'un air fort étonné : — Qu'avez-vous donc, Monsieur? il est impossible que je vous fasse mal. — Prenant ensuite le bras cassé pour sujet de démonstration, il commença une dissertation aussi longue que savante sur l'anatomie ; passant en revue toutes les fractures simples ou composées, il expliqua avec tous les commentaires convenables les différentes manières dont Jones aurait pu se casser le bras, et distingua combien il y en avait de plus ou de moins dangereuses que dans le cas présent. Après avoir terminé sa docte harangue, que l'auditoire admira beaucoup, bien qu'il n'y comprît pas une syllabe, il se mit en besogne, et finit son opération plus promptement qu'il ne l'avait commencée. Il fit alors mettre Jones au lit; M. Western ne voulut pas souffrir qu'on le transportât hors du château ; on le condamna de plus à l'eau de gruau.

Mistress Honorée était du nombre des témoins de l'opération; quand elle fut terminée, sa maîtresse la fit appeler, et lui demanda des nouvelles du malade. Honorée débuta par un éloge emphatique du courage de Tom, admirable, ajouta-t-elle, dans un si beau jeune homme. Elle mit plus de chaleur encore à louer la beauté de sa personne, sans oublier aucun détail, et notamment la blancheur de sa peau. Ce discours produisit sur Sophie un effet qui n'aurait peut-être pas échappé à l'habile soubrette, si elle eût regardé une seule fois sa maîtresse en face tout en lui parlant; mais une glace commodément placée vis à vis d'elle réfléchissait un visage qui lui semblait préférable à tout autre, et ses yeux ne purent se détacher de cet aimable objet.

Mistress Honorée était tellement occupée par le sujet qui exerçait sa langue, et par l'objet qui charmait sa vue, qu'elle donna à sa maîtresse le temps de se remettre de sa confusion. Sophie dit alors à sa femme de chambre en souriant : — Je crois réellement, Honorée, que vous êtes amoureuse de ce jeune homme.

— Moi amoureuse, Madame! s'écria Honorée, sur ma

parole, Madame.... En vérité, Madame... sur mon ame, il n'en est rien.

— Et quand cela serait, reprit sa maîtresse, je ne vois pas pourquoi vous en rougiriez, c'est certainement un joli garçon.

— Oui sans doute, Madame, répondit la soubrette, vous avez raison; c'est le plus beau jeune homme que j'aie vu de ma vie. A coup sûr, comme vous venez de le dire, quand je l'aimerais, je ne vois pas pourquoi j'en rougirais, quoiqu'il soit au-dessus de moi. Les gens comme il faut ne sont que de chair et de sang comme nous autres domestiques. D'ailleurs, quoique l'écuyer Allworthy en ait fait un gentilhomme, il ne me vaut pas du côté de la naissance; je suis pauvre, il est vrai, mais fille d'honnêtes gens; mon père et ma mère étaient mariés, et certaines personnes qui lèvent haut la tête ne pourraient en dire autant. Sur ma foi! toute blanche qu'est sa peau, et à coup sûr c'est la plus blanche qu'on ait jamais vue, je suis chrétienne comme lui, et personne ne peut dire que je sois mal née. Mon grand-père était ministre [1], et je crois qu'il n'aurait pas été trop flatté de voir quelqu'un de sa famille s'accommoder des restes d'une Molly Seagrim.

Sophie n'aurait peut-être pas souffert le long bavardage de sa femme de chambre, si elle se fût sentie la force d'arrêter sa langue, ce qui, comme le lecteur peut s'en douter, n'était pas chose très-facile; car il se trouvait dans le discours de mistress Honorée certains passages qui avaient dû déplaire à sa maîtresse. Elle prit pourtant le parti d'arrêter ce torrent qui semblait vouloir couler sans fin. — Vous êtes bien hardie, lui dit-elle, d'oser parler ainsi d'un des amis de mon père. Quant à cette fille, je vous

1. Honorée est la seconde personne de basse condition que nous voyons figurer dans cette histoire comme un rejeton du clergé. Il est à espérer que dans les siècles futurs on prendra quelques moyens pour pourvoir aux besoins des familles du clergé inférieur, et que de tels exemples seront plus rares qu'ils ne le sont à présent. (*Note de l'auteur.*)

défends de jamais prononcer son nom devant moi. A l'égard de la naissance du jeune homme, ceux qui n'ont pas autre chose à dire à son désavantage, feront bien de garder le silence, comme je vous ordonne de le faire à l'avenir.

— Je suis bien fâchée de vous avoir offensée, Madame, répondit Honorée; à coup sûr je déteste Molly Seagrim autant que vous pouvez le faire, et quant à médire de M. Jones, tous les domestiques sont témoins que j'ai toujours pris son parti toutes les fois qu'il a été question de bâtards; lequel de vous, leur disais-je, ne voudrait pas être bâtard s'il pouvait par là devenir gentilhomme? Assurément, c'est un beau monsieur, et il a les mains les plus blanches du monde; il est le plus doux et le plus poli des hommes; aussi tous les domestiques et tous nos voisins l'aiment à la folie. Je pourrais bien, si je ne craignais de vous offenser, vous raconter un trait....

— Et que pourriez-vous m'apprendre, Honorée? demanda Sophie.

— Oh, Madame, répondit la femme de chambre, sans aucun doute, il ne songeait pas à mal; mais vous pourriez vous offenser.

- De quoi s'agit-il? s'écria sa maîtresse, je veux le savoir à l'instant.

— Eh bien, Madame, dit Honorée, la semaine dernière, il entra dans ma chambre pendant que j'étais à travailler. Votre manchon était sur une chaise, il le prit et fourra ses deux mains dedans; c'était le manchon que vous m'avez donné hier, Madame. Là, M. Jones! dis-je, vous allez élargir le manchon de ma maîtresse, et le gâter. Mais, j'eus beau dire, il laissa ses mains dans le manchon, et puis il le baisa, il le baisa! non, de ma vie, je n'ai vu donner un tel baiser.

— Il ne savait pas, j'imagine, qu'il m'appartînt, dit Sophie.

— Vous allez voir, Madame, reprit la soubrette. Il le baisa encore et dit que c'était le plus joli manchon du

monde. — Mais, M. Jones, lui dis-je, vous l'avez déjà vu cent fois.

— Oui, Mistress Honorée, répondit-il, mais que peut-on voir de beau en présence de votre maîtresse, si ce n'est elle-même? — J'espère que Madame ne sera pas offensée, car assurément, il ne songeait pas à mal. Mais ce n'est pas tout. Un jour que vous touchiez du clavecin pour amuser mon maître, M. Jones était assis dans la chambre voisine, il avait l'air tout rêveur. — M. Jones, lui dis-je, à quoi songez-vous donc? Je donnerais quelque chose pour le savoir.

— Quoi? ma fille, répondit-il en s'éveillant comme d'un rêve, à quoi puis-je songer quand votre évangélique maîtresse touche du clavecin? Et me prenant par la main: — Ah! mistress Honorée, ajouta-t-il, heureux le mortel qui.... Et il soupira; sur ma parole, son haleine est aussi douce qu'un bouquet de fleurs; mais il ne songeait pas à mal. Ainsi j'espère que Madame n'en dira jamais un mot; il m'a donné une couronne [1] pour me taire, et il me l'a fait jurer sur un livre; à la vérité, je crois que ce n'était pas la Bible.

Jusqu'à ce qu'on puisse trouver un plus beau rouge que le vermillon, je ne dirai rien du teint de Sophie dans ce moment. — Honorée, dit-elle, si.... si vous ne parlez plus de cela ni à moi ni à un autre, je.... je ne vous trahirai pas.... je veux dire que je ne serai pas offensée, mais je crains votre langue, pourquoi lui donner ainsi carrière?

— Madame, je vous jure, répondit Honorée, que je me couperais la langue plutôt que de vous offenser. Je ne dirai jamais un mot de ce que vous ne voudrez pas que je dise.

— Si je désire que vous n'en parliez pas, dit sa maîtresse, c'est que cela pourrait arriver aux oreilles de mon père qui serait courroucé contre M. Jones; pourtant je pense bien, comme vous le dites, qu'il n'avait pas de mauvaise intention;

1. Pièce de cinq shillings. (*Note du trad.*)

je serais moi-même fort irritée, si je pouvais imaginer....

— Oh non, Madame, s'écria Honorée, je vous proteste qu'il ne songeait pas à mal; il parlait comme un homme qui n'a plus sa raison; il m'a dit lui-même qu'il croyait l'avoir perdue quand il avait tenu de pareils discours. — Ah! Monsieur, dis-je, je le crois aussi. — Oui, me dit-il, Honorée, je..... Mais je vous demande pardon, Madame, je m'arracherais la langue plutôt que de vous offenser.

— Continuez, dit Sophie, vous pouvez me dire tout ce que vous ne m'avez pas encore dit.

— Oui, Honorée, me dit-il, après m'avoir donné la couronne, je ne suis ni assez fat ni assez misérable pour ne pas voir toujours en elle une divinité; c'est ainsi que je veux l'adorer et la respecter jusqu'au dernier jour de ma vie. Et voilà, Madame, j'en ferais serment, tout ce que je me rappelle. J'étais moi-même fort en colère contre lui, jusqu'à ce que j'eusse vu qu'il ne songeait pas à mal.

— Honorée, dit Sophie, je crois que vous avez réellement de l'affection pour moi; j'étais de mauvaise humeur l'autre jour lorsque je vous donnai votre congé; si vous désirez rester avec moi, vous le pouvez.

— A coup sûr, Madame, répondit la soubrette, je désire ne jamais me séparer de vous; depuis que vous m'avez donné mon congé, j'ai presque perdu les yeux à force de pleurer. Ce serait bien mal à moi de vouloir vous quitter, car où pourrais-je trouver jamais une aussi bonne place? Tout mon désir est de vivre et de mourir avec Madame; car, comme disait M. Jones, heureux le mortel qui.....

La cloche du dîner interrompit une conversation qui avait produit un tel effet sur Sophie, qu'elle eut peut-être plus d'obligation à sa saignée du matin, qu'elle ne l'avait cru d'abord. Quant à l'état de son cœur, je suivrai un précepte d'Horace [1] en n'essayant pas une description dans laquelle

1. « Quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit. » (*Note du trad.*)

je désespère de réussir. La plupart de mes lecteurs s'en feront aisément une idée, et le petit nombre de ceux qui en sont incapables ne comprendraient rien à la peinture que j'en ferais, ou du moins la croiraient d'autant moins vraie qu'elle serait plus ressemblante.

LIVRE CINQUIÈME.

Contenant un peu plus de six mois.

CHAPITRE I.

Du style sérieux, et dans quel dessein il est employé.

Il est possible que les parties de ce prodigieux ouvrage qui procureront le moins de plaisir au lecteur soient précisément celles qui auront coûté le plus de peine à l'auteur. Tel sera probablement le sort des essais dont nous avons fait précéder les détails historiques contenus dans chaque livre, et que nous avons jugés nécessaires à ce genre d'écrits inventés par nous.

Nous ne nous croyons pas tenu de donner aucune raison de ce système, il suffit que nous en ayons fait une règle fondamentale de tout ouvrage prosaï-comi-épique. Qui a jamais demandé les raisons de cette unité de temps et de lieu que l'on doit rigoureusement observer dans la poésie dramatique? Pourquoi la durée de l'action ne peut-elle pas s'étendre à deux jours au lieu de se borner à un seul; ou pourquoi les auditeurs, pourvu qu'on les fasse voyager comme les électeurs, c'est-à-dire sans qu'il leur en coûte rien, ne peuvent-ils pas être transportés à cinquante milles aussi bien qu'à cinq? Aucun commentateur nous a-t-il jamais expliqué les motifs des limites qu'un ancien critique a fixées

au drame, en disant qu'il ne devait avoir ni plus ni moins de cinq actes [1] ? Quelqu'un a-t-il essayé de nous faire comprendre ce que les juges modernes de nos théâtres entendent par le mot *trivial*, mot à l'aide duquel ils ont banni toute gaieté de la scène et l'ont rendue aussi ennuyeuse qu'un salon? Dans toutes ces occasions, le monde semble avoir adopté cette maxime de nos lois : *Cuicumque in arte suâ perito credendum est* [2] : en effet, pourrait-on avoir assez d'impudence pour imposer des règles dans un art ou dans une science qu'on ne possèderait pas? Nous sommes donc porté à conclure qu'il y a pour toutes ces règles de bonnes et solides raisons, quoique nos yeux ne soient pas en état de les découvrir.

Il faut convenir que le monde a eu trop de déférence pour les critiques, en les regardant comme des hommes plus profonds qu'ils ne le sont réellement. Cette complaisance les a enhardis à s'arroger un pouvoir dictatorial, et maintenant ils ont l'audace de dicter des lois à ceux dont les prédécesseurs leur en donnaient à eux-mêmes. Le critique n'est au fond que le greffier chargé de transcrire les lois et les règles établies par ces grands juges que leur génie vaste et vigoureux a rendus législateurs dans les différentes sciences où ils se sont montrés supérieurs. Les anciens critiques n'avaient pas d'autre ambition et jamais ils n'ont osé rendre une sentence, sans l'appuyer de l'autorité du juge auquel ils l'empruntaient. Mais avec le temps, et dans des siècles d'ignorance, le greffier usurpa le pouvoir de son maître. Les lois de la composition ne furent plus fondées sur la pratique de l'auteur, mais sur les préceptes impérieux du critique. Le greffier devint législateur; et ceux dont la besogne, dans l'origine, était de transcrire les lois, finirent par en impo-

1. « Neve minor, quinto neu sit productior actu
Fabula. » HORACE. (*Note du trad.*)

2. « Tout homme qui a donné des preuves d'habileté a droit à la confiance des autres. » (*Note du trad.*)

ser. De là vint une erreur manifeste et presque inévitable : car ces critiques, hommes de mince talent, prirent aisément la forme pour la substance ; ils agirent comme des juges qui s'attacheraient à la lettre morte de la loi, et en rejetteraient l'esprit. De petites circonstances, accidentelles peut-être dans un grand auteur, constituèrent à leurs yeux son principal mérite et ils en firent des règles essentielles pour ses successeurs. Le temps et l'ignorance, ces deux grands appuis de l'imposture, autorisèrent les usurpations ; ainsi furent établies une foule de règles qui ne sont fondées ni sur la vérité ni sur la nature et qui ne servent en général qu'à brider et à entraver le génie : quel ne serait pas l'embarras des maîtres de danse, si les excellens traités qui existent sur cet art avaient prescrit de ne danser qu'en se chargeant de chaînes ?

Pour que l'on ne nous accuse pas de prescrire à la postérité une règle uniquement fondée sur l'autorité de *ipse dixit* [1], autorité pour laquelle nous n'avons pas, nous l'avouerons, une vénération très-profonde, nous renoncerons ici au privilége que nous avons d'abord réclamé, et nous exposerons au lecteur les motifs qui nous ont décidé à introduire dans le cours de cet ouvrage ces divers essais en forme de digressions. Cela nous conduira nécessairement à découvrir une nouvelle source de connaissances, qui, si elle a été découverte, n'a du moins été exploitée, autant que nous nous en souvenions, par aucun auteur ancien ou moderne. Cette source n'est autre que celle du contraste, qui se présente dans toutes les œuvres de la création, et qui probablement contribue beaucoup à nous donner l'idée de toute beauté naturelle ou artificielle : rien ne démontre mieux la beauté et l'excellence d'une chose, que ce qui y est opposé. Ainsi la beauté du jour et de l'été est rehaussée par les horreurs de la nuit et de l'hiver ; et l'homme qui n'aurait jamais vu que les deux premiers n'aurait, je crois, qu'une idée fort imparfaite de leur beauté. Mais pour ne pas

1. « Le maître l'a dit. »

continuer sur un ton aussi sérieux, peut-on douter que la plus belle femme du monde ne perdît tout le mérite de ses charmes aux yeux d'un homme qui n'en aurait jamais vu de laides? Les dames semblent si bien sentir cette vérité, qu'elles recherchent avec soin la compagnie des personnes de leur sexe dont la laideur peut faire ressortir leurs propres attraits. Bien plus, elles se servent de contraste à elles-mêmes; j'ai remarqué, et surtout à Bath, qu'elles cherchent à paraître aussi laides qu'il est possible le matin, afin de donner un nouvel éclat à la beauté qu'elles ont dessein de faire briller le soir. Il est des artistes qui connaissent ce secret et le mettent en pratique, sans en avoir peut-être beaucoup étudié la théorie : le joaillier sait que le plus beau brillant a besoin d'une feuille, et le peintre se fait souvent applaudir par le seul contraste de ses figures.

Il est parmi nous un grand génie qui fera mieux sentir cette vérité. Je ne puis le ranger dans aucune classe des artistes ordinaires, car il a le droit d'être placé parmi ceux qui

« Inventas vitam excoluère per artes. »

C'est-à-dire qui donnèrent

« Des charmes à la vie, en inventant les arts. »

Je veux parler de l'inventeur de cet amusement délicieux, appelé la Pantomime anglaise. Ce divertissement consistait en deux parties, que l'inventeur distingua en leur donnant le nom de sérieuse et de comique. La partie sérieuse présentait un certain nombre de dieux et de héros païens, qui étaient assurément la plus mauvaise et la plus ennuyeuse compagnie dans laquelle un auditoire se soit jamais trouvé; et, ce qui était un secret pour la plupart des spectateurs, l'auteur voulait par là faire ressortir la partie comique du divertissement, et faire valoir les tours d'Arlequin. Ce n'était

peut-être pas très poli pour ces grands personnages, mais l'idée parut ingénieuse, et produisit son effet. Pour être plus clair encore, au lieu des expressions *sérieux* et *comique*, nous pourrions employer les mots *plus ennuyeux* et *très-ennuyeux*; car la partie comique était certainement plus ennuyeuse que tout ce qui avait paru jusqu'alors sur la scène et ne pouvait paraître supportable qu'à cause du degré superlatif d'ennui que causait la partie sérieuse. Ces dieux et ces héros étaient si pitoyablement graves, qu'Arlequin, quoique ce gentilhomme anglais ne fût nullement parent de la famille française qui porte le même nom, mais qui n'a point sa gravité, était toujours accueilli avec transport par le public qu'il débarrassait d'une compagnie plus insipide encore [1]. Les écrivains judicieux ont toujours employé l'art du contraste avec succès. Je suis surpris qu'Horace en fasse un reproche à Homère; il est vrai qu'il se contredit dans le vers suivant:

« Indignor, quandoque bonus dormitat Homerus;
Verùm operi longo fas est obrepere somnum. »

« Quand je vois quelquefois dormir le bon Homère,
J'en suis tout indigné; mais il faut convenir
Qu'un ouvrage très-long a le droit d'endormir. »

Il ne faut pas entendre par là qu'un auteur s'endorme réellement en écrivant, comme quelques personnes l'ont peut-être cru. Le lecteur, j'en conviens, est sujet à se laisser surprendre par le sommeil; mais quand même l'ouvrage serait plus long qu'aucun de ceux d'Ohmixon [2], l'auteur

1. La pantomime anglaise est encore exactement aujourd'hui telle que Fielding la décrit ici. (*Note du trad.*)

2. Mauvais auteur d'un grand nombre d'ouvrages volumineux, qui vivait au commencement du XVIIIe siècle, et dont Pope s'est moqué dans sa *Dunciade*. (*Note du trad.*)

est trop content de lui-même pour éprouver le moindre assoupissement et comme dit Pope :

« Le sommeil du lecteur est le but de ses veilles. »

Ces parties soporifiques sont autant de scènes amenées avec adresse pour contraster avec le reste de l'ouvrage et le faire valoir; ne cherchez pas d'autre sens à ce mot d'un écrivain moderne : toutes les fois que je suis ennuyeux, le public peut être assuré que ce n'est pas sans dessein. C'est donc sous ce jour, ou plutôt à travers cette obscurité, que je prie le lecteur de considérer ces essais; s'il est d'avis que les autres parties de cette histoire sont déjà bien assez sérieuses, il peut passer ces premiers chapitres où nous nous faisons une étude d'être ennuyeux, et commencer la lecture de chaque livre par le second chapitre.

CHAPITRE II.

M. Jones reçoit la visite de quelques amis pendant sa maladie. — Quelques aperçus délicats sur la passion de l'amour, qu'il serait presque impossible de découvrir sans microscope.

Tom Jones reçut plusieurs visites pendant sa maladie, toutes ne lui furent pas agréables. M. Allworthy allait le voir presque tous les jours; il avait compassion des souffrances de Tom, il approuvait la conduite généreuse qui en avait été la cause; il crut cependant le moment favorable pour lui faire sentir l'indiscrétion de sa conduite, et lui donner quelques avis salutaires, tandis que son esprit était abattu par la douleur et que son attention n'était plus distraite par ces passions turbulentes qui nous entraînent à la poursuite du plaisir.

Toutes les fois donc que le digne homme était seul avec Tom, et surtout quand il fut tout-à-fait rétabli, il lui rappelait ses fautes, mais de la manière la plus douce et la plus tendre, et seulement pour lui recommander la prudence à l'avenir, — prudence, disait-il, d'où dépendait son bonheur, et qui lui assurerait l'affection de son père adoptif à moins qu'il ne la perdît par quelque faute nouvelle; pour le passé, il le pardonnait et l'oubliait: il lui conseillait enfin de considérer cet accident comme une affliction que Dieu lui avait envoyée pour son bien.

Thwackum était aussi fort assidu dans ses visites; il pensait également que le lit d'un malade était un lieu convenable pour les sermons. Ses discours étaient pourtant plus sévères que ceux de M. Allworthy. Il disait à son élève qu'il devait regarder son accident comme un jugement du ciel, et lui rendre tous les jours à genoux des actions de graces de ne s'être cassé que le bras, quand il pouvait se rompre le cou; ce qui, ajoutait-il, lui arriverait probablement dans quelque autre occasion, peut-être assez prochaine: il avait été souvent surpris que ce jugement ne l'eût pas frappé plus tôt; mais c'était une preuve que la vengeance divine éclatait tôt ou tard. Il l'avertissait aussi que de plus grands maux le menaçaient encore, s'il restait dans cet état de réprobation. — Vous ne pouvez les détourner, ajoutait-il, que par un repentir profond et sincère, tel qu'on ne doit ni l'attendre ni l'espérer d'un jeune homme aussi dépravé que vous. Cependant il est de mon devoir de vous exhorter au repentir, quoique je ne sache que trop que toutes mes exhortations seront vaines et ne porteront aucun fruit; mais *liberavi animam meam* [1]; ma conscience ne me reprochera pas d'avoir rien négligé; j'ai fait ce que j'ai pu, et c'est avec le plus grand chagrin que je vous vois marcher à votre ruine dans ce monde, et à votre damnation dans l'autre.

Square lui parlait sur un ton tout différent. — Des acci-

1. « J'ai satisfait ma conscience. » (*Note du trad.*)

dens tels qu'un bras cassé, disait-il, ne méritaient pas l'attention d'un sage. Pour supporter avec patience de pareilles disgraces, il suffisait de réfléchir qu'elles pouvaient arriver au plus juste des hommes, et qu'elles tendaient sans aucun doute au bien de tous. C'était abuser des termes que d'appeler malheur tout ce qui n'était pas contraire à la convenance morale; la douleur, qui était la suite la plus funeste de ces accidens, était la chose du monde la plus méprisable. Il empruntait en outre une foule de citations au second livre des *Tusculanes* de Cicéron, et d'un ouvrage du célèbre lord Shaftesbury. Il mettait un jour tant d'ardeur à débiter ces maximes, qu'il se mordit la langue, et se fit un tel mal que non-seulement il interrompit son discours, mais qu'il jura entre ses dents. Le pis de tout, c'est que Thwackum, qui était présent et qui condamnait toutes ces doctrines comme celles de païens et d'athées, profita de cet accident pour lui faire à son tour une leçon. Il l'accompagna d'un sourire sardonique qui mit tout-à-fait hors des gonds, si je puis m'exprimer ainsi, notre philosophe ému déjà par la morsure de sa langue. Comme il n'était pas en état de soulager sa colère par des paroles, il aurait peut-être recouru à un moyen plus violent de se venger, si le chirurgien, qui se trouvait heureusement dans la chambre du malade, n'eût sacrifié ses propres intérêts au désir de maintenir la paix entre eux.

M. Blifil ne visitait son ami Jones que rarement et jamais seul. Ce digne jeune homme lui témoignait pourtant beaucoup d'égards, et semblait fort affligé de son accident; mais il évitait avec soin toute intimité qui aurait pu, comme il le donnait à entendre, ternir la pureté de sa réputation. Il avait toujours à la bouche le proverbe de Salomon contre les mauvaises compagnies. Mais ses discours n'avaient pas l'amertume de ceux de Thwackum; il exprimait toujours l'espoir de voir Tom se réformer. — S'il n'est pas tout-à-fait corrompu, disait-il, la bonté de mon oncle le fera changer de conduite; mais si M. Jones, ajoutait-il, se rend

de nouveau coupable, il me sera impossible de dire un seul mot en sa faveur.

Quant à M. Western, il ne quittait presque pas la chambre du malade; il n'y avait que la chasse ou sa bouteille qui pût l'en faire sortir. Il y venait même quelquefois vider son pot de bierre, et ce n'était pas sans peine qu'on l'empêchait de forcer Jones à boire avec lui; jamais charlatan n'avait regardé son élixir comme une panacée plus universelle : la bierre, disait-il, a plus de vertu que toutes les drogues de la boutique d'un apothicaire. Cependant, à force de prières, on obtint qu'il s'abstiendrait pour cette fois d'appliquer le remède; mais il fut impossible de le guérir de la manie de régaler le malade d'une sérénade de son cor, toutes les fois qu'il partait pour la chasse; et il ne put perdre l'habitude, quand il entrait dans la chambre de Jones, de pousser, comme partout ailleurs, son cri de chasse, sans s'inquiéter si le malade était endormi ou éveillé. M. Western ne croyait pas qu'il pût résulter quelque mal de tout ce tapage, et heureusement il n'en résulta aucun. D'ailleurs Jones en fut bien dédommagé, dès qu'il put se lever, par la compagnie de Sophie, que son père amenait alors avec lui; bientôt il fut en état de la suivre jusqu'à son clavecin, où elle daignait le charmer pendant des heures entières par la musique la plus délicieuse, à moins qu'il ne plût à son père de l'interrompre souvent pour lui demander *le Vieux sir Simon*, ou quelque autre de ses airs favoris.

Quoique Sophie mît la plus grande réserve dans sa conduite, elle laissait échapper malgré elle de temps en temps quelque symptôme de ce qui se passait dans son cœur; on peut comparer l'amour à ces maladies qui, ne trouvant pas d'issue d'un côté, s'échappent par un autre. Ses yeux, sa rougeur, mille petits mouvemens involontaires trahissaient le secret que ses lèvres gardaient si bien.

Un jour qu'elle touchait du clavecin et que Jones était à l'écouter, M. Western entra dans la chambre en s'écriant :

— Eh, eh, Tom ! je viens de soutenir là-bas un combat en ton honneur contre ce gros Thwackum. Il disait à Allworthy, à ma barbe, que ton bras cassé était une punition du ciel. Damnation ! lui dis-je, comment cela peut-il être? Ne se l'est-il pas cassé pour secourir ma fille? Une punition du ciel, sur ma foi ! Corbleu ! s'il ne fait jamais rien de pis, il ira plutôt en paradis que tous les ministres du canton ; il doit en avoir plus de vanité que de honte.

— En vérité, Monsieur, dit Tom Jones, je n'en suis ni enorgueilli ni humilié ; mais puisque j'ai pu rendre service à miss Western, je regarderai toujours cet événement comme un des plus heureux de ma vie.

— Et vouloir pour cela irriter Allworthy contre toi ! reprit l'écuyer. Dieu me damne ! si Thwackum n'avait eu sa jupe [1], mon pied aurait rabattu les coutures de ses culottes ; car je t'aime de tout mon cœur, mon garçon, et il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour toi. Demain matin, choisis dans mon écurie le cheval qui te plaira davantage, je n'en excepte que le Chevalier et miss Slouch.

Jones le remercia, et le pria de le dispenser d'accepter cette offre.

— Je n'entends pas cela ! s'écria Western ; il faut que tu prennes la coquine de jument que Sophie montait ; elle aura six ans à la pousse prochaine, et elle m'a coûté cinquante guinées.

— Elle m'en aurait coûté mille, s'écria vivement Tom Jones, que j'aurais déjà donné sa chair aux chiens !

— Bah, bah ! répliqua Western ; parce qu'elle t'a cassé le bras? Il faut oublier et pardonner. Serais-tu homme à garder rancune à un animal ?

Sophie interrompit cette conversation en demandant à son père la permission de jouer du clavecin, permission qu'il accordait toujours. Son visage avait changé plus d'une fois de couleur pendant cet entretien. Elle soupçonnait sans

1. Allusion au costume ecclésiastique. (*Note du trad.*)

doute que la colère de Jones contre la jument avait une cause toute différente de celle que son père lui avait supposée. Son émotion était visible, et elle joua si mal que, si M. Western ne se fût endormi, il l'aurait assurément remarqué. Mais Jones qui ne dormait pas, et qui avait des oreilles aussi bien que des yeux, ne put douter qu'il ne se passât quelque chose d'étrange dans le cœur de Sophie. Bien des jeunes gens sans doute seront surpris qu'il eût attendu jusque-là pour s'en apercevoir; mais, s'il faut tout dire, il avait trop de méfiance de lui-même, et point assez de vanité pour remarquer toutes les avances que peut faire une jeune fille; ce sont là des défauts dont un jeune homme ne peut se guérir qu'en commençant de bonne heure cette éducation précoce des villes, aujourd'hui si fort à la mode. Ces idées produisirent sur l'esprit de Jones un trouble qui aurait pu avoir des conséquences très-dangereuses pour un tempérament moins robuste que le sien. Il sentait tout le mérite de Sophie; il aimait sa personne, admirait ses talens, adorait sa bonté. Comme il n'avait jamais conçu l'idée de la posséder, comme il ne s'était jamais volontairement livré au penchant qui l'entraînait vers elle, sa passion était beaucoup plus vive qu'il ne le croyait lui-même. Son cœur ne lui révéla ce secret qu'au moment où il crut avoir la certitude d'être aimé.

CHAPITRE III.

Tous ceux qui n'ont pas un cœur trouveront que ce chapitre contient beaucoup de bruit pour rien.

Le lecteur imaginera peut-être que les sensations que Jones éprouvait alors étaient si douces et si agréables qu'elles devaient plutôt produire dans son cœur une délicieuse tranquillité qu'aucun de ces dangereux effets dont nous

avons parlé. Mais des sensations de cette nature, quelques jouissances qu'elles fassent naître dans l'ame, commencent, au moment où elles y pénètrent, par y jeter un trouble qu'elles n'ont pas la puissance de calmer. Elles étaient d'ailleurs, dans cette circonstance, mêlées d'une certaine amertume qui, avec des ingrédiens d'une saveur différente, composait une potion qu'on aurait pu nommer aigre-douce. Or, si rien ne peut être plus désagréable au goût qu'un tel mélange, de même, pour continuer la métaphore, rien ne saurait être plus funeste à l'ame.

D'abord, quoique Jones eût d'assez bonnes raisons pour interpréter en sa faveur l'émotion de Sophie, cependant il lui restait encore quelques doutes. Il avait pu se tromper en prenant la compassion ou tout au plus l'estime pour un sentiment plus tendre; il n'était point assez téméraire pour croire que Sophie éprouvât cette affection qui aurait pu promettre à son amour la plus douce des récompenses. Ensuite, s'il ne trouvait pas d'obstacle à son bonheur du côté de la jeune personne, il était certain d'en rencontrer d'insurmontables du côté du père; si M. Western était gentilhomme campagnard dans ses goûts, il était homme du monde sous le rapport de la fortune; il avait pour sa fille unique la plus vive tendresse; et bien souvent, en buvant, il avait exprimé le plaisir dont il jouirait en la voyant mariée à un des plus riches propriétaires du comté. Jones n'était pas assez vain et assez dépourvu de bon sens pour espérer que l'amitié que M. Western lui témoignait, le porterait à renoncer à ses projets d'établissement pour sa fille. Il savait fort bien que la fortune est en général la première, sinon la seule considération qui agisse en pareille circonstance sur les pères même les plus tendres; si l'amitié nous fait épouser chaudement les intérêts des autres, elle est plus froide quand il s'agit de satisfaire leurs passions, et pour comprendre le bonheur qui peut en résulter, il faudrait nécessairement les ressentir soi-même. Jones n'avait donc aucun espoir d'obtenir le consentement de M. Western; mais il n'en

pensait pas moins que chercher à s'en passer, et faire avorter ainsi toutes les espérances du père de Sophie, ce serait violer les saintes lois de l'hospitalité et payer d'une odieuse ingratitude toutes les marques de bonté que, malgré toute sa brusquerie, M. Western lui avait prodiguées. Si ces idées lui inspiraient non moins d'horreur que de mépris, combien ne devait-il pas frémir en songeant à M. Allworthy, qui avait pour lui plus que les bontés d'un père, et pour lequel il avait une tendresse plus que filiale ! Il savait que le caractère de ce digne homme était si opposé à tout ce qui sentait la bassesse ou la perfidie, qu'il ne pourrait jamais ni supporter la vue ni entendre prononcer le nom de celui qui se serait montré capable de quelque action de ce genre. La perspective de tant de difficultés insurmontables aurait suffi pour le désespérer, quelle qu'eût été l'ardeur de ses désirs; mais ses désirs mêmes étaient réprimés par la compassion que lui inspirait une autre femme. L'image de Molly venait s'offrir à son esprit; bien des fois il lui avait juré une fidélité éternelle; elle aussi avait fait souvent le vœu de ne pas survivre à son inconstance. Il se la figurait alors dans les angoisses d'une mort affreuse, ou bien il la voyait livrée à toutes les horreurs d'une vie de débauche; et ce serait lui, Jones, qui pour l'avoir séduite, puis abandonnée, serait doublement coupable de tant de malheur et d'opprobre. Il savait quelle haine avaient conçue contre elle ses voisines et même ses propres sœurs, et à quels excès elles étaient disposées à se porter contre la malheureuse fille; il l'avait rendue un objet d'envie plutôt que de honte, ou plutôt c'était par l'envie qu'il l'avait exposée à la honte; bien des femmes, tout en l'accablant d'injures, lui enviaient son amant et les beaux présens qu'elle en recevait, et qu'elles auraient bien voulu recevoir au même prix. Il prévoyait donc que sa ruine était inévitable s'il l'abandonnait, et cette pensée lui perçait le cœur. La pauvreté de Molly ne lui semblait donner aucun droit d'aggraver ses infortunes. La bassesse de sa condition ne lui

faisait pas fermer les yeux sur l'état misérable où elle était réduite, et ne lui paraissait ni justifier, ni même pallier son crime. Mais quel besoin avons-nous de l'excuser? Jones n'aurait jamais eu la barbarie de consommer la perte d'un être dont il se croyait aimé, et qui avait sacrifié son innocence à son amour. Son bon cœur plaidait pour elle, non comme un avocat froid et vénal, mais avec la chaleur d'un orateur intéressé à l'affaire, et qui doit partager toutes les impressions qu'il a produites.

Quand cet éloquent défenseur eut suffisamment excité la pitié de Jones, en lui peignant la pauvre Molly sous tous les aspects de la misère, il appela avec adresse une autre passion à son aide, et la lui représenta sous les couleurs aimables de la beauté, de la jeunesse et de la santé; d'autant plus attrayante, du moins pour un bon cœur, qu'elle avait en même temps droit à sa compassion.

Agité par toutes ces pensées, Jones passa une longue nuit sans dormir; et le lendemain matin, le résultat de ses réflexions fut de rester fidèle à Molly, et de ne plus songer à Sophie. Il persista tout le jour suivant, jusqu'au soir, dans cette résolution vertueuse, ne pensant qu'à Molly, et s'efforçant d'oublier Sophie. Mais, pendant cette fatale soirée, il survint un incident qui remit à flot toutes ses passions, et qui opéra, dans son esprit, un changement si complet que nous trouvons convenable d'y consacrer un chapitre.

CHAPITRE IV.

Petit chapitre contenant un petit incident.

Au nombre des personnes qui, le plus souvent, rendirent visite à notre héros dans sa chambre, il ne faut pas oublier mistress Honorée. En se rappelant quelques expressions qui lui étaient échappées en parlant de Jones, le lecteur s'imaginera peut-être qu'elle avait une affection toute particulière pour lui; mais il n'en était rien. Tom Jones était un beau garçon, et mistress Honorée était favorablement disposée à l'égard des hommes de cette espèce, mais sans avoir de préférence pour l'un ou pour l'autre. Depuis qu'elle avait été trahie dans son amour par le valet d'un seigneur, qui l'avait lâchement abandonnée après lui avoir fait une promesse de mariage, elle avait si bien conservé les débris de son cœur, que nul homme, depuis ce temps, n'avait pu lui en ravir un seul petit fragment. Elle voyait les jolis garçons avec le plaisir et la bienveillance qui animent une ame sage et vertueuse à la vue de tout ce qui est bien. On aurait véritablement pu dire qu'elle aimait les hommes comme Socrate le genre humain, et qu'elle accordait aux qualités physiques la préférence que le philosophe donnait aux qualités morales; mais sans que cette préférence troublât jamais la sérénité philosophique de son ame.

Le lendemain du jour où M. Jones eut à soutenir le combat intérieur que nous avons raconté dans le chapitre précédent, mistress Honorée entra dans sa chambre, et l'y trouvant seul, elle commença ainsi : — Là, M. Jones! où croyez-vous que j'aie été ce matin? Je vous réponds que vous ne le devineriez pas en cinquante ans; et quand vous le devineriez, à coup sûr je ne devrais pas vous le dire.

— Si c'est quelque chose que vous ne deviez pas me dire, répondit Jones, j'aurai la curiosité de vous le demander, et je sais que vous ne serez pas assez cruelle pour refuser de me répondre.

— Au fait, je ne vois pas pourquoi je le refuserais, reprit Honorée; car vous n'en parlerez certainement à personne; et quand même vous sauriez d'où je viens, vous n'en seriez pas plus avancé, si je ne vous disais pas ce que je suis allé faire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi j'en ferais un mystère, car, à coup sûr, c'est la meilleure maîtresse du monde.

Jones la pria avec chaleur de lui faire part de ce secret, et lui promit de le garder fidèlement.

— Vous saurez donc, Monsieur, que ma jeune maîtresse m'a envoyée chez Molly Seagrim m'informer si elle ne manquait de rien. A coup sûr, je ne me souciais guère d'aller chez cette créature; mais il faut que les domestiques fassent ce qu'on leur ordonne. — Comment avez-vous pu vous ravaler si bas, M. Jones? — Ma maîtresse m'a donc ordonné de lui porter du linge et quelques autres choses. C'est trop de bonté, ma foi; il vaudrait mieux envoyer de pareilles coquines à Bridevell. — Madame, lui ai-je dit, c'est encourager la fainéantise!

— Et ma Sophie a été si bonne! s'écria Jones.

— Ma Sophie! répéta Honorée. En vérité! écoutez-le donc! et pourtant si vous saviez tout... En vérité, M. Jones, si j'étais à votre place, je lèverais les yeux un peu plus haut que sur une Molly Seagrim.

— Que voulez-vous dire : si je savais tout? s'écria Jones.

— Je veux dire ce que je veux dire, répliqua Honorée; ne vous souvenez-vous pas d'avoir mis une fois vos mains dans le manchon de ma maîtresse? — Je crois que j'aurais encore quelque chose à vous apprendre, si j'étais bien sûre qu'elle ne le sût jamais.

Jones lui jura une discrétion à toute épreuve, et Honorée reprit la parole : — Eh bien donc, ma maîtresse m'avait

donné ce manchon, et ensuite, quand elle sut ce que vous aviez fait....

— Quoi ! s'écria Jones, vous le lui avez donc dit ?

— Le grand malheur ! répondit Honorée, n'allez-vous pas en être fâché ? Mille autres auraient donné leur tête pour qu'on le dît à une maîtresse, s'ils avaient su.... A coup sûr, le plus grand seigneur du pays pourrait être fier de.... mais j'ai grande envie de ne pas vous le dire.

Jones redoubla ses prières et la détermina bientôt à continuer.

— Vous saurez donc, Monsieur, que ma maîtresse m'avait donné ce manchon ; mais un jour ou deux après que je lui eus raconté toute l'histoire, elle se dégoûta de son nouveau manchon ; — c'était pourtant le plus beau manchon qu'on ait jamais vu : — Honorée, dit-elle, ce manchon me déplaît ; il est trop lourd, je ne saurais le porter. En attendant que j'en aie acheté un autre, rendez-moi le vieux que je vous ai donné : vous pouvez prendre celui-ci en place ; — car c'est une bonne maîtresse qui ne voudrait jamais reprendre ce qu'elle a une fois donné, je vous en réponds. — J'allai chercher le manchon, je le lui rendis, et je crois que depuis ce moment elle ne l'a pas quitté ; je parierais même qu'elle l'a baisé plus d'une fois, quand personne ne pouvait la voir.

Cette conversation fut interrompue par M. Western ; il engagea Tom à venir entendre sa fille toucher du clavecin. Le pauvre jeune homme le suivit pâle et tremblant ; M. Western s'en aperçut ; mais, voyant Honorée avec lui, il se trompa sur la cause de son trouble, et lui dit, d'un ton moitié badin, moitié sérieux, qu'il ferait bien d'aller battre les buissons un peu plus loin, et de ne point braconner dans sa réserve.

Sophie parut ce soir-là encore plus belle que de coutume, et comme elle avait, à l'arrivée de Jones, le bras droit passé dans son manchon, nous pouvons croire que cette cir-

constance rehaussait encore ses charmes aux yeux de notre héros.

Elle jouait un des airs favoris de son père qui était appuyé sur le dos de sa chaise, quand tout-à-coup le manchon lui tomba sur les doigts et lui fit perdre la mesure; M. Western impatienté le saisit et le jeta au feu en jurant. Sophie se leva précipitamment, et s'empressa de le ravir aux flammes. Quelque frivole que puisse paraître cet incident à un grand nombre de nos lecteurs, il produisit un effet si violent sur le pauvre Jones, que nous avons cru devoir le rapporter. Il est une foule de petites circonstances trop souvent omises par l'historien peu judicieux, et d'où naissent ensuite des évènemens de la plus haute importance. On peut regarder le monde comme une vaste machine dont les grandes roues sont mises en mouvement par des roues plus petites et si imperceptibles qu'il faut de très-bons yeux pour les découvrir. Ainsi, ce que n'avaient pu faire tous les charmes de l'incomparable Sophie, sa beauté éblouissante, la douce langueur de ses yeux, la mélodie de sa voix, les agrémens de sa personne, son esprit, son enjouement, la noblesse de son ame, la douceur de son caractère, enfin toutes ses adorables perfections, le petit incident du manchon le produisit en un instant: le cœur de Jones fut soumis à jamais. C'est ainsi que Virgile dit, en parlant des Troyens:

« Captique dolis, lacrymisque coactis,
Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,
Non anni domuere decem, non mille carinæ. »

C'est-à-dire:

« La ruse, se joignant à des larmes traitresses,
Vainquit ceux que dix ans, ceux que mille vaisseaux,
Et le fils de Tydée, et cet autre héros,
Achille, issu des dieux, n'avaient encor pu vaincre. »

Le cœur de Jones, comme une autre citadelle, fut donc emporté par surprise. Toutes les considérations d'honneur

et de prudence que notre héros avait, avec une tactique si savante, placées en postes avancés pour défendre les avenues de la place, prirent lâchement la fuite, et le dieu d'amour y entra en triomphe.

CHAPITRE V.

Qui sera très-long, et qui contient un événement très-important.

Mais quoique le petit dieu vainqueur eût aisément chassé du cœur de Jones ses ennemis déclarés, il triompha avec plus de peine de la garnison qu'il y avait placée lui-même. Pour parler sans allégorie, le triste avenir de Molly troublait le cœur de notre digne jeune homme. Le mérite supérieur de Sophie éclipsait, ou pour mieux dire anéantissait tous les charmes de la pauvre fille; mais ce fut la compassion, et non le mépris, qui remplaça l'amour. Il était convaincu que Molly avait placé en lui seul toutes ses affections, toutes ses espérances de bonheur. Cette confiance, il savait qu'il l'avait encouragée en lui prodiguant les témoignages d'une tendresse sans bornes, tendresse dont il lui avait garanti l'éternelle durée par tous les moyens possibles. Elle, de son côté, lui avait assuré qu'elle croyait à ses promesses, et lui avait déclaré avec les sermens les plus solennels qu'il dépendait de lui de la rendre la plus heureuse ou la plus misérable des femmes. Causer le malheur d'une créature humaine, était une idée qui le faisait frémir. Il songeait que cette pauvre fille lui avait sacrifié le peu qu'elle avait, qu'elle s'était rendue l'instrument de ses plaisirs à ses risques et périls; il la voyait au moment même soupirer et languir pour lui. — Ma guérison qu'elle a si ardemment désirée, pensait-il; ma présence attendue par elle avec tant d'impatience, au lieu

de lui procurer la joie qu'elle en espère, vont donc la précipiter tout à coup dans l'abîme de la misère et du désespoir! Aurai-je cette barbarie? — Mais à l'instant où le bon génie de Molly semblait triompher, l'amour de Sophie, qui n'était plus un mystère pour lui, s'emparait de son cœur et renversait tous les obstacles.

A la fin, il lui vint à l'esprit qu'il pouvait s'acquitter avec Molly d'une autre manière; avec de l'argent, par exemple. Et pourtant il désespérait presque de lui en faire accepter, quand il songeait combien de fois et avec quelle violence elle lui avait juré que le monde entier mis dans la balance ne pourrait la dédommager de la perte de son cœur. Quoi qu'il en soit, l'extrême pauvreté de cette fille et sa vanité, plus grande encore dont nous avons déjà dit un mot à nos lecteurs, lui donnèrent quelque espoir que, malgré toutes ses protestations de tendresse, elle pourrait avec le temps se consoler de sa perte, surtout quand elle se verrait dans une position supérieure à ses espérances, et qu'elle aurait les moyens d'éclipser ses égales. Il résolut donc de saisir la première occasion de lui faire une proposition de ce genre. Un jour que sa convalescence était assez avancée pour lui permettre de sortir, le bras en écharpe, il profita d'un moment où M. Western était à la chasse pour aller voir sa belle à la dérobée. La mère et les sœurs de Molly, qu'il trouva prenant leur thé, lui dirent d'abord qu'elle était sortie; mais, un instant après, la sœur aînée lui apprit avec un sourire malin qu'elle était dans son lit. Ce n'était pas une raison pour empêcher Tom de la voir. Il monta rapidement l'escalier qui conduisait à sa chambre; mais, à sa grande surprise, il en trouva la porte fermée. Il frappa quelque temps sans obtenir de réponse, car Molly, comme elle l'en informa depuis, dormait profondément.

On a remarqué que la joie et le chagrin portés à l'extrême produisent des effets analogues; et quand l'une ou l'autre de ces sensations nous surprend à l'improviste, elle nous jette dans un si grand trouble qu'elle nous fait perdre quel-

quefois l'usage de nos facultés. Qu'on ne s'étonne donc pas si l'arrivée inattendue de Jones produisit un si violent effet sur l'esprit de Molly, que, pendant quelques minutes, elle se trouva hors d'état d'exprimer l'excès de ravissement que le lecteur lui supposera sans doute à la vue de son amant. Quant à Jones, il était si enchanté de la présence de cet objet chéri, qu'il oublia un instant Sophie et le motif de sa visite.

Il ne tarda cependant pas à recouvrer la mémoire, et quand les premiers transports furent passés, il trouva le moyen d'amener insensiblement la conversation sur les suites funestes qu'auraient leurs amours, si M. Allworthy, qui lui avait expressément défendu de la revoir, était instruit de sa désobéissance. Cette découverte, que ses ennemis rendaient inévitable, entraînerait sa ruine et celle de sa chère Molly. Puisqu'un destin cruel les séparait, il lui conseilla de se résigner avec courage, et lui jura que pendant le cours entier de sa vie, il saisirait toutes les occasions de lui prouver la sincérité de son affection et lui ferait un sort qui dépasserait son attente ou même ses désirs, si jamais il en avait la possibilité. Il conclut en lui faisant espérer qu'elle trouverait bientôt un mari qui la rendrait plus heureuse qu'elle ne pourrait jamais l'être en continuant d'entretenir des liaisons coupables avec lui. Molly garda le silence quelques minutes: puis, versant un torrent de larmes, elle éclata en reproches: — Et voilà comme vous m'aimez! s'écria-t-elle. M'abandonner ainsi après m'avoir perdue! Quand je vous disais que tous les hommes sont faux et perfides, et qu'ils se lassent de nous aussitôt qu'ils ont satisfait leurs désirs criminels! Combien de fois m'avez-vous juré que vous ne m'abandonneriez jamais? Ne reculez-vous pas devant un tel parjure? Que me font toutes les richesses du monde, sans vous qui êtes le maître de mon cœur; car il est à vous tout entier! Pourquoi me parler d'un mari? je ne puis aimer que vous tant que je vivrai. Que sont pour moi tous les autres hommes? Le plus riche propriétaire du

comté me demanderait demain en mariage, que je le refuserais. Oui, à cause de vous, je méprise et je déteste tout votre sexe.

Elle allait continuer sur ce ton, quand un accident arrêta sa langue avant qu'elle eût fourni la moitié de sa carrière. La chambre ou, pour mieux dire, le grenier où couchait Molly, au premier étage, c'est-à-dire tout en haut de la maison, était de biais dans tous les sens, et ressemblait au grand delta des Grecs. Le lecteur s'en formera peut-être une idée plus juste quand il saura qu'on ne pouvait s'y tenir debout qu'au milieu. Or, comme il ne s'y trouvait ni cabinet, ni armoire, Molly, pour y suppléer, avait attaché aux solives du toit un vieux morceau de tapisserie, qui cachait un recoin où étaient suspendus et mis à l'abri de la poussière ses atours les plus précieux, tels que les restes de la robe dont il a déjà été question, une couple de bonnets et quelques hardes récemment achetées. Ce recoin se trouvait précisément en face du pied du lit, et le morceau de tapis en était si voisin qu'il pouvait servir de rideau. Soit que Molly, dans un mouvement de colère, l'eût poussé avec le pied, soit que Jones l'eût touché lui-même, soit que l'épingle ou le clou qui l'attachait eût manqué tout à coup, au moment où Molly prononçait les paroles qui viennent d'être rapportées, le malheureux tapis tomba et découvrit, au milieu d'ajustemens de femmes, — j'ai honte de l'écrire, et qui pourra le lire sans douleur ! — le philosophe Square dans la posture la plus risible qu'on puisse imaginer, car le lieu ne lui permettait pas de se tenir debout.

Cette posture ne différait guère de celle d'un soldat qui a le cou et les talons liés ensemble ; elle ressemblait mieux encore à l'attitude où l'on voit souvent, dans les rues de Londres, certains drôles qui ne sont point châtiés, mais qui mériteraient de l'être [1]. Sa tête était affublée d'un bon-

1. Peut-être, du temps de Fielding, voyait-on dans les rues de Londres des exemples de cette posture qui choque les yeux et dont les suites blessent l'odo-

net de nuit appartenant à Molly, et ses deux grands yeux étaient fixés sur Jones à l'instant où le rideau tomba. En associant l'idée de philosophie à cette figure qui apparaissait d'une manière aussi grotesque, il aurait été difficile au spectateur le plus grave de ne pas rire aux éclats.

Je ne doute pas que la surprise du lecteur ne soit en ce moment égale à celle de Jones. Les soupçons que doit faire naître la présence d'un homme si sage et si grave dans un pareil endroit, ne paraissent guère d'accord avec le caractère qu'il a sans doute conservé jusqu'ici dans l'opinion du public.

Mais, s'il faut tout dire, cette inconséquence est plus imaginaire que réelle. Les philosophes sont composés de chair aussi bien que les autres hommes, et quelque sublime, quelque parfaite que soit leur théorie, en pratique ils ne sont pas plus que le reste des mortels à l'abri d'un peu de fragilité. Nous l'avons déjà dit, c'est dans la théorie seule, et non dans la pratique, que se trouve la différence; car si ces esprits sublimes pensent mieux que le commun des hommes, ils agissent toujours exactement comme eux. Ils savent fort bien comment il faut s'y prendre pour maîtriser ses désirs et ses passions, pour dompter la douleur et le plaisir, et cette connaissance, assez facile à acquérir, leur fournit de délicieux sujets de méditation; mais la pratique aurait quelque chose de gênant et de pénible; et la même sagesse qui leur enseigne le principe, leur apprend à éviter l'application.

M. Square se trouvait à l'église le dimanche où, comme le lecteur peut s'en souvenir, l'apparition de Molly avec sa belle robe avait causé une si grande rumeur. Ce fut là qu'il la remarqua pour la première fois. Il fut si frappé de sa beauté, qu'il engagea les deux jeunes gens à changer le but de leur promenade, afin de passer devant la demeure

ral; mais nous pouvons assurer les lecteurs qu'un tel spectacle ne souille plus aujourd'hui cette capitale. (*Note du trad.*)

de Molly, et d'avoir ainsi une nouvelle occasion de la revoir. Comme il ne fit part de son dessein à personne, nous n'avions pas jugé à propos d'en instruire le lecteur.

Le péril et la difficulté étaient, dans l'opinion du philosophe, deux circonstances contraires à la convenance des choses. La difficulté qu'il craignait de trouver à séduire cette jeune fille, et le danger de se perdre de réputation s'il était découvert, le dissuadaient fortement de rien entreprendre. Aussi est-il probable qu'il n'eut d'abord d'autre intention que de jouir des idées agréables que fait naître en en nous la vue de la beauté. Les hommes les plus graves, après s'être bien nourris de méditations sérieuses, se permettent souvent ces délassemens en guise de dessert. C'est pour cette raison que certains livres et certaines gravures trouvent à se caser dans les recoins les plus obscurs de leur cabinet, et que les points les plus chatouilleux de l'histoire naturelle forment souvent le principal sujet de leur conversation. Mais qùand le philosophe apprit, un ou deux jours après, que cette vertu avait déjà capitulé, il donna plus ample carrière à ses désirs; ce n'était pas de ces hommes au goût difficile qui ne peuvent toucher un mets délicat parce qu'un autre en a déjà goûté. En un mot, il en aima mieux Molly pour avoir perdu cette chasteté qui eût été un obstacle à ses plaisirs. Il se présenta et fut bien reçu.

Le lecteur se trompe s'il pense que Molly préférait Square à son plus jeune amant. Si elle eût été obligée de faire un choix entre eux, Tom Jones aurait sans aucun doute obtenu la préférence. M. Square ne dut même pas son triomphe à cette considération, que deux valent mieux qu'un, bien qu'elle ne soit pas sans quelque poids. L'absence de Jones, pendant sa maladie, fut une circonstance malheureuse; car dans cet intervalle, quelques présens, envoyés à propos par le philosophe, adoucirent et désarmèrent la jeune fille, au point de rendre la résistance impossible quand l'occasion se présenta, et Square triompha aisément des faibles restes de vertu qu'elle conservait encore.

Ce fut une quinzaine de jours après cette conquête, que Jones, allant rendre visite à sa maîtresse, trouva Square couché avec elle. Voilà pourquoi la mère avait assuré que Molly était sortie, car la vieille femme, partageant les profits que sa fille retirait de son inconduite, l'encourageait et la protégeait de tout son pouvoir. Mais la sœur aînée de Molly avait conçu contre elle tant d'envie et de haine, qu'elle aurait volontiers sacrifié sa part de butin pour avoir le plaisir de perdre sa sœur et de ruiner son commerce. Elle avait donc dit à Jones que sa sœur était couchée, espérant qu'il la surprendrait dans les bras de Square; mais Molly trouva le moyen de prévenir l'esclandre, en fermant sa porte : elle eut ainsi le temps de cacher son galant derrière le vieux morceau de tapis, qui ne put cependant lui épargner la honte d'être découvert.

A l'apparition de Square, Molly tomba à la renverse sur son lit, s'écria qu'elle était perdue, et s'abandonna au désespoir. La pauvre fille, encore novice dans sa profession, n'était pas arrivée à ce degré d'assurance qui vient au secours des dames de la ville en de semblables extrémités, leur suggère une excuse ou les armes d'un front d'airain, pour soutenir les regards d'un mari qui, par amour pour la paix ou par égard pour sa réputation, et peut-être aussi quelquefois par crainte de l'épée du galant, comme M. Constant dans la comédie, se trouve trop heureux de fermer les yeux et de mettre ses cornes dans sa poche [1]. L'évidence ferma la bouche à Molly; elle abandonna ingénument une cause qu'elle avait soutenue jusque-là avec tant de larmes, avec des protestations si solennelles et si véhémentes de l'amour le plus pur, et de la constance la plus inviolable.

Quant au philosophe blotti derrière le tapis, il n'était pas moins consterné; il resta quelques instans immobile, ne sachant que dire, ni quelle direction donner à ses yeux. Jones, quoique peut-être le plus étonné des trois, fut le

1. « To put his horns in his pocket. »

premier à retrouver la parole; se remettant sur-le-champ d'un émotion bien naturelle après les reproches de Molly, il partit d'un grand éclat de rire, et saluant Square, s'avança vers lui, et lui prit la main pour le tirer de l'endroit où il était niché.

Square parvenu au milieu de la chambre, seule place où il pût se tenir debout, regarda Jones de l'air le plus grave, et lui dit : — Fort bien, Monsieur, vous triomphez de cette grande découverte, et j'ose dire que vous jouissez déjà du plaisir de la rendre publique; mais si vous considérez le fait avec impartialité, vous verrez que vous êtes le seul à blâmer. Je ne suis pas coupable d'avoir séduit l'innocence; je n'ai rien fait qui puisse me faire condamner par les hommes qui jugent suivant les règles de la justice; la convenance provient de la nature des choses, et non des coutumes, des formes et des lois de police : rien n'est contraire à la convenance que ce qui est contraire à la nature.

— Fort bien raisonné, mon vieux garçon, répondit Jones; mais pourquoi t'imaginer que j'ai envie de publier ton aventure? je n'ai jamais été, je te le promets, plus content de toi de toute ma vie, et à moins que tu ne veuilles ébruiter toi-même cette affaire, tu peux compter sur ma discrétion.

— M. Jones, reprit Square, je ne voudrais pas vous laisser croire que je suis peu soucieux de ma réputation; la bonne renommée est une sorte de Καλὸν qu'il ne convient nullement de mépriser. D'ailleurs se perdre soi-même de réputation, est le plus odieux et le plus détestable de tous les suicides. Si vous jugez donc à propos de cacher une de mes faiblesses (je puis en avoir, puisque aucun homme n'est absolument parfait), je vous promets que je ne me trahirai pas moi-même : la convenance peut permettre de faire certaines choses, mais elle ne permet pas de s'en vanter; le monde est si pervers, qu'il fait souvent un sujet de

1. « Le beau. » (*Note du trad.*)

censure des actions les plus innocentes et même les plus louables.

— Sans doute, s'écria Jones, quoi de plus innocent que de satisfaire un dés r naturel? Quoi de plus louable que de contribuer à la propagation de notre espèce?

— A parler vrai, M. Jones, dit le philosophe, c'est ce que j'ai toujours pensé.

— Et pourtant, ajouta Jones, vous n'étiez pas de cet avis quand ma liaison avec Molly fut découverte.

— Je conviens, répondit Square, que de la manière dont ce Thwackum m'avait fait envisager le fait, j'ai pu vous accuser d'avoir séduit l'innocence : c'est pour cela, Monsieur, oui, c'est pour cela... Car il faut que vous sachiez, M. Jones, que pour bien juger de la convenance des choses, il faut prendre en considération les plus légères circonstances; en effet les plus légères circonstances peuvent opérer de très-grands changemens.

— A la bonne heure, dit Jones; quoi qu'il en soit, ce sera votre faute, je vous le répète, si vous entendez jamais parler de cette aventure. Conduisez-vous bien avec cette fille, et je n'en ouvrirai jamais la bouche à personne; et vous, Molly, soyez fidèle à votre nouvel amant, et non-seulement je vous pardonnerai votre infidélité, mais encore je vous ferai tout le bien que je pourrai. A ces mots, il prit congé du couple, se laissa glisser au bas de l'échelle, et se hâta de sortir de la maison.

Square vit avec plaisir que ses galanteries n'auraient pas un dénouement fâcheux. Molly, revenue de sa confusion, commença par reprocher au philosophe de lui avoir fait perdre son premier amant; mais Square trouva bientôt le moyen de calmer sa colère, tant par des caresses, que par un baume qu'il puisa dans sa bourse, et dont l'efficacité bien connue est merveilleuse pour purger l'esprit de toutes ses mauvaises humeurs, et y ramener la tranquillité.

Molly prodigua mille marques de tendresse à son nouvel amant, tourna en ridicule tout ce qu'elle avait dit à Jones,

et Jones lui-même, et jura que, quoiqu'il eût autrefois possédé sa personne, Square était le seul qui eût jamais possédé son cœur.

CHAPITRE VI.

En comparant ce chapitre avec celui qui précède, le lecteur pourra rectifier certaines erreurs qu'il a pu commettre en appliquant le mot *amour*.

L'infidélité de Molly aurait peut-être justifié plus de ressentiment que Jones n'en montra; et si dès ce moment il l'eût abandonnée pour jamais, peu de personnes, je crois, l'en auraient blâmé : il est certain pourtant qu'il la vit avec un sentiment de pitié. Quoique l'amour qu'elle lui avait inspiré ne fût pas de nature à le pénétrer d'une douleur bien profonde quand il découvrit son inconstance, il songeait avec douleur qu'il l'avait séduite le premier, et se regardait comme coupable de tous les désordres où elle lui paraissait prête à se plonger. Cette crainte le tourmenta jusqu'au jour où Betty, sœur aînée de Molly, eut l'obligeance de faire rentrer la paix dans son ame, en lui apprenant que c'était un nommé Will Barnes, qui avait été dans l'origine le séducteur de Molly, et que l'enfant qu'il avait cru jusqu'ici le sien, avait tout au moins autant de droits à réclamer la paternité de Barnes.

Jones suivit avec empressement la piste qu'il venait de rencontrer, et s'assura de la véracité de Betty par l'aveu de Barnes et par celui de Molly elle-même.

Ce Will Barnes était le coq du village; il avait conquis autant de trophées amoureux qu'aucun enseigne ou clerc de procureur du royaume. Il avait entraîné plusieurs femmes dans la carrière du libertinage, et brisé le cœur de quelques autres; il avait même eu l'honneur de causer la mort violente

d'une pauvre fille qui s'était jetée dans l'eau ou, ce qui paraît encore plus probable, qu'il y avait jetée lui-même.

Entre autres conquêtes, ce drôle avait triomphé du cœur de Betty Seagrim; il lui avait fait la cour avant que Molly fût d'âge à satisfaire ses désirs; il l'avait ensuite quittée pour sa sœur, auprès de laquelle il n'eut pas de peine à réussir. Par le fait, Will seul possédait l'affection de Molly, et en favorisant tour à tour Tom Jones et Square, elle n'avait fait que sacrifier l'amour à l'intérêt et à la vanité. Telle était l'origine de la haine implacable qui, comme nous l'avons vu, dévorait le cœur de Betty: nous n'avons pas cru nécessaire de l'indiquer plus tôt, l'envie seule étant plus que suffisante pour produire les mêmes effets.

La découverte de ce secret mit Jones parfaitement à l'aise, par rapport à Molly; mais il était loin d'être aussi calme quand il songeait à miss Western. L'ennemi, si nous pouvons employer cette métaphore, venait d'évacuer la place, et Sophie en avait pris entière possession. Sa passion nouvelle était sans bornes, et il voyait clairement qu'on y répondait; mais il n'en perdait pas moins l'espoir d'obtenir le consentement de M. Western, et il ne pouvait s'arrêter sans horreur à l'idée de recourir à des moyens bas et perfides pour obtenir la main de sa fille. L'insulte qu'il ferait à l'écuyer, le chagrin qu'il causerait à M. Allworthy, étaient des conséquences effrayantes qui le tourmentaient tout le jour, et qui, la nuit encore, inquiétaient son sommeil. Sa vie était une lutte continuelle entre l'amour et l'honneur, qui triomphaient tour à tour dans son ame. Lorsque Sophie était absente, il formait le projet de quitter la maison de son père, et de ne plus la revoir; mais en sa présence, il abjurait toutes ses résolutions et se décidait à suivre son penchant, dût-il lui en coûter la vie, et tout ce qui lui était plus cher encore.

Ce combat intérieur ne tarda point à produire des symptômes très-visibles. Il perdit la vivacité et l'enjouement qui lui étaient naturels; il devint mélancolique lorsqu'il était seul, morne et distrait avec les autres. S'il s'efforçait de

paraître gai, pour se conformer à l'humeur de M. Western, sa contrainte était si visible, qu'elle avouait hautement tout ce qu'il voulait cacher. Il serait difficile de dire ce qui trahissait le plus son secret, ou de l'art qu'il mettait à déguiser sa passion, ou des moyens que la simple nature employait pour la révéler : car, si l'art le rendait plus réservé que jamais avec Sophie, lui défendait de lui adresser la parole, lui ordonnait même d'éviter ses regards, la nature n'était pas moins occupée à conspirer contre lui ; elle le faisait pâlir à l'approche de miss Western, et tressaillir si elle arrivait à l'improviste. Quand ses yeux rencontraient les siens par hasard, le sang lui montait au visage, et ses joues devenaient pourpres. Si les règles de la politesse l'obligeaient à lui parler, à porter sa santé à table, il était sûr de balbutier; s'il venait à la toucher, sa main et tout son corps tremblaient; si la conversation rappelait même indirectement l'idée de l'amour, un soupir involontaire s'échappait de son sein : la nature se plaisait à faire naître chaque jour de pareils accidens.

M. Western n'apercevait aucun de ces symptômes, mais il n'en était pas de même de Sophie. Elle vit bientôt l'agitation à laquelle Jones était en proie, et ne fut pas embarrassée pour en deviner la cause; elle la trouvait dans son propre cœur. C'est là, je suppose, cette sympathie si souvent observée chez les amans, et qui fait assez connaître pourquoi la fille était plus clairvoyante que le père. Mais, à dire vrai, il est une méthode plus simple et plus facile pour expliquer cette prodigieuse supériorité de pénétration qu'on remarque dans certaines personnes; elle peut servir à juger les amans comme tous les hommes en général. D'où vient qu'un fripon a de si bons yeux pour découvrir jusqu'aux moindres apparences de friponnerie, qui dupent souvent un honnête homme, doué d'une intelligence bien supérieure? Il n'existe certainement pas de sympathie générale entre les fripons, et ils n'ont pas, comme les francs-maçons, un signe commun pour se reconnaître : mais ils ont tous

la même chose en tête, toutes leurs idées se dirigent vers le même point. Il n'est donc pas étonnant que Sophie reconnût en Jones tous les symptômes de l'amour, et que M. Western ne les aperçût pas : l'idée de l'amour n'était jamais entrée dans l'esprit du père, tandis que la fille n'en avait point d'autre.

Sophie, bien convaincue qu'une passion violente tourmentait le pauvre Jones, et bien certaine aussi qu'elle en était l'objet, n'eut pas la moindre peine à s'expliquer les causes de sa conduite. Cette découverte le lui rendit encore plus cher, et elle fit naître en elle les deux sentimens les plus favorables qu'un amant puisse souhaiter d'inspirer à sa maîtresse, l'estime et la compassion. Sans doute la femme la plus rigide lui pardonnera sa pitié pour un homme qu'elle voyait malheureux à cause d'elle; et personne ne pourra condamner son estime pour celui qui s'efforçait visiblement, et par les motifs les plus honorables, d'étouffer dans son sein la flamme qui, semblable au renard du Lacédémonien [1], lui dévorait les entrailles. Ainsi la réserve de Jones, son silence, sa froideur, étaient autant d'avocats pleins de zèle, d'ardeur et d'éloquence, qui remuaient le cœur sensible et tendre de Sophie assez violemment pour y produire toutes les sensations douces qui sont compatibles avec la vertu et la fierté; elle ressentit bientôt pour lui tout ce que l'estime, la reconnaissance et la pitié peuvent inspirer en faveur d'un homme aimable; tout ce que la délicatesse la plus scrupuleuse peut permettre; en un mot, elle en devint éperdument éprise.

Un jour nos deux amans se rencontrèrent par hasard dans le jardin, au détour de deux allées qui aboutissaient au canal où Jones avait risqué de se noyer autrefois, pour rattraper l'oiseau de Sophie. Cet endroit, depuis quelque

1. Allusion au jeune Spartiate qui, dit-on, ayant volé un renard et l'ayant caché sous son habit, se laissa déchirer par cet animal plutôt que de faire connaître son vol en le montrant. (*Note du trad.*)



temps, avait souvent été le but des promenades de Sophie. Elle avait coutume d'y rêver, avec un mélange de peine et de plaisir, à un incident frivole en lui-même, mais qui avait peut-être jeté dans son cœur les premiers germes d'un amour devenu si puissant. Ce fut là que les deux jeunes gens se rencontrèrent; ils se touchaient presque avant que l'un soupçonnât l'approche de l'autre. Un tiers aurait remarqué sans doute leur confusion; mais ils étaient trop émus eux-mêmes pour s'observer. Jones, un peu revenu de sa première surprise, aborda miss Western avec une de ces formules consacrées par la politesse; Sophie lui rendit son salut, et la conversation commença, suivant l'usage, par quelques mots sur la fraîcheur délicieuse de la matinée. Ils parlèrent de la beauté du site où ils se trouvaient, et Jones en fit un grand éloge. Quand ils arrivèrent près de l'arbre d'où il était autrefois tombé dans le canal, Sophie ne put s'empêcher de lui rappeler cet accident. — Je m'imagine, monsieur Jones, lui dit-elle, que vous ne pouvez voir cette pièce d'eau sans un certain tressaillement?

— Je vous assure, Madame, que le chagrin que vous éprouviez d'avoir perdu votre petit oiseau, me paraîtra toujours la circonstance la plus intéressante de cette aventure. Pauvre petit Tommy! voilà la branche sur laquelle il s'était d'abord perché. Comment le petit misérable a-t-il eu la folie de renoncer au bonheur que je lui avais procuré? Son destin a été une juste punition de son ingratitude.

— Savez-vous, monsieur Jones, que votre galanterie vous exposait ce jour-là à un sort non moins fâcheux. Ce souvenir doit faire quelque impression sur vous.

— Moi! Madame, répondit Jones. Ah! si j'ai quelque raison d'y songer avec chagrin, c'est peut-être parce que l'eau n'était pas plus profonde de quelques pieds; j'aurais échappé à toutes les angoisses que la fortune semble me réserver.

— Fi, monsieur Jones; vous ne parlez pas sérieusement. Ce mépris affecté de la vie n'est qu'un excès de dé-

licatesse. Vous cherchez à diminuer l'obligation que je vous ai de l'avoir deux fois exposée pour moi ; mais prenez garde à la troisième !

Elle prononça ces derniers mots avec un sourire et un ton de douceur inexprimable.

Jones répondit en soupirant qu'il craignait que le conseil ne vînt trop tard ; et, fixant sur elle le regard le plus tendre, il s'écria : — Oh ! miss Western ! pouvez-vous désirer que je vive ? Pouvez-vous me souhaiter tant de mal ?

Sophie baissa les yeux et répondit en hésitant un peu : — En vérité, M. Jones, je ne vous souhaite aucun mal.

— Ah ! s'écria-t-il, je ne connais que trop ce caractère angélique, cette bonté divine qu'aucun de vos charmes ne peut égaler.

— Mais je ne vous comprends pas..... Je ne puis rester ici plus long-temps.

— Je ne veux pas être compris, s'écria Jones ; non, je ne puis l'être. Je ne sais ce que je dis ! Cette rencontre imprévue.... Pour l'amour du ciel, pardonnez-moi si quelqu'une de mes paroles vous offense. Je n'en ai pas eu l'intention ; — non, je le jure ; — j'aimerais mieux mourir : cette seule idée me tuerait.

—Vous me surprenez, dit Sophie, comment pouvez-vous croire que vous m'ayez offensée ?

— La crainte, Madame, touche à la folie ; et nulle crainte n'est comparable à celle que j'éprouve de vous offenser. Comment dois-je parler ? Ah ! je vous en supplie, ne me regardez pas avec courroux ; un seul regard sévère me donnera la mort. Je n'ai point eu l'intention.... Accusez mes yeux ; accusez votre beauté ! — Que dis-je ? — Pardon, si j'en ai trop dit.... mon cœur est si plein.... J'ai lutté de toutes mes forces contre mon amour ; je me suis efforcé de cacher la flamme qui me consume, et qui bientôt, j'espère, me mettra hors d'état de vous offenser jamais.

Jones tremblait comme s'il eût éprouvé le frisson de la fièvre. Sophie, également agitée, lui répondit : — M. Jones,

je n'affecterai pas de ne vous point comprendre ; je ne vous comprends que trop bien : mais pour l'amour du ciel, si vous avez quelque affection pour moi, souffrez que je retourne au château. Dieu veuille que j'aie la force de me soutenir jusque-là.

Jones, qui pouvait à peine se soutenir lui-même, lui offrit son bras. Elle daigna l'accepter, mais en le priant de ne pas lui dire un mot de plus sur ce sujet. Il le lui promit, et la supplia seulement de lui pardonner l'aveu que l'amour lui avait arraché.

— Vous savez que vous pouvez, répondit-elle, obtenir ce pardon par votre conduite future.

C'est ainsi que les jeunes gens tout tremblans, et d'un pas incertain, reprirent le chemin du château, l'amant n'osant pas même serrer une seule fois la main de sa maîtresse, qu'il tenait dans la sienne.

Sophie monta aussitôt dans sa chambre ; mistress Honorée et l'essence de corne de cerf vinrent à son secours. Quant au pauvre Jones, le seul soulagement que reçut son cœur malade fut une triste nouvelle. — Mais comme elle ouvre une scène toute différente de celle que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, nous la réservons pour le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Maladie de M. Allworthy.

M. Western s'était pris d'une si belle passion pour Jones, qu'il ne voulait pas le laisser partir, quoique son bras fût guéri depuis long-temps. Jones, soit par goût pour la chasse, soit par tout autre motif, se laissa persuader aisément de rester au château, et quinze jours se passaient quelquefois

sans qu'il fît une visite chez M. Allworthy, et sans qu'il en entendît parler.

Depuis quelques jours M. Allworthy était incommodé d'un rhume, accompagné d'un peu de fièvre. Il avait négligé cette indisposition, comme il faisait toutes celles qui ne l'obligeaient pas à garder le lit, ou ne l'empêchaient point de vaquer à ses occupations ordinaires : conduite que nous ne voudrions pas être soupçonné de proposer pour exemple; car les disciples d'Esculape ont raison de dire qu'aussitôt que la maladie entre par une porte, on doit ouvrir l'autre au médecin. Sans cela, que signifie l'ancien adage : *venienti occurrite morbo*, « combattez la maladie dès qu'elle s'approche. » Par ce moyen, le docteur et la maladie se trouvent en présence, avec des armes égales; tandis qu'en temporisant avec elle, on lui laisse souvent le loisir de s'entourer de redoutes et de retranchemens comme une armée française : il est alors très-difficile, et quelquefois même impossible, d'arriver jusqu'à l'ennemi. Souvent même, en gagnant du temps, la maladie a recours à une ruse de guerre; elle force la nature à passer de son côté; toutes les ressources de la médecine arrivent trop tard. C'était d'après de pareilles observations que le fameux docteur Misaubin, si j'ai bonne mémoire, se plaignait si pathétiquement de ce qu'on recourait trop tard à ses talens. « Sur ma foi, disait-il, moi, croire que mes malades me prendre pour l'entrepreneur de funérailles; car eux jamais n'envoyer chercher moi, que lorsque la maladie les avoir tués. » Par suite de cette négligence, la maladie de M. Allworthy fit tant de progrès que, quand la violence de la fièvre l'obligea d'envoyer chercher un docteur, le praticien, à son arrivée, secoua la tête, regretta qu'on ne l'eût pas appelé plus tôt et donna à entendre qu'il le croyait dans un danger très-imminent. M. Allworthy, qui avait mis en ordre toutes ses affaires dans ce monde, et qui était aussi bien préparé pour l'autre que cela est possible à l'humaine nature, reçut cet avertissement avec beaucoup de calme et de sang-froid.

Il pouvait chaque soir, en se couchant, dire comme Caton dans la tragédie d'Addisson :

« Du crime ou de la crainte,
Si le repos de l'homme est troublé par l'atteinte,
Caton peut être en paix, il ne les connaît pas :
Il peut voir du même œil le sommeil, le trépas. »

Il pouvait même le dire avec plus de raison et de confiance que Caton, ou tout autre héros aussi orgueilleux ancien ou moderne; car, non-seulement il était inaccessible à la crainte, mais on pouvait le comparer encore au moissonneur fidèle qui va recevoir son salaire des mains d'un bon maître, quand la récolte est finie.

Le digne homme fit prier aussitôt toute sa famille de se rassembler autour de lui. Aucun de ses parens ne manquait, à l'exception de mistress Blifil qui était à Londres depuis quelque temps, et de Jones que nous venons de laisser chez M. Western, et qui reçut ce triste avertissement à l'instant où il quittait Sophie.

La nouvelle du danger de M. Allworthy, que le domestique lui dit être à la mort, chassa de son esprit toute pensée d'amour. Il monta sur-le-champ dans la voiture qu'on lui avait envoyée et ordonna au cocher de ne pas épargner les chevaux. Je ne crois pas que l'idée de Sophie se soit présentée une seule fois à son esprit pendant tout le chemin.

Toute la famille, c'est-à-dire M. Blifil, M. Jones, Thwackum, Square et quelques domestiques (M. Allworthy l'avait ainsi voulu) était rassemblée autour de son lit; le malade se leva sur son séant et allait parler, quand Blifil se mit à fondre en larmes et à exhaler les plus bruyantes lamentations. — Mon cher neveu, lui dit ce digne homme en lui prenant la main, ne vous affligez pas ainsi du plus ordinaire de tous les évènemens. Quand il arrive des infortunes à nos amis, notre chagrin est raisonnable; ce sont souvent des accidens qu'ils auraient pu éviter, et qui paraissent rendre

le sort d'un homme plus malheureux que celui d'un autre. Mais la mort est inévitable; c'est pour tous les hommes une destinée commune qui les rend égaux, et peu importe le moment où elle les frappe. Si le sage a comparé la vie à une palme [1], nous pouvons bien, nous, la considérer comme un jour. Je suis arrivé au soir de ce jour; ceux qui sont appelés plus matin ne perdent que quelques heures qui ne valent pas un regret quand elles sont heureuses, et qui le plus souvent sont remplies par le travail et la fatigue, la peine et la douleur. Un poète romain, si j'ai bonne mémoire, compare la sortie de la vie à celle d'un festin. Cette pensée s'est souvent présentée à mon esprit, quand j'ai vu des hommes chercher à prolonger une fête et à jouir de la société de leurs amis quelques momens de plus. Hélas! combien est courte la plus longue de ces jouissances! Combien est insaisissable la différence entre celui qui part le premier, et celui qui reste le dernier! C'est pourtant voir la vie sous son meilleur aspect, et cette répugnance à nous séparer de nos amis est le motif le plus respectable que puisse nous inspirer la crainte de la mort; mais la jouissance la plus longue de cette espèce dont nous puissions flatter notre espoir, est de si courte durée qu'elle ne saurait avoir de prix pour le sage. Peu d'hommes, je l'avoue, pensent ainsi; peu d'hommes songent à la mort avant qu'elle soit prête à les frapper : quelque imposante, quelque terrible qu'elle leur paraisse quand elle s'approche, ils sont hors d'état de la voir de loin. Bien plus, éperdus d'effroi lorsqu'ils se sont crus en danger de mourir, dès que le péril est passé, le souvenir même de la peur s'efface de leur esprit. Mais, hélas! celui qui échappe à la mort n'obtient pas sa grace tout entière; ce n'est qu'un sursis qu'on lui accorde et un sursis de bien courte durée.

Ne vous affligez donc pas davantage, mon cher enfant :

1. Peut-être est-il bon de faire observer que le mot *palme* indique ici une mesure. (*Note du trad.*)

un évènement qui peut arriver à toute heure; que chaque élément, que dis-je? que chaque parcelle de matière qui nous environne peut occasioner, qui nous atteindra tous infailliblement, ne doit nous causer ni surprise, ni désespoir. Mon médecin m'ayant informé, et je l'en remercie, que je suis en danger de vous quitter bientôt, j'ai voulu vous adresser quelques mots à l'instant du départ, avant que la maladie qui, je le sens, m'accable de plus en plus, m'en ait ôté le pouvoir. — Mais j'épuise le peu de forces qui me restent. Je voulais vous parler de mon testament. Il y a longtemps que je l'ai fait; aujourd'hui je crois devoir apprendre à chacun la clause qui le concerne, afin d'avoir, avant de mourir, la consolation de vous voir tous satisfaits. — Mon neveu Blifil, je vous lègue toute ma fortune, à l'exception d'une rente annuelle et viagère de cinq cents livres sterling que je constitue à votre mère, et qui vous reviendra après sa mort. J'en excepte encore un domaine d'un revenu annuel de cinq cents livres et une somme de six mille livres sterling, dont j'ai disposé de la manière suivante:

— C'est à vous, M. Jones, que je lègue la terre de cinq cents livres de revenu, et, comme je connais les inconvéniens qui résultent du défaut d'argent comptant, j'y ai ajouté mille livres sterling en espèces. Je ne sais si j'ai surpassé ou trompé votre attente. Peut-être penserez-vous que je vous ai donné trop peu, et le monde ne sera pas moins prompt à me blâmer de vous avoir trop donné. Je m'inquiète peu de la censure du monde; quant à vous, j'espère que vous ne partagerez pas cette erreur commune, qui sert d'excuse à ceux qui veulent se dispenser d'être bienfaisans: qu'au lieu de faire naître la reconnaissance par nos bienfaits, nous excitons souvent des prétentions sans bornes et des désirs insatiables.... Mais pardon, mon ami, de pareils soupçons ne peuvent vous atteindre. »

Jones se jeta aux pieds de son bienfaiteur, et lui saisissant la main, l'assura que ses bontés pour lui, dans cette circonstance comme par le passé, avaient tellement dépassé

son mérite et son espoir, qu'il ne trouvait pas d'expression pour lui témoigner sa reconnaissance. — Ah ! Monsieur, ajouta-t-il, votre générosité ne me permet de penser qu'à la malheureuse situation.....

Il ne put en dire davantage, et il se détourna pour cacher les larmes qui coulaient de ses yeux.

M. Allworthy lui serra tendrement la main, et reprit ainsi : — Je suis convaincu, mon cher enfant, que vous avez des sentimens de bonté, d'honneur et de générosité ; si vous y ajoutez la prudence et la religion, vous serez heureux : les trois premières qualités vous rendent digne du bonheur, les deux autres peuvent seules vous l'assurer.

— Je vous ai légué mille livres, M. Thwackum, et je suis convaincu que cette somme excède vos désirs ainsi que vos besoins ; vous la recevrez comme un gage de mon amitié ; le superflu que vous pourrez avoir, votre piété rigide vous apprendra la manière d'en disposer.

— Je vous ai laissé une somme égale, M. Square ; j'espère qu'elle vous mettra en état de suivre votre profession avec plus de succès que vous n'en avez obtenu jusqu'ici. J'ai souvent remarqué que la pauvreté excite, dans une certaine classe, plus de mépris que de pitié, parce qu'elle semble accuser l'absence de talens : le peu que je vous laisse, vous tirera des difficultés contre lesquelles vous avez eu à lutter autrefois ; je ne doute pas que vous ne jouissiez à l'avenir d'une fortune suffisante à un philosophe tel que vous — Je sens que mes forces diminuent. Vous verrez dans mon testament mes autres dispositions. Mes domestiques y trouveront aussi des motifs de se souvenir de leur ancien maître ; j'ai fait en outre quelques legs charitables que mes exécuteurs testamentaires acquitteront, je l'espère, avec soin. — Recevez tous ma bénédiction. Je ne fais que partir un peu avant vous.

En ce moment un laquais entra précipitamment, et dit qu'un procureur arrivait de Salisbury, chargé d'un message qu'il devait remettre à M. Allworthy en personne. Il ajouta

que ce procureur paraissait fort pressé, qu'il avait tant d'affaires à terminer, qu'il assurait qu'il n'y suffirait pas quand bien même il se mettrait en quatre.

— Allez, mon enfant, dit M. Allworthy à Blifil, voyez ce qu'il me veut. Je ne suis pas en état de m'occuper d'affaires, et je ne puis à présent en avoir aucune qui ne vous intéresse plus que moi. D'ailleurs je suis réellement.... je suis hors d'état de voir personne, et même incapable d'une plus longue attention. Il les renvoya tous en leur disant que peut-être il les reverrait encore; mais que pour le moment, épuisé par ce qu'il venait de dire, il avait besoin de repos.

Plusieurs des personnes présentes versèrent des pleurs en le quittant; le philosophe Square lui-même essuya ses yeux surpris de se sentir humides. Quant à mistress Wilkins, les larmes lui tombaient des yeux, abondantes comme la gomme que distillent les arbres de l'Arabie; c'était une cérémonie qu'elle ne négligeait jamais dans l'occasion. Enfin M. Allworthy appuya la tête sur son oreiller, et tâcha de prendre quelque repos.

CHAPITRE VIII.

Choses plus naturelles qu'agréables.

La douleur de perdre son maître n'était pas la seule source qui faisait jaillir deux torrens amers au-dessus des deux pommettes saillantes de la femme de charge. Dès qu'elle fut seule, elle se mit à murmurer ces agréables réflexions : — Il me semble que mon maître aurait pu faire quelque différence entre moi et les autres domestiques; j'espère qu'il m'a laissé mon deuil; car, sur ma foi, si c'est là tout, le diable le portera

pour moi. M. Allworthy devrait savoir que je ne suis pas une mendiante : j'ai amassé cinq cents livres à son service, et voilà comme il me traite ! Bel encouragement pour être honnête ! A coup sûr, si j'ai fait quelquefois danser un peu l'anse du panier, d'autres l'ont fait dix fois davantage, et maintenant il nous met tous à la même écuelle. S'il en est ainsi, le legs peut aller au diable avec celui qui me l'a laissé. Non pourtant, non, je n'y renoncerai pas : ce serait faire trop de plaisir à certaines gens. Je m'achèterai la plus belle robe que je pourrai trouver, et j'irai danser sur la fosse du vieux ladre. Voilà donc ma récompense pour avoir si souvent pris son parti, quand tout le pays lui criait haro, parce qu'il élevait si bien son bâtard ! Mais il s'en va dans un lieu où il sera payé suivant ses œuvres; il aurait mieux fait de se repentir de tous ses péchés sur son lit de mort, que de s'en glorifier, et de dépouiller sa famille d'un beau domaine, en faveur d'un enfant trouvé : trouvé dans son lit ! Jolie histoire, sur ma foi ! oui, oui, ceux qui cachent, savent où trouver. Que Dieu lui pardonne ! je réponds qu'il aurait encore à répondre de plus d'un autre bâtard, si l'on pouvait savoir tout. Ce qui me console, c'est qu'ils seront tous connus là où il va..... « Mes domestiques y trouveront des motifs de se souvenir de leur ancien maître ! » Ce sont ses propres mots, et je ne les oublierai jamais, quand je devrais vivre mille ans. Oui, oui, je me souviendrai de vous pour m'avoir confondue avec les autres domestiques. On aurait pu croire qu'il aurait mentionné mon nom tout aussi bien que celui de ce Square; mais, dam ! c'est un personnage comme il faut, quoiqu'il n'eût pas un habit sur le dos quand il est arrivé ici. Nargue de pareils gentilshommes ! il a vécu au château bien des années, mais je gage qu'il n'y a pas un seul domestique qui sache de quelle couleur est son argent. Que le diable serve des personnages de cette espèce, ce ne sera pas moi !

Elle marmotta encore bien d'autres propos du même genre, mais cet échantillon doit suffire à nos lecteurs.

Thwackum et Square n'étaient pas beaucoup plus satisfaits de leurs legs. Ils n'exprimaient pas leur ressentiment avec autant d'aigreur; mais le mécontentement qui perçait sur leur physionomie, et la conversation qu'ils eurent ensemble, nous autorisent à croire qu'ils n'étaient que fort peu satisfaits.

Environ une heure après qu'ils furent sortis de la chambre du malade, ils se rencontrèrent dans le vestibule, et Square accosta Thwackum en lui parlant en ces termes : — Eh bien, Monsieur, avez-vous appris quelques nouvelles de votre ami, depuis que nous l'avons quitté ?

— Si vous voulez parler de M. Allworthy, répondit Thwackum, il me semble que ce serait à plus juste titre que vous devriez lui donner un pareil nom.

— Je crois qu'il l'a mérité tout aussi bien de votre part; car sa libéralité, quelle qu'elle soit, nous a mis sur la même ligne.

— Je n'en aurais point parlé le premier, reprit Thwackum; mais puisque c'est vous qui commencez, je dois vous dire que mon opinion est toute différente. Il faut faire une immense distinction entre une faveur volontaire et une récompense. Les fonctions que j'ai remplies dans sa famille et les peines que j'ai prises pour l'éducation de ses deux enfans, sont des services qui me rendaient digne d'une meilleure récompense. Ne vous imaginez pourtant pas que je sois mécontent; saint Paul m'a appris à me contenter du peu que je possède, et quand ce peu serait moins encore, je connais mon devoir. Mais si l'Ecriture me prescrit de me contenter de peu, elle ne m'oblige pas de fermer les yeux mon propre mérite, et de ne pas m'étonner qu'on m'insulte par une injuste comparaison.

— Puisque vous me provoquez, s'écria le philosophe, je vous dirai que c'est moi qui suis insulté. Je n'aurais jamais cru que M. Allworthy fît assez peu de cas de mon amitié pour me mettre en balance avec un homme à ses gages; mais je sais à qui je dois cette injustice : elle provient de ces

principes étroits que vous vous êtes si long-temps efforcé de lui inspirer, au mépris de tout ce qui est grand et noble. La beauté et les attraits de l'amitié jettent un éclat trop vif pour des yeux ternes comme les vôtres; on ne peut les apercevoir qu'avec le secours de la règle inaltérable de la justice; mais vous avez cherché si souvent à la tourner en ridicule, que vous avez fini par pervertir le jugement de votre ami.

— Je voudrais, s'écria Thwackum dans un transport de rage, je voudrais pour le salut de son ame que vous n'eussiez pas perverti sa foi par votre damnable doctrine; c'est à vos principes que j'attribue sa conduite si peu chrétienne. Quel autre qu'un athée pourrait songer à quitter le monde sans confesser ses péchés, et sans en recevoir l'absolution, quand il a chez lui un homme duement autorisé à la lui donner. Il regrettera, trop tard, son coupable oubli, lorsqu'il sera arrivé dans ce lieu où il y a des pleurs et des grincemens de dents. Il pourra voir alors à quoi peut lui servir la protection de cette déesse païenne, de cette Vertu que vous adorez, vous et tous les autres déistes de ce siècle. Il demandera un prêtre et n'en pourra plus trouver; il gémira de ne pas avoir reçu cette absolution, sans laquelle il n'y a point de salut.

— Si elle est à ce point essentielle, dit Square, que ne la lui proposez-vous de vous-même?

— Elle n'a d'efficacité, répondit Thwackum, que pour ceux qui ont la grace suffisante, et qui la demandent. Mais de quoi parlé-je à un païen, à un incrédule? C'est vous qui lui avez enseigné ces doctrines impies: vous en êtes bien récompensé dans ce monde, et je ne doute pas que votre disciple ne le soit lui-même dans l'autre.

— Récompensé, s'écria Square, que voulez-vous dire? Si vous faites allusion à ce misérable souvenir d'amitié qu'il a jugé à propos de me léguer, je vous dirai que je le méprise, et rien, sans l'état déplorable de ma fortune, n'aurait pu me déterminer à l'accepter.

Le médecin arriva sur ces entrefaites et leur demanda comment les choses allaient dans la chambre du malade.

— Fort mal, répondit Thwackum.

— Je m'y attendais, s'écria le docteur ; mais, s'il vous plaît, quels symptômes se sont manifestés depuis que je vous ai quittés ?

—Aucun qui soit favorable, je le crains, dit Thwackum ; après ce qui s'est passé, quand nous sommes sortis, je crois qu'il y a peu d'espoir.

Le médecin du corps ne comprenait peut-être pas bien le médecin de l'ame ; mais avant qu'ils pussent s'expliquer, M. Blifil arriva, la figure toute consternée, et les informa qu'il venait d'apprendre de mauvaises nouvelles. Sa mère était morte à Salisbury. Tandis qu'elle revenait chez son frère, une attaque de goutte à la tête et à l'estomac l'avait emportée en vingt-quatre heures.

—Juste ciel ! s'écria le docteur, on ne peut répondre des évènemens, mais j'aurais voulu qu'on me fît appeler. La goutte est une maladie difficile à traiter, et cependant je suis toujours parvenu à la guérir. Square et Thwackum firent leurs complimens de condoléance à M. Blifil sur la perte de sa mère ; l'un lui conseilla de supporter cet évènement en homme, et l'autre en chrétien. Le jeune homme répondit qu'il savait fort bien que nous étions tous mortels, et qu'il tâcherait d'avoir de la résignation ; que cependant il pouvait à peine s'empêcher d'accuser la rigueur de son destin, qui l'accablait par une nouvelle si malheureuse, au moment où il attendait le coup le plus cruel qu'il pût jamais recevoir. Cette circonstance, ajouta-t-il, allait mettre à l'épreuve les excellens principes que lui avaient inculqués MM. Thwackum et Square, et s'il pouvait survivre à de telles infortunes, c'est à leurs préceptes qu'il en serait redevable.

On débattit aussitôt la question de savoir si l'on apprendrait à M. Allworthy la mort de sa sœur. Le docteur s'y opposa de la manière la plus formelle ; et je crois que toute

la faculté aurait été de son avis. Mais M. Blifil dit qu'il avait reçu de son oncle des ordres si positifs et si réitérés de ne jamais lui rien taire, dans la crainte de l'affliger, qu'il n'osait lui désobéir, quelle qu'en pût être la conséquence. Quant à lui, en songeant aux principes religieux et philosophiques de M. Allworthy, il ne pouvait partager les inquiétudes du docteur. Il était donc résolu à lui faire part de cette nouvelle; car, si son oncle recouvrait la santé, comme il le demandait avec ferveur au ciel, il ne lui pardonnerait jamais de lui avoir caché un pareil malheur. Le docteur fut obligé de se soumettre à cette résolution fortement approuvée par Thwackum et Square. M. Blifil et le médecin se rendirent alors dans la chambre du malade; le docteur y entra le premier, s'approcha du lit d'Alworthy, et lui tâta le pouls. Après l'avoir long-temps consulté, il déclara que le malade était beaucoup mieux, que sa dernière ordonnance avait opéré un miracle et produit une intermittence dans la fièvre; en sorte, dit-il, qu'il lui paraissait y avoir aussi peu de danger, qu'il y avait eu peu d'espoir auparavant.

A dire vrai, la situation de M. Allworthy n'avait jamais été aussi désespérée que le docteur l'avait prétendu; mais de même qu'un général prudent ne méprise jamais un ennemi, quelque inférieur qu'il soit en force, de même un sage médecin ne méprise jamais une maladie, quelque légère qu'elle soit: comme le premier maintient la même discipline, place les mêmes vedettes, et fait faire les mêmes reconnaissances, quelle que soit la faiblesse de son ennemi, le second conserve la même gravité, secoue la tête avec le même air de doute, quoiqu'il n'ait à traiter qu'une bagatelle. Parmi une foule de bonnes raisons, ils peuvent l'un et l'autre alléguer celle-ci, qui n'est pas la moins solide de toutes: c'est qu'il leur revient plus de gloire, s'ils remportent la victoire, et moins de honte, si, par quelque accident fâcheux, il leur arrive d'être battus. Dès que M. Allworthy eut levé les yeux pour remercier le ciel de cet espoir de guérison, M. Blifil s'avança, le visage abattu, son mouchoir sur les yeux, pour essuyer

ses larmes, ou pour suivre ce précepte qu'Ovide donne dans une tout autre occasion :

« Si nullus erit, tamen excute nullum. »

« S'il ne s'y trouve rien, essuyer ce rien même. »

Il apprit à son oncle la nouvelle que nos lecteurs connaissent déjà. M. Allworthy la reçut avec douleur, mais avec patience et résignation; il versa quelques larmes de regret, puis, d'un air calme, il s'écria : Que la volonté du Seigneur soit faite en toutes choses ! Il exprima le désir de de voir la personne qui avait apporté la nouvelle; mais Blifil répondit qu'il avait été impossible de la retenir un seul instant. A sa précipitation, dit-il, on devinait qu'il était chargé de quelque grande affaire; il se plaignait d'avoir à peine le temps de respirer, et a répété plusieurs fois qu'en se mettant en quatre, il n'achèverait pas encore sa besogne.

M. Allworthy chargea Blifil des funérailles de sa mère; il voulut qu'elle fût déposée dans sa propre chapelle; du reste, il laissa à son neveu le soin de tout régler, se bornant à lui indiquer la personne qu'il devait employer pour cette triste cérémonie.

CHAPITRE IX.

Qui, entre autres choses, peut servir de commentaire à cet axiome d'Eschines : « L'ivresse montre le cœur d'un homme, comme un miroir réfléchit la figure. »

Le lecteur est peut-être surpris de ne pas avoir entendu parler de M. Jones dans le chapitre précédent; mais sa conduite ressemblait si peu à celle des personnages qui y ont

figuré que nous n'avons pas voulu confondre son nom avec les leurs.

Lorsque M. Allworthy eut terminé son discours, Jones fut le dernier à sortir de l'appartement. Il se retira dans sa chambre pour se livrer à sa douleur; mais l'agitation de son esprit ne lui permit pas d'y rester. Il se rendit sur la pointe des pieds à la porte de son bienfaiteur. Il y resta longtemps à écouter, sans entendre d'autre bruit qu'un ronflement sonore, que ses inquiétudes lui firent prendre pour des gémissemens. En proie aux plus vives alarmes, il entra dans la chambre, et trouva le digne homme jouissant d'un sommeil doux et paisible; tandis que sa garde ronflait au pied de son lit. Il prit en l'éveillant le seul moyen possible d'imposer silence à cette basse continue qui aurait pu troubler le repos de M. Allworthy, il s'assit ensuite à côté de la garde, et demeura immobile jusqu'à l'arrivée du docteur et de M. Blifil. Ils réveillèrent le malade; l'un pour lui tâter le pouls, l'autre pour lui apprendre une nouvelle qui aurait eu de la peine à arriver aux oreilles de M. Allworthy, dans un pareil moment, si Jones en eût été instruit. Lorsqu'il entendit Blifil l'annoncer à son oncle, il put à peine contenir le courroux que lui inspirait cette indiscrétion, surtout quand il vit le docteur secouer la tête, et déclarer que c'était contre son avis qu'on en parlait au malade. Cependant la colère ne le priva pas de l'usage de la raison, au point de lui faire oublier l'impression que produirait sur M. Allworthy une scène d'emportement. Cette réflexion calma pour le moment sa fureur. Voyant ensuite que cette nouvelle n'avait produit aucun effet fâcheux, il étouffa son indignation, et n'en parla jamais à Blifil.

Le médecin dîna ce jour-là chez M. Allworthy. Après le dîner, il quitta la table pour aller voir son malade; il ne tarda point à rejoindre la compagnie, et dit qu'il avait la satisfaction de pouvoir assurer positivement que le malade était hors de tout danger; il avait forcé la fièvre à le quitter, et il ne doutait pas, qu'à l'aide du quinquina, il

n'empêchât son retour. A cette nouvelle, Jones se livra à des transports si immodérés, qu'on pouvait dire qu'il était ivre, effervescence qui favorise considérablement l'effet du vin. Comme il ne ménagea pas la bouteille, et qu'il but un grand nombre de rasades à la santé du docteur, sans parler de plusieurs autres toasts, il se trouva bientôt ivre à la lettre. Dès que le sang naturellement ardent de Jones fut échauffé encore par les fumées du vin, il se porta à mille extravagances; il embrassa le docteur, le serra dans ses bras avec transport, lui jurant qu'après M. Allworthy, il était de tous les hommes celui qu'il aimait le plus. — Docteur, s'écria-t-il, vous mériteriez qu'on vous élevât, aux frais du public, une statue d'or pour avoir sauvé la vie d'un homme chéri de tous ceux qui le connaissent, et qui fait le bonheur de la société, la gloire de son pays et l'honneur de la nature humaine. Dieu me damne si je ne l'aime pas plus que mon ame !

— C'est une honte de plus pour vous, répondit Thwackum, et cependant je crois que vous avez de bonnes raisons pour l'aimer, car vous avez eu une belle part à ses largesses. Il eût peut-être mieux valu pour certaines gens qu'il ne vécût pas assez pour avoir de justes motifs de révoquer ses dispositions.

Jones jetant sur Thwackum un regard de mépris : — Et ton ame basse, s'écria-t-il, s'imagine-t-elle qu'une telle considération en soit une à mes yeux ? Non ! que la terre s'entr'ouvre et s'engloutisse elle-même, je le dirais encore quand j'aurais des millions d'arpens sur sa surface, plutôt que de couvrir les restes d'un ami si cher et si respectable !

« Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis ? [1] »

1. « Qui rougirait des regrets qu'inspire une tête si chère, et qui pourrait les modérer ? » Le mot *desiderium* ne peut se traduire aisément. Il implique le désir de jouir encore de la société de notre ami, et le chagrin qui accompagne ce désir. (*Note de l'auteur.*)

Ici le docteur prévint, par son intervention, les effets de la colère qui s'allumait entre Jones et Thwackum. Celui-ci s'abandonnant alors à sa gaîté, chanta deux ou trois chansons d'amour, et fit toutes les extravagances que peut inspirer une joie désordonnée. Mais son humeur, loin d'être querelleuse, était, s'il est possible, mille fois plus cordiale que lorsqu'il était à jeûn.

Il n'y a rien, selon moi, de plus faux que cette remarque que j'entends faire tous les jours : Ceux qui sont querelleurs et méchans quand ils ont trop bu, sont les meilleures gens du monde quand les fumées du vin se sont dissipées. L'ivresse ne change pas le caractère ; elle ne fait pas naître dans les hommes des passions qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Elle enlève à la raison sa garde accoutumée, et nous force à découvrir des symptômes que bien des gens ont l'art de cacher quand ils sont de sang-froid. Elle enflamme les passions et surtout les plus violentes ; la colère, l'amour, la générosité, la gaîté, l'avarice, et toutes les autres affections de l'ame se produisent avec beaucoup plus de force au milieu de l'ivresse. Cependant, quoiqu'il n'y ait pas de pays où l'on voie autant de querelles d'ivrognes qu'en Angleterre, surtout dans la populace, où *boire* et *se battre* sont des termes presque synonymes, je ne voudrais pas qu'on accusât les Anglais d'être le peuple le plus querelleur de l'univers. C'est peut-être l'amour de la gloire qui les excite ; et, comme ils en sont plus vivement épris, ils ont plus de bravoure que les autres nations. On remarque rarement, d'ailleurs, dans ces sortes de querelles, des actes de bassesse, de perfidie ou de méchanceté : aussi voit-on souvent les deux parties, avant d'en venir aux mains, déclarer n'avoir que de l'estime l'une pour l'autre ; et si leur gaîté d'ivrogne se termine ordinairement par un combat, le combat finit presque toujours par de l'amitié.

Mais revenons à notre histoire. Quoique Jones n'eût montré aucune intention offensante, M. Blifil se trouva vive-



ment blessé d'une conduite qui étaitsi peu d'accord avec son caractère tranquille, prudent et réservé. Il supporta ces transports d'allégresse avec d'autant plus de peine, qu'ils étaient, disait-il, fort indécens dans un moment où la mort de sa mère venait de faire de cette maison une maison de deuil. S'il avait plu au ciel, ajouta-t-il, de leur donner quelque espoir de la guérison de M. Allworthy, il serait plus convenable d'exprimer la joie de leur cœur par des actions de graces que par le tumulte bruyant de l'ivresse, qui ne pouvait qu'augmenter la colère divine au lieu de la détourner. Thwackum, qui avait bu beaucoup plus que Jones, mais qui supportait mieux le vin, appuya fortement la pieuse harangue de Blifil. Square, pour des raisons que le lecteur devinera probablement, garda un profond silence.

Le vin n'avait pas troublé Jones au point de lui faire oublier la mort de mistress Blifil; personne n'était plus prompt que lui à reconnaître ses torts et à les condamner; il tendit la main à M. Blifil, lui demanda pardon et lui dit que le bonheur qu'il éprouvait de la guérison de M. Allworthy avait chassé toute autre idée de son esprit. Blifil repoussa sa main avec dédain, et lui répondit avec la plus vive indignation qu'il n'était pas surprenant qu'un spectacle tragique ne fît aucune impression sur un aveugle; que, pour lui, il avait le malheur de connaître ses parens, et qu'il devait être par conséquent affligé de leur perte. Jones qui, malgré son bon naturel, était un peu irascible, se leva brusquement, saisit Blifil au collet et s'écria : — Quoi! insolent! vous osez me reprocher le malheur de ma naissance?

Quelques voies de fait suivirent ces paroles et tout le calme de Blifil ne put y résister. Il s'ensuivit une lutte qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses, si Thwackum et le médecin n'eussent séparé les combattans. Pour Square, sa philosophie le mettait à l'abri de toute émotion, et il continua à fumer tranquillement sa pipe, comme c'était sa coutume dans toutes les querelles où il ne craignait point qu'on la lui cassât dans la bouche.

Les deux adversaires ne pouvant pour le moment satisfaire le désir de vengeance qui les animait l'un contre l'autre, employèrent la ressource d'une fureur impuissante; ils exhalèrent leur rage en injures et en menaces. Dans ce genre de combat, la fortune se montra aussi favorable à Blifil qu'elle lui avait été contraire dans le précédent.

A la fin cependant, la médiation des parties neutres amena une trève. On se remit à table, on obtint de Jones qu'il ferait des excuses; de Blifil, qu'il s'en contenterait: la paix fut rétablie et tout rentra dans le *statu quo*. Mais quoique, selon toute apparence, la querelle fût entièrement assoupie, la gaîté qu'elle avait interrompue, ne put renaître; tout enjouement disparut; il ne fut plus question que de sujets graves et de non moins graves observations, genre de conversation très-méritoire et très-instructif sans doute, mais fort peu amusant. Or, notre principal but étant d'amuser nos lecteurs, nous ne rapporterons rien de cet entretien. Toute la compagnie se retira peu à peu, et il ne resta plus à table que le docteur et le philosophe. La conversation parut se ranimer alors par quelques commentaires sur la conduite des deux jeunes gens; le docteur déclara que c'étaient deux mauvais garnemens, et Square, secouant la tête avec un air de sagacité, parut être du même avis.

CHAPITRE X.

Démontrant la vérité de plusieurs observations d'Ovide et d'autres auteurs plus graves, qui ont prouvé, sans réplique, que le vin conduit souvent à l'incontinence.

Jones quitta la compagnie et alla se promener dans la campagne pour se rafraîchir la tête en prenant un peu l'air, avant de retourner près de M. Allworthy. Tandis que, tout entier à sa chère Sophie, il reprenait le cours de ses méditations un moment interrompu par le danger de son ami et de son bienfaiteur, arriva un incident que nous rapportons avec non moins de regret qu'on le lira sans doute ; mais la vérité historique, pour laquelle nous professons un attachement inviolable, nous oblige d'en instruire la postérité.

C'était une agréable soirée de la fin de juin ; notre héros se promenait dans un bois délicieux ; le bruissement du zéphir dans le feuillage, le doux murmure d'un ruisseau et le chant mélodieux du rossignol formaient un concert plein d'harmonie. Dans ce lieu si favorable à l'amour, il rêvait à sa chère Sophie. Son imagination exaltée lui révélait tous les charmes de son amante et la lui présentait sous les formes les plus séduisantes ; il se jeta sur l'herbe qui bordait le ruisseau, et ne pouvant plus contenir dans son sein les transports de sa tendresse : O Sophie ! s'écria-t-il, si le ciel me permettait de te serrer dans mes bras, quel serait mon bonheur ! Maudite soit la fortune, qui a mis tant de distance entre nous ! Si je te possédais, quand bien même tu n'aurais pour tout bien que des haillons, à quel homme sur la terre porterais-je envie ? Combien paraîtrait méprisable à mes yeux la plus brillante beauté de la Circassie, parée de tous les joyaux des Indes ! Mais pourquoi parler d'une autre femme ? Si je pouvais croire mes yeux capables d'en regarder une autre que toi avec tendresse, je

me les arracherais de mes propres mains. Oui, ma Sophie, la fortune cruelle a beau nous séparer pour toujours, mon cœur n'adorera jamais que toi, et te gardera la fidélité la plus inviolable. Si je ne puis te posséder, toi seule tu posséderas mes pensées, mon amour, mon ame. Je suis si violemment épris de tes attraits, que les beautés les plus ravissantes n'auraient aucun charme pour moi, et me trouveraient plus insensible qu'un ermite à leurs séductions. Sophie, Sophie seule aura tout mon amour. Dans quels transports ce nom seul me jette!... Je veux le graver sur tous les arbres.

Il se lève à ces mots, et voit, non pas une jeune Circassienne élégamment parée pour le sérail du grand-seigneur, mais une femme sans robe, n'ayant qu'une chemise de toile ni très-fine, ni très-propre, imprégnée d'une sueur qui n'était pas parfumée et qui était la suite des travaux du jour. C'était Molly Seagrim qui s'avançait vers lui, une fourche à la main. Notre héros avait en main un canif qu'il avait pris pour graver sur l'écorce des arbres le nom de Sophie; et quand Molly fut près de lui, elle s'écria en souriant: — Vous n'avez pas envie de me tuer, j'espère, M. Jones?

— Comment pourriez-vous me supposer un tel dessein?

— Après la manière cruelle dont vous m'avez traitée la dernière fois que je vous ai vu, c'est peut-être ce que j'ai de mieux à attendre de vous.

Il s'ensuivit une conversation que je ne rapporterai point, parce que je ne m'y crois pas obligé. Elle dura un bon quart-d'heure, après quoi ils entrèrent dans la partie la plus fourrée du bois.

Quelques-uns de mes lecteurs trouveront peut-être cet incident peu naturel; cependant le fait est certain, et peut-être se l'expliqueront-ils par deux suppositions. Jones pensa probablement qu'une femme valait mieux que rien, et Molly s'imagina vraisemblablement aussi que deux hommes valaient mieux qu'un. Outre ce motif que nous prêtons à la conduite de notre héros, le lecteur voudra bien se rappeler

que pour le moment il ne possédait pas tout à fait cette force admirable de raison qui donne aux hommes graves et prudens tant de puissance pour dompter leurs passions déréglées, et résister à l'attrait de tout plaisir coupable. Le vin avait ôté ce pouvoir à Jones. Il se trouvait dans un tel état, que si la raison eût voulu intervenir, ne fût-ce que pour lui donner un avis, elle en aurait reçu la réponse qu'un certain Cléostrate fit, il y a bien des années, à un sot qui lui demandait s'il n'avait pas honte d'être ivre. « N'avez-vous pas honte vous-même, répondit Cléostrate, d'admonester un homme ivre ? » Il est vrai que, dans une cour de justice, l'ivresse ne doit pas être une excuse; mais, au tribunal de la conscience, c'en est une très-valable : aussi Aristote, en faisant l'éloge des lois de Pittacus qui infligeaient un double châtiment aux crimes commis dans l'ivresse convient-il qu'il y avait en cela plus de politique que de justice. Or, s'il est une faute que l'ivresse peut excuser, c'est certainement celle dont M. Jones se rendait coupable en ce moment. Je pourrais à ce sujet faire un grand étalage d'érudition, si je croyais par là pouvoir amuser mes lecteurs, ou leur apprendre quelque chose de nouveau ; mais, par égard pour eux, je garderai ce trésor pour moi, et je reviendrai à mon histoire.

On a souvent remarqué que la fortune fait rarement les choses à demi. Elle ne s'arrête ni dans ses bienfaits, ni dans ses rigueurs. A peine notre héros s'était-il retiré avec sa Didon, que

> « Speluncam *Blifil* dux et *divinus* eamdem
> Deveniunt. »

C'est-à-dire que le révérend Thwackum et le jeune écuyer Blifil, qui faisaient ensemble une grave promenade, arrivèrent à la barrière du bois. Le dernier aperçut les deux amans à l'instant où ils s'éloignaient.

Blifil reconnut parfaitement Jones, quoiqu'il fût à plus de trois cents pas de distance, et ne se trompa pas davantage

sur le sexe de la seconde personne, sans qu'il pût dire précisément qui c'était. Il tressaillit, et fit en même temps un geste de surprise et une exclamation solennelle.

Thwackum, étonné de cette émotion subite, lui en demanda la cause. Blifil répondit qu'il était sûr d'avoir vu un homme et une femme s'enfoncer dans les broussailles et que ce ne pouvait être que dans quelque mauvais dessein. Il ne jugea pas à propos de dire qu'il avait reconnu Jones, et nous laissons au lecteur judicieux le soin d'en deviner la raison. Nous n'assignons jamais un motif aux actions des hommes quand nous courons quelque risque de nous tromper.

Le révérend, qui était la chasteté même et qui détestait le vice contraire chez les autres, prit feu à cette nouvelle. Il pria M. Blifil de le conduire sur-le-champ vers l'endroit en question, et se répandit, chemin faisant, en menaces de vengeance et en lamentations. Il ne put même s'empêcher de lancer des reproches indirects contre M. Allworthy, insinuant que, si l'immoralité régnait dans le pays, il fallait l'attribuer à l'encouragement qu'il avait donné au vice par son extrême bonté pour un bâtard, et par sa facilité à mitiger la juste et salutaire rigueur de la loi qui prononce un châtiment sévère contre les femmes de mauvaise vie.

Le chemin que nos chasseurs avaient à prendre pour poursuivre leur gibier, était tellement embarrassé de ronces, qu'ils ne purent marcher que lentement, et en faisant parmi les broussailles un bruit qui aurait suffi pour avertir Jones de leur approche, avant qu'ils pussent le surprendre. Thwackum était d'ailleurs si peu capable de modérer son indignation, et il proférait de telles menaces à chaque pas, qu'il n'en fallut pas davantage pour apprendre à notre héros qu'il allait être, comme disent les chasseurs, surpris au gîte.

CHAPITRE XI.

Dans lequel une comparaison longue d'un mille, comme celles de M. Pope, sert d'introduction à une des plus sanglantes batailles qui puissent se livrer sans le secours du fer et de l'acier.

De même que, dans la saison du *rut* (expression grossière par laquelle le vulgaire désigne les doux ébats auxquels se livrent, dans la forêt touffue [1] du Hampshire, les amans du genre nommé *Feræ*), si, tandis que le cerf au bois altier se prépare aux jeux de l'amour, deux jeunes chiens ou d'autres animaux hostiles s'approchent assez près du temple de Vénus Ferine pour que la belle biche l'abandonne, émue par ce sentiment intime de crainte ou de plaisir, de pudeur ou de caprice, dont la nature a doué toutes les femelles ou qu'elle les a instruites à feindre, de peur que l'effronterie des mâles n'expose aux regards profanes les mystères de Samos ; car, lors de la célébration de ces rites, la prêtresse s'écrie comme celle de Virgile, qui probablement était alors fort occupée d'une pareille cérémonie :

« Procul, ô procul este, profani,
Proclamat vates, totoque absistite luco. »

« Profanes, loin d'ici ! s'écria la Sibylle,
Et de ce bois sacré ne souillez pas l'asile. »

Si, dis-je, au moment où ces rites sacrés, qui sont communs au *genus omne animantium*, se célèbrent entre le cerf et sa maîtresse, quelques animaux ennemis s'avancent trop près ; au premier signe que donne la biche, le cerf fier et

1. *Wellwooded.* Cette expression est équivoque, et peut signifier une forêt bien couverte de bois, ou qui en a été bien dépouillée. (*Note de l'auteur.*)

terrible s'élance en avant du buisson, frappe la terre du pied, et brandissant son bois en l'air, appelle hardiment l'ennemi au combat; tel, et plus terrible encore, notre héros se précipite à l'approche de l'ennemi. Il avance de quelques pas pour cacher la biche tremblante, et, s'il est possible, assurer sa retraite. Alors Thwackum, dont les yeux enflammés lancent des éclairs livides, tonne en ces termes : — Fi! monsieur Jones, fi! est-il possible que ce soit vous?

— Vous voyez que cela est possible.

— Et quelle est la coquine qui est avec vous?

— Si une coquine est avec moi, il est encore possible que je ne veuille pas vous dire qui elle est.

— Je vous ordonne de me le dire sur-le-champ, s'écrie Thwackum; et ne vous imaginez pas, jeune homme, que si votre âge a mis fin à mes leçons, il vous ait entièrement soustrait à mon autorité. Les relations entre le maître et l'élève sont indélébiles, comme le sont dans le fait toutes les autres, puisqu'elles tirent toutes leur origine du ciel. Je voudrais bien que vous comprissiez que vous n'êtes pas moins tenu de m'obéir, que lorsque je vous enseignais le rudiment.

— Je crois que vous le voudriez, dit Jones; mais c'est ce qui n'arrivera pas. Pour me convaincre, il faudrait que vous eussiez encore entre les mains le bouleau pour argument.

— Eh bien donc! reprit Thwackum, je vous déclare nettement que je suis décidé à découvrir le nom de cette effrontée drôlesse.

— Et moi, répliqua Jones, je vous déclare aussi nettement que vous ne le découvrirez pas.

Thwackum essaya d'avancer; Jones lui saisit les deux bras, et Blifil s'efforça de le dégager, assurant qu'il ne laisserait pas insulter son ancien maître.

Jones, voyant alors qu'il avait affaire à deux antagonistes, jugea nécessaire de se débarrasser de l'un des deux le plus promptement possible. Il s'adressa d'abord au plus faible, et

lâchant le ministre, il dirigea vers la poitrine de Blifil un coup de poing qui, frappant au but, lui fit mesurer la terre. Thwackum était si pressé d'aller à la découverte, que, dès qu'il se trouva en liberté, il entra dans les broussailles sans s'inquiéter beaucoup de ce qui pourrait, pendant ce temps, arriver à son ami. Mais il n'avait encore fait que quelques pas, quand Jones, vainqueur de Blifil, l'atteignit et le tira en arrière par le pan de son habit.

Le révérend avait été un champion redoutable dans sa jeunesse et s'était couvert de gloire, tant à l'école qu'à l'université, par la vigueur de son poing. Il faut convenir qu'il avait renoncé depuis bien des années à la pratique d'un art si noble ; mais son courage était aussi ferme que sa foi, et son corps n'était pas moins vigoureux. Il était d'ailleurs, comme nos lecteurs l'ont peut-être remarqué, d'un caractère tant soit peu irascible. Lorsqu'en se retournant, il vit son allié étendu sur le carreau et qu'il se sentit si rudement tiré par un jeune homme qui avait toujours été jusqu'alors le patient dans toutes leurs querelles, circonstance qui lui parut tres-aggravante, il perdit patience, prit une attitude offensive, et, recueillant toutes ses forces, il attaqua Jones de front avec autant d'impétuosité qu'il l'attaquait autrefois par derrière.

Notre héros reçut le choc de l'ennemi avec une intrépidité inébranlable, et sa poitrine retentit du coup qu'il reçut. Il le rendit avec la même vigueur, en menaçant aussi la poitrine de son adversaire ; mais celui-ci rabattit adroitement le poing de Jones, et le coup ne porta que sur le ventre, que deux livres de bœuf et autant de pudding empêchèrent de rendre un son creux.

Il fut donné de part et d'autre maints autres coups vigoureux plus agréables et plus faciles à voir qu'à lire ou à écrire. Enfin une chute que fit Thwackum, et dont Jones profita pour lui mettre le genou sur l'estomac, affaiblit tellement le révérend, que la victoire n'aurait plus été douteuse, si Blifil, qui avait enfin retrouvé des forces, ne se fût de nouveau pré-

senté au combat, et, en attaquant Jones, n'eût donné à Thwackum le temps de secouer les oreilles et de reprendre haleine. Alors tous deux attaquèrent à la fois notre héros dont les coups ne tombaient plus avec la même force qu'auparavant, tant son combat contre M. Thwackum l'avait affaibli. Car, quoique le pédagogue préférât jouer des solos sur l'instrument humain, et qu'il n'eût guère fait autre chose depuis quelque temps, il avait conservé assez de son ancien talent pour faire très-bien sa partie dans un duo.

La victoire, selon l'usage, allait se décider pour le nombre, quand une quatrième paire de poings parut tout-à-coup sur le champ de bataille, et se mit à tailler des croupières au révérend; celui à qui elle appartenait s'écria en même temps : — Damnation ! n'êtes-vous pas honteux de vous mettre deux contre un?

Le combat, qui était de l'espèce honorée du nom de *royale* [1], reprit quelques minutes avec un nouvel acharnement; enfin Blifil ayant été renversé pour la seconde fois, Thwackum daigna demander quartier à son nouvel antagoniste qui se trouvait être M. Western lui-même; dans la chaleur du combat, personne ne l'avait reconnu. Le hasard avait conduit près du champ de bataille le brave écuyer qui faisait sa promenade de l'après-dîner avec quelques autres personnes; voyant trois hommes se battre, il en conclut que la partie était nécessairement inégale, et quittant ses compagnons, il fit preuve de plus de bravoure que de politique en se déclarant pour le parti le plus faible. Par ce trait de générosité, il empêcha probablement M. Jones d'être victime du courroux de Thwackum et de la pieuse amitié de Blifil pour son ancien maître. Outre le désavantage du nombre, le bras gauche de Jones n'avait pas encore recouvré toute sa force depuis l'accident qui lui était arrivé. Mais le renfort qui survint décida l'affaire, et Jones, avec le secours de son allié, remporta la victoire.

1. On donne ce nom aux combats dans lesquels il y a plus de deux combattans. (*Note du trad.*)

CHAPITRE XII.

Spectacle plus touchant que ne pourrait l'être la vue de tout le sang répandu de Thwackum, de Blifil et de vingt êtres semblables.

La compagnie que M. Western avait quittée arrivait à l'instant où le combat venait de finir. C'étaient l'honnête desservant que nous avons déjà vu à la table de M. Western, mistress Western, tante de Sophie, et l'aimable Sophie elle-même. Voici quel était alors l'aspect du champ de bataille. D'un côté, on voyait, étendu par terre, le vaincu Blifil pâle et inanimé; debout près de lui, Jones, son vainqueur, tout couvert du sang dont une partie lui appartenait et dont une autre avait appartenu naguère au révérend Thwackum. D'un autre côté, ledit Thwackum subissait d'un air morne, comme le roi Porus, la loi du plus fort; et le dernier personnage du groupe était Western le grand, épargnant généreusement son ennemi vaincu. Blifil, qui donnait à peine signe de vie, fut d'abord le principal objet des soins des spectateurs. Mistress Western, la plus empressée, tira de sa poche un flacon d'essence de corne de cerf et le lui appliqua sous les narines. Tout-à-coup, l'attention de toute la compagnie fut détournée du pauvre Blifil dont l'ame, si elle en avait eu l'envie, aurait pu saisir cette occasion pour faire le voyage de l'autre monde à la dérobée et sans aucune cérémonie.

Un objet plus aimable et plus digne d'intérêt était étendu sans mouvement : c'était la charmante Sophie elle-même que la vue du sang répandu, le danger de son père ou tout autre motif avait fait tomber sans connaissance avant qu'on pût lui porter secours. Mistress Western s'en aperçut la première, et poussa un grand cri. Aussitôt deux ou trois voix

s'écrièrent : Miss Western est morte ! Et chacun de demander à la fois de l'eau, de l'essence de corne de cerf, et tous les remèdes imaginables.

Le lecteur se rappelle qu'en décrivant le théâtre de cette scène, nous avons parlé du doux bruissement d'un ruisseau. Ce ruisseau n'était pas là comme ceux qui coulent dans les romans vulgaires pour faire entendre leur inutile murmure. Non, la fortune réservait plus d'illustration à cet humble ruisseau, et de plus grands honneurs que n'en a jamais obtenu aucun de ceux qui arrosent les plaines de l'Arcadie. Jones était occupé à frotter les tempes dé Blifil, car il commençait à craindre de lui avoir donné un coup trop violent, quand les mots : « Miss Western est morte ! » retentissent à son oreille ; éperdu, il abandonne Blifil à son destin, et court à Sophie. Tandis que les assistans se jettent les uns sur les autres, poussent en avant, en arrière, et cherchent de l'eau dans les sentiers les plus arides, Jones prend Sophie dans ses bras, la porte de l'autre côté du champ de bataille, sur le bord du ruisseau. Là, plongeant lui-même dans l'eau, il en arrose abondamment le visage, la tête et le cou de la jeune fille.

Heureusement pour elle, la même confusion qui empêchait ses amis de lui être utile, les empêcha aussi de s'opposer au dessein de Jones. Il l'avait déjà portée la moitié du chemin qu'ils ne savaient pas encore ce qu'il voulait faire, et il l'avait rappelée à la vie avant qu'ils fussent arrivés près du ruisseau. Sophie étendait les bras et s'écriait : O ciel ! quand son père, sa tante et le desservant arrivèrent. Jones, qui avait conservé jusqu'alors son aimable fardeau, le déposa sur la rive, mais en lui faisant une tendre caresse, qu'elle aurait certainement remarquée si elle eût recouvré le plein usage de ses sens. Mais, comme elle ne témoigna aucun déplaisir de cette liberté, nous supposons qu'elle n'était pas encore tout-à-fait revenue de son évanouissement.

Cette scène tragique se changea tout à coup en une scène



de joie, où notre héros joua le principal rôle. Plus ravi sans doute d'avoir sauvé Sophie, qu'elle ne l'était elle-même d'avoir été sauvée, il reçut aussi le premier les félicitations les plus vives. M. Western surtout se distingua par ses transports de joie. Après avoir embrassé sa fille une ou deux fois, il serra Jones dans ses bras de manière à l'étouffer, l'appela le sauveur de Sophie, et déclara qu'il n'y avait rien, à l'exception de sa fille et de son domaine, qu'il ne fût prêt à lui donner; mais, en y réfléchissant, il en excepta encore ses chiens de chasse, le chevalier et miss Slouch : c'est ainsi qu'il nommait sa jument favorite.

Toutes ses craintes pour Sophie étant dissipées, il ne s'occupa plus que de Jones. — Allons, mon garçon, s'écria-t-il, mets habit bas, et lave-toi la figure; elle a besoin d'une bonne lessive, je t'en réponds. Allons, allons, débarbouille-toi, tu viendras avec moi à la maison et nous verrons à te trouver un autre habit.

Jones obéit sur-le-champ, se pencha sur le ruisseau et se lava le visage, même la poitrine qui, non moins exposée aux coups, était toute sanglante. L'eau enleva bien les taches de sang; mais elle ne put effacer les marques noires et bleues que les poings de Thwackum avaient imprimées sur sa peau. Sophie les aperçut, et cette vue lui arracha un soupir accompagné d'un regard plein d'une tendresse ineffable. Ce regard produisit sur Jones un plus puissant effet que les coups de poing qu'il venait de recevoir, mais d'un genre tout différent; c'était un baume si délicieux, qu'il aurait calmé pour quelques minutes la douleur de ses blessures, quand même elles eussent été autant de coups de poignard. La compagnie revint alors sur ses pas, et arriva à l'endroit où Thwackum était parvenu à remettre Blifil sur ses jambes.

Ici nous ne pouvons taire un pieux désir : nous voudrions que toutes les querelles fussent décidées par les armes dont nous a pourvus la nature qui sait mieux que nous ce qui nous convient, et que le fer ne pénétrât jamais

dans d'autres entrailles que dans celles de la terre. Bientôt la guerre, ce passe-temps des monarques, serait presque inoffensive, et de grandes armées se livreraient bataille, à la demande de plusieurs dames de qualité, qui seraient spectatrices du combat avec les rois eux-mêmes; le champ de bataille pourrait être pour un moment jonché de corps humains; mais, l'instant d'après, les morts, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux, se relèveraient comme les troupes de M. Bayes, et se retireraient au son du tambour ou du violon, selon qu'on en serait préalablement convenu. Je voudrais éviter, s'il est possible, de traiter cette matière dans un style badin, qui pourrait déplaire aux hommes graves et aux profonds politiques, qui s'offensent d'une plaisanterie. Mais, au fait, une bataille ne pourrait-elle pas aussi bien se décider par le plus grand nombre d'yeux pochés, de nez ensanglantés et de têtes cassées, que par des monceaux de corps humains déchiquetés et taillés en pièces? Ne pourrait-on pas se disputer de la même manière la possession d'une ville? Peut-être ce plan paraîtra-t-il trop contraire à l'intérêt des Français, qui perdraient ainsi l'avantage que leur donne sur toutes les autres nations la supériorité de leurs ingénieurs; mais, quand je songe à la courtoisie et à la générosité de ce peuple, je suis convaincu qu'ils ne refuseraient jamais de se mettre au niveau de leurs adversaires, ou, suivant l'expression reçue, d'égaliser les armes. Comme on doit plutôt souhaiter qu'espérer de pareilles réformes, je me contenterai d'en avoir brièvement suggéré l'idée, et je reprendrai mon histoire.

M. Western voulut connaître la cause de la querelle. Blifil, Jones gardèrent le silence; mais Thwackum lui dit d'un ton bourru: — Battez les buissons et vous la trouverez; car je crois qu'elle n'est pas loin.

— La trouver, répliqua Western: vous êtes-vous donc battus pour une coureuse?

— Demandez à ce monsieur en chemise, reprit Thwackum, il en sait quelque chose.

— Ouais ! s'écria Western ; il y a anguille sous roche ! Ah, Tom, Tom, tu es un chien toujours en quête du gibier. Mais allons, messieurs, point de rancune ! venez tous avec moi, et vous ferez la paix le verre à la main.

— Pardon, Monsieur, dit Thwackum ; mais ce n'est pas une bagatelle pour un homme de mon caractère que d'être insulté et maltraité par un jeune freluquet, et cela pour avoir voulu faire mon devoir en cherchant à découvrir et à traduire en justice une effrontée coquine. Au reste, la faute en est surtout à vous et à monsieur Allworthy. Si vous faisiez exécuter les lois, comme vous le devez, toute cette vermine serait bientôt chassée du pays.

— Mieux vaudrait le débarrasser de tous les renards, s'écria Western. Nous devons encourager la multiplication de l'espèce quand la guerre nous enlève tant de monde. Mais où est-elle ? Allons, Tom, montre-la-moi.

A ces mots, il se mit à battre les buissons, employant les mêmes termes et les mêmes précautions qu'à la chasse au lièvre. Enfin il s'écria : — Oh, oh ! le lièvre n'est pas loin ! sur ma foi, j'ai trouvé le gîte ; mais le gibier est parti. C'était la vérité ; il avait découvert l'endroit d'où la pauvre fille s'était enfuie dès le commencement de la querelle, sur autant de pieds qu'un lièvre a l'habitude d'en employer pour ses courses.

Sophie pria son père de retourner au château. Elle se sentait faible, disait-elle, et craignait de se trouver mal une seconde fois. Western consentit sur-le-champ à la demande de sa fille ; car c'était le plus tendre des pères. Il invita de nouveau la compagnie à venir souper chez lui. Mais Blifil et Thwackum le refusèrent positivement ; le premier répondit qu'il avait plus de raisons qu'il n'en pouvait dire pour ne pas accepter cet honneur. Thwackum allégua, peut-être avec raison, qu'il ne convenait pas à un homme de sa profession de se montrer dans l'état où il était.

Jones était incapable de refuser le plaisir d'être avec Sophie ; il accompagna donc M. Western et les deux dames ;

le desservant formait l'arrière-garde. Il avait proposé à son confrère Thwackum de rester avec lui, protestant que les égards qu'il avait pour son habit ne lui permettaient pas de le quitter : mais le pédagogue refusa cette faveur, et le poussa, sans beaucoup de cérémonie, du côté de M. Western. Ainsi finit cette bataille sanglante, et ainsi finira notre cinquième livre.

LIVRE SIXIÈME.

Contenant environ trois semaines.

CHAPITRE I.

De l'amour.

L'amour nous a souvent occupés dans notre dernier livre; c'est un sujet qu'il nous faudra traiter plus largement encore dans celui qui va suivre. Il n'est donc pas hors de propos d'examiner ici la nouvelle doctrine de certains philosophes, qui, entre autres découvertes merveilleuses, prétendent avoir trouvé que cette passion n'existe pas dans le cœur humain. Ces philosophes appartiennent-ils à cette secte étrange honorablement citée par le docteur Swift, pour avoir découvert, par la force seule du génie, sans le secours d'aucune connaissance ni même de lecture, ce profond et inestimable secret, qu'il n'y a point de Dieu; ou plutôt ne feraient-ils pas partie de ceux qui alarmèrent le monde, il y a quelques années, en essayant de démontrer qu'il n'existe dans la nature humaine rien de ce qu'on appelle vertu et bonté, et que l'orgueil est la source de nos plus belles actions: c'est ce que je ne prendrai pas sur moi de décider. J'ai du penchant à croire que tous ces dénicheurs de vérités ne sont autres que ceux qui passent leur vie à chercher de l'or. La méthode qu'ils emploient les uns et les

autres est exactement la même. Ils cherchent, ils fouillent, ils creusent dans l'ordure; seulement, les premiers travaillent dans le plus impur de tous les lieux, un mauvais cœur. C'est par-là, peut-être aussi par le succès, qu'on peut avec assez de raison les comparer ensemble; mais sous le rapport de la modestie la comparaison n'est plus possible. A-t-on jamais entendu un chercheur d'or, découragé par d'infructueuses recherches, avoir l'impudence ou la folie de nier l'existence de l'or? Le chercheur de vérités, après avoir bien fouillé dans son cœur, véritable sentine, n'y trouve aucun rayon de la Divinité, rien qui ressemble à la vertu et à la bonté; en un mot, rien d'aimable et d'aimant; et il en conclut avec autant de logique que de franchise et de probité que rien de tout cela n'existe dans le monde.

Pour éviter, s'il est possible, toute dispute avec ces philosophes, puisqu'il leur plaît de se nommer ainsi, et pour prouver notre désir d'arranger l'affaire à l'amiable, nous leur ferons quelques concessions qui mettront peut-être fin à la querelle.

Nous leur accorderons d'abord que l'amour est une passion dont on ne trouve pas la moindre trace dans beaucoup de cœurs, peut-être même dans ceux de ces philosophes.

En second lieu, qu'on appelle assez ordinairement amour le désir de satisfaire un appétit dévorant sur une certaine quantité de chair humaine aussi blanche que délicate: cette passion, je ne la défendrai pas. Le mot propre pour la définir serait la *faim;* et si un amant ne rougit pas d'appliquer le mot *j'aime* à tel ou tel mets qui excite son appétit friand, l'amant de cette espèce peut dire, avec la même convenance d'expression, qu'il a faim de telle ou telle femme.

En troisième lieu, j'accorde encore, et je ne doute pas qu'on ne trouve cette concession satisfaisante, que l'amour dont je me fais ici l'avocat se satisfait d'une manière plus délicate, mais ne cherche pas son propre plaisir avec moins d'ardeur que le plus grossier de tous nos appétits.

Et enfin que cet amour, entre deux personnes d'un sexe différent, est très-sujet, pour sa satisfaction complète, à appeler à son aide la faim dont je viens de parler, et que cette faim, loin de diminuer ses plaisirs, y ajoute encore à un degré que ne peuvent concevoir ceux qui n'ont jamais ressenti d'autres émotions que celles d'un appétit charnel.

En retour de toutes ces concessions, je prie ces philosophes de vouloir bien m'accorder qu'il existe dans le cœur de quelques hommes, d'un grand nombre même, un penchant à la bonté et à la bienveillance qui se satisfait en contribuant au bonheur des autres; que l'amitié, la tendresse paternelle, l'amour filial et même la philanthropie, deviennent pour nous la source des plaisirs les plus doux; si nous n'appelons pas ce penchant amour, nous n'avons pas de nom à lui donner; bien que les délices que procure un amour si pur puissent recevoir des plaisirs sensuels un degré de douceur et de vivacité de plus, il peut cependant exister sans eux, et n'est pas détruit par leur intervention; enfin l'estime et la reconnaissance sont aussi propres à faire naître l'amour, que la jeunesse et la beauté à inspirer le désir; et, par conséquent, quoique le désir puisse naturellement cesser d'exister par suite de l'âge ou de quelque infirmité de la personne qui en est l'objet, le véritable amour n'en souffre pas, et un bon cœur n'est ni refroidi, ni ébranlé dans cette passion qui a pour base la reconnaissance et l'estime.

Nier l'existence d'une passion dont on voit chaque jour des exemples évidens, semble aussi étrange que ridicule, et une pareille absurdité ne peut provenir que de cette admiration exclusive de soi-même que nous avons déjà signalée. Mais quelle injustice! L'homme qui ne trouve dans son cœur aucune trace d'avarice ou d'ambition, en conclut-il que ces deux passions n'existent pas dans la nature humaine? Pourquoi donc ne pas suivre modestement la même règle pour juger le bien et le mal chez autrui? Pourquoi dans tous les cas mettre, comme le dit Shakspeare, le monde entier dans notre personne?

Je crains bien qu'une vanité excessive n'entre ici pour beaucoup : nous aimons tant à nous flatter, et ce défaut est si général ! A peine existe-t-il un seul homme, quelque mépris qu'il puisse avoir pour le caractère de flatteur, qui ne descende envers lui-même aux plus basses flatteries. Je soumets donc la vérité de ces observations à ceux dont le cœur peut en rendre témoignage. Examinez le vôtre, mon cher lecteur, et voyez si vous êtes de mon avis. En ce cas, continuez de lire les pages suivantes, vous y trouverez ces principes mis en action ; — si nous différons de sentiment, je vous assure que vous avez déjà lu beaucoup plus que vous n'avez compris ; et il serait plus sage de retourner à vos affaires ou à vos plaisirs, quels qu'ils soient, que de perdre votre temps à lire ce que vous ne pouvez ni goûter, ni entendre. Vous parler des effets de l'amour, serait chose aussi absurde que de parler des couleurs à un aveugle de naissance ; car il est possible que l'idée que vous vous faites de l'amour soit aussi ridicule que celle qu'un aveugle avait, dit-on, de la couleur écarlate : il pensait qu'elle ressemblait beaucoup au son d'une trompette ; et l'amour, dans votre opinion, peut avoir beaucoup de ressemblance avec un potage ou un aloyau à la broche.

CHAPITRE II.

Caractère de mistress Western. — Son grand savoir et son habitude du monde. — Exemple de la profonde pénétration qu'elle devait à ces avantages.

Le lecteur a vu M. Western, sa sœur, sa fille, le jeune M. Jones et M. Supple, se rendant ensemble chez M. Western, où presque toute la compagnie passa la soirée dans la joie et le plaisir. Sophie seule eut un air grave ; quant à Jones, l'amour s'était tout-à-fait emparé de son cœur ; mais,

animé par l'agréable souvenir de la guérison de M. Allworthy, par la présence de sa maîtresse, et quelques tendres regards qu'elle ne pouvait s'empêcher de jeter sur lui de temps en temps, il fut plus gai que les trois autres qui l'étaient peut-être autant que personne.

Le lendemain, au déjeûner, Sophie conserva la même gravité dans son maintien, et se retira de meilleure heure qu'à son ordinaire, laissant en tête-à-tête son père et sa tante. M. Western ne fit aucune attention au changement survenu dans sa fille : quoiqu'il se piquât d'être un profond politique, et qu'il se fût présenté deux fois comme candidat aux élections du comté, il n'était pas grand observateur. Sa sœur ne lui ressemblait en aucune façon. Elle avait vécu à la cour; elle avait vu le monde : c'était là qu'elle avait acquis toutes les connaissances que lui seul peut donner. Personne ne connaissait mieux les mœurs, les usages, les cérémonies et les modes. Son érudition ne se bornait pas là : elle avait tout lu et tout jugé; elle avait eu même le courage de lire l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras, l'*Histoire romaine* de Laurent Echard, et un grand nombre de Mémoires français pour servir à l'histoire; en outre, la plupart des pamphlets politiques et des journaux qui avaient été publiés depuis vingt ans. Elle avait puisé dans tous ces ouvrages des idées politiques très-saines, et elle était en état de discourir très-pertinemment sur les affaires de l'Europe. D'ailleurs, profondément versée dans la science de l'amour, elle savait mieux que personne si monsieur un tel était bien avec madame une telle : connaissance qu'il lui était d'autant plus facile d'acquérir, qu'aucune intrigue personnelle ne vint jamais la distraire de ses spéculations. Elle n'avait jamais eu d'inclination pour personne, ou personne ne s'en était jamais inquiété : seconde supposition plus probable que la première; car sa taille d'environ six pieds [1], son air mâle et son érudition, empêchaient peut-être les

[1] Le pied d'Angleterre n'a guère que 11 pouces de France. (*Note du trad.*)

hommes de la considérer comme une femme, en dépit de ses cotillons. Cependant, comme elle avait approfondi ce sujet, elle connaissait parfaitement, sans les avoir jamais mises en usage, toutes les petites ruses familières aux belles dames quand elles veulent encourager un poursuivant, ou cacher leurs sentimens secrets, ainsi que l'accessoire obligé des sourires, des œillades, etc., en usage aujourd'hui dans le beau monde. En un mot, nulle espèce d'affectations ou de déguisemens n'avait pu échapper à sa pénétration; mais quant aux effets produits par la simple et franche nature, elle ne les avait jamais vus, et par conséquent s'y connaissait fort peu.

Aidée par cette sagacité merveilleuse, mistress Western crut avoir découvert quelque petite chose dans le cœur de Sophie. La première idée lui en vint sur le champ de bataille; les soupçons qu'elle conçut alors furent fortement confirmés par les observations qu'elle fit le soir même et le lendemain matin. Ne voulant pourtant pas s'exposer à quelque méprise, elle garda ce secret dans son sein quinze jours entiers, lâchant seulement par-ci par-là une allusion indirecte, un sourire expressif, clignant de l'œil, secouant la tête et laissant échapper de temps en temps un mot à double sens. Tout cela suffit pour alarmer Sophie, quoique son père n'y fît aucune attention.

Lorsqu'enfin elle fut complètement convaincue de la justesse de ses observations, elle saisit un beau matin un instant où elle était seule avec lui pour l'interrompre de la manière suivante, au milieu d'un air qu'il sifflait: — Dites-moi, je vous prie, mon frère, n'avez-vous pas remarqué quelque chose de fort extraordinaire dans ma nièce depuis quelque temps?

— Moi! répondit Western, non. A-t-elle quelque chose?

— Je le crois, et quelque chose qui mérite grande attention!

— Bah! elle ne se plaint de rien, et elle a eu la petite vérole.

— Mon frère, les filles sont sujettes à d'autres maladies que la petite vérole, et souvent plus dangereuses.

Western l'interrompit vivement en la priant, si sa fille était malade, de l'en informer sans circonlocution ; — vous savez que je l'aime plus que mon ame, ajouta-t-il, et j'enverrais au bout du monde lui chercher le meilleur médecin.

— Oh ! dit mistress Western en souriant, la maladie n'est pas si terrible. J'imagine, mon frère, que vous ne doutez pas de ma connaissance du monde; eh bien, je vous assure que je n'aurai jamais été plus trompée de ma vie si ma nièce ne nourrit pas l'amour le plus violent.....

— De l'amour ! s'écria Western en fureur; de l'amour sans m'en informer ! Je la déshériterai ! je la chasserai de chez moi toute nue et sans un farthing ! Voilà donc le prix de mes bontés et de ma tendresse ! Amoureuse sans ma permission !...

— Mais, reprit sa sœur, vous ne chasserez pas de chez vous cette jeune fille que vous aimez plus que votre ame, avant de savoir si vous pouvez approuver son choix. Supposons qu'elle l'ait fixé sur un homme que vous désireriez vous-même avoir pour gendre, j'espère qu'alors vous ne seriez pas en colère.

— Non, non; cela fait une grande différence. Pourvu qu'elle épouse un homme qui me convienne, qu'elle aime qui bon lui semble, je m'en inquiète fort peu.

— C'est parler en homme sensé : je crois que le cavalier qu'elle distingue est précisément celui que vous voulez lui donner pour mari. Si je me trompe, je suis prête à convenir de mon ignorance du monde, et vous avouerez, mon frère, que je le connais quelque peu.

— Sur ma foi, ma sœur, je crois que vous le connaissez aussi bien que tout votre sexe ensemble; ces sortes d'affaires sont du ressort des femmes. Vous savez que je n'aime pas à vous entendre parler politique; c'est un sujet qui nous appartient exclusivement, et dont le cotillon ne doit pas se mêler. Mais, voyons, de quoi s'agit-il ?

— En vérité, vous pouvez le deviner vous-même si bon vous semble. Un profond politique comme vous ne sera pas embarrassé. Quand on possède l'art de pénétrer dans les cabinets des princes, et de découvrir les ressorts secrets qui font mouvoir tous les rouages des grandes machines politiques de l'Europe, on peut assurément, sans beaucoup de peine, découvrir ce qui se passe dans le cœur simple et naïf d'une jeune fille.

— Ma sœur, s'écria Western, je vous ai déjà dit de ne pas me parler le jargon de la cour; je n'en connais pas l'argot; mais je sais lire le journal ou le *London Evening Post*; et s'il s'y trouve de temps en temps un mot qui me gêne, parce que quelques lettres y sont supprimées, je n'en comprends pas moins ce qu'on veut dire, et je vois que les affaires publiques ne vont pas comme elles devraient aller, tant le monde est aujourd'hui corrompu!

— J'ai pitié du fond du cœur de votre ignorance campagnarde, reprit la dame.

— Vraiment! et moi j'ai pitié de votre licence de la ville. J'aimerais mieux être je ne sais quoi qu'un courtisan, un presbytérien, et, par-dessus le marché, un Hanovrien, comme je soupçonne certaines gens de l'être.

— Si c'est de moi que vous voulez parler, vous savez que je suis femme, et par conséquent peu importe ce que je pense. D'ailleurs.....

— Oui, je sais que vous êtes femme, et c'est fort heureux pour vous; si vous aviez été un homme, il y a longtemps que je vous aurais fait sentir mon poing.

— Sans doute, dit mistress Western, c'est dans le poing que consiste votre supériorité imaginaire. Vous avez le corps plus fort que nous, mais non la tête. Il est bien heureux pour vous, croyez-moi, d'être assez forts pour nous battre, sans quoi nous vous réduirions à être ce que sont tant d'hommes braves, sages, spirituels, polis: — nos esclaves.

— Je suis charmé de connaître votre opinion; mais nous en parlerons dans une autre circonstance; à présent

dites-moi quel est l'homme que vous supposez faire la cour à ma fille.

— Un moment, mon frère, laissez-moi le temps de digérer le souverain mépris que j'ai pour votre sexe, sans quoi je serais en courroux contre vous aussi..... Allons, voilà qui est fait ! Et maintenant, monsieur le politique, que pensez-vous du jeune Blifil ? Sophie ne s'est-elle pas évanouie en le voyant étendu par terre ? Quand il eut recouvré l'usage de ses sens, n'a-t-elle point pâli en arrivant près de l'endroit où il était? Et, je vous le demande, quelle autre cause peut avoir la mélancolie que nous lui vîmes à souper ce soir-là, le lendemain matin et toujours depuis cette époque.

— Par saint George ! s'écria Western ; à présent que vous m'y faites songer, je me rappelle tout cela. La chose est certaine, et j'en suis charmé de tout mon cœur. Je savais bien que Sophie était bonne fille, et qu'elle ne s'aviserait pas de s'amouracher de quelqu'un qui pourrait me déplaire. Je n'ai jamais été si content de ma vie ; c'est que rien ne se convient mieux que nos deux domaines. Cette affaire me trottait dans la tête depuis quelque temps : ces deux domaines sont en quelque sorte déjà mariés ensemble, et ce serait mille fois dommage de les séparer. Il est vrai qu'il y en a de plus considérables dans le royaume, mais non dans ce comté ; et j'aurais mieux aimé rabattre quelque chose de mes prétentions que de marier ma fille à un étranger. D'ailleurs la plupart de ces grandes propriétés appartiennent à des lords, et je déteste jusqu'à leur nom. Eh bien, ma sœur, que me conseillez-vous de faire ? car, je l'avoue, les femmes se connaissent mieux que les hommes en ce genre d'affaires.

— Votre très-humble servante, Monsieur; nous vous sommes fort obligées de nous croire capables de quelque chose. Mais puisqu'il vous plaît de me demander mon avis, je crois, profond politique, que vous pouvez proposer vous-même ce mariage à M. Allworthy. La proposition peut

venir indifféremment du père de l'une ou de l'autre des parties ; le décorum ne s'y oppose pas. Le roi Alcinoüs, dans l'Odyssée de M. Pope, offre sa fille à Ulysse. Je n'ai pas besoin d'avertir un aussi fin diplomate qu'il est inutile de parler de l'amour de Sophie ; ce serait agir contre toutes les règles.

— Eh bien, je lui ferai la proposition ; mais s'il me refuse, il sentira mon poing.

— Ne craignez rien, le mariage est trop avantageux pour que vous essuyiez un refus.

— Je n'en sais trop rien ; Allworthy est un drôle d'animal, et l'argent ne produit sur lui aucun effet.

— Mon frère, reprit mistress Western, vous m'étonnez avec votre politique. Vous en laissez-vous imposer par de belles protestations ? Croyez-vous que M. Allworthy méprise plus l'argent que les autres hommes, parce qu'il affecte de le mépriser davantage ? Une telle crédulité nous siérait mieux à nous faibles femmes, qu'à un sexe plein de sagesse et destiné par le ciel à la politique. En vérité, mon frère, vous feriez un bon plénipotentiaire pour négocier avec les Français : ils vous persuaderaient bientôt que s'ils prennent des villes, c'est pour se tenir sur la défensive !...

— Ma sœur, répondit Western d'un ton plein de mépris, c'est à vos amis de cour de répondre des villes qu'on nous prendra ; ce n'est point à vous que j'en ferai un reproche, car vous êtes femme ; et je suppose qu'ils sont trop sages pour confier leurs secrets à des femmes.

Il accompagna ce sarcasme d'un grand éclat de rire. Mistress Western ne put se contenir plus long-temps. Pendant toute cette conversation, elle avait été blessée plusieurs fois dans un endroit sensible ; elle avait profondément étudié cette matière, et n'entendait pas raillerie. Sa fureur éclata donc sans contrainte ; elle déclara à son frère qu'il était un butor et un sot, et qu'elle ne resterait pas une heure de plus dans sa maison.

M. Western, quoiqu'il n'eût probablement jamais lu Ma-

chiavel, était pourtant un politique consommé sur certains points. Il était fortement attaché à ces sages principes que révère l'école politico-péripatétique d'Exchange-Alley [1]. Il connaissait la juste valeur de l'argent, et le seul usage qu'il convenait d'en faire, c'est-à-dire de l'amasser. Il n'était pas moins habile à calculer les retours et successions; il avait plus d'une fois spéculé sur la fortune de sa sœur et sur les chances que lui ou ses descendans avaient d'en hériter; il était trop sage pour les sacrifier à un frivole ressentiment. Quand il vit donc qu'il avait poussé les choses trop loin, il songea bientôt à se réconcilier avec sa sœur, ce qui ne lui fut pas difficile. La dame avait beaucoup de tendresse pour son frère, et plus encore pour sa nièce. Fort susceptible quand on faisait fi de ses talens politiques qui lui donnaient une haute opinion d'elle-même, elle était du reste pleine de douceur et de bonté.

— Il courut donc d'abord mettre aux arrêts les chevaux de mistress Western, et ne leur laissa, pour sortir de l'écurie, d'autre issue que la fenêtre; puis il alla la retrouver et s'efforça de la calmer et l'adoucir par une rétractation complète de ce qu'il avait dit, et par des assertions toutes contraires à celles qui avaient allumé son courroux. Enfin il appela à son aide l'éloquence de Sophie, qui, indépendamment de son doux langage et de ses manières séduisantes, avait l'avantage d'être toujours écoutée favorablement par sa tante. Le résultat de tous ces efforts fut un sourire aimable de mistress Western. — Mon frère, dit-elle, vous êtes un vrai Croate; mais de même qu'ils ont leur utilité dans l'armée de l'impératrice-reine, il y a aussi du bon en vous. Je consens donc à signer un nouveau traité de paix; tâchez de ne pas l'enfreindre de votre côté. Bon politique comme vous l'êtes, je puis espérer du moins que, comme les Français, vous serez fidèle à l'alliance jusqu'à ce que vous trouviez de votre intérêt de la rompre.

1. La Bourse.

CHAPITRE III.

Deux défis aux critiques.

M. Western s'étant réconcilié avec sa sœur, comme nous l'avons vu dans le chapitre qui précède, fut saisi d'une telle impatience de faire sa proposition de mariage, que mistress Western eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller en entretenir M. Allworthy pendant que ce gentilhomme était encore dans son lit.

M. Allworthy, le jour même où il était tombé malade, avait promis d'aller dîner chez son voisin. Dès qu'il fut délivré des médecins et de leurs remèdes, il songea donc à tenir sa parole : il était fidèle dans les petites comme dans les grandes circonstances. Dans l'intervalle entre la conversation rapportée plus haut et le jour du dîner, quelques mots à double entente lancés par mistress Western avaient fait craindre à Sophie que la sagacité de sa tante ne soupçonnât son amour pour Jones; elle résolut de saisir cette occasion pour dissiper ses soupçons par une réserve absolue dans toute sa conduite. Elle s'efforça de cacher ses émotions et sa mélancolie sous les dehors d'une vivacité et d'une gaîté bruyante ; elle n'adressa la parole qu'à M. Blifil pendant toute la journée, et ne fit pas attention au pauvre Jones. Western était si enchanté de la conduite de sa fille, qu'il put à peine dîner, et ne s'occupa qu'à épier toutes les occasions de témoigner à sa sœur, par des clignemens d'yeux et des signes de tête, la satisfaction qu'il éprouvait. Cependant mistress Western ne fut pas d'abord tout-à-fait aussi charmée que son frère de ce qu'elle voyait; Sophie outrait tellement le rôle qu'elle s'était imposé, que la croyance de sa tante en fut ébranlée un instant, et qu'elle commença à soupçonner quelque affectation dans sa nièce :

mais, pleine de finesse elle-même, elle en prêta beaucoup à Sophie. Elle se rappela les nombreuses allusions qu'elle avait faites à son amour, et se figura que sa nièce voulait la désabuser en affectant pour celui qu'elle aimait une politesse outrée; idée que confirmait encore son enjouement extraordinaire. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici que cette conjecture aurait été mieux fondée si Sophie eût passé dix ans dans l'atmosphère de Grosvenor-Square [1], où les jeunes personnes apprennent avec une dextérité merveilleuse à jouer avec cette passiou que l'on prend au sérieux dans les bois et dans les campagnes, à cent milles de Londres.

Quand nous voulons découvrir les ruses des autres, il est fort important que nos artifices soient en quelque sorte à l'unisson avec les leurs. Combien de fourbes se trouvent dupés, parce qu'ils supposent à leurs parties plus d'habileté, ou, en d'autres termes, plus de friponnerie qu'elles n'en ont? Pour éclaircir cette observation, qui est assez profonde, je crois nécessaire de raconter une petite anecdote :

« Trois villageois, à la poursuite d'un voleur du Wiltshire, traversaient la ville de Brentford. Le plus simple des trois voyant une auberge qui avait pour enseigne : *Wiltshire-House*, proposa à ses compagnons d'y entrer, attendu qu'ils y trouveraient très-probablement leur compatriote. Le second, qui était plus fin, rit de cette simplicité; mais le troisième, qui l'était encore davantage, répondit : — Entrons-y néanmoins; car il a pu penser que nous ne le soupçonnerions pas de s'être réfugié dans une auberge fréquentée par ses compatriotes.... Ils y entrèrent donc, visitèrent toute la maison, et perdirent ainsi l'occasion d'arrêter le voleur, qui n'avait que peu d'avance sur eux, et ne savait pas lire : tous trois en avaient connaissance et aucun n'y avait songé. »

Le lecteur pardonnera une digression destinée à lui ap-

1. Une des places de Londres les plus à la mode. (*Note du trad.*)

prendre un secret si précieux ; car tout joueur conviendra qu'il est nécessaire de connaître parfaitement la manière de jouer de son adversaire pour pouvoir le dérouter. Elle explique d'ailleurs pourquoi l'homme le plus sage est souvent le jouet de celui qui l'est le moins ; et pourquoi tant de gens simples et naïfs sont si généralement mal appréciés, et présentés sous un faux jour. Mais, chose plus importante, elle explique aussi le succès de la ruse que Sophie crut pouvoir se permettre envers sa tante.

Le dîner terminé, la compagnie alla se promener dans le jardin ; M. Western, parfaitement convaincu de la vérité de ce que sa sœur lui avait dit, prit M. Allworthy à part, et lui proposa, sans aucun préambule, le mariage de Sophie et du jeune Blifil. M. Allworthy n'était pas de ces hommes dont le cœur s'épanouit de joie à la nouvelle inattendue de quelque avantage mondain. Ses désirs étaient modérés par cette philosophie qui convient à un homme et à un chrétien. Il n'affectait pas une indifférence absolue pour la peine et le plaisir, le chagrin et la joie ; mais il savait supporter avec la même égalité d'ame les faveurs et les revers de la fortune. Il écouta donc la proposition de M. Western sans montrer aucune émotion et sans changer de physionomie. Il lui répondit que cette alliance était véritablement tout ce qu'il pouvait désirer. Il s'étendit ensuite sur toutes les qualités de miss Western ; convint que cette offre était avantageuse sous le rapport de la fortune, et, après avoir remercié son voisin de la bonne opinion qu'il avait conçue de son neveu, il lui dit que, si les jeunes gens s'aimaient, il serait ravi de conclure cette affaire.

Western ne fut pas très-content de la réponse de M. Allworthy ; il n'y trouvait pas autant de chaleur qu'il s'y était attendu. Il traita avec le plus grand dédain la question de savoir si les jeunes gens s'aimaient, et dit que les parens étaient les meilleurs juges des mariages qui convenaient à leurs enfans ; que pour lui il exigerait de sa fille l'obéissance la plus absolue ; et que si quelque jeune drôle pouvait re-

fuser une telle compagne de lit, il était son très-humble serviteur; il espérait du reste n'avoir offensé personne.

Allworthy, pour calmer le ressentiment du père, donna de nouveaux éloges à la fille. Il l'assura que Blifil, sans aucun doute, recevrait cette offre avec joie; mais ses efforts furent inutiles, et il ne put obtenir d'autre réponse que celle-ci, que M. Western répéta plus de cent fois avant qu'ils se séparassent : — Je ne dis rien de plus; — j'espère que je n'ai offensé personne; — voilà tout!

M. Allworthy connaissait trop bien son voisin pour s'offenser de cette conduite. Malgré son aversion pour la rigueur que certains parens exercent sur leurs enfans en pareille occasion, malgré la promesse qu'il s'était faite de ne jamais forcer l'inclination de son neveu, la perspective de cette union lui plaisait beaucoup. Tout le pays retentissait des louanges de Sophie, et lui-même avait admiré les rares agrémens de son esprit et de sa personne. Nous pouvons ajouter qu'il ne fut pas tout-à-fait indifférent à l'attrait d'une grande fortune; trop sage pour en être ébloui, il était trop sensé pour la mépriser. Et ici, en dépit des aboiemens de tous les critiques du monde, il faut que je fasse une digression sur la véritable sagesse, personnifiée comme la bonté dans M. Allworthy.

Malgré les sorties de M. Hogarth, le pauvre poëte, contre les riches, et les déclamations de plus d'un prédicateur bien nourri, la véritable sagesse ne consiste à mépriser ni les richesses ni les plaisirs. Un homme qui possède une fortune considérable peut avoir autant de sagesse qu'un mendiant des rues; tel autre dont la femme est belle et l'ami dévoué, peut rester aussi sage qu'un reclus papiste qui ensevelit toutes ses qualités sociales, jeûne et se flagelle le dos. Le sage a le plus de chances aussi pour être heureux. Si la modération que prescrit la sagesse nous apprend à faire un bon usage de nos richesses, c'est elle qui nous fait goûter le plus de plaisir. Le sage peut satisfaire tous ses goûts; le fou sacrifie tout à une seule passion, qui amène

la satiété. Que si l'on m'objecte que des hommes très-sages ont été notoirement avares, je réponds qu'en cela ils n'étaient point sages. On peut me dire aussi que les hommes les plus sages ont, dans leur jeunesse, poursuivi le plaisir sans relâche et sans mesure; je réponds encore qu'ils n'étaient pas sages à cette époque de leur vie. La sagesse représentée par ceux qui n'ont jamais été à son école comme d'une étude si difficile, se borne à donner un peu d'extension à cette maxime bien simple et bien connue: n'achète pas trop cher. Quiconque l'emporte avec lui dans le grand marché du monde, et en fait une application constante aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs, est, j'ose l'affirmer, un homme sage, et doit être reconnu comme tel dans le sens que le monde attache à ce mot; il fait d'excellentes affaires, il achète tout ce qui lui convient au prix seulement d'un peu de peine qu'il se donne, il remporte intactes chez lui toutes les bonnes choses dont je viens de parler, et que tant d'autres sacrifient, sa santé, son innocence et sa réputation. Il puise encore dans cette modération deux principes qui complètent son caractère d'homme sage: c'est de ne jamais s'abandonner à l'enivrement de la joie, quel que soit son bénéfice; ni de tomber dans l'accablement s'il trouve le marché vide ou les marchandises hors de prix. Mais je ne dois pas oublier quel est le sujet de cet ouvrage, ni trop abuser de la patience d'un critique bienveillant. Je finirai donc ici ce chapitre.

CHAPITRE IV.

Plusieurs choses curieuses.

De retour chez lui, M. Allworthy prit à part son neveu Blifil, et après un court préambule, lui communiqua la proposition de M. Western, en ne lui laissant pas ignorer qu'il verrait avec beaucoup de plaisir ce mariage.

Les charmes de Sophie n'avaient pas fait la moindre impression sur Blifil; non que son cœur fût engagé d'avance, qu'il fût tout-à-fait insensible à la beauté, ou qu'il eût de l'aversion pour les femmes; mais la nature lui avait donné des désirs si modérés, qu'à l'aide de la philosophie, de l'étude, ou de quelque autre méthode, il pouvait les subjuguer aisément. Quant au sentiment que nous avons décrit dans le premier chapitre de ce livre, vous n'en auriez point trouvé une parcelle dans la composition de tout son être. Mais s'il était exempt de cette passion mixte dont nous avons aussi parlé dans le même endroit, et à laquelle les vertus et les charmes de Sophie offraient un aliment si désirable, il était en revanche assez bien pourvu de quelques autres, qui auraient trouvé une satisfaction complète dans la fortune de cette jeune personne : c'étaient l'ambition et la cupidité. Elles se partageaient son cœur. Il avait quelquefois considéré la jouissance de cette fortune comme une chose digne d'envie, et en avait même rêvé la possession. Mais sa jeunesse, celle de Sophie et surtout la réflexion que M. Western pouvait se remarier, et avoir d'autres enfans, l'avaient empêché de montrer trop d'empressement. Cette dernière objection, la plus sérieuse de toutes, disparaissait en grande partie, puisque la proposition venait de M. Western lui-même. Blifil, après un moment

fort court d'hésitation, répondit donc à M. Allworthy que le mariage était un sujet auquel il n'avait pas encore songé; mais qu'il connaissait si bien son affection paternelle, qu'il se soumettrait en toutes choses à son bon plaisir.

La nature avait donné à M. Allworthy un caractère plein de vivacité; sa gravité habituelle provenait de la véritable sagesse et de la philosophie, et non d'un tempérament flegmatique. Il avait eu ses momens de fougue dans sa jeunesse, et il avait épousé par amour une fort belle personne. Aussi la froide réponse de son neveu ne lui plut-elle guère; il ne put s'empêcher de prodiguer de nouveaux éloges à Sophie, et de témoigner quelque surprise que le cœur d'un jeune homme pût résister à tant de charmes sans être défendu par quelque affection antérieure.

Blifil l'assura qu'il n'avait pas une telle sauvegarde, et se mit à discourir avec tant de sagesse et de religion sur l'amour et sur le mariage, qu'il aurait fermé la bouche à un homme beaucoup moins austère que son oncle. Le digne écuyer fut enchanté de voir que son neveu, loin d'avoir pour Sophie la moindre répugnance, avait conçu pour elle cette estime qui, dans les cœurs sages et vertueux, est le plus sûr fondement de l'amitié et de l'amour. Convaincu d'ailleurs que l'amant parviendrait bientôt à plaire à sa maîtresse, il entrevit un avenir de bonheur pour tous dans une union si assortie et si désirable. Il écrivit donc le lendemain matin à M. Western, du consentement de Blifil, que son neveu avait reçu la proposition avec autant de joie que de reconnaissance, et qu'il était prêt à aller faire sa cour à miss Western, aussitôt qu'elle voudrait recevoir sa visite. Western fut enchanté de cette lettre, et répondit sur-le-champ, sans en dire un seul mot à sa fille, qu'il fixait la soirée du même jour pour le commencement des visites officielles. Le messager à peine parti, il alla chercher sa sœur, qu'il trouva occupée à lire la gazette à M. Supple, en accompagnant cette lecture de force commentaires. Il fut obligé de l'écouter pérorer ainsi pendant près d'un quart

d'heure, non sans faire une grande violenee à son impétuosité naturelle. Enfin il profita d'une pause pour lui dire qu'il avait à causer avee elle d'une affaire très-importante. — Mon frère, répondit-elle, je suis entièrement à votre serviee; les choses vont si bien dans le nord de l'Europe, que je n'ai jamais été de si bonne humeur.

M. Supple s'étant retiré, Western informa sa sœur de tout ce qui s'était passé, et la pria d'en faire part à Sophie, commission qu'elle accepta sur-le-champ et avec plaisir. Son frère eut peut-être un peu d'obligation à l'aspeet favorable des affaires du Nord. La joie qu'elle en ressentait l'empêcha sans doute de le blâmer de la mesure qu'il avait prise, quelque précipitée qu'elle dût lui paraître.

CHAPITRE V.

Dans lequel on rapporte ce qui se passa entre Sophie et sa tante.

Sophie était occupée à lire dans sa chambre quand sa tante entra. Dès qu'elle la vit, elle ferma son livre avec tant d'empressement, que la bonne dame ne put s'empêcher de lui demander quel était l'ouvrage qu'elle semblait craindre de laisser voir.

— En vérité, madame, répondit Sophie, e'est un livre que je puis montrer sans rougir et sans rien craindre. C'est l'ouvrage d'une jeune dame de distinetion qui honore son sexe par son esprit, et la nature humaine par son bon cœur.

Mistress Western prit le livre et le rejeta sur la table en disant : — Oui, l'auteur est d'une fort bonne famille, mais

elle ne fréquente pas beaucoup les gens du monde. Je n'ai jamais lu son livre, car les meilleurs juges prétendent qu'il ne vaut pas grand' chose.

— Je n'oserais, madame, mettre mon opinion dans la balance avec celles de ces juges, mais cet ouvrage me paraît plein de naturel, et il se trouve dans plusieurs passages tant de délicatesse et de sensibilité qu'en les lisant j'ai versé plus d'une larme.

— Ah ! vous aimez donc à pleurer ?

— J'aime les douces émotions ; et je les achèterais volontiers au prix de quelques pleurs.

— Eh bien ! montrez-moi le passage que vous lisiez quand je suis entrée ; je suis sûre qu'il s'y trouvait quelque chose de tendre et de bien amoureux. Vous rougissez, ma chère Sophie ? Ah ! vous devriez lire des ouvrages qui pussent vous enseigner un peu d'hypocrisie, et vous apprendre à cacher un peu mieux vos pensées.

— J'espère, madame, que je n'en ai aucune que je puisse rougir de laisser connaître.

— Rougir ! non sans doute ; je ne crois pas que vous en ayez une seule qui doive vous faire rougir ; et pourtant, mon enfant, vous venez de rougir lorsque j'ai prononcé le mot d'amour. Soyez persuadée, ma chère Sophie, que vous n'avez aucune pensée dont je ne sois aussi parfaitement instruite que les Français le sont de nos mouvemens avant même qu'ils soient exécutés. Parce que vous avez pu tromper votre père, croyez-vous pouvoir me tromper aussi ? Croyez-vous que j'ignorais le motif de vos prévenances pour M. Blifil ? J'ai un peu trop vu le monde pour m'y laisser prendre. Eh bien, pourquoi rougir encore ? Je vous dis que c'est une passion dont vous ne devez pas avoir honte ; c'est une passion que j'approuve. J'ai déjà engagé votre père à l'approuver aussi. Je vous proteste que je ne considère que votre inclination ; car je désire toujours qu'elle soit satisfaite, s'il est possible, aux dépens même de projets plus élevés. Allons, j'ai des nouvelles qui vous ré-

jouiront le cœur. Prenez-moi pour confidente, et je vous réponds que je vous rendrai aussi heureuse que vous pouvez le désirer.

— Hélas ! madame, dit Sophie plus déconcertée qu'elle ne l'avait été de sa vie, je ne sais que vous dire. Pourquoi soupçonnez-vous....?

— Rien qui blesse le décorum, ma nièce, dit mistress Western, songez que vous parlez à une personne de votre sexe, à votre tante, et, j'espère que vous en êtes bien convaincue, à une amie. Faites attention que vous ne me révélerez que ce que je sais déjà, que ce que j'ai vu hier très-clairement sous le masque dont vous vous étiez adroitement couverte, et qui en aurait imposé à quiconque n'aurait pas eu une connaissance parfaite du monde. Enfin, réfléchissez qu'il s'agit d'une passion que j'approuve entièrement.

— Hélas, ma tante ! vous m'attaquez tellement à l'improviste !.... Sans doute je ne suis pas aveugle, et si c'est une faute de voir toutes les perfections humaines réunies....; mais est-il possible que mon père et vous, madame, vous ayez vu des mêmes yeux que moi?...

— Je vous répète que vous avez notre approbation entière; et votre père a fixé ce soir même pour une entrevue avec votre amant.

— Mon père ! ce soir ! répéta Sophie le visage en feu.

— Oui, mon enfant, ce soir. Vous connaissez le caractère impétueux de mon frère. Je l'ai instruit de votre passion; je l'avais découverte en vous le jour même de votre évanouissement. Je l'ai remarquée quand vous vous êtes trouvée mal; je l'ai remarquée quand vous êtes revenue à vous; je l'ai remarquée le soir à souper et le lendemain à déjeûner; — allez, allez; — vous savez que j'ai vu le monde. Eh bien, dès que mon frère en fut informé, il voulait aller sur-le-champ faire la proposition de mariage à Allworthy. Il l'a faite hier; Allworthy l'a acceptée avec joie, comme il devait le faire, et je vous dis que ce soir il faut vous tirer à quatre épingles.

— Ce soir ! répéta Sophie. Ah ! ma chère tante, vous me ferez perdre l'usage de mes sens !

— Vous les retrouverez bientôt, ma chère ; car c'est un charmant jeune homme, il faut en convenir.

— Oui ; je ne connais personne qui réunisse tant de perfections ; à la fois si brave et si doux, si spirituel et si indulgent, si humain, si poli, si bon, si bien fait ! Avec tant de belles qualités, qu'importe sa basse naissance ?....

— Sa basse naissance ! s'écria mistress Western ; M. Blifil de basse naissance !..

Sophie pâlit à ce nom, et ne put que le répéter d'une voix faible.

— M. Blifil, oui, M. Blifil ! s'écria la tante ; de quel autre pouvions-nous parler ?

— Juste ciel ! dit Sophie prête à s'évanouir ; je pensais à M. Jones ; je ne connais nul autre que lui qui mérite....

— Je vous assure que vous m'effrayez à votre tour ! s'écria mistress Western ; c'est M. Jones, et non M. Blifil, que vous aimez ?

— M. Blifil ! Ah ! il est impossible que vous me parliez sérieusement, ou je suis la plus malheureuse femme du monde !

Mistress Western garda le silence quelques instans ; ses yeux lançaient des éclairs de fureur. Enfin, de toute la force de sa voix, elle tonna en ces termes : — Est-il possible que vous songiez à déshonorer votre famille en vous alliant à un bâtard ? Le sang des Western peut-il consentir à une telle souillure ? Si vous n'avez pas assez de bon sens pour réprimer une inclination si monstrueuse, j'aurais cru que l'honneur de notre famille vous aurait empêchée d'encourager en vous une passion aussi vile ; et je m'attendais encore moins que vous auriez l'impudence de me l'avouer en face.

— Madame, répondit Sophie en tremblant, ce que je vous ai dit, c'est vous qui me l'avez arraché. Je ne me souviens pas d'avoir jamais prononcé devant d'autres que devant vous

le nom de M. Jones avec éloge; et je ne l'aurais pas fait en ce moment, si je n'avais compris qu'il avait obtenu votre approbation. Quels que pussent être mes sentimens à l'égard de ce malheureux jeune homme, j'avais le dessein de les ensevelir avec moi dans le tombeau....; dans le tombeau, seul asile où je puisse espérer encore de trouver le repos.

Elle tomba sur une chaise, en fondant en larmes: et dans ce silence attendrissant d'une douleur inexprimable, elle offrait un spectacle qui aurait ému les cœurs les plus durs. Mais ce tableau de tendresse et de désespoir n'inspira aucune compassion à sa tante; au contraire, sa rage ne connut plus de bornes. — Et moi j'aimerais mieux vous accompagner au tombeau, s'écria-t-elle avec violence, que de vous voir vous avilir et déshonorer votre famille par une telle alliance! Juste ciel! aurais-je pu jamais soupçonner que je vivrais assez pour entendre une de mes nièces avouer son amour pour un bâtard! Vous êtes la première de votre nom, miss Western; oui, la première qui ait jamais conçu une pensée aussi basse! Une famille si célèbre par la sagesse de ses femmes!

Ici elle laissa pleine carrière à son éloquence pendant un bon quart d'heure, jusqu'à ce qu'ayant épuisé sa poitrine, mais non sa rage, elle menaça sa nièce, pour conclusion, d'aller tout découvrir à son père. Sophie se jeta à ses pieds, et lui saisissant les mains la conjura en pleurant de cacher le secret qu'elle lui avait arraché. Elle lui rappela la violence du caractère de son père, et finit par protester que jamais ses inclinations ne l'entraîneraient à une action qui pût l'offenser. Mistress Western la regarda un instant, et après un moment de réflexion: — Ce n'est qu'à une seule condition, lui dit-elle, que je ne révélerai pas votre secret à votre père. Vous allez me promettre de recevoir M. Blifil ce soir comme votre prétendu, et d'avoir pour lui les égards qu'on doit à un futur époux.

La pauvre Sophie était trop au pouvoir de sa tante pour

lui rien refuser positivement. Elle fut obligée de promettre qu'elle verrait M. Blifil, et qu'elle lui ferait toutes les politesses possibles; mais elle supplia sa tante de faire en sorte qu'on ne précipitât point ce mariage. Elle ajouta que M. Blifil lui déplaisait souverainement, et qu'elle espérait que son père ne voudrait pas la rendre la plus malheureuse des femmes. Mistress Western lui assura que le mariage était tout-à-fait décidé, et que rien ne pouvait ni ne devait l'empêcher. — J'avoue, dit-elle, que je l'envisageais d'abord avec assez d'indifférence; peut-être même avais-je quelques scrupules; mais je les ai surmontés par égard pour l'inclination que je vous supposais; aujourd'hui je regarde cette alliance comme la chose la plus convenable du monde, et je ne négligerai rien pour qu'elle soit conclue sans retard.

—Du moins, madame, dit Sophie, je puis espérer quelque délai de votre bonté et de celle de mon père. Certainement vous m'accorderez le temps nécessaire pour surmonter la répugnance que m'inspire à présent celui qu'on me destine pour époux.

Sa tante lui répondit qu'elle connaissait trop bien le monde pour se laisser tromper de la sorte, et qu'il lui suffisait d'avoir découvert l'affection de sa nièce pour un autre, pour qu'elle engageât M. Western à accélérer le mariage autant qu'il serait possible. — Ce serait une mauvaise politique, ajouta-t-elle, de traîner un siége en longueur, quand l'armée ennemie est en présence et menace de le faire lever. Non, non, Sophie; votre passion est violente et vous ne pouvez la satisfaire sans opprobre. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour placer votre honneur sous une autre garde que celle de votre famille; quand une fois vous serez mariée, le soin de le conserver ne regardera que votre époux. J'espère, jeune fille, que vous aurez toujours assez de prudence pour vous bien comporter; mais, en tout cas, le mariage a sauvé plus d'une femme de sa ruine.

Sophie comprit fort bien ce que sa tante voulait dire;

mais elle ne jugea pas à propos de lui répondre. Cependant elle prit sur elle de voir M. Blifil, et de se conduire avec lui aussi poliment qu'il lui serait possible ; ce ne fut qu'à cette condition qu'elle put décider sa tante à garder le secret sur un penchant dont sa mauvaise fortune, plutôt que l'adresse de mistress Western, lui avait arraché l'aveu.

CHAPITRE VI.

Conversation entre Sophie et mistress Honorée, qui pourra servir de distraction aux lecteurs dont la scène précédente aurait vivement ému la sensibilité.

Mistress Western se retira avec la promesse dont nous venons de parler, et aussitôt après parut mistress Honorée. Elle était à travailler dans la chambre voisine; mais, attirée au trou de la serrure par les cris de mistress Western, elle avait gardé ce poste jusqu'à la fin de la conversation. En entrant dans la chambre de Sophie, elle la trouva debout, immobile et tout en pleurs. A cette vue, elle amassa dans ses yeux une quantité raisonnable de larmes et s'écria : — Juste ciel, ma chère maîtresse ! qu'avez-vous donc ?

— Rien, répondit Sophie.

— Rien, répéta Honorée, ne me dites pas cela, quand je vous vois dans la peine et quand vous venez d'avoir une scène avec mistress Western....

— Ne m'importunez pas ; je vous dis que je n'ai rien. — Grand Dieu ! pourquoi faut-il que je sois née ?...

— Là, madame, dit Honorée, vous ne me persuaderez jamais que vous vous désoliez ainsi pour rien. A coup sûr, je ne suis qu'une servante ; mais je vous ai toujours été fidèle, et je voudrais pouvoir vous servir aux dépens de ma vie.

— Ma chère Honorée, il n'est pas en votre pouvoir de me servir ; je suis perdue ; perdue sans ressource.

— A Dieu ne plaise ! s'écria Honorée. Mais si je ne puis vous servir, dites-moi, — ce sera pour moi une consolation de le savoir, — dites-moi, de grace, ce dont il s'agit.

— Mon père veut me faire épouser un homme que je méprise et que je déteste.

— Est-il possible ! et quel est ce méchant homme ? car, à coup sûr il faut qu'il soit bien méchant pour que madame le déteste.

— Son nom ! Ah ! je ne puis ! vous ne l'apprendrez que trop tôt.

Pour dire la vérité, mistress Honorée le savait déjà ; aussi n'insista-t-elle pas davantage. — Je n'ai pas la prétention de vous donner des conseils, reprit-elle ; à coup sûr vous en savez plus que moi, puisque je ne suis qu'une servante ; mais sur ma foi, il n'y a pas un père dans toute l'Angleterre qui pût me forcer à me marier malgré moi. D'ailleurs M. Western est si bon ! s'il savait que madame méprise et déteste le jeune homme, il ne voudrait pas l'obliger à l'épouser. Et si madame voulait me permettre de le dire à mon maître..... A coup sûr il conviendrait mieux qu'il l'apprît de vous-même ; mais puisque vous ne voulez pas que son vilain nom souille la bouche......

— Vous vous trompez, dit Sophie, mon père avait pris sa résolution avant de songer à m'en dire un seul mot.

— Il n'en a eu que plus grand tort, s'écria la suivante ; c'est vous qu'il s'agit de marier, et non pas lui ; et un homme a beau être très-bien, il ne s'ensuit pas que toutes les femmes doivent le voir des mêmes yeux. Je suis sûre que mon maître n'aurait jamais agi ainsi de lui-même, et je voudrais que certaines personnes ne se mêlassent que de ce qui les regarde. Elles n'aimeraient pas à coup sûr qu'on les servît de la même manière, si elles se trouvaient dans un cas semblable. Toute fille que je suis, je conçois aisément que tous les hommes ne plaisent pas également ; et

qu'importe que vous ayez une si grande fortune, si vous ne pouvez choisir pour mari l'homme qui vous paraît le mieux tourné? Eh bien, je ne dis rien; mais à coup sûr c'est grand dommage que certaines gens ne soient pas de meilleure naissance; et quant à cela, je m'en soucierais fort peu s'il s'agissait de moi. Mais il n'a pas tant d'argent que l'autre et qu'importe? n'en avez-vous pas assez pour deux? Et où pourriez-vous mieux placer votre fortune? Chacun doit convenir que c'est le jeune homme le plus beau, le plus charmant, le mieux fait et le plus agréable à voir qui soit au monde?

— Que voulez-vous dire, et pourquoi me parler de cette manière? s'écria Sophie d'un air très-grave; qui vous autorise à prendre de telles libertés avec moi?

— Je vous demande pardon, madame; je n'avais pas de mauvaises intentions; mais, je vous le jure, ce pauvre jeune homme ne m'est pas sorti de la tête depuis ce matin. Si vous l'aviez vu tout à l'heure, vous en auriez eu pitié. Pauvre jeune homme! pourvu qu'il ne lui soit arrivé rien de fâcheux; car il s'est promené les bras croisés sur la poitrine toute la matinée, et d'un air si triste que, je vous l'avoue, j'ai presque pleuré en le voyant.

— En voyant qui? s'écria Sophie.

— Ce pauvre M. Jones, répondit Honorée.

— Vous l'avez vu? et où l'avez-vous vu?

— Près du canal, madame; c'est là qu'il s'est promené toute la matinée, et il a fini par s'asseoir au bord de l'eau. Je crois même qu'il y est encore. A coup sûr, si ce n'avait été par modestie, étant fille comme je le suis, j'aurais été lui parler. Permettez-moi d'aller voir s'il y est encore, madame; seulement par curiosité.

— Bon, bon! que voulez-vous qu'il y fasse? Il est certainement parti. — D'ailleurs à quoi bon y aller? — Ensuite j'ai besoin de vous pour autre chose. — Donnez-moi mon chapeau et mes gants; j'irai me promener dans les bosquets, avec ma tante, avant le dîner.

Honorée obéit; et Sophie mit son chapeau ; mais, en se regardant dans la glace, elle trouva que le ruban qui l'attachait ne lui allait pas; elle envoya sa femme de chambre en chercher un autre d'une couleur différente. Elle recommanda ensuite à plusieurs reprises à Honorée de ne quitter sous aucun prétexte l'ouvrage auquel elle travaillait, attendu qu'elle en était pressée et qu'il fallait qu'il fût fini dans la journée. Elle balbutia encore quelques mots sur sa promenade dans le bosquet, et prenant un chemin tout opposé elle marcha aussi vîte que ses jambes faibles et tremblantes pouvaient le lui permettre, en droite ligne vers le canal.

Mistress Honorée avait dit vrai. Jones avait passé deux grandes heures le matin à rêver tristement à sa Sophie; mais il était sorti du jardin par une porte au moment où elle y entrait par une autre.

Ces malheureuses minutes qui s'étaient passées à changer de ruban, empêchèrent les deux amans de se rencontrer ce jour-là. Accident malheureux, dont mes belles lectrices ne manqueront pas de tirer une leçon salutaire. Mais ici je défends formellement à tout critique de mon sexe de s'occuper d'une circonstance que je n'ai mentionnée que pour les dames; à elles seules je permets de la commenter en toute liberté.

CHAPITRE VII.

Tableau en miniature d'une entrevue cérémonieuse, avec une scène d'un genre plus tendre, peinte de grandeur naturelle.

C'est une remarque fort judicieuse d'un auteur, et peut-être de plusieurs autres, qu'un malheur n'arrive jamais seul. Sophie fut un exemple de cette vérité. Trompée dans

l'espoir qu'elle avait de rencontrer l'homme qu'elle aimait, eut encore le dépit d'être obligée de faire toilette pour recevoir celui qu'elle détestait. Après le dîner, M. Western déclara pour la première fois ses intentions à sa fille. Sa tante, dit-il, avait déjà dû les lui faire connaître. Sophie l'écouta tristement, et ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. — Allons, allons! s'écria Western, point de ces airs de fillettes! Je sais tout; ma sœur m'a tout conté.

— Est-il possible! dit Sophie, que ma tante m'ait déjà trahie!

— Trahie! répéta Western; oui, oui, sur ma foi! vous vous êtes trahie vous-même hier à dîner. Vous avez laissé voir assez clairement votre penchant, à ce qu'il me semble. Mais, vous autres jeunes filles, vous ne savez jamais ce que vous voulez. Ainsi vous pleurez parce que je vais vous marier à l'homme que vous aimez! Je me souviens que votre mère pleurnicha précisément de la même manière; mais il n'en fut plus question vingt-quatre heures après le mariage. M. Blifil est un jeune gaillard qui mettra bientôt fin à toutes vos simagrées. Allons, courage, courage! je l'attends à chaque minute.

Sophie comprit alors que sa tante avait honorablement tenu sa parole, et elle résolut de supporter la pénible épreuve de cette soirée avec tout le courage possible pour ne pas donner le moindre soupçon à son père.

M. Blifil arriva bientôt, et M. Western se retira pour ménager un tête-à-tête aux deux jeunes gens. Un long silence de près d'un quart d'heure s'ensuivit; le jeune homme, qui devait entamer la conversation, avait cette sotte modestie qui n'est que la fausse honte. Il essaya plusieurs fois de parler; mais les paroles s'arrêtaient sur ses lèvres. Enfin le le torrent prit son cours et déborda en complimens guindés et hyperboliques, auxquels Sophie répondit, les yeux baissés, par de légères inclinations de tête, et par quelques civilités monosyllabiques. Blifil, avec son peu d'expérience des femmes et sa haute opinion de lui-même, prit cette conduite

pour un consentement modeste à ce qu'il désirait; et quand miss Western, pour abréger une scène qu'elle ne pouvait soutenir plus long-temps, se leva et sortit de l'appartement, il attribua cette retraite à la timidité, et se consola en songeant qu'avant peu il aurait assez souvent sa compagnie. La perspective du succès lui faisait éprouver une satisfaction complète. Quant à cette possession entière et absolue du cœur de sa maîtresse qu'exigent les amans romanesques, il n'en avait jamais eu l'idée. La fortune et la personne de Sophie étaient les seuls objets de ses désirs, et il ne doutait pas qu'il n'en obtînt bientôt la double possession. M. Western avait juré que ce mariage aurait lieu; Sophie se soumettait toujours aux volontés de son père, qui aurait su réclamer au besoin une obéissance plus absolue encore. Blifil savait tout cela, et il pensait que l'autorité paternelle, jointe aux charmes qu'il supposait à sa personne et à sa conversation, ne pouvaient manquer leur effet sur une jeune personne dont il croyait le cœur entièrement libre. Jones ne lui inspirait aucun sentiment de jalousie; j'en ai souvent été surpris. Peut-être s'imaginait-il que la réputation que Jones avait dans tout le pays (je laisse au lecteur le soin de décider s'il la méritait) d'être un des plus francs mauvais sujets d'Angleterre, l'avait rendu odieux à une jeune fille dont la modestie était exemplaire; peut-être la conduite circonspecte de Sophie et de Jones, quand ils étaient tous trois ensemble, éloignait-elle ses soupçons; enfin, et c'était là surtout ce qui le rassurait, il était persuadé qu'il n'existait sur la terre aucun mérite comparable au sien. Il croyait connaître Jones à fond, et il méprisait une intelligence incapable de s'élever au moindre calcul d'intérêt. De l'amour, Jones n'en avait certainement pas pour Sophie; des vues intéressées, elles n'avaient aucun poids sur un pareil imbécille. D'ailleurs Blifil croyait que son intrigue avec Molly Seagrim durait encore; il supposait même qu'elle finirait par un mariage: car Jones était réellement attaché à Blifil depuis son enfance, et n'avait eu aucun secret

pour lui, jusqu'au moment où sa conduite, pendant la maladie de M. Allworthy, l'avait entièrement indisposé contre lui. La querelle qui survint alors et qui n'avait point été suivie d'une réconciliation sincère fut cause que Blifil ne savait rien du changement survenu dans l'ancienne affection de Jones pour Molly.

Tout bien considéré, M. Blifil ne prévoyait aucun obstacle au succès de sa négociation. Il pensa que la conduite de Sophie ressemblait à celle de toutes les jeunes personnes qui reçoivent la première visite d'un amant, et il se crut au comble de ses vœux.

M. Western s'était mis en embuscade pour saisir l'amant dès qu'il sortirait de chez sa prétendue. Le brave écuyer le trouva si content de son succès, si épris de sa fille, si enchanté de la manière dont elle l'avait reçu, qu'il se mit à sauter, à danser dans son salon et à exprimer son contentement par toutes sortes d'extravagances; il n'avait pas le moindre empire sur ses passions, et celle qui prenait de l'ascendant sur lui le portait toujours aux excès les plus ridicules.

Blifil partit, non sans avoir subi plus d'une fois les vives accolades de Western. L'écuyer alla sur-le-champ chercher sa fille, et se livra devant elle à tous les transports de la joie la plus folle; il lui dit de choisir tous les atours et tous les joyaux qu'elle pouvait désirer, et lui déclara qu'il ne voulait faire usage de sa fortune que pour la rendre heureuse. Il lui prodigua mille et mille caresses, lui donna les noms les plus tendres, et protesta qu'elle était toute sa félicité sur la terre.

Sophie voyant son père dans cet accès de tendresse dont elle ne connaissait pas positivement la cause (car de pareils accès lui étaient assez ordinaires, mais celui-ci était plus violent que tous les autres), pensa qu'elle ne trouverait jamais une aussi bonne occasion de lui faire connaître ses sentimens, du moins en ce qui concernait M. Blifil; elle prévoyait qu'elle se trouverait bientôt dans la nécessité d'en venir avec lui à une explication complète. Après l'avoir remercié de

toutes ses marques d'affection, elle ajouta avec un regard d'une douceur ineffable : — Est-il bien possible que mon père fasse consister toute sa joie dans le bonheur de sa Sophie ?

Western lui en confirma l'assurance par un gros juron, qu'il accompagna d'un baiser. Elle lui saisit la main, se jeta à ses genoux, et après les plus vives protestations d'amour filial et de soumission, elle le supplia de ne pas la rendre la plus malheureuse créature qui fût sur la terre, en la forçant à épouser un homme qu'elle détestait. — Je vous en conjure, mon père, lui dit-elle, pour vous comme pour moi, puisque vous êtes assez bon pour dire que votre bonheur dépend du mien.

— Comment?.. Quoi?.. s'écria Western, en ouvrant de grands yeux.

— O mon père! le bonheur de votre pauvre Sophie, sa vie même, son existence, dépendent de la manière dont vous accueillerez sa demande. Je ne puis vivre avec M. Blifil : me forcer à l'épouser, c'est vouloir ma mort.

— Vous ne pouvez vivre avec M. Blifil?

— Non, en vérité, mon père, je ne le puis.

— Eh bien, meurs, et va-t'en au diable! lui dit-il en la repoussant.

— Oh, mon père! s'écria Sophie en saisissant le pan de son habit; ayez pitié de moi, je vous en conjure! Ne me regardez pas ainsi ! ne me tenez pas un langage aussi cruel! Pouvez-vous voir, sans être ému, votre Sophie dans cette affreuse situation? Le meilleur des pères peut-il vouloir me briser le cœur, me faire mourir de la plus lente et la plus douloureuse de toutes les morts?

— Bah, bah! s'écria Western, fadaises, fariboles, sottises de jeune fille que tout cela ! Vous faire mourir! Sur ma foi! croyez-vous que le mariage vous tuera?

— Mon père, un tel mariage est pour moi pire que la mort. Ce n'est pas seulement de l'indifférence que j'ai pour M. Blifil, c'est de la haine et de l'horreur.

— Haïssez-le tant qu'il vous plaira ; vous l'aurez pour mari.

Et il en fit serment en termes trop grossiers pour que nous les rapportions ici. Après s'être livré à toute la violence de son caractère, il finit par dire à sa fille : — Ce mariage est une chose résolue ; et si vous n'y consentez pas, vous n'aurez pas de moi un groat, pas un seul farthing [1]. Non, quand je vous verrais mourir de faim dans la rue, je ne vous donnerais pas un morceau de pain. C'est ma résolution inébranlable. Pensez-y.

A ces mots, il tira son habit qu'elle tenait encore, avec tant de violence qu'elle tomba le visage contre terre, et il sortit de l'appartement, laissant la pauvre Sophie étendue sur le plancher.

Quand il rentra dans le salon, il y trouva Jones, qui, voyant arriver son ami les joues pâles, l'air égaré, et pouvant à peine respirer, ne put s'empêcher de lui demander la cause de ces symptômes alarmans. Western lui apprit sur-le-champ toute l'affaire, et termina son récit par des menaces terribles contre Sophie, et par des lamentations très-pathétiques sur le sort de tous les pères assez malheureux pour avoir des filles.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Jones, qui ne savait encore rien des résolutions prises en faveur de Blifil ; mais quand il eut repris quelques forces, le désespoir seul, comme il le dit ensuite, lui inspira l'idée de faire à M. Western une demande qui semblait exiger plus d'audace qu'il ne fut jamais donné à un homme d'en avoir. Il lui demanda la permission de se rendre auprès de Sophie, pour la déterminer à obéir à la volonté de son père. Quand Western aurait eu autant de clairvoyance qu'il en avait peu, la colère aurait bien pu l'aveugler en ce moment. Il remercia Jones

1. Deux monnaies de cuivre : la première n'est plus en usage. (*Note du trad.*)

de son offre obligeante et lui dit : — Vas-y, je t'en prie, vas-y, et vois ce que tu pourras faire.

Il fit ensuite les plus effroyables sermens qu'il chasserait sa fille de sa maison, si elle ne consentait pas à ce mariage.

CHAPITRE VIII.

Entrevue de Jones et de Sophie.

Jones se rendit sur-le-champ auprès de Sophie que son père avait laissée étendue sur le parquet. Quand il entra, elle se relevait les yeux en pleurs et les lèvres en sang. Il se précipita sur elle, et s'écria avec un accent de tendresse et de terreur : — Oh, ma Sophie ! quel spectacle horrible !

Elle le regarda un instant avec douceur avant de répondre, et lui dit : — Vous, ici, monsieur Jones ! Au nom du ciel, qu'y faites-vous ? Retirez-vous, je vous en supplie ; retirez-vous à l'instant même !

— Ah ! révoquez un ordre si rigoureux ; mon cœur saigne encore plus que vos lèvres. O Sophie ! avec quelle joie je verserais tout le sang de mes veines pour épargner une seule goutte du vôtre !

— Je vous ai déjà trop d'obligations, lui dit-elle ; car vous aviez, j'en suis sûre, de bonnes intentions en me sauvant la vie. Elle s'interrompit, le regarda tendrement pendant plus d'une minute, et s'écria avec l'accent du désespoir : — Ah, monsieur Jones ! pourquoi m'avoir sauvé la vie ! ma mort eût été plus heureuse pour vous et pour moi.

— Plus heureuse, répéta-t-il ; ô ciel ! les plus affreuses tortures me feraient souffrir un martyre moins cruel que la mort de Sophie ! Ah ! je ne puis prononcer ce mot terrible.... Moi qui ne vis que pour elle ! En disant ces mots,

sa voix et ses regards étaient pleins d'une tendresse inexprimable ; il prit doucement une main qu'elle ne chercha point à retirer ; à dire vrai, elle savait à peine ce qu'il faisait.

Les deux amans gardèrent quelque temps le silence ; les yeux de Jones étaient avidement fixés sur Sophie, ceux de Sophie baissés vers la terre. Enfin elle reprit assez de forces pour le prier de nouveau de se retirer, car sa perte était certaine si on les trouvait ensemble. — Oh ! monsieur Jones, ajouta-t-elle, vous ne savez pas ce qui s'est passé dans cette cruelle soirée !

— Je sais tout, ma chère Sophie ; votre père barbare m'a tout appris. C'est lui-même qui m'a envoyé près de vous.

— Mon père vous a envoyé près de moi ! répéta-t-elle. Quel songe vous abuse ?

— Plût au ciel que ce ne fût qu'un songe ! Oui, Sophie, votre père m'a envoyé ici pour plaider la cause de mon odieux rival, pour vous solliciter en sa faveur. J'aurais saisi tous les moyens d'arriver jusqu'à vous. Oh ! parlez-moi, Sophie ! Guérissez les blessures d'un cœur brisé. Jamais amour ne fut égal au mien. N'ayez pas la cruauté de me retirer cette main si douce, cette main si chère. Bientôt, peut-être, vous nous serez arrachée pour toujours. Il ne fallait, je crois, rien moins que cette cruelle occasion pour me faire oublier le respect que vous m'avez inspiré.

Elle rougit et garda un moment le silence ; puis, levant sur Jones un œil timide, elle s'écria : — Eh, monsieur que voulez-vous que je vous dise ?

— Oh ! promettez-moi seulement de ne vous donner jamais à Blifil ?

— Ne prononcez pas ce nom détesté ! soyez sûr que je ne lui donnerai rien de ce qu'il est en mon pouvoir de lui refuser.

— Puisque vous êtes si généreuse, de grace, dites un mot encore ; ajoutez que je puis espérer.



— Hélas, monsieur Jones ! où voulez-vous en venir? Quelle espérance puis-je vous donner ? Vous connaissez les intentions de mon père.

— Mais je sais aussi qu'il ne peut vous forcer à vous y soumettre.

— Et quelles seraient les suites de ma désobéissance? Ma propre ruine est ce qui m'inquiète le moins; mais je ne puis supporter l'idée de causer le malheur de mon père.

— C'est lui-même qui en est la cause, s'écria Jones, en exerçant sur vous un pouvoir que la nature ne lui a pas donné. Pensez à tout ce que j'aurai moi-même à souffrir, si je dois vous perdre, et voyez de quel côté la pitié doit faire pencher la balance.

— Que j'y pense ! reprit Sophie ; pouvez-vous imaginer que je sois assez aveugle pour ne pas voir que je ferais aussi votre malheur si je cédais à vos désirs ? C'est cette pensée qui me donne la force de vous conjurer de me fuir pour toujours, et de ne pas courir à votre perte.

— Je ne crains que de perdre Sophie. Si vous voulez m'épargner les tourmens les plus affreux, révoquez cette sentence cruelle. Non, je ne vous quitterai jamais ; non : cet effort m'est impossible.

Les deux amans, tremblans tous deux, gardèrent alors un profond silence ; Sophie hors d'état de retirer la main que Jones tenait toujours, et Jones presque aussi incapable de la retenir dans la sienne. Mais cette scène, que quelques lecteurs trouvent peut-être assez longue, fut interrompue par une autre d'un genre si différent, que nous la réserverons pour un autre chapitre.

CHAPITRE IX.

Beaucoup plus orageux que le précédent.

Avant de raconter le nouveau malheur des deux amans, il est à propos de rendre compte au lecteur de ce qui s'était passé au salon, pendant leur touchante entrevue.

Jones venait de quitter M. Western, quand la sœur de l'écuyer arriva pour apprendre ce qui s'était passé entre le père et la fille, relativement à Blifil. L'excellente dame considéra la conduite de sa nièce comme une rupture du traité par lequel elle s'était engagée à garder le secret de son amour. Elle se crut donc parfaitement libre de révéler à son frère tout ce qu'elle savait; ce qu'elle fit sur-le-champ, dans les termes les plus clairs, sans ménagemens et sans préambule. L'idée d'un mariage entre Jones et sa fille n'était jamais entrée dans la tête de M. Western, ni dans les accès les plus vifs de son affection pour ce jeune homme, ni dans des momens où le soupçon aurait été plus naturel. Il regardait l'égalité de la fortune et du rang comme aussi physiquement indispensables au mariage, que la différence des sexes, ou toute autre condition essentielle. Il n'avait pas plus de crainte que sa fille ne devînt éprise d'un homme pauvre, que d'un animal d'une autre espèce. Le récit de sa sœur fut donc pour lui un coup de foudre. Il fut d'abord hors d'état de lui répondre; la violence de sa surprise lui avait coupé la respiration. Mais il reprit bientôt haleine, et sa fureur, comme cela arrive dans d'autres cas après une interruption, n'en éclata que plus terrible. Le premier usage qu'il fit de la parole quand il l'eut recouvrée, fut de lâcher une bordée de juremens et d'imprécations; puis il courut à la hâte dans l'appartement où il s'attendait à trouver les deux amans, murmurant, ou plutôt rugissant à chaque pas, et proférant des menaces de vengeance.

Lorsque deux tourterelles, ou deux pigeons ramiers, ou, pour rendre la comparaison plus naturelle, lorsque Strephon et Philis se sont retirés dans quelque bosquet solitaire pour y jouir de la société délicieuse de l'Amour, cet enfant timide, qui ne peut jamais parler en public, et qui n'est à son aise que lorsqu'il est en tiers avec deux amans; si, lorsque tout dans la nature est serein à leurs yeux, le tonnerre déchire soudain la nue et roule en grondant à travers les cieux, la jeune fille effrayée quitte en tressaillant son banc de gazon ou son lit de mousse; la pâleur de la mort remplace subitement le vif incarnat dont l'Amour avait orné ses joues, la crainte fait trembler tout son corps, et son amant peut à peine soutenir ses membres agités.

Ou bien encore, lorsque deux voyageurs, ne connaissant pas l'esprit merveilleux de l'endroit, s'occupent à caresser ensemble une bouteille dans quelque auberge ou taverne de Salisbury, si le grand Dowdy, qui joue le rôle de *fou* aussi bien qu'aucun de ses compères celui d'*imbécille*, secoue ses chaînes et fait retentir le corridor des sons lugubres de son chant, les deux étrangers se lèvent frappés de terreur; ils cherchent un abri contre le danger qui s'approche, et si les barreaux de fer des croisées leur permettaient d'y passer, ils risqueraient leur cou pour échapper au péril [1]. De même la pauvre Sophie pâlit et trembla en entendant la voix de son père, qui arrivait en jurant, en proférant des malédictions, en éclatant en menaces contre Jones. S'il faut tout dire, Jones lui-même aurait, par quelques considérations de prudence, préféré toute autre place, si la crainte qu'il avait pour Sophie lui eût permis de songer un instant à lui-même; mais il n'avait de pensées que pour sa maîtresse. Western, ayant ouvert brusquement la porte, aperçut un objet qui suspendit un moment toute sa rage contre Jones : c'était Sophie, pâle comme la mort,

1. Allusion à une histoire de revenant de ce temps, dont le souvenir ne s'est pas conservé. (*Note du trad.*)

évanouie dans les bras de son amant. Ce spectacle tragique fit oublier à M. Western sa fureur. Il hurla pour appeler du secours, courut à sa fille, retourna à la porte pour crier qu'on apportât de l'eau, revint à Sophie, sans songer dans les bras de qui elle se trouvait, et ne se souvenant peut-être pas qu'il existât dans le monde un individu nommé Jones; car je crois que l'état où il voyait sa fille était la seule pensée qui l'occupât en ce moment.

Mistress Western et un grand nombre de domestiques accoururent au secours de Sophie, apportant de l'eau, des essences spiritueuses et tout ce qui est nécessaire en pareille occasion. On s'en servit avec succès, et au bout de quelques minutes Sophie commença à donner des signes de vie. Dès qu'elle eut recouvré la connaissance, sa femme de chambre et mistress Western l'emmenèrent hors de la chambre; la bonne dame n'en sortit qu'après avoir donné à son frère quelques avis salutaires sur les effets terribles de sa colère, ou, comme il lui plut de le dire, de sa folie. Ces bons avis furent peut-être perdus pour lui, car ils lui furent donnés en insinuations obscures, accompagnées de haussemens d'épaules et de points d'exclamations; s'il les comprit, il n'en profita guère. Délivré de ses craintes pour sa fille, il retomba dans sa frénésie et se serait précipité sur Jones si M. Supple, homme très-robuste, qui était arrivé au bruit avec les autres, n'eût employé toute sa force pour l'empêcher d'en venir à des actes d'hostilité.

Dès que Sophie fut partie, Jones s'avança de l'air le plus humble vers M. Western, que le desservant tenait dans ses bras, et le pria de se calmer, parce que tant qu'il serait dans un tel accès de colère, il lui serait impossible de lui donner aucune satisfaction.

—J'aurai satisfaction de toi! s'écria Western. Mets bas ton habit! tu n'es que la moitié d'un homme, et je te frotterai mieux que tu n'as jamais été frotté de ta vie! Et il accabla le pauvre jeune homme de ce débordement d'élégantes épithètes que les gentilshommes campagnards s'adressent

les uns aux autres quand ils sont en désaccord sur un point; il n'oublia pas non plus de l'inviter à lui baiser cette partie du corps, si souvent mise sur le tapis dans toutes les querelles qui s'élèvent dans la classe inférieure de la noblesse anglaise, aux courses de chevaux, aux combats de coqs et dans tous les endroits publics. On fait souvent aussi allusion à cette partie uniquement par plaisanterie; mais je crois qu'en général on n'en comprend pas l'esprit. Quand vous invitez quelqu'un à vous baiser le derrière, c'est parce qu'il vous a menacé auparavant de donner du pied dans le vôtre; j'ai très-bien remarqué qu'on ne se fait jamais appliquer volontairement un coup de pied dans cette partie, et que réciproquement on n'offre jamais à personne de la lui baiser. Il peut aussi paraître étonnant que parmi les milliers d'invitations obligeantes de cette espèce que doit avoir entendues quiconque a vécu avec des gentilshommes campagnards, personne, je crois, n'en ait jamais vu accepter une seule; preuve évidente de leur grossièreté; car en ville rien de plus commun que de voir les gentilshommes les plus raffinés s'acquitter tous les jours de cette cérémonie envers leurs supérieurs sans même se faire prier.

A ce torrent d'esprit, Jones répondit avec le plus grand calme: — La manière dont vous me parlez, monsieur, pourrait peut-être me faire oublier tous les motifs que j'ai de vous respecter; mais il en est un qui sera toujours présent à mon souvenir: toutes vos injures ne pourront jamais me porter à lever la main sur le père de Sophie.

Ces paroles ne firent que redoubler la rage de Western, de sorte que M. Supple pria Jones de se retirer. — Vous voyez, monsieur, lui dit-il, comme votre présence l'irrite; permettez-moi donc de vous engager à sortir. Sa colère est trop violente pour que vous puissiez entrer en explication, vous ferez mieux de mettre fin à votre visite, et d'attendre une autre occasion pour vous justifier. Jones remercia le desservant de cet avis, et se retira sur-le-champ. M. Western recouvra alors la liberté de ses mains et assez de sang-froid

pour exprimer quelque satisfaction de la contrainte qui lui avait été imposée. — Je lui aurais infailliblement brisé le crâne, dit-il ; et il eût été par trop désespérant d'être pendu pour un tel vaurien.

M. Supple triomphait du succès de ses pacifiques tentatives ; il entama sur la colère une dissertation qui aurait plutôt servi à l'exciter qu'à l'apaiser, dans quelques esprits impétueux. Il enrichit son discours de plusieurs citations précieuses tirées des anciens et particulièrement de Sénèque, qui a si bien traité ce sujet qu'un homme furieux est le seul qui puisse le lire sans plaisir et sans profit. Le docteur termina sa harangue par la fameuse histoire d'Alexandre et de Clytus : mais comme je la trouve dans mon recueil de lieux communs sous le titre *Ivresse*, je ne la reproduirai pas ici. Western ne fit aucune attention à cette histoire, ni peut-être à rien de ce que dit le desservant ; car il l'interrompit pour demander un pot de bierre, disant (ce qui est peut-être l'observation la plus vraie qu'on ait jamais faite sur cette fièvre de l'ame), que la colère dessèche le gosier. Après en avoir avalé un grand verre, il revint sur le chapitre de Jones, et annonça la résolution où il était d'aller le lendemain matin de bonne heure informer M. Allworthy de tout ce qui s'était passé. M. Supple essaya de l'en dissuader, uniquement par bonté d'ame ; mais ses discours ne produisirent d'autre effet que de provoquer une nouvelle éruption de juremens et de malédictions qui scandalisèrent les oreilles pieuses du desservant. Il n'osa pourtant pas faire de remontrances contre un privilége que M. Western réclamait en qualité d'Anglais et d'homme libre. Dans le fait le bon desservant aurait eu tort de s'en plaindre ; car, pour satisfaire son palais à la table de l'écuyer, il se condamnait au désagrément d'avoir de temps en temps les oreilles blessées. Il se consolait en songeant qu'il n'encourageait pas cette mauvaise habitude, et que Western n'en proférerait pas un jurement de moins quand même il ne mettrait jamais les pieds chez

lui. Mais, quoiqu'il fut trop poli pour censurer ce gentilhomme dans sa propre maison, il lui paya indirectement cette dette la première fois qu'il monta en chaire. Si son sermon n'opéra pas une réforme dans le caractère de l'écuyer, il fit pourtant une certaine impression sur sa conscience; à compter de ce jour, il fit exécuter très-sévèrement les lois contre les blasphémateurs [1]; de sorte que le magistrat était le seul homme de sa paroisse qui pût jurer impunément.

CHAPITRE X.

Visite de M. Western à M. Allworthy.

M. Allworthy sortait à l'instant de déjeûner avec son neveu; il était ravi du compte avantageux que ce jeune homme lui avait rendu de sa visite à Sophie; il désirait vivement ce mariage, plutôt à cause du caractère de la jeune fille, que de sa fortune: tout-à-coup arriva M. Western, et sans aucune cérémonie il commença en ces termes: — Eh bien! vous avez fait là un beau chef-d'œuvre; vous avez élevé votre bâtard pour une belle équipée! Ce n'est pas que je veuille dire que vous y ayez donné les mains; du moins, j'aime à le croire; mais je n'en suis pas moins dans de beaux draps à la maison.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur Western?

— Ce qu'il y a? en bonne conscience, je crois qu'il y en a bien assez. Ma fille est amoureuse de votre bâtard, voilà tout. Mais je ne lui donnerai pas un penny; non, pas même la vingtième partie d'un farthing de cuivre. Voilà ce que c'est que d'élever un bâtard en gentilhomme,

1. Elles condamnent à une amende. (*Note du trad.*)

et de le laisser aller dans la maison des honnêtes gens ; j'ai toujours prévu ce qui arriverait. Heureusement pour lui je n'ai pu l'attraper ; je l'aurais frotté de la bonne manière. Je lui aurais appris à venir miauler dans mes gouttières. J'aurais fait voir à ce damné de bâtard qu'un chien ne doit pas toucher au dîner de son maître. Mais il n'aura de moi ni une bouchée de viande, ni un farthing pour l'acheter ; et si ma fille veut de lui à tout prix, une chemise sera sa dot. J'aimerais mieux léguer tous mes biens à la caisse d'amortissement, dût-on les envoyer en Hanovre pour corrompre la nation.

— J'éprouve le plus grand chagrin, dit Allworthy.....

— Au diable votre chagrin ! s'écria Western ; le grand bien qu'il me fait quand j'ai perdu ma fille unique, ma pauvre Sophie, qui était la joie de mon cœur, l'espoir et la consolation de mes vieux jours. Mais, j'y suis résolu, je la chasserai de chez moi ; elle mendiera son pain, elle mourra de faim, elle crèvera dans les rues. Jamais, non jamais elle n'aura de moi un farthing. Ce drôle a toujours eu le nez bon pour flairer un lièvre au gîte ; mais je ne me doutais guère quel était le lièvre qu'il poursuivait. Ce sera le pire gibier qu'il ait trouvé de sa vie ; il n'en aura que les os et la peau, et vous pouvez le lui dire.

— J'ai peine à vous comprendre, dit Allworthy, après ce qui s'est passé entre votre fille et mon neveu pas plus tard qu'hier soir.

— Oui, Monsieur, reprit Western, c'est après tout ce qui s'est passé entre elle et lui que tout s'est découvert. M. Blifil que voilà n'était pas plus tôt parti que le bâtard rôdait dans ma maison. Je l'aimais comme chasseur, mais j'étais loin de croire qu'il braconnât sur mes terres, et que ma fille fût le gibier qu'il courait.

— En vérité, dit Allworthy, je voudrais que vous ne lui eussiez pas aussi souvent fourni l'occasion d'être près d'elle ; vous me rendrez la justice de convenir que je n'ai jamais approuvé qu'il passât chez vous une si grande partie

de son temps, quoique je n'eusse, je l'avoue, aucun soupçon de ce genre.

— Et corbleu ! qui en aurait eu ? s'écria Western. Que diable avait-elle de commun avec lui ? Il n'y venait pas pour faire l'amour; il venait pour chasser avec moi.

— Mais est-il possible, demanda Allworthy, que vous n'ayez jamais aperçu aucun symptôme d'amour entre eux, après les avoir vus si souvent ensemble ?

— Jamais de ma vie, sur toutes mes espérances de salut. Je ne l'ai pas même vu l'embrasser une seule fois. Bien loin de lui faire la cour, il parlait moins en sa présence que lorsqu'elle était absente; et quant à elle, elle lui faisait toujours moins de politesses qu'à tout autre jeune homme qui pouvait venir à la maison. Je ne suis pas plus facile à tromper qu'un autre, je vous prie d'en être bien convaincu, voisin.

Allworthy put à peine s'empêcher de rire à ces mots; mais il se fit violence; il connaissait parfaitement le cœur humain, et avait trop de savoir-vivre et de bonté d'ame pour vouloir blesser M. Western dans les circonstances où il se trouvait. Il lui demanda donc ce qu'il réclamait de lui en cette occasion.

— Je désire, dit Western, que vous empêchiez ce vaurien de venir chez moi, et je vais y retourner pour mettre la drôlesse sous les verroux; j'ai résolu de lui faire épouser M. Blifil, bon gré mal gré. En disant ces mots, il prit la main de M. Blifil, la secoua vigoureusement et jura qu'il n'aurait jamais d'autre gendre que lui. Puis il fit ses adieux. Sa maison, disait-il, était dans un tel désordre qu'il avait hâte d'y retourner pour veiller à ce que sa fille ne levât le pied. Quant à Jones, il fit le serment que s'il le surprenait chez lui, il le mettrait en état de pouvoir disputer le prix de la course au meilleur cheval hongre.

Allworthy et Blifil restés seuls gardèrent quelque temps le silence, sans autre interruption que de bruyans soupirs qu'arrachaient au jeune homme le désappointement, et plus

encore la haine; le succès de Jones l'affligeait beaucoup plus que la perte de Sophie. Enfin son oncle lui demanda ce qu'il avait dessein de faire.

— Hélas, Monsieur! peut-on demander à un amant ce qu'il fera, quand la raison et la passion lui indiquent deux partis opposés? Il n'est que trop certain qu'il suivra toujours les conseils de la dernière. La raison m'ordonne de ne plus songer à une femme qui en aime un autre, et la passion me fait espérer que son inclination pourra changer avec le temps et se déclarer en ma faveur. Il s'élève pourtant ici une objection qui devrait me faire renoncer à mes projets, si on ne pouvait la lever entièrement. Ne paraîtra-t-il pas injuste de chercher à supplanter un rival dans un cœur dont il semble être déjà en possession; mais la résolution bien arrêtée de M. Western me prouve que je ferai par là le bonheur de tous. Je préserve un père du plus grand des malheurs, et j'empêche la ruine des deux jeunes gens. Miss Western serait malheureuse sous tous les rapports: elle serait d'abord privée de la plus grande partie de sa fortune; puis la faible portion que son père ne peut lui retenir, le mendiant qu'elle épouserait l'aurait bientôt dissipée avec la coquine qu'il continue, je le sais, de voir encore. Mais ce n'est là qu'une bagatelle; car c'est bien un des hommes les plus dépravés qui soient au monde; et si mon cher oncle avait su ce que je me suis efforcé de lui cacher jusqu'ici, depuis long-temps il aurait abandonné ce misérable.

— Comment! dit Allworthy; a-t-il donc fait pire que tout ce que je sais déjà? dites-le-moi, je vous en prie.

— Non; c'est une chose passée, et peut-être s'en est-il repenti.

— Au nom de l'obéissance que vous me devez, je vous ordonne de m'expliquer ce dont il s'agit.

— Vous savez, Monsieur, que je ne vous ai jamais désobéi; mais je regrette de m'être trop avancé; on pourrait me soupçonner quelque esprit de vengeance; et le ciel

en soit béni, jamais pareil sentiment n'est entré dans mon cœur; si vous exigez que je vous informe de tout, je dois d'abord vous demander la grace du coupable.

—Je ne veux rien promettre, répliqua Allworthy; je crois lui avoir déjà témoigné assez et peut-être trop de tendresse.

— Plus qu'il ne le mérite du moins, reprit Blifil; le jour même où vous étiez dans le plus grand danger, quand toute la famille était dans les larmes, il s'enivra, chanta, fit un tapage affreux, et lorsque je lui fis sentir avec douceur l'indécence de cette conduite, il entra dans une épouvantable colère, proféra d'horribles blasphèmes, me traita de faquin et me frappa.

— Quoi! s'écria Allworthy, il osa porter la main sur vous.

— Il y a long-temps que je lui ai pardonné; je voudrais pouvoir oublier aussi aisément son ingratitude envers le plus généreux des bienfaiteurs. Cependant j'espère encore que vous lui pardonnerez, car le démon avait sans doute pris ce jour-là possession de son esprit. Dans la même soirée, tandis que M. Thwackum et moi nous prenions l'air des champs, et que nous nous félicitions des premiers symptômes favorables qu'on venait d'apercevoir dans votre maladie, nous eûmes le malheur de le surprendre avec une coquine dans une posture que la décence m'empêche de décrire. M. Thwackum, avec plus de hardiesse que de prudence, s'avança pour lui adresser des remontrances, et alors, je ne le dis qu'à regret, M. Jones tomba sur ce digne homme et le frappa avec tant de violence que je crains qu'il ne s'en ressente encore. J'ai reçu moi-même ma part des coups, en cherchant à défendre mon ancien maître; mais c'est une faute depuis long-temps pardonnée; j'ai même obtenu de M. Thwackum qu'il lui pardonnât aussi et qu'il ne vous informât point d'une aventure qui, je le craignais, aurait pu perdre M. Jones dans votre esprit. Et maintenant puisque j'ai par mégarde laissé échapper une indiscrétion, et que vous

m'avez contraint à ne vous rien cacher, permettez-moi d'implorer son pardon.

— Mon enfant, répondit Allworthy, je ne sais si je dois vous blâmer ou approuver la bonté qui vous a porté à me cacher un seul instant une pareille infamie ; où est M. Thwackum ? Je n'ai pas besoin que son témoignage me confirme le vôtre; mais je veux connaître à fond toute cette histoire, pour justifier aux yeux du monde l'exemple que je suis résolu de faire d'un pareil monstre.

On envoya chercher Thwackum. Le pédagogue ne se fit pas attendre, et confirma pleinement le rapport de M. Blifil. Il en donna même des preuves en montrant sa poitrine où l'écriture de Jones était encore lisible en caractères bleus et noirs. Il finit par déclarer à M. Allworthy qu'il l'aurait depuis long-temps informé de cette affaire, si les vives instances de M. Blifil ne l'en eussent empêché. — C'est un excellent jeune homme, ajouta-t-il; mais il porte un peu trop loin le principe de pardonner à ses ennemis.

En effet, Blifil s'était donné quelques peines pour détourner Thwackum de faire connaître cette particularité à M. Allworthy à l'instant où elle avait eu lieu; et cela par plusieurs raisons. Il savait que chez les hommes la maladie énerve souvent l'esprit et modère la sévérité. Il craignait en outre de compromettre par trop de précipitation le succès de sa calomnie : le docteur qui faisait encore au malade de fréquentes visites aurait pu remettre les faits dans leur jour véritable et découvrir ce qu'il y avait de perfide dans ses accusations.

Blifil attendit donc pour trahir le secret qu'une indiscrétion de Jones donnât lieu à de nouvelles plaintes. Une réunion de circonstances aggravantes devait assurer plus infailliblement la perte de son rival; aussi épiait-il quelque occasion semblable à celle que la fortune venait de lui offrir avec tant d'obligeance. Enfin, en obtenant de Thwackum qu'il gardât le silence, il espérait convaincre M. Allworthy de son amitié pour Jones.

CHAPITRE XI.

Chapitre court, mais capable d'émouvoir un lecteur sensible.

M. Allworthy avait pour règle de conduite de ne punir personne, de ne pas même renvoyer un domestique, pendant qu'il était en colère. Aussi résolut-il d'attendre le soir pour prononcer la sentence de Jones.

Le pauvre jeune homme parut à table comme à l'ordinaire ; mais il avait le cœur trop gonflé pour sentir de l'appétit, et les regards sévères de M. Allworthy ajoutaient encore à son chagrin. Il en conclut que M. Western lui avait appris tout ce qui s'était passé entre lui et Sophie ; mais il ne se doutait nullement de l'histoire racontée par Blifil. La plupart des circonstances en étaient fausses ; pour le reste, comme il l'avait oublié et pardonné, il croyait que ses deux antagonistes ne s'en souvenaient pas davantage. Le dîner fini et les domestiques éloignés, M. Allworthy prit la parole. Il passa en revue, dans un long discours, toutes les fautes dont Jones s'était rendu coupable, insista sur celles que cette journée venait de mettre au grand jour, et lui déclara qu'à moins qu'il ne pût s'en justifier, il était déterminé à le bannir à jamais de sa présence. Le pauvre Jones ne pouvait se défendre qu'avec beaucoup de désavantage. A peine savait-il de quoi on l'accusait ; M. Allworthy, en parlant de la scène d'ivresse pendant sa maladie, en avait supprimé par modestie tout ce qui lui était personnel, c'est-à-dire tout ce qui constituait le crime. Jones ne pouvait nier le fait matériel qui faisait le fond de l'accusation ; il avait d'ailleurs le cœur si brisé, l'esprit si abattu, qu'il ne put rien dire pour sa défense. Il reconnut qu'il avait été coupable, et comme un criminel au désespoir, s'abandonna à la merci de son juge. Il ajouta seulement que quoiqu'il eût

à se reprocher bien des folies et des sottises, il espérait n'avoir commis aucune faute qui méritât le châtiment le plus sévère qu'il pût redouter.

Allworthy lui répondit qu'il lui avait déjà trop souvent pardonné par compassion pour sa jeunesse, et dans l'espoir qu'il se corrigerait; mais que maintenant il le regardait comme un être endurci dans le vice, qu'il ne pouvait, sans se rendre coupable, protéger plus long-temps. — L'audace que vous avez eue de chercher à séduire une jeune personne, ajouta-t-il, me fait un devoir de vous punir pour sauver ma propre réputation. Le monde, qui a déjà blâmé mes bontés pour vous, pourrait croire, et même avec quelque apparence de justice, que je suis le complice d'une action aussi basse et aussi criminelle. Vous saviez toute l'horreur que m'inspire une pareille conduite, et vous ne l'auriez jamais tenue si vous aviez attaché quelque prix à mon repos, à mon honneur, à mon amitié. En vérité, jeune homme, je ne connais pas de châtiment égal à vos crimes; et je ne sais trop si je ne dois pas me reprocher ce que je veux encore faire pour vous; mais je vous ai élevé comme mon propre fils, et je ne veux pas vous jeter dans le monde sans aucunes ressources. Prenez ce portefeuille; quand vous l'ouvrirez, vous y trouverez de quoi gagner honnêtement votre vie, en y ajoutant le travail; si vous en faites un mauvais usage, je ne me croirai pas obligé de venir à votre secours; à compter d'aujourd'hui, je suis décidé à ne plus avoir aucun rapport avec vous sous aucun prétexte. Je dois vous déclarer encore que de toutes vos fautes, aucune ne m'inspire plus de ressentiment que vos indignes procédés pour ce bon jeune homme (il voulait parler de M. Blifil), qui vous a toujours traité avec tant de tendresse et de générosité.

Ces derniers mots pleins d'une si cruelle amertume firent verser à Jones un torrent de larmes : il semblait avoir perdu la parole et le mouvement. Il se passa quelque temps avant qu'il fût en état d'obéir à l'ordre péremptoire que lui donna Allworthy de se retirer de sa présence. Enfin il en trouva

la force, et il sortit après lui avoir baisé les mains avec une douleur non moins difficile à feindre qu'à décrire.

Le lecteur ne blâmera point la rigueur de la sentence de M. Allworthy, en considérant sous quel aspect Jones devait paraître à ses yeux. Cependant, soit par un excès de sensibilité, soit par des motifs moins excusables, tout le voisinage condamna cette juste sévérité comme un acte de barbarie. Les mêmes personnes qui avaient déclamé contre l'indulgence et la bonté qu'il montrait pour un bâtard qui passait généralement pour son fils, se récrièrent alors contre la dureté avec laquelle il le chassait de chez lui. Les femmes surtout prirent unanimement le parti de Jones, et firent courir plus d'histoires à ce sujet, que je n'ai de place dans ce chapitre pour les rapporter. Il est une circonstance que je ne dois pas omettre; tout en censurant M. Allworthy, on ne fit aucune mention de la somme contenue dans le papier qu'il avait remis à Jones, et qui ne s'élevait pas à moins de cinq cents livres sterling. Le bruit général était même qu'il avait été inhumainement chassé de la maison de son père sans un farthing, quelques-uns ajoutaient même tout nu.

CHAPITRE XII.

Epitres amoureuses, etc.

Jones reçut l'ordre de quitter la maison sur-le-champ : on le prévint que ses habits et ses autres effets lui seraient envoyés dans l'endroit qu'il désignerait. Il partit donc, et marcha pendant un mille environ sans s'inquiéter de rien, sans savoir même où il allait. Enfin, arrêté par un ruisseau, il se jeta sur l'herbe qui tapissait la rive, et ne put retenir cette exclamation qui n'était pas sans amertume : Mon

père assurément ne me refusera pas cette place pour me reposer. Il se livra ensuite sans réserve à tout l'excès de sa douleur; il s'arracha les cheveux; chacun de ses gestes révélait l'égarement de la folie, de la rage ou du désespoir. Les premiers transports apaisés, il revint insensiblement à lui. Son chagrin changea de cours et s'adoucit; il retrouva même assez de sang-froid pour réfléchir au parti qu'il avait à prendre dans sa déplorable situation. Ce qui le tourmentait le plus, c'était la conduite qu'il devait tenir par rapport à Sophie. L'idée de la quitter lui déchirait le cœur; mais celle de causer sa ruine, de la réduire à la mendicité, lui était plus odieuse encore. Quand même le violent désir de la posséder aurait pu le réconcilier un instant avec cette dernière pensée, était-il certain qu'elle payât d'un si grand sacrifice le plaisir de répondre à ses vœux? Le ressentiment de M. Allworthy, et la crainte de troubler encore son repos étaient autant de nouveaux obstacles. Enfin l'impossibilité apparente de réussir, quand même il n'écouterait aucune de ces considérations, vint à son secours. L'honneur, soutenu par le désespoir, par la reconnaissance pour son bienfaiteur, et par un amour véritable pour sa maîtresse, l'emporta sur l'ardeur de ses désirs, et il résolut de quitter Sophie plutôt que de la pousser à sa perte. Ceux qui n'ont pas encore éprouvé de pareilles émotions auront peine à concevoir avec quelle rapidité il sentit le sang circuler dans ses veines, quand il réfléchit à cette victoire remportée sur sa passion. Son orgueil en fut si agréablement flatté, qu'il jouit un moment peut-être d'un bonheur parfait; mais Sophie se représenta bientôt à son imagination, et ce souvenir mêla à la joie de son triomphe ces angoisses amères que doit éprouver un conquérant généreux quand il contemple les monceaux de victimes dont le sang a payé ses lauriers; mille pensées amoureuses avaient été immolées par le vainqueur. Cependant, résolu de suivre les pas de l'honneur, ce géant, comme l'appelle le poète gigantesque Lee, il se décida à faire ses adieux à

Sophie, et s'achemina vers une maison peu éloignée, où il demanda une plume, de l'encre, du papier, et écrivit ce qui suit :

« Madame,

« Si vous réfléchissez à tout ce qu'il y a d'affreux dans ma situation, je suis sûr que votre bon cœur excusera les incohérences et les bizarreries que peut contenir cette lettre; mais ce que je vous écris coule d'un cœur trop plein pour que mes expressions puissent conserver quelque mesure.

« J'ai résolu, Madame, d'obéir à vos ordres en fuyant pour toujours votre aimable présence. Ils sont cruels, ces ordres; mais j'accuse la fortune et non ma Sophie de la barbarie qui les a dictés. La fortune et votre propre salut vous font une nécessité d'oublier un misérable tel que moi. Soyez-en sûre, je renfermerais mes souffrances en moi-même, si je pouvais supposer qu'elles fussent toujours ignorées de vous. Je connais la sensibilité de votre cœur, et je voudrais pouvoir vous épargner la peine que vous fait toujours ressentir l'infortune d'autrui. Ah ! que tout ce que vous pourrez apprendre de mon cruel destin ne vous cause pas un seul instant d'affliction. Je vous ai perdue, que m'importe le reste !

« O Sophie ! il est cruel de vous quitter; plus cruel encore de vous conseiller l'oubli; mais l'amour le plus pur m'en fait un devoir. Pardonnez-moi si j'ose supposer que mon souvenir puisse troubler votre repos; si cette gloire m'était réservée dans mon infortune, sacrifiez-moi à votre tranquillité. Persuadez-vous que je ne vous ai jamais aimée; ou plutôt songez combien peu je vous mérite; méprisez un présomptueux qui ne saurait être trop sévèrement puni. — Je suis hors d'état d'en dire davantage — ; puissent les anges gardiens vous protéger à jamais ! »

Jones chercha de la cire dans ses poches; mais il n'en trouva point; elles étaient même entièrement vides; car,

dans ses frénétiques transports, il avait jeté loin de lui tout ce qu'elles contenaient, même le portefeuille qu'il avait reçu de M. Allworthy ; il ne l'avait pas encore ouvert, et il y songea pour la première fois en ce moment. Il demanda un pain à cacheter pour fermer la lettre sans cire ; il retourna sur le bord du ruisseau chercher ce qu'il avait perdu. Chemin faisant il rencontra Georges, son ancien ami, qui s'affligea vivement avec lui de son infortune ; le bruit s'en était déjà répandu dans tout le voisinage. Le garde-chasse informé par Jones de la perte qu'il avait faite l'accompagna jusqu'au ruisseau ; ils examinèrent avec soin jusqu'à la plus petite touffe d'herbe, dans tous les endroits où Jones avait été, et même dans ceux dont il n'avait point approché. Leurs recherches furent inutiles, ils ne trouvèrent rien ; les objets perdus étaient pourtant encore dans la prairie ; mais ils ne les cherchèrent pas dans la seule place où il eût été possible de les découvrir, c'est-à-dire dans les poches de George : il les avait trouvés quelques minutes auparavant, et voyant quelle en était la valeur, les avait confisqués à son profit. Le garde-chasse mit autant de soin à chercher les objets perdus, que s'il avait eu quelque espoir de les retrouver ; il engagea Jones à se rappeler s'il n'avait pas été ailleurs. — Certainement, ajouta-t-il, si vous aviez perdu ici il y a si peu de temps ce que nous y cherchons, nous l'aurions déjà trouvé : personne n'a l'habitude de traverser un champ. En effet c'était par un grand hasard que George y avait passé lui-même en allant tendre des pièges à des lièvres qu'il devait vendre le lendemain matin à un marchand de volaille de Bath.

Jones renonça à tout espoir de retrouver ce qu'il avait perdu, et cessa presque d'y songer. Se tournant vers George, il lui demanda avec chaleur s'il voulait lui rendre le plus grand service du monde. —Vous savez, Monsieur, lui répondit George en hésitant un peu, que vous pouvez m'ordonner tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire. Je désire ardemment de pouvoir vous obliger. Dans le fait, cette

question l'inquiétait un peu ; à force de vendre du gibier, il avait amassé quelque argent au service de M. Western, et il craignait que Jones n'eût envie de lui emprunter une bagatelle : mais il fut bientôt tiré de cette inquiétude par la prière que lui fit notre héros de se charger d'une lettre pour Sophie ; il y consentit avec grand plaisir. Je crois qu'il y avait peu de services qu'il n'eût volontiers rendus à M. Jones ; car il était aussi reconnaissant qu'il pouvait l'être, et aussi honnête homme que le sont généralement ceux qui préfèrent l'argent à tout. Ils tombèrent d'accord que c'était par l'entremise de mistress Honorée que la lettre devait parvenir à Sophie. Puis ils se séparèrent. Le garde-chasse retourna chez M. Western ; Jones se rendit dans un cabaret à un demi-mille de distance, pour y attendre le retour de son messager.

George ne fut pas plus tôt arrivé chez son maître, qu'il rencontra mistress Honorée. Après l'avoir sondée par quelques questions préalables, il lui remit la lettre adressée à sa maîtresse, et en reçut de son côté une autre de Sophie, qu'elle avait portée toute la journée dans son sein, et qu'elle désespérait presque de trouver le moyen de faire parvenir. Le garde-chasse tout joyeux se hâta de retourner au rendez-vous. Jones, en possession de la lettre de Sophie, se retira sur-le-champ, rompit le cachet avec empressement et lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Il m'est impossible de vous dépeindre mes émotions depuis notre dernière entrevue. La modération avec laquelle vous avez supporté, par égard pour moi, les cruelles insultes de mon père, m'a inspiré une reconnaissance que je ne rougirai jamais d'avouer. Vous connaissez son caractère, évitez sa présence encore par égard pour moi. Je voudrais avoir des consolations à vous donner ; mais croyez que la dernière violence pourra seule me contraindre à donner ma main et mon nom à un homme que vous seriez affligé d'en voir le possesseur. »

Jones lut cent fois cette lettre et la couvrit de baisers. Sa passion ralluma tous ses désirs; il se repentit de la lettre qu'il avait écrite à Sophie et plus encore de celle qu'il venait d'écrire et d'envoyer à M. Allworthy pendant l'absence de son messager, et dans laquelle il lui avait solennellement promis de ne plus songer à son amour. Pourtant, quand il reprit un peu de sang-froid, il s'aperçut que la réponse de Sophie ne pouvait améliorer ni changer sa situation; seulement elle lui donnait une faible lueur d'espérance pour l'avenir et semblait lui garantir la fidélité de sa maîtresse. Il reprit donc sa première résolution, fit ses adieux à George, et partit pour une ville située à cinq milles environ où il avait prié M. Allworthy de lui envoyer ses effets, s'il n'avait pas révoqué sa sentence.

CHAPITRE XIII.

Conduite de Sophie, qui ne sera blâmée d'aucune personne de son sexe capable de se conduire comme elle. — Discussion d'un point épineux devant le tribunal de la conscience.

Sophie avait passé les dernières vingt-quatre heures d'une manière peu agréable. Pendant une bonne partie de ce temps, sa tante lui avait prêché la prudence, lui recommandant l'exemple du beau monde, où, suivant la bonne dame, on ne faisait plus que rire de l'amour, où le mariage était pour les femmes ce que sont pour les hommes les emplois publics, un moyen de faire fortune et de s'avancer dans le monde. C'était sur ce texte que, durant plusieurs heures, mistress Western avait déployé son éloquence.

Ces leçons prudentes, peu d'accord d'ailleurs avec le goût et les inclinations de Sophie, lui étaient pourtant moins à charge que ses propres pensées qui l'occupèrent

toute la nuit, et ne lui permirent pas de fermer l'œil un seul instant. Mais quoiqu'elle ne trouvât dans son lit ni sommeil ni repos, elle n'avait aucune raison pour le quitter, et son père l'y trouva à son retour de sa visite à Allworthy, vers dix heures du matin. Il monta sur-le-champ dans sa chambre, ouvrit la porte, et voyant qu'elle n'était pas encore levée, il s'écria : Oh ! je vous retrouve donc ici ! Bien ! j'aurai soin que vous n'en sortiez pas ! Il ferma ensuite la porte, et en remit la clef à Honorée, avec des instructions rigoureuses, lui promettant une bonne récompense si elle les exécutait fidèlement, et la menaçant de la punition la plus sévère si elle trahissait sa confiance. La consigne d'Honorée était d'empêcher sa maîtresse de sortir de sa chambre, de n'y laisser entrer que sa tante, et cependant de lui donner tout ce qu'elle pourrait désirer à l'exception de trois choses : papier, plume et encre. Il ordonna à sa fille de s'habiller et de descendre pour le dîner. Elle obéit, resta à table le temps d'usage, et fut reconduite dans sa chambre.

Dans la soirée, la geôlière Honorée apporta la lettre qu'elle avait reçue du garde-chasse. Sophie la lut avec attention deux ou trois fois; puis elle se jeta sur son lit, et versa un torrent de larmes. Honorée, fort étonnée de son affliction, ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Sophie, après avoir été quelque temps sans lui répondre, se leva tout-à-coup, saisit la main de sa suivante, et s'écria : — O Honorée ! je suis perdue !

— A Dieu ne plaise ! dit la soubrette; mais je voudrais avoir brûlé cette lettre au lieu de vous la donner. A coup sûr, je croyais que ce serait pour vous une consolation, sans quoi je l'aurais envoyée au diable plutôt que d'y toucher.

—Vous êtes une bonne fille, Honorée, reprit Sophie, et il est inutile de chercher plus long-temps à vous cacher ma faiblesse : j'ai follement donné mon cœur à un homme qui m'a abandonnée.

— Se peut-il ! est-ce M. Jones ? demanda Honorée.

— Oui, répondit Sophie; il me dit adieu pour toujours dans cette lettre, et il m'engage à l'oublier. Aurait-il pu m'exprimer un tel désir s'il m'avait aimée? Aurait-il pu concevoir une telle pensée? Aurait-il pu tracer ces mots?

— Non certainement, Madame; et à coup sûr, si le plus bel homme de l'Angleterre m'engageait à l'oublier, je le prendrais au mot. Sur ma foi, vous lui avez fait trop d'honneur de songer à lui. Une jeune dame qui peut choisir entre tous les jeunes gens du pays! Et, assurément, si je puis avoir la présomption de vous donner ma pauvre opinion, voilà le jeune M. Blifil qui est né de parens honnêtes; il sera un jour un des plus riches propriétaires des environs; c'est, dans ma pauvre petite opinion, un jeune homme bien plus beau et bien mieux élevé. D'ailleurs il est d'un caractère tranquille; personne ne peut en dire du mal; on ne le voit pas courir après des coquines déguenillées; et l'on ne peut lui mettre aucun bâtard sur le dos. L'oublier!... En vérité, je ne suis pas assez dénuée de ressources pour qu'un homme me prie deux fois de l'oublier Si le plus beau de ceux qui portent des chapeaux me faisait un tel affront, il ne me reverrait de sa vie, je le jure, quand même il n'existerait pas un autre jeune homme dans tout le royaume. Et, comme je vous le disais, il y a le jeune M. Blifil....

— Ne prononcez pas ce nom détesté! s'écria Sophie.

— Eh bien, Madame, continua Honorée, s'il n'est pas à votre goût, il ne manque pas de jeunes gens beaux et bien tournés qui ne demanderont pas mieux que de vous faire la cour, s'ils avaient le moindre encouragement. Je suis sûre qu'il n'y a pas un seul jeune homme dans ce comté et dans le comté voisin qui ne vous fît sur-le-champ des propositions de mariage, si vous aviez seulement l'air de vous en soucier.

— Pour qui me prenez-vous donc, s'écria Sophie, pour m'étourdir de pareilles sottises? Je déteste tous les hommes.

— A coup sûr, Madame, dit la soubrette, vous devez les

avoir en horreur. Être si indignement traitée par un pareil misérable! un bâtard! un mendiant!...

— Point de blasphèmes! comment osez-vous me parler de lui avec si peu de respect? Indignement traitée!.. Non, non! son cœur a saigné en m'écrivant ces mots; et il a plus souffert en traçant ces lignes, que moi en les lisant. Il a le courage d'un héros et la bonté d'un ange. J'ai honte de la faiblesse de ma passion, puisque j'ai pu blâmer ce que je devais admirer. Il n'a rien fait que par amour pour moi, Honorée; il s'immole à mon intérêt, et il me sacrifie en même temps. La crainte de causer ma ruine l'a jeté dans ce désespoir.

— Je suis charmée de vous voir prendre cela en considération, dit Honorée; car, à coup sûr, ce serait votre ruine que donner votre cœur à un homme sans asile, et qui ne possède pas un farthing au monde.

— Sans asile! s'écria Sophie; comment! Que voulez-vous dire?

— Oui, Madame, dès que monsieur Allworthy a su par mon maître que monsieur Jones avait osé vous faire la cour, il l'a mis à la porte, nu comme la main.

— Ah! s'écria Sophie; et c'est moi qui suis la cause de son malheur! Mis à la porte! vite, Honorée, prenez tout l'argent que je possède; prenez mes bagues, ma montre, portez-lui tous mes bijoux! Partez; cherchez-le sur-le-champ!

— Pour l'amour du ciel, Madame, songez donc que si mon maître s'aperçoit de la disparition de vos joyaux, il m'en rendra responsable. Permettez-moi donc de vous prier de ne pas vous en défaire. D'ailleurs, en bonne conscience, je crois que c'est bien assez de lui donner votre argent; mon maître, au moins, n'en saura jamais rien.

— Eh bien, prenez jusqu'au dernier farthing, s'écria Sophie, et portez-le-lui sur-le-champ. Cherchez-le, partez, ne perdez pas un instant!

Mistress Honorée exécuta les ordres de sa maîtresse, et remit à George, qu'elle trouva dans la cuisine, une bourse contenant seize guinées : c'était tout ce que possédait Sophie ; son père était fort libéral envers elle ; mais elle était trop généreuse pour être riche. La bourse reçue, George se mit en marche vers le cabaret où il devait trouver Jones. Chemin faisant, il réfléchit s'il ne ferait pas main basse sur cet argent comme sur le premier. A cette idée, sa conscience se révolta et lui reprocha son ingratitude pour son bienfaiteur. A quoi son avarice répondit, que sa conscience aurait dû s'alarmer quand il avait privé le pauvre Jones de ses cinq cents livres sterling, et qu'après avoir pris tranquillement son parti sur une affaire bien plus importante, c'était un acte d'absurdité ou d'hypocrisie que d'affecter des scrupules pour une bagatelle. La conscience, en avocat habile, répliqua qu'il fallait distinguer entre le manque de foi absolu, comme dans le cas présent où l'argent lui avait été remis pour une destination fixe, et la simple action de cacher ce qu'on avait trouvé. L'avarice tourna cette distinction en ridicule et soutint fortement qu'une fois qu'on avait renoncé à toute prétention à l'honneur et à la vertu, il n'y avait aucune raison pour y revenir. En un mot, la pauvre conscience aurait certainement eu le dessous dans cette querelle, si la crainte ne fût venue à son secours et n'eût représenté avec force que la distinction entre les deux cas consistait dans le plus ou moins, non pas d'honneur, mais de sûreté. S'approprier les cinq cents livres trouvées, n'exposait qu'à très peu de risque; mais retenir les seize guinées confiées, c'était courir le danger d'être découvert. Aidée par le renfort que lui avait amené la crainte, la conscience remporta une victoire complète dans le cœur du garde-chasse, et l'obligea, après quelques complimens sur son honnêteté, à remettre la bourse à Jones.

CHAPITRE XIV.

Petit chapitre contenant une conversation entre M. Western et sa sœur.

Mistress Western avait été absente toute la journée. En rentrant elle rencontra son frère et lui demanda des nouvelles de Sophie.

—Tout est en sûreté, lui dit-il; je l'ai enfermée dans sa chambre et Honorée en garde la clef.

En prononçant ces paroles, il paraissait tout fier de sa prudence et de sa sagacité, et s'attendait sans doute aux félicitations de sa sœur; mais il fut bien trompé dans cette attente, quand elle s'écria du ton le plus dédaigneux: — En vérité, mon frère, vous êtes le plus simple des hommes! Pourquoi ne me pas laisser le soin de traiter cette affaire avec ma nièce? A quoi bon vous en mêler? Tout ce que je pouvais avoir déjà gagné en m'épuisant la poitrine, vous me l'avez fait perdre. Les maximes de prudence dont j'avais essayé de munir son esprit, vous l'avez excitée à les rejeter. Grace au ciel, mon frère, nous autres Anglaises nous ne sommes pas esclaves. On ne nous tient pas sous des verrous comme les Espagnoles et les Italiennes. Nous avons droit à la liberté aussi bien que vous-mêmes. Il faut nous convaincre par le raisonnement et la persuasion, et non vouloir nous gouverner par la force. J'ai vu le monde, mon frère, et je sais de quels argumens faire usage. Si votre folie ne fût venue à la traverse, j'avais déterminé ma nièce à se conduire d'après ces règles de prudence et de discrétion que je lui ai enseignées autrefois.

— Vous allez voir, s'écria Western, que c'est encore moi qui ai tort.

— Mon frère, répondit la dame, vous n'avez tort que lorsque vous vous mêlez d'affaires qui sont au-dessus de votre portée. Vous devez convenir que je connais le monde,



et il est fâcheux que ma nièce n'ait pas toujours été confiée à mes soins. C'est en vivant avec vous qu'elle a pris ces idées romanesques d'amour et toutes ces balivernes.

— Vous ne vous imaginez pas, j'espère, que je lui aie appris de pareilles sottises?

— Votre ignorance, mon frère, l'emporte presque sur ma patience, comme le dit le grand Milton [1].

— Au diable Milton ! s'écria Western ; s'il avait l'impudence de me parler ainsi en face, tout grand qu'il est, je lui ferais sentir mon poing. De la patience ! Ah sur ce point-là, ma sœur, j'en ai besoin plus que personne, pour souffrir que vous me traitiez comme un grand flandrin d'écolier. Vous vous imaginez sans doute qu'on ne peut avoir d'esprit sans avoir été à la cour? Corbleu ! le monde est dans de beaux draps, si nous sommes tous des sots à l'exception d'un tas de têtes rondes [2] et de rats de Hanovre ! J'espère que le temps approche où nous leur ferons voir que ce sont eux qui sont des sots, et chacun jouira de ce qui lui appartient. Oui, j'espère le voir avant que ces rats de Hanovre aient mangé tout notre blé, et ne nous aient laissé que des navets pour toute nourriture.

— En vérité, mon frère, dit mistress Western, vos discours sont au-dessus de mon intelligence. Je ne comprends rien à votre jargon de navets et de rats de Hanovre.

— Je crois bien que vous n'avez guère envie de me comprendre, s'écria son frère ; mais n'importe, l'intérêt du pays peut l'emporter un jour ou l'autre.

— Je voudrais, dit la sœur, vous voir songer un peu plus à l'intérêt de votre fille ; car, croyez-moi, elle est plus en danger que la nation.

1. Si le lecteur cherche ce passage dans Milton, il pourra bien perdre patience. (*Note de l'auteur.*)

2. Terme de mépris appliqué aux républicains anglais, du temps de Charles I[er], parce qu'ils portaient les cheveux coupés très court, et qu'on continua ensuite aux partisans de la maison de Hanovre appelée au trône d'Angleterre en 1688. (*Note du trad.*)

— Et tout à l'heure vous me reprochiez le soin que je prenais d'elle, et vous vouliez seule en être chargée !

— Si vous me promettez de ne plus vous en mêler, dit la dame, je consens encore à m'en occuper par égard pour ma nièce.

— A la bonne heure, répondit Western ; vous savez que j'ai toujours pensé que les femmes s'entendent beaucoup mieux que nous à mener les femmes.

Mistress Western se retira en murmurant, avec un air de dédain, quelques mots sur les femmes et sur le gouvernement de la nation. Elle se rendit sur-le-champ dans l'appartement de Sophie, qui, après un jour de réclusion, fut remise en liberté.

LIVRE SEPTIÈME.

Contenant trois jours.

CHAPITRE I.

Comparaison entre le monde et le théâtre.

Le monde a été souvent comparé à un théâtre; de grands écrivains et des poètes ont considéré la vie humaine comme un grand drame, semblable, jusque dans ses moindres détails, à ces représentations théâtrales dont Thespis fut, dit-on, l'inventeur, et qu'ont accueillies les applaudissemens de tous les peuples civilisés. Cette comparaison a été poussée si loin, elle est devenue si générale, que quelques expressions propres au théâtre, et dans le principe appliquées au monde par métaphore, sont employées de nos jours indifféremment et dans le sens littéral, pour tous deux. Ainsi les mots *scène* et *théâtre*, par suite de l'usage commun qu'on en a fait, nous sont devenus aussi familiers, entendus de la vie en général, qu'appliqués exclusivement aux représentations théâtrales; et lorsqu'il est question de ce qui se passe derrière le rideau, nos pensées se dirigent vers le palais de Saint-James, plutôt que vers le théâtre de Drury-Lane. Cette particularité s'explique aisément si l'on considère que le théâtre n'est autre chose que la représentation, ou, comme dit Aristote, l'imitation de la réalité. Peut-être de-

vrions-nous de grands éloges à ceux qui, par leurs écrits, ou par leur jeu, ont su imiter la nature au point de faire prendre leurs copies pour les originaux. Mais nous ne sommes guère portés à les admirer; nous les traitons d'ordinaire comme les enfans traitent leurs jouets, et nous trouvons beaucoup plus de plaisir à les siffler qu'à rendre hommage à leurs talens.

D'autres raisons nous ont encore portés à trouver cette analogie entre le monde et le théâtre. Quelques personnes ont envisagé la plupart des hommes comme des acteurs jouant un rôle qui ne leur appartient pas plus que n'appartient à l'acteur le titre du roi qu'il représente. Ainsi l'on peut dire que l'hypocrite est un acteur; les Grecs n'avaient qu'un seul nom pour tous les deux.

La courte durée de la vie a aussi donné lieu à cette comparaison. L'immortel Shakspeare n'a-t-il pas dit ?

« L'homme est un pauvre acteur arrivant sur la scène,
Il y marche un instant, s'agite, se démène,
Et l'on n'en parle plus. »

Je demande pardon au lecteur de lui avoir cité un poète aussi connu; je vais, pour le dédommager, lui citer de beaux vers que peu de personnes ont peut-être lus. Ils sont tirés d'un poème intitulé *La Divinité*, publié il y a environ neuf ans, et depuis long-temps oublié, ce qui prouve qu'il en est des livres comme des hommes : les bons ne survivent pas toujours aux mauvais.

« La naissance d'un peuple et la chute d'un roi,
Les crimes, les vertus, tout prend sa source en toi [1].
Le théâtre du temps, vaste et splendide arène,
Nous offre maint héros tour à tour sur la scène;
La pompe suit leurs pas, devant eux tout frémit;
Un chef triomphe ici, plus loin un roi périt;

1. La Divinité. (*Note de l'auteur.*)

Tous s'acquittent d'un rôle assigné par toi-même ;
Leurs désirs effréués et leur orgueil extrême,
Toutes leurs passions te servent d'instrumens.
On les voit au grand jour briller quelques momens;
Mais la main fait un geste, et l'on voit disparaître
Ces fantômes divers que ta voix a fait naître.
O prestige trompeur ! il n'en est rien resté
Que le souvenir seul, qui dit : Ils ont été. »

Dans toutes ces comparaisons cependant, comme dans toutes celles qu'on a pu faire de la vie avec le théâtre, c'est la scène qui a fourni toujours le point de ressemblance. Personne, si je m'en souviens, n'a jamais songé aux spectateurs de ce grand drame. Mais comme la nature représente souvent quelques-unes de ses merveilles devant une foule nombreuse, pourquoi ne pas comparer entre eux les acteurs aussi bien que les spectateurs? Dans ce vaste théâtre du temps sont assis les amis et les critiques; on y entend à la fois des battemens de mains et des bravos, des huées et des sifflets; accompagnement ordinaire d'une représentation au théâtre royal de Drury-Lane.

Prenons un exemple : examinons, je suppose, quelles seront les impressions du public à la scène tracée par la nature dans le douzième chapitre du livre précédent, quand George met dans sa poche les cinq cents livres de son ami, de son bienfaiteur. A la vue de ce trait infame, les spectateurs de la troisième galerie [1] poussent des vociférations, et épuisent leur vocabulaire d'injures. Si nous descendons à la seconde galerie, nous y trouvons les mêmes sentimens d'horreur, mais exprimés avec moins de bruit et de grossièreté. Les bonnes femmes y donnent le garde-chasse au diable, et quelques-unes s'attendent même à voir arriver le Seigneur à pied fourchu pour emporter sa proie. Le parterre, suivant sa coutume, est sans doute divisé. Ceux qui aiment les vertus héroïques, et qui ne veulent que des ca-

1. Ce qu'on appelle en France le paradis. (*Note du trad.*)

ractères parfaits, ne peuvent souffrir qu'on mette sous leurs yeux de pareilles scélératesses, sans en faire aussitôt une justice exemplaire; quelques amis de l'auteur s'écrient : « Faites attention, Messieurs; cet homme est un scélérat, d'accord; mais c'est la nature même; » et tous les jeunes critiques du siècle, les commis, les apprentis, etc., répondent que c'est une vilaine nature, et se mettent à siffler. Les loges se conduisent avec leur politesse accoutumée : la plupart des habitués s'occupent d'autre chose; dans le petit nombre de ceux qui donnent quelque attention à la scène, les uns s'écrient que George est un coquin; les autres refusent d'émettre leur opinion avant d'avoir entendu celle des aristarques.

Pour nous qui sommes admis derrière le rideau de ce grand théâtre de la nature (et nul écrivain, s'il n'a pas ce privilége, ne doit se mêler de composer autre chose que des dictionnaires et des traités d'orthographe), nous pouvons blâmer l'action, sans concevoir une haine absolue pour son auteur. Peut-être la nature ne l'a-t-elle pas destiné à jouer un rôle odieux dans tous ses drames. Et c'est en cela surtout que la vie ressemble exactement au théâtre; c'est souvent le même acteur qui représente un scélérat et un héros; et le personnage qui aujourd'hui excite votre admiration, demain peut-être n'inspirera que du mépris. Si Garrick, que je regarde, dans la tragédie, comme le plus grand acteur que le monde ait jamais produit, descend quelquefois jusqu'à jouer le rôle de fou, le grand Scipion et le sage Lœlius en firent autant, suivant Horace, il y a bien des années; Cicéron dit même qu'ils se livraient à des actes d'une puérilité incroyable. Il est vrai que, comme mon ami Garrick, ils ne jouaient le rôle de fou que pour s'amuser; mais combien de fameux personnages ont joué le même rôle dans une foule de circonstances de leur vie avec tant de franchise qu'on pouvait douter s'ils étaient dominés par la sagesse ou par la folie, s'ils avaient droit aux applaudissemens ou aux sifflets, à l'admiration ou au mépris, à l'amour ou à la haine du genre

humain. Ceux qui ont passé quelque temps derrière le rideau de ce grand théâtre, et qui connaissent les déguisemens divers qu'on y prend, et même les bizarreries et les caprices des passions, qui sont les directrices du spectacle (car la raison, qui en a obtenu le privilége, ne s'en mêle que rarement) ; ceux-là, dis-je, ont sans doute appris le sens du *nil admirari* d'Horace, ce qui veut dire en bon anglais, que nous ne devons nous ébahir de rien. Une seule action blâmable ne donne pas à un homme le caractère d'un réprouvé, pas plus qu'un seul rôle mal joué ne fait un méchant acteur. Les passions, comme les directeurs d'un spectacle, forcent souvent les hommes à jouer certains rôles, sans leur demander avis, et quelquefois sans consulter la nature de leurs talens. Il résulte de là que les hommes, comme les acteurs, peuvent trouver fort mauvais le rôle qu'ils jouent, et souvent même le vice ne sied pas mieux à la physionomie de certaines personnes que le rôle odieux d'Iago ne conviendrait à la figure honnête de M. William Mills.

En dernière analyse, l'homme impartial et d'un jugement sain ne se presse jamais de condamner. Il peut blâmer un défaut et même un vice, sans se mettre en fureur contre le coupable. C'est la même folie, la même puérilité, le même manque de savoir-vivre et de bonté d'ame, qui font pousser toutes les clameurs dans le monde et sur le théâtre. Les hommes les plus méprisables sont en général ceux qui ont le plus souvent à la bouche les mots de coquin et de scélérat, et les êtres les plus corrompus sont les premiers, dans le parterre, à crier à l'indécence !

CHAPITRE II.

Conversation de Jones avec lui-même.

Jones reçut le lendemain matin de bonne heure les effets qu'il avait laissés chez M. Allworthy, avec la réponse suivante à sa lettre :

« Monsieur,

« Mon oncle m'ordonne de vous informer que ne s'étant déterminé à prendre des mesures de rigueur envers vous, qu'après les plus mûres réflexions et les preuves les plus complètes de votre indignité, il ne vous sera jamais possible de faire changer sa résolution. Il est fort surpris de la présomption avec laquelle vous dites que vous renoncez à toute prétention sur une jeune dame placée par sa naissance et sa fortune dans un rang si supérieur au vôtre. Enfin, il me charge de vous dire que la preuve d'obéissance qu'il exige de vous, c'est que vous quittiez sur-le-champ ce pays. Je ne puis terminer cette lettre sans vous donner en bon chrétien le conseil de réformer votre vie. Que la grace du ciel vous vienne en aide, ce sera toujours la fervente prière de votre très-humble serviteur,

« W. Blifil. »

Mille passions contraires agitèrent le cœur de notre héros à la lecture de cette épître ; mais la douleur finit par l'emporter sur l'indignation et la colère ; un torrent de larmes vint à son secours et empêcha probablement que son infortune ne lui fît perdre l'esprit, ou ne lui brisât le cœur ; mais bientôt il rougit de sa faiblesse, et se levant tout-à-coup, il s'écria : — Eh bien, je donnerai à M. Allworthy la seule preuve d'obéissance qu'il exige de moi ; je partirai à l'instant même. — Mais où aller ? — la fortune en décidera. Puisque personne ne prend intérêt à un malheureux comme

moi, peu m'importe mon sort? Dois-je me mettre en peine de ce que nul autre.... — Mais non... il est un ange sur la terre qui s'occupe de moi, — une femme qui a plus de prix à mes yeux que le monde entier! Je puis, je dois penser que ma Sophie n'est pas indifférente à ce que je deviendrai. M'éloignerai-je donc de cette amie? Et quelle amie!.. Ne resterai-je pas près d'elle? — Mais comment puis-je m'en rapprocher? Ai-je la moindre espérance de jamais la revoir, quand même ses désirs répondraient aux miens, sans l'exposer au courroux de son père? — Et pourquoi? Qui! moi! la solliciter de consentir à sa ruine? Voudrais-je que ma passion lui coûtât si cher? Me cacherai-je dans les environs, en embuscade comme un brigand, avec d'aussi criminelles intentions? Quelle horrible pensée! Adieu, Sophie! Adieu, la plus aimable des femmes! — L'excès de sa passion lui ferma la bouche : il ne put que pleurer. Enfin, résolu de quitter le pays, il se demanda où il irait. Tout l'univers était devant lui, comme le dit Milton; et Jones, de même qu'Adam, n'avait personne à qui demander des secours ou des consolations. Toutes ses connaissances étaient celles de M. Allworthy; il ne pouvait en attendre aucun service depuis que son protecteur lui avait retiré ses bonnes graces. L'homme qui jouit d'une réputation honorable ne saurait trop réfléchir avant d'abandonner ceux qui se trouvent sous sa dépendance; car le malheureux frappé de cette disgrace doit s'attendre à être repoussé par tout le monde.

Quelle carrière suivrait-il? Quelle profession pourrait-il embrasser? Ce fut le second sujet de ses réflexions, et l'avenir qui s'offrait à ses yeux lui présentait un vide horrible. Tous les états, tous les métiers, demandaient du temps, et qui pis est, de l'argent; le monde est constitué de telle sorte que l'axiôme : *Rien ne vient de rien*, est aussi vrai en politique qu'en physique; quiconque manque d'argent, manque par cela même des moyens de s'en procurer. Enfin l'océan, cet ami hospitalier des malheureux, ouvrit ses bras immenses pour le recevoir, et il résolut sur-le-champ

d'accepter cette consolante invitation. Pour parler sans figure, il se décida à s'embarquer. Cette pensée ne se fut pas plus tôt présentée à son esprit, qu'il l'embrassa avec ardeur; il loua des chevaux à l'instant même, et se dirigea vers Bristol pour exécuter son projet. Mais avant de le suivre dans cette expédition, nous retournerons un moment chez M. Western, voir ce que devient la charmante Sophie.

CHAPITRE III.

Diverses conversations.

Le matin du départ de M. Jones, mistress Western fit appeler Sophie dans son appartement: elle l'informa d'abord qu'elle avait obtenu sa liberté de son père, puis commença une longue dissertation sur le mariage. Ce n'était point, suivant elle, un état de bonheur romanesque fondé sur l'amour, comme l'ont prétendu les poètes, ni une institution créée par l'autorité divine dans un certain but, dont elle ne parla point; elle le représenta comme une banque où les femmes prudentes déposent leurs fonds pour en tirer un intérêt plus considérable que partout ailleurs.

La péroraison de mistress Western achevée, Sophie lui répondit qu'elle n'était pas en état de discuter avec une personne dont l'expérience et les connaissances étaient si supérieures aux siennes, surtout quand il était question du mariage, sujet auquel elle avait si peu réfléchi.

— Discuter avec moi, ma nièce! dit mistress Western. Ce n'est point là sans doute ce que j'attends. A quoi me servirait de connaître le monde, si je consentais à vouloir entrer en discussion avec un enfant de votre âge. Je ne me suis donné toute cette peine que pour vous instruire. Les anciens philosophes, comme Socrate, Alcibiade et autres,

n'avaient pas coutume de discuter avec leurs disciples. Vous devez donc me considérer, ma nièce, comme Socrate. Je ne vous demande pas votre opinion, je vous fais connaître la mienne.

Le lecteur induira peut-être de ces derniers mots que la bonne dame ne connaissait pas plus la philosophie de Socrate que celle d'Alcibiade ; nous regrettons de ne pouvoir satisfaire sa curiosité sur ce point.

— Madame, dit Sophie, je n'ai jamais eu assez de présomption pour contredire aucune de vos opinions ; et je le répète, je n'ai jamais songé à ce sujet, et n'y songerai peut-être jamais.

— Une telle dissimulation avec moi, Sophie, répondit la tante, est une véritable folie. Les Français me persuaderaient que c'est pour se tenir sur la défensive qu'ils prennent des villes étrangères, plutôt que vous ne me feriez croire que vous n'avez pas encore songé sérieusement au mariage. Comment osez-vous nier, mon enfant, que vous ayez songé à contracter une alliance, quand vous savez si bien que je connais celui avec lequel vous désirez la former? alliance aussi monstrueuse et aussi contraire à vos intérêts qu'une ligue avec la France le serait à ceux de la Hollande. Cependant, si vous n'avez pas jusqu'ici pensé au mariage, il est temps que vous y réfléchissiez ; mon frère est bien déterminé à conclure sur-le-champ son traité avec M. Blifil ; je me suis rendue moi-même en quelque sorte votre caution, et j'ai promis votre consentement.

— En vérité, Madame, vous me forcez à vous désobéir, ainsi qu'à mon père. Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps pour refuser le mariage qu'on me propose.

— Si je n'étais pas aussi philosophe que Socrate lui-même, vous me feriez perdre patience. Quelle objection pouvez-vous faire contre ce jeune homme?

— La plus grave à ce qu'il me semble ; je le déteste.

— N'apprendrez-vous jamais la vraie signification des mots? Vous devriez consulter le dictionnaire de Bailey.

Il est impossible que vous détestiez un homme qui ne vous a jamais donné aucun sujet de plainte. Tout ce que vous voulez dire par cette expression, c'est qu'il ne vous plaît pas, et ce n'est point là un motif suffisant pour refuser sa main. J'ai connu bien des époux qui ne s'aimaient pas et n'en vivaient pas moins ensemble d'une manière très-paisible et très-agréable. Croyez-moi, ma nièce, je sais tout cela mieux que vous. Vous conviendrez, je pense, que je connais le monde; eh bien, je n'ai jamais trouvé une seule femme qui n'aimât mieux qu'on lui supposât plutôt de la répugnance que de l'amour pour son mari. L'amour est une sottise romanesque et passée de mode ; la seule pensée en est choquante !

— Quoi qu'il en soit, Madame, je n'épouserai jamais un homme qui m'est odieux. Si je promets à mon père de ne jamais me marier sans son agrément, je crois pouvoir espérer en retour qu'il ne me forcera point à un mariage contraire à mon inclination.

— A votre inclination ! s'écria mistress Western avec quelque chaleur; à votre inclination ! je suis étonnée de votre assurance. A votre âge, et avant d'être mariée, parler d'inclination ! Mais quelle que soit votre inclination, mon frère a pris son parti; et puisque vous parlez d'inclination, je lui conseillerai de presser la conclusion du traité. Inclination !..

Sophie se jetant alors à genoux, et les larmes aux yeux, supplia sa tante d'avoir pitié d'elle, et de ne pas la punir si cruellement de ce qu'elle ne pouvait consentir à son malheur. Elle lui représenta surtout qu'elle était la seule intéressée dans cette affaire, et que c'était de son propre bonheur qu'il s'agissait.

Quand un huissier, dûment autorisé par un jugement, a appréhendé au corps un malheureux débiteur, il voit d'un œil sec toutes ses larmes : en vain le misérable captif cherche à l'émouvoir; en vain il lui présente, pour exciter sa compassion, une épouse privée de son mari, un jeune enfant bégayant à peine, une petite fille effrayée, le noble happe-

chair, insensible à ce spectacle de détresse, chasse au loin tout sentiment d'humanité, et s'empresse de livrer sa proie entre les mains du geôlier : ainsi, sourde aux prières de Sophie, et sans être attendrie par ses larmes, la tante politique persista à livrer sa nièce entre les bras du geôlier Blifil. Elle lui répondit avec violence : — Bien loin, Madame, que vous soyez la seule intéressée à cette affaire, c'est vous qui l'êtes le moins; dans ce mariage, il s'agit de l'honneur de votre famille. Vous n'êtes que l'instrument. Vous imaginez-vous, jeune fille, que, dans une alliance entre deux royaumes, entre une fille de France, par exemple, et un infant d'Espagne, on ne considère que l'intérêt de la princesse? Point du tout. C'est un mariage entre deux états plutôt qu'entre deux personnes. Il en est de même dans les grandes familles comme la nôtre. L'alliance des familles, voilà tout ce qu'on envisage. Prenez donc plus à cœur l'honneur des Western que votre intérêt personnel; et si l'exemple d'une princesse ne peut vous inspirer de nobles sentimens, vous ne vous plaindrez pas assurément de n'être pas plus mal traitée que ne le sont toutes les princesses.

— J'espère, Madame, répondit Sophie en élevant un peu la voix, que je ne ferai jamais rien de déshonorant pour ma famille. Quant à M. Blifil, quelles qu'en puissent être les conséquences, mon parti est bien pris, il n'est rien sur la terre qui puisse me forcer à lui donner ma main.

Western, qui avait furtivement écouté la plus grande partie de cette conversation, perdit alors patience. Il s'élança dans la chambre comme un furieux : — Dieu me damne si tu ne l'épouses ! s'écria-t-il avec le plus grand emportement. Oui, je le répète, Dieu me damne si tu ne l'épouses!

A ces mots, mistress Western, qui depuis long-temps se préparait à éclater contre sa nièce, tourna toute sa colère contre l'écuyer.

— Mon frère, dit-elle, il est bien étonnant que vous veniez vous immiscer dans une affaire dont vous m'aviez abandonné la négociation. Par égard pour ma famille, je

m'étais chargée du rôle de puissance médiatrice; je voulais rectifier les bévues politiques que vous avez commises dans l'éducation de votre fille; car c'est vous, mon frère, vous qui, par votre sotte conduite, avez détruit tous les germes que j'avais autrefois semés dans son cœur : c'est vous qui lui avez appris à désobéir.

— Sang et furie ! s'écria Western écumant de rage; vous épuiseriez la patience du diable ! Moi, j'ai appris à ma fille la désobéissance! La voilà : parlez franchement, Sophie, vous ai-je jamais dit de me désobéir? N'ai-je pas fait tout au monde pour vous plaire, pour vous contenter, pour vous rendre obéissante à votre père? Et elle l'a toujours été, tant qu'elle a été petite fille, et jusqu'au moment où vous l'avez prise chez vous; c'est alors que vous me l'avez gâtée en lui farcissant la cervelle de mille balivernes. Eh, mais ! ne viens-je pas de vous entendre lui dire qu'elle devrait se conduire en princesse? Vous avez fait une whig [1] de ma fille. Comment son père ou tout autre pourraient-ils en espérer maintenant quelque obéissance?

— Mon frère, répondit mistress Western de l'air le plus dédaigneux, je ne puis vous exprimer le mépris que m'inspirent vos principes politiques en tout genre. Comme vous, j'en appelle à cette jeune fille; elle vous dira si je lui ai jamais enseigné des principes de désobéissance. Parlez, ma nièce; ne me suis-je pas efforcée au contraire de vous donner une idée juste des rapports qui existent entre les divers

1. Il peut être à propos d'expliquer brièvement ici les mots *whig* et *tory*, qui se rencontrent si fréquemment dans tous les ouvrages anglais. A l'époque de la révolution de 1688, on nomma *torys* les partisans de la royauté, qui embrassèrent successivement la cause de Charles Ier, de Charles II, de Jacques II et du prétendant; ce nom paraît venir d'un mot irlandais signifiant *brigand;* et l'on donna le nom de *whigs* aux républicains, et ensuite à ceux qui épousèrent le parti de la maison d'Hanovre. On appelle aujourd'hui *torys* ceux qui soutiennent le gouvernement existant avec toutes ses conditions aristocratiques, et *whigs* ceux qui cherchent à le modifier dans un sens favorable à la démocratie.

(*Note du trad.*)

membres de la société? N'ai-je pas pris des peines infinies pour vous apprendre que la loi de la nature ordonne aux enfans d'obéir à leurs parens? Ne vous ai-je pas cité ce que dit Platon à ce sujet? Quand je voulus bien vous prendre sous ma direction, vous étiez sur ce chapitre d'une ignorance si complète que vous ne saviez pas, je crois, quelles relations existent entre une fille et son père.

— C'est un mensonge! s'écria Western; ma fille n'est pas assez sotte pour avoir vécu jusqu'à onze ans sans savoir qu'elle est parente de son père [1].

— Ignorance plus que gothique! et quant à vos manières, mon frère, je dois vous dire qu'elles méritent le bâton.

— Eh bien, donnez-m'en si vous croyez en avoir la force; votre nièce que voilà est toute prête à vous aider.

— Quoique mon mépris pour vous soit au-dessus de toute expression, je vous déclare que je ne supporterai pas plus long-temps votre insolence. — Que mes chevaux soient attelés sur-le-champ; je veux partir ce matin même.

— Et ce sera un bon débarras, dit l'écuyer; moi aussi je vous dirai que je ne puis supporter davantage votre insolence. Par la mort! vous entendre répéter à chaque instant que vous me méprisez, il serait bien surprenant ensuite que ma fille ne conçût pas une très-mince idée de mon jugement!

— Impossible! s'écria mistress Western; impossible! Personne ne pourrait assez mépriser une brute comme vous!

— Brute! répéta Western; je ne suis point une brute comme vous, Madame, — ni un âne, — ni un rat, — entendez-vous, je ne suis point un de vos rats [2] venus d'Ha-

1. Il y a ici dans l'anglais un jeu de mot intraduisible. Le mot *relation* ayant en outre dans cette langue le sens de *parenté*, Western croit que sa sœur l'emploie dans cette signification, et s'en sert à son tour pour dire que sa fille ne peut avoir vécu jusqu'à onze ans sans savoir qu'il existait des liens de parenté entre elle et son père. (*Note du trad.*)

2. Par ce mot *rats*, Western entend ces gens qui vivent aux dépens de la

novre pour dévorer la nation; je suis un franc Anglais.

— Vous êtes un de ces sages, s'écria la sœur, dont les principes absurdes ont perdu le pays en affaiblissant le gouvernement, en excitant nos ennemis du dehors, en décourageant nos amis de l'intérieur.

— Ah ! vous en revenez à votre politique ? dit son frère; eh bien, apprenez que je m'en soucie comme d'un p..t; et il accompagna ce mot du geste le plus expressif.

Je ne puis dire si ce fut le mot, la chose, ou le mépris exprimé pour ses principes politiques, qui porta à son comble la rage de mistress Western ; elle se précipita hors de l'appartement, en proférant des paroles que je n'oserais rapporter ici. Ni son frère, ni sa nièce ne songèrent à l'arrêter : absorbés l'un par la colère, l'autre par la douleur, ils demeurèrent tous deux sans mouvement.

Cependant l'écuyer célébra le départ de sa sœur par ce cri que pousse le chasseur quand il voit un lièvre débusqué par les chiens. Il était passé maître en ce genre de vocifération, qu'il savait approprier à toutes les circonstances de la vie.

Une femme qui aurait connu le monde comme mistress Western, et qui aurait fait comme elle une étude de la philosophie et de la politique, aurait profité des dispositions d'esprit où se trouvait en ce moment l'écuyer pour lui glisser avec adresse quelques complimens sur son esprit aux dépens de son adversaire absente ; mais la pauvre Sophie était la simplicité même. Nous ne voulons point dire par-là qu'elle était sotte, mot que l'on prend assez communément pour synonyme de simple : c'était une jeune fille fort sensée et d'une intelligence supérieure : mais il lui manquait ces artifices dont les femmes savent si bien tirer parti, et qui, venant du cœur plutôt que de la tête, sont quelquefois l'apanage des plus sottes d'entre elles.

nation, en recevant des émolumens disproportionnés à leurs services. Ce mot s'emploie encore aujourd'hui dans le même sens. (*Note du trad.*)

CHAPITRE IV.

La femme d'un gentilhomme campagnard; portrait d'après nature.

M. Western, après avoir poussé le cri dont nous venons de parler, reprit haleine un instant, puis se mit à déplorer en termes pathétiques la malheureuse condition des hommes, incessamment tourmentés par l'humeur de quelque femme maudite. — Il me semble, dit-il, que votre mère m'avait fait suffisamment enrager; après une aussi rude épreuve, faut-il qu'on vienne me relancer encore! Mais Dieu me damne, si je me laisse jamais pourchasser ainsi par un cotillon!

Jusqu'à ce jour de malheur, Sophie n'avait jamais eu de querelle avec son père qu'en prenant la défense de sa mère: elle l'avait toujours tendrement aimée, quoiqu'elle l'eût perdue à l'âge de onze ans. Cette digne femme n'avait été depuis son mariage que la première servante de l'écuyer, qui l'avait récompensée de ses soins en étant ce que le monde appelle un bon mari. Il jurait rarement contre elle plus d'une fois par semaine, et ne la battait jamais. Il ne lui donnait aucun sujet de jalousie, et la laissait entièrement maîtresse de son temps; car il passait ses matinées à la chasse, et toutes ses soirées à boire avec ses amis. Mistress Western ne le voyait guère qu'aux heures des repas, qui se passaient pour elle à découper les mets qu'elle avait fait apprêter elle-même. Elle quittait la table environ cinq minutes après le départ des domestiques, dès qu'on avait porté la santé du *roi de l'autre côté de l'eau* [1].

Tels étaient les ordres donnés par M. Western, qui goûtait fort la maxime, que les femmes doivent arriver à table avec le premier plat, et se retirer après le premier verre.

1. C'est-à-dire du prétendant.

Au reste, il ne devait pas être bien difficile de se soumettre à cette règle. La conversation, si on peut l'appeler ainsi, n'était pas de nature à plaire à une femme : c'étaient des cris, des blasphèmes, des récits de chasse et de grossières invectives contre le sexe et le gouvernement. M. Western ne pouvait pourtant voir sa femme dans d'autres momens. Quand il allait se coucher, il était ordinairement ivre au point de ne pouvoir distinguer les objets; et dans la saison de la chasse, il se levait toujours avant le jour. Mistress Western pouvait donc disposer de tout son temps; elle avait à ses ordres un équipage et quatre chevaux, dont, il est vrai, elle se servait fort peu; les routes étaient si mauvaises qu'on ne pouvait y passer sans courir le risque de se rompre le cou, et les voisins si ennuyeux que pour aller les voir il aurait fallu connaître bien peu le prix du temps. Avouons maintenant, pour être véridique, qu'elle ne reconnaissait pas comme elle aurait dû les excessives bontés de son époux. Mariée, contre son gré, par un père qui, tout en l'adorant, fut séduit par les avantages de cette alliance (il n'avait que huit mille livres sterling à lui donner en capital et le domaine de Western en rapportait trois mille), elle ne pouvait se défendre de fréquens accès de mélancolie; bonne servante, plutôt que bonne épouse, elle ne savait pas toujours répondre par un sourire aimable à la gaîté bruyante avec laquelle son mari l'accueillait souvent. Parfois aussi elle se mêlait d'affaires qui ne la regardaient pas, comme de reprocher à son mari ses excès de table. Enfin elle le pria très-vivement, une seule fois dans sa vie, de la conduire à Londres pour y passer deux mois; il accueillit par un refus péremptoire les instances de sa femme, et ne les lui pardonna jamais, bien convaincu, disait-il, que tous les maris de Londres étaient trompés.

Western, pour cette raison et mille autres tout aussi bonnes, finit par la haïr cordialement. Il ne se mit pas en peine de cacher son aversion tant qu'elle vécut, et il la conserva après sa mort. Lui survenait-il le plus léger désa-

grément? une chasse malheureuse, une maladie dans son chenil, ou quelque autre calamité semblable, il épanchait sa bile contre la défunte et s'écriait: Si ma femme vivait encore, comme elle en serait enchantée!

C'était surtout en présence de Sophie qu'il se plaisait à lancer ces invectives; il l'aimait plus qu'il n'avait jamais aimé personne, et il était jaloux de ses préférences pour sa mère. La conduite de sa fille dans ces sortes d'occasions augmentait encore sa jalousie. Non conteut de blesser ses oreilles en insultant à la mémoire de sa mère, il voulait lui arracher une approbation formelle à de pareils outrages; mais il ne put jamais y réussir, ni par menaces ni par promesses. Quelques-uns de mes lecteurs seront surpris peut-être qu'il n'eût pas conçu contre sa fille la même haine que contre sa femme; mais il faut qu'ils sachent que la haine n'est pas l'effet de l'amour, de l'amour même altéré par la jalousie. Un jaloux peut tuer l'objet de sa jalousie, le haïr jamais. Cette observation étant assez difficile à digérer et tournant un peu au paradoxe, nous terminerons ici le chapitre pour laisser au lecteur le temps d'y réfléchir à son aise.

CHAPITRE V.

Conduite généreuse de Sophie envers sa tante.

Sophie garda le silence pendant tout le discours de son père et ne lui répondit que par un soupir; l'écuyer qui n'entendait rien au langage, ou, comme il l'appelait, au jargon des yeux, voulait une approbation formelle de ses sentimens, et il le signifia à sa fille avec son ton ordinaire : —Je m'attends, dit-il, à vous voir prendre le parti de tout le monde contre moi, comme vous avez pris celui de votre mère.

Sophie continuant à garder le silence : — Eh bien ! s'écria-t-il, êtes-vous muette? Pourquoi ne pas répondre? Votre mère ne me faisait-elle pas donner au diable? Vous vous taisez. Ah ! je le vois, vous aussi vous méprisez votre père, et vous ne le croyez pas digne d'une réponse.

— Pour l'amour du ciel, mon père, s'écria Sophie, n'interprétez pas si cruellement mon silence. Oui, je le jure, j'aimerais mieux mourir que de vous manquer de respect; mais comment puis-je parler, quand je ne puis prononcer un seul mot sans offenser mon père ou sans me rendre coupable d'ingratitude et même d'impiété envers la mémoire de la meilleure des mères? c'est ce qu'elle a toujours été pour moi.

— Et votre tante sans doute est aussi la meilleure des tantes? s'écria Western. Aurez-vous cette fois la bonté de convenir que c'est un véritable démon? Il me sera permis, je l'espère, d'insister sur ce point, sans vous offenser.

— En vérité, mon père, j'ai de grandes obligations à ma tante; elle a été pour moi une seconde mère.

— Et une seconde femme pour moi; ainsi vous prendrez son parti. Vous ne conviendrez pas qu'elle a joué le rôle de la plus méchante sœur qui soit au monde?

— Mon père, répondit Sophie, je mentirais cruellement à ma conscience, si j'en convenais. Je sais que vous et ma tante, vous avez des opinions fort différentes, mais je l'ai entendue mille fois exprimer la plus vive affection pour vous, et je suis convaincue que, bien loin d'être la plus méchante sœur du monde, on en trouverait fort peu de plus attachées à leur frère.

— Ce qui veut dire, en bon anglais, que c'est moi qui ai tort. Sans doute! oui, rien n'est plus sûr; la femme a toujours raison, et l'homme a toujours tort.

— Pardon, mon père, je n'ai pas dit cela.

— Comment, vous ne l'avez pas dit! s'écria Western. Vous avez eu l'impudence de dire qu'elle a raison, et ne s'ensuit-il pas que moi j'ai tort? En effet, j'ai tort; mais c'est de souffrir dans ma maison une presbytérienne, une maudite hanovrienne. Elle est capable de m'accuser de je ne sais quel complot, et de faire confisquer tous mes biens par le gouvernement.

— Bien loin de vouloir vous nuire à vous ou à votre fortune, je suis sûre que si ma tante fût morte hier, elle vous aurait laissé toute la sienne.

Je ne sais si Sophie prononça ces mots avec intention; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils pénétrèrent fort avant dans les oreilles de son père, et produisirent sur lui beaucoup plus d'effet que tout ce qu'elle avait pu lui dire auparavant. Il avait l'air d'un homme qui vient de recevoir une balle dans la tête: il tressaillit, chancela et pâlit. Après quelques instans de silence, il reprit avec un peu d'hésitation: — Hier! — Elle m'aurait laissé tous ses biens, hier! — En vérité? Et pourquoi hier, plutôt que tous les autres jours de l'année? — Mais je suppose que si elle meurt demain, elle les laissera à quelques autres, à un étranger peut-être.

— Ma tante est violente, et je ne saurais répondre de ce qu'elle ferait dans un accès de colère.

— Vous ne sauriez répondre! et qui de nous deux est cause de son emportement? Oui! qui a mis le feu à la

mèche? N'en étiez-vous pas aux injures l'une et l'autre avant mon arrivée? Et d'ailleurs quel est le motif de notre querelle? Si, depuis nombre d'années, je me suis querellé avec ma sœur, à qui la faute, si ce n'est à vous? Et maintenant vous rejetez tout le blâme sur moi; et c'est à votre père que vous vous en prenez de ce qu'elle va laisser tous ses biens à un étranger! Mais je devais m'y attendre; voici comment vous répondez à toutes mes marques de tendresse.

— Eh bien! s'écria Sophie, je vous en conjure, je vous le demande à genoux, si j'ai été la malheureuse cause de cette querelle, efforcez-vous de faire la paix avec ma tante, et ne souffrez pas qu'elle vous quitte dans un transport de colère. Elle a un excellent cœur; et quelques politesses la calmeront. Ne me refusez pas cette grace, ô mon père!

— Ainsi je vais aller lui demander pardon pour vous, n'est-ce pas? Vous avez perdu la piste du lièvre, et il faut que je tâche de la retrouver? En vérité, si j'étais sûr..... Il s'interrompit; Sophie renouvela ses instances et finit par triompher. Après avoir lâché encore quelques propos grossiers contre sa fille, il courut aussi vite qu'il le put pour empêcher le départ de sa sœur.

Remontée dans sa chambre, où tout lui retraçait ses peines, Sophie, qu'on me passe l'expression, se livra à toute la volupté d'un tendre chagrin. Elle relut encore plus d'une fois la lettre de Jones; elle n'oublia pas non plus son manchon, et tous deux furent baignés de ses larmes. L'obligeante mistress Honorée déploya en cette occasion toutes les ressources de son expérience pour consoler sa maîtresse affligée. Elle lui cita grand nombre de jeunes gens dont elle vanta fort les qualités et la tournure, et l'assura qu'elle n'aurait que l'embarras du choix. Il faut croire que cette méthode avait réussi à quelque praticien dans la cure des maladies analogues. Autrement, une fille aussi habile que mistress Honorée n'y aurait pas eu recours. J'ai même entendu dire que la corporation des femmes de chambre

regardait ce remède comme le plus efficace de tous ceux que peut offrir la pharmacopée féminine. Je ne sais si la maladie de Sophie différait intérieurement de celles dont elle présentait tous les symptômes extérieurs; mais le fait est que la bonne suivante fit plus de mal que de bien par l'emploi de sa recette, et finit, ce qui n'était pas chose facile, à irriter la maîtresse au point d'en recevoir l'ordre de sortir de son appartement.

CHAPITRE VI.

Sujets très-variés.

M. Western rejoignit sa sœur à l'instant où elle montait en voiture, et, moitié par force, moitié par prières, il parvint à faire renvoyer les chevaux à l'écurie. Il y réussit sans beaucoup de peine; la dame, nous l'avons déjà dit, s'apaisait aisément, et de plus elle aimait beaucoup son frère, malgré tout son mépris pour son peu d'intelligence ou plutôt son ignorance du monde. La pauvre Sophie, qui avait amené cette réconciliation, en fut aussi la victime. Le frère et la sœur, d'accord pour blâmer sa conduite, lui déclarèrent conjointement la guerre, et tinrent conseil pour aviser aux moyens de pousser avec vigueur les opérations. Dans ce dessein, mistress Western proposa de conclure immédiatement le traité avec Allworthy, et de le mettre à exécution à l'instant même. — On ne peut réussir avec Sophie, dit-elle, que par des mesures violentes; je suis convaincu qu'elle n'a pas assez de résolution pour y résister. Par mesures violentes, ajouta-t-elle, j'entends des mesures promptes: point de réclusion, point de contrainte. On ne peut, on ne doit pas songer à de tels moyens. Il nous faut combiner notre plan pour une surprise et non pour un assaut.

Cet avis venait d'être adopté, quand M. Blifil se présenta pour rendre visite à sa prétendue. Informé de son arrivée, Western, par les conseils de sa sœur, alla trouver sa fille, et lui ordonna de recevoir son amant d'une manière convenable. Il accompagna cet ordre des plus affreuses imprécations et des menaces les plus terribles en cas de refus. L'impétuosité de l'écuyer était irrésistible, et Sophie, comme sa tante l'avait fort sagement prévu, ne fut pas en état de se défendre. Elle consentit à voir Blifil; mais elle eut à peine le courage et la force d'exprimer sa soumission aux ordres qu'on lui donnait. Il aurait été difficile de désobéir formellement à un père aussi tendrement aimé. Si elle l'eût moins chéri, le peu de force qui lui restait lui aurait peut-être suffi pour résister. Il n'est pas rare d'attribuer à la crainte des actions inspirées par l'amour.

Docile à la volonté de son père, Sophie reçut donc la visite de M. Blifil. Des scènes de cette nature, reproduites dans tous leurs détails, offrent peu d'intérêt au lecteur. Nous suivrons le précepte d'Horace qui prescrit aux auteurs de passer tout ce qu'ils désespèrent de placer dans un jour brillant [1]; précepte excellent qui pourrait être fort utile à l'historien aussi bien qu'au poète; s'il était suivi, les grandes calamités (peut-on nommer autrement les gros livres?) ne nous affligeraient qu'à de rares intervalles.

L'adresse dont Blifil fit preuve dans cette entrevue aurait peut-être encouragé Sophie à lui révéler tous les secrets de son cœur. Mais elle avait conçu une si mauvaise opinion de ce jeune homme, qu'elle était résolue à ne lui accorder aucune confiance; la simplicité, quand elle est sur ses gardes, est souvent en état de faire tête à l'astuce. Elle prit donc un air contraint qu'on recommande aux jeunes filles à la seconde visite d'apparat qu'elles reçoivent de leur futur. Blifil se montra satisfait de l'accueil qu'il avait reçu;

1. « Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit. » (*Note du trad.*)

mais Western, qui d'une chambre voisine avait entendu la conversation des deux jeunes gens, n'en fut pas tout-à-fait aussi content. Il résolut donc, d'après l'avis prudent de mistress Western, de presser la conclusion de l'affaire, et, s'adressant à son gendre futur, il lui cria à tue-tête en termes de chasse : — Sus ! sus ! mon garçon, Force-la ! Taïaut ! taïaut ! taïaut ! Ne sois pas honteux ! Ne t'amuse pas à dire : irai-je en avant? Allworthy et moi nous arrangerons tout cet après-dîner, et à demain la noce !

Blifil se donna l'air parfaitement heureux, et répondit : — Il n'est rien, Monsieur, que je désire plus ardemment au monde que de m'allier à votre famille, que d'obtenir la main de l'aimable Sophie. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'impatience que j'éprouve de voir combler ce double désir. Si je ne vous ai pas importuné de mes vœux, ne l'attribuez qu'à la crainte de blesser la délicatesse de votre charmante fille, en pressant cet évènement un peu plus que ne le permettent les règles du décorum et des convenances ; mais si, par l'empire que vous avez sur son esprit, on pouvait obtenir la dispense des formalités....

— Au diable les formalités ! s'écria Western ; balivernes et fadaises que tout cela ; je te dis que tu seras demain son mari. Tu connaîtras mieux le monde quand tu auras mon âge ; les femmes ne donnent jamais leur consentement, mon garçon, que lorsqu'elles ne peuvent pas s'en dispenser : c'est la mode. Si j'avais attendu celui de sa mère, je serais encore garçon. — A elle, à elle ! Pille, pille ! c'est cela, brave lévrier ! Je te dis que tu l'auras demain matin !

Blifil se laissa vaincre par l'éloquence bruyante de son futur beau-père. On convint que Western irait dans l'après-midi tout régler avec M. Allworthy. En se retirant, Blifil le supplia de ne point blesser par trop de précipitation la délicatesse de miss Western, à peu près comme un inquisiteur supplie de traiter avec indulgence l'hérétique qu'il vient de livrer au bras séculier, et dont l'église a prononcé l'arrêt.

Disons vrai : Blifil avait prononcé celui de Sophie. Il avait déclaré à M. Western qu'il était enchanté de son entrevue avec sa maîtresse, mais c'était un mensonge. Il était convaincu maintenant de la haine et du mépris qu'il lui inspirait, et il lui rendait haine pour haine, mépris pour mépris. Pourquoi donc, me demandera-t-on, ne renonça-t-il pas sur-le-champ à ses projets? Je réponds que ce fut pour cette raison même, et pour plusieurs autres également bonnes que je vais exposer au lecteur.

Si Blifil n'avait pas le même tempérament que Jones, s'il n'était comme celui-ci un ogre prêt à dévorer toutes les femmes qu'il voyait, il s'en fallait pourtant qu'il fût privé de cet appétit sensuel qui est, dit-on, commun à tous les êtres. Il était doué aussi de ce goût et de ce discernement qui servent à diriger les hommes dans le choix des objets ou des alimens de leurs divers appétits ; aussi considérait-il Sophie comme un morceau très-friand, et la désirait-il comme un épicurien désire un ortolan. Le chagrin qu'elle éprouvait, loin de nuire à ses charmes, en relevait encore le prix ; ses pleurs donnaient un nouveau lustre à ses yeux, et ses soupirs faisaient palpiter plus vivement son sein. Il n'a pas vu la beauté dans son plus grand éclat, celui qui ne l'a pas vue dans la douleur ! La vue de Sophie fit donc naître ce jour-là dans le cœur de Blifil des désirs plus vifs qu'il n'en avait encore éprouvé, et l'aversion qu'elle lui témoignait n'en diminua pas la force. La perspective du triomphe fut un nouveau stimulant pour lui ; nous passerons sous silence quelques vues plus machiavéliques encore, et qui nous inspirent une profonde horreur.

La vengeance avait aussi sa part dans les plaisirs qu'il se promettait. Être le rival heureux du pauvre Jones, le supplanter dans le cœur de sa maîtresse, c'était un nouvel aiguillon qui l'excitait, une nouvelle volupté ajoutée à ses jouissances. Tous ces motifs pourront bien révolter quelques personnes scrupuleuses ; en voici un autre qui les choquera beaucoup moins. M. Western devait laisser sa

fortune à Sophie et à ses enfans. Son affection pour sa fille était si extravagante, que pourvu qu'elle consentît à être malheureuse avec l'époux qu'il lui avait choisi, il était disposé à lui acheter cet époux à tout prix.

Pour toutes ces raisons, Blifil désirait si vivement ce mariage, qu'il résolut de tromper Sophie, en feignant de l'aimer, et d'en imposer à son oncle et à M. Western, en leur faisant croire qu'il était aimé d'elle. Il se conformait ainsi aux principes de Thwackum, qui avait pour maxime que la fin qu'on se propose, si elle est d'accord avec la religion (et certes il en est ainsi dans le mariage), légitime les moyens; ce qui ne l'empêchait pas dans d'autres circonstances d'adopter la philosophie de Square, qui enseignait que peu importait la fin, pourvu que les moyens fussent honnêtes et d'accord avec les principes de la justice. Il y avait peu d'occasions dans la vie où il ne pût mettre à profit les préceptes de l'un ou de l'autre de ces grands maîtres.

Il ne fallait pas beaucoup d'habileté pour tromper M. Western, qui n'attachait pas plus d'importance aux inclinations de sa fille que Blifil lui-même; mais la nature bien différente des sentimens de M. Allworthy rendait le mensonge nécessaire à son égard. Blifil fut parfaitement secondé par l'écuyer; aussi réussit-il sans difficulté; M. Allworthy recevait du père de Sophie l'assurance que sa fille avait pour son neveu une affection convenable, et que les soupçons que leur avait inspirés la conduite de Jones étaient sans fondement; Blifil n'avait plus qu'à confirmer cette assertion. Il le fit en termes si équivoques qu'il rassura sa conscience en faisant un mensonge à son oncle sans avoir à se le reprocher. Lorsque M. Allworthy l'interrogeait sur les dispositions de Sophie, et lui disait que pour rien au monde il ne voudrait faire contracter à une jeune personne un mariage opposé à son inclination, il répondait qu'il était très-difficile de pénétrer les sentimens réels d'une jeune fille; que la conduite de Sophie à son égard était aussi encourageante qu'il le désirait; et que s'il pouvait en

croire M. Western, elle avait pour lui autant d'affection qu'un amant pouvait le souhaiter. — Quant à Jones, dit-il, qu'il me répugne d'appeler un misérable, quoique sa conduite envers vous, Monsieur, m'y autorise, la vanité et peut-être quelques vues malhonnêtes peuvent l'avoir engagé à se glorifier d'un triomphe mensonger. S'il avait reçu quelque témoignage de l'amour de miss Western, l'espoir d'une grande fortune l'aurait empêché de renoncer à elle, comme vous savez qu'il l'a fait. Enfin, Monsieur, je vous proteste que rien sur la terre ne pourrait m'engager à épouser cette jeune personne, si je n'étais convaincu de son amour pour moi.

Cette excellente manière de faire dire un mensonge au cœur, au moyen d'une imposture équivoque, sans en rendre la langue complice, a tranquillisé la conscience de plus d'un fourbe. Cependant, si l'on réfléchit que c'est à celui qui sait tout qu'on tâche d'en imposer, on doit croire qu'on n'obtient ainsi qu'une consolation fort précaire, et que cette distinction subtile entre dire un mensonge ou le faire croire, ne vaut pas toutes les peines qu'elle donne.

M. Allworthy fut satisfait des explications de Western et de Blifil, et au bout de deux jours le traité fut conclu. Pour avoir recours au ministère du prêtre on n'attendait plus que celui des hommes de la loi; mais appréhendant tout retard, M. Western offrit de se lier par tous les actes préliminaires qu'on exigerait, plutôt que de différer le bonheur du jeune couple. Il mettait tant d'ardeur à conclure ce mariage, qu'on aurait pu croire qu'il devait y figurer comme partie principale. Cet empressement lui était naturel en toute occasion; une fois qu'il avait un projet en tête, il le poursuivait comme si le bonheur de toute sa vie eût dépendu de sa réussite. Les importunités réunies du père et de l'amant auraient probablement obtenu un plein succès auprès de M. Allworthy, qui n'aimait pas lui-même à retarder le bonheur des autres, si Sophie n'y eût

mis obstacle en prenant des mesures qui rompirent le traité, et qui privèrent le clergé et la justice des taxes que ces deux corps respectables ont jugé à propos d'imposer sur la propagation légale de l'espèce humaine : c'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Etrange résolution de Sophie. — Stratagème encore plus étrange de mistress Honorée.

Mistress Honorée était fort attachée à son intérêt personnel, mais un peu aussi à sa maîtresse : était-il possible de connaître Sophie sans l'aimer? Elle n'eut pas plus tôt appris ce qui se tramait contre elle, qu'elle oublia un ressentiment bien naturel après le congé fort incivil qu'elle avait reçu deux jours auparavant, et courut à la hâte faire part à miss Western de l'importante nouvelle qu'elle venait d'apprendre. L'exorde de son discours fut aussi brusque que son entrée dans l'appartement : -- Oh, Madame! s'écria-t-elle, qu'en pensez-vous? Je suis encore toute tremblante. J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en informer; j'ai bien peur pourtant que cela ne vous déplaise, car nous autres domestiques, nous ne savons pas toujours ce qui doit fâcher nos maîtres; c'est toujours sur nous que tout retombe. Une maîtresse a-t-elle de l'humeur, de suite elle nous gronde; et je ne serais pas étonnée que vous eussiez de l'humeur, car ce que j'ai à vous dire ne vous causera pas moins de surprise que d'effroi.

— Ma bonne Honorée, dit Sophie, apprenez-moi, sans plus de préambule, ce que vous avez à me dire; peu de choses, je vous assure, peuvent me surprendre, et encore moins m'effrayer.



— Eh bien, ma chère maîtresse, sachez donc que j'ai entendu votre père demander à M. Supple une dispense de bans ce soir même, et lui dire que vous seriez mariée demain matin.

— Demain matin ! répéta vivement Sophie en pâlissant.

— Oui, Madame, dit la fidèle suivante, je puis faire serment que j'ai bien entendu, demain matin.

— Honorée, vous m'avez en effet surprise et effrayée à un tel point que je respire à peine ; mon courage m'abandonne. Que faire dans cette terrible situation ?

— Je voudrais être en état de vous donner des conseils, Madame, dit la soubrette.

— Oh ! conseillez-moi, Honorée ; conseillez-moi. De grace, que feriez-vous à ma place ?

— En vérité, Madame, je voudrais pouvoir changer de place avec vous — ce n'est pas que je vous souhaite de mal pour désirer que vous soyez jamais une servante, je n'ai pas dessein de vous offenser ; — tout ce que je veux dire, c'est que si j'étais à votre place, je ne serais pas dans le moindre embarras ; M. Blifil est assurément un beau jeune homme.

— Ah ! ne me dites pas de pareilles absurdités ! s'écria Sophie.

— Absurdités ! répéta Honorée. Je le vois, le proverbe est vrai : une nourriture excellente pour un homme est du poison pour un autre. Cela peut aussi s'appliquer aux femmes.

— Honorée, plutôt que de consentir à épouser ce misérable, je m'enfoncerais un poignard dans le cœur !

— Juste ciel, Madame ! c'est vous qui me faites perdre l'esprit à présent. Je vous en supplie, ne souffrez pas que de si mauvaises pensées vous entrent dans la tête. J'en tremble de tous mes membres. Songez-y donc, Madame ! être privée de sépulture chrétienne ! et enterrée sur un grand chemin, avec un pieu enfoncé dans le

corps [1] ! c'est ce qui est arrivé au fermier Halfpenny, à Oxford. Son esprit y revient toujours depuis ; beaucoup de gens l'ont vu. A coup sûr, il n'y a que le démon qui puisse mettre de si mauvaises pensées dans la tête de quelqu'un. Il y a certainement moins de mal à nuire à tous les autres qu'à se nuire à soi-même, et cela je l'ai entendu dire par plus d'un prédicateur. Si vous avez une haine si violente pour ce jeune homme, que vous ne puissiez supporter l'idée de remplir les devoirs d'une femme... ; à coup sûr on trouve dans la nature de pareilles antipathies, et je connais des personnes qui aimeraient mieux toucher un crapaud que la peau de certaines gens.

Sophie était trop absorbée dans ses réflexions pour faire grande attention à l'excellent discours de sa femme de chambre ; elle l'interrompit sans y répondre : — Honorée, dit-elle, mon parti est pris. Je quitte la maison de mon père, et si vous avez de l'affection pour moi, comme vous me l'avez dit si souvent, vous m'accompagnerez.

— Je vous accompagnerai, Madame, et jusqu'au bout du monde. Mais avant d'exécuter un projet aussi hardi, je vous prie d'en peser les conséquences. Où pouvez-vous aller ?

— Je connais à Londres une dame de qualité avec laquelle j'ai passé plusieurs mois à la campagne de ma tante ; elle m'a témoigné pendant tout ce temps la plus grande amitié, et a paru se plaire tellement dans ma compagnie qu'à son départ elle pria ma tante de lui permettre de m'emmener avec elle. Comme c'est une dame de grande distinction, il me sera facile de trouver sa demeure, et je ne doute pas qu'elle ne me fasse le meilleur accueil.

— Je vous conseille de ne pas trop y compter ; la pre-

1. Telles étaient les dispositions de la loi contre le suicide, dispositions qui étaient presque toujours éludées par la déclaration du jury, que le défunt avait commis cet acte dans un moment d'égarement d'esprit. Cette loi a été abrogée il y a plusieurs années. (*Note du trad.*)

mière maîtresse que j'ai servie invitait toujours les gens à venir la voir, et dès qu'elle apprenait leur arrivée, elle avait grand soin d'être absente; mais supposons que cette dame soit charmée de vous voir (et à coup sûr qui ne le serait?) quand elle saura que vous vous êtes enfuie de la maison de mon maître.....

— Vous vous trompez, Honorée; elle ne se fait pas une si haute idée que moi de l'autorité paternelle; quand je refusai de l'accompagner sans le consentement de mon père, elle se prit à rire, m'appela une petite sotte campagnarde, et me dit qu'une fille si soumise serait un jour la peste des femmes. Je ne doute pas qu'elle ne me reçoive bien, et ne me protège jusqu'à ce que mon père, me voyant hors de son pouvoir, entende enfin raison.

— Bien, Madame; mais comment comptez-vous vous échapper? Ferez-vous venir des chevaux ou une chaise de poste? Quant à votre cheval, comme toute la maison connaît votre querelle avec votre père, Robin se laissera pendre plutôt que de le laisser sortir de l'écurie sans les ordres exprès de son maître.

— J'ai dessein de m'en aller à pied avant qu'on ferme les portes; grâce à Dieu, mes jambes sont en état de me porter. Combien de fois ne m'ont-elles pas soutenue au bal dans les longues soirées d'hiver, pour danser avec un homme qui m'était souvent désagréable? Refuseront-elles de m'aider à fuir l'homme détestable auquel on veut m'enchaîner pour toujours?

— Savez-vous bien ce que vous dites, Madame? s'écria Honorée. Songez-vous sérieusement à courir les champs pendant la nuit, toute seule?

— Je ne serai pas seule, puisque vous m'avez promis de m'accompagner.

— A coup sûr, je vous accompagnerai jusqu'au bout du monde; mais ce sera à peu près comme si vous étiez seule; si vous rencontrez des voleurs ou des insolens, je ne serai pas en état de vous défendre. Et Dieu sait quelle serait ma

frayeur; car je n'aurais pas moins à craindre que vous leurs attentats. D'ailleurs, Madame, songez que les nuits sont bien froides; nous serions gelées à en mourir.

— En marchant vite, nous nous garantirons du froid; et si vous ne pouvez me défendre contre les attaques d'un bandit, Honorée, moi je vous défendrai : j'emporte un pistolet avec moi. Il y en a toujours deux de chargés dans le vestibule.

— Vous m'effrayez de plus en plus, Madame! s'écria Honorée. Vous, tirer un coup de pistolet! j'aimerais mieux courir tous les dangers possibles que d'être le témoin d'une pareille témérité.

— Et pourquoi, demanda Sophie en souriant, ne tireriez-vous pas un coup de pistolet pour défendre votre honneur?

— Assurément, Madame, rien de plus précieux que l'honneur, surtout pour nous autres pauvres servantes, qui n'avons pas d'autre gagne-pain : cependant j'ai une aversion mortelle pour les armes à feu; elles causent tant d'accidens!

— Eh bien! je crois pouvoir rassurer votre vertu à peu de frais et sans armes à feu; j'ai dessein de prendre des chevaux à la première ville que nous rencontrerons, et nous jouerions de malheur si nous étions attaquées auparavant. Songez-y bien, Honorée; je suis décidée à partir, et si vous consentez à me suivre, je n'épargnerai rien pour vous récompenser.

Ce dernier argument fit plus d'impression sur Honorée que tous les autres; voyant sa maîtresse si décidée, elle ne chercha plus à la dissuader. La discussion ne roula plus alors que sur les moyens à prendre. Il se présentait une difficulté majeure : comment transporteraient-elles leurs effets? La maîtresse s'effrayait beaucoup moins de cet obstacle, que la suivante; car lorsqu'une femme a pris une fois la résolution de courir après un amant ou d'en fuir un autre, que lui font les obstacles? Mais Honorée n'était

point animée par de semblables motifs ; elle n'avait ni bonheur à espérer, ni fureur à craindre ; outre la valeur intrinsèque de ses hardes qui formaient une grande partie de sa fortune, elle avait une affection capricieuse pour certaines robes ; les unes lui allaient bien, les autres lui avaient été données par une certaine personne ; elle avait acheté celles-ci depuis peu, celles-là elle les avait long-temps portées. Pour toutes enfin elle avait quelque raison également bonne ; elle ne pouvait donc soutenir l'idée de laisser tous ces pauvres effets à la merci de M. Western, qui, sans aucun doute, les sacrifierait à sa vengeance. Après avoir vainement épuisé toutes les ressources de sa rhétorique pour détourner sa maîtresse de son dessein, l'ingénieuse miss Honorée imagina un moyen excellent de sauver ses nippes : c'était de se faire mettre à la porte le soir même. Le projet parut bon à Sophie, mais difficile à exécuter en si peu de temps. — Oh, Madame ! dit Honorée, vous pouvez vous en rapporter à moi. Nous autres domestiques, nous ne sommes jamais embarrassés pour obtenir cette faveur de nos maîtres et de nos maîtresses; seulement lorsqu'ils nous doivent plus de gages qu'ils n'ont d'argent comptant, ils supportent nos impertinences et ne veulent pas accepter le congé qu'on leur donne ; mais votre père n'est pas de ce nombre, et puisque vous êtes décidée à partir cette nuit, je vous réponds que je serai congédiée ce soir même.

Il fut donc convenu qu'elle emballerait avec ses effets une robe et un peu de linge pour Sophie ; miss Western abandonna ses autres parures avec aussi peu de regret qu'en éprouve un marin qui jette à la mer les balles et les caisses des autres pour sauver sa propre vie.

CHAPITRE VIII.

Altercation comme on en voit souvent.

Je ne voudrais pas, comme la vieille femme dans *Quevedo*, calomnier le diable qui peut-être s'était tenu tranquille dans la circonstance présente ; je dirai donc qu'un je ne sais quoi passa par la tête de mistress Honorée, dès qu'elle eut quitté sa maîtresse, et lui suggéra qu'en sacrifiant Sophie et tous ses secrets à son père, elle pourrait bien faire sa fortune. Une foule de considérations la pressaient de tout révéler. D'une part, la perspective d'une récompense proportionnée à un si grand service, tentait sa cupidité ; de l'autre le danger de l'entreprise dans laquelle elle allait s'engager, l'incertitude du succès, le froid, la nuit, les voleurs, les ravisseurs, tout cela lui causait de si vives alarmes qu'elle se sentait très-disposée à se présenter devant M. Western, et à lui découvrir toute l'affaire. Mais elle était un juge trop intègre pour prononcer une sentence avant d'avoir entendu les deux parties ; d'abord un voyage à Londres plaidait éloquemment en faveur de Sophie. Honorée mourait d'envie de voir une ville où elle croyait trouver toute la félicité qu'un saint en extase se promet dans le ciel. En second lieu, elle savait Sophie plus généreuse que son père ; la fidélité lui paraissait donc plus lucrative que la trahison. Elle examina de nouveau tous les motifs de crainte qui s'étaient présentés à son esprit ; elle les trouva au fond presque tous chimériques. Les deux bassins de la balance étant alors à peu près au même niveau, elle jeta, dans celui qui contenait son intégrité, son affection pour sa maîtresse, et il commençait à l'emporter sur l'autre, lorsqu'il se présenta à son esprit une réflexion qui aurait infailliblement fait redescendre le bassin qui remontait, si elle y avait porté de tout son poids. Il devait se passer bien des années

avant que Sophie pût remplir ses promesses ; elle avait bien droit à la fortune de sa mère après la mort de son père, et, dès qu'elle serait majeure, à une somme de trois mille livres sterling que lui avait laissée un de ses oncles ; mais ces deux époques étaient fort éloignées, et il pouvait survenir tels accidens qui rendraient sans effet les intentions généreuses de la jeune dame, tandis qu'elle recevrait sur-le-champ la récompense qu'elle pouvait espérer de M. Western. Elle suivait le fil de cette pensée, lorsque le bon génie de Sophie, ou celui qui présidait à l'intégrité de mistress Honorée, ou peut-être le simple hasard, amena un événement qui vint au secours de sa fidélité, et qui facilita même l'exécution de son premier projet.

La femme de chambre de mistress Western se donnait pour plusieurs raisons des airs de supériorité sur mistress Honorée. Elle était de meilleure famille ; sa trisaïeule maternelle était cousine, à un degré qui n'était pas très-éloigné, d'un pair d'Irlande ; elle recevait de meilleurs gages ; enfin, elle avait été à Londres, et par conséquent elle avait vu le monde plus en grand. Elle s'était donc toujours conduite à l'égard de mistress Honorée avec une certaine réserve, et en avait constamment exigé ces marques de déférence que les femmes de toutes les classes savent se faire accorder par celles d'un rang inférieur. Mistress Honorée, qui n'admettait pas tout-à-fait cette prééminence, manquait si souvent au respect exigé par l'autre, qu'elle lui avait rendu sa compagnie désagréable. La femme de chambre de miss Western désirait ardemment retourner à la maison de sa maîtresse où elle avait le pas sur tous les autres domestiques : aussi avait-elle été fort contrariée le matin quand mistress Western avait changé d'avis au moment même de son départ. Elle n'avait pas cessé depuis d'être de l'humeur la plus maussade. Ce fut dans cette fâcheuse disposition qu'elle entra dans la chambre où Honorée faisait les réflexions que nous venons de rapporter. Dès que celle-ci l'aperçut elle lui adressa ces paroles obligeantes : — Ainsi donc, Ma-

dame, nous aurons encore le plaisir de votre compagnie; je craignais que la querelle survenue entre mon maître et votre maîtresse ne nous en privât.

— Je ne sais ce que vous voulez dire par *nous*, Madame, répondit l'autre; je vous assure que je ne regarde pas les domestiques de cette maison comme une société faite pour moi. Je puis me flatter de voir meilleure compagnie chaque jour de la semaine. Je ne dis pas cela pour vous, mistress Honorée; vous êtes une jeune personne bien élevée, et quand vous aurez vu un peu plus le monde, je ne rougirai pas de me promener avec vous dans Saint-James-Park.

— Sur ma foi ! Madame est dans ses grands airs à ce que je vois. Mistress Honorée !... En vérité !... Vous auriez pu, Madame, me donner le nom de mon père; quoique ma maîtresse m'appelle Honorée, j'ai un nom de famille tout aussi bien qu'une autre. Rougir de vous promener avec moi !... Tudieu ! je vous vaux bien, je crois.

— Puisque vous répondez si mal à ma politesse, répliqua la première, je dois vous apprendre, que vous ne me valez pas. A la campagne on est obligé de vivre avec toutes sortes de gens; mais à la ville je ne vois que les femmes de chambre des dames de qualité. J'espère qu'il y a quelque différence entre vous et moi.

— Je l'espère bien aussi, s'écria Honorée; il y a quelque différence d'âge et de.... figure, je crois. En prononçant ces derniers mots, elle passa devant la femme de chambre de mistress Western, avec l'air de mépris le plus provoquant, la tête haute, et frôla de son jupon celui de sa rivale.

— Vile créature ! répartit l'autre avec un sourire amer; vous êtes au-dessous de ma colère; ce serait me manquer à moi-même que de me quereller avec une effrontée telle que vous. Je vous dirai pourtant, ma mie, que votre conduite prouve la bassesse de votre naissance et de votre éducation. Vous êtes bien faite à tous égards pour être la servante d'une fille de campagne.

— Ne me parlez pas mal de ma maîtresse, s'écria Honorée ; je ne le souffrirai pas. Elle vaut mieux que la vôtre, car elle est plus jeune et dix mille fois plus belle.

Le malheur ou plutôt le bonheur de Sophie amena en ce moment mistress Western. Les larmes de sa femme de chambre coulèrent avec plus d'abondance à son approche. Elle voulut savoir la cause d'une pareille affliction.

— Il n'y en a point d'autre, répondit-elle en montrant Honorée, que la grossièreté de cette créature. J'aurais méprisé tout ce qu'elle m'a dit, Madame, mais elle a eu l'audace de vous traiter de laide. Oui, Madame, elle vous a appelée une laide et vieille sorcière. Pouvais-je supporter de vous entendre outrager ainsi.

— Pourquoi répétez-vous une pareille impertinence ? lui dit sa maîtresse ; et vous, Honorée, comment avez-vous eu l'audace de prononcer mon nom avec si peu de respect ?

— Avec si peu de respect, Madame ! répondit Honorée ; je n'ai pas seulement prononcé votre nom. Tout ce que j'ai dit, c'est que certaine personne n'est pas aussi belle que ma maîtresse, et vous le savez aussi bien que moi.

— Insolente ! je vous apprendrai que je ne suis pas faite pour être le sujet de vos discours, et si mon frère ne vous chasse pas à l'instant même, je ne passerai pas cette nuit chez lui. Je vais le chercher, et vous faire chasser sur-le-champ.

— Chasser ! s'écria Honorée ; et quand cela serait, il y a plus d'une place dans le monde. Dieu merci ! les bons domestiques ne manquent jamais de places, et si vous chassez tous ceux qui ne vous trouvent pas belle, vous ne tarderez pas à être toute seule.

Mistress Western fit à Honorée une réponse foudroyante ; mais comme la colère l'empêchait de bien l'articuler, nous craignons de ne pas la rapporter avec une exactitude scrupuleuse, et nous préférons la supprimer dans l'intérêt de son honneur. Elle courut chercher son frère, animée d'un

tel transport de rage qu'elle ressemblait plutôt à une furie qu'à une créature humaine. Les deux femmes de chambre, restées seules, se querellèrent de plus belle ; ce fut bientôt un véritable combat qui se termina à l'avantage de la dame d'un rang inférieur ; mais il y eut de part et d'autre perte de sang, de cheveux, de linon et de mousseline.

CHAPITRE IX.

Sage conduite de M. Western comme magistrat. — Avis aux juges de paix sur les qualités nécessaires à leurs greffiers. — Exemples peu ordinaires de folie paternelle et de tendresse filiale.

Les logiciens veulent quelquefois trop prouver par un argument, et les politiques sont souvent dupes de leur propre finesse. C'est ce qui faillit arriver à mistress Honorée. Au lieu de sauver le reste de ses vêtemens, elle fut sur le point de perdre ceux qu'elle avait sur le corps ; car M. Western n'eut pas plus tôt appris qu'elle avait manqué de respect à sa sœur, qu'il fit vingt fois le serment de l'envoyer à Bridewell.

Mistress Western était une fort bonne femme disposée en général à la clémence. Tout récemment encore elle avait pardonné à un postillon qui avait versé sa chaise dans un fossé ; une autre fois même elle avait été jusqu'à violer la loi en refusant de poursuivre un voleur de grand chemin, qui lui avait pris sa bourse et ses boucles d'oreilles, en lui disant : — Des grosses commères comme vous n'ont pas besoin de joyaux pour relever leur beauté : allez-vous-en au diable ! — Mais nous avons le caractère si mobile, nous sommes si différens de nous-mêmes en certaines circonstances, que pour cette fois rien ne parvint à fléchir mistress Western. Ni le repentir affecté d'Honorée, ni les prières de Sophie, ne purent l'empêcher de presser vivement son frère de faire justice de cette créature. Heureusement le

greffier de la justice de paix avait une qualité qui devrait être commune à tous ses confrères; je veux dire quelque connaissance des lois du royaume. Il prévint tout bas le juge qu'il excéderait les bornes de son autorité s'il envoyait cette fille à Bridewell. — Il n'y a pas eu violation de la tranquillité publique, ajouta-t-il, et je crains que vous ne puissiez faire légalement enfermer quelqu'un à Bridewell pour un simple manque de respect. — Dans les affaires d'une haute importance, dans celles, par exemple, qui avaient rapport à la chasse, le magistrat ne faisait pas toujours grande attention aux avis de son greffier : en faisant exécuter les lois sur cette matière grand nombre de juges de paix s'arrogent un pouvoir discrétionnaire fort étendu, en vertu duquel, sous prétexte de chercher et de saisir les instrumens servant à la destruction du gibier, ils violent le domicile des citoyens, et se livrent à l'arbitraire le plus odieux. Mais le crime d'Honorée n'était pas si dangereux pour la société que le braconnage, aussi le juge ne ferma-t-il pas l'oreille aux observations du greffier. Déjà deux plaintes avaient été portées contre lui à la cour du banc du roi, et il ne se souciait pas d'en provoquer une troisième. Prenant donc un air grave, il dit à sa sœur, après un exorde de *hem* ! et de *ha* ! que la tranquillité publique n'avait point eu à souffrir de cette espèce d'atteinte que la loi désigne par effraction de porte, rupture de haie, fracture de tête, ou autres délits semblables, qu'en conséquence l'accusé devait être renvoyée des fins de la plainte.

Mistress Western répliqua qu'elle connaissait la loi à merveille; qu'elle avait vu des domestiques très-sévèrement punis pour avoir insulté leurs maîtres, et elle cita un juge de paix de Londres, qui était toujours prêt à envoyer une servante à Bridewell à la première demande de son maître ou de sa maîtresse. — Cela est assez probable, dit Western; les choses peuvent s'arranger ainsi à Londres; mais la loi est différente à la campagne.

Ici commença, entre le frère et la sœur, une discussion

savante sur la loi en général; si nous ne l'insérons pas ici, c'est que nous craignons que la plupart de nos lecteurs ne soient point en état de nous comprendre. Enfin les deux partis s'en rapportèrent au greffier qui prononça en faveur du magistrat; et mistress Western fut obligé de se contenter pour toute satisfaction de voir chasser Honorée à l'instant même; sentence que ratifia Sophie sans se faire prier.

C'est ainsi que la fortune, après s'être montrée malicieuse, suivant sa coutume, finit par tout arranger au gré des désirs de notre héroïne. Pour un début, Sophie joua merveilleusement son rôle; j'en conclus que la lutte ne serait point égale entre les fripons et les honnêtes gens, si ceux-ci pouvaient se décider à tromper ou s'ils voulaient s'en donner la peine. Pour Honorée, elle fit fort bien sa partie. A peine se vit-elle à l'abri de Bridewell, mot qui avait présenté à son esprit les idées les plus horribles, qu'elle reprit ses grands airs que la terreur avait un instant réprimés. Elle renonça à sa place avec cette affectation de contentement et même de mépris qu'affichent certaines gens quand ils se démettent d'emplois beaucoup plus importans. Nous dirons donc, sous le bon plaisir du lecteur, qu'elle donna elle-même sa démission, ce qui dans le fait a toujours été le synonyme d'être congédié ou mis à la porte. M. Western lui ordonna de plier bagage sans perdre un instant, sa sœur ayant déclaré qu'elle ne passerait pas la nuit sous le même toit qu'une aussi impudente coquine. Honorée se mit à l'ouvrage avec tant d'ardeur, que tout fut prêt au commencement de la soirée. Puis elle reçut ses gages et partit à la grande satisfaction de tout le monde, et surtout à celle de Sophie qui, après lui avoir donné rendez-vous dans un endroit peu éloigné du château, à l'heure effrayante et sinistre des esprits, c'est-à-dire à minuit, commença elle-même ses préparatifs de départ.

Elle eut à subir auparavant deux entrevues pénibles, l'une avec sa tante, l'autre avec son père. Sa tante lui parla d'un ton plus absolu que jamais; son père la traita avec

tant de violence et de courroux que la frayeur lui arracha la promesse de se soumettre à sa volonté. Ce fut du moins ainsi qu'il interpréta cette phrase. — Vous savez, mon père, que je ne dois ni ne puis refuser d'obéir à vos ordres. Cette soumission affectée le rendit le plus heureux des hommes ; son front se dérida, un sourire aimable erra sur ses lèvres, et ses menaces se changèrent en promesses ; il lui jura qu'il ne respirait que pour elle ; il lui donna une somme considérable en billets de banque pour acheter tous les joyaux qu'il lui plairait ; il l'embrassa avec les transports les plus passionnés ; des larmes de tendresse coulèrent de ces mêmes yeux qui, un instant auparavant, lançaient des éclairs d'indignation et de fureur. De pareils exemples sont si communs parmi les pères, que le lecteur, j'en suis certain, ne sera pas très-surpris de la conduite de M. Western ; et s'il s'en étonnait j'avoue que je ne pourrais en expliquer la cause : M. Western idolâtrait sa fille ; peut-on en douter ? — C'est par un tel excès de tendresse que beaucoup d'autres pères, il est vrai, ont fait le malheur de leurs enfans. Quoique généralement adopté, ce système m'a toujours paru la plus inconcevable des absurdités qui soient jamais entrées dans le cerveau de cette étrange créature qu'on appelle homme.

Ces transports d'amour paternel produisirent une profonde impression sur le cœur aimant de Sophie ; il lui vint une pensée que ni les sophismes de sa tante, ni les menaces de son père n'avaient pu faire naître dans son esprit. Elle avait pour M. Western un respect si pieux, un attachement si passionné, qu'elle n'avait jamais goûté de plus grand plaisir que de contribuer à son amusement, de lui procurer même une jouissance plus vive et plus fréquente encore, celle d'entendre faire l'éloge de sa fille. Elle ne put se défendre d'une vive émotion à l'idée du bonheur que causerait à son père son consentement au mariage qu'il lui proposait. Elevée dans des sentimens de religion, elle trouvait une sorte de piété dans le dévoûment qu'exigeait un tel acte d'obéis-

sance. Enfin quand elle vint à réfléchir à ce que lui coûterait de peine le sacrifice qu'elle ferait à l'amour filial et à son devoir, elle sentit en elle le doux frémissement de certaine petite passion qui, sans avoir une affinité directe avec la religion et la vertu, est quelquefois assez obligeante pour se prêter à l'exécution de leurs desseins.

Charmée de l'action héroïque qu'elle méditait, Sophie se félicitait déjà de son courage lorsque Cupidon, qui se tenait caché dans son manchon, apparut tout-à-coup, et comme Polichinelle sur le théâtre des marionnettes, balaya tout devant lui. Dans le fait (nous ne voulons ni tromper nos lecteurs, ni relever le caractère de notre héroïne en attribuant ses actions à un pouvoir surnaturel), l'image de son cher Jones, et quelques espérances éloignées dont il était l'objet, détruisirent en un instant l'édifice que la tendresse filiale, la piété et l'amour-propre réunis avaient si péniblement construit. Mais avant d'aller plus loin avec Sophie, il faut retourner à Jones.

CHAPITRE X.

Divers incidens, assez naturels peut-être, mais quelque peu vulgaires.

Le lecteur voudra bien se rappeler que nous avons laissé, au commencement de ce livre, M. Jones sur la route de Bristol, et bien déterminé à chercher sur la mer les faveurs de la fortune, ou plutôt à fuir les disgraces qu'elle lui faisait essuyer sur la terre.

Il arriva — ce qui n'est pas très rare — que le guide qui s'était chargé de le conduire ne connaissait malheureusement pas la route; il s'égara, et, par une sotte honte, n'osant demander son chemin, il ne fit que louvoyer jusqu'à la chute du jour et même un peu dans la nuit. Jones, soupçonnant la vérité, fit part de ses craintes au guide; celui-ci

soutint qu'ils étaient sur la bonne route, et ajouta qu'il serait fort étrange qu'il ne connût pas le chemin de Bristol. Il aurait été cependant beaucoup plus étrange qu'il le connût, puisque de sa vie il n'y avait passé.

Jones avait si peu de confiance dans son guide qu'arrivé au plus prochain village, il demanda au premier paysan qu'il rencontra, s'il était sur la route de Bristol.

— D'où venez-vous donc? demanda le paysan.

— Peu vous importe, s'écria Jones un peu vivement; je vous demande si cette route conduit à Bristol.

— A Bristol! répéta le rustre en se grattant la tête; je crois, notre maître, que ce chemin-là ne vous ménera pas à Bristol aujourd'hui.

— Eh bien, quel chemin faut-il prendre?

— Sur ma foi, notre maître, il faut que vous vous soyez trompé de route, car vous allez droit à Glocester.

— Fort bien; mais quel est le chemin de Bristol?

— Vous y tournez le dos.

— Il faut donc que nous retournions sur nos pas?

— Oui, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Et quand nous serons sur la hauteur, quel chemin prendrons-nous?

— Allez tout droit devant vous.

— Mais je me rappelle, reprit Jones, que la route se divise en cet endroit: irons-nous à droite ou à gauche?

— Il faut prendre sur la droite, et ensuite aller tout droit; souvenez-vous seulement de tourner d'abord à droite, ensuite à gauche, et puis encore à droite; cela vous conduira près de la maison de l'écuyer; alors vous irez tout droit, et vous tournerez à gauche.

Un autre paysan s'approcha des voyageurs et leur demanda où ils allaient. Sur la réponse de Jones, le nouveau venu se gratta la tête; et s'appuyant sur son bâton: — Suivez, lui dit-il, la route à droite pendant un mille, un mille et demi, ou environ; tournez ensuite sur la gauche,

et vous arriverez à la maison de l'écuyer John Bearnes.

— Quel est cet écuyer John Bearnes? demanda Jones.

— Quoi ! s'écria le paysan, vous ne connaissez pas l'écuyer John Bearnes? et d'où venez-vous donc?

Ces deux villageois avaient presque épuisé la patience de Jones, quand un homme vêtu fort simplement (c'était un quaker) l'aborda et lui dit : — Ami, je vois que tu as perdu ton chemin ; si tu m'en crois, tu n'essaieras pas de le retrouver ce soir ; il fait presque nuit, et l'on peut facilement s'égarer sur la route ; d'ailleurs on a commis dernièrement plusieurs vols entre ce village et Bristol. Nous avons à deux pas d'ici une fort bonne auberge où tu trouveras un gîte pour toi et pour tes chevaux.

Jones se laissa persuader aisément de passer la nuit dans ce village, et son nouvel ami le conduisit à l'auberge.

L'hôte, homme fort civil, dit à Jones : — Pardonnez-moi la mauvaise réception que je suis forcé de vous faire. Ma femme est absente; avant de sortir elle a tout enfermé et emporté les clés avec elle. — La vérité était qu'une de ses filles, que sa femme préférait à toutes les autres, venait de se marier ; elle était allée le matin rejoindre son mari; mais avant son départ elle avait, de concert avec sa mère, dépouillé le pauvre homme de son argent et de son mobilier. De tous ses enfans, l'hôtesse n'aimait que la nouvelle mariée ; pour la satisfaire, elle aurait sacrifié avec plaisir le reste de sa famille et son mari par-dessus le marché.

Préoccupé comme il l'était, Jones aurait naturellement préféré la solitude à la compagnie ; mais il ne put résister aux importunités de l'honnête quaker, qui ne voulait plus le quitter. Il avait remarqué, disait-il, dans la physionomie de son jeune compagnon une teinte de mélancolie qu'il espérait dissiper par sa conversation.

A la manière dont commença l'entrevue, notre digne quaker aurait pu se croire à une des silencieuses réunions de sa secte. Tout-à-coup, inspiré par je ne sais quel Esprit, probablement par celui de la curiosité : — L'ami, dit-il, je

vois que tu as éprouvé quelque grand malheur; de grâce ne te refuse pas à toute consolation. Peut-être as-tu perdu quelque parent? s'il en est ainsi, tu dois considérer que nous sommes tous mortels; et pourquoi t'affligerais-tu, quand tu sais que ta douleur est inutile à l'ami que tu regrettes? Nous sommes tous nés pour l'affliction. J'ai mes chagrins comme toi, et sans aucun doute ils sont plus grands que les tiens. Je possède un revenu net de cent livres sterling, qui suffit à tous mes besoins. Ma conscience — j'en remercie le Seigneur — ne me reproche rien; je jouis d'une santé robuste; personne au monde ne peut réclamer de moi la dette la plus légère, ou m'accuser de lui avoir fait le moindre tort. Eh bien, ami, je serais fâché de te croire aussi malheureux que je le suis. A ces mots il poussa un profond soupir.

— Monsieur, lui répondit Jones, je prends part à votre affliction, quelle qu'en puisse être la cause.

— La cause, ami, reprit le quaker; c'est une fille unique, une fille qui faisait mes plus chères délices sur la terre! Elle s'est enfuie de chez moi, cette semaine, et s'est mariée sans mon consentement. Je lui avais trouvé un parti convenable, un homme sage, et qui est à son aise; mais elle a voulu faire son choix elle-même, et est partie avec un jeune drôle qui ne possède pas un farthing. Si elle était morte, comme l'est sans doute ton ami, je serais trop heureux!

— Ce que vous dites là est fort étrange, monsieur, dit Jones.

— Comment? Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle fût morte que mendiante? Je t'ai dit que le drôle ne possède pas un farthing, et certainement elle n'espère pas que je lui donne jamais un shilling. Non! elle s'est mariée par amour, qu'elle vive d'amour si elle le peut; qu'elle porte son amour au marché, elle verra si on lui en donnera la monnaie en argent ou même en cuivre.

— Monsieur, vous savez mieux que personne ce que vous avez à faire.

— Il fallait, continua le quaker, qu'ils eussent formé depuis long-temps le projet de me tromper, car ils se connaissaient dès l'enfance; mille fois, dans mes sermons contre l'amour, j'ai répété à ma fille que ce n'était que folie et corruption. La rusée avait l'air de m'écouter et de mépriser tous les désirs charnels; et pourtant à la fin, elle est sortie de chez moi, par une fenêtre du second étage; car, il faut vous le dire, n'étant pas sans quelque inquiétude, j'avais eu soin de l'enfermer dans sa chambre, en attendant le lendemain matin, pour la marier à ma guise. Mais elle prit l'avance de quelques heures, et s'est enfuie avec l'amant qu'elle s'était choisi; le misérable n'a point perdu de temps. En moins d'une heure, le mariage était conclu et consommé. Ce sera bien l'heure la plus mal employée de leur vie; maintenant, ils peuvent mourir de faim, mendier ou voler, jamais ils n'auront de moi un seul farthing.

Jones se leva brusquement, et s'écria : Je vous prie de m'excuser, monsieur, je voudrais être seul.

— Allons, allons, ami, lui dit le quaker, ne t'abandonne pas au chagrin, tu vois qu'il y a des gens aussi malheureux que toi.

— Je vois, s'écria Jones, qu'il y a de la démence, de la folie et de la méchanceté dans le monde! Mais permettez-moi de vous donner un conseil : envoyez chercher votre fille et votre gendre, recevez-les chez vous, et ne soyez pas vous-même la cause du malheur de celle que vous prétendez aimer.

— Que je les envoie chercher, s'écria le quaker; j'aimerais mieux recevoir chez moi mes deux plus grands ennemis!

— Eh bien! dit Jones, allez vous-même chez vous, ou partout où il vous plaira; je ne veux plus demeurer plus long-temps dans une compagnie comme la vôtre.

— Comme tu voudras, ami; je rougirais d'imposer ma compagnie à qui que ce soit.

Alors, il se leva, et mit sa main dans sa poche pour y prendre de l'argent et payer son écot; mais Jones le poussa avec violence, et le mit à la porte.

Le quaker et sa conversation avaient tellement ému Jones, qu'il avait l'œil hagard. La remarque qu'en fit l'honnête Broadbrim [1], rapprochée de plusieurs autres, qu'avait fait naître dans son esprit la conduite de notre héros, lui persuada qu'il était fou; loin de ressentir l'affront qu'il venait d'en recevoir, il prit en pitié son malheur, avertit l'aubergiste et le pria d'avoir grand soin de son hôte, et de le traiter avec les plus grands égards.

— Sur ma foi, répondit l'hôte, je n'aurai pour lui ni soins ni égards; car, malgré sa belle veste brodée, il paraît après tout qu'il n'est pas plus gentilhomme que moi. C'est un pauvre bâtard de paroisse, élevé par charité chez un riche étranger, à trente milles environ d'ici, et tout récemment mis à la porte, sans doute pour quelque action qui ne lui fait pas honneur. Je me débarrasserai de lui le plus tôt possible. Il vaut mieux perdre un écot qu'autre chose. Il n'y a pas encore un an que j'ai perdu une cuiller d'argent.

— Que parles-tu de bâtard, Robin? reprit le quaker; tu te trompes assurément.

— Pas le moins du monde; son guide m'a tout raconté.

En effet, le guide une fois installé auprès du feu de la cuisine, avait fait part à la compagnie de tout ce qu'il savait de Jones, et de tout ce qu'il en avait entendu dire.

Le quaker, instruit de la naissance de Jones, et de sa véritable position, sentit s'évanouir toute sa pitié, et le digne homme s'en retourna chez lui non moins indigné, non moins furieux qu'un noble qui aurait reçu quelque outrage d'un manant.

1. Large-Bord; — allusion à la forme du chapeau des Quakers. (*Note du trad.*)

L'aubergiste lui-même ne conçut pas moins de mépris pour son hôte, et quand Jones sonna pour demander un lit, il lui fit répondre qu'il n'en avait pas. Outre le mépris qu'inspirait à Robin la basse condition de Tom, il n'était pas sans inquiétude sur ses intentions, et il le soupçonnait violemment d'épier une occasion favorable de le voler. Il eût été facilement guéri de ses craintes, s'il avait su que sa femme et sa fille avaient pris la précaution d'emporter tout ce qui n'était pas scellé dans le mur; mais il était naturellement méfiant, et l'était devenu encore davantage depuis la perte de sa cuiller. En un mot, la peur d'être volé l'empêcha de faire la réflexion consolante qu'il ne lui restait plus rien à perdre. Informé qu'il ne pouvait avoir de lit, Jones se jeta sans murmurer dans un grand fauteuil de jonc, et le sommeil qui l'avait fui naguères dans un bel appartement, fut assez généreux pour venir lui rendre visite dans cet humble réduit. L'inquiétude de l'hôte ne lui permit pas de se coucher; il passa la nuit près du feu de sa cuisine, les yeux fixés sur la porte de la chambre ou plutôt du taudis où Jones avait trouvé un asile. Quant à la fenêtre de cette pièce, c'était une lucarne à travers laquelle un chat seul aurait pu passer.

CHAPITRE XI.

Arrivée d'une troupe de soldats.

L'hôte, une fois posté en face de la porte de Jones, résolut d'y monter la garde tout la nuit. Le guide et un autre individu restèrent en faction avec lui, quoiqu'ils ne fussent pas instruits de ses soupçons, et qu'ils n'en eussent eux-mêmes aucun. La véritable cause de leur veille y mit bientôt un terme : elle n'était autre que la force et la bonté de la

bière, dont ils avaient fait de copieuses libations. Ils devinrent d'abord bruyans et tapageurs, puis finirent par s'endormir profondément. Cependant ce breuvage soporifique n'eut pas le pouvoir de calmer les craintes de Robin. Il continua de veiller sur sa chaise, sans changer de position, jusqu'au moment où des coups redoublés, frappés à la porte de l'auberge, l'obligèrent de se lever pour aller ouvrir. En un clin-d'œil, la cuisine fut remplie d'une foule de gentilshommes en habits rouges, qui s'y précipitèrent avec autant d'impétuosité que s'ils avaient voulu prendre d'assaut son petit castel.

L'hôte fut alors forcé de quitter son poste pour aller chercher de la bière, que ses hôtes bruyans lui demandaient à grands cris. La seconde ou la troisième fois qu'il revint de la cave, il vit M. Jones, debout devant le feu, au milieu des soldats; car on croira sans peine que l'arrivée d'une pareille compagnie devait interrompre tout sommeil qui n'était pas celui auquel la trompette seule du jugement dernier pourra nous arracher.

Quand les soldats eurent suffisamment étanché leur soif, il ne resta plus qu'à payer l'écot; circonstance féconde en querelles et en débats parmi les gens de bas étage, assez disposés d'ordinaire à s'écarter des règles de la justice distributive, qui veut que chacun paie en proportion de ce qu'il a bu. La difficulté était ici d'autant plus grande que plusieurs soldats, dans leur empressement de continuer leur route, s'étaient remis en marche, après avoir bu le premier coup, et avaient entièrement oublié de payer leur part de l'écot. Il s'éleva une dispute violente, où l'on peut dire que chaque mot fut prononcé sous la foi du serment; car le nombre des sermens fut au moins égal à celui des mots. Tous parlaient en même temps, et chacun ne semblait occupé qu'à diminuer la somme qu'il aurait à débourser, en sorte qu'il était extrêmement probable que l'hôte aurait à se payer lui-même de la plus forte partie de la dépense, ou, ce qui est la même chose, qu'il n'en serait pas payé.

Pendant tout ce temps, M. Jones causait avec le sergent, qui ne prenait aucune part à la dispute, étant, en vertu d'un usage immémorial, exempt de toute contribution. La querelle s'échauffait au point de faire craindre qu'elle ne fût décidée militairement, quand Jones s'avança et mit fin à toutes les clameurs en déclarant qu'il paierait la totalité de la dépense, qui ne montait, à la vérité, qu'à trois shillings quatre pences. Cette déclaration valut à Jones les remercîmens et les applaudissemens de toute la compagnie. Noble conduite! Digne jeune homme! Ame généreuse! tels étaient les mots flatteurs qui retentissaient de toutes parts. L'hôte lui-même prit une meilleure opinion de Jones, et douta presque de la vérité du récit du guide.

Le sergent avait dit à M. Jones qu'ils marchaient contre les rebelles et qu'ils espéraient être commandés par l'illustre duc de Cumberland; d'où le lecteur peut conclure (circonstance que nous n'avons pas cru nécessaire de lui apprendre plus tôt) que c'était alors l'époque où la dernière rébellion était dans toute sa force; et, en effet, les révoltés étaient entrés en Angleterre, dans le dessein, disait-on, de combattre les troupes du roi, et de s'ouvrir un chemin vers la capitale.

Il entrait quelques grains d'héroïsme dans la composition du caractère de Jones, partisan décidé d'ailleurs de la cause glorieuse de la liberté, et de la religion protestante. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans une situation qui aurait justifié des entreprises plus étranges et plus romanesques encore, il ait formé le projet de servir comme volontaire dans cette expédition.

L'officier commandant lui prodigua tous les encouragemens possibles, pour le confirmer dans cette bonne disposition, dès qu'il en eut connaissance; il proclama ensuite à haute voix ce noble dessein; la nouvelle fut accueillie avec transport par les soldats; ils s'écrièrent tous : —Vive le roi George et Votre Honneur! et ajoutèrent en jurant : — Nous vous soutiendrons tous les deux jusqu'à la dernière goutte de notre sang!

L'un des deux hommes qui avaient passé la nuit à boire dans l'auberge, se laissa persuader aussi de prendre part à l'expédition au moyen de quelques argumens qu'un caporal lui mit dans la main. Déjà le porte-manteau de M. Jones avait été mis dans le fourgon, et l'on allait se mettre en marche, quand le guide s'approcha de Tom : « Monsieur, lui dit-il, je vous prie de considérer que les chevaux ont été dehors toute la nuit, et que nous avons fait beaucoup plus de chemin qu'il ne fallait. » Jones, surpris d'une pareille impudence, prit les soldats pour juges de cette réclamation. Le guide fut unanimement condamné pour avoir voulu escroquer l'argent d'un homme comme il faut. Les uns s'écrièrent qu'il fallait lui lier le cou aux talons; d'autres qu'il méritait de passer par les baguettes; et le sergent, brandissant sa canne sur sa tête, jura qu'il voudrait qu'il fût sous ses ordres, pour en faire un exemple. Jones se contenta pourtant de lui infliger une punition négative, et partit avec ses nouveaux compagnons, laissant goûter au guide le triste plaisir de l'accabler d'injures et de malédictions. L'hôte ne manqua pas d'y joindre les siennes. Voilà, s'écria-t-il, un beau gentilhomme, sur ma foi! il fera un bon soldat avec sa veste brodée! Le vieux proverbe dit vrai : Tout ce qui reluit n'est pas or. Je suis bien aise d'en voir ma maison débarrassée.

Le sergent et le nouveau soldat marchèrent tout le jour à côté l'un de l'autre, et le premier, qui était un franc grivois, amusa son compagnon en lui racontant ses campagnes. Il est vrai qu'il n'en avait jamais fait une seule, car il était entré au service depuis peu de temps, et devait sa hallebarde à la manière adroite dont il savait gagner les bonnes grâces de ses chefs, et surtout à son talent pour recruter. La plus grande gaîté régna parmi les soldats pendant toute la route. Ils racontaient tout ce qui s'était passé dans leur dernière garnison, et se permettaient sur le compte de leurs officiers toutes sortes de plaisanteries; quelques-unes étaient assez grossières, et même passa-

blement scandaleuses : ce qui rappela à notre héros la coutume des Grecs et des Romains, qui permettait aux esclaves, à certains jours de fêtes, et dans des occasions solennelles, de parler de leurs maîtres en toute liberté.

Notre petite armée, composée de deux compagnies d'infanterie, arriva enfin au lieu où elle devait faire halte le soir. Le sergent informa le lieutenant qui commandait le détachement, qu'il avait fait deux recrues pendant la dernière marche. L'un (c'était l'ivrogne) était le plus bel homme qu'il eût jamais vu; il avait près de six pieds, était bien proportionné et fortement constitué. L'autre (c'était Jones) serait bon pour le second rang.

Les deux nouveaux soldats furent aussitôt présentés à l'officier, qui examina d'abord l'homme de six pieds, puis se tourna vers Jones, et ne put s'empêcher de montrer quelque surprise; car, sans parler de sa mise décente et de sa bonne tournure, il avait un air de dignité qui se trouve rarement dans les gens de basse condition, et qui n'est pas toujours l'apanage des gens de qualité.

— Monsieur, lui dit le lieutenant, mon sergent m'apprend que vous désirez vous enrôler dans la compagnie que je commande. Si telle est votre intention, monsieur, nous y recevrons avec plaisir un gentilhomme qui promet de l'honorer par ses services.

Jones lui répondit qu'il n'avait point parlé de s'enrôler, mais que plein de zèle pour la cause glorieuse qu'ils allaient défendre, il désirait servir comme volontaire. Il fit ensuite quelques complimens au lieutenant, et lui exprima le plaisir qu'il aurait à se trouver sous ses ordres. L'officier répondit à sa politesse, loua sa résolution, lui serra la main, et l'invita à dîner avec lui et les autres officiers.

CHAPITRE XII.

Une compagnie d'officiers.

Le lieutenant dont nous venons de parler, et qui commandait ce détachement, avait alors près de soixante ans. Entré fort jeune dans l'armée, il était enseigne lors de la bataille de Tannières. Il y avait reçu deux blessures, et s'y était distingué d'une manière si brillante que le duc de Marlboroug l'avait nommé lieutenant sur le champ de bataille. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis quarante ans environ, il n'avait pas obtenu d'avancement. Dans ce long intervalle, il avait vu une foule de jeunes gens lui passer sur le corps, et maintenant il avait la mortification de se voir commander par des enfans dont les pères étaient en nourrice quand il était entré au service.

Il n'avait point, il est vrai, d'amis au pouvoir; mais ce n'était point là la cause unique de son peu de succès; il avait eu le malheur d'encourir la disgrace de son colonel, qui, depuis nombre d'années, commandait le régiment. Ce n'était point une faute personnelle, ou quelque négligence dans le service, qui lui avait valu la haine implacable de cet homme; il en était uniquement redevable à l'indiscrétion de sa femme, qui était fort jolie, et qui, malgré son amour pour son mari, n'avait pas voulu acheter son avancement au prix de certaines faveurs que le colonel exigeait d'elle.

Le pauvre lieutenant était d'autant plus malheureux, qu'en éprouvant les effets de l'injustice de son chef, il ignorait, il ne soupçonnait pas même qu'il dût le craindre; il ne pouvait lui supposer une malveillance qui aurait été sans motif. Sa femme, craignant les suites que pouvait entraîner l'honorable susceptibilité de son mari, se contentait de conserver sa vertu sans chercher à en faire parade.

Ce malheureux officier — je crois pouvoir le nommer ainsi — avait beaucoup d'excellentes qualités. Indépendamment de son mérite dans sa profession, il était bon, honnête, religieux. Il s'était toujours si bien comporté dans son commandement, qu'il s'était concilié l'affection et l'estime de toute la compagnie, et même de tout le régiment. Les autres officiers qui l'accompagnaient étaient un lieutenant français, qui avait été assez long-temps hors de France pour oublier sa propre langue, et trop peu en Angleterre pour apprendre la langue anglaise; de sorte qu'il n'en parlait aucune, et qu'il pouvait à peine se faire comprendre dans les occasions même les plus ordinaires. Il y avait aussi deux enseignes, tous deux fort jeunes; l'un ex-clerc de procureur, l'autre fils de la femme du sommelier d'un grand seigneur.

Après le dîner, Jones parla de la gaîté bruyante qui avait régné parmi les soldats pendant la marche, — et cependant, ajouta-t-il, je jurerais qu'en face de l'ennemi, ils se comporteront en Grecs plutôt qu'en Troyens.

— Grecs! Troyens! répéta un des enseignes; qui diable sont-ils? J'ai entendu parler de toutes les troupes d'Europe, mais jamais de ces gens-là.

— N'affectez pas plus d'ignorance que vous n'en avez, Northerton, répartit le digne lieutenant; vous avez entendu parler, je suppose, des Grecs et des Troyens, quoique vous n'ayez peut-être pas lu la traduction de l'Iliade par Pope. Je me souviens, maintenant que monsieur en parle, qu'Homère compare les Troyens en marche à des oies qui gloussent, et donne de grands éloges au silence des Grecs. Sur mon honneur, il y a beaucoup de justesse dans l'observation de notre nouveau compagnon.

— Par Dieu je m'en rappelle fort bien [1], dit le lieutenant français; je l'ai tout lu, étant à l'école, dans madame Dacier;

[1]. Il faut se souvenir que le lieutenant français a oublié sa langue. (*Note du trad.*)

des Grecs, des Troyens, ils se battaient pour une femme. Oui, oui, j'ai lu tout cela.

— Au diable Homère ! s'écria Northerton; j'en porte encore les marques sur mon derrière. Il y a dans notre régiment un certain Thomas qui en a toujours un dans sa poche. Si je puis mettre la main dessus, je veux être damné si je ne le jette au feu. Il y a encore un autre coquin nommé Cordérius [1], qui m'a valu plus d'une correction.

— Vous avez donc été à l'école, M. Northerton? dit le lieutenant.

— Oui, Dieu me damne ! et que le diable emporte mon père pour m'y avoir envoyé ! La vieille ganache voulait m'enrôler dans la prêtraille; mais du diable, me dis-je à moi-même, je te damerai le pion, mon vieux gas, et toutes tes balivernes ne me feront pas donner dans de pareilles sottises. Il y a dans notre régiment Jemmy Olivier qui a bien failli entrer dans la noire milice; c'eût été bien dommage, car, que l'enfer me confonde si ce n'est pas le plus joli garçon du monde ! Mais il a su mieux tenir tête que moi à son vieux reitre; il ne sait ni lire ni écrire.

— Vous faites à votre ami une belle réputation, dit le lieutenant, et j'ose dire qu'il la mérite. Mais je vous en prie, Northerton, défaites-vous de cette sotte et mauvaise habitude de jurer; c'est, je vous assure, une erreur de croire qu'elle soit une preuve d'esprit ou de savoir-vivre. Si vous vouliez encore suivre mon conseil, vous vous abstiendriez de ces insultes envers le clergé. Des sarcasmes et des injures contre une classe entière ne peuvent jamais se justifier, surtout quand ils s'adressent à des hommes appelés à remplir des fonctions sacrées; injurier le corps tout entier, c'est injurier les fonctions mêmes; et je vous laisse le soin de juger si telle doit être la conduite de ceux qui vont combattre pour la religion protestante.

1. Un rudiment de Mathurin Cordier.

M. Adderly (c'était le nom de l'autre enseigne) qui avait jusqu'alors fredonné un air en battant du talon la mesure, sans paraître écouter la conversation, interrompt alors :

— Monsieur, dit-il, on ne parle pas de religion à la guerre.

— Bien dit, Jack, s'écria Northerton; quant à moi, s'il ne s'agissait que de religion, je laisserais à ceux qui prêchent le soin de se battre.

— Je ne sais quelle peut être votre opinion, messieurs, dit Jones, mais je crois que personne ne peut combattre pour une cause plus noble que celle de sa religion; et dans le peu que j'ai lu de l'histoire, j'ai remarqué que les soldats ne se sont jamais plus vaillamment conduits que lorsqu'ils étaient animés par le zèle religieux; je me flatte d'aimer mon roi et mon pays autant qu'aucun de mes concitoyens, et cependant l'intérêt de la religion protestante est un des plus puissans motifs qui m'ait déterminé à servir comme volontaire.

— Northerton fit un signe à Adderly, et lui dit à demi-voix : — Pince le fat, Adderly, pince-le. — Puis se tournant vers Jones : — Je suis charmé, monsieur, lui dit-il, que vous ayez choisi notre régiment pour y servir comme volontaire; s'il arrive que notre chapelain boive un coup de trop vous pourrez le remplacer. Je présume, monsieur, que vous avez été à l'université? Me permettrez-vous de vous demander dans quel collége?

— Monsieur, répondit Jones, bien loin d'avoir été à l'université, je n'ai pas même eu le même avantage que vous; je n'ai jamais été à l'école.

— Je l'aurais deviné, monsieur, reprit Northerton, à votre profond savoir.

— Monsieur ! répliqua Jones, il est aussi possible de savoir quelque chose sans avoir été à l'école, que d'y avoir été et de ne rien savoir.

— Bien riposté, mon jeune volontaire, s'écria le lieutenant; sur ma parole, Northerton, je vous conseille de ne pas vous frotter à lui, car vous n'êtes pas de sa force.

Northerton ne trouva pas de son goût la réplique de Jones; mais il jugea que la provocation n'était pas suffisante pour justifier des voies de fait ou de grossières injures, seules réparties qui se présentassent à son esprit. Il garda donc le silence pour le moment, bien résolu de saisir la première occasion qui s'offrirait pour rendre grossièreté pour plaisanterie.

C'était le tour de M. Jones de proposer un toast; il ne put s'empêcher de prononcer le nom de Sophie, et il le fit avec d'autant moins de scrupule qu'il croyait impossible qu'aucun des convives connût la personne dont il voulait parler. Mais le lieutenant, juge des toasts, ne se contenta point du nom de Sophie, il voulut avoir aussi le nom de famille. Jones hésita un instant, puis nomma miss Sophie Western. Northerton déclara qu'il ne porterait pas cette santé après celle qu'il avait proposée lui-même, à moins que quelqu'un ne se rendît caution de cette femme. J'ai connu à Bath, ajouta-t-il, une certaine Sophie Western qui partageait ses faveurs entre presque tous les jeunes gens, et c'est peut-être la même personne.

Jones lui assura solennellement le contraire, et protesta que c'était une dame de très-bonne famille, héritière d'une grande fortune.

— Oui, oui, reprit l'enseigne, c'est bien la même, et je parie une demi-douzaine de bouteilles de vin de Bourgogne que Tom French, de notre régiment, nous procure sa compagnie dans telle taverne de Bridges-Street qu'on voudra. — Il se mit alors à la dépeindre dans le plus grand détail, car il l'avait vue avec sa tante, et finit par dire que son père possédait un beau domaine dans le comté de Sommerset.

Les amans passionnés ne souffrent pas qu'on se permette la moindre plaisanterie sur le compte de leur maîtresse; Jones, cependant, quoiqu'il ne manquât ni d'amour ni de courage, ne s'indigna point de ces calomnies aussi promptement qu'il aurait peut-être dû le faire. Il est vrai

qu'il ne connaissait, ni ne comprenait ce genre d'esprit; il s'imagina long-temps que M. Northerton confondait quelque autre Sophie avec la sienne. Mais, après les derniers mots prononcés par l'enseigne, il se tourna vers lui, et lui dit d'un ton très-sérieux : — Je vous prie, Monsieur, d'exercer votre esprit sur quelque autre sujet; car je vous jure que je ne souffrirai aucune plaisanterie sur la réputation de cette dame.

— Plaisanterie ! s'écria Northerton; le diable m'emporte si j'ai jamais parlé plus sérieusement de ma vie. Tom French, à Bath, a eu à la fois la nièce et la tante.

— Eh bien donc, monsieur ! s'écria Jones, je déclare que vous êtes le plus impudent faquin qui soit au monde.

Il n'avait pas achevé ces mots que l'enseigne lui lança à la tête, avec mille malédictions, une bouteille qui l'atteignit un peu au-dessus de la tempe droite et l'étendit sur le plancher.

Quand le vainqueur vit son ennemi étendu sans mouvement et le sang qui coulait à grands flots de sa blessure, il chercha les moyens de quitter un champ de bataille où il n'avait plus de lauriers à cueillir. Mais le lieutenant lui coupa la retraite en se plaçant devant la porte. Northerton le pressa vivement de le laisser sortir : — Les suites de cette affaire, s'écria-t-il, peuvent être sérieuses, et je vous le demande, ai-je pu faire moins. Sur mon ame ! je ne voulais que plaisanter avec ce drôle, car je n'ai jamais entendu dire le moindre mal de miss Western.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le lieutenant, vous méritez mille fois d'être pendu, d'abord pour vous être permis des plaisanteries semblables, et ensuite pour avoir employé de pareilles armes. Vous êtes mon prisonnier, monsieur, et vous ne sortirez d'ici que lorsque je vous aurai mis sous bonne garde.

Tel était l'ascendant du lieutenant sur l'enseigne, que tout ce grand courage qui lui avait servi à étendre Jones sur le carreau n'aurait pu le porter à tirer son épée contre le

vétéran, quand bien même il l'aurait eue au côté; mais dès le commencement de la rixe, le lieutenant français avait mis à l'écart toutes les armes suspendues à la muraille. M. Northerton fut donc forcé d'attendre le résultat de cette affaire.

— Le lieutenant français et M. Adderly, sur l'invitation de leur officier commandant, avaient relevé Jones; mais voyant qu'il ne donnait pas signe de vie, ils le laissèrent retomber à terre. Adderly se plaignit en jurant de ce que le sang de Jones avait taché sa veste, et l'officier français s'écria : — De par Dieu! je ne veux pas toucher Anglais mort; j'ai entendu dire que la loi anglaise, *law*, comme vous l'appelez, pend le dernier qui le touche.

En même temps qu'il s'était emparé de la porte, le bon lieutenant avait tiré le cordon de la sonnette; un garçon se présenta et reçut l'ordre d'aller chercher un peloton de fusiliers et un chirurgien. Cette réquisition, jointe au rapport que fit le garçon de ce qu'il avait vu lui-même, amenèrent bientôt non-seulement les soldats, mais l'aubergiste, sa femme, leurs domestiques, et tout ce qui se trouvait dans la maison. Il n'est pas en mon pouvoir de décrire la scène suivante et les mille propos des assistans. Il me faudrait quarante plumes et autant de mains : tout le monde parlait à la fois. Le lecteur voudra donc bien se contenter des incidens les plus remarquables, et je crois qu'il me dispensera volontiers du reste.

On commença par s'assurer de la personne de Northerton, qui fut mis sous la garde de six soldats commandés par un caporal. Puis on l'emmena hors d'un lieu qu'il était très-disposé à quitter, mais malheureusement pour le conduire dans un autre où il n'avait pas la moindre envie d'aller. Il y a tant de bizarrerie dans les désirs de l'homme, que l'enseigne eut à peine obtenu l'avantage de blesser son adversaire, qu'il aurait voulu pouvoir se réfugier dans quelque coin du monde où n'aurait point retenti le bruit de sa gloire.

Nous sommes surpris, et nos lecteurs le sont peut-être aussi, que le digne et brave lieutenant ait plutôt songé à s'assurer de la personne du coupable, qu'à faire donner des secours au blessé. Nous faisons cette remarque, sans prétendre vouloir expliquer cette conduite singulière, mais de peur que quelque critique ne s'attribue un jour le mérite de la découverte. Nous désirons prouver à ces messieurs que nous apercevons aussi bien qu'eux-mêmes ce qu'il y a de bizarre dans les caractères; mais notre devoir est de rapporter les faits tels qu'ils sont; c'est ensuite au lecteur intelligent à consulter le manuscrit original de la nature, où nous puisons tous les détails de cet ouvrage, quoique nous ne citions pas toujours la page.

Les autres spectateurs étaient dans une disposition d'esprit toute différente. Ils suspendirent leur curiosité à l'égard de l'enseigne, qu'ils espéraient voir bientôt dans une situation plus élevée. Toute leur attention se porta sur le corps ensanglanté qui était encore par terre. On le releva, on le plaça sur une chaise, où il ne tarda pas à donner quelques signes de vie. Dès qu'on s'en fut aperçu (car jusques-là on avait cru généralement qu'il était mort), chacun proposa son remède, et comme l'Esculape n'était pas encore arrivé, il n'y eut personne qui ne se crût en état d'en remplir les fonctions. La saignée !.. c'était le cri unanime; malheureusement il n'y avait pas d'opérateur pour la faire. — Allez chercher le barbier! crièrent plusieurs voix; mais personne ne se dérangea. Diverses potions cordiales furent ordonnées de la même manière, et aussi inutilement. Enfin l'hôte proposa un pot de sa bière la plus forte, avec une rôtie, le meilleur cordial, selon lui, qu'on pût trouver dans toute l'Angleterre. La seule personne qui rendit ou qui parut rendre quelque service en cette occasion fut l'hôtesse. Elle se coupa une mèche de cheveux, et l'appliqua sur la blessure pour arrêter le sang; puis elle frotta avec sa main les tempes du jeune homme; et témoi-

gnant le plus grand dédain pour le cordial indiqué par son mari, elle envoya une suivante chercher dans son armoire une bouteille d'eau-de-vie dont elle fit boire un grand verre à Jones, qui avait enfin repris connaissance. Quelques instans après, le chirurgien arriva ; il examina la blessure, secoua la tête, blâma tout ce qui avait été fait, et ordonna que le blessé fût mis au lit sur-le-champ. Pour lui laisser un instant de repos, nous finirons ici ce chapitre.

CHAPITRE XIII.

Grande dextérité de l'hôtesse. — Grandes connaissances du chirurgien. — Le lieutenant est aussi bon casuiste que bon officier.

Dès que le blessé eut été porté dans son lit, et le tumulte apaisé dans l'auberge, l'hôtesse adressa la parole à l'officier commandant : Je crains, monsieur, dit-elle, que ce jeune homme ne se soit pas comporté comme il l'aurait dû à l'égard de Vos Honneurs; et s'il avait été tué, je pense qu'il n'aurait eu que ce qu'il méritait. Bien certainement, lorsque des gens de bas étage sont admis dans la compagnie de personnes comme il faut, ils devraient se tenir à leur place ; mais, comme disait feu mon premier mari, il en est bien peu qui sachent le faire. Pour moi, je vous assure, je n'aurais pas laissé de pareils vagabonds s'introduire dans la société de gentilshommes tels que vous; mais j'ai cru qu'il était officier, jusqu'à ce que le sergent m'ait dit que ce n'est qu'un soldat de recrue.

— Vous êtes tout-à-fait dans l'erreur, hôtesse, répondit le lieutenant; ce jeune homme s'est très bien conduit, et je le crois meilleur gentilhomme que l'enseigne qui l'a insulté. S'il vient à mourir, celui qui l'a frappé aura lieu de s'en repentir; le régiment sera débarrassé d'un drôle qu'on ne peut mettre à la raison, et qui est un scandale pour l'armée;

je vous permets de me blâmer, madame, s'il échappe aux mains de la justice; c'est tout ce que je puis dire.

— Bon Dieu! s'écria l'hôtesse, qui l'aurait pensé? sans doute, Votre Honneur fera bonne justice et j'en suis charmée, car on la doit à tout le monde; point d'impunité pour ceux qui tuent leurs inférieurs; les pauvres gens ont une ame à sauver tout aussi bien que les plus grands personnages.

— Mais je vous dis, madame, que vous faites injure au volontaire; j'affirme qu'il est, sous tous les rapports, fort au-dessus de l'enseigne.

— Voyez-vous cela! dit l'hôtesse. Eh bien, mon premier mari, qui n'était pas un sot, avait coutume de dire qu'on ne pouvait juger du dedans par le dehors. Il est vrai que je n'ai guère pu juger de la figure, puisque je ne l'ai vue que toute couverte de sang. Qui l'aurait pensé! c'est peut-être un jeune gentilhomme contrarié dans ses amours. Quel chagrin pour ses parens s'il vient à mourir! Il faut que le diable ait poussé ce misérable enseigne à faire un tel coup. C'est un scandale pour l'armée, comme le dit Votre Honneur; la plupart des officiers que j'ai vus étaient des hommes tout différens; ils n'avaient pas plus envie que d'autres de répandre le sang d'un chrétien, si ce n'est à la guerre, comme disait mon premier mari. Bien certainement quand il y a des batailles, il faut qu'il y ait du sang répandu; mais on ne peut en blâmer les militaires. Plus ils tuent de nos ennemis, mieux cela vaut, et je voudrais de tout mon cœur qu'ils pussent les tuer tous.

— Ah! madame, ce désir est un peu trop cruel.

— Pas du tout, monsieur; je ne suis nullement cruelle, si ce n'est à l'égard de nos ennemis, et il n'y a pas de mal à cela. Il est tout naturel de désirer la mort de nos ennemis, afin que la guerre cessant, les taxes diminuent: car cela fait frémir, de songer à toutes celles que nous avons à payer. Comment? pour celle des fenêtres seulement, nous payons plus de quarante shillings; et pourtant

nous en avons bouché autant que nous avons pu, au point qu'on n'y voit presque plus dans la maison. Monsieur, disais-je un jour au collecteur, vous devriez nous épargner un peu; car nous sommes amis du gouvernement; oui, nous le sommes, et nous payons assez d'argent pour cela. Et pourtant je réfléchis souvent que le gouvernement ne se croit pas plus obligé envers nous qu'envers ceux qui ne lui paient pas un farthing. Oui, c'est ainsi que va le monde.

Elle allait continuer sur ce ton, quand le chirurgien entra dans la chambre. Le lieutenant lui demanda comment allait le blessé; à quoi le docteur se contenta de répondre : Mieux, je crois, qu'il ne se trouverait à présent si je n'eusse pas été appelé; cependant il eût été plus heureux qu'on m'eût prévenu un peu plus tôt.

— J'espère, dit le lieutenant, qu'il n'y a point de fracture au crâne?

— Hum! les fractures ne sont pas toujours ce qu'il y a de plus dangereux; les contusions et les meurtrissures offrent souvent des symptômes plus fâcheux et ont des suites plus funestes. Les gens qui n'entendent rien à la chirurgie s'imaginent que tout va bien quand le crâne n'est pas fracturé, et moi j'aimerais mieux voir un crâne brisé en pièces que certaines contusions que j'ai traitées dans ma vie.

— J'espère, reprit le lieutenant, que vous n'avez pas trouvé ici de pareils symptômes?

— Les symptômes ne sont pas toujours réguliers, ni constans; j'ai vu des symptômes très fâcheux le matin, devenir favorables à midi, et redevenir fâcheux dans la soirée. On peut dire avec raison des blessures, *nemo repente fuit turpissimus* [1]. Je me souviens que je fus une fois appelé près d'un homme qui avait reçu une violente contusion sur le *tibia*; il en était résulté solution de continuité dans la *cutis* extérieure, et par suite une perte considérable de sang; les

1. Ces mots signifient que, personne ne devient tout à coup un grand criminel; mais le docteur en détourne le sens et veut dire qu'une blessure peut devenir plus dangereuse qu'elle ne le paraît d'abord. (*Note du trad.*)

fibres intérieures étaient dilacérées au point qu'on voyait l'os à travers l'ouverture de la plaie que nous nommons en latin *vulnus*. Quelques symptômes de fièvre se manifestaient en même temps; le pouls était élevé et indiquait la nécessité de la phlébotomie; je craignis la gangrène, et pour la prévenir, je pratiquai un large orifice à la veine du bras gauche, d'où je tirai vingt onces de sang. Je m'attendais à trouver le sang épais et visqueux; mais à ma grande surprise, il était rosé, fleuri, et à peu près comme celui d'un homme en parfaite santé. J'appliquai alors sur la partie blessée une fomentation qui répondit parfaitement à mon attente; car après trois ou quatre pansemens, la blessure commença à rendre beaucoup de pus ou de matière épaisse, d'où il résulta que la cohésion..... Mais je ne me fais peut-être point parfaitement entendre?

— Non, en vérité, répondit le lieutenant; je n'ai pas compris un seul mot de votre explication.

— Eh bien, monsieur, je n'abuserai pas de votre patience, et je me bornerai à vous dire qu'au bout de six semaines, mon patient marchait aussi bien qu'avant cette contusion.

— Je voudrais seulement, monsieur, que vous eussiez la bonté de me dire si la blessure que ce jeune homme a eu le malheur de recevoir, vous paraît être mortelle.

— Monsieur, décider si une blessure sera mortelle ou non, après un premier pansement, ce serait faire preuve d'une folle présomption. Nous sommes tous mortels, et dans le cours du traitement, il survient souvent des symptômes que l'homme de l'art le plus habile ne saurait prévoir.

— Mais le croyez-vous en danger?

— En danger? répéta l'Esculape. Oui, certainement. Y a-t-il parmi nous un seul homme, jouissant de la santé la plus robuste, qu'on puisse dire n'être point en danger? A plus forte raison devons-nous craindre pour un homme qui a reçu une pareille blessure? Tout ce que je puis dire en ce moment, c'est qu'il est heureux qu'on m'ait fait appeler, et

qu'il eût été plus heureux encore qu'on m'eût fait appeler plus tôt. Je reverrai le malade demain matin de bonne heure. En attendant, il lui faut beaucoup de tranquillité, et force eau de gruau.

— Ne lui permettrez-vous pas du petit lait au vin? demanda l'hôtesse.

— Oui, oui, répondit le docteur; du petit lait au vin, si vous le voulez, pourvu qu'il soit léger.

— Et du bouillon de poulet?

— Oui, le bouillon de poulet est fort bon.

— Et je puis aussi lui faire de la gelée?

— Oui, oui, la gelée est fort bonne dans les blessures; elle favorise la cohésion des parties.

Heureusement, l'hôtesse ne parla ni de soupes, ni de coulis, car le docteur aurait consenti à tout plutôt que de s'exposer à perdre la pratique de la maison.

Il ne fut pas plutôt parti que l'hôtesse se mit à entonner ses louanges. Le lieutenant n'avait pas conçu, dans cette courte visite, une opinion aussi favorable de ses talens que la bonne femme et tout le voisinage en avaient peut-être à juste titre; il était possible après tout que le docteur, malgré un peu de fatuité, fût un fort bon chirurgien.

Le lieutenant, ayant conclu du savant discours qu'il venait d'entendre, que M. Jones était en grand danger, donna ordre de garder très sévèrement M. Northerton. Son dessein était de le conduire le lendemain matin devant un juge-de-paix, et de confier le commandement du détachement au lieutenant français, bon officier, quoiqu'il ne sût ni lire, ni écrire, ni parler suffisamment aucune langue.

Dans la soirée, il fit dire à M. Jones que si sa visite ne le gênait pas, il se rendrait auprès de lui. Jones reçut cette politesse avec plaisir et reconnaissance, et le lieutenant monta dans la chambre du blessé, qu'il trouva beaucoup mieux qu'il ne s'y attendait. Jones l'assura même que sans la défense expresse du chirurgien, il se serait levé depuis long-temps; car il se trouvait aussi bien portant que jamais,

et n'éprouvait d'autre suite de sa blessure qu'une douleur fort vive à la tête, du côté où il avait reçu le coup.

— Je serais charmé, dit le lieutenant, que vous fussiez aussi bien que vous vous l'imaginez; vous pourriez demander sur-le-champ satisfaction de l'insulte que vous avez reçue; quand une affaire ne peut s'arranger, comme lorsqu'il s'agit de voies de fait, on ne saurait trop tôt en finir. Mais je crains que vous ne présumiez trop de vos forces, et que votre adversaire n'ait trop d'avantage sur vous.

— J'essaierai pourtant, si vous le permettez, et si vous avez la complaisance de me prêter une épée, car je n'en ai point ici.

— Mon épée est à votre service, mon cher enfant, s'écria le lieutenant en l'embrassant; vous êtes un brave garçon, et j'aime l'ardeur que vous montrez : mais je crains qu'un coup aussi violent, une perte de sang aussi considérable n'aient épuisé vos forces. Vous ne sentez pas dans le lit votre faiblesse, mais vous vous en apercevriez après deux ou trois bottes. Non, je ne puis consentir à ce que vous vous battiez ce soir; mais j'espère que vous serez en état de nous rejoindre avant peu, et je vous donne ma parole d'honneur que vous aurez satisfaction, ou que celui qui vous a insulté ne restera pas dans le régiment.

— Je voudrais, dit Jones, que cette affaire fût terminée dès ce soir. Maintenant que vous m'en avez parlé, je sens que je n'aurai plus de repos.

— Ah! ne pensez point à cela reprit le lieutenant; un délai de quelques jours n'y fait rien. Il n'en est pas des blessures de l'honneur comme de celles du corps; elles ne souffrent pas du retard qu'on met à les guérir. Il sera tout aussi honorable pour vous d'en avoir satisfaction dans une huitaine de jours qu'aujourd'hui même.

— Mais si mon état empirait, et que je mourusse des suites de ma blessure?

— En ce cas, votre honneur n'aura besoin d'aucune réparation; je vous rendrai moi-même justice, et j'attesterai

au monde entier que vous aviez dessein de vous conduire avec courage, si vous eussiez conservé la vie.

— Ce délai m'afflige. — Je suis presque honteux de vous le dire, à vous qui êtes militaire; quoique j'aie à me reprocher bien des extravagances, cependant, au fond du cœur, et toutes les fois que la raison a son empire sur moi, je suis réellement chrétien.

— Je le suis aussi, je vous assure, et chrétien si zélé, que je fus charmé de vous voir à table soutenir la cause de la religion. Je suis même en ce moment un peu fâché contre vous, pour la fausse honte qui vous empêche de confesser votre foi devant tout le monde.

— Mais combien doit trembler le véritable chrétien qui se complaît dans des sentimens de vengeance, au mépris du commandement exprès de celui qui nous a ordonné le pardon! Comment puis-je concevoir un si coupable projet sur ce lit où la douleur m'enchaîne? Comment oserais-je me présenter au tribunal de Dieu, avec une conscience chargée d'un tel crime?

— Je crois, répondit le vétéran, que ce commandement existe, mais un homme d'honneur ne peut y obéir; et il faut être homme d'honneur quand on veut servir dans l'armée. Je me souviens qu'un jour, je soumis le cas à notre aumônier, en buvant avec lui un bol de punch; il convint que la question était très délicate; mais il espérait qu'une certaine latitude était accordée aux militaires dans ces sortes d'occasions. Et certes, nous devons l'espérer, car, qui de nous voudrait vivre déshonoré? Ainsi donc, mon cher enfant, soyez bon chrétien tant que vous vivrez, mais soyez aussi homme d'honneur, et ne supportez jamais un affront. Tous les livres et tous les ministres du monde ne me persuaderont jamais le contraire. J'aime ma religion, mais j'aime encore plus mon honneur. Il faut qu'il se soit glissé quelque erreur dans la copie du texte, ou dans la traduction, ou dans l'interprétation. Quoi qu'il en soit, il faut en courir le risque, car il faut avant tout conserver son honneur. Ainsi, calmez-

vous, et je vous promets que vous aurez l'occasion de vous faire justice.

A ces mots, il embrassa Jones tendrement, lui serra la main, et prit congé de lui. Mais si le lieutenant trouva dans ses propres argumens de quoi rassurer sa conscience, notre héros n'en fut pas aussi complètement satisfait : après de longues et sérieuses réflexions, il s'arrêta enfin à la résolution que le lecteur trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Chapitre effrayant et que peu de lecteurs doivent se hasarder à lire pendant la nuit, surtout s'ils sont seuls.

Jones avala une grande tasse de bouillon de poulet, ou plutôt de bouillon de coq; il aurait avalé d'aussi bon appétit le coq lui-même et une livre de jambon [1] par dessus le marché. Se sentant alors plein de force et de santé, il résolut de se lever et d'aller trouver son adversaire. D'abord, il envoya chercher le sergent, qui était sa première connaissance dans la troupe. Malheureusement ce digne sous-officier, après s'être gorgé de boisson, s'était jeté depuis quelque temps sur son lit, où il ronflait si fort qu'il n'était pas facile de faire parvenir à ses oreilles un bruit capable de couvrir cette musique nasale. Cependant Jones persistant dans son désir de le voir, un garçon à voix de stentor réussit enfin à interrompre le sommeil du sergent, et à lui faire part du message dont il était chargé. Quand le sous-officier fut assez éveillé pour comprendre, il se leva, et comme il s'était jeté sur son lit tout habillé, il se rendit sur-le-champ dans la chambre de Jones. Notre héros ne jugea

1. Le veau et le poulet se servent très-rarement en Angleterre sans être accompagnés de jambon ou de petit salé. (*Note du trad.*)

pas à propos de l'informer de son dessein, quoiqu'il eût pu le faire sans danger : le sergent était homme d'honneur, et avait tué son homme en duel : il aurait donc fidèlement gardé ce secret ou tout autre qu'il n'aurait pas eu intérêt à découvrir ; mais Jones n'avait point encore éprouvé sa discrétion depuis le peu de temps qu'il le connaissait; aussi sa réserve fut-elle peut-être prudente et louable. Il se borna donc à dire au sergent, qu'entré maintenant au service, il était honteux de ne pas avoir ce qui formait la partie la plus nécessaire de l'équipement d'un soldat, c'est-à-dire une épée. — Je vous serai fort obligé, ajouta-t-il, si vous pouvez m'en procurer une; je la paierai un prix raisonnable. Je n'exige pas qu'elle ait une poignée d'argent. Tout ce que je demande, c'est que la lame soit bonne, et aille bien à la ceinture d'un soldat.

Le sergent, qui savait l'accident de Jones, et qui avait entendu dire que sa vie était en grand danger, conclut de cette demande, faite à pareille heure de la nuit, et dans une telle situation, que notre héros commençait à délirer. Avec la présence d'esprit qui lui était habituelle il songea qu'il pouvait faire tourner à son profit ce caprice de malade. — Monsieur, répondit-il, je crois que j'ai votre affaire. Je puis vous offrir une excellente épée. La poignée n'en est pas d'argent, ce qui, comme vous le dites, ne convient pas à un soldat; cependant elle est propre, et quant à la lame, c'est une des meilleures de toute l'Europe. C'est une lame qui.... une lame qui.... En un mot je vais aller la chercher, vous la verrez, et vous l'examinerez. Enchanté de trouver Votre Honneur aussi bien !

Revenu au bout de quelques instans avec l'épée, il la remit à Jones, qui la tira du fourreau, la trouva à son goût, et en demanda le prix. Le sergent commença par faire valoir la marchandise dans les termes les plus pompeux. Il dit, il jura même que cette épée avait appartenu à un officier général français, qu'il avait tué à la bataille de Dettingen. — Je l'ai détachée moi-même de son

côté, dit-il, après lui avoir fendu la tête. La poignée était d'or; mais je l'ai vendue à un de nos officiers petits-maîtres, car on en voit qui font plus de cas de la poignée que de la lame.

Jones l'interrompit pour lui demander de nouveau quel prix il en voulait. Le sergent, qui croyait réellement Jones dans le délire, et près de sa fin, craignit, en lui demandant trop peu, de faire tort à ses héritiers. Après un moment de réflexion, il se contenta d'en fixer le prix à vingt guinées, jurant qu'il ne la vendrait pas moins à son propre frère.

—Vingt guinées! s'écria Jones au comble de la surprise. Vous vous imaginez donc que je suis fou, ou que je n'ai pas vu une épée de ma vie? Vingt guinées! En vérité, je n'aurais jamais cru que vous fussiez capable de me tromper ainsi. Reprenez votre épée.... mais non, je la garde, et je la montrerai demain à votre officier, en l'informant du prix que vous m'en avez demandé.

Le sergent, nous le répétons, avait beaucoup de présence d'esprit; il vit clairement alors que la tête de Jones n'était pas dérangée comme il l'avait cru. Il fit donc mine de partager la surprise de Jones, et lui répondit: — Bien certainement, Monsieur, le prix n'est pas trop élevé. D'ailleurs vous devez faire attention que je n'ai pas d'autre épée, et que je risque d'encourir les reproches de mon officier, s'il s'aperçoit que je n'en ai plus. Tout cela bien considéré, je crois qu'il n'y a rien d'exorbitant dans la demande que je vous ai faite de vingt schillings.

— Vingt schillings! s'écria Jones; vous venez de me demander vingt guinées.

— Comment! s'écria le sergent à son tour; ou Votre Honneur se méprend, ou je me suis mépris moi-même; et dans le fait, je suis encore à moitié endormi. Vingt guinées! sur ma foi, je ne suis pas surpris que Votre Honneur se soit mis en colère. J'ai dit vingt guinées? Je vous assure

que je n'ai voulu parler que de vingt schillings ; et si Votre Honneur prend toutes les circonstances en considération, j'espère que vous ne penserez pas que ce soit trop cher. Il est très-vrai que vous pouvez trouver à meilleur marché une épée qui paraisse aussi bonne, mais la lame....

Jones l'interrompant : — Je suis si loin, lui dit-il, de vouloir marchander avec vous, que je vous donne un schilling de plus que vous ne me demandez.

Il lui remit alors une guinée, lui conseilla de retourner se coucher et lui souhaita un bon voyage : J'espère bien, ajouta-t-il, rejoindre le détachement avant qu'il arrive à Worcester. Le sergent prit congé de Jones avec force politesses, fort satisfait de son petit marché, et surtout de la dextérité avec laquelle il s'était relevé du faux pas qu'il avait fait, trompé par la faiblesse apparente du malade.

Le sergent une fois parti, Jones se leva, fit sa toilette, et mit son habit dont la couleur blanche faisait ressortir encore le sang dont il était couvert. Saisissant l'épée qu'il venait d'acheter, il se disposait à sortir, quand l'idée de ce qu'il allait entreprendre l'arrêta tout-à-coup : il réfléchit que dans quelques minutes il aurait donné la mort à un de ses semblables, ou l'aurait reçue lui-même. — Eh bien, pensa-t-il, pourquoi vais-je mettre ma vie en péril? pour conserver mon honneur. Et quel est celui que j'appelle mon semblable? un impudent coquin qui m'a insulté sans la moindre provocation. — Mais la vengeance n'est-elle pas défendue par le ciel? sans doute, mais elle est ordonnée par le monde. — Fort bien ; pour obéir au monde violerai-je le commandement exprès du ciel? Dois-je m'exposer à la colère divine plutôt que d'être appelé.... — Ah ! un lâche ! — un poltron ! — n'y pensons plus ; mon parti est pris ; il faut que je me batte avec lui.

Minuit venait de sonner; tout le monde était couché dans l'auberge, à l'exception de la sentinelle qui montait la garde devant la chambre de Northerton, lorsque notre héros, ouvrant doucement sa porte, se mit en marche pour aller

trouver son ennemi ; il avait eu soin de se faire indiquer par le garçon la chambre où il était détenu. On imaginerait difficilement une figure plus effrayante que celle de Jones en ce moment. Son habit blanc était, comme nous l'avons dit, tout ensanglanté ; une pâleur mortelle était répandue sur son visage, car, outre le sang que sa blessure lui avait fait perdre, le chirurgien lui en avait tiré plus de vingt onces. Les bandages dont sa tête était enveloppée ne ressemblaient pas mal à un turban ; il tenait de la main droite une épée, et de la gauche une chandelle. Le sanglant Banquo lui-même [1] n'eût pas été digne de lui être comparé ; je ne crois pas qu'apparition plus horrible se soit jamais montrée dans un cimetière, ou ait effrayé l'imagination de bonnes gens du comté de Sommerset, rassemblés autour du feu, à la veillée de Noël.

A l'approche de Jones, les cheveux du factionnaire se dressèrent, et soulevèrent son bonnet de grenadier. Ses genoux se frappèrent l'un contre l'autre. Tous ses membres furent saisis d'une agitation plus violente que celle que produit un accès de fièvre. Il lâcha son coup de fusil, et tomba le visage contre terre. Je ne saurais dire s'il fit feu par crainte ou par courage, ou s'il visa l'objet de sa terreur; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut le bonheur de manquer son homme.

Jones le voyant tomber devina la cause de sa frayeur, et ne put s'empêcher d'en rire, sans penser le moins du monde au danger qu'il venait de courir. Il passa près de la sentinelle toujours étendue la face contre terre, et entra dans la chambre qui servait de prison à Northerton. Il y trouva seulement un pot de bière vide sur la table. Quelques gouttes qui y étaient répandues indiquaient que le lieu avait été tout récemment habité; mais en ce moment il avait cessé de l'être.

Jones supposa que cette chambre pouvait conduire dans

1. Dans *Macbeth*, tragédie de Shakspeare. (*Note du trad.*)

une autre ; mais après en avoir fait le tour, il n'y trouva d'autre porte que celle par où il était entré et devant laquelle la sentinelle avait été mise en faction. Il appela plusieurs fois Northerton, sans recevoir de réponse ; le son de sa voix ne fit qu'ajouter à la terreur du pauvre soldat, qui fut alors bien convaincu que le volontaire était mort de sa blessure, et que son esprit était à la poursuite du meurtrier. Il éprouva toutes les horreurs de l'agonie : je voudrais que quelques-uns de ces acteurs qui doivent représenter un personnage frappé d'effroi, eussent pu voir notre factionnaire ; ils auraient appris à copier la nature, au lieu de recourir à des gestes grotesques et ridicules pour amuser les galeries [1], et obtenir leurs applaudissemens.

L'oiseau était envolé, ou du moins il n'y avait plus d'espoir de le trouver. Notre héros, craignant avec raison que le bruit du coup de fusil n'alarmât toute l'hôtellerie, souffla sa lumière et regagna sans bruit sa chambre, ce qu'il n'aurait pu faire sans être aperçu, si toute autre personne qu'un vieillard retenu dans son lit par la goutte eût été logée sur le même escalier. Il n'était pas encore à la porte de sa chambre, que le corridor dans lequel la sentinelle avait été placée fut rempli d'une foule de gens de l'auberge, les uns à demi vêtus, les autres en chemise, se demandant avec empressement ce qui avait donné lieu à tout ce vacarme. On trouva le soldat à la même place et dans la même posture que nous l'avons laissé. Les uns cherchèrent à le relever, d'autres le crurent mort ; mais ils reconnurent bientôt leur méprise en le voyant lutter avec vigueur contre ceux qui mettaient la main sur lui. Le pauvre homme beuglait comme un taureau, se croyant entouré d'esprits ou de démons. Son imagination frappée de l'horreur d'une apparition changeait en spectres et en fantômes tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il sentait. Enfin il fut accablé par le nombre, et remis sur ses jambes ; à la vue de deux ou

1. Où sont en général les spectateurs de la plus basse classe. (*Note du trad.*)

trois de ses camarades, il commença à revenir à lui. Mais quand ils lui demandèrent ce qui lui était arrivé, il répondit : — Je suis un homme mort, voilà tout ; je suis un homme mort ! je n'en reviendrai pas ; je l'ai vu ?

— Et qui as-tu vu, Jack ? demanda un des soldats.

— Le jeune volontaire qui a été tué hier.

Il proféra les plus terribles imprécations contre lui-même, s'il n'était pas vrai qu'il eût vu l'esprit du volontaire, tout couvert de sang et vomissant le feu par la bouche et les narines, passer à côté de lui, entrer dans la chambre où était l'enseigne Northerton, le saisir à la gorge, et l'emporter au bruit du tonnerre.

Ce récit fut accueilli avec faveur par l'auditoire; les femmes surtout furent convaincues, et prièrent le ciel de les protéger contre tout meurtrier. Parmi les hommes, beaucoup ajoutèrent foi à cette histoire ; mais quelques-uns en rirent et la tournèrent en ridicule ; un sergent qui se trouvait là dit très-froidement : — Jeune homme, on vous apprendra ce que c'est que de s'endormir et de rêver à son poste.

—Vous pouvez me punir si bon vous semble, répondit le soldat ; mais j'étais aussi éveillé que je le suis à présent ; et que le diable m'emporte comme il a emporté l'enseigne, si je n'ai pas vu l'esprit dont les yeux étaient aussi grands et aussi ardens que des torches.

En ce moment arrivèrent le commandant de la troupe et la maîtresse de la maison. L'un s'était éveillé lorsqu'il avait entendu le bruit du coup de fusil tiré par la sentinelle ; il avait cru de son devoir de se lever sur-le-champ, quoiqu'il n'eût pas de vives inquiétudes. Les appréhensions de l'autre étaient beaucoup plus sérieuses, elle craignait que ses cuillères et ses pots ne fussent en marche avec la troupe sans qu'elle en eût donné l'ordre.

Le pauvre soldat, presque aussi effrayé de la présence de son capitaine qu'il l'avait été de la prétendue apparition, fut obligé de recommencer sa terrible histoire,

et il l'enrichit de nouvelles descriptions de sang et de feu. Malheureusement les nouveau-venus n'en crurent pas un mot. Le lieutenant, quoique très-religieux, était au-dessus des terreurs de ce genre; d'ailleurs l'état dans lequel il avait laissé Jones ne lui permettait pas de croire qu'il fût mort. Quant à l'hôtesse, sans être plus dévote qu'il ne fallait, elle croyait volontiers aux esprits; mais il se trouvait dans le récit de la sentinelle une circonstance qu'elle savait pertinemment être fausse, comme nos lecteurs le verront bientôt.

Que Northerton eût été emporté au milieu du tonnerre et des éclairs, qu'il eût disparu de quelque autre manière, ce qu'il y avait de certain c'est qu'il n'était plus en prison. Le lieutenant en tira une conclusion peu différente de celle du sergent; il ordonna que la sentinelle fût arrêtée sur-le-champ; ainsi, par une étrange vicissitude qui n'est pourtant pas très-rare dans la vie militaire, le gardien fut gardé à son tour.

CHAPITRE XV.

Conclusion de l'aventure précédente.

Non-seulement le lieutenant pensait que le pauvre factionnaire s'était endormi à son poste; il le soupçonnait d'un crime beaucoup plus grand encore, de trahison. Il ne croyait pas un seul mot de toute l'histoire de l'apparition. Il était convaincu que c'était une invention du soldat qui, séduit par Northerton, l'avait laissé s'évader. Ce qui le confirmait dans cette idée, c'est que cet excès de frayeur ne lui paraissait pas naturel dans un homme qui passait pour un des braves du régiment : il avait assisté à plusieurs actions et reçu plusieurs blessures; en un mot, il s'était toujours conduit comme un bon et vaillant soldat.

Que le lecteur ne conçoive pourtant pas une mauvaise opinion de ce brave homme ; nous allons sans perdre un moment faire évanouir d'injustes soupçons. M. Northerton, nous l'avons déjà dit, trouvait qu'il avait acquis assez de gloire par son trait de bravoure. Il avait peut-être entendu dire ou deviné que l'envie est la compagne fidèle de la renommée ; non que je veuille insinuer ici qu'il croyait à la déesse païenne Némésis et qu'il l'adorait ; je suis convaincu qu'il ne la connaissait pas même de nom. D'ailleurs, d'un caractère très-actif, il se sentait fort peu disposé à passer ses quartiers d'hiver dans le château de Glocester, où le juge de paix aurait pu le loger. Il ne pouvait pas non plus se défendre de quelques réflexions désagréables sur un certain édifice en bois[1] que je m'abstiens de nommer par égard pour l'opinion du genre humain, qui pourtant devrait être, je crois, moins honteux que fier d'un pareil édifice, puisqu'il est, ou du moins pourrait être plus utile à la société que tout autre bâtiment public. En un mot, et sans chercher d'autres raisons de sa conduite, M. Northerton désirait partir dans la nuit même ; il ne lui restait qu'à imaginer le *quomodo*, ce qui n'était pas la moindre difficulté.

Ce jeune homme, d'une moralité suspecte, était d'une belle taille, vigoureux et bien fait ; il passait auprès de la plupart des femmes pour avoir une jolie figure ; son teint était coloré, ses dents assez belles. Des charmes de cette nature ne pouvaient manquer de faire impression sur notre hôtesse, fort sensible à ce genre de beauté, et par conséquent au malheur du jeune militaire. Informée par le chirurgien que la blessure de Jones allait mal, elle se douta que les affaires de l'enseigne pourraient aller pis encore. Elle obtint donc la permission de le voir, et le trouva dans un accès de mélancolie, qu'elle augmenta en lui apprenant que l'état du malade laissait fort peu d'espoir. Elle lui fit avec adresse quelques ouvertures que Northerton accueillit

1. L'échafaud. (*Note du trad.*)

avec avidité. Bientôt ils s'entendirent à merveille. Il fut convenu qu'à un certain signal l'enseigne monterait dans la cheminée de sa chambre, qui communiquait à très-peu de distance avec celle de la cuisine, où il descendrait dès que l'hôtesse aurait eu soin d'écarter tout le monde.

Pour que nos lecteurs, moins compatissans peut-être, ne s'empressent pas de condamner tout sentiment de pitié comme une folie pernicieuse à la société, nous croyons devoir rapporter une autre circonstance qui peut avoir influé sur la conduite de l'hôtesse. Le hasard voulut que l'enseigne fût possesseur d'une somme de cinquante livres sterling, qui appartenait à sa compagnie; le capitaine l'avait chargé du paiement de la solde à la suite d'une querelle avec son lieutenant. Northerton déposa cette somme entre les mains de la brave femme, probablement pour ne lui laisser aucun doute sur son intention de se représenter si quelque accusation était dirigée contre lui. Mais quelles que fussent les conditions du traité, ce qu'il y a de certain, c'est que l'hôtesse eut l'argent, et l'enseigne sa liberté.

D'après le caractère compatissant de cette bonne dame, le lecteur s'imaginera peut-être qu'en voyant le factionnaire arrêté pour un fait dont elle le savait innocent, elle s'empressa de parler en sa faveur; mais soit qu'elle eût épuisé toute sa compassion dans les circonstances dont nous venons de parler, soit que la figure du pauvre soldat, qui ressemblait assez cependant à celle de l'enseigne, n'eût fait aucune impression sur son cœur, loin de servir d'avocat au nouveau prisonnier, elle exagéra sa faute auprès du lieutenant, et déclara, les yeux et les bras levés vers le ciel, que pour rien au monde elle ne voudrait faciliter l'évasion d'un assassin.

La tranquillité de nouveau rétablie, les spectateurs allèrent se recoucher; mais l'hôtesse, que son activité naturelle, ou ses craintes pour l'argenterie, empêchaient de dormir, invita les officiers, qui devaient se mettre en marche

dans une heure environ, à s'asseoir avec elle autour d'un bowl de punch.

Jones, qui était resté éveillé pendant tout ce temps, avait entendu une grande partie du tumulte; curieux de savoir en détail ce qui s'était passé, il sonna au moins vingt fois sans que personne lui répondît. L'hôtesse se livrait avec sa compagnie à une gaîté si bruyante qu'on ne pouvait entendre que le bruit qu'ils faisaient. Le garçon et la chambrière assis à côté l'un de l'autre dans la cuisine, parce qu'ils n'auraient pas osé rester seuls, entendirent bien la sonnette; mais plus elle retentissait, plus leur frayeur redoublait, et ils restaient comme cloués sur leur chaise.

Enfin, dans un moment de répit que se donnait l'hôtesse, le bruit de la sonnette parvint à ses oreilles. Elle appela à haute voix ses domestiques. Tous deux arrivèrent à l'instant.

— Joé, dit-elle au garçon, n'entendez-vous pas la sonnette du volontaire? Pourquoi n'allez-vous pas voir ce qu'il lui faut?

— Ce n'est pas ma besogne d'aller dans les chambres, répondit-il; c'est l'affaire de Betty.

— Pour cela, dit la chambrière, ce n'est pas à moi de servir les messieurs; je l'ai fait quelquefois, j'en conviens; mais puisque vous le prenez sur ce ton, que le diable m'emporte si je le fais encore.

La sonnette retentit avec plus de force encore qu'auparavant. L'hôtesse se mit en colère, et jura que si Joé ne montait pas sur-le-champ, elle lui donnerait son compte le lendemain matin.

— Si c'est votre intention, madame, répondit le garçon, je ne saurais qu'y faire; mais je ne veux pas me charger de la besogne des autres.

Elle s'adressa ensuite à la chambrière, et tâcha d'obtenir par la douceur ce qu'elle voulait; mais tout fut inutile; Betty fut aussi inébranlable que Joé, et tous deux répétèrent que ce n'était point leur affaire.

Le lieutenant se mit à rire, et s'écria : — Allons, allons, je suis sûr que je vais mettre fin à la querelle. Se tournant alors vers les domestiques, il fit l'éloge de leur caractère résolu ; mais je suis sûr, ajouta-t-il, que si l'un de vous consentait à monter chez le volontaire, l'autre n'hésiterait point à le suivre.

Ils acceptèrent avec empressement la proposition, et partirent en se serrant très-tendrement l'un contre l'autre.

Quand ils furent sortis, le lieutenant apaisa le courroux de l'hôtesse en lui expliquant le motif pour lequel chacun d'eux avait si obstinément refusé d'y aller seul. Ils ne tardèrent pas à revenir, et annoncèrent à leur maîtresse que le blessé était si peu mort qu'il parlait comme un homme en bonne santé ; il faisait ses complimens au lieutenant, et le priait de venir le voir avant de se mettre en marche.

Le bon vétéran se rendit sur-le-champ dans la chambre de Jones, s'assit près de son lit, l'informa de tout ce qui s'était passé, et lui fit part de son intention de faire un exemple de la sentinelle.

Jones lui apprit toute la vérité, et le pria de ne pas punir le pauvre soldat, — car je suis convaincu, ajouta-t-il, qu'il n'a pas plus favorisé l'évasion de l'enseigne, qu'il n'a cherché à vous en imposer par un mensonge.

Le lieutenant hésita un instant, et lui répondit : —Vous avez justifié le drôle d'une partie de l'accusation, et il serait difficile de prouver l'autre, car il n'a pas été le seul soldat chargé de veiller sur le prisonnier ; mais j'ai grande envie de le punir de sa poltronnerie... Qui peut savoir cependant les effets de la terreur dans une circonstance semblable?... A dire vrai, il s'est toujours bien comporté en face de l'ennemi. D'ailleurs c'est une bonne chose que de voir quelques signes de religion chez ces gaillards-là. Ainsi donc je vous promets de lui rendre la liberté quand nous nous mettrons en marche... Mais, écoutez !... on bat le rappel.... Adieu, mon cher garçon ! Embrassez-moi encore une fois. Ne vous tourmentez pas ; ne vous pressez

pas trop ; songez que la patience est une vertu chrétienne, et je vous promets que vous aurez bientôt l'occasion de vous venger du misérable qui vous a insulté.

A ces mots le lieutenant se retira, et Jones essaya de prendre quelque repos.

LIVRE HUITIÈME.

Contenant un peu plus de deux jours.

CHAPITRE I.

Chapitre d'une longueur étonnante sur le merveilleux ; le plus long de tous ceux qui servent d'introduction à chacun de nos livres.

Nous commençons un livre où, pour suivre le cours de notre histoire, nous serons obligés de raconter des évènemens plus étranges et plus surprenans que tous ceux qui se sont présentés jusqu'ici. Il n'est donc pas hors de propos, dans ce chapitre servant de prolégomènes ou d'introduction, de dire quelques mots de ce qu'on appelle le merveilleux. C'est un genre dont nous voudrions fixer les limites dans notre intérêt comme dans celui des autres. On en comprend la nécessité quand on voit les critiques tomber dans deux extrêmes contraires, et tantôt convenir avec M. Dacier [1] que l'impossible peut être vraisemblable ; tantôt ajouter si peu de foi à l'histoire et à la poésie, qu'ils ne regardent comme possible et vraisemblable, que ce qui a été l'objet de leurs propres observations.

Je crois donc d'abord qu'on peut raisonnablement exiger de tout écrivain qu'il se maintienne dans les limites du possible et se souvienne toujours que quand une chose est impossible à faire, elle est impossible à croire. Cette conviction a peut-être donné naissance à beaucoup d'histoires des anciennes divinités païennes, qui sont pour la

1. Il est heureux que M. Dacier ne fût pas Irlandais. (*Note du trad.*)

plupart d'origine poétique. Le poète, voulant donner carrière à sa folle et capricieuse imagination, eut recours à ce pouvoir dont ses lecteurs ne pouvaient apprécier l'étendue, ou plutôt qu'ils se figuraient infini; aussi leur esprit ne pouvait-il se révolter contre tous les prodiges qu'on en racontait. C'est un puissant argument en faveur d'Homère et de ses merveilles. Si Ulysse fait aux Phéaciens cent contes extravagans, ce n'est point, comme le voudrait M. Pope, parce que c'est un peuple stupide; c'est que le poète écrivait pour des païens qui regardaient ces fables poétiques comme des articles de foi. Quant à moi, je dois l'avouer, mon caractère est fort compatissant; je voudrais que Polyphème se fût borné à ne vivre que de lait, et qu'il eût conservé son œil; Ulysse n'éprouva pas une douleur plus vive que la mienne en voyant ses compagnons changés en pourceaux par Circé, qui montra, je crois, ensuite trop de goût pour la chair de l'homme, pour qu'on puisse la supposer capable d'avoir voulu en faire du petit salé. Je voudrais aussi qu'Homère eût pu connaître la règle prescrite par Horace, de n'employer des agens surnaturels que le plus rarement possible [1] : nous n'aurions pas vu ses dieux se mettre en course pour les motifs les plus frivoles, et se comporter de manière à perdre droit au respect et même devenir des objets de mépris et de dérision. Leur conduite a dû plus d'une fois ébranler la croyance d'un païen pieux et éclairé; on ne peut la défendre que par une supposition que j'ai été quelquefois tenté de me permettre : Le grand poète — car qui mieux que lui mérite ce nom — avait sans doute l'intention de tourner en ridicule la foi superstitieuse de son siècle et de son pays.

Mais j'ai trop long-temps insisté sur une doctrine qui ne peut être d'aucune utilité pour un auteur chrétien. S'il ne peut pas introduire dans ses ouvrages cette armée céleste

1. Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus. (*Note du trad.*)

qui fait partie de sa croyance, c'est une puérilité sans excuse d'aller chercher dans la mythologie quelqu'une de ces déités païennes dépouillées depuis si long-temps de leur immortalité. Lord Shaftesbury dit que rien n'est plus froid que d'entendre un auteur moderne invoquer une muse; il aurait pu ajouter que rien n'est plus absurde. Un écrivain moderne pourrait avec beaucoup plus de raison invoquer une ballade, comme l'a fait Homère, assure-t-on, ou, comme l'auteur d'*Hudibras*, un pot d'ale, liqueur qui a peut-être inspiré plus de poésie et de prose que toute l'eau de l'Hippocrène et de l'Hélicon.

Les seuls agens naturels que l'on puisse en général nous permettre, à nous autres modernes, ce sont les esprits; encore conseillerai-je à un auteur d'en être extrêmement économe. Il en est des esprits comme de l'arsenic et d'autres drogues dangereuses en médecine : on ne doit s'en servir qu'avec la plus grande circonspection, à moins qu'on ne veuille faire rire les lecteurs aux dépens de son ouvrage. C'est à dessein que j'évite de parler des fées, des farfadets et d'êtres fantastiques du même genre : il y a des imaginations prodigieuses qui se trouvent trop à l'étroit dans les bornes de la nature humaine. Leurs œuvres sont une nouvelle création où ils sont maîtres de faire ce que bon leur semble. Je me garderai bien de leur marquer aucune limite.

L'homme est donc, à moins de circonstances extraordinaires, le sujet le plus élevé qui puisse s'offrir à la plume de l'historien ou du poète; mais, en rapportant ses actions, il faut avoir soin de ne pas excéder le pouvoir de l'agent dont nous parlons. La possibilité seule ne suffit pas pour nous justifier; nous devons nous tenir aussi dans les bornes de la probabilité. C'est, je crois, l'opinion d'Aristote, ou du moins celle d'un sage dont l'autorité pourra fort bien avec le temps valoir la sienne : Un poète, dit-il, qui raconte un évènement incroyable, ne peut alléguer pour excuse que ce qu'il raconte est un fait. — Cette observation

qui me paraît fort vraie en poésie, ne me paraît point applicable à l'histoire qui doit raconter les faits, lors même qu'ils seraient si étranges qu'il faudrait, pour y croire, la foi la plus robuste. Tel est, par exemple, le malheureux armement de Xercès, décrit par Hérodote, ou la brillante expédition d'Alexandre, rapportée par Arien ; telle est encore, dans des temps plus modernes, la victoire remportée à Azincourt par Henry V, ou celle de Narva par Charles XII, roi de Suède, faits qui paraissent plus étonnans à mesure qu'on y réfléchit davantage. Cependant, ces évènemens se trouvent dans le cours de l'histoire ; ils en constituent même une partie essentielle. On ne peut faire un reproche à l'historien de les rapporter fidèlement ; il serait même sans excuse, s'il les omettait, ou les altérait. Mais il en est d'autres moins importans et moins nécessaires, qu'on ferait mieux de laisser dans l'oubli, quelque avérés qu'ils soient, par complaisance pour le scepticisme du lecteur. L'histoire mémorable de l'esprit de George Villiers, par exemple, aurait mieux figuré dans les ouvrages du docteur Drelincourt qui l'aurait mise en compagnie de l'esprit de mistress Veale [1] au commencement de son *Discours sur la mort*, que dans un ouvrage aussi grave que l'*Histoire de la rébellion*.

En se renfermant dans la réalité des faits et en rejetant les circonstances qu'il croit fausses en dépit de tous les témoignages, l'historien pourra tomber dans le merveilleux, jamais dans l'incroyable. Il excitera la surprise et l'étonnement, jamais cette aversion incrédule dont parle Horace [2]. C'est en tombant dans la fiction que nous violons en général la règle de la probabilité, et si l'historien s'en écarte une seule fois, il oublie son caractère et descend au rôle de romancier. En cela cependant les écrivains qui

1. On peut trouver ces deux histoires dans les *Lettres sur la Démonologie*, par sir Walter Scott, lettre x. (*Note du trad.*)

2. Quocumque ostendis mihi sic incredulus odi. (*Note du trad.*)

rapportent les évènemens publics ont avantage sur nous autres qui nous bornons à des scènes de la vie privée. Leur crédit est long-temps soutenu par la notoriété; les actes authentiques, le concours des témoignages d'un grand nombre d'auteurs, sont une preuve de leur véracité pour les siècles futurs. Ainsi la postérité croit à Trajan et à Antonin, à Néron et à Caligula; personne ne doute que ces hommes, les uns si bons, les autres si méchans, n'aient été autrefois les maîtres du genre humain : mais nous qui dessinons des caractères obscurs, qui tirons des retraites les plus cachées, des exemples de vice et de vertu, nous sommes dans une position plus difficile. Nous n'avons ni notoriété publique, ni archives, ni concours de témoignages, pour appuyer et confirmer ce que nous rapportons; nous devons donc rester dans les bornes, non-seulement du possible, mais même du probable, surtout en décrivant ce qui est véritablement aimable et beau. Le vice et la folie, quelque outrés qu'ils soient, obtiendront plus aisément croyance : nos penchans pervers ne sont-ils pas là pour en prouver l'existence? Ainsi l'on peut, sans beaucoup de danger, raconter l'histoire de Fisher, qui, après avoir long-temps vécu des générosités de M. Derby, le matin même du jour qu'il en avait reçu une somme considérable, conçut le projet de s'emparer de ce qui restait dans le secrétaire de son ami. Il se cacha donc dans une salle du Temple, où venait aboutir un passage qui conduisait à l'appartement de Derby. Là il l'entendit plusieurs heures de suite se livrer à une gaîté bien naturelle pendant un repas d'amis auquel il avait invité Fisher lui-même. Pendant tout ce temps, pas une réflexion inspirée par la reconnaissance ou l'amitié ne vint combattre son horrible projet. Quand le pauvre Derby eut reconduit ses amis jusqu'à la porte, Fisher sortit tout à coup de son embuscade, suivit à pas de loup son bienfaiteur jusques dans sa chambre, et lui cassa la tête par derrière d'un coup de pistolet. On croira encore cette histoire lorsque les os de Fisher seront pourris comme l'était

son cœur. On croira même que deux jours après, ce monstre alla en compagnie de quelques jeunes dames voir la tragédie d'Hamlet, et qu'il l'entendit sans changer de visage; une d'elles, qui ne se doutait guères qu'elle était si près du misérable, s'écria : — Grand Dieu ! si le meurtrier de M. Derby était ici ! — Il prouva qu'il avait une conscience plus endurcie que celle de Néron; Suétone nous raconte, qu'aussitôt après la mort de sa mère, ses remords ne lui laissèrent aucun repos, et que toutes les félicitations du sénat, des soldats et du peuple ne purent en adoucir l'horreur.

Si je disais maintenant à mes lecteurs : J'ai connu un homme qui, par la force et par la pénétration de son génie, avait su gagner une fortune considérable en se frayant une route jusqu'alors inconnue ; son honneur était resté intact, et loin d'avoir jamais fait tort à personne, il avait soutenu le commerce en général et affermi le crédit public. Doué d'un jugement supérieur, il a dépensé une grande partie de sa fortune en travaux où la noblesse s'allie à la simplicité, et le reste en bienfaits qu'il a répandus sur des hommes qui n'avaient d'autre recommandation que leur vertu ou leurs besoins; ingénieux à découvrir le mérite dans la détresse, empressé à le soulager, il n'était pas moins soigneux de cacher le bien qu'il avait fait ; sa maison, son mobilier, ses jardins, sa table, son hospitalité privée, sa bienfaisance publique, tout chez lui était grand et noble, sans faste et sans ostentation, tout indiquait l'ame qui en était la source; toujours exact dans l'observation des devoirs de la vie, il était pieux envers son Créateur, fidèle à son souverain, tendre époux, bon parent, protecteur généreux, ami constant et dévoué, aussi éclairé qu'aimable dans la société, indulgent pour ses domestiques, aimant à rendre service à ses voisins, charitable envers les pauvres, et bienveillant pour tout le genre humain; si je disais encore qu'il était sage, brave, élégant, et si j'ajoutais

toutes les épithètes honorifiques que peut offrir notre langue, je pourrais dire assurement

— Qui me croira? Personne, par Hercule!
Une ou deux, ou personne [1].

Et pourtant je connais l'homme dont je viens de tracer le portrait. Mais un seul exemple (j'avoue que je n'en ai pas vu d'autre) ne suffit pas pour me justifier, quand je parle pour des milliers de gens qui n'ont entendu parler ni de lui, ni de rien qui lui ressemble. Ces *raræ aves* doivent être abandonnés au faiseur d'épitaphes, ou à quelque poète qui peut, sans faire ombrage au lecteur, leur accorder une place dans un distique, ou glisser leur nom dans un vers avec un air de dédain et d'insouciance.

Il faut non-seulement enfin que les faits ne dépassent pas les bornes des facultés humaines; il faut encore qu'ils paraissent probables et conformes au caractère des acteurs: car ce qui n'est qu'étonnant dans un homme, peut devenir invraisemblable et même impossible dans un autre. Une dernière condition indispensable, c'est celle que les critiques appellent l'art de soutenir les caractères; elle exige une grande puissance d'observation, et une connaissance approfondie de la nature humaine.

C'est une remarque admirable d'un excellent écrivain, qu'un homme ne peut pas plus agir contre son caractère naturel, qu'un torrent rapide ne peut remonter une barque contre son propre courant. Une pareille contradiction serait un miracle sinon impossible, du moins tout aussi invraisemblable. Attribuer à Néron les plus beaux traits de la vie de Marc-Antonin, ou à Marc-Antonin les crimes les plus odieux de Néron, la raison se refuserait à vous croire? Mais rapportez chacune de ces actions à son auteur, et vous obtiendrez alors le véritable merveilleux.

1. — Quis credet? Nemo, Hercule! nemo;
Vel duo, vel nemo. (Hor.)

Nos comiques modernes sont tombés généralement dans l'erreur que je signale ici. Leurs héros sont presque tous de vrais pendards, et leurs héroïnes des coquines fieffées, pendant les quatre premiers actes; au cinquième les uns deviennent des modèles d'honneur, et les autres des prodiges de vertu et d'honnêteté; il est même assez rare que l'auteur veuille bien prendre la peine d'expliquer un changement si miraculeux. La seule raison qu'on en puisse donner, c'est que la pièce avance vers le dénoûment; il semblerait qu'un scélérat doit naturellement se repentir dans le dernier acte d'une pièce, comme dans les derniers instans de sa vie, ce qui arrive assez fréquemment à Tyburn [1], place qui pourrait, sans blesser les convenances, servir de décoration au dénoûment de certaines comédies, dont les héros brillent pour la plupart par le genre de talent qui conduit les hommes au gibet, et les met en état d'y figurer dignement quand ils y sont arrivés.

Avec ce petit nombre de restrictions, je crois qu'il peut être permis à tout écrivain de se jeter dans le merveilleux autant que bon lui semble. Je dirai même que plus il se renferme dans les bornes du croyable, plus il causera de surprise et de plaisir au lecteur. Comme un génie du premier ordre [2] l'observe dans son cinquième chapitre du *Bathos*, le grand art de toute poésie est de mêler la vérité à la fiction de manière à ne point séparer le merveilleux du vraisemblable.

L'obligation où se trouve tout bon auteur de se renfermer dans les bornes de la vraisemblance n'implique pas la nécessité de n'exposer que des caractères et que des incidens communs et vulgaires, tels qu'on en trouve dans toutes les rues, dans toutes les maisons, dans les colonnes d'un journal. Il ne doit pas même lui être défendu de présenter des scènes et des personnages tout-à-fait nouveaux

1. Lieu où se faisaient autrefois les exécutions. (*Note du trad.*)

2. Pope. (*Note du trad.*)

pour la majorité de ses lecteurs. S'il observe strictement les règles que nous venons d'indiquer, il a fait son devoir; et c'est se montrer mauvais critique que de refuser de le croire.

Le trait suivant montrera ce qu'il peut y avoir souvent de ridicule dans l'incrédulité. Un jour, au théâtre, une assemblée nombreuse de clercs et d'apprentis blâma d'une voix unanime, comme contraire à la nature, le caractère d'une jeune dame de qualité. Cependant il avait obtenu avant la représentation le suffrage de plusieurs dames du premier rang; l'une d'elles, remarquable par son esprit, avait déclaré que c'était le portrait de la moitié des jeunes personnes de sa connaissance.

CHAPITRE II.

L'hôtesse rend visite à Jones.

Quand Jones eut pris congé de son ami le lieutenant, il essaya de fermer les yeux; mais tous ses efforts furent inutiles, son esprit était trop agité pour qu'il pût se livrer au repos. Il se donna donc le plaisir, ou plutôt le tourment de songer à sa Sophie; lorsqu'il fit grand jour, il demanda du thé; l'hôtesse profita de cette occasion pour lui rendre visite. C'était la première fois qu'elle le voyait, ou du moins qu'elle daignait faire quelque attention à lui; mais comme le lieutenant l'avait assurée que c'était assurément quelque jeune homme de distinction, elle se détermina à lui montrer tout le respect dont elle était capable : son auberge était de celles où les hommes comme il faut sont fort bien traités, comme on le dit dans les annonces, pour leur argent.

Tout en préparant le thé, elle donna carrière à sa langue. — Monsieur ! dit-elle, c'est vraiment grand dommage

qu'un aussi beau jeune homme s'estime assez peu pour aller courir les champs avec ces soldats. Ils se donnent pour des gentilshommes, je gage; mais, comme disait souvent mon premier mari, ils devraient se souvenir que c'est nous qui les payons, et bien certainement il est très-dur, surtout pour nous autres pauvres aubergistes, d'être obligés encore de les héberger. J'en avais vingt à loger la nuit dernière, sans compter les officiers; et quant à cela, j'aime mieux avoir affaire aux soldats qu'aux officiers; il n'y a jamais rien d'assez bon pour ces beaux messieurs; et si vous voyiez la carte de leur écot; la, Monsieur! ce n'est rien du tout. J'ai moins d'embarras avec toute la famille d'un bon écuyer, qui nous paie quarante à cinquante shillings pour une nuit, sans parler des chevaux. Et cependant il n'y a pas, j'en suis sûr, un seul de ces vagabonds d'officiers qui ne s'imagine valoir autant qu'un écuyer riche de cinq cents livres sterling de revenu. Cela me fait rire de bon cœur de voir leurs soldats courir après eux en criant: — Votre Honneur par-ci, votre Honneur par-là. — En vérité, leurs Honneurs! des gens qui font leur ordinaire à un shilling par tête! Et ils jurent, ils jurent à me faire trembler quand j'y pense!... rien ne peut bien aller avec de pareils vauriens. — L'un ne vous a-t-il pas traité d'une manière atroce!.. Je croyais que les autres se seraient assurés de sa personne; mais ils se soutiennent tous, et quand vous auriez été en danger de mort (je vois avec bien du plaisir qu'il n'en est rien), ils n'en auraient pas moins laissé échapper l'assassin. Que le ciel les prenne en pitié! Je ne voudrais pas pour tout l'or du monde avoir un tel péché sur la conscience. Mais quoique vous paraissiez, avec la grace de Dieu, devoir vous rétablir, vous pouvez avoir recours aux lois, et si vous voulez employer le procureur Small, je vous réponds qu'il forcera le coquin à déguerpir du pays pour toujours, ce que du reste il a peut-être déjà fait; de pareils vagabonds sont un jour ici, et au diable le lendemain. Toutefois j'espère que vous serez

plus prudent à l'avenir, et que vous retournerez chez vos parens. Votre absence doit bien les mettre en peine. Et s'ils savaient ce qui vous est arrivé ! Sur ma foi, je ne voudrais pas pour le monde entier qu'ils le sussent. — Allez, allez, nous savons fort bien tout ce qui en est ; mais à défaut d'une dame, vous en trouverez une autre ; un beau jeune homme n'en manque jamais. Bien certainement, si j'étais à votre place, la plus belle de toutes ces mijaurées pourrait bien se pendre avant que je me fisse soldat pour l'amour d'elle. Ne rougissez pas ainsi (Jones rougissait extrêmement). — Croyez-vous que je ne connaisse pas toute l'histoire de mademoiselle Sophie?

— Comment ! s'écria Jones ; vous connaissez ma Sophie ?

— Si je la connais?... Oui, oui, je vous en réponds ; et elle a logé plus d'une fois ici.

— Avec sa tante, sans doute ?

— C'est cela même ; je connais parfaitement la vieille dame ; et, sans contredit, sa nièce est une jeune personne charmante.

— Charmante ! répéta Jones ; ah, juste ciel !

> Les anges du Très-Haut sont peints sur son modèle ;
> Tout ce qu'on croit des cieux se réunit en elle,
> Pureté, vérité, splendeur, éclat divin,
> Joie à jamais durable, et tendresse sans fin.

Et comment aurais-je pu m'imaginer que vous connaissiez ma Sophie?

— Je vous souhaiterais de la connaître à moitié aussi bien. Que n'auriez-vous pas donné pour être assis au chevet de son lit ? Quel cou charmant !... Voyez-vous, ses jolis membres se sont étendus sur le lit où vous êtes en ce moment.

— Ici ? s'écria Jones ; ma Sophie a couché ici !

— Oui, ici ; dans ce lit même où je voudrais qu'elle fût

avec vous, et peut-être le voudrait-elle aussi. Je le présume, car elle m'a parlé de vous.

— Quoi! elle vous aurait parlé de son pauvre Jones? Vous me flattez : je ne puis le croire.

— Je vous le jure sur toutes mes espérances de salut; et que le diable m'emporte en ce moment, si je vous dis un mot de plus que la vérité. Oui, oui, je l'ai entendue parler de M. Jones, avec modestie, je l'avoue; mais il n'était pas difficile de s'apercevoir qu'elle en pensait plus qu'elle n'en disait.

— Eh, ma bonne dame! s'écria Jones; je ne mériterai jamais qu'elle pense à moi; mais elle est toute bonté, toute douceur! Malheureux que je suis d'être né pour lui causer un seul instant de chagrin! Pourquoi cette malédiction du sort?... Moi qui, pour la savoir heureuse, souffrirais les tortures les plus horribles qu'ait inventées le démon!

— Voyez-vous? dit l'hôtesse; j'ai eu raison de lui dire que vous lui seriez fidele.

— Mais je vous prie, madame, dites-moi quand et où vous m'avez connu; c'est la première fois que je suis venu ici, et je ne me souviens pas de vous avoir vue ailleurs.

— Il n'est pas possible que vous vous en souveniez; vous n'étiez qu'un enfant quand je vous berçais sur mes genoux chez l'écuyer.

— Chez l'écuyer! répéta Jones; comment! connaissez-vous aussi le bon M. Allworthy?

— Sans doute, je le connais, répondit-elle; qui ne le connaît pas dans le pays?

— La renommée de sa bonté, dit Jones, a pu s'étendre encore plus loin; mais Dieu seul peut le connaître, Dieu seul peut connaître ce cœur excellent qu'il forma d'après son image. Les hommes sont aussi loin de comprendre cette bonté divine, qu'ils sont loin d'en être dignes; mais personne n'en est aussi peu digne que moi; moi, vous ne l'ignorez pas, pauvre enfant trouvé, adopté par lui, traité comme son propre fils, n'avoir pas craint d'exciter sa colère

par mes folies !... Oui, je l'ai méritée; mais jamais je ne serai assez ingrat pour l'accuser d'avoir été injuste envers moi. Oui, je méritais d'être chassé de chez lui. Et maintenant, madame, je crois que vous ne me blâmerez plus du parti que je prends de me faire soldat; voyez ! je n'ai pour toute fortune que ceci !

En prononçant ces paroles, il secoua une bourse qui n'était pas très-bien remplie, et qui, aux yeux de l'hôtesse, parut presque vide. Ce discours opéra sur elle une résolution subite. — Assurément, répondit-elle d'un ton froid, chacun est le meilleur juge de ce qu'il doit faire dans les circonstances où il se trouve. Mais, écoutez ! on appelle. — On y va, on y va !... Où sont-ils donc tous? Personne n'a-t-il d'oreilles ?... Il faut que je descende; si vous avez besoin de quelque chose, la servante montera. — On y va.

A ces mots, et sans lui faire d'autres adieux, elle sortit à la hâte de la chambre. Les gens du peuple sont avares de respect, et quoique disposés à l'accorder gratis aux personnes de qualité, ils n'en ont jamais pour leurs égaux, sans se le faire bien payer.

CHAPITRE III.

Seconde visite du chirurgien.

Nous ne voulons pas que le lecteur se méprenne en supposant notre hôtesse plus instruite qu'elle ne l'était réellement, ni qu'il s'étonne de la voir si bien informée; avant donc d'aller plus loin, nous lui dirons que le lieutenant avait appris à cette digne femme que le nom de Sophie avait occasioné la querelle; quant aux autres circonstances, le lecteur un peu pénétrant devinera sans peine comment elle les avait connues dans la scène précédente. A ses autres vertus se joignait une grande curiosité, et, autant que pos-

sible, elle ne laissait jamais personne sortir de chez elle sans être préalablement informée de son nom, de sa famille, de sa fortune.

Jones, au lieu de réfléchir sur le brusque départ de son hôtesse, songea qu'il était dans le lit qu'avait occupé sa chère Sophie. Cette idée fit naître en lui mille émotions plus tendres que nous ne saurions dire; si nous ne les rapportons pas en détail, c'est que nous croyons que les amans de son espèce ne seront qu'en très-petite minorité parmi nos lecteurs. Ce fut dans cette situation que le chirurgien le trouva quand il vint panser sa blessure. Il s'aperçut que son pouls n'était pas régulier, et apprenant qu'il n'avait pas dormi, il déclara qu'il était en grand danger, et qu'il fallait, pour prévenir un nouvel accès de fièvre, recourir de suite à la saignée.

— Non, non, docteur, dit Jones, je n'y puis consentir; j'ai déjà perdu assez de sang. Si vous voulez seulement me panser la tête, je ne doute pas que je ne sois guéri dans un jour ou deux.

— Je voudrais, répliqua le chirurgien, pouvoir vous assurer que vous le serez dans un mois ou deux. Non, non; de pareilles contusions ne se guérissent pas si promptement. Au reste, monsieur, ce n'est point à mon âge qu'un malade m'apprendra ce que je dois faire, et je veux opérer une révulsion avant de procéder au pansement.

Jones persista obstinément dans son refus, et le docteur, obligé de céder, lui dit qu'il ne répondait pas des suites. — J'espère, ajouta-t-il, que vous vous rappellerez que j'étais d'un avis contraire.

Jones le lui promit, et le docteur se retira. Il se plaignit amèrement à l'hôtesse, qu'il trouva dans la cuisine, de la désobéissance de son malade, qui n'avait pas voulu se laisser saigner, quoiqu'il eût la fièvre.

— C'est donc une fièvre de faim, dit l'hôtesse, car il a dévoré ce matin pour son déjeûner deux énormes rôties bien beurrées.

— C'est probable, répliqua le docteur; j'ai vu des gens manger dans la fièvre, et rien n'est plus facile à expliquer. L'acidité occasionée par la matière fébrile peut stimuler les nerfs du diaphragme, et causer ainsi des tiraillemens d'estomac qu'il n'est pas aisé de distinguer d'un appétit naturel ; mais il ne s'opère pas de concrétion des alimens ; ils ne se convertissent pas en chyle, et par conséquent ils corrodent les orifices vasculaires, et aggravent ainsi les symptômes fébriles. Je crois véritablement que le malade est en très-grand danger, et je crains qu'il ne meure s'il n'est pas saigné.

— Il faut mourir un jour ou l'autre, dit la bonne femme; ce n'est pas mon affaire. J'espère, docteur, que vous n'auriez pas compté sur moi pour le tenir, si vous l'aviez saigné. Mais, écoutez ! un mot à l'oreille : avant d'aller plus loin, je vous conseille de savoir qui vous paiera.

— Qui me paiera ? répéta le docteur en ouvrant de grands yeux ; quoi ! n'est-ce pas un gentilhomme que j'ai entre les mains ?

— Je l'ai cru aussi bien que vous ; mais, comme disait mon premier mari, on n'est pas toujours ce qu'on paraît être. C'est un vrai va-nu-pieds, je vous en réponds. Ne laissez pas voir que je vous en aie rien dit. Je crois que des gens comme nous doivent toujours, en pareil cas, s'avertir les uns les autres.

— Et j'ai souffert, s'écria le docteur en colère, qu'un pareil drôle me donnât une leçon ! Je laisserais insulter mon art par un drôle qui ne me paiera point ! Je suis charmé d'avoir fait cette découverte pendant qu'il est temps encore. Je verrai maintenant s'il veut être saigné ou non.

A ces mots il monta dans la chambre du pauvre Jones et l'éveilla en ouvrant la porte avec violence : notre héros venait de s'endormir, et il était plongé dans un songe délicieux qui lui présentait l'image de Sophie.

— Voulez-vous être saigné, ou non ? lui demanda le chirurgien avec fureur.

— Je vous ai déjà fait connaître mon intention, répondit Jones, et je voudrais que vous vous fussiez contenté de ma première réponse ; vous venez de m'arracher au plus doux sommeil que j'aie jamais goûté de ma vie.

— Oui, oui, dit le docteur, bien des gens passent du sommeil à la mort. Le sommeil n'est pas toujours sain, pas plus que la nourriture. Mais, je vous le demande pour la dernière fois, voulez-vous être saigné?

— Et je vous réponds aussi pour la dernière, que je ne le veux pas.

— Je m'en lave les mains, et je vous prie de me payer les soins que je vous ai déjà donnés. Deux visites à cinq shillings chacune, deux pansemens au même prix, et pour la saignée une demi-couronne.

— J'espère que vous n'avez pas dessein de me laisser dans cet état?

— Si vraiment! s'écria le chirurgien.

— En ce cas, votre conduite à mon égard est celle d'un misérable, et je ne vous donnerai pas un shilling.

— A la bonne heure ; la première perte est toujours la plus légère. A quoi diable pense notre hôtesse de m'envoyer chercher pour de tels vagabonds?

A ces mots il sortit brusquement ; son malade se tourna sur son oreiller, et ne tarda pas à se rendormir ; mais son sommeil ne fut pas embelli par le même songe.

CHAPITRE IV.

Dans lequel paraît un des barbiers les plus plaisans qu'on puisse trouver dans l'histoire, sans en excepter le barbier de Bagdad et celui de don Quichotte.

L'horloge venait de sonner cinq heures, quand Jones s'éveilla après en avoir dormi sept. — Le sommeil avait si bien réparé ses forces et son courage, qu'il résolut de se

lever et de s'habiller. Il ouvrit son porte-manteau, y prit du linge blanc et un habit complet; mais d'abord il passa une robe de chambre et descendit à la cuisine pour demander quelque chose qui pût apaiser certain tumulte qui s'élevait dans son estomac. Il y trouva l'hôtesse; l'abordant avec politesse, il la pria de lui dire ce qu'il pourrait avoir pour dîner.

Pour dîner! répéta-t-elle; voilà une belle heure pour songer à dîner! Il n'y a rien de préparé dans la maison, et le feu est presque éteint.

— Il faut pourtant me trouver quelque chose, n'importe quoi; car en vérité je ne me suis de la vie senti un plus violent appétit.

— Je crois qu'il y a un reste de bœuf froid avec des carottes: cela vous convient-il?

— Parfaitement, et je vous prie de me le faire réchauffer.

L'hôtesse y consentit, et lui dit en souriant qu'elle était charmée de le voir si bien rétabli. Notre héros avait dans le caractère une douceur presque irrésistible. D'ailleurs, ce n'était point au fond une méchante femme; mais elle aimait si fort l'argent, qu'elle haïssait tout ce qui avait apparence de pauvreté.

En attendant que son dîner fut prêt, Jones monta chez lui pour s'habiller. Il y fut presque aussitôt suivi du barbier qu'il avait demandé. Ce barbier, connu sous le nom du petit Benjamin, était un original dont la joviale humeur lui attirait souvent, entre autres complimens, des soufflets, des coups de pied, etc. Tout le monde n'entend pas la plaisanterie, et ceux qui l'entendent sont presque toujours fort mécontens d'en être l'objet. C'était en lui un défaut incurable, et quoiqu'il lui en eût assez souvent coûté cher, toutes les fois qu'une idée plaisante se présentait à son esprit, il fallait qu'il en accouchât sans s'inquiéter du temps, du lieu ou des personnes. Son caractère offrait encore beaucoup d'autres singularités, dont je ne parlerai point ici, parce que le lecteur les remarquera aisément lui-

même, en faisant plus ample connaissance avec ce personnage extraordinaire.

Jones, impatient de s'habiller pour une raison qu'on devine aisément, trouva le barbier bien long dans ses préparatifs, et le pria de se hâter.

— Monsieur, répondit celui-ci de l'air le plus grave — car les muscles de son visage étaient toujours immobiles — *Festina lentè* [1] est un proverbe que j'ai appris long-temps avant d'avoir touché un rasoir.

— Oh, oh, l'ami ! dit Jones, je vois que tu es un savant.

— Un pauvre savant, monsieur; mais *non omnia possumus omnes* [2].

— Encore ! s'écria Jones; tu es, Dieu me damne ! un répertoire de vers [3].

— Pardon, monsieur, *haud equidem tali me dignor honore* [4]. Et commençant son opération, il ajouta : — Depuis que je suis dans la mousse, monsieur, je n'ai jamais pu découvrir plus de deux raisons pour se raser : la première, c'est pour se faire pousser la barbe; la seconde, pour s'en débarrasser. Je conjecture, monsieur, qu'il n'y a pas bien long-temps que vous vous faites raser par le premier de ces deux motifs. Mais, sur ma parole, vous avez eu du succès; car on peut dire de votre barbe qu'elle est *tondenti gravior* [5].

— Et moi, dit Jones, je conjecture que tu es un drôle à l'humeur joviale.

— Vous vous trompez grandement, monsieur, répliqua le petit Benjamin; je me suis livré à mon penchant pour

1. Hâte-toi lentement. (*Note du trad.*)

2. Tout n'est pas possible pour tout le monde. (*Id.*)

3. *To cap verses.* Ces mots anglais signifient littéralement un jeu bien connu des écoliers, et qui consiste à citer alternativement des vers; celui que l'on cite devant commencer par la lettre qui finit celui que l'autre vient de citer. (*Id.*)

4. — Je ne me juge pas digne d'un tel honneur. (*Id.*)

5. — Dure au rasoir. (*Id.*)

l'étude de la philosophie ; *hinc illæ lacrymæ* [1] ; c'est mon malheur, monsieur.

— J'avoue, dit Jones, que tu as plus d'érudition qu'on n'en trouve ordinairement dans les gens de ton métier ; mais je ne vois pas comment elle a pu te nuire.

— Hélas, monsieur ! elle est cause que mon père m'a déshérité. Il était maître de danse, et parce que je savais lire avant de savoir danser, il me prit en aversion, et laissa à ses autres enfans jusqu'à son dernier farthing. — Vous plaît-il que je vous rase les tempes ? Ah ! je vous demande pardon ; il me semble qu'il y a ici un *hiatus in manuscriptis* [2]. J'avais entendu dire que vous alliez à la guerre, mais je vois que c'était une méprise.

— Et pourquoi ? demanda Jones.

— Pourquoi ? répéta le barbier, parce que vous êtes trop sage pour vouloir aller à la guerre avec une tête fracassée ; ce serait, comme on dit, porter du charbon à Newcastle [3].

— Sur ma parole, s'écria Jones, tu es un original fort plaisant, et ton humeur me convient. Tu me feras plaisir si tu veux venir après le dîner, boire un verre de vin avec moi ; je serais charmé de te connaître davantage.

— Oh, mon cher monsieur, je puis vous faire un plaisir vingt fois plus grand, si vous le désirez.

— Que veux-tu dire ? demanda Jones.

— Que je boirai volontiers une bouteille avec vous, au lieu d'un verre. J'aime beaucoup un bon naturel ; vous avez découvert que je suis un drôle à l'humeur joviale, et moi je ne me connais pas en physionomie, si vous n'avez pas un des meilleurs cœurs qui soient au monde.

Sa toilette terminée, Jones descendit ; le bel Adonis n'avait peut-être pas des traits plus enchanteurs. Cependant

1. — De là viennent ces larmes. (*Note du trad.*)

2. — Une lacune dans le manuscrit. (*Id.*)

3. Proverbe anglais, revenant à celui de *porter de l'eau à la mer*. C'est à Newcastle que sont les mines du meilleur charbon d'Angleterre. (*Id.*)

ils ne firent aucun effet sur l'hôtesse, qui n'avait ni les attraits ni le bon goût de Vénus. Nancy, la chambrière, aurait été bien heureuse si elle eût vu Tom des mêmes yeux que sa maîtresse; la pauvre fille en devint éperdûment éprise en cinq minutes, et sa passion lui coûta par la suite bien des soupirs. Cette Nancy était jolie, mais d'un caractère si froid qu'elle avait refusé les hommages d'un garçon d'auberge et d'un ou deux jeunes fermiers du voisinage : mais le feu des yeux de notre héros fondit la glace en un moment.

Quand Jones rentra dans la cuisine, la nappe n'était pas encore mise, et il n'était pas nécessaire qu'elle le fût, puisque son dîner était encore *in statu quo* [1], de même que le feu qui devait servir à l'apprêter. Ce contre-temps aurait pu mettre en colère plus d'un philosophe, mais il ne produisit pas cet effet sur Jones; il se contenta de dire avec douceur, que, puisqu'il était si difficile de faire réchauffer le morceau de bœuf, il le mangerait froid. Mais l'hôtesse, soit compassion, soit honte, soit tout autre motif que je ne chercherai pas à deviner, se mit à gronder ses domestiques pour n'avoir pas exécuté des ordres qu'elle ne leur avait jamais donnés. Puis elle chargea le garçon de mettre la nappe dans le *Soleil*, et s'occupa sérieusement du dîner de Jones, ce qui ne fut pas long.

Le *Soleil* avait probablement reçu ce nom pompeux par antiphrase, comme *lucus a non lucendo* [2] : c'était un appartement dans lequel les rayons du soleil n'avaient presque jamais pénétré, et sans contredit la plus mauvaise chambre de toute l'auberge. Jones avait trop d'appétit pour se plaindre. Mais quand il l'eut satisfait, il ordonna au garçon de lui servir une bouteille de vin dans une autre chambre, et

1. Dans le même état qu'auparavant. (*Note du trad.*)

2. Jeu de mot intraduisible. Le mot *lucus*, bois, vint, dit-on, de *non lucet :* il ne fait pas clair; parce que le soleil pénètre difficilement dans un bois épais. (*Note du trad.*)

témoigna quelque mécontentement d'avoir été placé dans un pareil taudis.

Le garçon obéit, et peu de temps après arriva le petit Benjamin, qui ne se serait pas fait attendre si long-temps s'il ne s'était amusé dans la cuisine à écouter l'hôtesse, qui avait rassemblé un cercle autour d'elle, et racontait l'histoire de Jones; quelques paroles échappées à notre héros lui en fournissaient une partie; elle imaginait le reste: c'était, disait-elle, un enfant trouvé que l'écuyer Allworthy avait pris chez lui par charité; il l'avait fait élever comme un apprenti, puis l'avait mis à la porte pour ses méchantes actions, entre autres pour avoir fait l'amour à sa jeune maîtresse, et probablement aussi pour avoir volé dans la maison; — sans quoi, ajouta-t-elle, comment aurait-il le peu d'argent qu'il a? Et voilà ce qu'on appelle un homme comme il faut!...

— Il était au service de l'écuyer Allworthy! s'écria le barbier. Comment se nomme-t-il?

— Il m'a dit qu'il s'appelait Jones, répondit l'hôtesse; mais il peut se faire qu'il ait pris un faux nom. Il m'a dit aussi que l'écuyer Allworthy l'avait fait élever comme son fils, quoiqu'ils soient en querelle à présent.

— Et si son nom est Jones, il vous a dit la vérité, reprit le barbier; j'ai des parens qui demeurent dans ce pays; bien des gens disent même qu'il est fils de l'écuyer Allworthy.

— Et pourquoi ne porte-t-il pas le nom de son père? demanda l'hôtesse.

— C'est ce que je ne saurais dire; mais il ne serait pas le premier qui ne porte pas le nom de son père.

— Sur ma foi, dit l'hôtesse, si je croyais qu'il fût le fils d'un gentilhomme, je m'inquiéterais peu qu'il fût bâtard ou non, et je le traiterais de façon toute différente. Beaucoup de ces bâtards finissent par devenir de grands personnages; et, comme disait mon premier mari, n'offensons jamais une pratique, quand c'est un homme comme il faut.

CHAPITRE V.

Conversation entre Jones et le barbier.

La conversation qui précède eut lieu en partie pendant que Jones dînait dans le *Soleil*, en partie tandis qu'il attendait le barbier dans une autre salle. Quand elle fut terminée, M. Benjamin, comme nous l'avons dit, se présenta devant lui. Jones le fit asseoir, lui versa un verre de vin, et but à sa santé, en l'appelant *doctissime tonsorum*.

— *Ago tibi gratias, Domine* [1], dit le barbier; puis fixant les yeux sur Jones, et le regardant d'un air grave et étonné comme s'il se rappelait une figure connue, il ajouta : — Monsieur, puis-je prendre la liberté de vous demander si vous vous nommez Jones ?

— C'est mon nom, répondit notre héros.

— *Proh Deûm atque hominum fidem* [2] ! s'écria le barbier, comme il arrive des choses étranges dans le monde ! M. Jones, je suis votre très-obéissant serviteur. Je vois que vous ne me reconnaissez pas; ce n'est pas surprenant, puisque vous ne m'avez jamais vu qu'une fois, et alors vous étiez bien jeune. Dites-moi, s'il vous plaît, comment se porte le bon écuyer Allworthy, *ille optimus omnium patronus* [3] ?

— Je vois que vous me connaissez; mais je n'ai pas le même bonheur; je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.

— Je n'en suis pas surpris, s'écria Benjamin; mais ce qui me surprend, c'est de ne pas vous avoir reconnu plus tôt, car vous n'êtes nullement changé. Puis-je, monsieur, sans vous offenser, vous demander où vous allez ?

1. — Le plus savant des barbiers. — Je vous remercie, monsieur. (*Note du trad.*)

2. — J'en atteste les dieux et les hommes. (*Id.*)

3. — Le meilleur de tous les protecteurs. (*Id.*)

— Remplissez votre verre, monsieur le barbier, et ne faites pas de questions.

— Je ne voudrais pas vous être importun, monsieur; et j'espère que vous ne me regarderez pas comme un curieux impertinent; c'est un défaut que personne ne peut me reprocher. Mais je vous demande bien pardon; quand un homme comme vous voyage sans ses gens, on peut supposer qu'il veut garder, comme on dit, l'incognito; et peut-être n'aurais-je pas dû prononcer votre nom.

— J'avoue que je ne m'attendais pas à être si bien connu dans ce pays. Cependant j'ai des raisons particulières pour vous prier de ne dire mon nom à personne, jusqu'à ce que je sois parti.

— *Pauca verba* [1]; je voudrais que vous ne fussiez connu ici que de moi.... Certaines gens ont une langue, mais je vous réponds que je sais garder un secret : c'est une vertu que mes ennemis mêmes m'accordent.

— La discrétion n'est pourtant pas ce qui caractérise votre profession, monsieur le barbier.

— Hélas, monsieur, *non si malè nunc, et olim sic erat* [2]. Je ne suis pas né et je n'ai pas été élevé pour être barbier, je vous assure. J'ai passé une bonne partie de mon temps avec des gentilshommes; et, quoique ce soit moi qui le dise, je connais un peu le savoir-vivre. Si vous m'aviez jugé aussi digne de votre confiance que certaines autres personnes, je vous aurais prouvé que je sais mieux qu'elles garder un secret; je n'aurais pas dégradé votre nom en le prononçant dans une cuisine d'auberge. Il y a des gens qui ont fort mal traité monsieur; non content de publier tout haut ce que vous leur avez dit d'une querelle entre vous et l'écuyer Allworthy, ils ont ajouté des mensonges de leur invention, des choses que je sais être fausses.

1. — Peu de paroles. (*Note du trad.*)

2. — Si je suis malheureux maintenant, il ne s'ensuit pas que je l'aie toujours été. (*Id.*)

— Vous me surprenez beaucoup ! s'écria Jones.

— Sur ma parole, monsieur, continua Benjamin, je ne vous dis que la vérité; et je n'ai pas besoin d'ajouter que c'était l'hôtesse qui débitait toutes ces fables. J'ai été fort ému en écoutant cette histoire, et j'espère qu'elle est fausse d'un bout à l'autre; car j'ai beaucoup de respect pour vous, et j'en ai toujours eu depuis les bontés que vous avez eues pour George le garde-chasse. Chacun en parlait dans le pays, et j'ai reçu plus d'une lettre à ce sujet. Cela vous a fait aimer de tout le monde. Vous m'excuserez donc si l'intérêt véritable que je vous porte m'a poussé à vous faire tant de questions; on ne peut m'accuser, je le répète, d'une impertinente curiosité ; mais j'aime les bons cœurs, et de là vient *amoris abundantia erga te* [1].

Le malheureux ajoute aisément foi au moindre témoignage d'amitié ; il n'est donc pas étonnant que Jones, dont la franchise égalait pour le moins l'infortune, crût à toutes les protestations du petit Benjamin et lui ouvrît son cœur. Les bribes de latin que le barbier citait assez à propos, sans annoncer des connaissances bien profondes en littérature, semblaient indiquer cependant un homme au-dessus de son état, et toute sa conduite répondait à tout ce qu'il lui avait raconté sur sa naissance et son éducation ; aussi, après s'être fait long-temps presser, Jones lui dit enfin : — Puisque vous avez entendu parler de mes affaires, et que vous désirez si vivement de les connaître à fond, si vous avez la patience de m'écouter, je vous conterai toutes mes aventures.

— La patience ! s'écria Benjamin ; soyez bien sûr que je n'en manquerai pas, quelque long que puisse être le chapitre. Je vous suis très-obligé de l'honneur que vous voulez bien me faire.

Alors Jones commença son histoire et la raconta tout entière. Il n'omit qu'une ou deux particularités ; par exemple

1. — Mon grand amour pour vous. (*Note du trad.*)

les circonstances qui avaient accompagné son combat contre Thwackum. Il fit part au barbier en terminant de la résolution qu'il avait prise d'entrer dans la marine, lorsque la rébellion qui venait d'éclater dans le nord l'avait engagé à changer de dessein, et conduit dans le lieu où il se trouvait en ce moment.

Le petit Benjamin avait été tout oreilles et n'avait pas interrompu une seule fois son récit; quand il fut terminé, il ne put s'empêcher de lui dire qu'il fallait que ses ennemis eussent inventé quelque chose de plus, qu'autrement un homme aussi bon que M. Allworthy n'aurait jamais chassé de cette manière un jeune homme qu'il aimait tendrement. Jones lui répondit qu'il ne doutait pas qu'on n'eût employé des manœuvres perfides pour le perdre.

Tout le monde assurément aurait fait la même remarque que le barbier : Jones ne l'avait instruit d'aucun des motifs qui l'avaient fait condamner. Ses actions n'étaient plus alors placées dans ce jour défavorable sous lequel elles avaient été malignement présentées à M. Allworthy. Il ne pouvait pas non plus parler des fausses accusations portées de temps en temps contre lui, puisqu'il les ignorait lui-même. Il avait d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, omis dans sa relation quelques faits importans. Aussi les apparences étaient-elles si complètement en sa faveur, que la méchanceté même aurait été embarrassée pour trouver matière à blâmer notre héros.

Ce n'est pas que Jones voulût cacher ou déguiser la vérité : il aurait plutôt craint de faire tomber quelque blâme sur M. Allworthy pour l'avoir puni, que sur lui-même pour avoir mérité de l'être. Ce fut pourtant ce qui arriva, et c'est ce qui arrivera toujours. Quelque franc qu'un homme puisse être, le compte qu'il rend de sa propre conduite sera toujours si favorable, en dépit de lui-même, que ses défauts se purifieront en passant par ses lèvres comme la liqueur trouble que l'on filtre laisse au fond du vase toutes ses impuretés : sous quelque aspect que les faits se pré-

sentent, il y aura tant de différence dans les motifs, les circonstances et les conséquences, lorsque l'histoire est racontée par celui qui en est le héros, ou par son ennemi, qu'il sera presque impossible de les reconnaître.

Quoique le barbier eût avidement écouté le récit des aventures de Jones, il n'était pas encore satisfait. Il était resté en arrière une circonstance qui excitait vivement sa curiosité, toute froide qu'elle prétendait être. Jones avait parlé de son amour et de la rivalité de Blifil, mais il avait caché avec soin le nom de sa maîtresse. Le barbier, après un peu d'hésitation, et beaucoup de *hum* ! et de *ah* ! le pria de lui faire connaître le nom de la dame qui avait été la principale cause de ses infortunes. Jones réfléchit un moment. Puisque je vous ai déjà parlé avec tant de confiance, lui dit-il, et que son nom, comme j'ai lieu de le craindre, n'est devenu que trop public, je ne vous le cacherai pas. Elle se nomme Sophie Western.

— *Proh Deûm atque hominum fidem !* s'écria le barbier; l'écuyer Western a déjà une fille aussi grande !

— Oui, et une fille si parfaite qu'aucune autre dans le monde ne pourrait lui être comparée. L'œil n'a jamais rien vu de si beau ; mais la beauté est son moindre mérite. Son esprit, sa bonté.... Oh ! je pourrais lui donner des éloges sans fin, et omettre encore la moitié de ses perfections !

— M. Western a déjà une fille aussi grande ! répéta le barbier : je me souviens d'avoir vu le père lorsqu'il n'était encore qu'un enfant ! *Tempus edax rerum* [1] !

La bouteille était vide ; le petit Benjamin insista pour en faire venir une seconde à ses frais. Mais Jones refusa obstinément. J'ai déjà bu, dit-il, plus que je n'aurais dû ; je vais me retirer dans ma chambre ; seulement je voudrais bien me procurer un livre.

— Un livre ! s'écria le barbier; lequel voulez-vous ? J'ai

1. — Le temps qui ronge tout. (*Note du trad.*)

quelques ouvrages curieux tant en latin qu'en anglais; comme *Erasmi colloquia : Ovidius de Tristibus, Gradus ad Parnassum*; et un certain nombre des meilleurs ouvrages anglais, quoique la plupart soient dépareillés. J'ai, par exemple, la plus grande partie de la Chronique de Stowe, le sixième volume de l'Homère de Pope, le troisième volume du Spectateur, le second de l'Histoire romaine de Laurent Echard, Robinson Crusoé, Thomas a Kempis, deux volumes des œuvres de Thomas Brown [1].

— Je ne les ai jamais lues, dit Jones, prêtez-moi, s'il vous plaît, un de ces deux volumes.

Le barbier l'assura qu'il en serait très-content; car il regardait cet auteur comme un des plus grands génies que l'Angleterre eût jamais produits. Il courut à son logement, qui n'était qu'à deux pas, et revint sur-le-champ. Jones recommanda encore au barbier d'être discret, celui-ci jura de lui garder un secret inviolable, et ils se séparèrent; le petit Benjamin pour retourner chez lui, et notre héros pour remonter dans sa chambre.

CHAPITRE VI.

Les talens de M. Benjamin paraissent dans tout leur jour; quel était ce personnage extraordinaire.

Dans la matinée suivante, Jones éprouva quelque inquiétude en se voyant abandonné de son chirurgien; il craignait qu'il ne résultât quelque danger du défaut de pansement de sa blessure. Il demanda donc au garçon si l'on pouvait se procurer quelque autre chirurgien dans le voisinage. Le garçon répondit qu'il y en avait un qui ne demeurait pas bien loin, mais qu'il l'avait vu souvent refu-

1. Auteur du traité des Erreurs populaires. (*Note du trad.*)

ser ses soins aux malades qui s'étaient d'abord adressés à un autre de ses confrères. — Si vous m'en croyez, monsieur, ajouta-t-il, il n'y a pas dans tout le royaume un homme qui puisse mieux traiter votre affaire que le barbier avec qui vous avez passé hier la soirée. Nous le regardons comme un des hommes les plus habiles du voisinage pour guérir une blessure ; il ne demeure ici que depuis trois mois, et il a déjà fait des cures admirables.

Le garçon reçut l'ordre d'aller le chercher sur-le-champ. Le petit Benjamin, instruit du nouveau genre de service qu'on lui demandait, fit sa toilette en conséquence, et se présenta d'un air si différent de celui qu'il avait, quand il tenait son plat à barbe sous le bras, qu'on pouvait à peine le reconnaître.

— Ainsi donc, *tonsor*, lui dit Jones, vous faites plus d'un métier ; pourquoi ne m'en avez-vous pas informé hier soir ?

— La chirurgie, répondit Benjamin très-gravement, est une profession et non un métier. Si je ne vous ai pas dit hier que je professais cet art, c'est parce que je concluais de l'état où je vous voyais, que vous étiez déjà entre les mains d'un de mes confrères, et je n'aime à aller sur les brisées de personne, *ars omnibus communis* [1]. A présent, monsieur, s'il vous plaît, j'examinerai votre tête, et après avoir inspecté votre crâne, je vous donnerai mon opinion sur votre blessure.

Jones n'avait pas une très-grande confiance en ce nouveau docteur. Cependant il le laissa détacher l'appareil et examiner la plaie. L'inspection terminée, Benjamin poussa un gémissement et secoua la tête d'une manière expressive. Jones s'écria avec impatience : — Trève de folies, s'il vous plaît, et dites-moi ce que vous pensez de cette blessure ?

— Dois-je vous répondre en chirurgien ou en ami ?

— En ami, et très-sérieusement.

1. — L'art est une carrière ouverte à tout le monde. (*Note du trad.*)

— En ce cas, monsieur, reprit Benjamin, je vous déclare sur mon ame qu'il faudrait être fort habile pour vous empêcher d'être parfaitement guéri après quelques pansemens; et si vous me permettez d'y appliquer un emplâtre de ma façon, je vous réponds du succès.

Jones y consentit, et l'emplâtre fut appliqué.

— Voilà qui est fait, monsieur, dit Benjamin; et maintenant, si vous le trouvez bon, je vais redevenir ce que j'étais hier soir; mais quand on opère il faut prendre un air de dignité, autrement on n'inspirerait aucune confiance. Vous ne sauriez vous imaginer, monsieur, à quel point une tournure grave est nécessaire quand on exerce une grave profession. Un barbier peut vous faire rire; mais un chirurgien devrait plutôt vous faire pleurer.

— Monsieur le barbier, s'écria Jones, monsieur le chirurgien, ou monsieur le barbier-chirurgien.....

— Oh, mon cher monsieur! *infandum, regina, jubes renovare dolorem* [1]. Vous me rappelez que ces deux corps, autrefois unis, ont été cruellement séparés, au préjudice de tous deux, effet infaillible de toute division, d'après l'ancien adage, *vis unita fortior* [2], que quelques membres de la docte corporation sont sans doute en état d'expliquer. Quel coup cette séparation fut pour moi, qui réunis les deux arts en ma seule personne!

— Ma foi, quelque titre qu'il vous plaise de prendre, vous êtes certainement l'original le plus plaisant que j'aie encore rencontré. Il doit y avoir des choses singulières dans votre histoire, et vous avouerez que j'ai acquis le droit de l'entendre.

— J'en conviens, et je vous la raconterai volontiers, quand vous aurez le loisir de l'écouter. C'est un récit, je vous assure, qui prendra beaucoup de temps.

1. — O reine, vous m'ordonnez de rouvrir de cruelles plaies. (*Note du trad.*)
2. — Les forces réunies en deviennent plus fortes. (*Note du trad.*)

Jones l'assura qu'il n'aurait jamais plus de loisir qu'en ce moment même.

— Eh bien donc, je vais vous obéir; mais d'abord je fermerai la porte, pour qu'on ne vienne pas nous interrompre.

— Après avoir pris cette précaution, il revint vers Jones, et lui dit d'un air solennel : — Je dois commencer par vous dire, monsieur, que vous avez été vous-même mon plus grand ennemi.

Cette déclaration subite fit tressaillir notre héros. — Moi, votre ennemi ! s'écria-t-il avec surprise et d'un ton fâché.

— Point de colère, dit Benjamin; je vous assure que je ne suis pas le vôtre. Je suis loin de vous accuser d'avoir jamais voulu me nuire; vous étiez alors au berceau. Mais je crois qu'il suffira de prononcer mon nom pour vous expliquer cette énigme. N'avez-vous jamais entendu parler d'un certain Partridge, qui eut l'honneur de passer pour votre père, et le malheur d'être ruiné pour avoir eu cet honneur?

— Certainement j'en ai entendu parler; et j'ai toujours cru que j'étais son fils.

— Eh bien, monsieur, je suis ce Partridge; mais je vous dispense de tout respect filial; car je vous déclare positivement que je ne suis pas votre père.

— Comment ! s'écria Jones; est-il possible qu'un faux soupçon ait attiré sur vous les infortunes que je ne connais que trop bien ?

— Très-possible, car c'est un fait. Mais quoiqu'il soit assez naturel de haïr la cause, même innocente, de nos souffrances, je vous assure que je suis d'un caractère tout différent. Comme je vous l'ai déjà dit, mon affection pour vous date du jour de votre généreuse conduite envers George; et je suis convaincu, d'après notre rencontre extraordinaire, que vous êtes destiné à me dédommager de tout ce que j'ai souffert pour vous. D'ailleurs la veille du jour où je vous vis, j'ai rêvé que je tombais d'une esca-

belle sans me blesser, preuve évidente que je suis prédestiné à quelque bonheur. La nuit dernière encore, j'ai rêvé que je vous suivais, monté sur une jument blanche, excellent rêve, qui présage une bonne fortune ; et je suis résolu de la tenter, à moins que vous n'ayez la cruauté de me refuser.

— Monsieur Partridge, je voudrais de tout mon cœur qu'il fût en mon pouvoir de vous indemniser de tout ce que vous avez souffert pour moi, mais en ce moment je n'en vois guère la possibilité. Pourtant je vous assure que je ne vous refuserai rien de ce qu'il est en mon pouvoir de vous accorder.

— Ce que je vous demande l'est certainement. Je ne sollicite que la permission de vous suivre dans votre expédition ; j'en ai un désir si violent que, le repousser, c'est tuer d'un seul mot un barbier et un chirurgien.

Jones lui répondit en souriant qu'il serait bien fâché de causer une telle perte au public ; cependant il allégua plusieurs motifs de prudence pour détourner d'un tel projet le petit Benjamin, que nous appellerons désormais Partridge ; mais tout fut inutile. Partridge en revenait toujours à son rêve de la jument blanche. — Après tout, ajouta-t-il, je suis moi-même plein de zèle pour la cause que vous avez embrassée, et que vous m'admettiez ou non en votre compagnie, je partirai comme vous.

Jones était aussi charmé de Partridge, que Partridge l'était de lui. En l'engageant à ne pas l'accompagner, il avait moins consulté sa propre inclination que l'intérêt du barbier. Le voyant si déterminé, il céda à ses désirs ; mais après un moment de réflexion, il ajouta : — Vous croyez peut-être, monsieur Partridge, que je suis en état de vous défrayer : grande serait votre erreur.

A ces mots il prit sa bourse, et en tira neuf guinées, et déclara que c'était toute sa fortune. Partridge lui répondit qu'il ne comptait que sur l'avenir, bien convaincu que Jones pourrait bientôt réaliser ses bienveillantes intentions.

— Pour le moment, monsieur, ajouta-t-il, je vois que je suis un peu plus riche que vous; mais tout ce que j'ai est à votre service ; j'insiste pour que vous l'acceptiez, et je ne demande à vous suivre que comme votre domestique. *Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro* [1]. Mais Jones refusa positivement d'accepter cette offre généreuse.

Le départ venait d'être fixé au lendemain matin, quand il s'éleva une difficulté relativement au bagage, le portemanteau de Jones étant si lourd qu'il eût fallu un cheval pour le porter. — Si vous me permettez de vous donner mon avis, dit Partridge, vous laisserez ici ce porte-manteau et tout ce qu'il contient, à l'exception de quelques chemises que je porterai aisément pour vous, et vous laisserez tout le reste chez moi.

Cette proposition fut acceptée à l'instant même, et le barbier se retira pour faire les préparatifs du départ.

CHAPITRE VII.

Meilleures raisons de la conduite de Partridge, que celles qu'on a vues jusqu'ici. — Apologie de la faiblesse. — Nouvelle anecdote sur notre hôtesse.

Quoique Partridge fût un des hommes les plus superstitieux, les présages favorables tirés de l'escabelle et de la jument blanche auraient à peine suffi pour lui inspirer le désir d'accompagner Jones, s'il n'eût eu d'autre perspective que sa part du butin sur le champ de bataille. En réfléchissant au récit de Jones, il ne pouvait se persuader que M. Allworthy eût chassé de chez lui son fils (car il ne doutait pas qu'Allworthy ne fût le père de notre héros pour des motifs semblables à ceux qu'il venait d'entendre allé-

1. — Il ne faut désespérer de rien sous la conduite et les auspices de Teucer. (*Note du trad.*)

guer. Il en conclut que toute l'histoire était une fable ; et les folies de ce jeune homme, qui lui étaient venues souvent aux oreilles, lui firent supposer qu'il s'était enfui de la maison paternelle. Il lui vint donc à l'esprit que, s'il pouvait le décider à y retourner, il rendrait à Allworthy un service qui effacerait jusqu'au souvenir de son ancienne colère. Il avait toujours cru du reste que cette colère n'était qu'une feinte, et qu'Allworthy l'avait sacrifié à sa réputation. Il faut convenir que ce soupçon devait lui paraître assez bien fondé d'après la tendresse constante de cet excellent homme pour Jones et son excessive sévérité envers lui Partridge qui, sûr de son innocence, ne pouvait pas concevoir que quelque autre pût le croire coupable. Aussi avait-il toujours regardé les secours qu'il avait reçus secrètement, long-temps après avoir été publiquement privé de sa pension, comme une sorte de réparation de l'injustice dont il avait été la victime. Il est très-rare que les hommes attribuent à la pure charité les bienfaits qu'ils reçoivent, quand ils peuvent leur attribuer d'autres motifs. Partridge ne doutait donc pas que s'il parvenait à déterminer le jeune homme à retourner chez son père, M. Allworthy ne le récompensât généreusement de ses peines, et ne lui rendît ses bonnes graces. Il reverrait ainsi son pays natal, bonheur qu'Ulysse lui-même ne désira jamais plus vivement que le pauvre Partridge.

Jones ne doutait nullement de la vérité de tout ce que lui avait dit le barbier, et ne lui soupçonnait pas d'autres motifs que son amitié pour lui et son zèle pour la cause publique : imprudente et blâmable crédulité ! La défiance, il est vrai, est une qualité qui ne se rencontre en nous qu'à deux conditions : nous la devons à l'expérience ou à la nature. Dans ce dernier cas, elle est presque du génie, et surtout, ce qui est bien préférable, elle nous sert de bonne heure et ne nous abuse jamais. — L'homme qui a été souvent trompé espère toujours rencontrer de plus honnêtes gens ; tandis que celui qu'une voix intérieure avertit qu'il

est impossible de les découvrir, a bien peu de jugement s'il se laisse duper une seule fois. Jones n'avait pas reçu ce don de la nature, et il était trop jeune pour le devoir à l'expérience qui presque toujours ne nous inspire qu'une méfiance beaucoup trop tardive ; c'est peut-être pour cela que les vieillards sont enclins à mépriser l'intelligence de ceux qui ont quelques années de moins qu'eux.

Jones passa une grande partie de la journée avec une nouvelle connaissance ; ce n'était rien moins que l'hôte ou plutôt le mari de l'hôtesse. Après un long accès de goutte, il venait de descendre de sa chambre, où cette maladie le retenait à peu près la moitié de l'année ; pendant l'autre moitié, il se promenait dans la maison, fumait sa pipe, et vidait bouteille avec ses amis, sans prendre la moindre part aux affaires de la maison. Elevé, comme on dit, en gentilhomme, c'est-à-dire habitué à ne rien faire, il avait dissipé, en parties de chasse, en courses de chevaux, en combats de coqs, la très-petite fortune que lui avait léguée un de ses oncles, fermier laborieux. Notre hôtesse l'avait épousé dans de certaines vues auxquelles il avait cessé de répondre depuis long-temps : aussi le haïssait-elle de tout son cœur. Mais comme il n'était pas d'humeur très-endurante ; elle se bornait à le blesser par d'humiliantes comparaisons avec son premier mari dont elle avait toujours l'éloge à la bouche. Les profits de l'auberge, dont elle se réservait la majeure partie, l'avaient enfin déterminée à prendre la direction des affaires et à laisser, après de longs et inutiles débats, son mari maître de lui-même.

Le soir, quand Jones fut remonté dans sa chambre, il s'éleva à son sujet une querelle entre le couple amoureux.

— Eh bien ! dit la femme, vous vous êtes donc enivré avec ce godelureau ?

— Nous avons décoiffé une bouteille ensemble, répondit le mari. C'est un franc gentilhomme qui se connaît passablement en chevaux. Il est vrai qu'il est encore bien jeune

et qu'il n'a guère vu le monde ; je crois bien qu'il n'a jamais été qu'à un petit nombre de courses.

— En ce cas ! s'écria l'hôtesse, il est donc des vôtres. Sans doute, il faut que ce soit un gentilhomme, puisqu'il va aux courses. Au diable soient tous les gentilshommes de cette espèce ! je voudrais n'en avoir jamais vu un seul. Sur ma foi ! j'ai tout lieu de les aimer, ces amateurs de courses !

— Sans contredit, répliqua le mari, puisque j'en étais un.

— Oui, et un bel amateur, vraiment ! Je pourrais mettre dans mes yeux tout ce que vous avez jamais gagné, et je n'en verrais pas moins clair, comme disait mon premier mari.

— Au diable votre premier mari ! s'écria le tendre époux.

— N'envoyez pas au diable un homme qui valait mieux que vous ; s'il avait vécu, vous n'oseriez point parler de la sorte.

— Vous me croyez donc moins de courage qu'à vous ; car je vous ai entendu bien des fois l'envoyer au diable.

— Si je l'ai fait, je m'en suis repentie, et plus d'une fois. S'il était assez bon pour me pardonner une vivacité, ce n'est pas à un homme comme vous qu'il convient de vous en moquer en ma présence. C'était un mari pour moi, celui-là ; oui, c'en était un ; et si, dans un instant d'emportement, je lui ai quelquefois adressé des mots désobligeans, du moins je ne l'ai jamais appelé vaurien ; il n'a jamais mérité un pareil nom.

L'hôtesse en dit bien davantage ; mais son mari n'entendit pas le reste de son discours. Après avoir allumé sa pipe, il était parti en chancelant, le plus vîte qu'il avait pu. Nous ne transcrirons donc pas toute la harangue de la dame, qui finit par devenir d'un genre trop peu décent pour trouver place dans cette histoire.

Le lendemain matin de très-bonne heure, Partridge entra dans la chambre de Jones, équipé pour le voyage, un ha-

vresac sur le dos. Ce havresac était son propre ouvrage; à ses autres talens, il joignait l'adresse d'un assez bon tailleur. Il y avait déjà placé toute sa provision de linge, consistant en quatre chemises, et il en ajouta huit pour M. Jones. Fermant alors le porte-manteau, il allait sortir de l'auberge pour l'emporter chez lui, quand l'hôtesse l'arrêta en chemin, et lui déclara qu'elle ne laissait jamais sortir le bagage avant que l'écot fût payé.

L'hôtesse était, comme nous l'avons dit, absolue dans son royaume; il fallait donc se soumettre aux réglemens qu'elle avait établis. Elle présenta le mémoire, qui montait à une somme beaucoup plus forte qu'on n'aurait dû s'y attendre, d'après la manière dont Jones avait été reçu. Ici nous sommes obligés de rendre publiques certaines maximes que les aubergistes regardent comme le grand secret de leur métier. La première est, s'ils ont par extraordinaire quelque chose de bon, de ne le servir qu'aux personnes qui voyagent avec grand apparat; la seconde, de faire payer les provisions de la plus mauvaise qualité, le même prix que si elles étaient de la première; enfin, si quelqu'un de leurs hôtes ne demande que peu de chose, de lui faire payer tout ce qui lui est fourni le double de sa valeur, de manière à ce que la dépense par tête soit toujours à peu près la même. La carte payée, Jones partit avec Partridge chargé du havresac, et l'hôtesse ne daigna pas même lui souhaiter un bon voyage. Il paraît que cette auberge était fréquentée par des gens de haut parage; et je ne sais d'où cela vient, mais tous ceux à qui les grands font gagner leur vie, deviennent aussi insolens à l'égard du reste du genre humain, que s'ils étaient élevés eux-mêmes au rang de leurs pratiques.

CHAPITRE VIII.

Jones arrive à Glocester et va loger à la *Cloche*. — Description de cette auberge. — Rencontre qu'il y fit d'un avocat.

M. Jones et le petit Benjamin — surnom qu'on avait donné à Partridge par ironie, car il avait près de six pieds, — après avoir quitté leur dernier gite, allerent jusqu'à Glocester sans qu'il leur arrivât aucune aventure qui mérite d'être mentionnée. Ils logèrent à la *Cloche*, excellente auberge que je recommande très-sérieusement à tous ceux de mes lecteurs qui visiteront cette antique cité. L'aubergiste est frère du célèbre prédicateur Whitfield [1]; mais il n'est nullement infecté des principes pernicieux du méthodisme, ni d'aucune secte hérétique; c'est un homme simple, honnête, qui probablement ne causera jamais de trouble ni dans l'église ni dans l'état. Sa femme, qui paraît avoir eu beaucoup de prétentions à la beauté, est encore fort belle; sa grace et ses manières auraient pu la faire briller dans les cercles les plus élégans. Mais, quoiqu'elle doive avoir le sentiment de ces avantages et d'une foule d'autres perfections, elle paraît résignée à son humble sort, et cette résignation elle la doit à sa sagesse et à sa prudence; elle est à présent aussi pure que son mari de toutes les idées du méthodisme: je dis à présent, parce qu'elle avoue avec franchise que les écrits de son beau-frère avaient d'abord fait impression sur son cœur, et qu'elle avait fait la dépense d'un grand capuchon pour attendre les inspirations extraordinaires de l'Esprit saint. Après une épreuve de trois semaines, ne sentant aucune émotion qui valût un farthing,

1. Whitfield fut un des premiers disciples de John Wesley et un des fondateurs les plus ardens du méthodisme. Les deux apôtres ne furent pas longtemps d'accord, et Whitfield devint le chef du premier des schismes qui divisèrent cette secte, aujourd'hui très-nombreuse. (*Note du trad.*)

elle avait renoncé au capuchon et à la secte. En un mot, c'est une bonne et aimable femme, qui prend tant de peine pour servir ses hôtes, qu'il faut être de l'humeur la plus difficile pour ne pas se trouver bien dans sa maison.

Mistress Whitfield était dans la cour quand Jones et son compagnon entrèrent. Avec la sagacité dont elle est douée, elle découvrit bientôt dans les manières de notre héros quelque chose qui le distinguait du vulgaire. Elle donna ordre à ses domestiques de le conduire dans un appartement, et quelques instans après l'invita à dîner avec elle. Jones accepta avec grand plaisir; après une si longue marche, faite à jeûn, il aurait été ravi de trouver une compagnie moins agréable que celle de mistress Whitfield, et un repas moins bon que celui qui avait été préparé. Outre M. Jones et la bonne hôtesse, il se trouvait deux autres convives : l'un était un procureur de Salisbury, le même qui avait été annoncer à M. Allworthy la mort de mistress Blifil; il se nommait Dowling; l'autre se disait homme de loi et demeurait dans les environs de Lidlinch, comté de Somerset; mais ce n'était dans le fait qu'un misérable coureur d'affaires, sans esprit et sans instruction; un de ces hommes qu'on pourrait appeler les porte-queues de la justice, espèces de surnuméraires au barreau, servant de jockeis aux procureurs, et qui, pour une demi-couronne, font plus de milles qu'un postillon.

Pendant le dîner, ce caudataire de Thémis reconnut les traits de Jones; il l'avait vu chez M. Allworthy, dont il avait souvent visité la cuisine; il en prit occasion de lui demander des nouvelles de la respectable famille de ce gentilhomme avec ce ton de familiarité qui n'aurait convenu qu'à un ami intime ou du moins à une connaissance de M. Allworthy; aussi fit-il tous ses efforts pour donner à entendre qu'il était l'un ou l'autre, quoique l'ami le plus distingué qu'il eût dans la maison fût le sommelier. Jones répondit à toutes ses questions avec politesse; il ne se souvenait pourtant pas de l'avoir jamais vu, et son extérieur

et ses manières lui donnaient à penser qu'il prenait une liberté que rien n'autorisait.

La conversation de gens de cette espèce est insoutenable pour un homme de bon sens. La nappe ôtée, Jones se leva donc de table, et eut la cruauté de laisser à la pauvre mistress Whitfield une tâche qui est, aux yeux de M. Timothée Harris et d'autres aubergistes de bon goût, la plus dure de toutes les exigences de leur état, je veux dire l'obligation de tenir compagnie à leurs hôtes.

A peine Jones fut-il sorti de l'appartement, que notre chicaneur demanda à demi-voix à mistress Whitfield si elle connaissait ce bel étourneau. Elle lui répondit que c'était la première fois qu'elle voyait ce gentilhomme.

— Ce gentilhomme! reprit-il; beau gentilhomme, vraiment!... C'est le bâtard d'un drôle qui a été pendu pour avoir volé des chevaux. Il fut déposé à la porte de M. Allworthy, où un domestique le trouva dans une boîte si pleine d'eau de pluie, qu'il aurait certainement été noyé, si le ciel ne lui eût réservé une autre fin.

— Vous n'avez pas besoin d'en dire davantage, s'écria Dowling en clignant de l'œil d'un air facétieux, nous comprenons fort bien de quelle fin vous voulez parler.

— Eh bien, reprit l'autre, Allworthy ordonna qu'on le prît dans sa maison; c'est un homme prudent, comme on sait, et il craignait de s'attirer quelque méchante affaire. Le bâtard fut donc nourri et élevé chez lui comme un gentilhomme. Voici comment il se comporta par la suite. Il fit un enfant à une des servantes et lui persuada de faire serment que l'écuyer en était le père. Puis il cassa le bras à un digne ecclésiastique nommé M.Thwackum, uniquement parce que celui-ci lui faisait des remontrances sur son libertinage. Une autre fois il tira un coup de pistolet par derrière sur M. Blifil; et un jour que M. Allworthy était malade, il se mit à battre du tambour dans toute la maison pour l'empêcher de dormir. Il a joué vingt autres tours de cette espèce, et enfin, il y a quatre à cinq jours, au moment de mon

départ, Allworthy le chassa de chez lui, sans même lui permettre d'emporter son linge et ses habits.

— Ce ne fut que justice ! s'écria Dowling ; je chasserais de chez moi mon propre fils, s'il en faisait seulement la moitié. Et, s'il vous plaît, quel est le nom de ce beau gentilhomme ?

— Son nom ? répondit le coureur d'affaires ; son nom est Thomas Jones.

Jones ! répéta Dowling avec quelque vivacité ; quoi ! M. Jones qui demeurait chez M. Allworthy, est le jeune homme qui vient de dîner avec nous ?

— Lui-même.

— J'en ai souvent entendu parler ; mais je n'en ai jamais entendu dire aucun mal.

— Certes, dit mistress Whitfield, si la moitié de ce que monsieur vient de dire est vrai, M. Jones a une physionomie bien trompeuse : ce que je puis dire, d'après le peu que j'ai vu, c'est qu'il est aussi poli et aussi bien élevé qu'on puisse le désirer.

Le coureur d'affaires, se rappelant qu'il n'avait pas juré, selon la coutume, de dire la vérité, appuya de tant de sermens et d'imprécations ce qu'il venait de dire, que les oreilles de l'hôtesse en furent blessées, et que pour en arrêter le cours, elle lui protesta qu'elle le croyait.

— Vous êtes bien convaincue, j'espère, madame, lui dit-il, que je me garderais de porter de pareilles accusations sans être sûr de mon fait. Quel intérêt puis-je avoir à nuire à la réputation d'un homme qui ne m'a jamais offensé ? Je vous proteste que chaque mot de ce que je viens de dire est la vérité. Tout le comté de Somerset le sait comme moi.

Mistress Whitfield n'avait aucune raison de soupçonner cet homme d'avoir quelques motifs secrets pour calomnier Jones ; le lecteur ne peut donc la blâmer d'avoir cru ce qu'il attestait par tant de sermens. Elle s'en prit à ses connaissances en physionomie qui l'avaient trompée cette

fois, et conçut une si mauvaise opinion de Jones, qu'elle aurait voulu le voir hors de sa maison.

Cette aversion s'accrut encore quand M. Whitfield vint lui rendre compte de ce qui s'était passé dans la cuisine. Partridge avait eu soin de prévenir la compagnie que, s'il portait le havresac, et s'il voulait bien rester avec les domestiques, tandis que Tom [1] Jones, comme il l'appelait, se régalait avec l'hôtesse, il n'était point pour cela son valet, mais son ami et son compagnon, et aussi bon gentilhomme que lui.

Pendant tout ce temps, Dowling gardait le silence, rongeait ses ongles, faisait des grimaces, et se donnait l'air prodigieusement malin. Enfin il ouvrit la bouche pour protester que M. Jones ne paraissait pas tel qu'on le représentait. Il demanda son compte en toute hâte, déclara qu'il devait être à Hereford le soir même, et se plaignit de la multitude d'affaires dont il était chargé, regrettant, dit-il, de ne pouvoir se partager en vingt, pour être dans vingt endroits à la fois.

Peu de temps après partit aussi le coureur d'affaires; Jones vint alors prier mistress Whitfield de lui accorder la faveur de prendre le thé avec lui; mais elle le refusa d'un ton si différent de celui qu'elle avait pris pour l'inviter à dîner, qu'il en fut un peu surpris. Il remarqua bientôt qu'elle avait entièrement changé de conduite à son égard. Au lieu de cette affabilité naturelle, dont nous avons fait l'éloge, elle avait un air contraint et sévère, et ce changement subit fut si désagréable à notre héros, qu'il résolut, quoiqu'il fût déjà tard, de quitter cette maison le soir même. Il se permit des suppositions bien injustes sur la cause qui l'avait produit; sans parler de quelques conjectures peu charitables qu'il hasarda sur le caractère variable et léger des femmes, il présuma que ce manque de politesse venait de ce qu'il voyageait à pied. Il est vrai que, dans les au-

1. Tom est une abbréviation familière du nom de Thomas. (*Note du trad.*)



berges, les chevaux, qui ne salissent point de draps et paient mieux leurs lits que les cavaliers, paraissent des hôtes préférables à leurs maîtres. Il faut rendre justice à mistress Whitfield, sa manière de penser était beaucoup plus noble. Elle était parfaitement élevée, et savait être polie même à l'égard du piéton. Quant à notre héros, il était méprisable à ses yeux, et elle le traitait en conséquence. Jones lui-même n'aurait pu l'en blâmer, s'il eût été aussi instruit que le lecteur; il aurait, au contraire, approuvé sa conduite, et moins elle lui montrait de respect, plus il l'aurait estimée. L'homme calomnié sans le savoir est dans une cruelle position : celui qui n'ignore pas que sa réputation est flétrie par d'injurieux propos ne peut en vouloir à ceux qui le négligent et le méprisent; il doit plutôt mépriser ceux qui recherchent sa compagnie, à moins qu'une intimité parfaite ne les ait convaincus que leur ami était victime de la calomnie et de l'injustice.

Ce n'était pas le cas où se trouvait Jones. Ne sachant pas ce qui avait été dit sur son compte, il avait de bonnes raisons pour être offensé du traitement qu'il recevait. Il paya donc son mémoire, et partit, au grand regret de Partridge qui, après forces remontrances inutiles, consentit enfin à remettre son havresac sur ses épaules, et à suivre son ami.

CHAPITRE IX.

Diverses conversations entre Jones et Partridge sur l'amour, le froid, la faim, et autres sujets. — Heureuse adresse avec laquelle Partridge réprime un aveu indiscret.

Les ombres s'étendaient en descendant des hautes montagnes; la gent ailée ne songeait plus qu'au repos. Les grands du monde se mettaient à table pour dîner, tandis que le petit peuple se disposait à souper; en un mot cinq heures

sonnaient au moment où M. Jones prit congé de la ville de Glocester. On était au milieu de l'hiver, et la nuit aurait tiré son rideau sur toute la nature, si la lune n'eût apparu avec sa face rouge et enluminée, comme celle des joyeux compagnons qui font comme elle de la nuit le jour, et ne fût sortie de la couche où elle avait dormi toute la journée pour commencer sa veille nocturne.

Après quelques instans de marche, Jones paya son tribut d'admiration à cette belle planète, et se tournant vers son compagnon, il lui demanda s'il avait jamais vu une soirée plus délicieuse. Puis voyant que la réponse se faisait attendre, il continua ses extases sur la beauté de la lune, et cita quelques passages de Milton, bien supérieur à tous les autres poètes dans la description des flambeaux célestes.

Il raconta à Partridge, d'après le *Spectateur*, l'histoire de deux amans qui, la veille d'être séparés par une très-grande distance, étaient convenus de regarder la lune à une certaine heure, se complaisant ainsi dans la pensée qu'ils auraient tous deux en même temps les yeux fixés sur le même objet. — Ces amans, ajouta-t-il, devaient avoir une ame vraiment capable de sentir dans toute sa pureté la plus sublime de toutes les passions humaines.

—Très-probablement, dit Partridge; mais je leur porterais plus d'envie, s'ils avaient eu un corps insensible à la rigueur du froid. Je suis gelé, et je crains fort de laisser en route le bout de mon nez avant de trouver un nouvel asile. En vérité, nous devons nous attendre à quelque châtiment du ciel pour avoir commis l'insigne folie de quitter la nuit une des meilleurs auberges où j'aie jamais mis le pied. Je n'ai vu de ma vie plus de bonnes choses, et je suis sûr que le plus grand seigneur du pays s'y trouverait aussi bien que dans son château. Et quitter une telle maison pour aller courir, Dieu sait où, *per devia rura viarum* [1]! Quant à moi, je ne dis rien; mais certaines gens

1. — A travers champs. (*Note du trad.*)

pourront avoir l'ame assez peu charitable pour en conclure que nous avons perdu l'esprit.

— Fi donc, monsieur Partridge ! vous allez affronter l'ennemi, et vous craignez d'affronter le froid ?... Un peu plus de courage ! Je voudrais toutefois que nous eussions un guide pour nous dire laquelle de ces deux routes nous devons prendre.

— Me permettez-vous de vous donner mon avis? *Interdùm stultus opportuna loquitur* [1].

— Sans doute. Eh bien, laquelle suivrons-nous?

— Sur ma foi, ni l'une ni l'autre. La seule route dont nous puissions être sûrs, est celle que nous venons de parcourir; et en marchant d'un bon pas, nous serons de retour à Glocester dans une heure; tandis que si nous allons en avant, Dieu sait quand nous trouverons un endroit où nous puissions faire halte. Je vois au moins à cinquante milles devant nous, et je n'aperçois pas une seule maison.

— Vous voyez une très-belle perspective, et les rayons brillans de la lune y prêtent un nouveau charme. Advienne que pourra, je prendrai le chemin à gauche; il paraît conduire droit à ces montagnes, les mêmes sans doute qu'on nous a dit être dans le voisinage de Worcester. Mais si vous avez envie de retourner sur vos pas, vous pouvez me quitter ici; pour moi, je suis déterminé à aller en avant.

— Vous avez tort, monsieur, de me supposer une telle intention. En vous donnant mon avis, je parlais pour vous comme pour moi. Mais si vous êtes déterminé à aller plus loin, je ne le suis pas moins à vous suivre. *I præ, te sequar* [2].

Ils firent quelques milles sans se parler; Jones soupirait souvent, et Partridge poussait des gémissemens non moins profonds, quoique par des motifs différens. Enfin Jones s'arrêta tout à coup, et s'écria : — Qui sait, Partridge, si la plus aimable de toutes les créatures n'a pas en ce moment les yeux fixés sur cette lune que je contemple?

1. Un fat quelquefois ouvre un avis important. (BOILEAU.)

2. — Marchez devant, je vous suivrai. (*Id.*)

— Rien n'est plus probable, monsieur ; mais si les miens étaient fixés sur un bon aloyau rôti, je donnerais au diable la lune et ses cornes.

— Quelle réponse de barbare ! s'écria Jones. Dis-moi, Partridge, as-tu jamais connu l'amour, ou le temps en a-t-il effacé toutes les traces dans ton cœur ?

— Hélas, monsieur ! il eût été bien heureux pour moi de ne l'avoir jamais connu ! *Infandum, regina, jubes renovare dolorem !* Oui, certainement j'ai goûté toute la volupté, toute la sublimité, toute l'amertume de cette passion !

— Votre maîtresse fut donc cruelle ?

— Très-cruelle en vérité, monsieur ; car elle m'épousa, et devint pour moi la plus méchante femme du monde. Mais, le ciel soit loué ! elle est partie ; et si je croyais qu'elle fût allée dans la lune, qui est, d'après un livre que j'ai lu, le réceptacle de tous les esprits des défunts, je ne regarderais jamais cet astre de peur de l'y voir. Mais je voudrais, pour vous, monsieur, que la lune fût un miroir, et que vous vissiez l'image de miss Sophie Western s'y réfléchir.

— Mon cher Partridge, quelle pensée ! Elle ne pouvait se présenter qu'à l'esprit d'un amant. Oh, Partridge ! si je pouvais espérer de la voir encore une fois ! Mais, hélas ! ces songes dorés se sont évanouis pour toujours ! Mon unique ressource contre le malheur qui me menace est d'oublier la femme qui faisait tout mon bonheur.

— Et désespérez-vous réellement de voir miss Western ? Si vous voulez suivre mes avis, je vous promets que non-seulement vous la reverrez, mais que vous la serrerez dans vos bras.

— Ah ! n'éveillez pas dans mon cœur une pareille idée ! Ce n'est pas sans peine que j'ai déjà combattu de semblables désirs.

— Eh bien, si vous ne désirez pas serrer votre maîtresse entre vos bras, vous êtes un amant fort extraordinaire.

— Bien, bien ! répondit Jones ; laissons ce sujet, et dites-moi laquelle de ces deux routes vous me conseillez de prendre.

— Pour vous parler le langage militaire, puisque nous sommes soldats : Demi-tour à droite. Retournons par où nous sommes venus; nous pouvons encore arriver à Glocester ce soir, quoique un peu tard ; au lieu que si nous continuons à aller en avant, nous pourrons fort bien marcher toujours sans trouver d'asile.

—Je vous l'ai déjà dit, mon parti est pris ; mais, vous, je vous engage à retourner à Glocester. Je vous remercie de m'avoir accompagné jusqu'ici, et je vous prie de recevoir cette guinée, comme une faible marque de ma reconnaissance. Il y aurait même de la cruauté de ma part à vous permettre de m'accompagner plus long-temps ; pour vous parler clairement, mon seul but, mon seul désir, c'est de trouver une mort glorieuse, en servant mon roi et mon pays.

— Quant à votre argent, monsieur, dit Partridge, vous voudrez bien le remettre dans vôtre bourse. Je ne recevrai rien de vous maintenant ; je crois être, pour le moment, le plus riche des deux. Si votre résolution est d'aller plus avant, la mienne est de vous suivre. Je vous dirai même plus ; ma présence me paraît absolument nécessaire à votre sûreté, puisque vous avez des intentions si désespérées ; les miennes, je vous assure, sont beaucoup plus sages ; si vous êtes décidé à vous faire tuer à la guerre, moi je le suis à faire en sorte de ne pas recevoir la plus légère égratignure. Mais j'ai la consolation de croire qu'il n'y aura pas grand danger. Un prêtre papiste m'a dit l'autre jour que l'affaire serait bientôt terminée, et à ce qu'il pensait sans coup férir.

— J'ai entendu dire, répondit Jones, qu'il ne faut pas toujours croire un prêtre papiste, quand il parle en faveur de sa religion.

Sans doute ; mais celui-ci, bien loin de parler en faveur de sa religion, m'a assuré que les catholiques ne s'attendent pas à gagner beaucoup au change, attendu que le prince Charles est aussi bon protestant que qui que ce soit en Angleterre, et que ce n'était que par intérêt qu'il était jacobite, lui et tout le parti catholique.

— Je crois au protestantisme du prince Charles, comme à ses droits, et je ne doute pas de notre succès, mais non sans combat. Je ne me flatte pas à cet égard autant que votre ami le prêtre papiste.

— Il est bien certain, monsieur, que toutes les prophéties que j'ai lues annoncent que beaucoup de sang sera répandu dans la querelle; et le meûnier aux trois pouces, qui vit encore, doit tenir les brides des chevaux de trois rois ayant du sang jusqu'aux genoux. Que Dieu ait pitié de nous, et nous envoie des temps meilleurs.

— De quelles sottises vous êtes-vous farci la tête? C'est sans doute encore l'ouvrage de votre prêtre papiste. Les monstres et les prodiges sont les argumens nécessaires des doctrines monstrueuses et absurdes. La cause du roi George est celle de la liberté et de la vraie religion : en d'autres termes, c'est la cause du bon sens, et je vous garantis qu'elle triomphera, quand même Briarée lui-même reparaîtrait avec ses cent pouces et se ferait meûnier.

Partridge ne fit aucune réponse; la déclaration de Jones avait jeté la confusion dans toutes ses idées; car, pour apprendre au lecteur un secret que nous ne lui avons pas encore révélé faute d'une occasion favorable, Partridge était jacobite; il avait cru Jones du même parti, et disposé à se joindre aux rebelles. Cette opinion n'était pas sans fondement; la dame à la haute stature et aux larges flancs, décrite par Hudibras, ce monstre armé de tant d'yeux, de langues, d'oreilles et de bouches, dont parle Virgile, avait raconté la querelle de Jones et de l'officier avec son respect ordinaire pour la vérité; elle avait changé le nom de Sophie en celui du Prétendant, et répandu le bruit qu'un toast porté par Jones à la santé de ce prince avait été la cause du combat. Partridge l'avait entendu dire, et le croyait fermement. Il n'est donc pas étonnant qu'il se fût trompé dans l'opinion qu'il avait conçue de Jones, et qu'il se fût presque entièrement découvert avant d'apercevoir sa méprise. Le lecteur en sera encore moins surpris s'il veut

bien se rappeler la phrase ambiguë par laquelle Jones avait annoncé à Partridge son intention de porter les armes ; au reste ses paroles eussent-elles été moins équivoques, Partridge aurait pu les interpréter comme il le fit, persuadé comme il l'était, que toute la nation favorisait au fond du cœur le parti du Prétendant. Le voyage de Jones en compagnie de militaires ne changea rien à ses idées, parce qu'il avait la même opinion de l'armée que du reste du peuple.

Mais quelque attaché que Partridge pût être à Jacques ou à Charles, il l'était encore plus au petit Benjamin ; aussi n'eut-il pas plus tôt découvert les principes politiques de son compagnon, qu'il jugea à propos de renoncer aux siens ou du moins de les cacher à un homme qu'il regardait comme l'instrument de sa fortune future. Il ne croyait pas que les cartes fussent brouillées entre M. Allworthy et Jones comme elles l'étaient réellement. Dans la correspondance qu'il entretenait toujours avec quelques personnes de ce pays, on lui avait parlé avec exagération de la grande affection de M. Allworthy pour ce jeune homme dont il devait faire, lui avait-on dit, son seul et unique héritier, ce qui le confirmait dans l'idée qu'il était véritablement son fils.

Il imaginait donc que quel que fût le motif de leur brouillerie, elle cesserait certainement au retour de M. Jones : événement dont il se promettait de grands avantages de la part de ce jeune homme, s'il pouvait par quelque moyen se rendre l'instrument de son retour ; ne doutant pas, comme nous l'avons remarqué déjà, qu'il ne parvînt à s'assurer également par ce moyen la faveur de M. Allworthy.

Nous avons dit encore qu'il avait un excellent naturel, et lui-même il avait solennellement déclaré son vif attachement pour la personne et le caractère de Jones : mais il est possible que le double espoir qui le flattait, et dont je viens de parler, eût aussi quelque petite part au zèle qu'il mit à entreprendre cette expédition, à celui du moins qui le porta à ne pas l'abandonner, après qu'il eut découvert que son maître et lui, comme il arrive souvent entre des pères et

des enfans, quoique voyageant ensemble dans la plus intime familiarité, avaient embrassé des partis contraires. Je suis conduit à cette conjecture par la remarque que j'ai faite que, quoique l'amour, l'amitié, l'estime et tous les autres sentimens de cette nature agissent avec beaucoup de force sur l'esprit humain, l'intérêt est un mobile puissant que les gens sages négligent rarement d'employer quand ils veulent amener les autres à leurs fins. C'est en effet un remède excellent et sûr, qui, comme la pilule de Ward [1], parvient tout droit et sans s'égarer à la partie du corps sur laquelle on veut qu'elle opère, et soit sur la langue, soit sur la main, soit sur tout autre membre, ne manque presque jamais de produire l'effet désiré.

CHAPITRE X.

Aventure fort extraordinaire de nos deux voyageurs.

Au moment où finissait le dialogue précédent, Jones et son ami se trouvèrent au pied d'une montagne fort escarpée. Jones s'arrêta tout à coup, et, levant les yeux vers le sommet, après un moment de silence, il appela son compagnon. -- Partridge, lui dit-il, je voudrais être au haut de cette montagne pour jouir du coup-d'œil charmant qu'elle doit offrir, surtout au clair de lune; rien n'est plus beau, surtout pour une imagination disposée à la mélancolie, que le demi-jour sombre et solennel que sa lumière projette sur tous les objets.

— Très-probablement, dit Partridge; mais si le sommet de la montagne est propre à faire naître des idées mélancoliques, je suppose que la vallée doit en procurer de gaies, et je crois que ce sont les meilleures. Je vous proteste que

1. Fameux empirique du règne de George II, qui guérit ce prince d'un mal au pouce, et entra en grande faveur auprès de lui.

vous m'avez glacé le sang dans les veines en parlant du sommet de cette montagne, qui me paraît une des plus hautes du monde. Non, non ; si nous avons quelque chose à chercher, que ce soit un souterrain, une caverne, qui nous abrite contre le froid.

— Cherchez; mais ne vous éloignez pas hors de la portée de ma voix; je vous appellerai quand je serai descendu.

— J'espère, monsieur, que vous n'avez pas perdu l'esprit ?

— Je l'ai perdu, si c'est être fou que de vouloir gravir cette montagne. Mais puisque vous vous plaignez si fort du froid, je vous engage à rester en bas; je vous rejoindrai dans une heure.

— Pardon, monsieur, s'écria Partridge; mais je suis décidé à vous suivre partout où vous irez.

Partridge (c'était là son vrai motif) n'osait rester seul; poltron dans toutes les circonstances, il craignait les esprits par dessus tout, et l'heure de la nuit, l'aspect sauvage de ces lieux, ajoutaient encore à sa frayeur. En ce moment, il vit briller à travers quelques arbres une lumière qui lui parut très-proche: — Oh, monsieur ! s'écria-t-il avec transport, le ciel a enfin exaucé mes prières, il nous a conduits à une maison, peut-être à une auberge. Je vous en conjure, monsieur, si vous avez quelque compassion pour moi ou pour vous-même, ne méprisez pas les faveurs de la Providence, et marchons droit à cette lumière. Auberge ou non, si cette maison est habitée par des chrétiens, ils ne refuseront pas un gîte à deux hommes qui se trouvent dans une situation si déplorable.

Jones céda aux instances de Partridge, et tous deux se dirigèrent vers l'endroit d'où partait la lumière.

Ils arrivèrent bientôt à la porte d'une maison, ou plutôt d'une chaumière, car on pouvait sans irrévérence lui donner ce dernier nom. Jones frappa plusieurs fois sans que personne répondît; Partridge dont la tête n'était alors remplie que d'esprits, de diables, de sorcières et d'autres

objets semblables, se mit à trembler de tous ses membres, et s'écria : — Que Dieu ait pitié de nous ! Il faut que tous les habitans du logis soient morts ! Je n'y vois plus de lumière à présent, et cependant je suis sûr d'avoir vu la clarté d'une chandelle il n'y a qu'un instant. Ah ! j'ai entendu parler de choses semblables.

— Que voulez-vous dire? répliqua Jones ; ceux qui demeurent dans cette maison sont endormis ; où peut-être, comme le lieu est isolé, n'osent-ils pas ouvrir leur porte.

A ces mots il se mit à appeler très-haut, et enfin une vieille femme ouvrant la fenêtre du grenier, leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils voulaient.

— Des voyageurs égarés, répondit Jones, qui ont aperçu une lumière à la fenêtre, et qui sont venus dans l'espoir de trouver du feu pour se réchauffer.

— Qui que vous soyez, répliqua la vieille, vous n'avez pas affaire ici, et je n'ouvrirai la porte à personne à une pareille heure de nuit.

Partridge, rassuré par le son d'une voix humaine, lui adressa les prières les plus pressantes pour qu'il lui fût permis de se chauffer quelques instans. Il ajouta qu'il était à demi-mort de froid ; ce qu'il devait à la peur autant qu'à la température. Il assura que celui qui avait parlé avant lui était un des hommes les plus riches du comté ; enfin il employa tous les argumens, à l'exception d'un seul, auquel Jones eut recours ensuite avec plus de succès, la promesse d'une demi-couronne ; promesse trop séduisante pour que la vieille femme pût y résister. L'extérieur prévenant de Jones, qu'elle pouvait parfaitement distinguer à la clarté de la lune, et ses manières affables avaient entièrement dissipé les craintes qu'elle avait d'abord conçues. Elle consentit donc enfin à les laisser entrer, et Partridge, à sa grande joie, trouva un bon feu prêt à l'accueillir.

Le pauvre garçon, à peine réchauffé, fut de nouveau saisi, selon son habitude, de chimériques terreurs. Il n'y avait aucun article de sa croyance auquel il ajoutât plus de

foi qu'à la sorcellerie, et le lecteur ne peut concevoir une figure plus propre à inspirer cette pensée que celle de la vieille femme qui était encore en ce moment debout devant lui. Elle ressemblait en tout point au portrait tracé par Otway dans son *Orpheline*. Si elle eût vécu sous le règne de Jacques I[er], sa physionomie eût suffi pour la faire pendre, sans autre forme de procès.

Plusieurs circonstances contribuaient encore à confirmer Partridge dans son opinion : la vie solitaire, à ce qu'il croyait, de leur hôtesse ; l'aspect de la maison dont l'extérieur paraissait trop beau pour une femme comme elle, et dont l'intérieur était meublé avec autant de goût que d'élégance. Jones lui-même n'était pas peu surpris de ce qu'il voyait ; outre la propreté extraordinaire de la chambre où il se trouvait, elle était ornée d'un grand nombre de curiosités qui auraient attiré l'attention d'un connaisseur.

Tandis que Jones admirait tous ces objets, et que Partridge tremblait bien convaincu qu'il était dans la maison d'une sorcière, la vieille femme lui dit : — J'espère, messieurs, que vous partirez le plus tôt possible ; j'attends mon maître à chaque minute, et pour le double de ce que vous m'avez donné, je ne voudrais pas qu'il vous trouvât ici.

— Vous avez donc un maître ? s'écria Jones. Vous m'excuserez, bonne femme ; mais, dans le fait, j'étais étonné de trouver chez vous toutes ces belles choses.

— Ah ! monsieur, répondit-elle, si la vingtième partie de tout cela m'appartenait, je me regarderais comme riche. Mais, je vous en prie, monsieur, ne restez pas plus longtemps ; mon maître peut arriver d'un moment à l'autre.

— Et quand cela serait, dit Jones, il ne vous saurait pas mauvais gré d'une œuvre de charité fort ordinaire.

— Hélas ! monsieur, reprit la vieille, c'est un homme fort étrange et qui ne ressemble à personne. Il ne voit qui que ce soit, et il ne sort guère que la nuit ; il n'aime pas à être vu, et tous les paysans craignent de le rencontrer ; son costume suffirait pour effrayer ceux qui n'y sont

pas habitués. Ils l'appellent *l'Homme de la Montagne*; c'est là qu'il se promène pendant la nuit, et je crois qu'ils n'ont pas moins peur de lui que du diable. Il serait dans une belle colère s'il vous trouvait ici.

— Monsieur, dit Partridge, n'offensons pas cet homme respectable. Je suis en bonne disposition pour marcher, et je n'ai jamais eu plus chaud de ma vie. D'ailleurs, je vois des pistolets sur la cheminée; qui sait s'ils ne sont pas chargés, et quel usage il pourrait en faire.

— Ne crains rien, Partridge, s'écria Jones; je te garantirai de tout danger.

— Oh! quant à cela, dit la bonne femme, il ne fait jamais de mal à personne; mais il est nécessaire qu'il ait des armes pour sa propre sûreté; sa maison a été attaquée plus d'une fois, et il y a quelques nuits nous avons cru encore entendre des voleurs dans les environs. Pour moi, je m'étonne souvent qu'il ne soit pas assassiné par quelque bandit dans ses promenades nocturnes; mais, comme je le disais tout à l'heure, on a peur de lui, et d'ailleurs je suppose qu'on s'imagine bien qu'il ne porte sur lui rien qui vaille la peine de l'attaquer.

— A en juger par cette collection de raretés, reprit Jones, je serais tenté de croire que votre maître a beaucoup voyagé.

— Oui, monsieur, beaucoup; et il y a peu de gens qui sachent plus de choses que lui. Je présume qu'il a été malheureux en amour, ou qu'il a éprouvé quelque autre infortune que je ne connais pas. Quoi qu'il en soit, j'ai passé trente ans à son service, et pendant ce temps, c'est tout au plus s'il a parlé à six personnes vivantes.

Elle renouvela ses instances pour qu'ils partissent sur-le-champ, et Partridge les appuya fortement; mais Jones fit tout ce qu'il put pour gagner du temps; car il avait le plus grand désir de voir cet homme extraordinaire. Aussi, malgré les supplications de la vieille femme qui terminait toutes ses réponses en le pressant de partir, malgré les

craintes de Partridge qui le tirait par la manche de son habit, il avait toujours à faire quelque nouvelle question. Tout à coup la vieille leur dit d'un air effrayé qu'elle venait de reconnaître le signal de son maître ; et au même instant on entendit plusieurs voix s'écrier : — De par la mort ! vieux reitre, ton argent, ou nous te faisons sauter la cervelle.

— Juste ciel ! s'écria la bonne femme, des brigands attaquent mon maître ! Que faire, hélas ! que faire ?

— Comment ! comment ! s'écria Jones ; ces pistolets sont-ils chargés ?

— Non, mon bon monsieur, répondit-elle ; non, en vérité !... Je vous en conjure, messieurs, ne nous tuez pas !

Dans le fait, la vieille n'avait pas meilleure opinion en ce moment de ceux de la maison que de ceux du dehors. Jones ne lui répondit pas ; mais saisissant un grand sabre suspendu à la muraille, il se précipita hors de la maison, il vit un vieillard luttant contre deux voleurs, et leur demandant merci. Jones, sans faire de question, tomba sur eux si brusquement à grands coups de sabre, que les drôles lâchèrent bientôt prise, et cherchèrent leur sûreté dans la fuite. Ils réussirent à s'échapper. Satisfait d'avoir délivré le vieillard de leurs mains, Jones ne songea pas à les poursuivre ; il put d'ailleurs croire qu'il ne les avait pas trop ménagés ; car, tout en s'enfuyant, ils criaient avec force imprécations qu'ils étaient des hommes morts. Il releva ensuite le vieillard, que les brigands avaient terrassé, et lui demanda avec intérêt s'il n'avait pas été blessé par ces misérables. Le vieillard regarda Jones un instant, et lui répondit : — Non, non ! ils ne m'ont fait que fort peu de mal. Je vous remercie, monsieur. Le ciel ait pitié de moi.

— Je vois, monsieur, reprit Jones, que vous n'êtes pas sans crainte même à l'égard de ceux qui ont eu le bonheur de vous sauver. Je ne puis blâmer vos soupçons si vous en avez ; mais ils ne sont nullement fondés. Vous ne voyez ici que des amis égarés pendant la nuit et mourant de froid.

Nous avons pris la liberté d'entrer chez vous pour nous réchauffer, et nous allions en partir quand nous vous avons entendu appeler du secours ; c'est la Providence seule, on peut le dire, qui semble vous en avoir envoyé.

— Oui, sans doute, dit le vieillard, c'est la Providence, si la chose est ainsi.

— N'en doutez pas, monsieur, reprit Jones : voici votre sabre, je m'en suis servi pour vous défendre, et je le remets entre vos mains.

Le vieillard prit son sabre, teint du sang de ses ennemis, fixa quelques instans les yeux sur Jones, et dit enfin en soupirant : — Vous me pardonnerez, jeune homme ; je n'ai pas toujours été si méfiant, et l'ingratitude n'est pas mon défaut.

— Remerciez donc, dit Jones, cette Providence à laquelle vous devez votre salut ; pour moi je n'ai rempli que les devoirs ordinaires de l'humanité, et je l'aurais fait pour tout autre de mes semblables dans la même situation.

— Laissez-moi vous regarder un peu plus long-temps encore, dit le vieillard ; vous êtes donc une créature humaine ? Oui, vous l'êtes réellement. Entrez, je vous prie, dans ma petite chaumière. Vous êtes mon libérateur.

La vieille femme était partagée entre la crainte que lui inspirait son maître, et celle qu'elle avait éprouvée pour lui. Partridge était, s'il est possible, en proie à une frayeur plus grande encore. La vieille se rassura promptement quand elle entendit son maître parler à Jones d'un ton amical, et qu'elle comprit ce qui s'était passé ; mais le costume étrange du vieillard inspira à Partridge encore plus de terreur que ne lui en avaient causé les détails singuliers qu'il avait appris sur sa manière de vivre, et le tumulte qu'il avait entendu à deux pas de la porte.

Il est certain que l'aspect du solitaire aurait pu ébranler un courage plus ferme que celui de Partridge. Sa taille était haute, sa barbe longue et blanche comme la neige, son vêtement, une peau d'âne taillée presque en forme d'habit.

Il portait aussi des bottes et un chapeau, faits tous deux de la peau de quelque autre animal.

Le vieillard, rentré chez lui, reçut les félicitations de sa vieille servante. — Oui, dit-il, j'ai échappé à ces misérables, grace à mon libérateur !

— Que le ciel le bénisse ! s'écria-t-elle ; c'est un bon jeune homme, j'en réponds. Je craignais que Votre Honneur ne fût mécontent de ce que je l'avais laissé entrer, et certainement je ne l'aurais pas fait, si je n'eusse vu au clair de lune que c'était un gentilhomme, et qu'il était perclus de froid. Il faut que ce soit quelque bon ange qui l'ait amené ici, et qui m'ait inspiré l'idée de lui ouvrir la porte.

— Je crains, monsieur, dit le solitaire à Jones, de n'avoir ici rien à vous offrir que vous puissiez boire ou manger, à moins que vous ne vouliez accepter un verre d'eau-de-vie. Je puis vous répondre qu'elle est excellente, car je la garde depuis trente ans.

Jones le remercia dans les termes les plus polis, et le vieillard lui demanda où il allait quand il s'était égaré. — Je dois avouer, ajouta-t-il, que je suis surpris de voir une personne comme vous voyager à pied et à une pareille heure ; je suppose que vous demeurez dans ces environs, car vous n'avez pas l'air d'un homme habitué à voyager sans cheval.

— Les apparences sont souvent trompeuses, dit Jones, et l'on paraît quelquefois ce qu'on n'est pas. Je ne demeure pas dans ce canton, et quant au lieu où je vais, c'est à peine si je le sais moi-même.

— Qui que vous soyez, monsieur, reprit le solitaire, et en quelque lieu que vous alliez, je vous ai une obligation dont je ne pourrai jamais m'acquitter.

— Je vous assure encore une fois, répondit Jones, que vous ne m'en avez aucune. Quel mérite y avait-il à risquer, pour vous servir, une chose à laquelle je n'attache aucun prix ? Il n'est rien que je méprise autant que la vie.

— Comment, jeune homme ! si malheureux à votre âge !

— Je suis le plus infortuné des hommes !

— Peut-être avez-vous eu un ami ou une maîtresse ?

— Comment pouvez-vous prononcer deux mots qui suffisent pour me mettre au désespoir !

— Un seul suffit pour cela. Je ne vous ferai pas d'autres questions, monsieur ; peut-être même ai-je déjà porté la curiosité trop loin.

— Je ne saurais, monsieur, blâmer un sentiment que j'éprouve moi-même en ce moment au plus haut degré. Vous me pardonnerez, j'espère, si j'avoue que tout ce que j'ai vu et entendu depuis que je suis entré dans cette maison m'inspire le plus vif intérêt. Il faut des circonstances bien extraordinaires pour vous avoir déterminé à vivre comme vous le faites, et j'ai lieu de craindre que votre histoire ne soit un tissu d'infortunes.

Le vieillard soupira et garda quelques instans le silence, puis regardant Jones attentivement : — J'ai lu quelque part, dit-il, qu'une physionomie prévenante est une lettre de recommandation. Si cela est vrai, personne n'a jamais été mieux recommandé que vous. D'ailleurs, si d'autres considérations ne me parlaient en votre faveur, je serais le plus grand monstre d'ingratitude qui fût sur la terre. Je regrette sincèrement de ne pouvoir vous prouver ma reconnaissance autrement que par des paroles.

— Il est en votre pouvoir, monsieur, répondit Jones après avoir hésité un instant, de me procurer un grand plaisir, et il ne vous faut pour cela que des paroles. Je vous ai fait l'aveu de ma curiosité ; ai-je besoin de vous dire combien je vous serai obligé si vous consentez à la satisfaire ? Permettez-moi donc de vous prier, à moins que quelque raison importante ne vous en empêche, de me faire connaître les motifs qui vous ont déterminé à rompre si complètement avec la société, et à mener une vie pour laquelle il est facile de voir que vous n'étiez pas né.

— Je n'ai le droit de rien vous refuser, après ce qui vient d'arriver. Si donc vous désirez entendre l'histoire d'un

infortuné, je vous la raconterai. Vous ne vous trompez pas; il y a quelque chose d'extraordinaire dans la vie des hommes qui fuient le monde; il est certain, quoique cette opinion ait les apparences du paradoxe ou de la contradiction, il est certain, dis-je, que l'excès de la philanthropie porte à éviter et à détester les hommes, moins pour leurs défauts individuels que pour ceux de l'espèce humaine en général, tels que l'envie, la méchanceté, la trahison, la cruauté et toutes les autres dispositions malveillantes. Voilà les vices qu'abhorre la vraie philanthropie; et plutôt que d'en être témoin, plutôt que de vivre dans leur foyer, elle fuit la société des hommes. Sans vouloir vous faire un compliment, je dois dire que vous ne me semblez pas un de ceux qu'il faille fuir et détester; il paraît même, d'après quelques mots qui vous sont échappés, qu'il y a quelque ressemblance dans notre destinée. J'espère pourtant que la vôtre s'achèvera plus heureusement que la mienne.

Ici notre héros et son hôte se firent mutuellement quelques complimens, et le solitaire allait commencer son histoire, quand Partridge, dont la frayeur était dissipée, mais qui en éprouvait encore les effets, l'interrompit pour lui rappeler l'excellente eau-de-vie dont il avait parlé. Une bouteille fut apportée sur-le-champ; et quand Partridge en eut bu un bon verre, le vieillard, sans autre préambule, raconta ce qu'on peut lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

L'Homme de la Montagne commence son histoire.

— Je suis né en 1657 dans le village de Mark, comté de Sommerset. Mon père était un gentilhomme fermier [1]. Il

1. On donne ce nom aux propriétaires qui font valoir eux mêmes leurs terres. (*Note du trad.*)

était propriétaire d'un petit domaine qui lui rapportait environ trois cents livres sterling de revenu, et il en tenait à loyer un autre à peu près de même valeur. Il était prudent, industrieux, et si bon cultivateur, qu'il aurait pu vivre dans la paix et le bonheur, si une femme acariâtre n'eût troublé son repos domestique. Cette circonstance put le rendre malheureux ; mais elle ne l'appauvrit point. Il garda sa femme presque constamment enfermée à la maison, résolu à supporter chez lui ses reproches éternels plutôt que de risquer sa fortune en la laissant se livrer dans le monde à ses extravagantes fantaisies. Il eut de cette Xantippe....

— C'était le nom de la femme de Socrate, dit Partridge.

— Il eut de cette Xantippe, reprit le vieillard, deux fils, dont j'étais le plus jeune. Il avait dessein de nous donner à tous deux une bonne éducation ; mais mon frère aîné, qui, malheureusement pour lui, était le favori de ma mère, négligea complètement ses études ; après cinq ou six ans passés sans profit à l'école, mon père, prévenu par son maître qu'il serait inutile de l'y laisser davantage, le reprit chez lui, cédant ainsi aux sollicitations de sa femme qui le pressait depuis long-temps de retirer son fils des mains de son tyran (c'est ainsi qu'elle nommait son maître). Il le châtiait pourtant beaucoup moins que ne l'aurait mérité sa paresse, mais beaucoup plus que le jeune homme ne le trouvait bon. Il se plaignait constamment de la sévérité avec laquelle il était traité, et sa mère accueillait toujours ses plaintes.

— Oui, oui, dit Partridge, j'ai connu de ces mères-là, et moi-même je n'ai pas été à l'abri de leurs injustes propos. De pareilles mères mériteraient le fouet aussi bien que leurs enfans.

Jones tança le pédagogue pour cette interruption, et le vieillard reprit en ces termes.

— Mon frère, à l'âge de quinze ans, laissa donc là toute espèce d'étude, et ne songea plus qu'à son chien et à son fusil, qu'il finit par manier avec une rare adresse. A peine

me croirez-vous quand je vous dirai, sans parler de son talent à tirer au blanc, qu'il était sûr de tuer un corbeau au vol. Il n'était pas moins habile dans l'art de surprendre un lièvre au gîte, et il passa bientôt pour un des meilleurs chasseurs du pays; réputation qui les flattait autant lui et sa mère que s'il eût passé pour le jeune homme le plus instruit des environs.

La situation de mon frère me fit déplorer mon sort, puisqu'on me laissait à l'école; mais je changeai bientôt d'opinion. Des progrès rapides dans mes études me rendirent le travail facile, et j'y trouvai tant de plaisir, que le dimanche était le jour le plus pénible pour moi; ma mère, qui ne m'avait jamais aimé, craignit que je n'obtinsse la plus grande part dans l'affection de mon père, et voyant, ou du moins croyant voir, que quelques hommes instruits, entre autres le ministre de la paroisse, faisaient plus attention à moi qu'à mon frère, elle me prit en aversion, et me rendit la maison paternelle si désagréable, que le jour appelé le *lundi noir* [1] était pour moi le plus heureux de toute l'année.

A la suite de mes premières classes à l'école, je fus placé au collége d'Exeter à Oxford, où je restai quatre ans. A cette époque un évènement, qui fut l'origine de toutes mes infortunes, vint m'arracher à mes études.

Il y avait dans le même collége que moi un certain sir George Gresham, jeune homme appelé à jouir d'une fortune très-considérable, mais dont il ne devait entrer en possession, d'après le testament de son père, qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Cependant la libéralité de ses tuteurs ne lui donnait guère lieu de regretter la sage précaution de son père. Ils lui faisaient une pension de cinq cents livres sterling pendant qu'il était à l'université: aussi le jeune homme avait-il des chevaux, une maîtresse, et une existence aussi dissipée que s'il eût été maître de toute sa fortune. Il dépensait mille livres tous les ans, outre la pension que lui faisaient ses tu-

1. Le jour de la rentrée des classes. (*Note du trad.*)

teurs ; comme il avait vingt-un ans accomplis, il trouvait autant de crédit qu'il pouvait en souhaiter. Parmi une foule de qualités assez mauvaises, il en avait une vraiment diabolique ; son bonheur était de ruiner ceux de ses compagnons dont la fortune était inférieure à la sienne, en les entraînant dans des dépenses qui dépassaient leurs moyens. Plus un jeune homme était vertueux, sage et rangé, plus il avait de plaisir à le conduire à sa perte ; il jouait ainsi le rôle du démon qui cherche des victimes pour les dévorer.

Pour mon malheur je fis connaissance avec sir George, et je devins son ami intime. La réputation que je m'étais faite par mon application à l'étude, lui offrait en moi un objet digne d'exercer ses talens perfides, et mes propres penchans lui facilitèrent l'exécution de ses projets. La lecture des bons auteurs me charmait sans doute ; mais je devinais des jouissances plus vives encore ; j'étais plein d'ardeur, d'ambition, et j'aimais beaucoup les femmes.

A peine admis dans l'intimité de sir George, je partageai tous ses plaisirs, et une fois entré dans cette carrière, ni mon inclination ni ma fierté ne me permirent d'y jouer un rôle subalterne. Je ne le cédai à personne en débauche, et bientôt je me distinguai tellement dans toutes les scènes de tumulte et de désordre que mon nom était en général le premier sur la liste des délinquans. On ne plaignait point en moi l'élève infortuné de sir George, on m'accusait au contraire d'égarer et de corrompre un jeune homme de si belle espérance, et quoiqu'il fût l'auteur de toutes nos folies, sa réputation restait intacte. Enfin je subis la censure du vice-chancelier de l'université, et peu s'en fallut que je ne fusse chassé.

Vous jugerez aisément, monsieur, qu'une vie semblable à celle que je vous décris était incompatible avec de nouveaux progrès dans les sciences, et que plus je poursuivais avec ardeur d'indignes plaisirs, moins je m'appliquais à l'étude. Ce fut la première conséquence de ma conduite, mais ce ne fut pas la seule. Mes dépenses excédaient de

beaucoup, non-seulement la somme annuelle que mon père m'accordait, mais encore les supplémens que j'extorquais à la générosité de mon pauvre père, sous prétexte de frais indispensables pour prendre le degré de bachelier. Cependant mes demandes devinrent si fréquentes et si exorbitantes, que peu à peu mon père ouvrit l'oreille aux rapports qu'on lui faisait de toutes parts sur mon inconduite, rapports que ma mère ne manquait pas d'appuyer fortement. — Oui, oui, disait-elle ! voilà ce beau monsieur, ce savant qui fait tant d'honneur à sa famille, et qui doit en devenir le soutien ! J'avais bien prévu à quoi aboutirait toute cette science. Il nous ruinera, tous; tandis qu'on a refusé à son frère aîné jusqu'au nécessaire, et pourquoi, s'il vous plaît ? pour perfectionner l'éducation de ce drôle qui nous indemnise si bien de tous nos sacrifices. — Elle tenait à mon père beaucoup d'autres propos semblables ; mais je crois que vous vous contenterez de cet échantillon.

Mon père commença donc à m'envoyer des remontrances au lieu d'argent, ce qui amena un peu plus tôt peut-être une crise dans mes affaires; mais m'eût-il envoyé la totalité de son revenu, il n'aurait suffi que bien peu de temps pour me maintenir au niveau des dépenses de sir George.

Il est plus que probable que ma détresse et l'impossibilité où je me trouvais de continuer ce genre de vie m'auraient rendu à mes études, si j'avais ouvert les yeux avant d'être tombé au fond d'un gouffre d'où je ne voyais aucun espoir de sortir. C'était là le grand art de sir George ; c'était ainsi qu'il avait causé la ruine d'un grand nombre de jeunes gens, qu'il traitait ensuite de sots et de fats, parce qu'ils avaient eu la présomption de vouloir rivaliser avec un homme comme lui. Pour venir à bout de son dessein, il leur prêtait même de temps en temps quelques petites sommes pour soutenir leur crédit, et c'était ce crédit même qui rendait leur ruine irréparable.

Mon esprit était dans un état aussi désespéré que ma fortune, et il n'existe peut-être pas de crime auquel je n'aie

songé pour me tirer d'embarras. Le suicide devint même pour moi un objet de sérieuses réflexions, et je m'y serais certainement décidé si une idée plus honteuse, quoique peut-être moins coupable, ne m'eût détourné de ce projet.

Ici le vieillard se tut un instant, puis il s'écria : — Je vous proteste que, malgré le nombre d'années qui se sont écoulées depuis cette action criminelle, la honte qu'elle m'inspire n'en est pas moins vive, et que je ne pourrais jamais la raconter sans rougir.

Jones le pria de supprimer dans son récit les circonstances qu'il ne pouvait se rappeler sans douleur; mais Partridge s'écria : — Je vous en prie, monsieur, ne supprimez rien ! J'entendrai cette partie de votre histoire avec plus de plaisir que tout le reste, et, sur le salut de mon ame, je n'en dirai jamais un mot à personne.

Jones allait le gourmander; mais le solitaire, reprenant la parole, ne lui en laissa pas le temps : — J'avais pour compagnon de chambre un jeune homme très-rangé et fort économe; quoique ses parens ne lui fissent pas une forte pension, il avait trouvé moyen, à force d'épargnes, d'amasser plus de quarante guinées. Je savais qu'il les gardait dans son porte-manteau. Je saisis donc l'occasion de prendre, pendant son sommeil, la clé dans sa poche, et je m'emparai de son trésor; je remis ensuite la clé où je l'avais prise, et je feignis de dormir. Je ne fermai pourtant pas l'œil de toute la nuit, mais je restai au lit jusqu'à ce qu'il se fût levé pour aller à la prière, exercice auquel je me dispensais depuis long-temps d'assister.

Les voleurs craintifs se trahissent souvent à force de précautions, tandis que de plus hardis échappent aux recherches : c'est ce qui m'arriva. Si j'eusse forcé le porte-manteau, personne ne m'en eût peut-être soupçonné; mais il était évident que l'auteur du vol s'était procuré la clé; aussi ce jeune homme ne douta-t-il nullement, quand il se vit dévalisé, que son compagnon de chambre ne fût le voleur.

Naturellement timide, et fort au-dessous de moi pour la force, et je crois pour le courage, il n'osa m'accuser en face, de peur de s'exposer à d'assez tristes conséquences. Il alla trouver sur-le-champ le vice-chancelier, l'informa du vol commis ainsi que des circonstances qui l'avaient accompagné, et obtint sans peine un mandat contre un homme dont la réputation était aussi mauvaise que la mienne dans toute l'université.

Heureusement pour moi je ne couchai pas au collége la nuit suivante ; j'avais accompagné une jeune dame en chaise de poste jusqu'à Withnay ; nous y avions passé la nuit ; et quand nous retournâmes le lendemain à Oxford, je rencontrai un de mes compagnons qui m'en apprit assez pour me déterminer à tourner la tête de mon cheval d'un autre côté.

— Et, je vous prie, monsieur, demanda Partridge, vous dit-il quelque chose du mandat ?

Jones pria le solitaire de continuer son histoire sans faire attention aux questions impertinentes du barbier, et le vieillard reprit la parole.

Renonçant, dit-il, au dessein de retourner à Oxford, la première idée qui s'offrit à mon esprit, fut un voyage à Londres. J'en fis part à ma compagne, qui d'abord fit quelques objections ; mais quand je lui eus montré mon argent, elle y consentit sur-le-champ. Nous gagnâmes à travers champ la grand' route de Cirencester, et nous fîmes tant de diligence que le surlendemain nous passâmes la soirée dans la capitale. Si vous réfléchissez au lieu où je me trouvais alors, et à la compagnie dans laquelle j'étais, vous concevrez facilement que je vis bientôt la fin de la somme que je m'étais procurée par des voies si criminelles.

Je fus bientôt réduit à une détresse bien plus affreuse qu'auparavant. Je commençais à manquer des choses les plus nécessaires à la vie, et ce qui rendait cette position encore plus pénible, c'est qu'elle était partagée par ma maîtresse, dont j'étais passionnément épris. Voir dans la

misère une femme qu'on aime, et avoir à se reprocher d'en être la cause, c'est un supplice dont on ne peut concevoir l'horreur à moins de l'avoir éprouvé soi-même.

— Je le crois ! s'écria Jones ; et je vous plains de toute mon ame !... Puis il fit plusieurs tours dans la chambre, d'un air égaré, demanda ensuite pardon au vieillard de l'avoir interrompu, et se jeta sur sa chaise en s'écriant : — Dieu merci ! j'y ai échappé !

— Cette circonstance, continua le solitaire, aggrava tellement l'horreur de ma situation, qu'elle me devint insupportable. Il me coûtait moins de souffrir toutes les privations, la soif même et la faim, que de ne pouvoir satisfaire les moindres caprices d'une femme que j'aimais avec extravagance ; j'avais le ferme projet de l'épouser, quoique je susse que j'avais partagé ses faveurs avec la moitié de mes camarades. Mais la bonne créature ne voulut pas consentir à une union que le monde aurait pu regarder comme si désavantageuse pour moi ; elle eut pitié des tourmens qu'elle me voyait souffrir pour elle chaque jour, et résolut de mettre fin à ma détresse. Elle ne tarda point à trouver un moyen de me tirer d'embarras : tandis que je me creusais le cerveau pour chercher à lui procurer de nouveaux plaisirs, elle eut la bonté de me trahir pour un de ses amans d'Oxford, par les soins et la diligence duquel je fus arrêté et conduit en prison.

Ce fut là que je commençai pour la première fois à réfléchir sérieusement sur mon inconduite, sur les malheurs que je m'étais attirés, et sur le chagrin que je devais avoir causé au meilleur des pères. Quand le souvenir de la perfidie de ma maîtresse se joignait à toutes ces pensées, mon désespoir était si violent que la vie me paraissait odieuse, et j'aurais embrassé la mort avec joie, comme ma meilleure amie, si elle se fût présentée à moi sans être accompagnée d'ignominie.

Le temps des assises arriva bientôt, et je fus transféré à Oxford en vertu d'un *habeas corpus*. Je m'attendais à être

convaincu et condamné; mais, à ma grande surprise, personne ne parut contre moi, et à la fin de la session, je fus remis en liberté, faute d'accusateur; mon compagnon de chambre avait quitté Oxford, et soit par négligence, soit par quelque autre motif que j'ignore, il n'avait pas voulu donner suite à cette affaire.

— Peut-être, dit Partridge, ne se souciait-il pas d'avoir votre sang à se reprocher, et il avait raison. Si quelqu'un était pendu sur ma déposition, je n'oserais plus coucher seul, de peur de voir son esprit.

— Partridge, dit Jones, je ne sais ce qui domine en toi, de la prudence ou du courage.

— Vous pouvez rire à mes dépens si bon vous semble, monsieur, répliqua Partridge; mais si vous vouliez écouter une histoire fort courte et qui est vraie bien certainement, vous changeriez peut-être d'opinion. Dans la paroisse où je suis né....

Jones voulut lui imposer silence; mais le vieillard le pria de permettre à Partridge de raconter son histoire, et promit de chercher pendant ce temps à se rappeler le reste de la sienne.

— Dans la paroisse où je suis né, reprit Partridge, il y avait un fermier nommé Bridle, qui avait un fils nommé Francis, jeune homme de grandes espérances. Nous avions été à l'école ensemble, et je me souviens qu'il expliquait les épîtres d'Ovide et qu'il pouvait en traduire jusqu'à trois vers de suite sans regarder dans un dictionnaire. C'était en outre un jeune homme très-rangé; exact à l'église le dimanche, et réputé l'un des meilleurs chanteurs de psaumes de toute la paroisse. A dire vrai, il buvait quelquefois un coup de trop, mais c'était le seul défaut qu'il eût.

— Fort bien, s'écria Jones; mais venons à l'esprit.

— N'ayez pas peur, monsieur, nous y viendrons toujours assez tôt. Vous saurez donc que le fermier Bridle perdit une jument, une jument alezane, autant qu'il m'en souvient. Or il arriva que, peu de temps après, Francis étant

à une foire à Hindon ; — je crois que c'était le..... je ne saurais dire le jour. — Si bien qu'étant à cette foire, que pensez-vous qu'il y vit?... Un homme monté sur la jument de son père. Francis cria au voleur ! et comme c'était en plein milieu de la foire, vous sentez qu'il fut impossible à cet homme de s'échapper ; il fut arrêté et conduit devant un juge de paix. Je me souviens que c'était M. Willoughby de Noyle, digne magistrat, qui l'envoya en prison et qui exigea de Francis une *recognisance* [1], voilà, je crois, l'expression consacrée. C'est un mot fort dur à prononcer, et qui est composé de *re* et de *cognosco*; mais la signification du composé diffère de celle du simple, comme cela arrive en beaucoup d'autres cas. Enfin, le juge Page vint présider les assises; le voleur fut amené devant lui, et Francis comparut comme témoin. Je n'oublierai jamais la figure du juge, quand il lui demanda ce qu'il avait à dire contre le prisonnier. Il fit trembler le pauvre Francis de tous ses membres ! — Allons, voyons, dit mylord Page, qu'avez-vous à dire? Il ne s'agit pas de trembler et de balbutier, parlez clairement ! Pourtant il ne tarda point à devenir poli à l'égard de Francis, et il se mit à tonner contre le prisonnier. Quand il lui demanda ce qu'il avait à dire en sa faveur; le drôle répondit qu'il avait trouvé le cheval ! — Oui dà ! dit le juge; tu es un heureux coquin; voilà quarante ans que je viens tenir les assises dans ce district, et il ne m'est jamais arrivé à moi de trouver un cheval. Mais je te dirai, l'ami, que tu es encore plus heureux que tu ne penses, car tu as trouvé non-seulement un cheval, mais un licou, je t'assure.—Tant que je vivrai, je me souviendrai de ce bon mot. Tout le monde partit d'un grand éclat de rire; et comment s'en empêcher? Le juge fit encore vingt autres plaisanteries dont je ne me souviens pas; une entre autres sur ses connais-

1. Comme les lois anglaises n'admettent pas la poursuite d'office, même dans les cas criminels, on oblige le plaignant à signer un engagement de poursuivre l'accusé devant la cour de justice, et c'est ce qu'on appelle *recognisance*. (*Note du trad.*)

sances en chevaux, qui excita l'hilarité générale. A coup sûr ce devait être un brave homme, et un savant. Rien de plus divertissant que d'entendre instruire de cette manière des procès où il y va de la vie ou de la mort. Une seule chose me parut un peu dure, c'est que le juge ne voulut pas écouter l'avocat de l'accusé, quoiqu'il ne demandât qu'à dire quelques mots, et qu'il entendit, au contraire, pérorer pendant plus d'une demi-heure l'avocat qui parlait contre lui. Oui, j'avoue qu'il me parut cruel qu'il y eût tant de monde, le juge, la cour, les jurés, les avocats et les témoins, contre un pauvre homme enchaîné. Eh bien, le pauvre diable fut pendu, comme cela devait être, et le pauvre Francis ne jouit pas, à partir de ce jour, d'un moment de tranquillité : toutes les fois qu'il était seul dans les ténèbres, il s'imaginait voir l'esprit de ce drôle.

— Et c'est là toute l'histoire? demanda Jones.

— Non, non, répondit Partridge; Dieu me pardonne, j'y arrive seulement. Une nuit qu'il sortait d'un cabaret, et qu'il traversait entre deux haies un sentier long, sombre et étroit, l'esprit vêtu tout en blanc vint droit à sa rencontre et se précipita sur lui. Francis, qui est un vigoureux gaillard, tomba de son côté sur l'esprit; il y eut entre eux une lutte acharnée dans laquelle le pauvre Francis fut terriblement battu; ce ne fut pas sans peine qu'il se traîna jusqu'à la maison de son père; et par suite des coups qu'il avait reçus, et peut-être aussi de sa frayeur, il fit une maladie de quinze jours. Tout cela est exactement vrai, et toute la paroisse peut en rendre témoignage.

Le vieillard sourit à cette histoire, et Jones partit d'un grand éclat de rire.

—Vous pouvez rire, monsieur, reprit Partridge, et vous ne serez pas le seul. Il y eut même un certain écuyer, qui ne passait pour être rien moins qu'un athée, qui, apprenant qu'on avait trouvé le lendemain matin dans le même sentier un veau blanc mort, aurait voulu faire croire que c'était entre lui et Francis que le combat avait eu lieu;

comme si un veau pouvait attaquer un homme ! D'ailleurs Francis me dit qu'il était sûr que c'était un esprit, et qu'il en ferait serment devant toutes les cours de justice de la chrétienté ; d'ailleurs il n'avait guère bu que trois à quatre pintes de bière. Que Dieu ait pitié de nous, et qu'il nous préserve de tremper nos mains dans le sang !... j'ai dit.

— A présent, monsieur, dit Jones en s'adressant au vieillard, que M. Partridge a fini son histoire, j'espère qu'il ne vous interrompra plus, si vous voulez bien continuer la vôtre.

Le solitaire reprit alors son récit ; mais comme il avait eu le temps de respirer, nous en laisserons faire autant au lecteur, et nous terminerons ici le chapitre.

CHAPITRE XII.

L'Homme de la Montagne continue son histoire.

— J'avais recouvré ma liberté, dit le vieillard, mais j'avais perdu ma réputation ; quelle énorme différence entre l'homme acquitté par une cour de justice, et celui qui est absous par son propre cœur et par l'opinion publique ! Ma conscience m'accablait de reproches, et j'aurais rougi de regarder quelqu'un en face. Je résolus donc de quitter Oxford le lendemain matin, avant que la clarté du jour me découvrît aux yeux d'aucun de mes semblables.

Quand je fus sortis de la ville, ma première idée fut de retourner chez mon père, et de chercher à obtenir mon pardon ; mais je ne pouvais douter qu'il ne connût tout ce qui s'était passé, et je savais trop bien quelle horreur lui inspirait tout acte contraire à la probité ; je ne pouvais donc me livrer à l'espoir d'en être bien accueilli ; je n'étais d'ailleurs que trop certain que ma mère me rendrait tous les bons offices qui seraient en son pouvoir. Quand même j'aurais été aussi sûr du pardon de mon père, que je croyais

l'être de son ressentiment, je doute que j'eusse eu l'assurance de me montrer à ses yeux, et que j'eusse pu me résoudre, à quelques conditions que ce fût, à vivre au milieu de personnes qui, j'en étais convaincu, me savaient coupable d'un crime si honteux. Je me hâtai donc de retourner à Londres, le meilleur asile où l'on puisse cacher sa misère et son opprobre, quand on n'est pas trop en évidence; on y jouit de tous les avantages de la solitude, sans en avoir les inconvéniens. On sort, ou l'on reste chez soi, sans attirer l'attention; le bruit, le tumulte, une succession constante d'objets divers, offrent une distraction à l'esprit, et l'empêchent de se reporter sur lui-même, ou plutôt sur la honte ou le chagrin qui le ronge.

Mais comme il n'y a presque aucun bien dans le monde qui ne soit accompagné de quelque mal, il existe des personnes qui ne peuvent supporter cette égoïste indifférence du public; je veux parler de celles qui manquent d'argent. S'ils n'ont pas à rougir devant des inconnus, par compensation ils n'en reçoivent aucun secours, et ils peuvent mourir de faim au milieu du marché de Leaden-Hall, aussi bien que dans le désert de l'Arabie. Tel était alors mon destin; j'étais dépourvu d'argent, ce grand mal, comme l'appellent plusieurs auteurs dont probablement la bourse était bien garnie.

— Avec votre permission, monsieur, dit Partridge, je ne me rappelle aucun auteur qui ait appelé l'or et l'argent un grand mal. L'expression est *irritamenta malorum :*

« Effodiuntur opes, irritamenta malorum [1]. »

— Eh bien, monsieur, continua le solitaire, que l'argent soit un mal, ou seulement la source du mal, j'en étais totalement dépourvu, et en même temps j'étais sans amis, et, à ce que je croyais, sans connaissances. Cependant un

1. — On tire des entrailles de la terre l'or, source de tous les maux. (*Note du trad.*)

soir que je traversais les cours du Temple, affamé, et ne sachant que devenir, j'entendis une voix m'appeler familièrement par mon nom de baptême. Je me retournai, et je reconnus un de mes compagnons de collége, qui avait quitté l'université depuis plus d'un an, long-temps avant l'époque de mes infortunes. Ce jeune homme, qui se nommait Watson, me serra la main avec cordialité, m'exprima une grande joie de m'avoir rencontré, et me proposa d'aller boire sur-le-champ une bouteille de vin avec lui. Je refusai d'abord en prétextant une affaire; mais il insistait fortement; la faim l'emporta sur l'orgueil, et je lui avouai franchement que j'étais sans argent: ce ne fut pourtant pas sans sauver mon amour-propre par un mensonge: je lui dis qu'ayant changé de culottes le matin, j'avais laissé ma bourse dans la poche de celle que j'avais quittée. — Je croyais, Jack, me dit Watson, que nous étions de trop vieilles connaissances pour qu'il fût question entre nous de pareilles choses. Et, me prenant par le bras, il m'entraîna avec lui. Il n'eut pas besoin de me faire violence; mon penchant me portait à le suivre.

Nous marchâmes vers Blackfriars, qui, vous le savez, est le rendez-vous des bons vivants. En entrant dans une taverne, il demanda seulement une bouteille de vin, sans songer à rien de plus solide, car il était convaincu que j'avais dîné depuis long-temps. Cependant, comme j'étais véritablement à jeûn, j'imaginai un autre mensonge, et je lui dis qu'appelé par une affaire importante à l'extrémité de la ville, j'avais mangé à la hâte une côtelette de mouton, et que me sentant encore en appétit, je ne serais pas fâché qu'il ajoutât un bifsteak à la bouteille de vin.

— Il y a des gens qui ne devraient jamais manquer de mémoire, dit Partridge. Comment aviez-vous pu trouver dans votre poche de quoi payer cette côtelette de mouton?

— Votre observation est juste, répondit le vieillard; mais je crois que de pareilles méprises sont inséparables du mensonge. Je reviens à mon histoire. Le vin et le bifsteak

me ranimèrent promptement, et je jouissais de la conversation de mon ancien camarade avec d'autant plus de plaisir, que je ne le supposais pas instruit de tout ce qui s'était passé à l'université depuis mon départ. Mais il ne me laissa pas long-temps cette agréable illusion. Prenant son verre d'une main, et serrant la mienne de l'autre, il me dit : — Au plaisir que j'éprouve de vous savoir honorablement acquitté de l'accusation portée contre vous !

Ces mots furent un coup de foudre pour moi ; Watson s'en aperçut, et s'écria : — N'en sois pas honteux, mon garçon ! tu as été acquitté, et personne n'a le droit de t'appeler coupable ; mais, avoue-le-moi, à moi qui suis ton ami, j'espère que tu lui as réellement pris son magot ; c'était vraiment un acte méritoire que d'en soulager un tel misérable. Je voudrais seulement que tu lui eusses trouvé deux mille guinées au lieu de deux cents. Allons, allons, ne crains pas de me l'avouer ; tu n'es pas maintenant devant les robes noires. Dieu me damne si je ne t'en sais pas bon gré ; car, sur le salut de mon ame, je ne me serais pas fait scrupule d'en faire autant.

Ce discours fit disparaître en partie ma confusion, et comme le vin m'avait ouvert le cœur, je lui confessai franchement le vol que j'avais commis ; j'ajoutai seulement qu'il avait été mal informé quant à la somme, et qu'elle n'était que la cinquième partie de celle dont il venait de parler.

— J'en suis fâché, dit-il, et je te souhaite de tout mon cœur plus de succès une autre fois. Mais, si tu veux suivre mes avis, tu n'auras pas besoin de courir de tels risques. Tiens, ajouta-t-il, en tirant des dés de sa poche, voici les moyens de faire fortune ; voici les petits docteurs qui guérissent toutes les maladies de la bourse. Suis seulement mes conseils, et je t'apprendrai à plumer un pigeon, sans t'exposer au nœud coulant.

— Au nœud coulant ! répéta Partridge. Que signifient ces mots, s'il vous plaît, monsieur ?

— C'est un terme d'argot qui signifie la potence, répondit le vieillard; la morale des joueurs ne différant guère de celle des voleurs, ils se servent à peu près du même langage. — Nous avions alors vidé chacun notre bouteille; Watson me dit que la séance était ouverte, et qu'il fallait qu'il s'y rendît; il me pressa fortement de l'accompagner, et de tenter la fortune. Je lui dis que je ne le pouvais en ce moment puisque ma poche était vide. Je dois l'avouer, je m'attendais, après toutes ses démonstrations d'amitié, qu'il m'offrirait de me prêter une petite somme pour me mettre en état de commencer; mais il me répondit : — Ne t'en inquiete pas, mon garçon, et cours hardiment au *levant* [1]. (Partridge se préparait à demander l'explication de ce mot; mais Jones lui ferma la bouche.) Aie soin seulement de bien choisir ton homme, ou plutôt je te montrerai à qui tu devras t'adresser, car tu ne connais pas la ville, et tu ne saurais distinguer un pigeon d'un épervier.

On nous apporta la carte; Watson déposa sur la table sa part de l'écot, et se disposa à partir. Je lui rappelai, non sans rougir, que je n'avais pas d'argent.— Qu'importe! me dit-il; fais-toi ouvrir un compte, ou file hardiment sans dire mot; ou plutôt encore, je vais laisser mon argent sur la table; tu le prendras quand je serai parti, et tu escamoteras la totalité de l'écot. Je vais t'attendre au coin de la rue. Je lui montrai quelque répugnance à me prêter à cette manœuvre, et je lui dis que j'avais espéré qu'il paierait pour nous deux; mais il me jura qu'il ne lui restait plus une pièce de six pences dans sa poche. Il descendit; je me décidai à prendre l'argent qu'il avait laissé, et je le suivis d'assez près pour l'entendre dire au garçon qu'il trouverait le montant de l'écot sur la table. Le garçon passa à

1. Autre phrase d'argot, qui signifie parier hardiment sans avoir de quoi payer si l'on perd. Quand cela arrivait dans les spectacles de combats de coqs, on mettait le délinquant dans un grand panier, et on le suspendait au plafond de la salle, où il restait exposé à la dérision des spectateurs pendant le reste du spectacle. (*Note du trad.*)

côté de moi sur l'escalier; mais je fis une telle hâte que je ne fus pas témoin du désappointement qu'il dut éprouver. Je passai devant le comptoir en silence, suivant les instructions que j'avais reçues, et Watson me conduisit dans une maison de jeu. A ma grande surprise, je le vis tirer de sa poche une somme considérable, qu'il plaça devant lui sur la table, à l'exemple de plusieurs autres; chacun d'eux croyant sans doute que son tas d'argent, semblable à ces oiseaux qui servent d'appeau, pourrait attirer celui de ses voisins.

Je vous ennuierais, si je vous racontais tous les caprices auxquels se livra la Fortune, dans ce temple qui lui était consacré. Des montagnes d'or s'aplanissaient en un instant d'un côté de la table, tandis que de l'autre il s'en élevait de nouvelles. Le riche devenait pauvre en un moment, et le pauvre s'enrichissait avec la même rapidité : un philosophe n'aurait pu choisir un meilleur endroit pour enseigner à ses disciples le mépris des richesses, ou du moins pour leur prouver combien la possession en est fragile.

Quant à moi j'augmentais d'abord considérablement ma petite somme, puis je finis par la perdre avec tout ce que j'avais gagné. Watson, après plusieurs alternatives de succès et de revers, se leva enfin avec un air de dépit; il déclara qu'il avait perdu cent guinées, et qu'il ne jouerait plus de la soirée. Puis s'approchant de moi, il m'invita à retourner avec lui dans la taverne que nous venions presque de quitter; mais je refusai positivement, par la raison que je ne voulais pas me mettre une seconde fois dans le même embarras, surtout dans un moment de détresse pour tous les deux. — Bah, bah! s'écria-t-il, je viens d'emprunter une couple de guinées à un ami, et en voici une à ton service. Il me la mit aussitôt dans la main, et je cédai à ses instances.

Il m'en coûtait pourtant de rentrer dans la taverne d'où nous étions sortis si peu honorablement; mais quand le garçon nous dit, de la manière la plus polie, qu'il croyait que nous avions oublié de payer notre carte, je retrouvai

toute mon assurance ; je lui remis une guinée, et je lui dis de se payer, tout en me résignant au reproche injuste qu'il avait fait à notre mémoire.

Watson commanda le souper le plus extravagant qu'il put imaginer. Il s'était contenté de bordeaux à notre première séance, maintenant il ne lui fallut rien moins que le meilleur bourgogne.

La compagnie s'augmenta bientôt par l'arrivée de plusieurs habitués de la maison de jeu ; la plupart d'entre eux, comme je le vis ensuite, n'étaient pas venus à la taverne pour boire, mais pour travailler à leur manière. Les vrais joueurs se prétendirent indisposés, et touchèrent à peine à leurs verres ; en revanche, ils firent boire deux jeunes gens qu'ils se proposaient de plumer ensuite ; ce qu'ils firent sans merci. J'eus la bonne fortune d'être admis au partage du butin ; je n'étais pourtant pas encore initié aux secrets du métier.

Un jour il arriva un incident remarquable dans ce tripot : l'argent disparut insensiblement de la table, quoiqu'elle en fût couverte au commencement. Lorsqu'on cessa de jouer, ce qui n'arriva que le lendemain matin, jour de dimanche, on voyait à peine sur la table une seule guinée. Ce qui était encore plus étrange, c'est que chacun, excepté moi, prétendait avoir perdu ; de sorte qu'il était difficile de dire ce qu'était devenu l'argent, à moins que le diable ne l'eût emporté.

— Et c'est ce qu'il fit, soyez-en bien sûr, dit Partridge ; les esprits malins peuvent emporter tout ce qu'ils veulent sans être vus ; et je n'aurais pas été surpris s'il avait emporté en même temps toute la compagnie — une bande de renégats qui étaient à jouer pendant le sermon ! — Si je le voulais, je pourrais vous raconter l'histoire très-véritable d'un homme que le diable alla prendre dans le lit de la femme d'un autre, et qu'il emporta avec lui par le trou de la serrure. J'ai vu la maison où cela est arrivé, et il y a trente ans que personne n'ose l'habiter.

Quoique un peu mécontent de l'impertinence de Partridge, Jones ne put s'empêcher de sourire de sa simplicité. Le solitaire en fit autant, et il reprit le fil de son histoire, comme on le verra dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE XIII.

Suite de la même histoire.

Mon compagnon de collége m'avait ouvert une nouvelle carrière. Je fis bientôt connaissance avec la confrérie des aigrefins, et je fus initié à tous leurs secrets, — je veux dire à la connaissance de ces fourberies grossières propres à duper des jeunes gens novices et sans expérience; car il est des tours d'une espèce plus relevée, qui ne sont connus que du petit nombre des habiles qui sont à la tête de leur profession, degré d'honneur auquel je ne pouvais prétendre; j'aimais le vin avec excès, et l'ardeur naturelle de mes passions m'empêchait d'obtenir de grands succès dans un art qui exige autant de sang-froid que l'école de philosophie la plus austère.

Watson, avec lequel je vivais alors dans la plus étroite amitié, portait malheureusement le premier de mes vices encore plus loin que moi : de sorte qu'au lieu de faire une grande fortune dans sa profession, comme tant d'autres, il se trouvait alternativement riche et pauvre, et était souvent obligé de rendre à la taverne, à ceux de ses amis plus froids et plus sobres que lui, le butin qu'il avait fait sur quelques dupes de la maison de jeu.

Nous en étions toujours aux expédiens, et nous menâmes une vie fort misérable pendant deux ans, avec toutes les chances de la fortune, tantôt nageant dans l'abondance, tantôt obligé de me débattre contre la misère et des diffi-

cultés presque insurmontables. Un jour nous faisions des dépenses ruineuses dans un seul repas, le lendemain nous nous trouvions heureux de nous soutenir avec les alimens les plus grossiers, et je portais souvent le soir des habits superbes qui, dès le lendemain matin, retournaient chez le prêteur sur gages.

Un soir que je quittais la table de jeu sans un farthing dans ma poche, j'entendis une sorte de tumulte, et je vis dans la rue un attroupement nombreux. Je n'avais pas à craindre les filous; je me fis jour à travers la foule, et après quelques questions, j'appris qu'un homme avait été volé et fort maltraité par des brigands. Le blessé était couvert de sang, et paraissait pouvoir à peine se soutenir sur ses jambes. La vie que je menais, en détruisant en moi tout sentiment de pudeur et d'honnêteté, ne m'avait pas fait perdre tout sentiment d'humanité. J'offris sur-le-champ mes secours à ce malheureux; il les accepta avec reconnaissance et parut heureux de rencontrer un homme qui se distinguait par sa mise élégante de la canaille qui l'entourait. Il se mit donc sous ma sauve-garde et me pria de le mener dans une taverne d'où il pût envoyer chercher un chirurgien; car la perte de son sang l'avait fort affaibli.

Je donnai le bras au pauvre homme, et je le conduisis dans la taverne où nous avions l'habitude de nous donner rendez-vous : c'était la plus proche. Un heureux hasard nous y fit trouver un chirurgien qui offrit aussitôt ses services, et se mit à panser ses blessures. J'eus la satisfaction d'apprendre qu'elles ne seraient pas mortelles. Quand le chirurgien eut fini son pansement avec autant de dextérité que de promptitude, il demanda au blessé dans quel quartier de la ville il demeurait. Celui-ci répondit qu'il n'était à Londres que depuis le matin; qu'il avait laissé son cheval dans une auberge de Piccadilly, qu'il n'avait pas encore pris d'autre logement, et qu'il ne croyait pas avoir de connaissances dans la ville.

Ce chirurgien, dont j'ai oublié le nom (je me rappelle

seulement qu'il commençait par un R), était un des premiers de sa profession, et sergent-chirurgien du roi [1]. Il avait en outre d'excellentes qualités; c'était un homme sensible, généreux et toujours prêt à rendre service à ses semblables. Il offrit au blessé de le reconduire à son auberge dans sa voiture, et lui dit à l'oreille que s'il manquait d'argent il lui en fournirait.

Le pauvre homme en ce moment n'était pas en état de le remercier de cette offre généreuse; depuis un instant il avait les yeux attentivement fixés sur moi, puis il s'écria : — Mon fils! mon fils! et s'appuyant sur le dossier de son fauteuil, il perdit connaissance.

La plupart des assistans attribuèrent cet accident à la perte de sang qu'il avait faite; mais moi, qui déjà commençais à me rappeler ses traits, je ne pus douter que le blessé ne fût mon père. Je me précipitai sur lui, je le serrai dans mes bras, je baisais avec la plus vive tendresse ses lèvres glacées. Je dois tirer ici le rideau sur une scène que je ne saurais décrire; si je ne perdis pas l'usage de mes sens, comme mon père, je fus tellement étourdi par la surprise et par une sorte d'effroi, que j'ignore ce qui se passa pendant plusieurs minutes. Je ne revins à moi que lorsque mon père, sortant de son évanouissement, me tendit les bras, et m'embrassa tendrement en versant comme moi un torrent de larmes.

La plupart des spectateurs furent touchés de cette scène; mais nous qui en étions les acteurs, nous désirions nous soustraire à la présence de tant de témoins. Mon père accepta donc l'offre obligeante du chirurgien; je montai avec lui dans le carrosse, et je l'accompagnai à son auberge.

Quand nous fûmes seuls, il me reprocha avec douceur d'avoir été si long-temps sans lui écrire; mais il ne me dit pas

1. Le mot sergent en anglais indique un grade au civil comme au militaire. Nous voyons ici un sergent-chirurgien; il y a aussi des sergens ès-lois, et ils forment la première classe des avocats. (*Note du trad.*)

un seul mot du crime qui m'en avait détourné. Il m'apprit alors la mort de ma mère, et insista pour que je retournasse chez lui. Il me dit que je lui avais causé de si vives inquiétudes, qu'il ne savait s'il avait plus craint que desiré d'apprendre ma mort. Enfin, ajouta-t-il, un de ses voisins, qui avait tiré son fils des mêmes dangers que je courais, lui avait dit où j'étais ; et la seule cause de son voyage à Londres était l'espoir de me faire changer de vie. Il remercia le ciel d'avoir permis qu'il me retrouvât par suite d'un accident qui lui avait été presque fatal, et il se félicitait de devoir la vie à mon humanité, dont il était, disait-il, plus charmé qu'il ne l'eût été de ma tendresse filiale, si j'avais su que l'objet de mes soins était mon père.

Le vice ne m'avait pas assez endurci le cœur pour le rendre insensible à des témoignages d'affection dont j'étais si peu digne. Je lui promis de le suivre chez lui, dès qu'il serait en état de voyager, ce qui arriva au bout de quelques jours, grace à l'excellent chirurgien qui avait entrepris sa guérison.

La veille de notre départ (jusqu'alors j'avais à peine quitté mon père) j'allai faire mes adieux à quelques-unes de mes connaissances les plus intimes, et particulièrement à Watson, qui me dissuada d'aller m'enterrer, disait-il, dans un village, par complaisance pour un vieux fou. Mais ses sollicitations ne purent ébranler ma résolution, et je revis enfin la maison paternelle. Mon père m'engagea fortement à songer au mariage ; mais j'étais loin d'y être disposé. J'avais déjà connu l'amour, et vous savez peut-être à quel excès d'extravagance peut porter cette passion aussi violente qu'elle est tendre.

Le vieillard s'interrompit un instant, et fixa les yeux sur Jones, dont le visage passa en un instant d'une pâleur mortelle à l'incarnat le plus vif. Sans paraître y faire attention, le vieillard continua son histoire. — Pourvu dès-lors de tout ce qui est nécessaire à la vie, je me remis à l'étude avec plus d'ardeur que jamais. Les ouvrages dont la lecture

m'attachaient davantage, étaient ceux des auteurs anciens et modernes qui traitent de la philosophie, mot que bien des gens ont la sotte habitude de tourner en ridicule. Je lus les ouvrages d'Aristote et de Platon, et tous ces trésors que l'ancienne Grèce a légués à l'univers. Ces auteurs ne m'enseignèrent aucune des sciences qui promettent la richesse ou le pouvoir; mais ils m'apprirent à les mépriser. Ils élèvent l'ame, ils l'arment et la fortifient contre les caprices de la Fortune; non-seulement ils nous apprennent à connaître la sagesse, mais ils nous affermissent dans ses principes; ils démontrent clairement que nous devons la prendre pour guide, si nous voulons jamais atteindre le plus grand bonheur qu'on puisse goûter sur la terre, ou du moins nous mettre en garde, autant qu'il est possible, contre les maux qui nous environnent de toutes parts.

J'y ajoutai une autre étude, auprès de laquelle toute la philosophie enseignée par les plus sages des païens ne vaut guère mieux qu'un songe, et est aussi vaine qu'ont jamais pu le prétendre les mauvais plaisans; je veux dire cette sagesse divine qui ne se trouve que dans les saintes Ecritures. Nous y puisons la connaissance et la certitude de vérités bien plus dignes de notre attention que tout ce que ce monde peut offrir; de vérités que le ciel même a daigné nous révéler, et que l'intelligence humaine la plus vaste, livrée à elle-même, ne pourrait jamais comprendre. Dès-lors je regardai comme à peu près perdu le temps que j'avais passé à lire les meilleurs auteurs païens; leurs leçons peuvent être pleines de charme et d'attrait; elles peuvent nous apprendre à régler notre conduite par rapport au monde; mais en les comparant à la gloire qui nous est révélée dans les saintes Ecritures, leurs maximes les plus élevées nous paraîtront aussi frivoles, aussi peu importantes que les règles de ces petits jeux dont s'amusent les enfans. Si la philosophie rend plus sage, le christianisme rend plus vertueux; si la philosophie élève l'ame et la fortifie, le christianisme lui donne le calme et la paix; la première nous

attire l'admiration des hommes, l'autre nous procure l'amour de Dieu; celle-là nous assure un bonheur temporaire, celle-ci nous garantit une félicité éternelle. Mais je crains de vous fatiguer par cette homélie.

— Pas du tout, dit Partridge; à Dieu ne plaise que nous nous lassions d'aussi bonnes choses!

— J'avais mené ainsi environ quatre ans, reprit le vieillard, la vie la plus délicieuse, entièrement livré à la contemplation, et libre de soucis mondains, quand je perdis le meilleur des pères, un père que j'aimais trop pour que le chagrin que me causa sa perte puisse se décrire. J'abandonnai mes livres, et pendant un mois entier je fus livré à la mélancolie et au désespoir. Cependant, le temps, le meilleur médecin des maladies de l'ame, m'apporta quelque soulagement.

— Oui, oui, dit Partridge, *tempus edax rerum.*

Je me remis à mes études ordinaires, continua le solitaire, et je puis dire qu'elles achevèrent ma guérison; la philosophie et la religion sont aussi salutaires à l'ame malade que l'exercice l'est au corps, et elles produisent les mêmes effets; elles affermissent l'ame, et font que l'homme devient, suivant la belle expression d'Horace:

« Fortis, et in seipso totus, teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari;
In quem manca ruit semper Fortuna. [1] »

Jones sourit de je ne sais quelle idée qui s'offrit à son imagination; le vieillard ne s'en aperçut pas, et continua ainsi:

— La mort de cet excellent père apporta un grand changement à ma situation. Mon frère, devenu le maître de la maison, avait des goûts si différens des miens, et nous menions une vie si opposée, que nous étions l'un pour l'autre

1. — Fortifié, et comme tout entier replié et roulé sur lui-même, il ne présente aucun côté accessible aux attaques du dehors, et la Fortune s'épuise contre lui en assauts impoissans.

la pire des compagnies; mais ce qui nous rendait encore plus désagréable la vie commune, c'était le peu d'harmonie qui existait entre le très-petit nombre de personnes que je voyais, et la troupe bruyante de chasseurs que mon frère nous amenait souvent à dîner. Car ces sortes de gens, outre le bruit et les sottises dont ils fatiguent les oreilles des personnes raisonnables, se font un jeu de les insulter, et les honorent de leur dédain. C'était au point que ni mes amis ni moi ne pouvions jamais nous mettre à table avec eux sans être tournés en ridicule parce que nous n'entendions rien au jargon des chasseurs: les hommes d'un grand et véritable savoir ont toujours compassion de l'ignorance des autres; mais ceux qui excellent dans un genre subalterne et obscur ne manquent jamais de mépriser ceux qui n'ont pas cherché à le connaître.

Bref, nous nous séparâmes, et j'allai, d'après le conseil du médecin, prendre les eaux de Bath; ma profonde affliction jointe à ma vie sédentaire m'avaient occasioné une légère attaque de paralysie, et je devais y trouver dans l'usage de ces eaux un remède presque infaillible.

Le lendemain de mon arrivée, je me promenais le long de la rivière; quoique l'année ne fût pas encore très-avancée, l'ardeur du soleil me força de me retirer sous l'ombre de quelques saules, et de m'asseoir sur le bord de l'eau. J'y étais à peine, lorsque j'entendis, de l'autre côté de la rivière, un homme soupirer et gémir profondément. Tout à coup, après la plus horrible imprécation, il s'écria : — Non, je ne supporterai pas la vie plus long-temps! Puis il se précipita dans l'eau. Je me levai sur-le-champ, et courus, en appelant du secours à grands cris, vers l'endroit où je l'avais aperçu. Heureusement un homme qui pêchait à la ligne à quelque distance, et que de grands roseaux avaient caché à mes yeux, accourut aussitôt, et nous parvînmes, non sans exposer nos jours, à retirer le malheureux de la rivière. D'abord nous n'aperçûmes en lui aucun signe de vie; nous le suspendîmes par les talons, avec l'aide de

plusieurs personnes qui se réunirent promptement à nous; nous le vîmes bientôt rendre beaucoup d'eau par la bouche. Enfin, il commença à respirer, et peu après à faire quelques mouvemens.

Un apothicaire qui était au nombre des spectateurs, supposant que le noyé avait rendu toute l'eau qu'il avait bue et remarquant des mouvemens convulsifs, conseilla de le mettre dans un lit bien chaud. On l'emporta donc, et je le suivis ainsi que l'apothicaire [1]. Ne connaissant pas sa demeure, nous le portions dans une auberge, quand nous rencontrâmes heureusement une femme qui, après avoir jeté un cri perçant, nous apprit qu'il logeait chez elle.

Il fut transporté sans accident dans sa chambre, et je le laissai aux soins de l'apothicaire, qui fit sans doute tout ce qui était nécessaire, car j'appris le lendemain matin qu'il avait recouvré le plein usage de ses sens.

J'allai lui faire visite dans l'intention de pénétrer les causes de son désespoir, et de le détourner à l'avenir d'un projet aussi coupable. A peine étais-je entré dans sa chambre, que nous nous reconnûmes. C'était mon ancien ami Watson. Je ne vous détaillerai pas ce qui se passa dans cette entrevue; je veux éviter, autant que possible, d'être prolixe.

— Dites tout, je vous prie, s'écria Partridge; je désire vivement savoir ce qui l'avait amené à Bath.

— Je vous dirai tout ce qui peut être de quelque intérêt, répondit le vieillard; et il continua de raconter ce que nous continuerons d'écrire, quand le lecteur et nous aurons repris haleine.

1. On distingue en Angleterre le chimiste et l'apothicaire. Le chimiste n'est que manipulateur et vendeur de drogues; l'apothicaire en fait autant, mais il exerce en même temps les fonctions de médecin, de chirurgien, et souvent même d'accoucheur. C'est l'officier de santé des pauvres et des gens dont la fortune est modique, parce qu'il n'a pas le droit de faire payer ses visites; mais il s'en dédommage par la quantité de drogues qu'il ordonne, et qu'il est tacitement autorisé par l'usage à faire payer le double de leur valeur en pareil cas. (*Note du trad.*)

CHAPITRE XIV.

L'Homme de la Montagne achève son histoire.

Watson, continua le vieillard, m'informa que la malheureuse situation de ses affaires, occasionée par un fatal revers de fortune, l'avait en quelque sorte forcé d'attenter à ses jours. Je commençai à combattre très-sérieusement le principe païen ou plutôt diabolique de la légitimité du suicide. Je lui développai tous les argumens qui se présentèrent à mon esprit; mais, à mon grand chagrin, ce fut en pure perte; il ne semblait éprouver aucun repentir de son action, et il me donna lieu de craindre qu'il ne la recommençât bientôt. Quand j'eus fini ma harangue, au lieu de la réfuter, il me regarda tranquillement en face, et me dit en souriant: — Vous êtes étrangement changé depuis que je vous ai vu, mon cher ami. Je doute qu'aucun de nos évêques pût argumenter contre le suicide mieux que vous ne venez de le faire; mais, à moins que vous ne trouviez quelqu'un qui veuille me prêter une centaine de livres sterling, il faut que je me pende, que je me noie, ou que je meure de faim, et je crois que ce dernier genre de mort est le plus terrible des trois.

— Je lui répondis très-gravement qu'il était vrai que j'étais changé depuis notre séparation, et que j'avais eu le loisir de réfléchir sur mes folies et de m'en repentir. Je l'exhortai à m'imiter, et je finis par l'assurer que je lui prêterais moi-même cent livres, si cette somme pouvait être utile à ses affaires, pourvu qu'il ne laissât pas aux dés le pouvoir de la lui enlever.

— Watson, que la première partie de mon discours avait presque endormi, se réveilla à la seconde. Il me saisit la main, la serra, me fit mille remercîmens, jura que j'étais la perle des amis; quelques préventions fâcheuses, ajoutait-

il, qui eussent pu rester dans mon esprit, je ne devais pas supposer qu'il eût assez peu profité des leçons de l'expérience pour mettre désormais sa confiance dans ces dés infernaux qui l'avaient si souvent trompé. — Non, non! s'écria-t-il enfin, que je me retrouve une fois sur mes jambes, et si la fortune me fait encore banqueroute, je lui pardonne.

Je compris fort bien ce qu'il entendait par-là, et je lui dis d'un air très-sérieux : — Watson, il faut que vous cherchiez quelque emploi qui puisse vous procurer de quoi vivre; et pour peu que j'entrevoie la probabilité de rentrer dans mes fonds, je vous promets de vous prêter une somme beaucoup plus considérable que celle que vous désiriez, pour vous mettre en état de reparaître honorablement dans le monde. Quant au jeu, il est bas et honteux d'en faire sa profession; de plus je dois vous dire que vous n'y entendez rien, et que cette carrière ne peut vous conduire qu'à votre ruine.

— Sur mon ame! s'écria-t-il, il est fort étrange que vous et tous mes amis vous soyez d'accord pour me refuser toute espèce de talens en ce genre! je me crois cependant en état de jouer à n'importe quel jeu aussi bien qu'aucun de vous. Je voudrais de tout mon cœur jouer avec vous toute votre fortune; rien ne serait plus divertissant pour moi, et je vous laisserais le choix du jeu. Mais voyons, mon cher ami, avez-vous en poche les cent livres en question?

J'avais un billet de banque de cinquante livres sterling; je le lui remis avec promesse de lui apporter le reste le lendemain matin. Je lui donnai encore quelques avis, et je me retirai.

Je fis plus que je n'avais promis : le soir même je retournai chez lui. En entrant dans sa chambre, je le trouvai assis sur son lit, jouant aux cartes avec un joueur bien connu. Vous n'aurez pas de peine à croire que ce spectacle fut loin de m'être agréable; j'eus même la mortification de voir mon billet de banque passer entre les mains de son antagoniste, qui lui rendit trente guinées.

Le joueur se retira, et Watson me dit qu'il était honteux



de me voir. — Mais, ajouta-t-il, la fortune se déclare contre moi d'une manière si infernale, que j'ai pris la ferme résolution de ne plus jouer de ma vie. J'ai songé à l'offre généreuse que vous m'avez faite, et je vous promets que ce ne sera pas ma faute si je n'en profite pas.

Malgré mon peu de confiance dans ses promesses, je lui remis encore cinquante livres, pour être fidèle à la mienne; il me fit une reconnaissance; c'était tout ce que je m'attendais à jamais recevoir de lui en retour de mon argent.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de l'apothicaire, qui, le visage rayonnant, et sans demander à son malade comment il se trouvait, nous annonça qu'il venait d'apprendre par une lettre de grandes nouvelles qui ne tarderaient pas à être publiques. Le duc de Monmouth avait fait une descente dans l'ouest de l'Angleterre avec une armée nombreuse de Hollandais, et une flotte considérable en vue des côtes du Norfolk, allait débarquer une autre armée pour favoriser l'entreprise du duc par une diversion.

Cet apothicaire était un des grands politiques de son temps. La moindre gazette le charmait plus que la pratique d'un malade opulent, et son plus grand plaisir était de pouvoir débiter par la ville les nouvelles qu'il recevait une heure ou deux avant que personne en eût parlé. Elles n'étaient pourtant pas toujours exactes; on connaissait sa crédulité, et l'on en profitait souvent pour le tromper.

C'est ce qui était arrivé cette fois; on apprit très-peu de temps après qu'à la vérité le duc avait fait une descente, mais que son armée ne consistait qu'en une suite très-peu nombreuse; quant à l'histoire de la diversion dans le comté de Norfolk, ce n'était qu'une pure invention.

L'apothicaire ne resta avec nous que le temps nécessaire pour nous faire part de sa nouvelle, et sans dire un seul mot à son malade, il se hâta de nous quitter pour l'aller répandre dans toute la ville.

Des évènemens de cette nature répandus dans le public, font ordinairement disparaître tous les intérêts particuliers. Notre conversation devint donc entièrement politique. Quant à moi, j'avais depuis quelque temps des inquiétudes sérieuses sur le danger que courait la religion protestante sous un monarque catholique; la crainte seule de ce malheur me paraissait suffisante pour justifier l'insurrection; on ne peut trouver de garantie solide contre l'esprit de persécution du papisme, quand il est armé du pouvoir, qu'en l'en dépouillant. Une funeste expérience le prouva bientôt après. Vous n'ignorez pas comment le roi Jacques se conduisit après avoir réprimé cette tentative; vous savez comment il respecta sa parole royale, le serment qu'il avait prêté lors de son couronnement, les droits et les libertés de son peuple. Mais tout le monde n'eut pas le bon sens de le prévoir, et c'est pour cela que le duc de Monmouth fut si mal soutenu. Cependant on sentit le coup lorsqu'il fut porté, et l'on se réunit enfin pour détrôner un roi à l'exclusion duquel un grand nombre de nous s'était opposé avec tant de chaleur, sous le règne de son frère, et pour qui nous combattions alors avec tant de courage et d'affection.

— Ce que vous dites est vrai! s'écria Jones, et j'ai souvent été frappé comme de la chose la plus étonnante que j'aie jamais lue dans l'histoire, que si peu de temps après l'effort unanime de la nation pour renverser du trône le roi Jacques, et maintenir notre religion et notre liberté, il se soit trouvé parmi nous une faction assez insensée pour vouloir rendre la couronne à ses descendans.

—Vous ne parlez pas sérieusement, dit le vieillard; une telle faction ne saurait exister. Quelque mauvaise opinion que j'aie des hommes, je ne puis supposer qu'ils en soient venus à cet excès de folie. Que des papistes enthousiastes, égarés par leurs prêtres, soutiennent cette cause désespérée et la regardent comme une pieuse croisade, c'est possible; mais que des protestans, que des membres de l'église d'Angleterre, se rendent coupables d'une aussi odieuse

apostasie, c'est ce que je ne puis croire. Non, non, jeune homme, bien qu'étranger à tout ce qui s'est passé dans le monde depuis trente ans, je ne puis être aussi crédule, et je vois que vous avez dessein de vous amuser aux dépens de mon ignorance.

— Est-il possible, s'écria Jones, que vous ayez vécu dans un assez grand isolement pour ignorer que, pendant cet intervalle, il a éclaté deux rébellions en faveur du fils du roi Jacques, et que la dernière déploie sa furie dans le cœur même du royaume?...

A ces mots le vieillard tressaillit, et prenant un ton solennel, il conjura Jones, au nom du ciel, de lui déclarer s'il venait de lui dire l'exacte vérité. Jones le lui ayant affirmé avec la même solennité, le solitaire se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre en gardant un profond silence, tantôt versant des larmes, tantôt éclatant de rire, et, se jetant à genoux, remercia Dieu avec ferveur d'avoir permis qu'il rompît enfin tous liens avec la société humaine, puisqu'elle était capable d'extravagances aussi monstrueuses. Jones lui ayant rappelé qu'il avait interrompu son histoire, il la reprit en ces termes :

Le genre humain, à l'époque dont je parle, n'était pas encore arrivé à cet excès de démence dont je vois qu'il est capable à présent, et dont je n'ai été sans doute préservé qu'en vivant seul et à l'abri de la contagion ; il y eut un soulèvement formidable en faveur du duc de Monmouth. Porté par mes principes à soutenir la même cause, je résolus d'aller le joindre. Des motifs différens décidèrent Watson à prendre le même parti : l'esprit du jeu peut entraîner un homme aussi loin que l'amour de la patrie. Nous nous procurâmes bientôt l'équipement nécessaire, et nous allâmes joindre le duc à Bridgewater.

Vous savez aussi bien que moi, je suppose, quel fut le malheureux résultat de cette entreprise. Watson et moi nous survécûmes à la bataille de Sedgemore, où je reçus une légère blessure. Nous fîmes ensemble près de quarante milles

sur la route d'Exeter, et alors, abandonnant nos chevaux épuisés, nous marchâmes à travers champs et par des chemins détournés; enfin nous trouvâmes sur le bord d'une commune une méchante chaumière, où une pauvre vieille femme eut pour nous tous les soins possibles, et appliqua sur ma blessure un baume qui la guérit bientôt.

— Et, s'il vous plaît, monsieur, où était cette blessure? demanda Partridge.

— Au bras, répondit le vieillard. Puis reprenant son histoire : Watson, dit-il, me quitta le lendemain matin, pour, aller chercher, prétendait-il, quelques provisions à Callumpton ; mais... puis-je le dire? ou pourrez-vous le croire? cet ami, ce misérable, cet infâme scélérat me dénonça à un détachement de dragons du roi Jacques, et ne revint que pour me livrer entre leurs mains.

Les soldats, au nombre de six, s'emparèrent de moi et se proposaient de me conduire en prison à Taunton. Mais ni ma situation présente, ni la crainte de ce qui pouvait m'arriver, ne m'étaient aussi pénibles que la compagnie de mon perfide ami. Par suite de sa soumission volontaire, il était aussi considéré comme prisonnier, quoique beaucoup mieux traité, et il devait acheter sa grace à mes dépens. Il chercha d'abord à excuser sa trahison; voyant que je ne lui répondais que par des reproches et des marques de mépris, il changea bientôt de langage, m'accabla d'invectives, m'accusa d'être le plus obstiné et le plus coupable de tous les rebelles, et déclara même que je devais être responsable de son crime, puisque c'était moi qui, par mes sollicitations et mes menaces, l'avais engagé à prendre les armes contre son très-gracieux et légitime souverain.

Cette atroce calomnie (car réellement il avait montré encore plus d'ardeur que moi) me transporta d'une indignation que peuvent à peine concevoir ceux qui n'en ont pas éprouvé de semblable. Quoi qu'il en soit, la fortune prit enfin pitié de moi. A peu de distance de Wellington, dans un étroit défilé, nos gardes eurent une fausse alarme; se

croyant poursuivis par un détachement ennemi composé de cinquante hommes, ils ne songèrent plus qu'à se sauver, et nous laissèrent, à moi et au traître Watson, la liberté d'en faire autant. Ce misérable s'enfuit à toutes jambes, et j'en rends graces au ciel; quoique je fusse sans armes, je me serais certainement vengé de sa perfidie.

J'étais libre encore une fois; je quittai aussitôt le grand chemin pour me jeter dans les champs, je continuai à marcher, sachant à peine de quel côté j'avançais, m'attachant surtout à éviter les routes publiques, les endroits habités, même les chaumières isolées, car je ne rencontrais pas un homme que je ne le crusse disposé à me trahir.

Enfin, après avoir erré pendant plusieurs jours, trouvant dans les champs l'abri et la nourriture que la nature donne à tous les animaux, j'arrivai en cet endroit; l'isolement et le caractère âpre du pays me déterminèrent à y fixer ma demeure. La première personne chez qui j'allai demeurer était la mère de cette vieille femme; je restai caché chez elle jusqu'au moment où la nouvelle de notre glorieuse révolution mit fin à toutes mes craintes et me permit d'aller revoir encore une fois la maison paternelle, et de m'informer comment allaient mes affaires. Elles furent bientôt réglées d'une manière aussi agréable pour mon frère que pour moi-même. Je lui abandonnai tout ce que je possédais, moyennant une somme de mille livres sterling une fois payée, et une pension viagère.

Sa conduite, en cette occasion comme dans toutes les autres, fut celle d'un égoïste dépourvu de toute générosité. Je ne pouvais le regarder comme un ami, et il ne le désirait pas. Je pris donc congé de lui comme de mes autres connaissances, et depuis ce jour jusqu'à celui-ci, toute mon histoire ne remplirait pas deux lignes.

— Est-il possible, monsieur, que vous ayez passé ici tout ce temps? demanda Jones.

— Oh! non, répondit le vieillard; j'ai beaucoup voyagé, et il y a peu de parties de l'Europe que je ne connaisse.

— Je n'ose vous demander à présent, reprit Jones, dans la crainte de vous fatiguer, le récit de vos courses lointaines ; mais permettez-moi d'espérer que je trouverai quelque occasion d'entendre les judicieuses observations qu'un homme qui n'a pas moins de bon sens que de connaissance du monde a dû faire pendant de si longs voyages.

— Eh bien, jeune homme, je tâcherai de satisfaire votre curiosité sur ce point.

Jones allait faire de nouvelles excuses, mais le vieillard ne voulut point les entendre, et pour répondre à la vive impatience qu'il témoignait ainsi que Partridge, il reprit la parole comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Histoire abrégée de l'Europe. — Entretien curieux entre M. Jones et l'Homme de la Montagne.

En Italie, les aubergistes sont très-silencieux : en France, ils aiment à causer, et cependant ils sont polis ; en Allemagne et en Hollande, ils sont en général fort impertinens ; leur honnêteté est, je crois, à peu près la même dans tous les pays. Les laquais de louage ne laissent jamais échapper une occasion de vous tromper, et pour les postillons, en connaître un, c'est, je crois, les connaître tous. Telles sont, monsieur, les observations que j'ai faites, dans le cours de mes voyages, sur les hommes, sur les seuls, du moins, à qui j'aie jamais parlé depuis trente ans. Mon but, en partant, était de me distraire par la vue de cette prodigieuse variété de paysages, d'animaux, d'oiseaux, de poissons, d'insectes et de végétaux, dont il a plu à Dieu d'enrichir les différentes parties du globe : source inépuisable de plaisir pour le spectateur attentif, et témoignage éclatant du pouvoir, de la sagesse et de la bonté de l'Être suprême. Il n'existe dans toute la création qu'un seul de ses ouvrages

qui ne l'honore pas, et j'ai depuis long-temps cessé tout commerce avec lui.

— Pardon, monsieur, s'écria Jones, mais je me suis toujours figuré qu'il existe autant de variété dans l'ouvrage dont vous parlez que dans tous les autres; j'ai ouï dire que la différence des penchans, aussi bien que celle des coutumes et des climats, a produit la plus grande diversité dans la nature humaine.

Très-peu, répondit le vieillard. Ceux qui voyagent pour étudier les différences de mœurs parmi les hommes, pourraient s'épargner beaucoup de peine en allant passer le carnaval à Venise; ils y verraient à la fois tout ce qu'ils pourraient observer dans les diverses cours de l'Europe; la même hypocrisie, la même astuce, en un mot les mêmes folies et les mêmes vices, sous un costume différent; il est sévère en Espagne; en Italie, splendide; en France un fripon est mis en petit-maître; dans les pays du nord, en manant malpropre : mais la nature humaine est partout la même; partout elle mérite le mépris et la haine.

Quant à moi, j'ai traversé tous ces pays, comme vous avez pu traverser la foule pour entrer au théâtre, travaillant des coudes pour fendre la presse, me bouchant le nez d'une main, défendant mes poches de l'autre, ne disant mot à personne, et me pressant d'arriver à ce que je voulais voir; mais quelque beau que fût le spectacle qui s'offrait à moi, sa vue me dédommageait à peine des ennuis que m'a causés la compagnie des hommes.

— Mais parmi toutes les nations chez lesquelles vous avez voyagé, demanda Jones, n'en avez-vous pas trouvé qui vous aient moins choqué que d'autres?

— Oh ! sans doute, les Turcs m'ont paru beaucoup plus supportables que les chrétiens. Ils sont d'une taciturnité profonde, et ne fatiguent jamais de questions un étranger. A la vérité ils lui donnent de temps en temps une courte malédiction, ou lui crachent au visage quand il passe dans les rues, mais leur importunité ne va pas plus loin, et un

homme pourrait vivre un siècle dans leur pays, sans qu'on lui adressât douze paroles. Mais de préférence à tous les peuples du monde, que le ciel me préserve des Français ! avec leur maudit bavardage, leur civilité et leur empressement à faire, comme ils disent, les honneurs de leur pays aux étrangers, ou plutôt à satisfaire leur vanité, ils sont si fatigans que j'aimerais mieux passer le reste de ma vie au milieu des Hottentots que de remettre le pied à Paris. Les Hottentots sont sales, mais leur saleté est à l'extérieur, tandis qu'en France, et chez quelques autres nations que je ne nommerai pas, elle est toute intérieure; ces peuples répugnent à ma raison, beaucoup plus que le Hottentot à mon odorat.

Vous connaissez maintenant, monsieur, toute l'histoire de ma vie; les années que j'ai passées ici n'offrent aucun incident qui puisse vous intéresser. Ma retraite a été si complète, que j'aurais à peine trouvé une solitude plus grande dans les déserts de la Thébaïde, qu'au centre de ce royaume populeux. Ne possédant aucuns biens, je ne suis ennuyé ni par des fermiers, ni par un intendant. Ma pension viagère m'est payée assez régulièrement, comme cela doit être, car elle est beaucoup moins considérable que je n'aurais pu l'exiger en retour de ce que j'ai abandonné. Je ne reçois aucune visite, et la vieille femme qui a soin de ma maison sait que sa place dépend entièrement de son exactitude à m'épargner la peine de rien acheter de ce qui m'est nécessaire, à écarter de moi toute sollicitation et toute affaire, et à maintenir sa langue en repos, quand je suis à portée de l'entendre. Comme je ne me promène que pendant la nuit, je suis à peu près sûr de ne rencontrer personne dans ce lieu sauvage et désert. Ceux qui m'ont aperçu par hasard se sont enfuis fort effrayés; grace à mon costume sauvage ils m'ont pris pour un revenant ou un esprit. Cependant ce qui vient de m'arriver prouve que, même ici, je ne puis être à l'abri de la scélératesse des hommes; sans votre secours, j'aurais été certainement volé, et très-probablement assassiné.

Jones remercia le vieillard de la peine qu'il avait prise de lui raconter son histoire, et lui exprima quelque surprise de lui voir supporter une vie si solitaire, si monotone. — Je ne puis concevoir, ajouta-t-il, comment vous avez pu remplir, ou plutôt tuer tout ce temps.

-- Je ne suis pas surpris, répondit le solitaire, qu'un homme dont toutes les pensées et toutes les affections sont fixées sur le monde trouve que les heures que j'ai passées dans cette retraite aient dû me paraître bien longues ; mais il est un seul acte pour lequel toute la vie de l'homme est infiniment trop courte. Quel temps peut suffire pour contempler et adorer cet être glorieux et immortel, aux yeux duquel, parmi les œuvres incompréhensibles de la création, non-seulement ce globe que nous habitons, mais tous ces flambeaux innombrables que nous voyons briller dans le firmament, quand même ce seraient autant de soleils éclairant d'autres mondes, ne paraissent que des atômes? Un homme qui, par ses célestes méditations, est en quelque sorte mis en rapport avec cette majesté ineffable et incompréhensible, peut-il penser que les jours, les ans, les siècles, soient trop longs pour continuer à jouir d'une gloire aussi grande? Les amusemens frivoles, les plaisirs insipides, les sottes affaires du monde, nous feraient paraître le cours de nos heures trop rapide ; tandis que la marche du temps semblerait trop lente à un esprit plongé dans une étude si élevée, si importante, si auguste? Si le temps est toujours trop court pour une si grande affaire, tous les lieux y sont propres. Pouvons-nous jeter les yeux sur un seul objet qui ne nous inspire l'idée de la puissance, de la sagesse et de la bonté du Créateur? Il n'est pas nécessaire que le soleil levant lance tous ses feux sur l'horizon oriental, ni que les vents courroucés sortent à grand bruit de leurs antres, ni que les nuages s'entr'ouvrent et inondent les plaines, pour proclamer sa majesté. Le moindre insecte, l'herbe la plus commune portent l'auguste caractère des attributs de l'être qui les a créés, et proclament à la fois son pouvoir, sa

sagesse et sa bonté. L'homme seul, roi de l'univers, le dernier et le plus grand ouvrage de l'Être suprême, sous le soleil; l'homme seul, dis-je, a bassement déshonoré sa propre nature, et, par sa scélératesse, sa cruauté, son ingratitude et sa perfidie, a mis en question la bonté de son Créateur en rendant inexplicable comment un être si bienveillant a pu former un animal si vil et si insensé. Tel est pourtant l'être dont vous semblez me plaindre d'être séparé, et sans la société duquel vous croyez que la vie doit paraître insipide et ennuyeuse.

— Je suis parfaitement d'accord avec vous, répliqua Jones, sur la première partie de ce que vous venez de dire; mais je crois et j'espère que l'horreur que vous exprimé pour le genre humain, est trop générale. Vous tombez ici dans une erreur assez commune, comme mon peu d'expérience m'a déjà permis de le remarquer, en jugeant le genre humain d'après les êtres les plus bas et les plus vils. Ainsi que le dit un excellent écrivain, on ne doit regarder comme traits caractéristiques d'une espèce, que ceux qui se trouvent dans les individus les meilleurs et les plus parfaits qui en font partie. C'est une erreur que commettent généralement, je crois, ceux qui, faute de précaution dans le choix de leurs amis et de leurs connaissances, ont été indignement trompés par des êtres dépravés et corrompus : mais il est souverainement injuste de rendre tout le genre humain responsable de deux ou trois exemples de cette nature.

— Je crois que j'en ai fait une expérience bien suffisante, dit le vieillard; ma première maîtresse et mon premier ami m'ont trahi de la manière la plus infâme, et dans des circonstances où une mort ignominieuse pouvait être la suite de leur trahison.

— Pardon, monsieur, reprit Jones; mais je vous prie de considérer ce qu'étaient cette maîtresse et cet ami. Que pouviez-vous attendre de mieux d'un amour né dans un mauvais lieu, et d'une amitié contractée dans un tripot? Juger

des femmes d'après votre maîtresse, et des hommes d'après votre ami, serait aussi injuste que de prétendre, quand nous respirons les exhalaisons d'un égoût, que l'air est un élément impur et malsain. Je n'ai vécu que bien peu de temps dans le monde, et cependant j'y ai connu des hommes méritant la plus vive amitié, et des femmes dignes de l'amour le plus ardent.

— Hélas, jeune homme ! s'écria le vieillard; vous avouez que vous n'avez vécu que peu de temps dans le monde; j'avais dépassé votre âge que je pensais encore comme vous.

— Et vous penseriez encore de même, dit Jones, si vous aviez placé vos affections avec plus de bonheur, j'oserai même dire avec plus de prudence. Une corruption beaucoup plus profonde que celle qui existe ne justifierait pas des accusations si générales contre la nature humaine; elle est purement accidentelle, et bien des gens commettent le mal, sans avoir pour cela le cœur entièrement dépravé. Je crois que nul n'a le droit d'affirmer que les hommes sont nécessairement et universellement corrompus, s'il ne trouve pas dans son propre cœur un exemple de cette dépravation; et certes ce n'est pas le cas où vous vous trouvez.

— Et ceux-là seront toujours les derniers à faire un pareil aveu. Les hommes dépravés ne chercheront pas plus à vous convaincre de la dépravation du genre humain, qu'un voleur de grand chemin ne vous instruira de la présence des bandits sur la route. Ce serait un moyen de vous mettre sur vos gardes, et de déjouer eux-mêmes leurs projets. C'est pour cette raison que les gens corrompus, quoique fort disposés à médire de certaines personnes en particulier, se gardent bien de jamais attaquer la nature humaine en général.

Le solitaire prononça ces mots avec tant de chaleur, que Jones, désespérant de le convertir, et ne voulant pas l'offenser, ne lui fit aucune réponse.

Quand les premiers rayons du jour commencèrent à poindre, Jones fit ses excuses au vieillard d'être resté si

long-temps et de l'avoir peut-être empêché de se livrer au repos.

— Je n'en ai jamais moins senti le besoin qu'à présent. Entre le jour et la nuit je ne fais aucune différence. En général, je dors pendant le jour, et je passe la nuit à me promener et à méditer. Mais la matinée est belle, et si vous n'êtes pas très-pressé de prendre du repos et de la nourriture, je vous montrerai quelques points de vue plus beaux que tout ce que vous avez pu contempler jusqu'ici.

Jones accepta cette proposition, et ils sortirent ensemble de la chaumière.

Partridge s'était endormi profondément à l'instant où le solitaire avait fini son histoire ; sa curiosité était satisfaite, et la conversation qui suivit ne lui inspira pas un intérêt assez vif pour rompre le charme qui le portait au sommeil. Jones le laissa donc dormir tranquillement, et comme nos lecteurs peuvent soupirer en ce moment après la même jouissance, nous finirons ici le huitième livre de notre histoire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

---

pages

NOTICE. v

A L'HONORABLE GEORGE LYTTLETON. 1

LIVRE PREMIER.

Contenant tout ce qu'il est nécessaire ou convenable que le lecteur sache sur l'*enfant trouvé*, au commencement de cette histoire.

CHAPITRE I. — Introduction, ou menu du festin. 7

II. — Esquisse du caractère de l'écuyer Allworthy, et portrait plus détaillé de miss Bridget Allworthy, sa sœur. 10

III. — Singulière aventure qui arrive à M. Allworthy en rentrant chez lui. — Conduite décente de mistress Débora Wilkins. — Réflexions sur les bâtards. 12

IV. — Description qui fait courir grand risque au lecteur de se casser le cou. — Grande condescendance de miss Bridget Allworthy. 16

V. — Contenant des choses assez ordinaires, et une observation qui ne l'est nullement. 19

VI. — Mistress Débora est introduite dans la paroisse par une comparaison. — Quelques mots sur Jenny Jones. — Tableau des obstacles et du découragement que peuvent éprouver les jeunes femmes en cherchant à s'instruire. 21

VII. — Contenant des matières tellement sérieuses que le lecteur ne pourra rire une seule fois dans le chapitre, si ce n'est aux dépens de l'auteur. 26

pages

VIII. — Dialogue entre miss Bridget et mistress Débora. — Chapitre plus amusant, mais moins instructif que le précédent. 31
IX. — Contenant des choses qui surprendront le lecteur. 84
X. — Hospitalité de M. Allworthy. — Légère esquisse du caractère de deux frères, l'un docteur, l'autre capitaine, qu'il avait reçu dans sa maison. 37
XI. — Contenant quelques exemples et quelques règles à l'usage des amoureux. — De la beauté et des autres attraits plus solides qui nous déterminent au mariage. 41
XII. — Le lecteur s'attend peut-être à ce qu'il va trouver. 46
XIII. — Qui termine le premier livre par un trait d'ingratitude qui, nous l'espérons, paraîtra contre nature. 49

LIVRE DEUXIÈME.

Scènes de félicité conjugale dans des positions diverses; plusieurs incidens arrivés pendant les deux premières années qui suivirent le mariage du capitaine Blifil et de miss Bridget Allworthy.

Chap. I. — Où l'on reconnaît le genre de cette histoire : à quoi elle ressemble, et à quoi elle ne ressemble pas. 53
II. — La religion nous fait un devoir de ne pas accorder trop de faveur aux bâtards. — Grande découverte de mistress Débora Wilkins. 56
III. — Description d'un gouvernement domestique, fondé sur des règles diamétralement contraires à celles d'Aristote. 58
IV. — Dans lequel on verra des combats ou des duels les plus sanglans, dont les annales domestiques aient jamais gardé le souvenir. 63
V. — De nature à exercer le jugement du lecteur. 68
VI. — Procès du maître d'école Partridge, pour cause d'incontinence. — Déposition de sa femme. — Courte réflexion sur la sagesse de nos lois, et autres matières graves qui feront d'autant mieux qu'elles seront mieux comprises. 74
VII. — Légère esquisse de la félicité que peut procurer la haine à un couple prudent. — Courte apologie de ceux qui ferment les yeux sur les défauts de leurs amis. 81
VIII. — Recette infaillible, même dans les cas les plus désespérés, pour regagner l'affection d'une femme quand on l'a perdue. 86
IX. — Preuve de l'infaillibilité de la recette précédente, tirée des lamentations de la veuve. — Autres accessoires de la mort, comme les médecins, etc. — Epitaphe dans le bon style. 88

pages

LIVRE TROISIÈME.

Récit des événemens les plus mémorables arrivés dans la famille de M. Allworthy depuis que Tom Jones eut atteint sa quatorzième année, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à sa dix-neuvième. Le lecteur peut recueillir dans ce livre quelques idées sur l'éducation des enfans.

Chap. I. — Peu de chose ou rien. 94
II. — Le héros de cette grande histoire parait sous de très-mauvais auspices. — Petite anecdote d'un genre si commun que quelques personnes penseront qu'elle n'est pas digne de leur attention. — Un mot ou deux sur un jeune écuyer, avec de plus longs détails sur un garde-chasse et un pédagogue. 96
III. — Caractères de M. Square le philosophe, et de M. Thwackum le théologien. — Singulière dispute. 102
IV. — Contenant une apologie de l'auteur, et un incident puéril qui peut-être en aurait aussi besoin. 105
V. — Opinions du théologien et du philosophe sur les deux enfans; motifs de leurs opinions, et autres choses. 109
VI. — Contenant une raison encore forte à l'appui des opinions que nous venons de rapporter. 114
VII. — L'auteur lui-même paraît sur la scène. 118
VIII. — Incident puéril qui sert pourtant à montrer le bon naturel de Tom Jones. 121
IX. — Incident d'un genre plus odieux encore, avec les commentaires de Thwackum et de Square. 123
X. — Maître Blifil et Tom Jones paraissent sous un jour différent. 127

LIVRE QUATRIÈME.

Une année.

Chap. I. — Quatre pages de papier. 131
II. — Essai de ce que nous pouvons faire dans le genre sublime. — Portrait de miss Sophie Western. 135
III. — Dans lequel l'histoire rétrograde et rappelle un incident arrivé quelques années auparavant, et qui, tout futile qu'il parait, eut pourtant quelques conséquences. 139

pages
IV. — Matières si graves et si profondes, qu'elles ne plairont peut-être point à tous nos lecteurs. 142
V. — Matières pour tous les goûts. 145
VI. — Justification de l'insensibilité de Tom Jones pour l'aimable Sophie, ce qui lui nuira peut-être dans l'opinion de nos beaux esprits admirateurs déclarés des béros de la plupart de nos comédies modernes. 152
VII. — Le plus court de ce livre. 157
VIII. — Bataille en style homérique, et qui ne pourra être goûtée que du lecteur classique. 159
IX. — Sujet très-peu pacifique. 165
X. — Histoire racontée par M. Supple, le desservant. — Pénétration de M. Western; son amour pour sa fille, et manière dont elle y répond. 169
XI. — Molly Seagrim l'échappe belle. — Quelques observations fondées sur une connaissance profonde de la nature. 174
XII. — Contenant des faits beaucoup plus clairs, mais dérivant de la même source que ceux qui précèdent. 179
XIII. — Terrible accident arrivé à Sophie. — Conduite héroïque de Jones, et suites encore plus terribles qu'elle eut pour cette jeune personne. — Courte digression en faveur du beau sexe. 183
XIV. — Arrivée d'un chirurgien. — Opération. — Long dialogue entre Sophie et sa femme de chambre. 186

LIVRE CINQUIÈME.

Contenant un peu plus de six mois.

Chap. I. — Du style sérieux, et dans quel dessein il est employé. 194
II. — M. Jones reçoit la visite de quelques amis pendant sa maladie. — Quelques aperçus délicats sur la passion de l'amour, qu'il serait presque impossible de découvrir sans microscope. 199
III. — Tous ceux qui n'ont pas un cœur trouveront que ce chapitre contient beaucoup de bruit pour rien. 204
IV. — Petit chapitre contenant un petit incident. 208
V. — Qui sera très-long, et qui contient un évènement très-important. 212
VI. — En comparant ce chapitre avec celui qui précède, le lecteur pourra rectifier certaines erreurs qu'il a pu commettre en appliquant le mot *amour*. 221
VII. — Maladie de M. Allworthy. 227
VIII. — Choses plus naturelles qu'agréables. 233

pages

IX. — Qui, entre autres choses, peut servir de commentaire à cet axiome d'Eschines : « L'ivresse montre le cœur d'un homme, comme un miroir réfléchit la figure. » 239

X. — Démontrant la vérité de plusieurs observations d'Ovide et d'autres auteurs plus graves, qui ont prouvé, sans réplique, que le vin conduit souvent à l'incontineuce. 245

XI. — Dans lequel une comparaison longue d'un mille, comme celle de M. Pope, sert d'introduction à une des plus sanglantes batailles qui puissent se livrer sans le secours du fer et de l'acier. 249

XII. — Spectacle plus touchant que ne pourrait l'être la vue de tout le sang répandu de Thwackum, de Blifil et de vingt êtres semblables. 253

LIVRE SIXIÈME.

Contenant environ trois semaines.

Chap. I. — De l'amour. 259

II. — Caractère de mistress Western. — Son grand savoir et son habitude du monde. — Exemple de la profonde pénétration qu'elle devait à ces avantages. 262

III. — Deux défis aux critiques. 270

IV. — Plusieurs choses curieuses. 275

V. — Dans lequel on rapporte ce qui se passa entre Sophie et sa tante. 277

VI. — Conversation entre Sophie et mistress Honorée, qui pourra servir de distraction aux lecteurs dont la scène précédente aurait vivement ému la sensibilité. 283

VII. — Tableau en miniature d'une eutrevue cérémonieuse, avec une scène d'un genre plus tendre, peinte de grandeur naturelle. 286

VIII. — Entrevue de Jones et de Sophie. 292

IX. — Beaucoup plus orageux que le précédent. 295

X. — Visite de M. Western à M. Allworthy. 300

XI. — Chapitre court, mais capable d'émouvoir un lecteur sensible. 306

XII. — Epîtres amoureuses, etc. 308

XIII. — Conduite de Sophie, qui ne sera blâmée d'aucune personne de son sexe capable de se conduire comme elle. — Discussion d'un point épineux devant le tribunal de la conscience. 313

XIV. — Petit chapitre contenant une conversation entre M. Western et sa sœur. 318

pages

LIVRE SEPTIÈME.

Contenant trois jours.

CHAP. I. — Comparaison entre le monde et le théâtre. 321
II. — Conversation de Jones avec lui-même. 326
III. — Diverses conversations. 328
IV. — La femme d'un gentilhomme campagnard ; portrait d'après nature. 335
V. — Conduite généreuse de Sophia envers sa tante. 338
VI. — Sujets très-variés. 341
VII. — Étrange résolution de Sophie. — Stratagème encore plus étrange de mistress Honorée. 347
VIII. — Altercation comme on en voit souvent. 353
IX. — Sage conduite de M. Western comme magistrat. — Avis aux juges de paix sur les qualités nécessaires à leurs greffiers. — Exemples peu ordinaires de folie paternelle et de tendresse filiale. 357
X. — Divers incidens, assez naturels peut-être, mais quelque peu vulgaires. 361
XI. — Arrivée d'une troupe de soldats. 367
XII. — Une compagnie d'officiers. 372
XIII. — Grande dextérité de l'hôtesse. — Grandes connaissances du chirurgien. — Le lieutenant est aussi bon casuiste que bon officier. 380
XIV. — Chapitre effrayant et que peu de lecteurs doivent se hasarder à lire pendant la nuit, surtout s'ils sont seuls. 387
XV. — Conclusion de l'aventure précédente. 394

LIVRE HUITIÈME.

Contenant un peu plus de deux jours.

CHAP. I. — Chapitre d'une longueur étonnante sur le merveilleux ; le plus long de tous ceux qui servent d'introduction à chacun de nos livres. 400
II. — L'hôtesse rend visite à Jones. 408
III. — Seconde visite du chirurgien. 412
IV. — Dans lequel paraît un des barbiers les plus plaisans qu'on puisse trouver dans l'histoire, sans en excepter le barbier de Bagdad et celui de don Quichotte. 415
V. — Conversation entre Jones et le barbier. 421
VI. — Les talens de M. Benjamin paraissent dans tout leur jour : quel était ce personnage extraordinaire. 426

pages

VII. — Meilleures raisons de la conduite de Partridge, que celles qu'on a vues jusqu'ici. — Apologie de la faiblesse. — Nouvelle anecdote sur notre héros. 431

VIII. — Jones arrive à Glocester et va loger à la *Cloche*. — Description de cette auberge. — Rencontre qu'il y fit d'un avocat. 436

IX. — Diverses conversations entre Joues et Partridge sur l'amour, le froid, la faim et autres sujets. — Heureuse adresse avec laquelle Partridge réprime un aveu indiscret. 441

X. — Aventure fort extraordinaire de nos deux voyageurs. 448

XI. — L'Homme de la Montagne commence son histoire. 457

XII. — L'Homme de la Montagne continue son histoire. 468

XIII. — Suite de la même histoire. 475

XIV. — L'Homme de la Montagne achève son histoire. 483

XV. — Histoire abrégée de l'Europe. — Entretien curieux entre M. Jones et l'Homme de la Montagne. 490

FIN DE LA TABLE.



